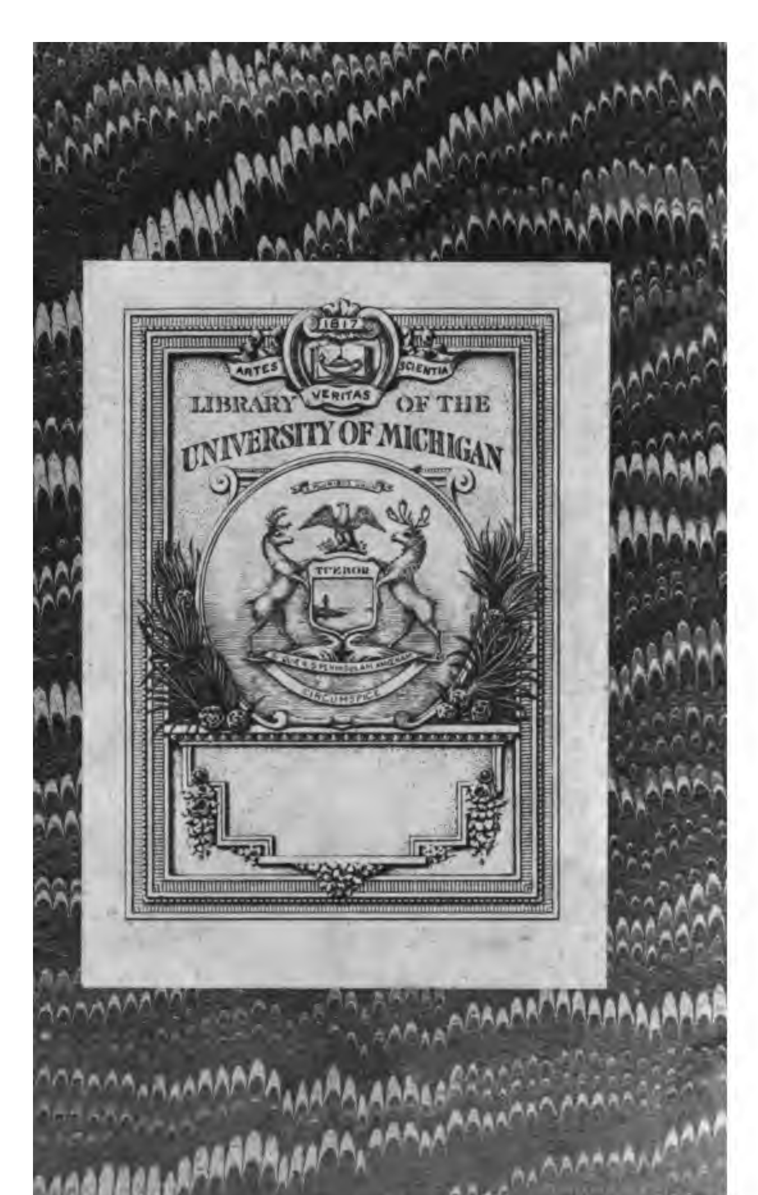
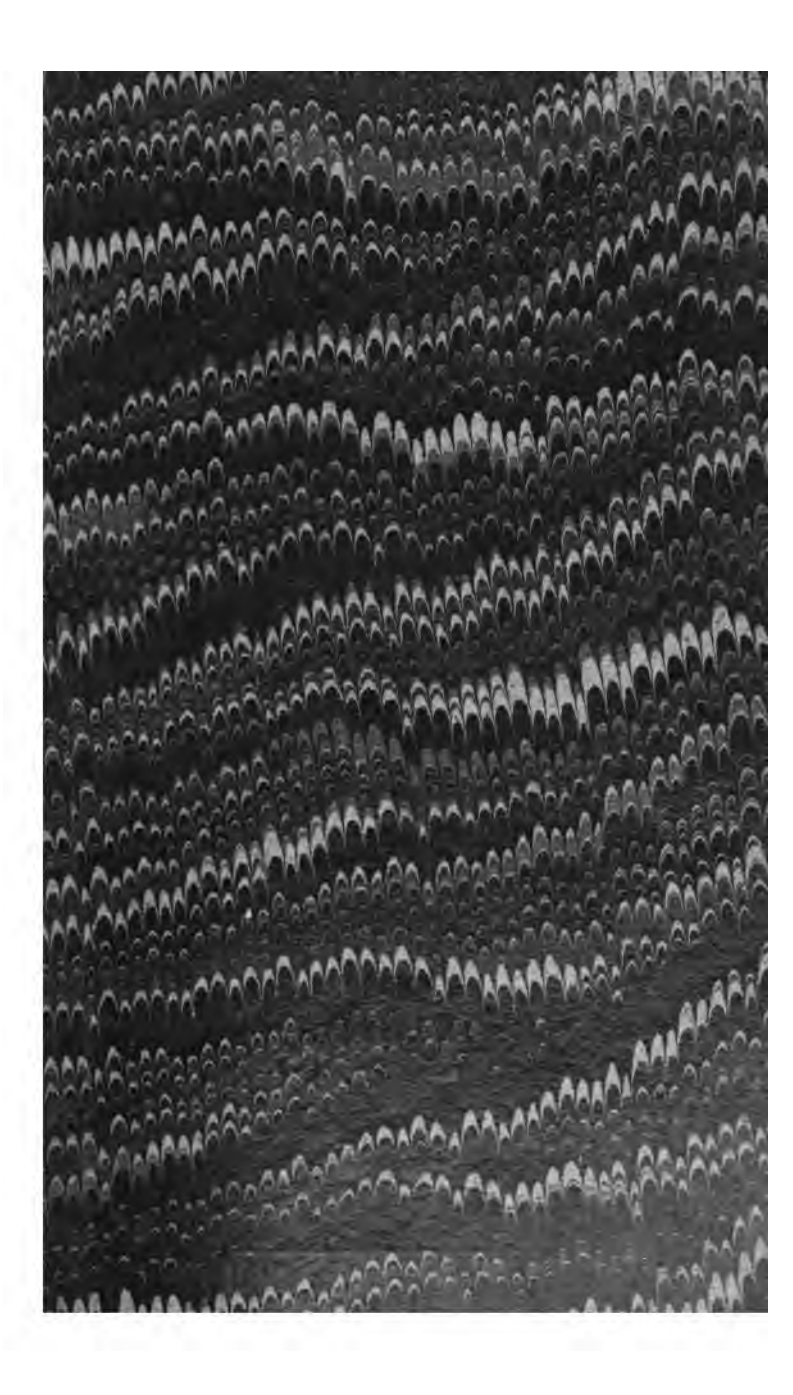

A 822,323



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
CIRCUMSPICE



LETTRES DU XVIIe ET DU XVIIIe SIÈCLE

LETTRES

DE

MLLE DE LESPINASSE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lettres du XVIIe et du XVIIIe siècle

LETTRES PORTUGAISES AVEC LES RÉPONSES

LETTRES DE Mlle AISSÉ

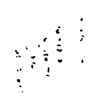
SUIVIES DE CELLES DE MONTESQUIEU ET DE Mme DU DEFFAND
AU CHEVALIER D'AYDIE, ETC.

Revues avec le plus grand soin sur les éditions originales
ACCOMPAGNÉES DE NOMBREUSES NOTES, SUIVIES D'UN INDEX
et précédées de deux notices biographiques et littéraires

par **EUGÈNE ASSE**

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT DE Mlle AISSÉ,
FAC-SIMILÉ D'UNE GRAVURE DU TEMPS

Un volume in-18 jésus. — Prix. . . . . 3 fr. 50



Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 12675.

LETTRES DU XVII[e] ET DU XVIII[e] SIÈCLE

LETTRES
DE
M[lle] DE LESPINASSE

SUIVIES DE SES AUTRES ŒUVRES

et de lettres de M[me] Du Deffand, de Turgot, de Bernardin de Saint-Pierre

Revues sur les éditions originales

AUGMENTÉES DE VARIANTES, DE NOMBREUSES NOTES

D'UN APPENDICE

COMPRENANT LES ÉCRITS DE D'ALEMBERT, DE GUIBERT, DE VOLTAIRE, DE FRÉDÉRIC II, SUR M[lle] DE LESPINASSE

D'UN INDEX

et précédées d'une notice biographique et littéraire

PAR

EUGÈNE ASSE

Édition couronnée par l'Académie française

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

NOTICE

SUR

MLLE DE LESPINASSE

I

Julie-Jeanne-Éléonore de Lespinasse naquit à Lyon, le 18 novembre 1732[1]. Ce n'est pas sans raison qu'elle a comparé elle-même sa naissance et ses premières années aux pages les plus émouvantes d'un roman de Richardson ou de l'abbé Prévost[2]. Elle dut, en effet, le jour à une liaison coupable formée par la comtesse d'Albon, et ce ne fut qu'en dissimulant, du moins aux étrangers, le secret d'une origine qui la plaçait en dehors de la famille légitime, que sa mère put la garder auprès d'elle et la traiter sinon publiquement, du moins en réalité comme sa fille, et peut-être comme sa

1. Voici l'extrait baptistaire de mademoiselle de Lespinasse, tel qu'il fut relevé, en 1753, par madame du Deffand elle-même, lorsqu'elle lui proposa de la prendre chez elle, et tel qu'Horace Walpole le trouva à sa mort dans les papiers qu'elle lui avait légués :

« Le dix-neuvième novembre mil sept cent trente-deux, a été baptisée Julie-Jeane-Éléonore, née hier, fille légitime du sieur Claude Lespinasse, bourgeois de Lyon, et de dame Julie Navare; le parrain est Louis Basiliat, chirurgien juré de Lyon, la marraine dame Julie Le Chat, représentée par dame Madeleine Gannivet, épouse du dit sieur Basiliat. Le dit enfant est né chez le sieur Basiliat. Le père n'a signé pour être absent, ces deux témoins ont signé la minute. » Basiliat; Ambrose, vicaire. Extrait mot à mot des registres de Saint-Paul de Lyon, expédié le 29 avril 1753. Signé : Caire, vicaire de Saint-Paul. (*Lettres de madame du Deffand*, Londres, 1810, I, p. XLIII.)

2. Voir p. 91.

fille la plus aimée. Sur ce mystère qui entoura la naissance et la jeunesse de mademoiselle de Lespinasse, les contemporains ne recueillirent que des bruits incertains et souvent contradictoires : Grimm, et même Marmontel et La Harpe qui la connurent plus intimement, ou se taisent ou ne s'accordent pas dans leurs récits, et l'on en peut conclure qu'ils ne reçurent pas ses confidences. Le silence à cet égard était de la dignité, et elle s'était fait une règle de ne pas s'en départir. Marmontel se borne à une simple allusion, lorsque, parlant de la communauté d'infortunes qui contribua à rapprocher l'un de l'autre d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse, il dit : « qu'ils étaient tous deux enfants de l'amour[1]. » Grimm, lui, affirme positivement qu'elle « était fille naturelle de madame d'Albon, qui n'avait jamais osé la reconnaître[2], » mais le seul détail qu'il ajoute à cette affirmation est une erreur, car il n'est pas exact, comme il l'avance, que mademoiselle de Lespinasse « n'ait jamais voulu recevoir de sa mère aucun bienfait depuis qu'elle eut senti le prix de celui qui lui était refusé[3]. » Le récit de La Harpe, plus circonstancié, plus dramatique, est aussi celui où l'on peut relever le plus d'erreurs. « Quoique sa naissance, dit-il, fût le fruit d'une infidélité, elle était pourtant légitimée par les lois qui donnent au père tous les enfants nés depuis le mariage; mais sa mère n'ayant pas dissimulé sa faiblesse, le mari, homme de condition, eut assez de crédit pour faire enlever cette enfant qu'il ne voulait pas reconnaître. Elle fut élevée dans un couvent de province, où l'on assurait sa subsistance sans que l'on sût ce qu'elle était. Objet de la jalousie d'un frère et d'une

1. Marmontel, *Mémoires*, 1804, t. II, p. 414.
2. Grimm, *Corresp. littér.*, 1830, t. IX, p. 81.
3. Cela résulte de la Lettre de la marquise du Deffand à la duchesse de Luynes, que nous publions plus loin, p. LXXIV.

sœur, qui craignaient qu'elle ne fût appelée au partage des biens, si jamais elle réclamait les lois, elle vivait dans des alarmes continuelles. Sa mère les redoublait encore en lui recommandant les plus grandes précautions contre tous ceux qui la viendraient voir au couvent, de ne prendre aucune nourriture que celle de la maison, de ne recevoir ni bonbons ni bouquets, de ne sortir sous aucun prétexte[1]. »

S'il est très-exact que mademoiselle de Lespinasse ait dû le jour « à une infidélité, » mais que cette infidélité n'eût pas rendu impossible une réclamation d'état fondée sur la règle de droit : *Pater is est quem nuptiæ demonstrant*, s'il est également vrai que cette réclamation fut l'objet des appréhensions de la famille d'Albon, il est faux, au contraire, que mademoiselle de Lespinasse ait été jetée dans un couvent par la volonté inflexible et vindicative du comte d'Albon, et fort invraisemblable qu'elle ait eu à redouter des tentatives homicides contre sa personne. A l'époque où écrivait La Harpe, on ne savait pas très-bien à quoi s'en tenir sur ces premières années; aujourd'hui il en est autrement, et le témoignage de madame du Deffand, alliée aux d'Albon, celui de M. de Guibert, qui non-seulement reçut les confidences de mademoiselle de Lespinasse, mais auquel elle lut le récit qu'elle avait composé sur cette époque de sa vie, permettent de rectifier le récit de La Harpe.

M. de Guibert, et l'on ne saurait l'accuser de partialité pour la famille d'Albon, contredit complétement l'histoire de la claustration forcée de mademoiselle de Lespinasse : « Elle naquit, dit-il, sous l'auspice de l'amour et du malheur. Sa mère était une femme d'un grand nom, qui vivait séparée de son mari. Elle l'éleva publiquement, comme si elle eût été en droit de l'avouer

1. La Harpe, *Corresp. littér.*, 1804, t. I, p. 383.

pour sa fille, et elle lui fit un mystère de sa naissance; souvent elle la baignait en secret de ses larmes, elle semblait, par le redoublement de sa tendresse, vouloir la consoler du présent funeste qu'elle lui avait fait de la vie. Elle la comblait de caresses et de bienfaits. Elle lui donna elle-même le premier de tous, une excellente éducation; c'était dans peu tout ce qui devait lui rester. Elle mourut presque subitement, et au moment où elle allait tout tenter pour donner à sa fille un état que les lois pouvaient peut-être lui accorder[1]. »

Il résulte de ce récit que mademoiselle de Lespinasse fut élevée près de sa mère, qu'elle reçut d'elle une éducation solide et même brillante[2], sur laquelle sont d'accord tous les contemporains, et que la tendresse de celle-ci alla jusqu'à songer à la faire reconnaître comme sa fille légitime[3]. Madame du Deffand, bien que plus réservée, confirme presque toutes les assertions de Guibert. Racontant à la duchesse de Luynes sa première rencontre avec elle au château de Chamrond, elle en parle comme d'une personne « qui n'a point de parents qui l'avouent ou du moins qui veuillent et qui doivent l'avouer. » « Cela, ajoute-t-elle, vous apprend son état. C'est à Chamrond que je l'ai trouvée; elle s'y était établie après la mort de madame d'Albon, mère de ma belle-sœur, qui l'avait élevée, et qui malgré sa jeunesse lui avait donné des marques de la plus grande amitié. » Un peu plus loin elle raconte « qu'elle a passé

1. Guibert, *Éloge d'Éliza*, Voir plus loin, p. 357.

2. *Ibid.*, p. 361.

3. Quel eût pu être le résultat de ce procès? C'est là une question qu'il serait oiseux et surtout téméraire d'examiner. Mais il n'est pas sans intérêt de faire remarquer — et pour la première fois, croyons-nous — que ce nom de Lespinasse, porté par la jeune Julie-Jeanne-Eléonore, avait été celui de plusieurs membres de la famille d'Albon, à laquelle il appartenait bien réellement. La branche des seigneurs de Saint-André se qualifiait aussi seigneurs de Lespinasse. (Voir notre *Appendice*, p. 397.) Si donc mademoiselle de Lespinasse ne portait pas le nom patronymique de d'Albon, elle portait un nom de terre qui en était, en quelque sorte, l'équivalent.

sa jeunesse » avec le fils de madame d'Albon, le vicomte d'Albon. Voilà évidemment la vérité. Elle diffère beaucoup du récit de La Harpe, qui d'ailleurs est fort excusable, puisqu'il ne pouvait que reproduire des bruits auxquels donna probablement naissance le séjour très-réel, mais aussi très-volontaire et très-éphémère, que, plus tard, après la mort de sa mère, mademoiselle de Lespinasse fit dans un couvent de Lyon, en attendant son départ pour Paris et sa réunion à madame du Deffand.

Mademoiselle de Lespinasse avait environ seize ou dix-sept ans lorsque, vers 1747, elle perdit madame d'Albon. Ses années d'enfance et de jeunesse, elle les avait passées presque toutes près de sa mère, et si elle n'avait pas partagé les jeux de la fille aînée de celle-ci, de dix années plus âgée qu'elle, et qui, dès 1739, avait épousé le marquis de Vichy-Chamrond, frère de madame du Deffand, elle eut certainement pour compagnon le jeune Camille d'Albon, né en 1724 et dont l'âge se rapprochait davantage du sien. L'on peut supposer que cette première période de la vie de mademoiselle de Lespinasse s'écoula dans le vieux manoir d'Avauches, situé sur la route de Roanne à Lyon, non loin de Tarare, domaine patrimonial des d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, que sa mère, dernière représentante de cette branche, avait hérité de son père en 1729.

Dans notre opinion, ce n'est pas là qu'il faut placer les scènes douloureuses et presque tragiques qui, il n'est que trop vrai, assombrirent la jeunesse de mademoiselle de Lespinasse. Nous croyons qu'il faut les reporter aux premiers mois qui suivirent la mort de sa mère, et surtout au séjour que, pendant cinq ans, de 1747 à 1752, elle fit à Chamrond, chez la marquise de Vichy, fille aînée et légitime de la comtesse d'Albon.

La conduite de mademoiselle de Lespinasse en cette funeste circonstance aurait dû cependant lui assurer

non-seulement l'estime et le respect, mais encore l'affection de ceux qui par le sang, sinon par la loi, étaient bien réellement ses frère et sœur. Mise en possession par sa mère mourante d'une somme considérable qui lui assurait un riche avenir[1], elle l'avait généreusement, spontanément remise au vicomte d'Albon, et s'était ainsi réduite au modique legs d'une rente viagère de cent écus que sa mère lui avait fait dans son testament. Il paraît à peu près certain que les d'Albon répondirent à ce procédé loyal, désintéressé, par des défiances qu'ils auraient dû écarter de leur esprit autant que de leur cœur. Les lettres de madame du Deffand, l'opposition que le comte d'Albon et sa sœur la marquise de Vichy firent à tout projet qui, en éloignant d'eux mademoiselle de Lespinasse, pouvait accroître son indépendance et avec cette indépendance le danger d'une réclamation d'état, attestent cette défiance. Ce sentiment dut bien vite envenimer les rapports de la jeune orpheline avec ceux qui, aux yeux du monde, n'étaient plus que ses protecteurs. Faut-il croire, d'après le récit de Guibert, qu'à cette défiance ils ajoutèrent une révélation brutale de la vérité et une grossière prise de possession du nouveau rôle qu'ils entendaient garder envers elle? Ce serait peut-être aller trop loin et accorder plus de confiance qu'il ne faut à un témoignage qui, dans cette partie du moins, n'est pas tout à fait exempt d'erreur. « Mademoiselle de Lespinasse, dit Guibert, resta abandonnée à des parents qui bientôt ne furent plus que des persécuteurs. Ils lui apprirent ce qu'elle était; de fille aînée et de fille chérie, elle descendit tout d'un coup, dans la même maison, à l'état d'orpheline et d'étrangère. La dédaigneuse et barbare pitié prit soin de cette infortunée,

1. *Lettre de madame du Deffand à la duchesse de Luynes.* Voir p. LXXIV.

jusque-là si tendrement soignée par le remords et par la nature[1]. »

On comprend aisément que M. de Guibert ait pu se tromper sur les rapports d'âge qui existaient entre les divers enfants de madame d'Albon, mais toujours est-il que mademoiselle de Lespinasse, loin d'être l'aînée, était au contraire de beaucoup la plus jeune ; et cette inexactitude peut jeter quelque doute sur la fin de son récit. Ce n'est là, du reste, qu'une question de date, et il reste prouvé que mademoiselle de Lespinasse ne trouva pas dans sa nouvelle position les égards qu'elle était en droit d'attendre.

Elle avait accepté, aussitôt après la mort de sa mère, la proposition que lui avaient faite M. et madame de Vichy de les suivre à Chamrond, et d'habiter désormais avec eux. C'est dans ce château, situé sur la rive droite de la Loire, presque sur la crête des collines qui s'étendent de Digoin à Roanne et séparent le bassin de ce fleuve de celui de la Saône, qu'elle passa ces années douloureuses de sa vie. Les Vichy avaient trois enfants, deux fils et une fille, dont le plus âgé avait à peine huit ans. Elle croyait être traitée comme une amie, elle le fut presque aussitôt comme une gouvernante ; mais l'amertume qu'elle en ressentit lui vint moins des humbles soins dont elle était chargée, que de la manière dont ils lui étaient imposés. Elle paraît, en effet, s'être attachée à ces jeunes enfants, et dans son testament elle parle avec affection de « son neveu de Vichy : » c'est ainsi qu'elle le nomme[2]. Malgré le zèle tendre, sympathique, avec lequel elle s'acquittait de ces soins, et les éloges qu'il lui méritait de M. et de madame de Vichy, la situation de mademoiselle de Lespinasse devenait chaque jour plus

1. *Éloge d'Éliza*. Voir p. 358.
2. Voir p. 392.

pénible. Quand madame du Deffand vint à Chamrond passer l'été de 1752 chez son frère et sa belle-sœur, si elle remarqua l'esprit et le charme de mademoiselle de Lespinasse, elle fut frappée aussi de l'air de tristesse répandu sur son visage. Bientôt elle obtint ses confidences, et elles nous ont été transmises par elle-même : « Elle me dit, a-t-elle raconté, qu'il ne lui était plus possible de rester avec M. et madame de Vichy, qu'elle en éprouvait depuis longtemps les traitements les plus durs et les plus humiliants; que sa patience était à bout; qu'il y avait plus d'un an qu'elle avait déclaré à madame de Vichy qu'elle voulait se retirer,... qu'elle ne pouvait plus soutenir les scènes qu'on lui faisait chaque jour[1]. » C'est sans doute en songeant à cette époque de sa vie et en faisant aussi allusion au mystère de sa naissance que mademoiselle de Lespinasse écrivait plus tard à M. de Guibert :

« Il n'y a point de malheur que je n'aie éprouvé. Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation; la mienne mériterait d'être écrite pour sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un écrit qui vous intéresserait, si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce humaine. Ah! combien les hommes sont cruels! les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devrais naturellement me dévouer à haïr; j'ai bien rempli ma destinée; j'ai beaucoup aimé et bien peu haï. Mon Dieu! mon ami, j'ai cent ans; cette vie qui paraît si uniforme, si monotone, a été en proie à tous les malheurs et en butte à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens[2]. »

1. Voir p. LXXIV.
2. *Lettre* 46. Voir p. 91.

M. de Guibert, à qui elle confia ces douloureux secrets de son cœur, a dit également : « Elle m'avait raconté plusieurs fois les premières années de sa vie. Que tout ce qu'on entend sur nos théâtres, que ce qu'on lit dans nos romans est froid et dénué d'intérêt auprès de ce récit[1] ! » Se passa-t-il à Chamrond des faits plus graves que ceux indiqués par madame du Deffand ? Il serait difficile de rien affirmer à cet égard, bien que certains mots dont se sert mademoiselle de Lespinasse le fassent supposer, ni de savoir si ces allusions se réfèrent aux années de son séjour à Chamrond ou bien à celles qui précédèrent la mort de sa mère.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Lespinasse était résolue à se jeter dans un cloître plutôt que de rester plus longtemps près des Vichy, lorsque madame du Deffand, qui, déjà presque aveugle, cherchait à se donner une compagne, lui proposa de venir vivre avec elle, à Paris, dans ce couvent de Saint-Joseph qui, sans avoir rien de claustral, servait, comme de nos jours celui de l'Abbaye-aux-Bois, de retraite décente, mais encore très-mondaine, à un petit nombre de femmes de qualité, et où elle occupait un appartement indépendant et séparé. C'était vers la fin d'octobre 1752 que madame du Deffand avait fait cette ouverture à mademoiselle de Lespinasse, quelques jours seulement avant la rupture définitive de celle-ci avec les Vichy et son départ pour Lyon. Ce ne fut cependant que seize mois plus tard, au mois de mars 1754, que mademoiselle de Lespinasse vit se réaliser une proposition qu'elle avait tout d'abord acceptée avec empressement. Ce temps avait été employé en négociations, tant de la part de mademoiselle de Lespinasse pour obtenir le consentement du jeune comte d'Albon, que de celle de ma-

1. *Éloge d'Éliza*. Voir p 357.

dame du Deffand pour vaincre les résistances de M. et de madame de Vichy. Ni l'une ni l'autre ne réussirent dans une démarche qui était purement de convenance. Toujours possédés de leurs incurables défiances, le frère et la sœur légitimes refusèrent de se prêter à un projet qu'ils considéraient comme une menace pour leur repos. Et cependant madame du Deffand avait pris soin elle-même de conjurer ce danger, en exigeant de mademoiselle de Lespinasse la promesse de n'user jamais de sa nouvelle position pour faire valoir des droits à un nom et à une fortune qu'elle lui contestait tout aussi énergiquement que son frère et sa belle-sœur de Vichy[1]. Le désintéressement de mademoiselle de Lespinasse, son respect pour le nom de sa mère, auraient seuls sans doute suffi à lui faire tenir sa promesse. Elle en a donné elle-même d'autres motifs, et s'ils ne sont pas meilleurs, ils ont du moins l'avantage de révéler tout ce qu'il y avait de passionné dans sa nature. « Combien, dit-elle, j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse d'âme, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisais à une mémoire respectable et chère et à la maison d'Albon! Voilà comme le monde juge, comme il voit. Eh, bon Dieu! sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges : mon âme n'était pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent; tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force ni honnêteté pour supporter la pauvreté et pour dédaigner les avantages de la vanité[2]. »

Dans cette négociation l'on voit intervenir le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon, mais la manière même dont il fut engagé à le faire par madame du Deffand

1. Voir, sur toute cette négociation, la lettre de madame du Deffand à la duchesse de Luynes, p. LXXV.
2. *Lettre* 99. Voir p. 191.

prouve qu'il ne connaissait pas auparavant mademoiselle de Lespinasse, qu'il ignorait complétement son histoire, et qu'ainsi c'est sans fondement qu'on a prétendu qu'elle était sa fille[1].

Mademoiselle de Lespinasse avait vingt-deux ans lorsqu'elle vint occuper près de madame du Deffand la situation que nous avons indiquée : celle-ci en avait cinquante-sept, et était déjà presque aveugle. Célèbre depuis longtemps par son esprit, elle commençait à l'être par ce salon où, à côté de quelques hommes de lettres, se rencontrait ce que l'aristocratie avait alors de plus distingué par l'esprit ou par le goût. Mademoiselle de Lespinasse, dès son entrée dans un monde tout nouveau pour elle, n'y fut pas déplacée. Son tact, son esprit, emportèrent tous les suffrages; nous en trouvons la preuve dans les éloges que lui donnent ou dans les attentions que lui témoignent des hommes aussi bons juges que le chevalier d'Aydie, le prince de Beauvau[2], le président Hénault. Ce dernier songea-t-il sérieusement à l'épouser, comme le prétend La Harpe[3]? Si ce point est resté douteux, il est très-certain qu'il l'apprécia beaucoup, comme en témoigne le portrait flatteur sinon flatté qu'il a laissé d'elle[4]. Les qualités qui pouvaient

1. Ce bruit a été recueilli par les *Mémoires* de Bachaumont, t. IX, p. 123.
2. *Corresp. de madame du Deffand*, édit. Lescure, t. I, p. 222 et 231.
3. La Harpe, *Corresp. litt.*, 1804, t. I, p. 385.
4. Voici ce portrait : « Mademoiselle, je m'en vais vous dire comme je vous trouve : ceux qui croiront que vous n'êtes que *pariste*, ne vous connaîtront guère : vous êtes cosmopolite; vous vous assortissez à toutes les situations. Le monde vous plaît; vous aimez la solitude; les agrémens vous amusent, mais ils ne vous séduisent point. Votre cœur ne se donne pas à bon marché. Il vous faut des passions fortes et c'est tout au mieux; car elles ne reviennent pas souvent; la nature en vous mettant dans un état ordinaire, vous a donné de quoi le relever. Votre âme est noble et élevée; et vous ne resterez jamais dans la foule. Il en est de même de votre personne; elle est distinguée et vous attirez l'attention sans être belle. Il y a en vous quelque chose de piquant; on mettroit de l'obstination à vous tourner la tête; mais on en seroit souvent pour ses frais. Il faut vous attendre, car on ne vous feroit pas venir; votre coquetterie est impérieuse; vous êtes sur la rêvasserie comme notre maîtresse, vous n'y entendez

lui manquer encore, elle les acquit bien vite au contact de cette société la plus polie qui ait jamais été. « Voyez quelle éducation j'ai reçue! a-t-elle dit elle-même : madame du Deffand (car pour l'esprit elle doit être citée), le président Hénault, l'abbé Bon, l'archevêque de Toulouse, l'archevêque d'Aix, M. Turgot, M. d'Alembert, l'abbé de Boismont, voilà les hommes qui m'ont appris à parler, à penser, et qui ont daigné me compter pour quelque chose[1]. »

Cette vie commune devait durer dix ans, de 1754 à 1764. Commencée sous d'aussi heureux auspices, comment devint-elle à charge à celle qui l'avait proposée comme à celle qui l'avait acceptée, comment finit-elle par les amener à une rupture éclatante, qui eut toute l'importance d'un événement, et partagea presque en deux camps la société de cette époque? Il y eut évidemment des torts réciproques : madame du Deffand, abusant de la supériorité que son rang, son rôle de protectrice, lui donnaient sur mademoiselle de Lespinasse; celle-ci laissant peu à peu la froideur, l'indifférence, remplacer l'intérêt et le zèle. Mais la véritable cause déterminante de cette rupture fut la rivalité, la jalousie peut-être, qui naquit entre ces deux femmes. Avant d'appeler mademoiselle de Lespinasse auprès d'elle, madame du Deffand lui avait écrit : « Il y a un article sur lequel il

pas plus qu'à la musique; et c'est en quoi vous êtes différente ! Mais vous avez deux choses qui ne vont guère ensemble : vous êtes douce et forte; votre gaieté vous embellit et relâche vos nerfs, qui sont trop tendus. Votre avis est à vous, et vous laissez aux autres le leur; *vous voyez tout à vue d'oiseau*; vous êtes extrêmement polie; vous avez deviné le monde; on auroit beau vous transplanter, vous prendriez racine partout; vous regarderiez à Madrid à travers une jalousie; vous mettriez votre fichu de travers à Londres; à Constantinople vous diriez au grand seigneur que vous n'avez pas les pieds poudreux : pour l'Italie, je ne vous conseillerais pas d'y aller, à moins que ce ne fût pour attraper quelque père de l'Église. En tout vous n'êtes pas une personne comme une autre; et pour finir, comme Arlequin par un coup de sangle : **vous me plaisez** beaucoup. » (*Mémoires* du président Hénault, 1855, p. 114.)

1. *Lettre* 52. Voir p. 109.

faut que je m'explique avec vous, c'est que le moindre artifice, et même le plus petit art que vous mettriez dans votre conduite avec moi me serait insupportable. Je suis naturellement défiante, et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. J'ai deux amis intimes, qui sont Formont et d'Alembert; je les aime passionnément, moins par leur agrément et par leur amitié pour moi, que par leur extrême vérité[1]. »

Cet art, cet artifice, mademoiselle de Lespinasse s'en rendit coupable le jour où, allant sur les brisées de sa protectrice, disons le mot vrai, de sa maîtresse, elle réunit dans sa petite chambre de derrière, à la dérobée et comme en cachette, les plus illustres amis de la marquise : Turgot, Marmontel, d'Alembert, d'Alembert lui-même, le favori de madame du Deffand; où elle se mit ainsi à tenir salon pendant que celle-ci, fatiguée de ses veilles prolongées, dormait encore. Quand madame du Deffand découvrit ce mystère, sa colère éclata en sanglants reproches.

« Ce n'était rien moins, dit Marmontel, qu'une trahison, elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein[2]. » Cette scène fut-elle suivie, comme le prétend La Harpe, d'une tentative de suicide de la part de mademoiselle de Lespinasse, et de paroles de repentir et presque d'excuse[3] de madame du Deffand? Si l'une n'est nullement incompatible avec la nature exaltée de mademoiselle de Lespinasse, les autres sont tout à fait contredites par la lettre

1. Voir p. LXXII. — De plus amples détails sur cette partie de la vie de mademoiselle de Lespinasse, qui prête à la controverse et aux conjectures, auraient dépassé les limites de cette notice. Nous les avons réservés pour un travail séparé, qui paraîtra prochainement dans la *Revue de France*.

2. Marmontel, *Mémoires*, 1804, t. II, p. 298.

3. La Harpe, *Corresp. litt.*, t. I, p. 385.

très-ferme, très-sévère, par laquelle madame du Deffand refusa à mademoiselle de Lespinasse l'entrevue que celle-ci lui demanda quelques jours après leur rupture[1].

II

Cette brusque séparation trouvait mademoiselle de Lespinasse sans ressources, réduite à la rente bien insuffisante de cent écus que sa mère lui avait laissée par testament. Mais elle avait des amis, et ils ne lui firent pas défaut. Non-seulement d'Alembert, que madame du Deffand avait mis en demeure d'opter entre elle et mademoiselle de Lespinasse, n'hésita pas à embrasser si fièrement le parti de celle-ci, qu'on ne le vit plus jamais dans le salon de Saint-Joseph; non seulement tous ceux qu'on pourrait appeler les intimes de mademoiselle de Lespinasse, Turgot, Chastellux, Marmontel, le comte d'Anlezy, la duchesse de Châtillon ne l'abandonnèrent pas, sans toutefois rompre aussi entièrement avec sa rivale; mais les amis les plus particuliers de madame du Deffand, ceux qui restèrent tels jusqu'à la fin, ne laissèrent pas de donner à mademoiselle de Lespinasse les marques d'intérêt les plus touchantes et les plus positives. Mademoiselle de Lespinasse, on le sent, était déjà une puissance, et l'on tenait à ne pas se brouiller avec cette souveraineté naissante. L'esprit, à cette époque, n'était-il pas souverain? Or, mademoiselle de Lespinasse avait beaucoup d'esprit.

« Tous les amis de madame du Deffand, dit Marmontel, étaient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme était injuste. Le président Hénault lui-même se déclara pour elle. La duchesse de

1. Voir p. 315.

Luxembourg donna tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à mademoiselle de Lespinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin par le duc de Choiseul, on obtint pour elle, du roi, une gratification annuelle qui la mettait au-dessus du besoin [1]. »

Toutefois ce partage fut extrêmement pénible à madame du Deffand; elle ne s'y habitua jamais. Être reçu dans le salon rival et en quelque sorte usurpateur de mademoiselle de Lespinasse, c'était, sinon s'exposer à être exclu du sien, du moins lui causer une peine sensible et comme un douloureux ravivement de l'ancienne blessure.

Dix ans plus tard, en 1774, Horace Walpole, devenu l'ami le plus cher de madame du Deffand, faisait cette recommandation au général Conway, qui allait passer l'hiver à Paris, et qu'il patronnait auprès d'elle : « Il faut aussi que je vous donne un autre conseil, sans lequel tout serait inutile. Il existe à Paris une demoiselle de Lespinasse, un prétendu bel esprit, qui a été autrefois l'humble compagne de madame du Deffand, mais qui l'a trahie et s'est fort mal comportée envers elle. Je vous prie de ne vous laisser mener chez elle par personne. Cela désobligerait mon amie plus que tout au monde, mais elle ne vous en dirait jamais un mot : j'en serais aussi fort blessé, je l'avoue, car je lui dois une reconnaissance si infinie, que je serais désolé qu'un de mes amis particuliers commît envers elle un pareil manque d'égards... Je m'étends sur ce sujet, parce qu'elle a des ennemis assez acharnés pour s'efforcer de conduire tous les Anglais chez mademoiselle de Lespinasse [2]. »

Malgré le témoignage de Marmontel, en général si bien informé de ce qui concerne mademoiselle de Lespinasse,

1. *Mém. de Marmontel*, Paris, 1804, t. II, p. 299.
2. *Lettres de H. Walpole à ses amis, traduites par le comte de Baillon*; Paris, 1872, p. 263.

quelques doutes peuvent subsister sur la pension que, suivant lui, le roi aurait accordée à mademoiselle de Lespinasse, et — circonstance aggravante — accordée par l'intermédiaire de ce même duc de Choiseul, pour lequel l'amitié de madame du Deffand ne se refroidit jamais. Dans ce cas, en effet, comment expliquer la tentative que plus tard, en 1774, sous le ministère de Turgot, les amis de mademoiselle de Lespinasse firent pour lui obtenir une faveur royale du même genre, et à laquelle elle opposa une si opiniâtre résistance[1]? Quoi que l'on puisse penser de cette pension royale, il en est une sur laquelle il ne peut exister aucun doute : celle de mille écus que lui fit madame Geoffrin, cette providence des philosophes, qui savait mettre tant de délicatesse dans ses bienfaits[2], que mademoiselle de Lespinasse n'eut pas plus à en rougir que n'en rougissaient Thomas et Marmontel.

En quittant madame du Deffand, mademoiselle de Lespinasse ne s'exila pas du faubourg Saint-Germain. Soit hasard, soit calcul, elle alla habiter non loin du couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, près de la rue et du couvent de Belle-Chasse. Elle ne se contentait pas d'élever autel contre autel, elle les faisait si voisins qu'elle semblait y appeler les mêmes adorateurs. A la différence de la fière marquise, elle ne trouvait pas mauvais qu'on vînt chez elle en sortant de chez sa rivale : peut-être même en éprouvait-elle un secret plaisir, comme d'une victoire et d'une conquête. Ainsi installée dans cet appartement, pris à location, et qui, bien que modeste, dût être cependant assez vaste pour recevoir les visiteurs qui s'y pressèrent plus nombreux chaque jour, elle n'y resta pas longtemps seule. Un an après, d'Alembert

1. Voir plus loin, p. 258, et 264.

2. « Ce n'est que depuis sa mort, dit Grimm, qu'on vient de découvrir que madame Geoffrin lui faisait, depuis plusieurs années, une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune. » (*Corresp.*, 1830, t. IX, p. 82.)

vint l'y rejoindre, associant définitivement sa vie à la personne qu'il aimait depuis huit ans déjà et dont il se croyait aimé. Ce fut, de la part de mademoiselle de Lespinasse, une grave résolution, pour laquelle elle consulta plus son cœur que sa raison. Quelle qu'ait été dans la suite la conduite de mademoiselle de Lespinasse envers d'Alembert, il est difficile de croire qu'alors elle n'ait pas été sincère dans les tendres sentiments dont elle lui fit l'aveu, et dont elle lui donna dans cette circonstance même une si évidente et une si compromettante preuve. Un jour vint où il put en douter; mais croyons qu'elle parlait selon son cœur quand, vers 1765, elle lui disait « que son sentiment pour lui la rendait heureuse jusqu'à être effrayée de son bonheur[1]. » Une maladie grave de d'Alembert vint d'ailleurs, au mois de juillet 1765, vaincre les dernières hésitations de mademoiselle de Lespinasse, en fournissant ce prétexte dont aux yeux du monde et même aux siens elle avait sans doute besoin. Le récit de Marmontel témoigne tout à la fois de la complaisance que la société montra pour cette association d'un genre plus délicat, succédant si promptement à celle qui venait de se rompre à Saint-Joseph, et de l'habileté avec laquelle la chose fut menée.

« Ils demeuraient loin l'un de l'autre, dit Marmontel, et, quoique dans le mauvais temps, il fût pénible pour d'Alembert de retourner le soir de la rue de Belle-Chasse à la rue Michel-le-Comte, où logeait sa nourrice, il ne pensait point à quitter celle-ci. Mais chez elle il tomba malade, et assez dangereusement[1] pour inquiéter Bouvard son médecin. Sa maladie était une de ces fièvres putrides, dont le premier remède est un air libre et pur. Or son logement chez sa vitrière était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau très-étroit. Bouvard nous déclara

1. Voir à l'*appendice*, p. 374, *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse.*

que l'incommodité de ce logement pouvait lui être très funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple; il y fut transporté [1]; et mademoiselle de Lespinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. Personne n'en pensa et n'en dit que du bien. D'Alembert revint à la vie, et dès lors, consacrant ses jours à celle qui en avoit pris soin, il désira de loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité, aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais; et la considération dont jouissait mademoiselle de Lespinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie [2]. »

Il paraît bien, en effet, que la considération de mademoiselle de Lespinasse ne souffrit pas de cette vie commune avec d'Alembert, mais ce fut bien plus par suite de l'indulgence dont la société fort légère de cette époque avait besoin pour elle-même, que par l'illusion qu'elle put se faire sur la nature des relations qui existaient entre deux personnes, dont l'une avait trente-deux ans et l'autre quarante et un. David Hume, qui alors était encore à Paris, parlant de la visite qu'il fit à mademoiselle de Lespinasse, avec laquelle il devait bientôt former une amitié durable, dit assez crûment qu'il a été voir « la maîtresse de d'Alembert, l'une des femmes les plus sensibles de Paris[3]. » D'Alembert lui-

1. Le 1er août 1765.

2. *Mémoires*, II, 299. — Le comte d'Angiviller, que nous verrons également lié avec mademoiselle de Lespinasse, écrivait à David Hume, vers le mois d'août ou septembre 1765 : « C'est avec la plus grande joie que M. d'Angiviller a l'honneur d'informer M. Hume que la philosophie n'a plus de larmes à répandre. D'Alembert est hors d'affaire. Il a été transporté chez Watelet. Il s'en trouve fort bien : il plaisante, il dit des bons mots et s'impatiente. Tout cela est de bon augure. Duclos a dit assez plaisamment, le jour que l'on a transporté le malade chez Watelet : Voicy un jour remarquable, c'est aujourd'huy que l'on a sevré d'Alembert. Nous sommes sûrs, au moins, qu'il n'y a pas de miracle à cette guérison : les prêtres n'ont pas prié pour lui. — Ce mardi 30. — (Hill Burton, *Life and correspondence of D. Hume*; London, 1846, t. II, p. 216.) Voir encore *Mémoires* et *Corresp.* de Diderot, 1830, t. II, p. 247.

3. Lettre à Gilbert Elliot, 22 septembre 1764 : « Since I wrote the above, I went to see mademoiselle de Lespinasse, d'Alembert's mistress, who is really

même n'indique pas sa santé comme ayant été la raison déterminante de son établissement rue Saint-Dominique, et confesse avec sincérité que, s'il quitta « sa pauvre nourrice, avec laquelle il avait passé vingt-cinq années les plus douces de sa vie, ce fut pour obéir à un sentiment plus tendre[1]. » Il ne faut d'ailleurs rien exagérer et constater que cette réunion consista seulement de la part de d'Alembert à venir « se loger dans la même maison[2], » ce qui, jusqu'à un certain point, sauvait les apparences, mademoiselle de Lespinasse conservant toujours son appartement séparé.

Ce qui doit plus étonner que cette vie commune, c'est qu'elle n'ait pas abouti à un mariage ou même débuté par là, et que mademoiselle de Lespinasse n'ait pas ainsi conquis la situation à laquelle elle ne cessait d'aspirer. Ce n'est certes pas dans une répugnance pour le lien conjugal qu'il faut en chercher la raison. Sur ce point, nous avons le témoignage de Marmontel : « Avec tous les moyens qu'elle avait de séduire et de plaire, dit-il, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutait point; elle changeait d'objet, toujours plus exaltée et si vive, qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour[3]. »

Est-ce donc que d'Alembert « ne fut pas assez épris? » C'est là un doute que ne permettent pas les expressions dont il se sert quand il parle du sentiment qu'elle lui inspira. « O vous que j'ai si tendrement et si constam-

one of the most sensible women of Paris. » (Hill Burton, *Life and corresp. of D. Hume*; London, 1846, t. II, p. 237.) De cette liaison entre mademoiselle de Lespinasse et D. Hume, naquit une correspondance dont M. Burton a trouvé la trace dans les papiers du célèbre historien. (*Id.*, p. 215.)

1. *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse*, voir plus loin, p. 376.

2. La Harpe, *Corresp. litt.*, t. I, p. 385.

3. Marmontel, *Mémoires*, t. II, p. 301.

ment aimée, vous dont j'ai cru être aimé... » s'écrie-t-il après sa mort. Ailleurs il parle « de ce cœur qui n'a jamais cessé d'être à elle[1]. » Et cependant, malgré ces protestations d'amour, voici en quels termes, près d'un an après cette réunion accomplie, il repoussait, dans une lettre à Voltaire, les bruits de mariage qu'elle avait contribué à faire naître. »

« Si je devenais plus à mon aise, j'irais m'enfermer dans quelque campagne, où je vivrais seul, heureux, et affranchi de toute espèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penser que je suis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes m'aient marié. Eh! mon Dieu! que deviendrais-je avec une femme et des enfants? la personne à laquelle on me marie (dans les gazettes) est à la vérité une personne respectable par son caractère, et faite, par la douceur et l'agrément de sa société, pour rendre heureux un mari; mais elle est digne d'un établissement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous, ni mariage, ni amour, mais de l'estime réciproque, et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maison qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires; voilà ce qui a occasionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame du Deffand, à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne sais pas pourquoi). Elle sait bien qu'il n'en est rien de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre chose. Une vieille et infâme catin comme elle ne croit pas aux femmes honnêtes : heureusement elle est bien connue et crue comme elle le mérite[2]. »

Membre de l'Académie des sciences depuis 1741, de l'Académie française depuis 1754, bientôt secrétaire perpétuel (1772), chef reconnu des encyclopédistes, d'Alembert n'était pas un aussi mauvais parti qu'il se plaît à le dire. C'est trop de modestie. La vérité est que l'amitié, l'amour du pauvre d'Alembert, ne régnèrent jamais sans

1. *Aux mânes*, etc., p. 371.
2. Lettre du 3 mars 1766. *Œuvres de d'Alembert*, 1822, t. V, p. 148.

quelque rival heureux dans le cœur de mademoiselle de Lespinasse. Ce rival qui, vers 1758, avait été peut-être un M. Taaff, noble irlandais, dont parle madame du Deffand, allait être bientôt ce marquis de Mora, dont le souvenir déchira son âme de remords et de regrets, et plus tard ce comte de Guibert, qui par la passion qu'il lui inspira devait la rendre si faible et si malheureuse.

III

Quand mademoiselle de Lespinasse, cessant d'être dans la dépendance, dans l'ombre de madame du Deffand, avait ouvert ce salon rival de la rue de Belle-Chasse qui allait bientôt devenir l'un des plus célèbres de Paris, elle avait trente-deux ans, peu ou point de beauté, mais une physionomie d'une étonnante mobilité, sur laquelle se lisaient et qu'embellissaient, en l'animant, toutes les émotions de son âme, et, par-dessus tout, une soudaineté d'impressions, une vivacité et un agrément d'esprit qui créaient autour d'elle une sorte d'atmosphère d'enthousiasme et de sympathie. Tels sont les traits principaux du portrait qu'ont laissé d'elle ses contemporains. De sa figure, ils n'ont fait qu'une esquisse, mais elle suffit pour nous la représenter très au vif. La Harpe parle d'elle comme d'une personne « bien faite, d'une figure agréable avant que la petite vérole l'eût gâtée[1]. » — « Éliza, dit M. de Guibert, n'était rien moins que belle, et ses traits avaient encore été défigurés par la petite vérole; mais sa laideur n'avait rien de repoussant au premier coup d'œil; au second, on s'y accoutumait, et dès qu'elle parlait, on l'avait oubliée. Elle était grande et bien faite. Je ne l'ai connue qu'à l'âge de trente-huit ans, et sa taille était

1. La Harpe, *Corresp. litt.*, t. I, p. 384.

encore noble et pleine de grâce. Mais ce qu'elle possédait, ce qui la distinguait par-dessus tout, c'était ce premier charme sans lequel la beauté n'est qu'une froide perfection, la physionomie : la sienne n'avait point un caractère particulier, elle les réunissait tous[1]. » Ce rare mélange de noblesse dans le maintien, et d'extrême vivacité dans la physionomie, fut évidemment le caractère distinctif de sa personne. C'est là surtout l'image que d'Alembert se plaît à lui en présenter à elle-même : « Je ne parlerai point de votre figure; vous n'y attachez aucune prétention... je dirai cependant de votre extérieur, ce qui me paraît frapper tout le monde, que vous avez beaucoup de noblesse et de grâces dans tout votre maintien, et, ce qui est bien préférable à une beauté froide, beaucoup de physionomie et d'âme dans tous vos traits[2]. » — Dans sa mise, « elle donnait l'idée de la richesse qui, par choix, se serait vouée à la simplicité. » — Comme il arrive souvent aux personnes pour qui les épreuves de la vie ont commencé de bonne heure, ce qui manquait à mademoiselle de Lespinasse, c'était, au dire de Grimm, cet air de jeunesse où le bonheur entre pour une si grande part. « Sa figure, dit-il, n'a jamais été jeune[3]. »

Son âme le fut toujours. Ardente, animée comme la flamme, cette âme en avait aussi la mobilité. « Elle était si active, si animée, si vivante ! » s'écrie Guibert. Plus loin, il parle de cette abondance de vie » dont il se dégageait comme des effluves magnétiques qui « électrisaient les cœurs les plus apathiques[4]. » Pour Marmontel, c'est « une âme ardente, un naturel brûlant, une imagination romanesque[5]. » « Elle était née, dit Grimm, avec des

1. *Éloge d'Éliza*, voir p. 358.
2. *Portrait de mademoiselle de Lespinasse*, voir p. 344
3. Grimm, *Corresp. litt.*, 1830, t. IX, p. 82.
4. *Éloge d'Éliza*, voir p. 357 et 368.
5. Marmontel, *Mémoires*, t. II, p. 295 et 301.

nerfs prodigieusement sensibles[1]. » Cette sensibilité, qui donna sur elle tant de prise aux passions, la rendait du moins accessible à toutes les généreuses émotions, l'enthousiasme pour le beau et pour le bien, l'indignation pour le mal. « Comme elle était en tout genre, dit Guibert, amie de ce qui est bon ! Comme elle en jouissait, comme elle savait louer ce qui lui avait plu, et surtout ce qui l'avait touchée ! Comme elle avait besoin de communiquer son sentiment à tout ce qu'elle croyait capable de le partager... Tout ce qui était vil et bas excitait son mépris et son indignation[2]. » Ces qualités avaient leur revers : l'engouement et la mobilité. D'Alembert lui reproche de s'*engouer* trop facilement, surtout quand certains sentiments de nature particulièrement tendre étaient en jeu[3]. De là son admiration pour des ouvrages comme le *Paysan perverti*, de Rétif de la Bretonne, et pour l'*Éloge de La Fontaine*, par Chamfort. Elle-même parle de « cette mobilité d'âme dont on l'accuse et dont elle convient[4]. »

Telle était son âme. Quant à son esprit : beaucoup de naturel; une simplicité élégante, aussi éloignée de la vulgarité que de la recherche ; la plus parfaite harmonie entre la pensée et l'expression; une instruction solide qui se laissait plus deviner qu'elle ne se montrait; une raison souriante plutôt qu'une gaieté franche et ouverte; enfin un tact tellement parfait qu'elle semblait avoir le secret de tous les caractères et de toutes les susceptibilités : voilà quels en étaient les traits les plus remarquables, les dons les plus séduisants.

« Naturelle, dit Guibert, elle l'était dans ses mouvements, dans ses gestes, dans ses pensées, dans ses expressions, dans son style, et ce naturel avait en même temps quelque

1. *Corresp. litt.*, t. IX, p. 82.
2. *Éloge d'Éliza*, voir p. 362 et 366.
3. Voir p. 345, *Portrait de mademoiselle de Lespinasse.*
4. Voir plus loin, lettre 69, p. 149.

chose d'élégant, de noble, de doux, d'animé... Elle ne pouvait supporter ce qui sentait l'effort et l'apprêt. Elle aurait presque préféré le rude et l'ébauché à ce qui était trop gracieux ou trop fini... Elle disait souvent, et le plus souvent des choses simples, mais elle ne les disait jamais d'une manière commune, et cet art qui semblait n'en être pas un chez elle, ne se faisait jamais sentir, et ne la faisait jamais tomber dans la recherche et dans l'affectation... Ce qui m'a toujours le plus frappé en elle, c'est le rapport qui régnait entre ses pensées et ses expressions. Ses mouvements, son visage, tout, jusqu'au son de sa voix, formaient un accord parfait avec ses paroles... Elle était instruite, et n'en avait pas la prétention; son instruction était si heureusement fondue dans son esprit, et son esprit dominait si bien sur elle, que c'était toujours lui qu'on sentait davantage... Son esprit, tout aimable, tout animé qu'il était, réunissait le mérite de la justesse et de la solidité... Le tact si rare, si difficile des personnes et des convenances, voilà encore ce qu'elle possédait au suprême degré; elle semblait avoir le secret de tous les caractères, la mesure et la nuance de tous les esprits[1]. »

D'Alembert insiste particulièrement sur ce tact exquis en toutes choses : « Ce qui vous distingue surtout, lui disait-il, c'est l'art de dire à chacun ce qui lui convient, et cet art, quoique peu commun, est pourtant bien simple chez vous : il consiste à ne parler jamais de vous aux autres, et beaucoup d'eux. C'est un moyen infaillible de plaire. Ce désir de plaire à tout le monde vous a fait dire un mot qui pourrait donner mauvaise opinion de vous à ceux qui ne vous connaîtraient pas à fond. Ah! que je voudrais, vous êtes-vous écriée une fois, connaître le faible de chacun[2]. » — Et La Harpe : « Je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour faire valoir celui des autres[3]. » — Marmontel enfin : « L'un de ses charmes

1. *Éloge d'Éliza*, passim.
2. *Portrait de mademoiselle de Lespinasse*, voir p. 346.
3. *Corresp. litt.*, t. I, p. 386.

était ce naturel brûlant qui passionnait son langage, et qui communiquait à ses opinions la chaleur, l'intérêt, l'éloquence du sentiment. Souvent aussi chez elle la raison s'égayait : une douce philosophie s'y permettait un léger badinage[1]. »

L'on comprend aisément l'influence que devaient avoir sur la société de cette époque de telles qualités d'esprit. Aussi, si l'on ajoute à cette influence personnelle à mademoiselle de Lespinasse celle très-grande de d'Alembert, chef reconnu du parti philosophique, et joignant à sa gloire de savant une renommée littéraire qui plus tard le fit choisir par l'Académie française pour son secrétaire perpétuel, l'on aura une idée exacte de ce qu'était le salon de mademoiselle de Lespinasse, plus littéraire que celui de la marquise du Deffand, plus aristocratique que celui de la bourgeoise madame Geoffrin. Les dîners et les soupers, qui tenaient une si grande place dans la gloire des Mécènes de cette époque, n'entraient pour rien dans la célébrité du salon de la rue de Belle-Chasse. L'on n'y dînait ni les lundis ni les mercredis comme chez madame Geoffrin, ni les vendredis comme chez les Necker ; et l'on n'y soupait jamais[2], mais l'on y causait tous les jours, de cinq heures à dix heures. Pendant douze ans, de 1764 à 1776, l'on peut dire que pas un seul jour la société la plus nombreuse, la plus choisie ne manqua à mademoiselle de Lespinasse, et que pas un seul jour, mademoiselle de Lespinasse ne manqua à cette société. Présents, ses amis n'auraient, pour rien au monde, failli à se rendre à ces fêtes quoti-

1. Marmontel, *Mémoires*, t. II, p. 295.

2. Grimm a dit, dans un de ses prônes facétieux adressés aux fidèles de l'église encyclopédique : « Sœur de Lespinasse fait savoir que sa fortune ne lui permet pas d'offrir ni à dîner ni à souper, et qu'elle n'en a pas moins d'envie de recevoir chez elle les frères qui voudront y venir digérer. L'Église m'ordonne de lui dire qu'elle s'y rendra, et que, quand on a autant d'esprit et de mérite, on peut se passer de beauté et de fortune. » (*Corresp. litt.*, t. VI, p. 329.)

diennes de l'esprit, de la grâce et du goût; absents, ils ne songeaient qu'à y revenir. Ainsi faisait Caraccioli :

« Ma première pensée a été d'écrire à mademoiselle de Lespinasse, elle doit avoir reçu ma lettre... Je l'ai priée de présenter mes respects à madame Geoffrin, et de saluer, de ma part, tendrement tous nos chers amis, tous les fidèles de nos charmantes soirées du petit coin de la rue Saint-Dominique, entre autres MM. de Condorcet, Suard, Guibert, Devaisnes, Morellet, et l'abbé Arnaud, à condition qu'il nous laisse saine et sauve notre musique italienne... Oh ! si vous saviez combien je regrette les avant-soirées du coin de la rue Saint-Dominique, vous seriez persuadé que je ferai tout mon possible pour me remettre bien vite dans le chemin de Paris [1]. »

Ainsi dut faire ce spirituel abbé Galiani, lui qui avait gravé dans sa mémoire jusqu'aux plus petits détails de ce salon : « Mademoiselle de Lespinasse se souvient donc encore de moi ! Je fais bien plus : je me souviens d'elle, de sa chienne, de son perroquet, grand diseur de sottises[2]. » Y revenir, c'est comme pour l'oiseau revenir au toit familier. « Il est impossible, par le temps qu'il fait, écrivait à d'Alembert Morellet, le moins sensible des abbés, d'aller passer la soirée avec mademoiselle de Lespinasse : je vous prie de lui dire que j'en suis très-faché, et que je lui reviendrai avec les hirondelles[3]. »

Les autres salons avaient leurs habitués, leurs amis en titre et dominant : chez madame du Deffand, c'étaient le président Hénault, Pont de Veyle, les Beauvau, les Choiseul, Horace Walpole, dans ses trop rares voyages à Paris; chez madame Geoffrin, c'étaient Marmontel, Thomas; chez le baron d'Holbach, Diderot et Grimm; chez mademoiselle de Lespinasse, ce n'était pas même

1. Lettre à d'Alembert, 18 août 1774. *Œuvres posthumes de d'Alembert*, t. I, p. 361.
2. Lettre à d'Alembert, 25 septembre 1773; *ibid.*, I, p. 411.
3. Lettre à d'Alembert, *ibid.*, I, 455.

d'Alembert. Mais là était reçu sur un pied de parfaite égalité, en quelque sorte sans préférence marquée, tout ce que Paris avait d'illustre dans les lettres, dans les sciences et dans les arts. Aux intimes était réservé ce que Caraccioli appelle les « avant-soirées du coin de la rue Saint-Dominique; » mais quand cinq heures avaient sonné, les préférences disparaissaient pour faire place à une attention à la fois générale et particulière qui harmonisait ces esprits si divers, et partout ailleurs si discordants. D'Alembert n'était plus qu'un visiteur ordinaire : *unus inter pares*. Et son talent de causeur lui faisait encore la place fort belle.

« Sa conversation particulière offrait tout ce qui peut instruire et délasser l'esprit. Il se prêtait avec autant de facilité que de complaisance au sujet qui pouvait plaire le plus généralement, avec un fonds presque inépuisable et d'idées et d'anecdotes et des souvenirs curieux. Il n'est pour ainsi dire point de matière, quelque sèche ou quelque frivole qu'elle fût en elle-même, qu'il n'eût le secret de rendre intéressante. Il parlait très-bien, contait avec beaucoup de précision, et faisait jaillir le trait avec une prestesse qui lui était particulière. Tous ses mots d'humeur ont un caractère d'originalité fine et profonde [1]. »

La variété, tel était le caractère propre du salon de mademoiselle de Lespinasse. C'est bien là le tableau que Grimm nous en a laissé :

« Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son cercle se renouvelait tous les jours depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du soir [2].

1. Grimm, *Corresp. litt.*, t. XII, p. 19.

2. La Harpe dit dix heures : « Bientôt la maison de mademoiselle de Lespinasse rassembla la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on était sûr d'y trouver l'élite de tous les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, seigneurs étrangers, femmes de qualité ; c'était presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. » (*Corresp. litt.*, t. I, p. 386.)

On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église, de la cour; des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'âme et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire exception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance... Politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grâce à ses talents, la plus petite anecdote y trouvait, le plus naturellement du monde, la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouvelles de tout genre et dans leur primeur[1]. »

L'âme de cette société, c'était mademoiselle de Lespinasse : c'était elle qui lui donnait l'unité, la chaleur, la vie. Sous son regard, tantôt tendre, tantôt incisif, toujours animé, à sa voix excitant le calme de ceux-là, modérant l'ardeur de ceux-ci, tout se transformait, s'harmonisait. Les gens d'esprit n'avaient tout leur esprit que là, et ceux qui en manquaient d'ordinaire en avaient auprès d'elle. Nul n'a mieux peint que Marmontel cette influence de mademoiselle de Lespinasse sur sa société; n'a mieux fait sentir cette sorte de souffle créateur qui, de ce chaos, tirait un monde brillant et harmonieux.

« Je ne mets pas au nombre de mes sociétés particulières l'assemblée qui se tenait les soirs chez mademoiselle de Lespinasse; car à l'exception de quelques amis de d'Alembert, comme le chevalier de Chastellux, l'abbé Morellet, Saint-Lambert et moi, ce cercle était formé de gens qui n'étaient point liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une habile main. En

1. Grimm, *Corresp. litt.*, t. IX, p. 81.

suivant la comparaison, je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument avec un art qui tenait du génie; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher; je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient si bien connus, que, pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire. Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. C'était un rare phénomène que ce degré de chaleur tempérée et toujours égale où elle savait l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour à tour. La continuelle activité de son âme se communiquait à nos esprits, mais avec mesure : son imagination en était le mobile, sa raison le régulateur. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles, ni légères : les Condillacs et les Turgots étaient du nombre; d'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant. Son talent de jeter en avant la pensée[1], et de la donner à débattre à des hommes de cette classe; son talent de la discuter elle-même, et, comme eux, avec précision, quelquefois avec éloquence; son talent d'amener de nouvelles idées et de varier l'entretien, toujours avec l'aisance et la facilité d'une fée qui, d'un coup de baguette, change à son gré la scène de ses enchantements; ce talent, dis-je, n'était pas celui d'une femme vulgaire. Ce n'était pas avec les niaiseries de la mode et de la vanité que, tous les jours, durant quatre heures de conversation, sans langueur et sans vide, elle savait se rendre intéressante pour un cercle de bons esprits[2]. »

Le véritable secret de mademoiselle de Lespinasse,

1. Grimm a insisté à peu près sur les mêmes traits : « Elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différents, quelquefois même les plus opposés, sans qu'elle y parût prendre la moindre peine; d'un mot jeté adroitement, elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres. » (*Corresp. litt.*, t. IX, p. 80.) — La Harpe dit également : « Personne non plus ne savait mieux faire les honneurs de sa maison; elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne. Elle avait un grand usage du monde, et l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. » (*Corresp. litt.*, t. I, p. 386.)

2. Marmontel, *Mémoires*, 1804, t. II, p. 293.

pour tout charmer autour d'elle, était de s'abandonner elle-même à toutes ses impressions, d'être en quelque sorte le miroir fidèle où chacun se voyait, s'admirait. « Je plaisais, a-t-elle dit, par l'impression que je recevois des agrémens et de l'esprit des personnes avec qui j'étois : et en général, je ne suis aimée que parce qu'on croit et qu'on voit qu'on me fait effet : ce n'est jamais par celui qu'on reçoit. Cela prouve tout à la fois et l'insuffisance de mon esprit et l'activité de mon âme[1]. »

Nommer tous ceux qui fréquentèrent le salon de mademoiselle de Lespinasse, serait passer en revue ce que, de 1764 à 1776, la France eut de plus illustre dans tous les genres. Arrêtons-nous cependant à quelques-uns. C'étaient, parmi les intimes, Turgot, qui, presque du même âge qu'elle, la prenait pour confidente de ses plus secrètes pensées de philosophe et bientôt de ministre réformateur; Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, propre neveu de madame du Deffand, qui, malgré cette parenté, n'avait pas rompu avec mademoiselle de Lespinasse, et dans lequel, avec l'illusion de l'amitié, elle entrevoyait un futur cardinal de Richelieu; le chevalier de Chastellux, esprit à la fois philosophique et littéraire, qui, tout en faisant des comédies de société pour son compte et pour celui de son amie, la marquise de Gléon, publiait un beau livre sur la *Félicité publique;* le comte de Schömberg, l'admirateur passionné de Voltaire, le chevalier d'Aguesseau, le vicomte de Saint-Chamans, jeune colonel, dont la santé chancelante devait l'intéresser jusqu'au milieu de sa propre agonie; le comte d'Anlezy, allié aux d'Albon et pour elle presque un parent, âme aimante et dévouée dans un corps disgracié de la nature; le duc de La Rochefoucauld, le même dont la Révolution devait plus tard reconnaître

1. Lettre 37. Voir p. 77.

le dévouement aux idées nouvelles, en le massacrant à Gisors, sous les yeux de sa femme et de sa mère; Devaine, qui, sous les dehors les plus séduisants de l'homme du monde, cachait un habile et savant administrateur; Condorcet, qu'avec un peu de malice peut-être elle appelait le bon Condorcet, et qui, dans ses crises de maladie, partageait avec d'Alembert le plaisir de lui servir de secrétaire. Parmi les femmes, nous citerons la duchesse d'Anville, mère du duc de La Rochefoucauld, fort ami des économistes et en particulier de Turgot; la jeune duchesse de Châtillon, pour qui mademoiselle de Lespinasse fut une véritable passion; la marquise de Saint-Chamans et sa fille madame de Meulan, dont le salon de la rue des Capucines, où grandissait alors cette jeune Pauline qui devait un jour porter le nom de Guizot, reçut bien souvent mademoiselle de Lespinasse. En dehors de ces amis, de ces intimes, nous nommerons : Condillac, Mably, La Harpe, Suard et sa jeune et charmante femme, Thomas, Bernardin de Saint-Pierre, Chabanon, à la fois poëte et musicien, dont la nature nerveuse, passionnée, devait plaire à la sienne, le vicomte de Castellane qui introduisit auprès d'elle Malouet, alors connu seulement par ses voyages et son administration brillante dans les colonies, mais qui plus tard devait si honorablement illustrer son nom à l'Assemblée constituante[1]; parmi les diplomates, le comte de Fuentès, le comte d'Aranda, l'abbé Galiani et son successeur le marquis de Caraccioli, le comte de Creutz, le baron de Gleichen.

L'on peut facilement imaginer ce que devait être la conversation dans ce salon, rendez-vous de talents et de renommées si divers. « La conversation générale, dit Grimm, n'y languissait jamais, et, sans rien exiger, on faisait des *a parte* quand on le jugeait à propos : mais

1. *Mém. de Malouet*, 1863, t. I, p. 78.

le génie de mademoiselle de Lespinasse était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun[1]. »

Comme dans tous les salons de cette époque, les lectures aussi y étaient nombreuses. C'est là que Bernardin de Saint-Pierre lut pour la première fois son *Voyage à l'Ile-de-France*, dont mademoiselle de Lespinasse, guidée par sa sensibilité autant que par son goût, prit la défense[2]. Bien d'autres œuvres y affrontèrent les périls de la publicité : en 1770, c'est le *Barnevelt* de La Harpe[3]; en 1775, ce sont les *Mois* du poëte Roucher, pour lequel elle se passionne en apprenant l'histoire touchante de ses amours avec la jeune femme qu'il vient d'épouser. Madame du Deffand, dans une de ses lettres, a tracé ainsi, fidèlement, bien qu'avec une intention trop ironique, une de ces soirées chez mademoiselle de Lespinasse.

« Notre ambassadeur (Caraccioli) soupa hier chez moi avec Sa Divinité (madame de Beauvau); il avait passé son

1. Grimm, *Corresp. litt.*, t. IX, p. 62.

2. Telle est du moins notre opinion sur les rapports de mademoiselle de Lespinasse avec Bernardin de Saint-Pierre, opinion fondée sur les lettres qu'on lira pages 319, 320 et 321. Aimé Martin, le biographe et l'ami de l'auteur de *Paul et Virginie*, les a présentés sous un tout autre jour, à l'occasion d'un démêlé que celui-ci avait eu avec l'éditeur de son *Voyage à l'Ile-de-France*, et qui, sans sa modération, aurait dégénéré en voies de fait. « Le soir, dit Aimé Martin, encore tout ému de cette aventure, il la raconta chez mademoiselle de Lespinasse. L'abbé Arnaud approuva franchement sa conduite; d'Alembert se récria sur la faiblesse de ne pas tuer un pareil coquin; un évêque janséniste dit en souriant que M. de Saint-Pierre avait l'âme très-chrétienne; Condorcet applaudit à ce bon mot, et mademoiselle de Lespinasse ajouta d'un air, moitie sérieux, moitié railleur : Voilà une vertu de Romain. » Puis, ouvrant une des boîtes de bonbons qui étaient toujours sur sa cheminée : « Tenez, lui dit-elle d'un air ironique, *vous êtes doux et bon.* » Cependant l'aventure passa de bouche en bouche, et M. de Saint-Pierre vit avec chagrin que sa vertu faisait beaucoup de bruit, et que les perfides éloges s'étaient changés en amères critiques. Chaque fois qu'il y avait un cercle nombreux, mademoiselle de Lespinasse le priait de faire le récit de son aventure, et quand il arrivait au dénoûment, elle l'interrompait en disant : Croyez-moi, ne parlons pas de cela. » Aimé Martin, *Mémoires sur la vie de B. de Saint-Pierre*, 1826, p. 265.)

3. *Œuvres de Condorcet*, 1847, t. I, p. 175.

après-dîner chez la demoiselle Lespinasse; il était enivré de tous les beaux ouvrages dont il avait entendu la lecture; c'était un éloge d'un nommé Fontaine, par M. de Condorcet. C'étaient des traductions de Théocrite, par M. de Chabanon. Des contes, des fables, par je ne sais qui; tout cela était plus beau que tout ce qui a été jamais écrit. E puis des éloges d'Helvétius, une admiration extrême de l'esprit et des talents de ce siècle; enfin de quoi se boucher les oreilles. Tous jugements faux et du plus mauvais goût[1]. »

Ne nous étonnons pas de ce dernier jugement de madame du Deffand : depuis sa rupture avec d'Alembert, elle était, en effet, devenue l'ennemie des philosophes, et le salon de mademoiselle de Lespinasse était surtout leur salon. Si les encyclopédistes entre eux s'appelaient frères, s'il y avait frère Diderot, frère Morellet, frère d'Alembert, il y avait aussi des sœurs, et la première était sœur Lespinasse[2]. Est-ce parce que Buffon s'était tenu à l'écart des encyclopédistes, ou parce que le goût délicat de mademoiselle de Lespinasse fut réellement choqué de certaine vulgarité de manières et d'expressions par lesquelles l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* se délassait le soir autant de son labeur du jour que de la majesté de son style, toujours est-il, si nous en croyons Morellet, que mademoiselle de Lespinasse fut loin d'éprouver à son égard l'enthousiasme qui lui était habituel pour les célébrités littéraires ou scientifiques de son temps.

« Mademoiselle de Lespinasse, raconte-t-il, aimant avec passion les hommes d'esprit, et ne négligeant rien pour les connaître et les attirer dans sa société, avait désiré vivement de voir M. de Buffon. Madame Geoffrin, s'étant chargée de lui procurer ce bonheur, avait engagé Buffon à

1. Lettre du 14 novembre 1773. (*Corresp. avec la duchesse de Choiseul*, t. III, p. 31.)
2. Grimm, *Corresp. inédite*, 1829, préface, p. VII.

venir passer la soirée chez elle. Voilà mademoiselle de Lespinasse aux anges, se promettant bien d'observer cet homme célèbre, et de ne rien perdre de ce qui sortait de sa bouche. La conversation ayant commencé, de la part de mademoiselle de Lespinasse, par des compliments flatteurs, comme elle savait les faire, on vient à parler de l'art d'écrire, et quelqu'un remarque avec éloge combien M. de Buffon avait su réunir la clarté à l'élévation du style, réunion difficile et rare. — *Oh! diable*, dit M. de Buffon, la tête haute, les yeux à demi fermés, et avec un air moitié niais, moitié inspiré: *oh! diable, quand il est question de clarifier son style, c'est une autre paire de manches.* A ce propos, à cette comparaison des rues, voilà mademoiselle de Lespinasse qui se trouble; sa physionomie s'altère, elle se renverse sur son fauteuil, répétant entre ses dents: *une autre paire de manches! clarifier* son *style!* Elle n'en revint pas de toute la soirée[1]. »

Mais on ne faisait pas seulement des lectures, dans le salon de la rue Saint-Dominique, on y faisait aussi des académiciens. Chastellux dut en grande partie son élection à mademoiselle de Lespinasse. Agonisante et déjà étendue sur son lit de mort, elle assura celle de La Harpe. « Monsieur de La Harpe, disent les mémoires de Bachaumont, était un de ses nourrissons: elle ouvrait depuis quelque temps les portes de l'Académie par son crédit sur le secrétaire qui mène la compagnie. Ce poëte est le dernier qu'elle y aura fait entrer[2].» Tout pouvoir a ses détracteurs: toute royauté ses envieux. Nous venons d'entendre le grand reproche qu'ils adressaient à mademoiselle de Lespinasse: celui de cabaler dans l'intérêt de ses amis, et par son influence sur d'Alembert,

1. Morellet, *Mémoires*, t. I, p. 130.

2. *Mémoires de Bachaumont*, t. IX, p. 120. « Mademoiselle de Lespinasse, ajoutent-ils, était très-connue par l'asile qu'elle donnait à M. d'Alembert, par sa passion pour l'encyclopédie et les encyclopédistes, ainsi que pour les économistes. Les coryphées de ces deux cabales la regrettent par cette raison: elle tenait un de ces bureaux de philosophie substitués aujourd'hui à ceux du bel esprit. »

de fermer les portes de l'Académie à tous ceux qui ne l'étaient pas. Dorat, dont elle n'aimait ni le style, ni peut-être la personne, et qui lui attribua les divers échecs qu'éprouva son ambition académique, se fit l'interprète de ces accusations dans deux comédies intitulées *les Prôneurs* et *Merlin Bel Esprit*. Peu s'en fallut que l'on ne vît se renouveler le scandale de la fameuse comédie des *Philosophes*, et que, de son vivant, mademoiselle de Lespinasse ne fût jouée sur la scène par Dorat comme Rousseau l'avait été par Palissot. Sans justifier Dorat, dont la muse comique est d'ailleurs fort inoffensive, l'on ne saurait nier que mademoiselle de Lespinasse n'ait joué un très-grand rôle dans toutes ces luttes académiques, et que son dévouement aux idées de d'Alembert et des encyclopédistes ne l'ait entraînée souvent trop loin. Grimm, qui mentionne le reproche, en conteste la justesse sans en nier la cause.

Ses ennemis lui reprochaient fort ridiculement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'Académie. Pourquoi les femmes, qui décident de tout en France, ne décideraient-elles pas aussi des honneurs de la littérature?... M. Dorat, qui a cru avoir à s'en plaindre, s'est permis de s'en venger dans une pièce intitulée *les Prôneurs*. Cet ouvrage n'aurait pas fait moins de bruit que la comédie des *Philosophes*, mais il est resté jusqu'à présent dans le portefeuille de l'auteur[1]. Plusieurs personnes cependant en ont entendu la lecture, et y ont trouvé plus d'invention et plus de gaieté que M. Dorat n'en a mis dans ses autres comédies. C'est un jeune homme que l'on veut initier dans les mystères de la philosophie moderne, et que l'on instruit en conséquence des moyens qui peuvent assurer le plus promptement une grande célébrité. M. d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse y

1. Il n'y resta pas toujours. Les *Prôneurs ou le Tartufe littéraire*, comédie en trois actes et en vers, parut en 1777, et *Merlin Bel Esprit*, comédie en

jouent les premiers rôles. Un de leurs plus zélés admirateurs est un vieux courtisan qui a l'oreille fort dure, devant qui on lit le plan d'une tragédie nouvelle, et qui, voyant tout le monde s'extasier, crie encore plus fort que les autres : *La voilà, la bonne comédie*[1]!

IV

Nous connaissons les amis qui occupaient l'esprit de mademoiselle de Lespinasse: passons à ceux qui remplirent son cœur. Si nous en croyons Grimm, toujours un peu médisant, ce serait presque une galerie. Parlant de la dernière passion qui consuma et qui peut-être abrégea sa vie, il ajoute : « C'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie; et voyez s'il y a plus de sûreté avec la philosophie et les philosophes

cinq actes et en vers, en 1780. Grimm nous apprend (*Corresp. litt.*, t. IX, p. 316) qu'on avait appliqué à mademoiselle de Lespinasse les vers suivants de la première de ces deux pièces :

CALLIDÈS.

Voyez beaucoup Églé,
Car il faut que de vous chez elle on ait parlé,
Si vous voulez souper en bonne compagnie
Et jouir des honneurs attachés au génie.

FORLIS.

Vous savez que de moi le sexe est adoré,
Quand l'esprit est chez lui par les grâces paré,
Ces traits ne sont pas ceux de l'Églé qu'on renomme,
Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

(Acte II, sc. 1.)

1. Grimm, *Corresp. litt.*, 1830, t. IX, p. 79. Dans un autre passage, postérieur de sept années à celui-là, et écrit à l'occasion de la mort de d'Alembert, il a dit encore à ce sujet : « En observateur impartial, il faut avouer que cette domination philosophique ne fut jamais universellement reconnue; qu'aux yeux de beaucoup de gens, il l'avait plutôt usurpée que conquise; qu'aux yeux même du grand nombre, la supériorité de ses titres littéraires contribua beaucoup moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique. Cette politique, tout habile qu'elle était, se trouva plusieurs fois en défaut; on remarqua même qu'elle avait perdu sensiblement à la mort de mademoiselle de Lespinasse, dont la finesse et le tact servaient merveilleusement la grande ou la petite ambition de son ami... La société de M. d'Alembert fut plusieurs années une des sociétés les plus brillantes qu'il fût possible de réunir; elle fut infiniment plus mêlée, et, par là même, infiniment moins agréable après la perte de son amie » (t. XII, p. 18).

qu'avec la grâce et ses directeurs[1]. » Il est vrai que mademoiselle de Lespinasse ne se piquait nullement de philosophie à cet égard, ou, si l'on préfère, qu'elle s'en piquait trop. C'est elle-même qui a écrit : « Tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée,... j'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que, s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel, l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà ce que je voudrais sentir, voilà le climat que je voudrais habiter, et non cet état tempéré dans lequel vivent tous les sots et tous les automates dont nous sommes environnés... J'aime pour vivre, je vis pour aimer[2].

Après cette espèce de confession, faut-il citer, sur ce besoin de l'âme, et peut-être des sens de mademoiselle de Lespinasse, Marmontel, qui la représente comme un « étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. » — « Ce feu, ajoute-t-il, qui circulait dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps[3]. » Mais le témoignage le plus précieux à recueillir sur ce point est celui de d'Alembert et de M. de Guibert. « Pourquoi a-t-il fallu que l'amour, lui disait le premier, que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre[4]? » — « Elle entendait si bien le langage des passions[5], » a dit le second.

Sans parler de ce jeune Irlandais, sir Taaff, qui s'éprit très-vivement de mademoiselle de Lespinasse, lorsqu'elle

1. Grimm, *Corresp. litt.*, t. IX, p. 82.
2. Voir p. 191.
3. Marmontel, *Mémoires*, 1804, t. II, p. 118.
4. *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse*. Voir. p. 375.
5. *Éloge d'Éliza*. Voir p. 359.

était près de madame du Deffand[1], deux passions, ardentes, assez violentes même pour justifier ce nom de Sapho venu sous la plume de Marmontel, remplirent et dévastèrent les huit dernières années de sa vie : l'une pour le marquis de Mora, l'autre pour le comte de Guibert.

C'est au commencement de l'année 1767 ou 1768 qu'il faut faire remonter l'origine de la première. Fils aîné du comte de Fuentès, l'ambassadeur extraordinaire accrédité en 1764 par le roi d'Espagne Charles III près la cour de France[2], N. Pignatelli, marquis de Mora, paraît avoir été doué de toutes les qualités qui pouvaient faire impression sur une personne aussi passionnée que mademoiselle de Lespinasse. Jeune, ardent, spirituel, porté vers ces idées philosophiques qui étaient alors un élément de succès, mais y mêlant assez d'esprit chevaleresque pour ressembler un peu à un descendant du Cid attardé dans le siècle de la poudre, des mouches et des petits vers à Chloris, appartenant à la noble maison sicilienne des Pignatelli qui avait étendu ses rameaux en Italie, en Espagne, et même en France, où l'un de ses membres, le prince Casimir Pignatelli, duc de Bisaccia, comte d'Egmont du chef de son aïeule héri-

1. *Corresp. de Madame du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, Michel Lévy, 1867, t. I, p. 31.

2. C'est le 5 septembre 1763, dans le mouvement ministériel et diplomatique qui suivit la retraite de Don Ricardo Wall, le célèbre ministre de Ferdinand VI et de Charles III, que Don Joachim Pignatelli y Arragon, comte de Fuentès, marquis de Mora y Coscojuela, grand d'Espagne, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or et de Saint-Jacques, gentilhomme de la manche de S. M., précédemment ambassadeur à Turin et à Londres, avait été nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de France, en remplacement du marquis de Grimaldi, appelé au ministère des affaires étrangères. Toutefois, il ne remit ses lettres de créance que le 25 février 1764. Né vers 1724, il mourut à Madrid le 13 mai 1776, âgé de cinquante-deux ans. Il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le 1er janvier 1768 et reçu le 2 février. (Voir la *Gazette de France* du 21 juin 1776, n° 50, de 1764, n° 17, et le *Bulletin* de la Soc. de l'Histoire de France, année 1863.) — Quant à ce titre de comte de Fuentès, peut-être est-il entré dans la famille des Pignatelli, par le mariage d'Antoine Pignatelli, huitième duc de Monteleone, vice-roi de Naples, avec la nièce d'un Moncade, comte de Fuentès (1721).

tière de cette illustre famille des Pays-Bas, avait épousé en 1756 la fille du maréchal duc de Richelieu, si célèbre depuis dans la société de son temps sous le titre de comtesse d'Egmont, le marquis de Mora avait eu tout d'abord les plus grands succès sur ce brillant théâtre de Paris et de Versailles. Gendre du comte d'Aranda, le tout-puissant ministre de Charles III, qui venait de se rendre populaire dans le parti philosophique par l'expulsion des jésuites (mars 1767), le jeune Espagnol fut en quelque sorte accueilli comme une conquête de la libre pensée sur la superstition, et comme l'espoir de la philosophie sur la terre d'Espagne, cette forteresse où se retranchait encore « l'infâme. » Aussi le voyons-nous, en 1768, patroné par d'Alembert auprès de Voltaire dans un de ces voyages, ou plutôt de ces pèlerinages de Ferney, qui étaient alors fort à la mode parmi la noblesse, et qu'il fit avec un de ses compatriotes, comme lui fort grand seigneur, le duc de Villa-Hermosa. Dans la correspondance échangée à ce sujet entre les deux philosophes, l'on croirait entendre le *Tu Marcellus eris* de Virgile, redit à propos de ce jeune Espagnol, dont la courte destinée prête encore au rapprochement. Voici la lettre de présentation adressée à Voltaire par d'Alembert :

« Il y a ici un jeune Espagnol de grande naissance et de plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'Aranda, qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien apparenté; mais c'est là son moindre mérite; j'ai vu peu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé, et plus éclairé. Soyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur, et tout Espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de

là converser avec vous aux heures qui vous gêneraient le moins... Il est destiné à occuper un jour de grandes places, et il y peut faire un grand bien[1]. »

Dans une autre lettre il lui peint le marquis de Mora comme « un cœur suivant le sien, juste, sensible, éclairé, cultivé, sans pédanterie et sans sécheresse ! » A quoi Voltaire répondait :

« Que l'Être des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'Aranda, sur son très-cher Mora, et sur son bien-aimé Villa-Hermosa[2]. »

Le même jour, il écrivait au marquis de Villevieille à propos de la visite « des deux philosophes espagnols » :

« Le marquis de Mora, fils du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à Paris, gendre de ce célèbre comte d'Aranda qui a chassé les jésuites d'Espagne, et qui chassera bien d'autres vermines, est venu passer trois jours avec moi : il s'en retourne en Espagne, et ira peut-être auparavant à Montpellier. C'est un jeune homme d'un mérite rare, vous le verrez probablement à son passage, et vous serez étonné. »

Et au comte d'Argental :

« J'ai eu pendant trois jours M. le marquis de Mora que vous connaissez. Je vous prie de faire une brigue pour qu'on l'associe quelque jour au ministère d'Espagne. Je vous réponds qu'il aidera puissamment le comte d'Aranda, son beau-père, à faire un nouveau siècle[3]. »

De part et d'autre la satisfaction fut égale, et si Voltaire fut enchanté du disciple, celui-ci ne le fut pas moins du maître. « Le marquis de Mora, écrivait un peu

1. Lettre du 5 avril 1768.
2. Lettre du 1er mai 1768.
3. Lettre du 6 mai 1768.

plus tard d'Alembert au seigneur de Ferney, est revenu de chez vous pénétré de la réception qui lui a été faite, et enchanté de votre personne[1]. »

Quand le marquis de Mora fit, dans l'été de 1768, cette visite à l'illustre écrivain, l'on peut conjecturer qu'il y avait environ deux années qu'il était en France. Nous voyons en effet que ce fut au mois de juillet 1766, le 8 et le 17, que furent présentés à la cour la comtesse de Fuentès, femme de l'ambassadeur, et le duc de Villa-Hermosa, le compagnon du jeune Mora[2]. Or, il n'est pas invraisemblable que celui-ci soit venu d'Espagne avec sa mère et avec son ami. Bien que le père et le fils aient laissé peu de traces dans les mémoires du temps, nous voyons cependant que le comte de Fuentès se lia assez étroitement avec le duc de Choiseul, pour prendre presque son parti lors de la disgrâce qui l'atteignit en 1770, et s'abstenir, comme on disait alors, « de travailler personnellement » avec le duc d'Aiguillon, nouveau ministre des affaires étrangères[3]. Au mois de décembre 1772 nous trouvons le second fils de l'ambassadeur, le prince Pignatelli, marié depuis le mois d'août 1768 à une fille du comte d'Egmont[4], visitant les exilés de Chanteloup[5],

1. Lettre du 13 août.

2. *Gazette de France*, à ces dates, et à celles du 20 juillet et du 15 août 1768.

3. « On est attentif sur la manière dont M. le comte d'Aranda se conduira vis-à-vis M. le duc d'Aiguillon. On sait que M. de Fuentès, le dernier ambassadeur d'Espagne, n'a jamais voulu travailler personnellement avec ce ministre des affaires étrangères; on ne doute pas que le premier, au moins aussi haut, aussi délicat et aussi autorisé de la cour, tiendra la même conduite. » Du 11 octobre 1773. (*Journal hist. de la Révolution opérée dans la Constitution de la monarchie française*, 1775, t. V, p. 14.)

4. Alphonsine-Louise-Julie-Félicie, née le 5 octobre 1751, de son premier mariage avec Blanche-Alphonsine-Octavie de Saint-Séverin, fille du diplomate de ce nom, dont il devint veuf le 20 janvier 1753. Ce jeune prince Pignatelli, frère du marquis de Mora, est probablement le même que l'*Etat militaire* de 1776 indique comme mestre de camp, commandant le régiment de Schomberg, dont le comte de Schomberg, l'ami de mademoiselle de Lespinasse et de d'Alembert, était le colonel propriétaire.

5. *Corresp. de madame du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, 1867, t. II, p. 306.

comme deux années auparavant, à l'exemple de son frère aîné, il avait visité le patriarche de Ferney[1]. Quant au marquis de Mora, que cette liaison de son père avec les Choiseul et la sienne propre avec d'Alembert et le parti philosophique avaient poussé sur deux théâtres très-divers, il était fort répandu et fort apprécié, aussi bien à la cour que dans les salons de Paris. « Je vous dirai pour dernier article, écrivait en octobre 1771 madame d'Épinay à Grimm, que M. de Sartine a soupé hier chez moi avec M. le marquis de Mora, M. Magallon, et le marquis de Croismare[2]. » En 1772 l'abbé Galiani, retourné à Naples, lui écrit les lettres les plus affectueuses. Mademoiselle de Lespinasse elle-même nous le représente, pendant un séjour de la cour à Fontainebleau, comme « étant l'objet de la mode, et de l'engouement des plus belles dames[3]. » Enfin d'Alembert — c'est le vaincu célébrant son vainqueur — vante « la solidité, la justesse et les forces de son esprit; la variété et l'étendue de ses connaissances » relevées encore par « sa modestie et sa simplicité aimable et naïve, » son âme « si pure, si noble, si forte et si douce[4]. »

Tel était ce jeune marquis de Mora, pour lequel mademoiselle de Lespinasse conçut une passion qui l'envahit bientôt tout entière et qui a laissé, en traits de flammes, sa trace dans des lettres dont, pour ainsi dire, elle brûle encore les pages. Si nous acceptons les calculs du pauvre d'Alembert, calculs d'autant plus probables qu'il les

1. Voltaire écrivait, le 8 octobre 1770, au maréchal de Richelieu, père de la comtesse d'Egmont, seconde femme du comte d'Egmont et belle-mère de la princesse Pignatelli : « Ayez la bonté d'agréer mon compliment sur la paternité de M. le prince Pignatelli, puisque je ne puis vous en faire sur la maternité de madame la comtesse d'Egmont... Je vous demande votre protection auprès d'elle et auprès de M. son beau-frère (beau-fils plutôt). Ils m'ont tous deux lié à vous par de nouvelles chaînes : madame la comtesse d'Egmont par la lettre pleine d'esprit et de grâce qu'elle a bien voulu m'écrire. »

2. D'Épinay, *Mém. et corresp.*, 1818, t. III, p. 404.

3. Voir p. 265.

4. D'Alembert, *Lettre au comte de Fuentès*, voir p. 353.

faisait ayant entre les mains la correspondance échangée entre les deux amants, ce serait précisément à l'époque du voyage de M. de Mora à Ferney, et de son retour, qu'il faudrait fixer la date où cette passion subjugua définitivement mademoiselle de Lespinasse et lui fit oublier le malheureux ami qui se croyait encore aimé d'elle. « Pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné, s'écriait-il en 1776, après sa mort, de brûler, sans l'ouvrir, ce manuscrit funeste, que j'ai cru pouvoir lire sans y trouver de nouveaux sujets de douleur, et qui m'a appris que, depuis huit ans au moins, je n'étais plus le premier objet de votre cœur, malgré toute l'assurance que vous m'en aviez si souvent donnée[1]. »

Mademoiselle de Lespinasse avait alors trente-cinq ou trente-six ans, M. de Mora devait être beaucoup plus jeune qu'elle, de dix ans environ. C'était trop, et le malicieux et très-peu romanesque Grimm a pu dire assez brutalement « qu'elle avait passé la saison des amours. » Mais le charme de mademoiselle de Lespinasse était tout entier dans la vivacité de son esprit, dans la jeunesse de son âme, sinon de son visage: et malgré le commentaire peu aimable de Grimm, l'on peut croire que cette passion fut, de part et d'autre, un enchantement, un enivrement perpétuel. « Ce jeune homme, a écrit Marmontel, avait pris pour elle un sentiment passionné; nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle[2]. » Et M. de Guibert, qui, comme nous le verrons, avait pu faire par lui-même des comparaisons entre cette passion pour M. de Mora et l'amour qu'il inspira, lui aussi, à mademoiselle de Lespinasse, ne s'est-il pas écrié :

« Que dut être cette âme céleste pour celui dont elle avait fait son premier objet, pour celui qui l'anima à son

1. Voir p. 374.
2. Marmontel, *Mémoires*, t. II, p. 302.

tour ! O toi qui fus cet objet, Gonsalve ! — c'est ainsi qu'il désigne M. de Mora — heureux Gonsalve ! tu devais te croire sous le climat brûlant de l'équateur, aimé d'une des filles du soleil. La mort t'enleva au milieu de ta carrière ; mais, en quelques années, tu épuisas tout le bonheur que le ciel peut accorder aux hommes sur la terre: tu fus aimé d'Éliza[1]. »

Vu à distance et dans le calme de l'histoire, cela ressemble à du délire : mais n'oublions pas que nous sommes à l'époque où l'on s'arrache la *Nouvelle Héloïse*, où on la prend pour modèle, à l'époque où une autre Manon, celle du *Paysan perverti* de Rétif de la Bretonne, trouve des admirateurs ; où l'on se fait presque honneur d'être dominé par la passion, de s'abandonner à sa « sensibilité. » Et qu'on ne croie pas que M. de Guibert, de nature déclamatoire, substituait, dans le passage que nous venons de citer, l'imagination à la vérité. Non, ce n'était qu'un écho affaibli du chant à la Sapho qu'il avait un jour entendu. C'est à lui en effet que mademoiselle de Lespinasse a écrit :

« Ah ! si vous saviez, si vous saviez comme j'ai fait jouir une âme forte et passionnée du plaisir d'être aimée. Il comparait ce qui l'avait aimé, ce qui l'aimait encore; et il me disait sans cesse : « Oh ! elles ne sont pas dignes d'être vos écolières ; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie. » Et c'était de Madrid qu'il me mandait cela ![2] »

Que pouvait le paisible d'Alembert près d'une personne dont la passion était montée à ce ton ? Jouer un assez triste personnage. Fort triste assurément, et qui eût été pis encore s'il n'avait pas eu sur les yeux le plus épais

1. *Éloge d'Éliza*, voir p. 359.
2. *Lettre* 96, p. 185.

des bandeaux. Il faut convenir, si Marmontel et Grimm n'ont rien exagéré, que la conduite de mademoiselle de Lespinasse fut plus que cruelle à son égard. Agnès, dans l'*École des femmes*, ne l'est pas davantage pour Arnolphe, Angélique, pour Georges Dandin, qu'elle ne le fut pour ce secrétaire perpétuel de l'Académie française, pour cet homme réputé l'un des plus grands esprits de son temps. « D'Alembert, dit Marmontel, était auprès d'elle comme un simple et docile enfant [1]. » Bien simple en effet, et vraiment trop docile ! On en jugera par ce récit du même témoin :

« Mademoiselle de Lespinasse n'était plus la même avec d'Alembert, et non-seulement il en essuyait des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévorait ses peines et n'en gémissait qu'avec moi. Le malheureux ! tels étaient pour elle son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora, c'était lui qui dès le matin allait quérir ses lettres à la poste, et les lui apportait à son réveil [2]. »

Grimm, qui au moment de la mort de mademoiselle de Lespinasse garde le silence sur ce point, ne se croit plus obligé à la même réserve sept ans plus tard, et fait à peu près le même récit, mais en termes plus sévères encore :

« Rien ne peut se comparer à l'ascendant prodigieux que mademoiselle de Lespinasse avait acquis sur toutes ses pensées et sur toutes ses actions. Pour s'être révolté quelquefois contre une tyrannie si dure, il n'en supportait pas moins le joug avec un dévouement à toute épreuve. Il n'y a point de malheureux savoyard à Paris, qui fasse autant de courses, autant de commissions fatigantes, que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la société encyclopédique, le dictateur de nos académies... n'en faisait

1. Marmontel, *Mém.*, t. II, p. 294.
2. *Ibid.*, p. 303.

tous les matins pour le service de mademoiselle de Lespinasse, et ce n'était pas encore tout ce qu'elle osait en exiger. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, M. de Mora, il était chargé de tous les arrangements qui pouvaient favoriser cette intrigue, et, lorsque cet heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre au bureau de la grand'poste l'arrivée du courrier, pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt[1]. »

Disons à l'honneur de d'Alembert que, tant que vécut mademoiselle de Lespinasse, il ignora sa passion pour M. Mora, et qu'il ne la découvrit qu'après sa mort. Il en trouva alors la preuve dans les papiers que, par un touchant mais cruel témoignage de confiance, elle avait en mourant remis à sa garde[2]. Égoïste comme l'est toujours la passion, celle de mademoiselle de Lespinasse pour M. de Mora fut du moins compensée pour d'Alembert par des retours d'attentions et de grâces où l'amitié cherchait à faire oublier les torts de l'amour. Et plus tard, quand tout lui fut connu, l'ami trompé put dire encore : « Oui, elle était changée, mais je ne l'étais pas ; elle ne vivait plus pour moi, moi je vivais toujours pour elle. Ah ! que n'ai-je à souffrir encore des moments d'amertume qu'elle savait si bien adoucir et faire oublier[3]. »

Si mademoiselle de Lespinasse faisait souffrir d'Alembert, combien ne souffrait-elle pas elle-même ! L'heure de la séparation en effet allait sonner pour elle. M. de Mora, miné par une maladie de poitrine qu'il tenait de sa mère[4], et qu'une vie de plaisir avait peut-être aggravée, dut quitter Paris au mois d'août 1772, quelque temps avant

1. Grimm, *Corresp. litt.*, 1830, t. XII, p. 21.
2. Voy. p. 374.
3. Marmontel, *Mémoires*, t. II, p, 304.
4. La comtesse de Fuentès mourut, en effet, de la poitrine quelque temps avant son fils. Voir p. 321.

son père[1], remplacé par le comte d'Aranda. La sincérité des motifs de ce départ ne peut être mise en doute. Le 7 juin Condorcet écrivait à Turgot :

« M. de Mora a eu un crachement de sang; il a été saigné trois fois, il est hors d'affaire; mais il n'avait pas mérité cet accident, et cela est bien effrayant pour ses amis[2]. »

A la même époque, l'abbé Galiani écrivait également de Naples à madame d'Épinay :

« Mettez bien dans la tête à mon cher Mora, qu'il n'y a point d'autre remède pour lui que de venir cicatriser la plaie de ses poumons à l'air soufré de Pouzzol; je dis cela sans aucun intérêt personnel de mon plaisir, mais parce que j'en suis convaincu; je lui proposerais la même chose, si j'étais à Paris et qu'il dut s'éloigner de moi[3]. » Et encore : « Puisque Mora et Magallon doivent partir de Paris, ne vaut-il pas mieux qu'ils viennent chez moi, que d'aller s'ensevelir en Espagne[4]? »

Marmontel a donné, il est vrai, une autre raison de ce départ, qui aurait été, suivant lui, bien moins conseillé par la science des médecins qu'imposé par l'autorité de la famille. « L'impression que mademoiselle de Lespinasse, dit-il, avait faite sur cette âme espagnole prenait un caractère si sérieux, que la famille du marquis se hâta de le rappeler. » Suivant Marmontel, en effet, mademoiselle de Lespinasse, possédée de l'ardent désir de sortir de la situation où elle était, aspirait à se faire épouser par M. de Mora[5]. Mais c'est là une opinion que réfutent ces deux faits décisifs : 1° que M. de Mora était déjà marié, ainsi que le prouve le titre de gendre du

1. Le comte de Fuentès présentait encore à la cour, le 30 août 1772, le prince de Masserano. (*Gazette de France.*)
2. *Œuvres de Condorcet*, t. I, p. 200.
3-4. Lettres du 6 et du 27 juin 1772; *Corresp. de l'abbé Galiani*, 1818, t. I, p. 333, et t. II, p. 47.
5. Marmontel, *Mémoires*, t. II, p. 301 et 302.

comte d'Aranda que lui donnent d'Alembert et Voltaire; 2° que le comte de Fuentès ne cessa jamais d'être dans les termes les plus respectueusement affectueux avec mademoiselle de Lespinasse [1]. Ses torts envers d'Alembert, et même, comme nous le verrons, envers M. de Mora furent assez nombreux, sans y ajouter celui d'une vulgaire ambition qui aurait spéculé sur le rang et la fortune de celui-ci. Aussi Morellet, qui avait été étroitement lié avec mademoiselle de Lespinasse, nous paraît-il plus près de la vérité, quand, réfutant sur ce point les Mémoires de Marmontel, il dit :

« Je m'inscris en faux sur une imputation que fait Marmontel à mademoiselle de Lespinasse. Il lui prête une espérance ambitieuse de séduire quelqu'un de ses amis les plus distingués jusqu'à s'en faire épouser. Cela peut être, et il n'y a rien de mal à cela; mais lorsqu'il ajoute que cette ambition, trompée plus d'une fois, ne se rebutait point et qu'elle changeait d'objet, toujours plus exaltée, et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour, je crois qu'il se trompe entièrement; je ne puis penser qu'il y ait jamais eu dans la tête de mademoiselle de Lespinasse un projet de ce genre. Elle était toujours entraînée par un sentiment qui n'avait point d'autre objet que lui-même. Marmontel tombe aussi dans un anachronisme en disant qu'elle fut un temps éperdument éprise de Guibert, et que, lorsque celui-ci lui échappa comme les autres, elle crut pouvoir aspirer à la conquête du marquis de Mora. La passion de mademoiselle de Lespinasse pour Guibert n'a commencé qu'après le départ de M. de Mora pour l'Espagne, ce qui est clair par les dates mêmes et le texte des lettres de Guibert. Et puis ces passions successives et ces projets de se faire épouser sont tout à fait étrangers à ce caractère ardent et noble [2]. »

M. de Mora quitta Paris le vendredi 7 août 1772. Cette date ne s'effaça jamais du souvenir de mademoi-

1. Voir la lettre que lui adresse d'Alembert, p. 353.
2. *Mémoires de Morellet*, t. II, p. 341.

selle de Lespinasse, car elle devait être celle de la séparation dernière. Les deux amants ne se revirent plus, et M. de Mora, qui, après un séjour de près de deux années en Espagne, avait enfin quitté Madrid le 6 mai 1774, tout brûlant d'impatience de revoir Paris, nous n'osons dire : et celle qu'il aimait, mourut à Bordeaux le vendredi 27 mai[1]. C'est également un vendredi qu'il s'était éloigné de Madrid, et le rapprochement de ces trois jours de sinistre augure frappa vivement l'imagination de mademoiselle de Lespinasse, qui, en amour du moins, et en amour seulement, était très-superstitieuse [2]. Comment d'ailleurs son esprit, son cœur, tout en elle n'aurait-il pas été frappé? Quand la nouvelle de cette mort vint tomber sur son âme, mademoiselle de Lespinasse n'était déjà plus, hélas! sans reproches à l'égard de M. de Mora. Faut-il parmi ces reproches compter aussi celui d'avoir réclamé ce voyage, qui avait eu une si funeste issue, de l'avoir déterminé en obtenant des médecins de Paris une consultation de complaisance[3]? Le fait est si grave que nous hésitons à l'admettre sur le seul témoignage d'un écrivain qui n'est pas exempt de toute erreur à l'égard de mademoiselle de Lespinasse. Mais il est un autre reproche, et celui-là trop réel, qu'elle avait alors à se faire, et qui désormais empoisonnera sa vie : celui d'infidélité à M. de Mora. Oui, d'infidélité envers cet objet tant admiré, tant aimé, dont la chère mémoire ne la quittera plus tant qu'elle vivra. Contradiction singulière, lutte étrange entre deux passions également sincères, ardentes! Mademoiselle de Lespinasse en mourra la victime. Cette passion nouvelle fut celle qu'elle conçut

1. La *Gazette de France* du mois de mai de l'année 1774 mentionne ainsi, dans son n° 47, la mort de M. de Mora : « Le marquis de Mora, grand d'Espagne, gentilhomme de la chambre de S. M. Catholique, est mort à Bordeaux le 27.

2. Voir lettre 158, p. 289.

3. Marmontel, *Mém.*, t. II, p. 303.

pour M. de Guibert, et dont il nous reste à parler. Telle est la vanité de toutes ces passions où l'amour croit s'éterniser, dont il prétend faire l'unique objet de la vie, l'unique besoin de l'âme, qu'il est à peu près certain que M. de Mora pouvait se faire le même reproche d'inconstance à l'égard de mademoiselle de Lespinasse que celle-ci devait s'adresser à elle-même. Ce culte de l'amour avait abouti à une double infidélité, à une double apostasie, et c'était peut-être assez naturel. Voici ce que madame Suard nous a appris sur cette mutuelle faiblesse de M. de Mora et de mademoiselle de Lespinasse : « Il était en route pour la voir, et mourut à Bordeaux d'un crachement de sang, au moment où elle l'attendait. Il fut trois ans absent[1], et, d'après ce que j'ai appris, ils avaient à se faire une confidence réciproque[2]. »

V

Vers le milieu de l'année 1772, la cour et la ville, les salons littéraires et les salons aristocratiques furent mis en grand émoi par l'apparition d'un livre qui, sous un titre exclusivement militaire, ne visait à rien moins qu'à réformer l'État. Publié sans nom d'auteur, par son sujet on l'eut attribué à un soldat, émule de Folard ou du maréchal de Saxe, par le fond un encyclopédiste ne l'eut pas désavoué. En réalité il était l'œuvre d'un jeune gentilhomme qui poursuivait l'une et l'autre gloire, d'un soldat philosophe. Ce livre était l'*Essai sur la tactique*, et il avait pour auteur le comte de Guibert, alors colonel de la légion corse. Dédié un peu emphatiquement A MA PATRIE, il était tout entier dans un discours préliminaire où, tra-

1. C'est une erreur : un peu moins de deux ans, du 7 août 1772 au 27 mai 1774.

2. *Essais de mémoires* sur M. Suard; Paris, 1820, p. 143.

çant le plan « d'une France politique et militaire, » M. de Guibert critiquait les institutions de son pays, et, suivant l'expression de madame de Staël, « prédisait d'une façon remarquable la Révolution[1] » qui devait éclater vingt ans plus tard. C'était l'invasion de ce qu'on appelait alors la philosophie dans l'art de la guerre, qui jusque là n'en avait pas paru susceptible. L'on comprend la joie qu'en durent éprouver les philosophes. D'un autre côté, comme le livre émanait d'un écrivain que la noblesse pouvait réclamer pour un des siens, son succès était un peu considéré par elle comme une revanche prise sur la roture lettrée et académique. « On fut étonné, dit La Harpe, de voir un jeune colonel écrire sur le gouvernement avec une hardiesse qu'on n'avait encore remarquée que dans quelques écrivains philosophes[2]... La cour et le grand monde se flattaient d'opposer un colonel, et ce qu'ils nommaient un des leurs, à toute la littérature[3]. »

« A toute la littérature » était bien le mot, car M. de Guibert aspirait en même temps à la gloire du théâtre et aux palmes du discours académique : il lisait dans les salons une tragédie du *Connétable de Bourbon* qui y était fort applaudie, et allait bientôt concourir pour un éloge du maréchal de Catinat. « Ce M. de Guibert, disait Voltaire, veut aller à la gloire par tous les

1. *Éloge de M. de Guibert*, œuvres de madame de Staël, 1821, t. VIII, p. 279. — Aujourd'hui le livre de M. de Guibert a perdu presque tout son intérêt à ce point de vue ; mais il en conserve encore un très-grand par la manière dont y est développée cette opinion, que la cause de la chute des empires doit être en grande partie cherchée « dans la perte de la discipline des armées, dans les variations d'armes et de tactique, dans les vicissitudes de l'art militaire, dans ses pas vers la perfection ou la décadence. »

2. La Harpe, *Corresp. litt.*, t. VI, p. 59.

3. *Ibid.*, t. I, p. 319. — Le 26 février 1773, madame du Deffand écrivait à H. Walpole, en lui envoyant l'*Essai* : « Si ce livre que je vous envoie ne vous plaît pas, prenez-vous-en à lui (M. Burke); il me l'a tant vanté, que je me suis imaginée qu'il vous ferait plaisir. On a quelques difficultés à l'avoir ; on en a fait une seconde édition, à laquelle on a mis des cartons, celle-ci n'en a point ; c'est le discours préliminaire qui charme tout le monde. » (*Corresp. de madame du Deffand*, 1865, t. II, p. 417.)

chemins. » C'était le héros littéraire du moment. « Les femmes surtout, dit La Harpe, le prirent sous leur protection... J'ai entendu dire à une grande dame, qui ne manquait pourtant pas d'esprit : C'est Corneille, Racine et Voltaire fondus et perfectionnés. Et dans un grand cercle on agita pendant toute une soirée cette question : lequel était plus à désirer d'être la mère, la sœur ou la maîtresse de M. de Guibert[1]. »

Né en 1743, le comte de Guibert[2] était fils d'un lieutenant général des armées du roi, gentilhomme originaire de Montauban, et d'assez petite noblesse, mais doué de courage et de talent militaire, qui avait longtemps servi dans le régiment d'Auvergne, l'un des plus braves de l'armée française, et s'était distingué à Dettingen, à Raucoux, et en dernier lieu dans la guerre de sept ans où il avait servi de major général au maréchal de Broglie. Lui-même, après d'assez bonnes études à Paris, mais plutôt ébauchées que finies, avait, en 1756, âgé de treize ans seulement, commencé l'apprentissage des armes dans ce même régiment d'Auvergne, que son père avait commandé, et où servait encore ce chevalier d'Assas qu'une mort héroïque allait bientôt illustrer. Il avait pris part aux trois dernières campagnes de la guerre de sept ans dans l'état-major de l'armée du ma-

1. La Harpe, *Corresp. litt.*, t. VI, p. 6. — Grimm a dit : « Partout il s'est vu comblé d'éloges. Une jeune duchesse de dix-huit ans, ne sachant comment exprimer l'estime qu'elle avait conçue pour lui, dit avec naïveté : « Mon Dieu ! que l'on serait heureuse d'être la mère d'un tel homme ! » (*Corresp. de Grimm*, t. VIII, p. 199.)

2. Voici l'acte baptistaire de M. de Guibert, tel qu'il a été relevé par M. Forestié dans sa *Notice biographique*, Montauban, 1855, in-8° : Jacques-Antoine-Hippolyte, fils légitime et naturel de messire Benoît de Guibert, capitaine au régiment d'Auvergne, et de dame Suzanne Rivail, mariés, de notre paroisse, né le onzième novembre 1743, fut baptisé le lendemain. (Reg. de l'église Saint-Jacques.) — Reçu à l'Académie française le 13 février 1786, en remplacement de Thomas, maréchal de camp le 9 mars 1788, il mourut le 6 mai 1790. Un oncle de son père, le chevalier de Peyrilles, brigadier, lieutenant-colonel de Royal-Vaissean, était, au dire de Guibert, « un homme du plus grand mérite, » et mourut au siége de Lintz en 1742

réchal de Broglie. Remarqué par son courage à Filinghausen (1761), où il avait eu un cheval tué sous lui, il avait fait preuve, sinon de beaucoup de discipline, du moins d'une véritable intelligence militaire en modifiant, d'après les circonstances, un ordre qu'il avait été chargé de porter. Les loisirs forcés que lui avait faits la paix de 1763, n'avaient pas été perdus pour lui : retiré, avec son père, dans leur modeste domaine de Fontneuve, sur la route de Caussade à Montauban, il y avait complété son éducation, et médité sur l'organisation militaire prussienne qu'il avait pu apprécier dans la dernière guerre, et que son père avait étudiée de plus près encore dans une captivité de dix-sept mois, conséquence de la défaite de Rosbach. Cette retraite studieuse avait été, d'ailleurs, assez vite abrégée par la faveur du duc de Choiseul qui avait appelé le père à Paris pour y élaborer la réforme des ordonnances relatives aux manœuvres des troupes. La même faveur ministérielle s'était étendue au fils, auxiliaire de son père dans cet important travail. Désigné pour prendre part, en 1768, à la guerre de Corse, sous les ordres du maréchal de Vaux, le jeune comte de Guibert se distingua tout particulièrement à la journée de Pontenuovo, qui décida la soumission de l'île entière, et gagna sur le champ de bataille tout à la fois le grade de colonel et la croix de Saint-Louis. Il avait alors vingt-cinq ans. Dans les années qui suivirent son retour à Paris, le jeune officier, dont la disgrâce de Choiseul vint sans doute ralentir l'avancement, se tourna vers les lettres, et son début fut cet *Essai sur la tactique*, qui en un jour le rendit presque célèbre.

Tel, entouré du double éclat de la gloire des armes et de la renommée littéraire, M. de Guibert se présentait à mademoiselle de Lespinasse, au moment même où le départ du marquis de Mora laissait un si grand vide dans son cœur. « Les feux de l'aurore

ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire, » a dit Vauvenargues. Cette aurore plus douce que l'aurore semblait se lever sur M. de Guibert. Mademoiselle de Lespinasse en fut éblouie et charmée. Leur première rencontre se fit sans doute dans ce salon de la rue de Belle-Chasse, dont M. de Guibert devait désirer les applaudissements comme une consécration de sa jeune renommée. Mais ce fut chez le peintre littérateur Watelet, dans sa charmante maison de campagne de Moulin-Joli, sous les frais ombrages que baignaient les flots paisibles de la Seine, et qu'encadraient de leurs lignes gracieuses les collines de Montmorency et d'Argenteuil, ce fut là, par une journée de ce mois d'août où l'été concentre toutes ses ardeurs, qu'eut lieu l'entrevue fatale, celle qui devait décider du sort de mademoiselle de Lespinasse. Y eut-il une scène à la Clarens où une autre Julie fit à ce nouveau Saint-Preux les premiers aveux ? On peut le croire en lisant ce passage d'une lettre qu'elle écrivait à M. de Guibert, au mois de juin 1773 : « C'est un malheur dans ma vie que cette journée que j'ai passée, il y a un an, au Moulin-Joli : j'étais bien éloignée d'avoir besoin de former une nouvelle liaison; ma vie et mon âme étaient tellement remplies que j'étais bien loin aussi de désirer un nouvel intérêt; et vous, vous n'aviez que faire de cette preuve de plus de tout ce que vous inspirez à une personne honnête et sensible[1]. » C'est à cette rencontre et à ses conséquences qu'il faut vraisemblablement rapporter l'allusion douloureuse qu'elle fait ailleurs à une passion par laquelle elle se sentait fatalement entraînée : « Non, vous ne me devez rien : je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée de vous écrire ce premier billet[2]. » Au

1. Voir p. 18.
2. *Infra*, p. 28.

mois de septembre suivant, tout retour en arrière était devenu impossible : mademoiselle de Lespinasse était liée à M. de Guibert par le lien indissoluble de l'amour le plus violent et du remords le plus cruel. « Ah! mon Dieu, écrivait-elle en mai 1773, par quel charme ou par quelle fatalité, êtes-vous venu me distraire? Que ne suis-je morte dans le mois de septembre, je serais morte alors sans regret, et sans avoir de reproche à me faire[1]. » Telle sera désormais la triste destinée de mademoiselle de Lespinasse : partagée entre ce nouvel amour qu'elle ne peut vaincre, qui la domine chaque jour davantage, et le souvenir toujours présent et toujours cher de M. de Mora; déchirée par des remords qu'elle ne peut écarter; entraînée par un penchant qu'elle ne peut surmonter, elle usera ce qui lui reste de vie dans cette lutte tragique, et aspirera à la mort comme à une délivrance. Toutefois l'on peut croire, et Sainte-Beuve a pensé, que l'abandon complet de son âme et de sa personne à M. de Guibert devait être reculé jusqu'au 10 février 1774. Cette date serait bien réellement la date fatale et inéluctable. « Minuit sonne, mon ami, je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 février de l'année dernière (1774), que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore. Dans cet instant même il altère la circulation de mon sang : il le porte à mon cœur avec plus de violence; il y ramène des regrets déchirants. Hélas! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant! Quel affreux malheur!... Ah! mon Dieu! Il y a un an qu'à pareille heure M. de Mora fut frappé du coup mortel; et moi, dans le même instant, à deux cents lieues de lui, j'étais plus cruelle et plus coupable que les ignorants barbares qui l'ont tué. Je meurs de regrets :

1. *Infra*, p. 2.

mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes [1]. » Si cette date est exacte, le retour de M. de Guibert d'un voyage en Prusse et en Autriche (15 mai-30 octobre 1773), voyage entrepris en apparence pour étudier l'organisation militaire de ces deux pays, mais secrètement peut-être pour échapper à des persécutions que l'*Essai sur la tactique* lui faisait craindre [2], ce retour, disons-nous, avec ses joies et ses intimités plus grandes, aurait amené un dénouement jusque là retardé; et ressemblerait dans ces amours à l'épisode de l'orage et de la grotte dans ceux de Didon et d'Enée. A ce moment M. de Mora vivait encore; mais il était absent depuis près de dix-huit mois, et l'on peut croire, à l'honneur de mademoiselle de Lespinasse, qu'avant de céder définitivement à sa passion elle avait lutté contre elle. La nouvelle, soudaine inattendue, de la mort de M. de Mora lui porta un coup d'autant plus terrible que cette mort aggravait sa faute à ses propres yeux. Il n'est pas douteux qu'elle n'ait à ce moment songé au suicide. Seul M. de Guibert eut le pouvoir de la rattacher à une vie que par lui cependant elle avait appris à haïr. M. de Mora avait succombé à Bordeaux le 27 mai, et c'est le 1er juin, le jour même où la nouvelle lui en parvient à Paris, qu'elle conçoit la pensée, et tente de le suivre dans la mort. « J'aurois été trop heureuse que le terme de ma vie fût venu le mercredi premier juin... Oui, je frémis, en pensant que je ne puis m'en prendre qu'à vous de tout ce que j'ai souffert depuis ce jour funeste [3]. » Ce reproche de l'avoir arrachée ce jour-là à la

1. Lettre du 10 février 1775. Voir p. 178.
2. L'*Espion anglais*, 1779, t. II, p. 277. — Le premier motif, cependant, nous semble seul vraisemblable : c'était le même qui, à cette époque, conduisait à Berlin le prince Emmanuel de Salm et son ami le comte de Crillon (décembre 1773), le duc de Lauzun, le marquis de Clermont-Gallerande et le baron de Montmorency-Laval (février 1775).
3. Voir *infra*, p. 118.

mort reviendra souvent sous sa plume, mais mêlé aussi à de nouveaux élans de passion, à de nouveaux témoignages d'amour. Parlant d'elle et de M. de Mora: « C'est vous, dit-elle, qui aviez troublé, renversé le bonheur de cette âme si tendre et si passionnée! C'est vous qui nous aviez condamnés à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime. Je serais morte de douleur et je suis destinée à vivre, à languir, à gémir, à vous aimer, à maudire sans cesse la vie et à en chérir quelques instants[1]. »

Par son cœur, par son esprit, par sa personne, M. de Guibert justifiait-il cette passion violente, on pourrait presque dire coupable, en songeant et à M. de Mora, mourant à Bordeaux, et à ce malheureux d'Alembert, pour qui la froideur, les préoccupations trop évidentes de son amie, étaient une douleur de tous les instants? Ce fut la singulière destinée de M. de Guibert de s'être attiré dans la seconde partie de sa vie autant de détracteurs que dans la première il avait rencontré d'enthousiastes. Après avoir trop exalté son talent, son génie même, on se plut trop à le rabaisser. La vérité est entre ces deux excès. Ce ne fut pas assurément un homme ordinaire, que celui qui, écrivain militaire, a obtenu l'estime de Napoléon[2], et qui, homme du monde, après avoir inspiré la plus vive passion à mademoiselle de Lespinasse, devait, un peu plus tard, occuper l'imagination de madame de Staël et peut-être intéresser son cœur. « M. de Guibert, dit un contemporain, est fort bien de figure et de taille[3]. » Et cette opinion n'est pas dé-

1. Voir p. 124.

2. « Napoléon avait avec le général Vallongne de longs entretiens où il mettait toujours sur le tapis Guibert et sa tactique, » et « Suchet professait pour Guibert une sorte d'idolâtrie. » (Général Bardin, *Notice sur Guibert*, Paris, 1835, p. 23.) On sait que le commandant de Guibert, qui suivit Bonaparte en Egypte, et fut particulièrement aimé de lui, était un neveu de notre Guibert.

3. L'*Espion anglais*, 1779, t. II, p. 279.

mentie par la gravure qui orne l'édition complète de ses œuvres militaires. Voilà pour la figure. Quant au reste, on peut s'en faire une idée assez juste d'après ce portrait que madame de Staël a tracé de M. de Guibert.

« M. de Guibert était violent de caractère, et impétueux d'esprit; mais les émotions auxquelles il se laissait entraîner n'avaient rien de durable, et ses actions ou ses décisions n'en dépendaient jamais. Il avait de la mobilité dans sa sensibilité, mais de la constance dans sa bonté; il possédait éminemment cette dernière qualité; aucun ressentiment, aucun ressouvenir même ne restait dans son âme, sa douceur et surtout sa supériorité en étaient la cause. Il ne remarquait pas, il n'observait pas les torts dont se composent la plupart des inimitiés... Cette disposition à la bienveillance lui inspira trop d'assurance. Il se crut certain de n'être point haï, parce qu'il ne haïssait point, il pensa qu'il lui suffisait de se connaître. Il avait aussi, pourquoi le dissimuler? un extrême amour-propre, dont les formes ostensibles déplaisaient à ses amis, presque autant qu'à ses détracteurs... mais il n'avait conservé de ce défaut que les inconvénients qui nuisaient à lui-même, et point aux autres. Nul dédain, nulle amertume, nulle envie n'accompagnait son amour-propre... Une tête haute, un ton tranchant, révoltaient la médiocrité.

« Sa conversation était la plus vive, la plus animée, la plus féconde que j'aie jamais connue. Il n'avait pas cette finesse d'observation ou de plaisanterie qui tient au calme de l'esprit, et pour laquelle il faut attendre, plutôt que devancer les idées; mais il avait des pensées nouvelles sur chaque objet, un intérêt habituel pour tous... Le mouvement de son esprit ne s'arrêtait point, il le communiquait infailliblement, et si l'on ne revenait pas en le citant comme le plus aimable, on parlait toujours de la soirée qu'on avait passée avec lui comme de la plus agréable de toutes. Qui me rendra ces longues conversations où je le voyais développer tant d'imagination et d'idée! Ce n'était pas en versant des pleurs avec vous qu'il savait vous consoler; mais personne n'adoucissait mieux la peine en en parlant, ne faisait mieux supporter les réflexions, en vous les présentant sous toutes leurs faces. Ce n'était pas un ami

de chaque instant ni de chaque jour; il était distrait des autres par sa pensée et peut-être par lui-même; mais, sans parler de ces grands services... pour lesquels on a toujours retrouvé M. de Guibert, lorsqu'il revenait à vous, en une heure on renouait avec lui le fil de tous ses sentiments et de toutes ses pensées; son âme entière vous appartenait en vous parlant.

« Je crois bien que l'amour, que l'amitié, sont les illusions plutôt que l'occupation habituelle des hommes doués d'un génie supérieur; mais M. de Guibert avait tant de bonté dans le cœur, tant de goût pour toute espèce de distinction, tant de besoin, sur la fin de sa vie, de s'appuyer sur ceux qui l'aimaient que ses amis pouvaient se flatter qu'il attachait du prix à leurs sentiments. Heureux fils, heureux frère, heureux époux, heureux père, il sut respecter ces saintes relations[1]. »

Nous n'entrerons pas dans les détails de l'histoire de cette dernière passion de mademoiselle de Lespinasse. Nous en avons indiqué le double et tragique caractère, et elle est tout entière dans la suite de ses lettres à M. de Guibert. Trois événements toutefois se détachent et forment en quelque sorte autant d'actes de ce drame : le

1. *Œuvres de madame de Staël*, t. VII, p. 293. — Madame Necker a dit également : « M. de Guibert fut toujours sous le charme; son génie avoit de l'enthousiasme; il falloit en avoir pour le peindre : ses panégyristes semblent vouloir disculper le siècle qui l'a méconnu, et ils font trop connoître qu'ils sont eux-mêmes de ce siècle; enfin, ils ont peint M. de Guibert comme un être abstrait, et il falloit au contraire le montrer réuni à tous les objets par le sentiment, par la pensée, par le mouvement, ainsi qu'il le fut toujours pendant sa vie. (Madame Necker, *Nouv. mélanges*, I, 61. Voir aussi p. 73 et 271.) — La contre-partie de ces deux portraits se trouverait dans La Harpe, fort peu tendre pour Guibert. « Sa qualité dominante, a-t-il dit, était une effervescence d'amour-propre qu'il prenait pour l'élan du génie. » (*Corresp. litt.*, VI, 63.) Et encore : « c'était un homme qui avait beaucoup d'esprit et de prétention d'esprit, une tête exaltée, un goût fort peu exercé et une ambition très-active en tout genre. » Insistant sur ce dernier point, il dit ailleurs : « Je ne connais personne qui ait une aussi forte dose d'ambition. Il ne prétend à rien moins qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet. » (*Ibid.*, t. I, p. 144 et 145.) — « M. de Guibert, disait Voltaire, veut aller à la gloire par tous les chemins. » Lui-même, dans son discours de réception à l'Académie en 1783, a parlé, et parlé avec trop d'emphase de sa passion pour la gloire : « Noble et sublime passion, y disait-il, souffre donc encore une fois que je me vante d'être rempli de toi. »

voyage en Allemagne de M. de Guibert, qui, par les douleurs de l'absence, fit connaître à mademoiselle de Lespinasse toute l'étendue de la passion dont elle était atteinte, et détermina probablement le suprême abandon qui suivit; son mariage en juin 1775 avec mademoiselle de Courcelles, qui porta à l'amante délaissée le « coup dont elle mourut[1]; » et cet éloge du maréchal de Catinat, pour lequel elle se rattacha en quelque sorte un instant à la vie, se reprit à l'amour, par les efforts qu'elle fit pour lui assurer les suffrages de l'Académie, et dont elle a dit : « Mon Dieu ! j'étais guérie sans ce maudit éloge de Catinat : j'en serais restée à cet infâme billet du château de Courcelles — le billet du premier jour d'union des nouveaux époux — dont le souvenir me fait encore frémir de colère. Je n'aurais plus rien lu de vous, et du moins, dans ce silence profond, j'aurais eu la force de guérir ou de mourir[2]. »

Mais c'était là le dernier effort d'une vie prête à s'éteindre, d'un amour épuisé par la lutte du remords et de la jalousie : car la jalousie s'était glissée dans son âme, et lui faisait sentir ses morsures. D'une santé qui avait toujours été délicate, et que tant d'ébranlements avaient fini par détruire; elle s'affaiblissait visiblement depuis deux ans, c'est-à-dire depuis ce mois de mai 1774, où avait commencé pour elle le combat entre la passion et le remords. L'affaissement de l'âme et du corps, en laissant sur elle moins de prise à l'imagination et à la passion, la rendait plus douce, plus tendre pour d'Alembert, et à toutes ses angoisses venait se joindre le regret et presque la honte de lui avoir préféré M. de Guibert. Elle se reprochait non-seulement ses froideurs, mais aussi certaines paroles

1. Voir p. 247.
2. Voir p. 218.

cruelles, certaines accusations même qu'elle avait fait entendre contre ce vieil ami dont elle avait noirci la bienveillance envers la famille d'un domestique coupable [1] : injustes soupçons qu'on ne peut attribuer qu'à une sensibilité maladive de plus en plus excitée. Elle songeait alors, comme on songe à un bien perdu, au calme et au bonheur que cette amitié ou cet amour aurait pu lui donner. Les aveux venaient presque sur ses lèvres et ses réticences les laissaient deviner. « Sa présence, écrivait-elle de d'Alembert, pèse sur mon âme ; il me met mal avec moi-même, je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus [2]. » A un ami commun, elle faisait cette confession, que la cause de ses froideurs, de ses vivacités contre d'Alembert « était de ne pouvoir lui ouvrir son âme, et lui faire voir les plaies qui la déchiraient [3]. » Dans un de ces retours de tendresse, elle lui disait à lui-même, en soupirant, « que de tous les sentiments qu'elle avait inspirés, le sien, pour elle, était le seul qui ne l'eût pas rendue malheureuse [4]. » La tendre intimité des anciens jours semblait alors renaître entre eux. Un an avant sa mort, d'Alembert lui faisait présent de son portrait ; mais elle affectait de n'y voir qu'une marque de sa « bonté, » et lui la trouvait déjà « trop faible pour pouvoir supporter les tendres reproches qu'il avait à lui faire [5]. »

La mort, en effet, approchait rapidement. L'activité et l'ardeur de son âme avaient seules donné à ses amis une sécurité trompeuse. « Depuis deux ans, dit M. de Guibert, c'était son âme qui trompait mes inquiétudes et qui assoupissait mes craintes. » L'abus de l'opium, auquel

1. *Infra*, p. 374.
2. *Infra*, p. 71.
3. *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse*, voir p. 372.
4. *Ibid.*, p. 375.
5. *Ibid.*, p. 373.

elle avait recours pour trouver le sommeil et sans doute l'oubli, hâta peut-être l'événement fatal. A la fin de novembre 1775, cinq mois avant sa mort, elle parle ainsi de sa fin prochaine à M. de Guibert : « Laissez-moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant désiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport... Vous ne saurez jamais le déchirement, l'espèce de mort et d'angoisse où je viens de passer ces trois dernières semaines. Ce n'est pas la perte de mes forces, ma maigreur, l'excès de mon changement qui sont étranges. Ce qui est inouï, c'est que ma vie ait résisté à cette torture[1]. »

1. Lettre 145, p. 272.—Voici, relevés par nous, divers passages qui forment comme un journal de la santé de mademoiselle de Lespinasse : — Avril 1770 - « Mademoiselle de Lespinasse ne peut encore vous écrire; la fièvre l'a ressaisie ces jours-ci, soit pour avoir pris du quinquina, soit pour avoir fait quelque station du jubilé. » (*Œuvres de Condorcet*, 1847, t. I, p. 167.) — 4 décembre 1770 : « Mademoiselle de Lespinasse va beaucoup mieux; elle sortiroit sans un effort de raison. » (*Ibid.*, p. 174.) — 14 janvier 1771 : « Mademoiselle de Lespinasse est beaucoup mieux que je ne l'ai vue depuis longtemps. » (*Id.*, p. 180.) — 20 janvier 1771 : « Elle vous écrira pour vous faire compliment sur l'élection de M. Desmarest. » (*Id.*, p. 181.) — Juin 1771 : « Mademoiselle de Lespinasse a eu encore un frisson très-violent, suivi d'une forte fièvre ; c'est le septième accès depuis la rechute. On avoit jusqu'ici laissé agir la nature, mais hier on a ordonné les eaux de Sedlitz. Elle est persuadée que le jubilé n'est pour rien dans sa maladie; elle n'est restée qu'un quart d'heure dans l'église de Saint-Germain, et elle prétend que si un si court espace de temps passé dans une église produisoit un si fâcheux effet, ce seroit une chose plus terrible qu'aucune épigramme de Voltaire. (*Id.*, p. 184.) — 21 juillet 1771 : « Mademoiselle de Lespinasse est souffrante depuis quelques jours. » (*Id.*, p. 186.) — 26 août : « Mademoiselle de Lespinasse et ses secrétaires (*d'Alembert* et *Condorcet*) sont bien affligés. Nous aimons tendrement M. Suard et sa femme; nous craignons qu'ils ne perdent la *Gazette*. » (*Id.*, p. 193.) — « Ribemont, ce 11 août 1772 : Mademoiselle de Lespinasse tousse. Le départ de M. de Mora qu'elle aime beaucoup l'a vivement affectée ; et moi je dis : Sera-t-il plus heureux en Espagne qu'en France ; et quelle est la cause finale de tout cela ? » (Condorcet à Turgot, extrait d'une lettre inédite communiquée par M. Ludovic Lalanne.)— 20 décembre 1773 : « Mademoiselle de Lespinasse avoit été passablement depuis mon arrivée ; il y a environ huit jours qu'elle va en empirant. L'insomnie et l'accablement augmentoient ; la toux est revenue hier. Peu de personnes ont été plus maltraitées, et l'ont moins mérité. Elle n'a pas même le tort de trop admirer le nouvel Helvétius. » (*Id.*, p. 222.) — 27 décembre 1773 : « Mademoiselle de Lespinasse est plus fatiguée de sa toux que jamais : elle ne nous a point vus depuis deux jours. » (*Id.*, p. 224.) — 1774, janvier : « Mademoiselle de Lespinasse est mieux depuis quelques jours » (*Id.*, p. 229.) — 10 janvier : « Mademoiselle de Lespinasse a un torticoli

Cette torture, elle ne devait pas y résister longtemps, ni longtemps la subir. Déjà presque mourante, elle reste encore la femme du monde accomplie que nous connaissons; elle s'occupe de ses amis, de leurs intérêts, de leur santé, comme pour le vicomte de Saint-Chamans; et, de leur côté, ses amis redoublent d'attention, de sollicitude. « J'ai les plus dignes amis, les plus sensibles, écrivait-elle, les plus vertueux. Chacun, à sa manière et selon son accent, voudrait arriver jusqu'à mon âme; je suis pénétrée de tant de bontés, mais je reste malheureuse[1]. » Ce fut le jeudi 23 mai 1776, que la mort vint lui apporter le repos auquel elle aspirait, et qui lui avait été refusé dans une vie presque toujours agitée par la passion et où les rares instants de bonheur et de plaisir qu'elle avait connus n'avaient été que les éclairs fugitifs d'un perpétuel orage. La lutte qui avait si douloureusement rempli ses derniers jours ne cessa même pas sur ce lit de mort près duquel veillait d'Alembert, et le calme que le pardon de l'amitié aurait pu faire descendre dans son âme, il ne lui fut pas donné de l'éprouver. Ce témoignage de suprême dévouement, d'Alembert hésita-t-il à le lui donner, ou les défaillances de l'agonie l'empêchèrent-elles de le recevoir? Le récit de d'Alembert peut laisser quelque doute à cet égard. « Le seul instant, a-t-il dit en s'adressant plus tard à ses mânes, où j'aurais pu vous montrer à découvert mon âme abattue et consternée, a été l'instant funeste où, quelques heures avant de mourir, vous m'avez demandé ce pardon déchirant, dernier témoignage de votre amour, et dont le souvenir cher et cruel restera toujours au fond de mon cœur. Mais vous

qui a succédé à la toux, parce qu'il est apparemment nécessaire qu'elle souffre. » (*Id.*, p. 231.) — Août 1774 : Mademoiselle de Lespinasse est toujours souffrante; elle n'en est que plus ardente pour tirer les malheureux de peine; elle m'a reparlé du chevalier de Saint-Pierre. Tâchez donc de faire quelque chose pour lui. » (*Id.*, p. 248.)

1. *Infra*, p. 79.

n'aviez plus la force ni de me parler, ni de m'entendre; il a fallu, comme Phèdre, me priver de mes larmes, qui auraient troublé vos derniers moments; et j'ai perdu sans retour l'instant de ma vie qui m'eut été le plus précieux, celui de vous dire encore combien vous m'étiez chère, combien je partageais vos maux... Vous êtes descendue dans le tombeau, persuadée que mes regrets ne vous y suivraient pas. » Bien que fait par quelqu'un qui lui était moins attaché, le récit de La Harpe est peut-être plus touchant : « Dans les derniers temps de sa vie, elle ne voyait plus que ses amis intimes; ils étaient tous dans sa chambre la nuit de sa mort, et tous pleuraient. Elle passa les trois derniers jours dans un affaissement qui lui permettait à peine quelques paroles. On la fit revenir un peu avec des cordiaux, on la souleva : *Est-ce que je vis encore?* dit-elle : ce furent ses derniers mots[1]. »

Par une heureuse fortune, au moment où nous corrigions les épreuves de cette notice, il nous a été donné de tenir entre nos mains et de lire la lettre suprême que mademoiselle de Lespinasse adressa à d'Alembert. Cette lettre, datée de JEUDI, 6 HEURES DU MATIN, a dû être écrite le jeudi 16 mai, ou même le jeudi 23, jour de sa mort : et dans l'un comme l'autre cas, elle contient certainement les derniers mots que sa main, encore ferme quoique mourante, ait tracés. Si nous ne sommes pas autorisé à transcrire cette lettre en entier, du moins nous est-il permis d'en reproduire ici la suscription où s'est exprimée la dernière pensée de mademoiselle de Lespinasse, et que l'on ne saurait lire sans émotion.

« *A M. d'Alembert,*

« *Je veux être enterrée avec la bague que j'ai au doigt,*

1. La Harpe, *Corresp. litt.*, t. I, p. 388. — Suivant madame du Deffand, elle mourut le 22, à deux heures après minuit. Voir p. 391.

faites remettre tous ces paquets à leur adresse. Adieu, mon ami, pour jamais[1]. »

M. de Guibert, fondant en larmes, avait dit aux amis de mademoiselle de Lespinasse rassemblés près de sa tombe : «Nous voilà tous séparés, et on peut nous appliquer ces paroles de l'Écriture : « Le Seigneur a frappé le berger, et le troupeau s'est dispersé. » Son salon, en effet, malgré la présence de d'Alembert, ne lui survécut pas. Le lien était rompu qui avait uni tous ces hommes de caractère, d'esprit, de conditions si divers; ils se dispersèrent. D'Alembert, d'ailleurs, quitta bientôt la rue de Belle-Chasse, pour prendre au Louvre le logement auquel il avait droit, comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, et où il languit plutôt qu'il ne vécut jusqu'en 1783.

Mais le souvenir de mademoiselle de Lespinasse, de son esprit, de son charme, ne périt pas, et, après être resté gravé dans le cœur et dans la mémoire de ses derniers contemporains, Marmontel, Suard, Morellet, il s'est perpétué auprès de la postérité, comme celui d'une des plus exquises expressions de la société polie de cette brillante époque. Elle a oublié, si graves qu'elles aient été, les fautes de l'amante et de l'amie, pour ne voir que les qualités d'esprit, les grâces de la femme, les mérites de l'écrivain. Nous avons essayé de donner une idée de l'une, il nous reste à apprécier l'autre.

Comme écrivain épistolaire, mademoiselle de Lespinasse se distingue profondément de ses émules en ce genre littéraire : elle n'a ni le trait de madame de Sévigné, ni la vivacité mordante de madame du Deffand; mais elle a quelque chose qui lui est propre, c'est l'âme,

1. Nous devons cette communication à M. Ludovic Lalanne, dont l'obligeance égale l'érudition, et auquel nous sommes heureux de donner ici un témoignage public de notre gratitude.

la passion, le feu, l'enthousiasme. Bien que nous ne connaissions de ses lettres que celles adressées à M. de Guibert, et par conséquent les plus propres par leur nature à mettre en évidence ce caractère particulier, on peut croire qu'il dominait également dans toutes. « Elles avaient, dit M. de Guibert, une touche, un style qui n'avaient point d'imitateurs. Ce n'était ni le genre de madame de Sévigné, ni celui de madame de Maintenon. C'était le sien... Ses lettres étaient plus pleines, plus variées, plus fortes de pensées, plus tirées de son propre fonds; elles étaient surtout plus animées. Ah! c'est par là que cette créature céleste ne peut être comparée à aucune autre femme. Ses lettres avaient le mouvement et la chaleur de la conversation. Elles trompaient sur son absence, elles la remplaçaient presque au moment où on les recevait[1]. » Appréciant les lettres adressées à M. de Guibert, les seules, hélas! que nous possédions de sa vaste correspondance, Sainte-Beuve a dit que « leur lecture passait de bien loin en intérêt les romans les plus enflammés, et qu'elle était véritablement la nouvelle Héloïse en action. » « La postérité, a-t-il ajouté, a classé ce livre dans la série des témoignages et des peintures immortelles de la passion... Comme écrivain, là où elle ne songe pas à l'être, c'est-à-dire dans sa correspondance, sa plume est nette, ferme, excellente, sauf quelques mots tels que ceux de *sensible*, et de *nature*, qui reviennent trop souvent, et qui attestent l'influence de Jean-Jacques. Mais nul lieu commun, nulle déclamation; tout est de source et vient de nature. » Nulle déclamation, c'est peut-être trop dire; mais s'il en existe parfois, elle est du moins involontaire, et n'est que la marque de l'exaltation de l'âme. Considérées au point de vue de l'histoire, les lettres de mademoiselle de Lespinasse

1. *Éloge d'Éliza, infra*, p. 385.

offrent un puissant intérêt. Elles fournissent sur un grand nombre de personnages du temps des détails que l'on ne trouve pas ailleurs. En ce qui concerne particulièrement Turgot, son avénement au ministère, et ses projets, elles sont un témoignage d'autant plus important, qu'elles émanent d'une amie, presque d'une confidente de cet homme célèbre.

Tout ce que l'on possède jusqu'ici de mademoiselle de Lespinasse consiste dans les lettres à M. de Guibert, dans quelques lettres trop peu nombreuses à madame du Deffand et à d'autres, et dans divers petits opuscules : c'est cet ensemble qui forme l'objet de la présente édition. Mais ce n'est pas là tout ce qu'elle avait écrit, et, en réunissant les divers témoignages de Guibert, de d'Alembert et de Suard, on arrive à former la nomenclature suivante des œuvres d'elle qui ont été perdues ou qui restent encore inédites, enfouies dans quelques archives de famille : 1° Un troisième chapitre, dans le genre du *Voyage sentimental*, dont M. de Guibert constate l'existence, et auquel Garat, d'après madame Suard, donne le titre de *Visite à l'Hôtel des Invalides*[1] *et à l'École Militaire*[2]; — 2° Des mémoires de sa vie ou plutôt de sa passion pour M. de Mora; car ils ne commençaient qu'à cette époque, comme si la vie n'eût daté, à ses yeux, que du moment où elle l'avait connu[3]; — 3° Une correspondance

1. Mademoiselle de Lespinasse parle de cette visite à l'Hôtel des Invalides dans une lettre à M. de Guibert. Voir p. 369.

2. *Éloge d'Éliza*, p. 364, et *Mém. sur la vie de M. Suard*, par Garat, 1820, t. II, p. 150. Ce dernier a dit : « Mademoiselle de Lespinasse, amie intime de M. Suard, avait écrit *Une promenade à l'Hôtel des Invalides et à l'École militaire dans le goût de Sterne*. La promenade était, en effet, dans ce goût; et, ce qui était plus surprenant, elle était encore dans ce génie. Ces deux facultés si rares séparément, et bien plus rares dans leur réunion, semblaient avoir concouru même au choix du sujet, le plus propre de tous, peut-être, pour une telle imitation. »

3. Voir p. 365 et 374.

dont M. de Guibert a dit qu'elle eut formé la collection la plus immense, la plus variée, la plus précieuse [1]; — 4° Une apologie de ses défauts, et particulièrement de la facilité qu'on lui reprochait à se prévenir, à s'enthousiasmer [2]; — 5° Un grand nombre de synonymes; — 6° Enfin, d'après les Mémoires de Bachaumont, il faudrait lui attribuer encore un *Essai sur l'éducation des jeunes demoiselles* et un *Abrégé de l'Histoire de France, à l'usage des jeunes gens* [3].

Qu'on nous permette maintenant un mot sur cette nouvelle édition. C'est la première édition critique qui ait encore été faite des *Lettres de mademoiselle de Lespinasse à M. de Guibert.* Celles qui l'ont précédée ne contenaient aucune espèce de notes, et laissaient beaucoup à désirer quant au texte. Comme dans les éditions que nous avons précédemment données des *Lettres portugaises* et des *Lettres de mademoiselle Aïssé,* nous nous sommes astreint à reproduire avec une fidélité scrupuleuse le texte de l'édition originale, et nous nous sommes efforcé de l'éclairer par des notes que nous avons cherché à rendre aussi substantielles que possible, mais en ayant soin d'indiquer comme *anciennes notes* toutes celles qui ne sont pas de nous. Nous avons établi le texte sur l'édition originale de 1809, édition donnée par Barrère et par madame la comtesse de Guibert, détentrice et propriétaire du manuscrit; mais en le confrontant avec celui de l'édition de 1811, dont les corrections très-littéraires donnent à penser qu'il a été revu par madame de Guibert. Toutefois, nous avons toujours adopté le premier texte, comme devant être le plus con-

1. Voir p. 365.
2. Voir p. 364. L'auteur apocryphe des *Nouvelles lettres de mademoiselle de Lespinasse* a donné, à deux des morceaux qu'il lui attribue faussement, les titres suivants: *Apologie d'une pauvre personne accablée, opprimée par ses amis; Le seigneur de château,* chap 50 du *Voyage sentimental.*
3. *Mémoires de Bachaumont,* t. III, p. 39, 6 juin 1766.

forme au manuscrit, et nous ne nous en sommes écarté que dans les cas où la correction était purement matérielle ou absolument nécessaire, et en indiquant toujours en note la variante. Aucun doute ne pouvant subsister sur la signification des initiales M. et G., par lesquelles sont désignés MM. de Mora et de Guibert, nous avons cru devoir substituer ces noms mêmes à des initiales qui auraient gêné le lecteur, sans profit pour la sincérité du texte. Nous avons fait suivre les *Lettres à M. de Guibert*, de toutes celles que nous avons pu recueillir ailleurs, ainsi que de divers opuscules émanés de sa plume, et dont l'un, le portrait de Caraccioli, n'avait pas encore été joint à ses autres écrits. L'on trouvera ainsi réunies dans notre édition toutes les œuvres jusqu'ici connues de mademoiselle de Lespinasse et nous aurions pu lui donner le titre d'*Œuvres complètes*, si elle n'avait pas dû figurer dans une collection de lettres du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Dans un appendice, nous avons donné des pièces fort importantes relatives à mademoiselle de Lespinasse, pièces jusqu'ici dispersées un peu partout; et qui, par leur intérêt et leur étroite connexité avec l'histoire de sa vie, nous ont paru former le complément nécessaire d'une édition de ses œuvres. Enfin, un index très-complet rendra faciles les recherches dans un livre qui est aussi un document précieux pour l'histoire. Quant aux portraits de mademoiselle de Lespinasse, il n'en existe pas de gravé, et nous n'avons pu, jusqu'ici, en découvrir aucun original. Puissions-nous avoir réussi dans une tâche que nous avons entreprise et poursuivie avec tout le zèle et tout le soin dont nous sommes capable.

EUGÈNE ASSE.

19 janvier 1876.

BIBLIOGRAPHIE DES LETTRES DE Mlle DE LESPINASSE

1° ÉDITION ORIGINALE.

Lettres de mademoiselle de Lespinasse, écrites depuis l'année 1773 *jusqu'à l'année* 1776; *suivies de deux chapitres dans le genre du* VOYAGE SENTIMENTAL *de Sterne, par le même auteur.* Paris, Léopold Collin, 1809, 2 vol. in-8°, I-VIII — 1-320 = 1-322. L'*Avertissement du Libraire*, placé en tête de cette édition, est attribué à Barrère. MM. de Mora et de Guibert n'y sont désignés que par les lettres M. et G.

2° ÉDITIONS POSTÉRIEURES.

Lettres de mademoiselle de Lespinasse, écrites depuis l'année 1773 *jusqu'à l'année* 1776; *suivies de deux chapitres dans le genre du* VOYAGE SENTIMENTAL *de Sterne, par le même auteur; augmentées de son éloge, sous le nom d'Éliza, par M. de Guibert, et de deux opuscules de d'Alembert.* Paris, Longchamps, 1811, 2 vol. in-18. Ces deux opuscules de d'Alembert sont ceux : *Aux mânes de mademoiselle de Lespinasse* et *Sur le tombeau de mademoiselle de Lespinasse.* Cette édition contient de nombreuses corrections et quelques suppressions.

Lettres de mademoiselle de Lespinasse, avec une notice biographique par Jules Janin. Paris, Amyot, 1847, in-12 de 593 pages. Dans cette notice biographique, Jules Janin a reproduit comme authentiques de nombreux passages empruntés aux *Lettres* apocryphes publiées en 1820.

Nous ne signalerons que pour éviter qu'on le confonde, ainsi qu'on l'a fait quelquefois, avec une suite authentique des lettres précédentes, l'ouvrage tout à fait apocryphe qui a paru sous ce titre : *Nouvelles lettres de mademoiselle de Lespinasse, suivies du portrait de M. de Mora, et d'autres opuscules inédits du même auteur.* Paris, Maradan, 1820, in-8°.

Comme complément et comme pièces à l'appui de ce que nous avons dit sur les premières années de mademoiselle de Lespinasse, ainsi que sur ses premiers rapports avec ma-

dame du Deffand, voici les lettres adressées, en 1754, par celle-ci soit à mademoiselle de Lespinasse, soit à la duchesse de Luynes. C'est là un témoignage auquel rien ne peut suppléer, et qu'il est indispensable de connaître en son entier.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND A MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

13 février 1754.

Je suis fort aise, ma reine, que vous soyez contente de mes lettres et du parti que vous avez pris de faire expliquer nettement M. d'Albon; je suis persuadée qu'il se déterminera à vous assurer une pension, il se feroit jeter la pierre par tout le monde s'il en usoit autrement; ainsi, je vois mes projets bien éloignés, mais en cas qu'il vous refuse, vous y gagnerez la liberté entière de faire toutes vos volontés, et alors je souhaite que vous ayez toujours celle de vivre avec moi; mais il faudra, ma reine, vous bien examiner, et être bien sûre que vous ne vous en repentirez point. Vous m'écrivez dans votre dernière lettre les choses les plus tendres et les plus flatteuses, mais vous ressouvenez-vous qu'il y a deux ou trois mois vous ne pensiez pas de même? et que vous m'avouâtes que vous étiez effrayée de l'ennui que je vous faisois prévoir, et que, quoique vous y fussiez accoutumée, il vous deviendroit plus insupportable au milieu du grand monde, qu'il ne vous l'étoit dans votre retraite; que vous tomberiez alors dans un découragement qui vous rendroit insupportable, m'inspireroit du dégoût et du repentir? C'étoient vos expressions, et c'est apparemment cette faute que vous voulez que je vous pardonne, et que vous me priez d'oublier; mais, ma reine, ce n'est point une faute de dire sa pensée et d'expliquer ses dispositions, c'est au contraire tout ce qu'on peut faire de mieux; aussi, bien loin de vous en faire des reproches, je vous mandai que je vous savois bon gré de votre sincérité, et que quoiqu'elle me fit abandonner mes projets, je ne vous en aimerois pas moins tendrement; je vous répète aujourd'hui la même chose; réfléchissez sur le parti que vous prendrez. Je vous ai déjà dit la vie que vous mèneriez avec moi, je vais vous le répéter encore, pour que vous ne puissiez pas être dans la moindre erreur.

Je n'annoncerai votre arrivée à personne, je dirai aux gens qui vous verront d'abord, que vous êtes une demoiselle de ma province qui veut entrer dans un couvent, et que je vous ai offert un logement en attendant que vous ayez trouvé ce qui vous convient. Je vous traiterai non-seulement avec politesse, mais même avec compliment devant le monde, pour accoutumer d'abord à la considération que l'on doit avoir pour vous; je confierai mes véritables intentions à un très-petit nombre d'amis, et après l'espace de trois, quatre ou cinq mois, nous saurons l'une et l'autre comment nous nous accommodons ensemble, et alors nous pourrons nous conduire avec moins de réserve. Je n'aurai point l'air, dans aucun temps, de chercher à vous introduire; je prétends vous faire désirer, et si vous me connoissez bien, vous ne devez point avoir d'inquiétude sur la façon dont je traiterai votre amour-propre; mais il faudra vous en rapporter à la connoissance que j'ai du monde. Si l'on croyait d'abord que vous

fussiez établie auprès de moi, on ne sauroit (quand même je serois une bien plus grande dame), de quelle manière on devroit traiter avec vous; les uns pourroient vous croire ma propre fille, les autres ma complaisante, etc., et sur cela faire des commentaires impertinens. Il faut donc que l'on connoisse votre mérite et vos agrémens avant toute autre chose. C'est à quoi vous parviendrez aisément, aidée de mes soins et de ceux de mes amis; mais il faut vous préparer à supporter patiemment l'ennui des premiers temps. Il y a un second article sur lequel il faut que je m'explique avec vous, c'est que le moindre artifice, et même le plus petit art que vous mettriez dans votre conduite avec moi me seroit insupportable. Je suis naturellement défiante, et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. J'ai deux amis intimes, qui sont Formont et d'Alembert; je les aime passionnément, moins par leur agrément, et leur amitié pour moi, que par leur extrême vérité. Je pourrois y ajouter Devreux, parceque le vrai mérite rend tout égal, et que je fais par cette raison plus de cas d'elle que de tous les potentats de l'univers. Il faut donc, ma reine, vous résoudre à vivre avec moi avec la plus grande vérité et sincérité, ne jamais user d'insinuation, ni d'exagération; en un mot, ne vous point écarter, et ne jamais perdre un des plus grands agrémens de la jeunesse, qui est la naïveté. Vous avez beaucoup d'esprit, vous avez de la gaieté, vous êtes capable de sentimens; avec toutes ces qualités vous serez charmante, tant que vous vous laisserez aller à votre naturel et que vous serez sans prétention et sans entortillage.

Je ne doute point de votre désintéressement, et c'est une raison de plus pour moi de faire pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quand vous aurez vu M. d'Albon vous me rendrez compte du résultat de votre conversation. Jusqu'à ce que j'en sois instruite je n'ai rien à vous dire de plus.

Devreux m'a montré la lettre que vous lui avez écrite; elle est remplie d'amitié, mais la quantité de *mademoiselle* que vous y avez placée est une espèce d'annulant. Vous me trouverez bien épilogueuse, mais je vous jure que je ne le suis sur rien, excepté sur ce qui altère la sincérité; mais sur cet article, je suis sans miséricorde. Adieu, ma reine, vous pouvez montrer cette lettre à notre ami. Je ne lui cache rien de ce que je pense.

LA MÊME A LA MÊME.

Paris, 29 mars 1754.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 26, en réponse à la mienne du 20; ce fut le lendemain de cette dernière lettre, que je fus informée de la résolution où mon frère étoit d'écrire à madame de Luynes, comme je vous l'ai mandé. Je fus fort fâchée d'avoir fait partir ma lettre pour vous; je trouvai cruel de vous avoir donné des espérances si prochaines, tandis que l'affaire n'étoit point encore absolument décidée. Je n'ai point encore envoyé ma lettre à madame de Luynes, j'attends pour cela que le président Hénault soit à Versailles; je lui écrirai à lui une lettre ostensible, qui servira de supplément à

celle de madame de Luynes. J'insiste beaucoup sur la demande de neutralité, je ne saurois croire qu'elle me refuse; enfin si ce contre-temps nous arrivoit, j'aurois recours à M. le cardinal de Tencin pour la persuader. Je vous recommande, ma reine, de ne laisser pénétrer vos projets par personne, il est très-essentiel que nous ne soyons pas prévenues. Une grâce que j'ai encore à vous demander (et qui est la plus importante de toutes), c'est de ne point penser à venir auprès de moi, si vous n'avez pas parfaitement oublié qui vous êtes, et si vous n'êtes pas dans la ferme résolution de ne jamais penser à changer d'état. Il y auroit de la perfidie à faire usage de mon amitié pour me couvrir de honte, m'exposer aux reproches de tous les honnêtes gens, et à me rendre l'ennemie irréconciliable de toute ma famille; la plus petite tentative que vous pourriez faire étant auprès de moi seroit un crime irrémissible. J'espère, ma reine, que vous n'avez pas besoin de vous consulter de nouveau. Il y a longtemps que vous m'avez promis tout ce que je pouvois désirer sur cet article; je suis dans la plus parfaite certitude que toutes vos entreprises seroient vaines, mais il ne seroit pas moins affreux pour moi que vous en fissiez aucune, et, je vous le répète, je ne vous le pardonnerois jamais; écrivez-moi sur cela une lettre que je puisse faire voir à madame de Luynes, s'il en étoit besoin. M. de Macon est à Versailles, il n'en reviendra, je crois, que demain; il ne se veut mêler de ien, et il a raison. C'est un très-bon ami, j'en suis on ne peut plus contente, à ses colères près, qui nuisent beaucoup à la conversation. Il prétend que c'est moi qui m'emporte; tout cela ne fait rien quand on finit par être d'accord.

Adieu, ma reine, ne faites point de noir, j'espere que dans le mois de mai, nous serons contentes l'une et l'autre et l'une de l'autre.

LA MÊME A LA MÊME.

J'ai enfin pris ma résolution, ma reine, d'écrire à madame de Luynes. Vous trouverez sans doute que je suis assez vieille pour ne devoir pas avoir besoin de permission; mais j'aime beaucoup madame de Luynes, elle me marque de la bonté et elle est très-raisonnable; d'ailleurs je connois trop bien madame de Vichy pour croire qu'elle restera tranquille. Pour prévenir donc tout inconvénient, je suis entrée dans les plus grands détails, et je n'ai omis aucune circonstance.

Je suis ravie de la continuation de protection que vous accorde M. le Cardinal, je viens de lui écrire pour l'en remercier; moyennant cela, ma reine, quand j'aurai satisfait à ce que je me dois à moi-même en parlant à madame de Luynes, rien ne nous manquera, et vous pourrez faire vos paquets; mais avant que de partir je vous demande en grâce de vous bien examiner, et d'abandonner le projet de venir auprès de moi, si vous n'avez pas parfaitement oublié qui vous êtes, et si vous n'êtes pas dans la résolution inébranlable de ne jamais penser à changer d'état. Je vous demande pardon de vous parler de choses si peu agréables, mais c'est pour n'y plus revenir jamais.

Adieu, ma reine, j'attends votre réponse à cette lettre; je ne serois pas fâchée de la pouvoir montrer à madame de Luynes s'il en était besoin.

MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND A MADAME LA DUCHESSE DE LUYNES.

30 mars 1754.

Ce n'est point, Madame, comme à la personne du monde que je respecte le plus, ni à celle de qui je me fais un devoir de dépendre, mais comme à la plus tendre et à la plus sincère amie que j'aie, que je me détermine à vous parler aujourd'hui avec la plus extrême confiance. Je commence par vous promettre une vérité exacte, et une entière soumission.

Je suis aveugle, Madame, et on me loue de mon courage, mais que gagnerois-je à me désespérer? Cependant je sens tout le malheur de ma situation et il est bien naturel que je cherche des moyens de l'adoucir. Rien ne seroit plus propre que d'avoir auprès de moi quelqu'un qui pût me tenir compagnie et me sauver de l'ennui de la solitude : je l'ai toujours crainte, actuellement elle m'est insupportable.

Le hasard m'a fait rencontrer une personne dont l'esprit, le caractère, la fortune me conviennent extrêmement. C'est une fille de vingt-deux ans, qui n'a point de parens qui l'avouent ou du moins qui veuillent et qui doivent l'avouer; cela vous apprend assez son état; c'est à Chamrond que je l'ai trouvée, elle n'en partit que trois semaines ou un mois avant moi; il y avoit quatre ans qu'elle y étoit, elle s'y étoit établie après la mort de Madame d'Albon, mère de ma belle-sœur, qui l'avoit élevée, et qui, malgré sa jeunesse, lui avoit donné des marques de la plus grande amitié. En mourant, elle la laissa, par son testament, cent écus de rente viagère et lui confia la clef d'un bureau où elle avoit une somme d'argent assez considérable, lui ordonnant de la garder pour elle. Cette fille, qui avoit passé sa jeunesse avec M. d'Albon, frère de Madame de Vichy, n'hésita pas un seul instant : elle mena M. d'Albon au dit bureau, lui en donna la clef et lui remit tout l'argent qui y étoit. Je ne sais si Madame de Vichy eut connoissance de cette circonstance, je sais seulement que voyant l'affliction de cette fille, mon frère et elle lui proposèrent de la suivre à Chamrond, ce qu'elle accepta avec beaucoup de joie. Ceci, je crois, se passa en 1747 ou 48. M et Madame de Vichy vinrent à Paris en 1749, et quoique cette fille n'eut alors que dix-sept ou dix-huit ans, ils la laissèrent à Chamrond et lui confièrent leur fille et leur petit garçon. Quand j'arrivai à Chamrond ils m'en firent des éloges infinis, ils me vantèrent son esprit, son caractère, ils me dirent toutes les obligations qu'ils lui avoient, le soin qu'elle se donnoit pour l'éducation de leur fille. Je trouvai qu'elle méritoit en effet tout le bien qu'ils me disoient d'elle, je m'aperçus seulement qu'elle étoit fort triste et qu'elle avoit souvent les larmes aux yeux. Enfin, mon frère m'apprit qu'elle vouloit les quitter et se retirer dans un couvent. Il me dit qu'il ne s'en soucieroit guère, sans l'extrême affliction où en étoit Madame de Vichy. Je leur offris mes services pour l'en dissuader, ils acceptèrent; je la pressai alors fort vivement d'abandonner son projet, mais je la trouvai inébranlable. Elle me dit qu'il ne lui étoit plus possible de rester avec Monsieur et Madame de Vichy, qu'elle en éprouvoit depuis longtemps les traitemens les plus durs et les plus humilians, que sa patience étoit à bout; qu'il y avoit plus d'un an

qu'elle avoit déclaré à Madame de Vichy qu'elle vouloit se retirer, mais qu'elle avoit consenti à différer encore de quelques mois, pour lui donner une marque de déférence, mais qu'elle ne pouvoit plus soutenir les scènes que l'on lui faisoit tous les jours; qu'elle avoit écrit à M. d'Albon, sur l'amitié duquel elle comptoit beaucoup, pour le prier de lui arrêter un logement dans un couvent et pour l'envoyer chercher. Je lui représentai les regrets de mes parens, qui devoient lui prouver l'amitié qu'ils avoient pour elle, l'ennui qu'elle auroit dans un couvent, et la misère qu'elle y éprouveroit, n'ayant que les cent écus de pension que lui avoit laissés Madame d'Albon par son testament. Elle me répondit à cela qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne préférât à rester à Chamrond; qu'elle espéroit beaucoup de l'amitié de M. d'Albon qui l'avoit toujours traitée comme sa propre sœur, qu'elle ne doutoit point qu'il ne reconnût ce qu'elle avait fait pour lui en lui remettant l'argent de Madame d'Albon, et qu'indubitablement il lui feroit quelque rente viagère, qui, jointe à ses cent écus, la mettroit à portée de vivre dans un couvent; qu'enfin sa résolution étoit inébranlable. Je rendis compte à Monsieur et à Madame de Vichy du peu de succès de ma négociation; je ne pensois point à elle dans ces temps-là, et ce ne fut que peu de jours avant son départ, que m'ayant marqué beaucoup de chagrin de me quitter, et beaucoup de répugnance d'aller dans une ville où de certaines choses fort désagréables pour elle étoient de notoriété publique, il me vint dans l'esprit qu'elle pourroit bien se mettre dans un couvent à Paris. Je n'étois pas alors fort éloignée d'y penser pour moi, et c'étoit une compagnie toute trouvée en cas que je prisse ce parti; je lui en dis un mot, il me parut que ce seroit pour elle le comble de bonheur. Voilà où nous en étions ensemble à la fin d'octobre, qui fut le temps où M. d'Albon l'envoya chercher; je fus témoin des pleurs de mon frère et de ma belle-sœur, et des supplications qu'ils lui firent de ne les point abandonner, ou du moins de leur promettre de venir passer tous les étés avec eux : les enfans, toute la maison étoient en larmes. J'ai l'honneur de vous dire ces circonstances, parce qu'elles prouvent qu'elle étoit aimée, estimée, et qu'elle ne se séparoit point d'eux désagréablement. Elle me demanda en grâce de lui donner de mes nouvelles et de trouver bon qu'elle m'écrivit; j'y consentis avec plaisir. A peine fut-elle arrivée dans son couvent à Lyon, qu'elle écrivit à Madame de Vichy, qui lui fit réponse. Pour moi, depuis ce temps j'ai été en commerce de lettres avec elle. Je partis de Chamrond à la fin de novembre et je ne fus à Lyon qu'au mois d'avril. J'y restai dix jours, pendant lesquels je la vis tous les jours; elle arrivoit chez moi à onze heures du matin et ne me quittoit qu'à six heures du soir qui étoit l'heure qu'il falloit rentrer dans son couvent. M. le cardinal de Tencin la rencontra chez moi dans la visite qu'il me rendit, il me demanda qui elle étoit, je ne fis pas difficulté de lui en faire la confidence, il n'y avoit dans la ville personne de qui il n'eût pu l'apprendre. Je le priai de lui accorder sa protection pour lui faire obtenir dans son couvent une chambre particulière, ce qu'il eut la bonté de m'accorder en écrivant une lettre à l'abbesse, qu'il envoya par M. l'abbé de Puisignieux, son neveu. Les remercîmens que je fis au cardinal occasionnèrent entre lui et moi une conversation sur cette fille. Il me dit le premier que je devrois me l'attacher, et que dans le malheur dont j'étois menacé, elle me seroit utile et nécessaire; que mes parens et M. d'Albon devoient le désirer

eux-mêmes, parce que c'étoit le plus sûr moyen de s'assurer d'elle. Nous pesâmes tous les inconvéniens qu'il pourroit y avoir, et nous n'en vîmes aucun qu'il ne fût aisé de prévenir et de détruire. Si M. d'Albon avoit été à Lyon je lui aurois parlé sur-le-champ; mais n'y étant pas, je m'adressai à une femme de la ville qui avoit toute sa confiance. Je lui dis le dessein où j'étois de m'attacher Mademoiselle de Lespinasse (car c'est son nom), que je la traiterois comme ma propre fille, qu'elle seroit plus dépaysée à Paris qu'à Lyon, que je la ferois passer pour une demoiselle de province. Cette femme ne parut point goûter ma proposition, et je jugeai qu'elle n'étoit nullement propre à ma négociation. Je partis de Lyon peu de jours après, et je dis à Mademoiselle de Lespinasse, en la quittant, qu'il falloit qu'elle écrivît à M. d'Albon que je lui offrais de la prendre auprès de moi, et de lui assurer en ce cas quatre cent livres de rente viagère. De retour à Mâcon, je pris la résolution d'écrire à mon frère pour lui communiquer mon projet, plus par politesse que par devoir. Cette fille ne dépend point de lui ni de sa femme, ils n'ont acquis aucun droit sur elle par leurs bienfaits; j'avais été témoin de la façon dont elle les avoit quittés, ainsi rien ne devoit m'engager à cette démarche qu'une délicatesse de bons procédés. Ma lettre étoit prête à partir quand j'en reçus une de mon frère qui m'empêcha de lui envoyer la mienne. J'ai gardé sa lettre et j'aurai l'honneur de vous la faire voir, ainsi que ma réponse si vous le jugez à propos. Il me mandoit qu'on lui écrivoit de Lyon le dessein que j'avois de prendre Mademoiselle de Lespinasse, et qu'il s'y opposoit formellement. Quoique les raisons n'eussent aucune apparence de justice et que je n'y entrevisse que du mécontentement de ce que cette fille les avoit quittés et le désir de s'en venger, celui de conserver la paix et l'espérance de le persuader par l'amitié ou par la raison m'ont fait différer l'exécution de mon projet. M. d'Albon, de son côté, a refusé son consentement à Mademoiselle de Lespinasse, mais comme elle n'est pas plus dépendante de lui que de Madame de Vichy, cela ne l'arrêteroit pas, si je consentois à la recevoir. C'est ce que je ne veux point faire, madame, sans être sûre que vous ne me désapprouverez pas. Je ne vous demande point de m'autoriser, mais seulement de vouloir être neutre dans cette occasion, et de considérer quel est l'excès de mon malheur d'avoir perdu la vue, et combien il est cruel qu'on s'oppose au seul moyen que j'ai d'adoucir mon état. L'existence de cette fille n'est d'aucun danger pour eux; j'ai fait sur cela les informations les plus exactes, et s'il y avoit quelques inconvéniens à craindre d'elle, son séjour auprès de moi est précisément ce qui devroit le plus les rassurer, et rien ne devroit plus les alarmer que son séjour à Lyon. Peut-être pensez-vous, Madame, que je ferois mieux de prendre quelque autre personne et d'éviter par là toutes sortes de dissentions, mais ce n'est point un domestique que je prends, c'est une compagne que je cherche, et vous savez qu'il n'est pas facile en ce genre de trouver ce qui convient. J'avoue qu'il sera fâcheux pour moi de déplaire à mes parens, mais après leur avoir donné autant de marques d'amitié, s'ils manquent de complaisance et d'égard dans une occasion qui m'est aussi essentielle, et où ils ne mettent que de l'humeur, je crois pouvoir m'en tenir quitte envers eux à mon tour. Toute la province rendra témoignage de mes attentions pour eux, que je me louois de tout, que je me conformois à tous leurs usages, que loin de causer de l'embarras dans la maison, mes domestiques

leur étoient plus utiles que les leurs. Enfin, Madame, ce qui doit vous prouver combien ils étoient contens de moi et combien ils comptoient sur mon amitié, c'est la bonne grâce et le plaisir avec lesquels ils ont reçu les petits présens que j'étois à portée de leur faire. Si aujourd'hui le mécontentement de me voir prendre cette fille leur faisoit oublier mes bons procédés, et s'ils s'échappoient, Madame, à vous en écrire, je vous prierois alors de chercher à démêler la vérité, en prenant des informations des gens de la province. Il ne sortira jamais de ma bouche, fut-ce même pour avoir raison, aucune parole qui puisse leur être contraire ; je ne veux point avoir à me faire le reproche que le voyage que j'ai fait chez eux puisse jamais leur nuire ; il est vrai que je leur déplairai en prenant cette fille, mais je ne fais que choquer une fantaisie pour me procurer un bonheur essentiel, et en vérité il n'y a pas de proportion.

Voilà, Madame, le fond de mon âme. Vous m'aimez, je suis malheureuse, et vous êtes aussi compatissante que vous êtes juste Je n'ajouterai rien à cet énorme volume, sinon mille pardons de l'ennui qu'il vous a causé. Je remets à un autre jour les assurances de mon tendre et respectueux attachement.

MADAME LA DUCHESSE DE LUYNES A MADAME DU DEFFAND.

Versailles, 7 avril 1754.

Je sens, madame, avec la plus sensible reconnoissance, les nouvelles preuves de votre confiance et de votre amitié dans la consultation que vous voulez bien me faire, et dont il n'y a que votre cœur qui en ait besoin. J'ai raisonné de vos projets avec le président et M. de Macon, étant tous trois dans les mêmes sentimens pour vous, et le même désir de votre bonheur, et de tout ce qui eut soulager votre état. Ainsi, personne ne peut mieux que vous décider de quelle utilité et de quelle ressource vous sera cette compagnie. Je sais en général qu'il y a beaucoup d'inconvéniens à s'attacher une complaisante : les commencemens en sont d'ordinaire merveilleux, mais souvent l'ennui et le dégoût viennent ; d'abord on le dissimule, et puis il se fait sentir avec amertume. J'en ai vu un exemple bien sensible entre mesdames de Tourbes et de Vildre, qui étoient même d'une espèce bien plus considérable. Enfin vous y ferez vos réflexions. Si l'établissement de mademoiselle de Lespinasse étoit dans un couvent d'où vous l'enverriez chercher souvent, et même passer quelques fois plusieurs jours avec vous, cela seroit différent, parceque sans embarras vous seriez la maîtresse d'augmenter ou de diminuer votre liaison autant et si peu qu'il vous plairoit. A l'égard de la répugnance que monsieur votre frère et madame votre belle-sœur paroissent avoir à votre projet sur cela, comme vous ne m'en mandez pas les raisons, je n'en imagine qu'une de bonne, c'est la crainte que dans Paris elle ne trouve des conseils et des ressources pour se donner un état, et il ne faut pas se flatter que tout ce que vous pourriez dire, ni votre colère, ni votre indignation, pût l'arrêter un moment. Ce seroit un si grand avantage pour elle que rien ne la pourroit engager à le sacrifier, et vous seriez bien fâchée d'y avoir contribué en la faisant valoir et lui ayant donné des

amis qui pourroient la protéger dans cette entreprise, dont vous savez qu'il y a plusieurs exemples. D'un autre côté, si vous croyez qu'en vous l'attachant ce soit une barrière insurmontable à cette idée, c'est peut-être un service que vous rendrez à votre famille, cela peut être utile. C'est à vous à bien peser toutes ces raisons. M. et madame de Vichy ne m'ont rien mandé sur cela, quoique j'aie eu de leurs nouvelles ces jours-ci; ainsi j'en conclus que cela ne leur tient pas trop à cœur. Voilà, ma chère nièce, des réflexions que j'ai cru devoir vous exposer pour répondre à votre confiance, ne souhaitant d'ailleurs que tout ce qui peut adoucir votre état et vous rendre heureuse; c'est l'objet des vœux d'un cœur qui vous est très-tendrement attaché.

MADAME DU DEFFAND A MADAME LA DUCHESSE DE LUYNES.

8 avril 1754.

Il n'y a point de malheur, madame, dont vos bontés et votre amitié ne puissent me consoler; je l'éprouve dans l'instant, par le plaisir infini que m'a fait votre lettre. Si je n'avois pas la crainte de rendre celle-ci trop longue, je me laisserois aller aux épanchemens de mon cœur et de ma reconnoissance, mais vous n'en sauriez douter, et je dois vous épargner l'ennui d'un second volume.

Toutes vos réflexions sont judicieuses et raisonnables. J'en conçois toute l'importance, aussi suis-je bien déterminée à prévenir, autant qu'il sera possible, tous les genres d'inconvéniens que j'ai à craindre. D'abord je dirai que cette fille est une demoiselle de ma province que je n'ai chez moi qu'en attendant qu'elle ait trouvé un logement dans un couvent, et pour y mettre plus de vérité, je vais tout à l'heure m'assurer de la première chambre vacante dans l'intérieur de Saint-Joseph. Je la lui ferai occuper dans de certaines occasions, lorsque j'irai à la campagne. Ainsi, madame, si nous ne nous convenions pas, notre séparation ne fera point un événement; je ne pourrois prendre le parti de la mettre tout à fait dans un couvent sans une augmentation de dépense qui me seroit un peu à charge, et que je suis forcée d'éviter. L'article le plus important est l'état de cette fille; il est inquiétant, je l'avoue, mais c'est encore une raison de plus pour me déterminer à l'avoir auprès de moi, plutôt qu'à la mettre dans un couvent, parce que dans le couvent, je ne pourrois pas savoir ce qu'elle feroit comme je le saurai quand elle sera auprès de moi, où, sous prétexte de bienséance et de considération pour elle, je ne la laisserai jamais sortir qu'avec des personnes de confiance, ou bien accompagnée de quelqu'un de mes gens. Je ne suis pas assez sotte pour me flatter qu'aucune raison d'amitié, de reconnoissance ou de crainte pût l'empêcher de réclamer son état si elle y trouvoit de la possibilité, mais comme il n'y en a aucune, et qu'elle a beaucoup d'esprit, j'ai tout lieu de croire qu'elle ne fera aucune tentative; le désespoir seul pourroit l'y porter; au lieu que menant une vie douce et heureuse, elle s'en contentera. Enfin, si je me trompois dans ces conjectures, je serai du moins à portée de savoir ses démarches, et d'en instruire ceux qui y sont intéressés. Je suis persuadée que c'est leur avantage que cette fille soit

auprès de moi ; c'est l'avis de tous les gens sensés à qui j'en ai parlé, de M. le cardinal de Tencin, de M. de Macon, du président, etc. ; les oppositions de mon frère et de ma belle-sœur ne peuvent être fondées que sur le ressentiment qu'ils ont de ce que cette fille a voulu les quitter, et ils me sauront gré par la suite de ce qui leur déploît dans le moment présent. Je reçus ces jours passés une lettre de M. le cardinal de Tencin, qui m'offroit de faire partir cette fille après Pâques, et de la confier au procureur et à la procureuse générale de Lyon qui venoient à Paris par la diligence. Je viens de lui écrire tout à l'heure que j'acceptois ses offres, j'attendois pour cela votre réponse.

Je finis, madame, en vous répétant que je suis comblée de vos bontés, que je vous en demande la continuation, et que de toutes les marques que vous voudrez bien m'en donner, celle à laquelle je serai le plus sensible seront vos conseils, dont vous jugerez que je suis digne par la promptitude avec laquelle je m'y soumettrai.

Je vous suis, madame, bien respectueusement et invariablement attachée.

MADAME DU DEFFAND A MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

Lundi, 8 avril 1754.

Je reçois dans le moment, ma reine, la réponse de Madame de Luynes, elle est absolument telle que je la pouvois désirer, remplie de reconnoissance de ma confiance, de réflexions sur les inconvéniens où je m'expose, et d'intérêt et d'amitié qui lui font désirer toutes les choses qui me conviennent. J'espère, ma reine, que je n'aurai jamais à me repentir de ce que je fais pour vous, et que vous ne prendriez point le parti de venir auprès de moi si vous ne vous étiez pas bien consultée vous-même, et si vous n'étiez pas bien décidée à ne faire jamais aucune tentative. Vous ne savez que trop bien combien elles seroient inutiles, mais aujourd'hui, étant auprès de moi elles deviendroient bien funestes pour vous ; le chagrin qu'elles me causeroient vous attireroit de puissans ennemis et vous vous trouveriez dans un abandon où il n'y auroit plus de ressource. Cela dit, il ne me reste plus qu'à vous parler de la joie que j'aurai de vous voir et de vivre avec vous. Je vais écrire tout à l'heure à M. le Cardinal pour le prier de vous faire partir tout le plus tôt qu'il lui sera possible. Faites en sorte qu'on ne sache votre départ que le jour même que vous partirez ; mandez-moi le jour où il sera arrêté, et quand vous serez en route, faites partir une lettre de Châlons qui puisse m'apprendre que vous êtes en chemin, pour que je puisse savoir le jour de votre arrivée, et que je me fasse le mérite auprès des Vaubans de leur en faire confidence.

Adieu, ma reine, faites vos paquets, et venez faire le bonheur et la consolation de ma vie ; il ne tiendra pas à moi que cela ne soit réciproque.

LETTRES

DE

M[lle] DE LESPINASSE

A M. DE GUIBERT

LETTRE I

Paris, samedi au soir, 15 mai 1773.

Vous partez mardi; et comme j'ignore l'impression que fera sur moi votre départ, comme je ne sais point si j'aurai la liberté ou la volonté de vous écrire, je veux au moins vous parler encore une fois, et m'assurer de vos nouvelles de Strasbourg. Vous me direz si vous y êtes arrivé en bonne santé, si le mouvement du voyage n'aura pas déjà calmé votre âme : ce n'est pas elle qui est malade; elle ne souffre que des maux qu'elle cause, et la dissipation, le changement d'objets suffiront de reste pour la détourner de ce mouvement de sensibilité[1] qui peut vous être douloureux, parce que vous êtes bon et honnête. Oui, vous êtes bien aimable; je viens de relire votre lettre de ce matin : elle a la douceur

1. Ce n'est pas tout à fait ce sentiment qui apparaît dans la première page du *Journal d'un voyage en Allemagne*, publié après la mort du comte de Guibert. Voici en quels termes il rend compte de sa disposition d'esprit à l'heure de la séparation :

« Le 20 mai 1773. — Parti de Paris, entraîné par ma curiosité, par le besoin impérieux de voir, de connaître; mais en même temps, plus agité par mes regrets, désolé de me séparer de tous les objets de mon affection, triste d'entreprendre tout seul un long voyage, après avoir eu l'espérance de le faire avec un de mes amis. Pourquoi ne restois-je donc pas? C'est parce que le caractère commande, qu'il commande même au sentiment. Couché à Meaux. » (*Journal d'un voyage en Allemagne, fait en* 1773. Paris, 1803; 2 vol. in-8.) — Cet ami qui devait accompagner Guibert était le chevalier d'Aguesseau.

de Gessner[1] jointe à l'énergie de Jean-Jacques. Eh, mon Dieu ! pourquoi réunir tout ce qui peut plaire et toucher, et surtout pourquoi m'offrir un bien dont je ne suis pas digne, que je n'ai point mérité? Eh ! non, non, je ne veux point de votre amitié : elle me consoleroit, elle m'exaspéreroit, et j'ai besoin de me reposer, de vous oublier pendant quelque temps; je veux être de bonne foi avec vous, avec moi; et en vérité, dans le trouble où je suis, je crains de m'abuser; peut-être mes remords sont-ils au-dessus de mon tort ; peut-être l'alarme que je sens est ce qui offenseroit le plus ce que j'aime[2]. Je viens de recevoir dans l'instant une lettre si pleine de confiance en mon sentiment; il me parle de moi, de ce que je pense, de mon âme, avec ce degré de connoissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement. Ah, mon Dieu ! par quel charme ou par quelle fatalité êtes-vous venu me distraire ? Que ne suis-je morte dans le mois de septembre[3] ! je serois morte alors sans regret, et sans avoir de reproche à me faire. Hélas ! je le sens, je mourrois encore aujourd'hui pour lui; il n'y a point d'intérêt dont je ne lui fisse le sacrifice; mais il y a deux mois[4] que je n'avois point de sacrifice à lui faire; je n'aimois pas davantage, mais j'aimois mieux. Oh ! il me pardonnera ! j'avois tant souffert ! mon corps, mon âme étoient si épuisés par la durée de la douleur ! Les nouvelles que j'en recevois me jetoient quelquefois dans l'égarement; c'est alors que je vous ai vu, c'est alors que vous avez ranimé mon âme; vous y avez fait pénétrer le plaisir; je ne sais lequel m'étoit le plus doux, ou de vous le devoir, ou de le sentir. Mais dites-moi, est-ce là le ton de l'amitié ? est-ce celui de la confiance? qu'est-ce qui m'entraîne? faites-moi connoître à moi-même; aidez-moi à me remettre en mesure, mon

1. Salomon Gessner, dont les pastorales étaient alors très en vogue, et dont un ami de mademoiselle de Lespinasse, l'illustre et grave Turgot, avait traduit, en collaboration avec Huber son maître d'allemand, le poëme de la *Mort d'Abel*, en 1761 (Paris, in-12), et le premier livre des *Idylles*, en 1762 (Lyon, Bruydet, in-8). De cet engouement pour la sensibilité maniérée de Gessner naquit toute une littérature : l'*Estelle*, de Florian (1788), et le *Joseph*, de Bitaubé (1786), etc.

2. Le marquis de Mora.

3. Avant sa première rencontre, à la fin de juin 1772, avec M. de Guibert, chez Watelet, au Moulin-Joli. (V. p. 18 .)

4. C'est donc vers le 15 mars 1773 qu'il faudrait reporter la date d'un autre sacrifice, mais fait à M. de Guibert.

âme est bouleversée ; est-ce vous, seroit-ce votre départ, qu'est-ce donc qui me persécute ? je n'en puis plus. Dans ce moment, j'ai de la confiance en vous jusqu'à l'abandon, et peut-être ne vous parlerai-je de ma vie. Adieu ; je vous verrai demain, et peut-être aurai-je de l'embarras de ce que je vous écris aujourd'hui. Plût au ciel que vous fussiez mon ami, ou que je ne vous eusse jamais connu ! Croyez-vous ? serez-vous mon ami ? Pensez à cela, une fois seulement ; est-ce trop ?

LETTRE II

Dimanche, 23 mai 1773.

Si j'étois jeune, jolie et bien aimable, je ne manquerois pas de trouver beaucoup d'art dans votre conduite avec moi ; mais comme je ne suis rien de tout cela, comme je suis le contraire de tout cela, j'y trouve une bonté et une honnêteté qui vous ont acquis à jamais des droits sur mon âme ; vous l'avez pénétrée de reconnoissance, d'*estime*, de sensibilité et de tous les sentimens qui mettent de l'intimité et de la confiance dans une liaison. Je ne dirai pas si bien que Montaigne sur l'amitié[1] ; mais croyez-moi, nous la sentirons mieux. Si ce qu'il nous dit avoit été dans son cœur, croyez-vous qu'il eût consenti à vivre après la perte d'un tel ami[2] ! Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit ; c'est de vous, c'est de la grâce, c'est de la délicatesse, c'est de l'à-propos de votre citation. Vous venez à mon secours : vous voulez que je n'aie pas tort avec moi-même ; vous voulez que votre souvenir ne soit pas un reproche douloureux pour mon cœur, et peut-être offensant pour mon amour-propre ; en un mot, vous voulez que je jouisse en paix de l'amitié que vous m'offrez, et que vous me prouvez avec autant de douceur que d'agrément ; oui, je l'accepte : j'en fais mon bien ;

1. Montaigne a dit : « Si en l'amitié de quoy je parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon. » L. I, ch. 27, *Essais*, édit. Charpentier, t. I, p. 271. — Et ailleurs : « L'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coing de monde à l'autre. » *Item*, t. IV, p. 100. Voir encore : t. II, p. 188 ; III, p. 239 ; IV, p. 102, 106, 215.

2. Étienne de la Boétie, à l'occasion duquel Montaigne a écrit tout ce chapitre *De l'Amitié*.

elle me consolera ; et si jamais je jouis de votre société, elle sera le plaisir que je désirerai et sentirai le mieux.

J'espère bien que vous m'avez pardonné le tort que je n'ai pas eu. Vous sentez bien qu'il me seroit impossible de vous soupçonner un mouvement qui seroit contre la bonté et l'honnêteté. Je vous ai accusé pourtant ; cela ne signifioit pas autre chose, sinon que j'étois foible et coupable, et surtout que j'étois troublée au point de ne plus conserver de présence et de liberté d'esprit ; vous voyez trop bien et trop vite pour que j'aie à craindre que vous vous soyez mépris ; je suis bien assurée que votre âme ne croit pas avoir à se plaindre des mouvemens de la mienne.

Je sais que vous n'êtes parti que jeudi à cinq heures et demie. J'étois à votre porte deux minutes après votre départ: j'avois envoyé le matin savoir à quelle heure vous étiez parti le mercredi ; et, à mon grand étonnement, j'appris que vous étiez encore à Paris, et qu'on ne savoit pas même si vous partiez le jeudi. J'allai moi-même savoir si vous n'étiez point malade ; et ce qui vous paroîtra affreux, c'est qu'il me semble que je le désirois. Cependant, et par une inconséquence que je ne vous expliquerai pas, je me sentis soulagée en apprenant que vous étiez parti. Oui, votre absence m'a rendu le calme ; mais aussi je me sens plus triste. Il faut que vous me le pardonniez, et que vous vous en contentiez. Je ne sais si je vous regrette ; mais vous me manquez comme mon plaisir, et je crois que les âmes actives et sensibles y tiennent trop fortement ; ce n'est point l'idée de la longueur de votre absence qui m'afflige : car ma pensée n'en voit pas le terme ; c'est simplement le présent qui pèse sur son âme, qui l'abat, qui l'attriste, et qui à peine lui laisse assez d'énergie pour désirer une meilleure disposition. Mais voyez quelle horrible personnalité ! voilà trois pages pleines de moi, et cependant je crois que c'est de vous que je suis occupée ; au moins je sens que j'ai besoin de savoir comment vous êtes, comment vous vous portez. Quand vous lirez ceci, mon Dieu ! à quelle distance vous serez ! Votre personne ne sera qu'à trois cents lieues ; mais voyez quel chemin votre pensée a fait ; que d'objets nouveaux ! que d'idées ! que de réflexions nouvelles ! Il me semble que je ne parle plus qu'à votre ombre ; tout ce que j'ai connu de vous a disparu ; à peine trouverez-vous dans votre mémoire les traces des affections qui vous animoient

et vous agitoient les derniers jours que vous avez passés à Paris, et c'est tant mieux. Vous savez bien que nous sommes convenus que la sensibilité étoit le partage de la médiocrité; et votre caractère vous commande d'être grand : vos talens vous condamnent à la célébrité. Abandonnez-vous donc à votre destinée, et dites-vous bien que vous n'êtes point fait pour cette vie douce et intérieure qu'exigent la tendresse et le sentiment. Il n'y a que du plaisir et point de gloire à vivre pour un seul objet. Quand on ne peut que régner dans un cœur, on ne règne point dans l'opinion. Il y a des noms faits pour l'histoire : le vôtre excitera un jour l'admiration. Quand je me pénètre de cette pensée, cela modère un peu l'intérêt que vous m'avez inspiré. Adieu.

LETTRE III

Lundi, 24 mai 1773.

Que dites-vous de cette folie ? A peine puis-je me flatter que vous m'écoutiez, et je vous accable ! Mais vous disiez l'autre jour, qu'on écrivoit longuement à ses amis, aux gens qui plaisent, à ceux avec qui on voudroit causer. Si vous disiez vrai, vous êtes donc obligé, non pas à me lire avec intérêt, mais avec indulgence. Je viens de relire cette longue lettre ; mon Dieu ! que je la trouve ennuyeuse ! mais je recommencerois, que cela ne vaudroit pas mieux. Je me sens en fonds pour ennuyer de plus d'une manière : je suis triste et morte ; voyez ce que l'on peut faire de cela ; mais j'ai des questions à vous faire ; répondez-y, et vous serez bien aimable. Avez-vous eu cette lettre de Diderot? Il prétend qu'il part le 6 de juin ; ainsi vous le verrez en Russie[1].

1. On lit dans les *Mémoires* de Bachaumont, à la date du 21 avril 1773 : « M. Diderot, ne pouvant résister aux sollicitations de l'impératrice des Russies, se dispose enfin à se rendre auprès de cette souveraine... Il doit aller d'abord en Hollande, où l'on espère qu'il fera valoir les manuscrits croustilleux qu'il pourroit conserver dans son portefeuille. On est fâché qu'il ait brûlé une certaine lettre sur l'athéisme, qu'il avait écrite à mademoiselle Clairon, et dont celle-ci, effrayée d'être qualifiée disciple d'une pareille doctrine, exigea le sacrifice... Mais on ne doute pas qu'il n'en ait conservé une copie. » — Ce n'est pas de cette lettre qu'il s'agit ici, mais probablement d'une lettre de présentation pour la czarine. Diderot retrouva Grimm en Russie, et rentra à Paris en octobre 1774.

Pourquoi n'êtes-vous pas parti mercredi ? Est-ce à quelqu'un ou à vous que vous avez accordé ces vingt-quatre heures ? Avez-vous emporté le livre de M. Thomas [1] ? je le voudrois : cette lecture auroit été presque au ton de votre âme. Il est noble, fort et vertueux; il y a sans doute quelques défauts; mais il s'est corrigé de ce qu'il avoit d'enflé et d'exagéré dans son style; il y a trop d'analyse et d'énumération : cela fatigue un peu, surtout lorsqu'il en coûte beaucoup pour se séparer d'un objet qui occupe avec intérêt. J'ai été obligée d'abandonner cette lecture pour quelques jours. C'est le facteur de la poste qui décide deux fois la semaine de toutes les actions de ma vie; celui d'hier m'a rendu la lecture impossible ; je ne chercherois que la lettre qui m'a manqué, et ce n'est pas la peine de la chercher dans M. Thomas : je ne l'y trouverois point. Vous m'avez promis de vos nouvelles de Strasbourg ; n'êtes-vous pas étonné à présent d'avoir pris l'engagement de m'écrire souvent ? n'avez-vous pas du regret à la facilité avec laquelle vous cédez à l'intérêt et à l'empressement qu'on vous montre ? Il est pénible, à trois cents lieues, d'agir pour les autres ; il n'y a de plaisir qu'à aller d'après l'impulsion de son mouvement et de son sentiment. Voyez si je suis généreuse : je m'engage à vous rendre votre parole si vous avez à vous reprocher quelque méprise. Avouez-le-moi, et je vous réponds de n'en pas être blessée. Croyez qu'il n'y a que la vanité qui rende difficile, et je n'en ai point : je ne suis qu'une bonne créature, bien bête, bien naturelle, qui aime mieux le bonheur et le plaisir de ce que j'aime, que tout ce qui n'est que moi et pour moi. D'après cette connoissance, mettez-vous bien à votre aise, et écrivez-moi *un peu*, *beaucoup* ou *point du tout*, mais ne croyez pas que cela me contente également : car j'ai encore moins d'indifférence que de vanité ; mais j'ai une force ou

1. *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*. Paris, 1772, in-8. M. de Guibert devait être, en 1785, le successeur de Thomas à l'Académie française. A propos d'un *dialogue* sur les femmes, ou plutôt contre les femmes, qu'il avait composé et dont Thomas lui demandait l'envoi, l'abbé Galiani écrivait à celui-ci : « Vous voudrez bien ne rien dire de mon dialogue anti-féminin, ni à mademoiselle de Lespinasse, ni à madame Geoffrin ; je craindrois qu'elles ne fassent exprès un voyage à Naples pour me faire subir le sort d'Orphée ou d'Abeilard :

Notum quid foemina furens.

Aimons-nous, mais craignons les femmes et le bon Dieu. » (Lettre du 24 décembre 1772. *Corresp.*, Paris, 1818, t. I, p. 376.)

une faculté qui rend propre à tout : c'est de savoir souffrir, et beaucoup souffrir sans me plaindre. Adieu ; avez-vous pu arriver jusque-là ? cela n'est-il pas assommant ?

LETTRE IV

Ce dimanche, 30 mai 1773.

J'ai reçu hier votre lettre de Strasbourg[1] ; il me sembloit qu'il y avoit bien longtemps depuis mercredi 19 : c'est le jour où j'avois reçu votre dernière marque de souvenir ; celle qui m'est venue hier m'a consolée, a fait du bien à mon âme ; elle avoit besoin d'être distraite par l'occupation d'un sentiment doux, auquel elle pût s'abandonner sans trouble et sans remords ; oui, je peux me l'avouer, je peux vous le dire à vous-même : je vous aime tendrement ; votre absence me cause un regret sensible ; mais je n'ai plus à combattre ce que vous m'inspiriez, j'ai vu clair dans mon âme. Ah ! l'excès de mon malheur me justifie de reste, je ne suis point coupable, et cependant, avant qu'il soit peu, je serai victime. Je pensai mourir vendredi en recevant une lettre[2] par un courrier extraordinaire. Je ne doutai pas qu'il ne m'apportât la plus funeste nouvelle ; le trouble où il me jeta m'ôtoit jusqu'au pouvoir de décacheter ma lettre ; je fus plus d'un quart d'heure sans mouvement : mon âme avoit

1. Sorti de Paris le jeudi 20 mai, Guibert était arrivé à Strasbourg le 24, en passant par Meaux, Lunéville, Nancy, Huningue, Saarbourg, Phalsbourg et Saverne ; il en partit le 27, après y avoir rencontré plusieurs illustres confédérés polonais, chassés de leur patrie par les événements : les deux princes Radziwil, le prince et la princesse Sapieha (née Joblonowska), le vice-palatin de Wilna, Bohnes, etc. Les passages des Vosges, près de Phalsbourg, lui inspirent ces réflexions qui retrouvent aujourd'hui un douloureux à-propos : « Ces Vosges, autrefois une barrière, sont maintenant percées par dix ou douze débouchés. Celui de Saverne, magnifique, mis dans l'état où il est par Louis XIV, et n'ayant pas, dans sa plus grande pente, plus de quatre pouces par toise. Les considérations militaires auraient peut-être voulu qu'on n'eût pas ouvert un si grand nombre de chemins à travers cette chaîne de montagnes, qui peut un jour servir de ligne de défense au royaume. » Malheureusement — vanité de la sagesse humaine ! — Guibert ajoute : « Mais on a bien fait de ne pas les écouter. Il est très-incertain que nous ayons jamais les Vosges à défendre ; et, en attendant, cette multiplication de débouchés vivifie et réunit deux grandes provinces. » *Journal*, p. 98.

2. De M. de Mora.

glacé mes sens; enfin, je lus et je ne trouvai qu'une partie de ce que j'avois craint. Je n'ai point à trembler pour les jours de ce que j'aime; mais à l'abri du plus grand des malheurs, mon Dieu! qu'il me reste encore à souffrir! que je me sens encore accablée du fardeau de la vie! la durée des maux est au-dessus des forces humaines; je ne me sens plus qu'un courage, et très-souvent je n'ai qu'un besoin. Voyez si je dois vous aimer, si je dois chérir votre présence: vous avez eu le pouvoir de faire diversion à un mal aussi aigu et aussi profond; j'attends, je désire vos lettres. Oui, croyez-moi, il n'y a que les malheureux qui soient dignes d'avoir des amis; si votre âme n'avoit point souffert, jamais vous n'auriez été jusqu'à la mienne. J'aurois admiré, j'aurois loué vos talens, et je me serois éloignée, parce que j'ai une sorte de répugnance pour tout ce qui ne peut occuper que mon esprit: il faut être calme pour penser; dans l'agitation, on ne sait que sentir et souffrir. Vous me dites que vous êtes agité de regrets, de remords même; que votre sensibilité n'est que de la douleur; je vous crois, et cela m'afflige; mais cependant je ne sais pourquoi l'impression que j'ai reçue de votre lettre est si contraire à votre disposition. Il me paroît qu'il y a du calme, du repos et de la force dans toutes vos expressions; il me semble que vous parlez de ce que vous avez senti, et non de ce que vous sentez; enfin, si j'avois des droits, si j'étois délicate, si l'amitié n'étoit pas facile, je vous dirois que Strasbourg est bien loin, mais bien loin de la rue Taranne [1]. Le président de Montesquieu prétend que le climat a une grande influence sur le moral [2]; Strasbourg seroit-il donc plus au nord que Paris? Jugez ce qu'il y auroit à craindre de Pétersbourg! Non, je ne crains point; je crois en vous; je crois en votre amitié. Expliquez-moi pourquoi j'ai cette confiance; et gardez-vous de croire que l'amour-propre y soit pour rien. Mon sentiment pour vous est *purgé* de ce vilain alliage qui corrompt et affoiblit toutes les affections. Vous auriez été bien aimable de me dire si ma lettre était seule à Strasbourg. Voyez si je suis généreuse : j'aurois voulu qu'elle pût être changée en celle que vous auriez désiré d'y trouver. Réglons

1. Mademoiselle de Lespinasse habitait rue Saint-Dominique, près le couvent de Belle-Chasse, pas très-loin de la rue Taranne, où logeait peut-être M. de Guibert.

2. Dans le livre XIV de l'*Esprit des Lois*.

nos rangs, donnez-moi ma place ; mais comme je n'aime pas à changer, donnez-la-moi un peu bonne. Je ne voudrois point celle de cette malheureuse personne ; elle est mécontente de vous, et je ne voudrois point non plus celle de cette autre personne : vous en êtes mécontent. Je ne sais pas où vous me placerez ; mais faites, s'il est possible, que nous soyons tous les deux contens, ne chicanez point, accordez-moi beaucoup, vous verrez que je n'abuse point. Oh ! vous verrez comme je sais bien aimer ! je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. Avec des moyens médiocres, vous savez qu'on peut beaucoup quand on les réunit tous à un seul objet[1]. Eh bien ! je n'ai qu'une pensée, et cette pensée remplit mon âme et toute ma vie. Vous croyez que la dissipation et l'instruction ne feront que vous distraire de vos amis. Connoissez-vous mieux, et cédez de bonne foi et de bonne grâce au pouvoir que votre caractère a sur votre volonté, sur votre sentiment et sur toutes vos actions. Les gens qui sont gouvernés par le besoin d'aimer ne vont jamais à Pétersbourg ; ils vont cependant quelquefois bien loin, mais ils y sont condamnés[2] ; et ils ne disent point qu'ils *rentreront dans leur âme* pour y trouver ce qu'ils aiment ; ils croient ne l'avoir pas quitté, quoiqu'ils en soient à mille lieues ; mais il y a plus d'une manière d'être bon et excellent ; la vôtre *vous fera faire bien du chemin* dans toutes les acceptions de ces mots. Je plaindrois une femme sensible dont vous seriez le premier objet ; sa vie se consumeroit en craintes et en regrets ; mais je féliciterois une femme vaine, une femme fière ; elle passeroit sa vie à s'applaudir et à se parer de son goût ; ces femmes-là aiment la gloire, elles aiment l'opinion, l'éclat. Tout cela est bien beau, bien noble, mais cela est bien froid, et bien loin de la passion qui fait dire :

> La mort et les enfers paroissent devant moi ;
> Ramire, avec plaisir, j'y descendrois pour toi[3].

Mais je suis folle, et pis que cela, je suis curieuse ; je n'ai qu'un ton, qu'une couleur, qu'une manière, et quand elle n'intéresse pas, elle glace d'ennui. Vous me direz lequel

1. L'Édit de 1811 a corrigé ainsi : *tous sur un seul objet*.
2. Double allusion à M. de Mora, qui n'avait quitté Paris que pour obéir aux prescriptions des médecins, et à M. de Guibert, qui n'avait pas les mêmes raisons pour voyager en Allemagne.
3. *Zulime*, tragédie de Voltaire, acte II, scène 5.

des deux effets elle aura produit; mais ce que vous me direz aussi, s'il vous plaît, c'est comment vous vous portez; et moi je vous dirai la seule nouvelle qui m'intéresse : *l'École militaire n'est pas encore donnée* [1].

LETTRE V

Ce 6 juin 1773.

Mon Dieu! que ce qui fait plaisir est rare, et vient lentement! il me semble qu'il y a un temps infini depuis le 24, et je ne sais combien il faudra attendre encore une lettre de Dresde [2]; mais au moins me promettez-vous, êtes-vous dans la disposition de m'écrire autant que vous le pourrez? n'aurai-je contre mon plaisir, contre mon intérêt, que ce qui ne dépendra pas de vous, c'est-à-dire, l'éloignement et la lenteur des courriers? mais je m'afflige de ce que votre curiosité, de ce que votre activité, en un mot, de ce que vos qualités et vos vertus me sont également contraires. Cet amour de la gloire, par exemple, fera que votre amitié, ou plutôt la mienne ne sera qu'un malheur de plus dans ma vie; cependant vous pouvez me dire comme l'hermite à Zadig : « J'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'âme des mal-

1. Il s'agit probablement ici des fonctions de gouverneur de l'École royale militaire, devenues vacantes par la mort du marquis de Croismare, lieutenant-général, et que Guibert pouvait ambitionner pour son père, qui, en 1782, occupa celles de gouverneur de l'Hôtel des Invalides, réunies, en 1773, à celles de surintendant de l'École militaire, entre les mains du marquis de Monteynard.

2. M. de Guibert arriva à Dresde le 8 juin, à minuit, après avoir visité Kehl, « gardé par quelques invalides, » Stolhoffen et ses lignes forcées par Villars, et qu'il juge « trop étendues pour les troupes qui les gardoient; » Rastadt, Durlach, Bruchsal et son château, résidence de l'évêque de Spire, où il voit, sans les admirer, les peintures du peintre Zick, Wisloch, Heidelberg, Manheim (27-29 mai); Darmstadt, qu'il juge une « caserne, » où s'exerce « la manie de l'Électeur, pour imiter tant qu'il peut le militaire prussien; » le champ de bataille de Berghen et son souvenir de victoire ; Francfort, Hanau, le bassin de la Kinche, près de Gelnhausen, où il s'abandonne à cette apostrophe poétique : « Vallée charmante, je te salue, je te remercie de l'illusion où ton aspect m'a jeté! », Neuhoff, Fulde, dont l'abbé souverain lui inspire cette autre apostrophe, moins poétique et qui sent le soldat philosophe ami de d'Alembert : « Grand abus que ces ecclésiastiques souverains! O Frédéric (le roi de Prusse), si tu vis encore vingt ans, je te les recommande! », Eisenach, Gotha, Erfurt, Leipsick et son champ de bataille déjà célèbre par la mort de Gustave-Adolphe. (*Journal*, I, 105, 131.)

heureux[1] » ; oui, je vous dois ce qui fait le charme et la douceur de l'amitié, je sens que ce lien est déjà trop fort, qu'il a pris trop d'ascendant sur mon âme; quand elle souffre, elle est tentée de se tourner vers vous pour y chercher de la consolation; et si elle étoit calme, elle seroit entraînée par un mouvement plus actif, même par le goût du plaisir. Voyez si je suis tout cela pour vous, et si en effet je ne suis pas mieux fondée à vous aimer et à vous regretter; tout au plus, mon sentiment vous a été agréable, et moi, avant que de vous avoir jugé, vous m'étiez devenu nécessaire; mais que pensez-vous d'une âme qui se donne avant de savoir si elle sera acceptée; avant d'avoir pu juger si elle sera reçue avec plaisir, ou seulement avec reconnoissance? Mon Dieu! si vous n'étiez pas sensible, que de chagrin vous me causeriez! car il ne me suffit pas que vous soyez honnête : j'ai des amis vertueux, j'ai mieux que cela encore, et cependant je suis occupée de ce que vous êtes pour moi; mais, de bonne foi, n'y a-t-il pas de la folie, et peut-être même du ridicule à vous croire mon ami? Répondez-moi, non pas froidement, mais avec vérité. Quoique votre âme soit agitée, elle n'est pas si malade que la mienne, qui passe sans cesse de l'état de convulsion à celui de l'abattement; je ne puis juger de rien : je m'y méprendrois sans cesse, je prendrois du poison pour du calmant; voyez si je puis me conduire, éclairez-moi, fortifiez-moi; je vous croirai, vous serez mon appui, vous me secourrez comme la réflexion; elle n'est plus à mon usage, je ne sais rien prévoir, je ne distingue rien; concevez mon malheur; je ne me repose que dans l'idée de la mort; il y a des jours où elle est mon seul espoir; mais aussi j'éprouve des mouvemens bien contraires; je me sens quelquefois garrottée à la vie; la pensée d'affliger ce que j'aime m'ôte jusqu'au désir d'être soulagée, si c'étoit aux dépens de son repos. Enfin que vous dirai-je? l'excès de mon inconséquence égare mon esprit, et le poids de la vie écrase mon âme. Que dois-je faire? que deviendrai-je? sera-ce Charenton, ou ma paroisse qui me délivrera de moi-même? Je vous rends victime, et j'en suis affligée, si vous vous intéressez assez à moi pour prendre part à ce que je souffre, et j'en mourrai de confusion, si je ne vous ai causé que de l'ennui. Ne

1. Voltaire, *Zadig, ou la destinée* (1748), ch. XX.

croyez pas pouvoir me le cacher, quelque esprit que vous y mettiez, vous ne sauriez tromper mon intérêt; mais contentez-le en me disant comment vous êtes : avez-vous autant ou moins de plaisir que vous n'en espériez? Votre santé est-elle meilleure que dans le dernier temps que vous avez passé ici? vous êtes bien modeste : vous ne m'avez pas dit combien vous avez été célébré à Strasbourg [1] : on a fait des vers à votre gloire; ils étoient bien mauvais : mais l'intention était si bonne! ne vous mettez pas en colère; mais répondez-moi : avez-vous lu le *Connétable* sur votre route [2]? non pas en courant la poste, mais dans la bonne société. — A propos du *Connétable*, si vous aviez une certaine délicatesse, si vous étiez *seulement* comme Montaigne, et que vous me regardassiez comme La Boétie, que je vous plaindrois de vous être refusé au plaisir de me donner une marque de confiance, d'amitié et d'estime! je ne me vante point, mais je vous assure que je serois déchirée de remords, si j'avois eu cette conduite envers vous; qu'est-ce que cela prouve, dites-moi? Adieu, je connais toute *la différence* de vos affections. Apprenez-m'en *la ressemblance*; ce jeu-là n'aura jamais été joué avec autant d'intérêt [3].

1. Probablement par la légion corse dont il était colonel-commandant et qui y tenait alors garnison. Mais ce qui l'avait surtout intéressé dans cette ville, c'était la petite colonie d'émigrés polonais qui s'y trouvait. « J'ai eu, dit il, des conversations de plusieurs heures avec Bohnes sur la situation de la Pologne. Quand je serois venu à Strasbourg exprès pour connoître ce Polonois, je n'aurois rien à regretter. » (*Journal*, I, 103.)

2. Tragédie en rimes croisées de M. de Guibert.

« En 1769 (il n'avait alors que vingt-cinq ans), il composa, dit madame de Guibert, la tragédie du *Connétable de Bourbon*. Elle fut représentée deux fois au théâtre de Versailles : en 1775, à l'occasion des fêtes pour le mariage de Madame Clotilde, fille de France, et en 1776, lors du mariage (?) de S. A. R. Mgr le comte d'Artois. L'honorable succès qu'elle obtint la fit applaudir contre toutes les règles d'usage à la cour. » Préface des *Œuvres dramatiques* de Guibert; Paris, 1822, in-8.

3. Allusion à des couplets alors fort à la mode, plus ou moins improvisés par chacun, et dont le refrain était : *Voilà la différence... Voici la ressemblance.*

LETTRE VI

Dimanche, 20 juin 1773.

Mais, mon Dieu! êtes-vous mort, ou auriez-vous déjà oublié que votre souvenir est vif et douloureux dans l'âme de ceux que vous avez quittés? pas un mot de vous, depuis le 24 mai! il est bien difficile de croire que ce ne soit pas un peu votre faute. Si cela est, vous ne méritez ni le regret que mon cœur sent, ni le reproche qu'il vous fait. J'ai su que M. d'Aguesseau[1] n'avoit pas eu de vos nouvelles. Je m'intéresse à vous d'une manière si vraie et si sensible, que j'aurois été ravie si j'avois pu apprendre que vous lui eussiez donné la préférence sur moi : il la mérite sans doute à tous égards; mais ce n'est pas la justice qui règle le sentiment; croyez-vous que, si cette vertu me gouvernoit, je dusse être inquiète de votre silence, et avoir besoin des témoignages de votre amitié? Hélas! non, je ne saurois même m'expliquer pourquoi je m'occupe de vous dans ce moment-ci. J'ai appris hier une nouvelle qui a abîmé mon âme de douleur; j'ai passé la nuit dans les larmes, et quand ma tête et toute ma machine ont été épuisées, quand j'ai pu avoir un mouvement qui ne fût pas une douleur, j'ai pensé à vous, et il me sembloit que, si vous aviez été ici, je vous aurois mandé ce que je souffrois, et peut-être que vous n'auriez pas refusé de venir; dites-moi si je me trompe? quand mon âme souffre, ai-je tort de chercher de la consolation dans la vôtre? Au milieu de tant de mouvemens, de tant d'intérêts si différens de celui qui touche et attendrit, entendez-vous encore une langue qui est si étrangère à la plupart des gens entraînés par la dissipation, ou enivrés par la vanité? elle n'est guère mieux connue de ceux qui, comme vous, sont occupés du désir de savoir, et de l'amour de la gloire. Vous êtes si persuadé que la sensibilité est le partage de la médiocrité, que je meurs de crainte que votre âme ne se ferme tout à fait à ce mouvement bien plus déchirant qu'il n'est consolant. Il y a quinze jours que je ne vous ai écrit, et je croyois hier que je ne vous écrirois

1. Chevalier, puis marquis d'Aguesseau, alors lieutenant-colonel du rég[t] de la Couronne, maréchal de camp en 1780, fils de M. d'Aguesseau de la Lux, gouverneur de Beaumont en Argonne. Il appartenait à la branche des d'Aguesseau-d'Ignancourt, distincte de celle de Fresnes, dont était le célèbre chancelier.

que lorsque j'aurois reçu de vos nouvelles. La souffrance a amolli mon âme et je lui cède. J'ai pris à cinq heures du matin deux grains d'opium ; j'en ai obtenu du calme qui vaut mieux que le sommeil; ma douleur est moins déchirante : je me sens accablée avec moins de ressort. On vient à bout de modérer la violence de l'âme ; je puis vous parler, je puis me plaindre : hier je n'avois point d'expression. Je n'aurois pas pu prononcer que je craignois pour la vie de ce que j'aime ; il m'auroit été plus facile de mourir que de proférer des mots qui glacent mon cœur. Vous avez aimé : concevez donc ce que sont de pareilles alarmes; et jusqu'à mercredi je serai dans une incertitude qui fait horreur, et qui cependant me commande de vivre jusque-là ! Oui, il n'est pas possible de mourir quand on est aimé, et cependant il est affreux de vivre ; la mort est le besoin le plus pressant de mon âme, et je me sens garrottée à la vie. Plaignez-moi ; pardonnez-moi d'abuser de la bonté que vous m'avez montrée. Est-ce dans vous ou dans moi que je trouve la confiance qui m'entraîne? On dit que vous n'aurez pas trouvé le Roi à Berlin [1] ; aurez-vous été le rejoindre à Stettin, où il devoit être jusqu'au 20? mais je suis inquiète : il me semble qu'on pourroit avoir de vos nouvelles de Berlin. Que vous seriez coupable si vous aviez la moindre négligence [2] ! et vous savez bien que vous m'avez donné votre parole d'honneur de me faire écrire, si vous étiez malade. N'allez pas vous servir de ce prétexte, qui contente les amitiés ordinaires, *qu'on ne veut pas inquiéter* : cela est détestable ; je ne veux pas être ménagée ; je veux

1. Guibert écrivait le 4 juin, en revenant d'assister à la parade de la garnison de Dresde : « Vu, chez le feld-maréchal, un officier saxon qui revenait de Prusse et qui avait été aux revues de Potsdam et de Berlin. — Appris par lui qu'elles étoient finies ; que le roi de Prusse étoit parti tout de suite pour Brandebourg, où il ne devoit rester que deux jours ; que de là il se rendroit à Marienwerder, où il devait être le 6 ou le 7 ; qu'au moyen de cela, toute revue ou manœuvre de troupes étoit finie pour le printemps. — Regrets que j'ai eus d'avoir tant retardé mon voyage. » (*Journal*, I, 134.)

2. Il n'était pas du moins coupable d'oubli. A cette même date du 20 juin, à la veille de quitter Berlin, et surmené de courses, de visites, d'entrevues, il écrivait : « Il y a aujourd'hui un mois que j'ai quitté Paris ; et que d'objets ont déjà passé devant mes yeux ! Un mois n'est rien pour l'homme qui sommeille : il est encore moins pour celui qui s'amuse ; mais qu'il est long pour celui qui est séparé de tous les objets de son affection, pour celui qui, jeté dans une terre étrangère, voit tous les jours de nouveaux visages et n'échappe à l'ennui que par l'exercice continuel de sa pensée. » (*Journal*, I, 236.)

souffrir par mes amis, pour mes amis; et je chéris mille fois plus les maux qui me viennent par eux, que tout le bonheur qui est sur la terre, et qui ne tient pas à eux. Bonjour; j'ai encore l'opium dans la tête : il rend ma vue incertaine: peut-être me rend-il encore plus bête que de coutume; mais qu'importe? ce n'est pas mon esprit, ce sont mes maux qui vous ont intéressé.

LETTRE VII

Lundi au soir, 21 juin 1773.

Je vous ai écrit hier, et je vous écris ce soir. Si j'attendois trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à mercredi, peut-être ne répondrois-je jamais à votre lettre du 10 [1], que M. le chevalier d'Aguesseau m'a apportée aujourd'hui. D'abord (car il y a encore peut-être un avenir pour moi), il faut que je vous dise de m'adresser directement vos lettres; me les faire passer par l'entremise de M. d'Aguesseau, c'est mettre un hasard de plus contre moi : le chevalier d'Aguesseau peut aller à la campagne, voyager, etc.; enfin, c'est bien assez d'être à mille lieues, n'y ajoutez rien. Oh! je m'en vais vous paroître folle : je vais vous parler avec la franchise et l'abandon qu'on auroit, si l'on croyoit mourir le lendemain; écoutez-moi donc avec cette indulgence et cet intérêt qu'on a pour les mourans. Votre lettre m'a fait du bien : je l'attendois toujours; mais j'avois cessé de la *désirer*, parce que mon âme ne pouvoit plus avoir un mouvement qui ressemble au plaisir. Eh bien! vous le dirai-je? vous avez fait diversion pendant quelques momens à l'effroi qui absorbe toute mon existence. Ah! mon Dieu! je crains pour sa vie, la mienne y est attachée, et j'ai besoin de vous par-

1. Cette lettre avait dû être écrite au débotté, Guibert étant arrivé à Berlin le 10 juin, à midi. Après être resté quatre jours à Dresde, il s'était dirigé sur Berlin, par Torgau, où la vue des lieux célèbres par la bataille du 3 nov. 1760, d'abord perdue, puis regagnée par le roi de Prusse, lui fait dire : « Le hasard, à la guerre, sert ainsi quelquefois mieux que la prudence ; mais les occasions heureuses du hasard sont saisies par le talent et perdues par l'ignorance ; » par Luken, Barlith, Mittenwalde, où il s'aperçoit à son dam que la poste très-chère et mal servie, est affermée au roi lui-même, « monopoleur de tout. » (*Journal*, I, 158-162.)

ler. Concevez-vous ce qui peut m'animer et ce qui m'entraîne vers vous? cependant je ne suis pas contente de votre amitié : je trouve qu'il y a de la froideur et de la légèreté à ne me pas dire pourquoi vous ne m'avez pas écrit de Dresde, comme vous me l'aviez promis; et puis, vous me faites sentir d'une manière trop prononcée que le regret de n'avoir pas trouvé à Berlin ce que vous espériez a détruit l'espèce de douceur et de plaisir que vous auriez pu éprouver par le témoignage et l'expression de mon amitié; et puis[1], vous le dirai-je? je suis blessée de ce que vous me remerciez de l'intérêt que je prends à vous. Pensez-vous que ce soit y répondre? vous me trouvez bien injuste, bien difficile; non, ce n'est rien de tout cela : je suis bien vraie, bien malade et bien malheureuse, oh! oui, bien malheureuse. Si je ne vous disois pas ce que je sens, ce que je pense, je ne vous parlerois pas. Croyez-vous que, dans le trouble où je suis, on ait le pouvoir de se contraindre? par exemple, dois-je être touchée de cette manière de me dire sur le premier intérêt de ma vie : *Répondez-moi sur tout cela, ce que vous pourrez, ce que vous voudrez?* Oh! oui, ce que je voudrai, vous me laissez en effet une grande liberté, mais vous voyez à quoi je l'emploie : ce n'est pas à vous critiquer, mais à vous prouver ce que vous savez encore mieux que moi : C'est qu'on a le ton et l'expression de ce que l'on sent, et si je ne suis pas contente, ce n'est pas votre faute, et je le sais bien. Aussi je ne prétends à rien, sinon à cette espèce de consolation qu'on s'accorde si rarement, de prononcer toute sa pensée. On est toujours retenu par la crainte du lendemain ; je me sens libre comme s'il ne devoit plus y en avoir pour moi; et si, par hasard, je devois vivre encore, je crois pressentir que je me pardonnerois de vous avoir dit la vérité, au risque même de vous avoir déplu ; n'est-il pas vrai? il faut que notre amitié soit grande, forte et entière; que notre liaison soit tendre, solide et intime, ou il faut qu'elle ne soit rien du tout. Ainsi, je ne puis donc jamais me repentir de vous laisser voir toute mon âme. Si ce n'est pas cela que vous vouliez, s'il y a de la méprise, eh bien! soyons de bonne foi : ne soyons ni honteux ni embarrassés : revenons d'où nous sommes partis, nous croirons avoir rêvé. Nous ajouterons

1. Édit. 1811, *et puis encore*.

cet article au chapitre de *l'expérience*, et nous nous conduirons comme lés personnes bien élevées qui savent qu'il n'est pas *poli* de parler de ses rêves. Nous nous tairons : le silence est si doux, lorsqu'il peut consoler l'amour-propre! Vous ne voulez pas me dire quel *rang* vous m'accordez : êtes-vous retenu par la crainte de faire trop ou trop peu? cela peut être selon la justice; mais cela n'est pas noble. Cependant la jeunesse est si magnifique, elle aime à donner jusqu'à la prodigalité, et vous voilà avare comme si vous étiez vieux ou riche. Mais, en vérité, vous me demandez l'impossible : vous voulez que je vous plaigne de ce que vous faites votre volonté; il vous faut livrer des combats pour vous rendre à votre caractère. Eh! mon Dieu! encore un peu de temps, et je vous réponds qu'il vous gouvernera en despote : l'habitude de vaincre le fortifiera, et il en a si peu besoin! Vous vous êtes dit (j'en suis sûre, et il y a déjà longtemps) qu'il n'importoit pas que vous fussiez heureux, pourvu que vous fussiez grand. Laissez faire : je vous réponds que vous serez très-conséquent; il n'y a de vague et de flottant en vous que votre sentiment : vos pensées, vos projets, sont arrêtés d'une manière absolue. Je suis bien trompée, ou vous seriez propre à faire le bonheur d'une âme vaine, et le désespoir d'une âme sensible. Avouez-le-moi, ce que je vous dis là ne vous déplaît point : vous me pardonnerez de vous aimer moins lorsque je vous prouverai qu'on vous admirera davantage. Vraiment vous me faites une singulière question : *a-t-il de meilleures raisons que moi pour cette absence?* Ah! oui, il en a de meilleures : il en a une absolue, et telle que, s'il vient à la vaincre, le sacrifice de ma vie ne pourroit pas m'acquitter. Toutes les circonstances, tous les événemens, toutes les raisons morales et physiques sont contre moi; mais il est si fort pour moi, qu'il ne me permet pas d'avoir un doute sur son retour. Cependant je frémis de ce que je peux apprendre mercredi : il a craché le sang; il a été saigné deux fois; au moment du départ du courrier, il étoit bien : mais l'hémorrhagie a pu recommencer; le moyen de se calmer avec cette pensée? lui-même en craignoit la suite; quoiqu'il ait pensé à me rassurer, j'ai vu sa crainte. A présent dites-moi si vous ne savez pas de qui je vous parle, et dites-moi mieux encore, c'est que vous l'avez su lorsque je vous ai écrit pour vous demander le *Connétable?* Est-ce de la délicatesse ou de la

finesse qui fait que vous avez paru ignorer un nom que je vous taisois? Mais je ne vous parle pas de votre voyage : c'est que précisément je n'ai rien à vous en dire, puisque vous-même, vous n'êtes pas encore décidé. Si je pouvois croire que je vivrai, et que vous n'irez jamais en Russie, je désirerois vivement que vous fussiez retenu à Berlin; mais comme je crois que vous aurez toujours le besoin de faire des choses difficiles, je voudrois que, puisque vous voilà en train, vous fissiez le tour du monde, pour que cela fût fait; et puis, peut-on se reposer un moment dans l'avenir? A peine serez-vous de retour que vous partirez pour Montauban[1], et après, ce seront d'autres projets : car vous ne souffrez le repos que lorsque vous formez le dessein de faire mille lieues. Oui, en honneur, je pense que c'est un malheur dans ma vie que cette journée que j'ai passée, il y a un an, au Moulin-Joli[2]. J'étois bien éloignée d'avoir besoin de former une nouvelle liaison; ma vie et mon âme étoient tellement remplies, que j'étois bien loin aussi de désirer un nouvel intérêt; et vous, vous n'aviez que faire de cette preuve de plus, de tout ce que vous pouvez inspirer à une personne honnête et sensible; mais cela est pitoyable! Est-ce que nous sommes libres? est-ce que tout ce qui est peut être autrement? vous n'avez donc pas été libre de me dire si vous m'écririez souvent? Pour moi, je n'ai pas la liberté de ne le pas désirer vivement. Après vous avoir bien *grondé*,

1. Où était né M. de Guibert et où habitait son père.

2. Célèbre maison de campagne du peintre-littérateur Watelet, sur les bords de la Seine, et dont le jardin fut l'un des premiers qui aient été dessinés à l'anglaise. Madame Vigée Le Brun l'a decrit ainsi : « Voilà un de ces lieux qu'on n'oublie pas : si beau, si varié, si pittoresque, si élyséen, si sauvage, si ravissant enfin! Représentez-vous une grande île, couverte de bois, de jardins, de vergers, que la Seine coupait par le milieu. On passait d'un bord à l'autre sur un pont de bateaux, garni des deux côtés par des caisses remplies de fleurs que l'on renouvelait à chaque saison, et des bancs, placés de distance en distance, vous permettaient de jouir longtemps d'un air parfumé et de points de vue admirables; de loin, ce pont, qui se répétait dans l'eau, produisait un effet charmant Des arbres de haute futaie, d'un ton très-vigoureux, bordaient la rivière à droite; à gauche, la rive était couverte d'énormes peupliers et de grands saules-pleureurs, dont les branches à douce verdure tombaient en berceau; un de ces saules, entre autres, formait une énorme voûte, sous laquelle on se reposait, on rêvait avec délices. » (*Souvenirs de madame Vigée Le Brun*, édit. Charpentier, I, 102.) On peut lire la contre-partie de cette description enthousiaste dans le frondeur H. Walpole; De Baillon, *Lettres* d'H. Walpole, p. 285. Voir encore les *Mém.* de Marmontel, les *Éloges* de Vicq-d'Azyr, et l'*Essai sur les jardins* de Watelet.

dois pourtant vous dire que vous êtes bien aimable de m'avoir écrit en arrivant [1]; je le méritois, oui, en vérité.

LETTRE VIII

Jeudi, 24 juin 1773.

Trois fois dans une semaine! c'est trop, beaucoup trop, n'est-ce pas? Mais c'est que je vous aime assez pour croire vous avoir inquiété. Vous devez avoir un peu d'impatience de savoir si j'existe encore. Eh bien! oui, je suis condamnée à vivre; il ne m'est plus libre de mourir; je ferois mal à quelqu'un qui aime à vivre pour moi. J'ai eu de ses nouvelles du 10; elles ne me rassurent pas tout à fait; mais j'espère que cet accident n'aura pas de suite funeste; j'espère même qu'il hâtera son retour, mais les chaleurs lui sont mortelles; il faut donc attendre. Ah! mon Dieu, toujours voir éloigner, différer le plaisir, et être accablé, abîmé par le malheur! Si vous saviez combien j'aurois besoin de me reposer! depuis un an, je suis sur la roue. Vous seul, peut-être, avez eu le pouvoir de suspendre quelques instans ma douleur, et ce bien d'un moment m'a attachée à vous pour jamais. Mais dites-moi, ma dernière lettre ne vous a-t-elle point déplu? Ne suis-je point mal avec vous? j'en serois bien affligée; mais je suis comme madame Du Châtelet [2], je ne connois guère le repentir. Répondez-moi avec la même franchise que j'ai employée avec vous; estimez-moi assez pour ne pas me dire la vérité à demi, dites-moi tout le mal que vous pensez de moi, et ce n'est pas, comme dit M. de la Rochefoucault [3], pour le plaisir d'en entendre parler que je vous demande de m'en dire; mais c'est pour juger si vous êtes mon ami, si vous le serez; en un mot,

1. A Berlin.

2. Gabrielle-Emilie le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Châtelet, la célèbre et très-infidèle amie de Voltaire, auquel elle donna Saint-Lambert pour successeur. L'on sait que ce n'est pas positivement de regrets qu'elle mourut en 1749.

3. « On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler. » (La Rochefoucauld, *Maxime* 138, édit. Gilbert, p. 87). — La Bruyère a dit également : « Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi; un homme modeste ne parle point de soi. »

j'attache assez d'intérêt à notre liaison, pour être pressée de savoir ce qu'il y a eu de surprise et de méprise dans ce qui nous a rapprochés l'un de l'autre. L'on dit qu'il n'y a rien de plus fort et de mieux fondé que les sentimens dont on ne peut pas se rendre raison. Si cela est vrai, je dois compter sur votre amitié; mais vous ne voulez pas que j'y regarde; pourquoi cela? Est ce que je ne serois pas contente? Ne voyez-vous pas que le mouvement le plus naturel, lorsqu'on acquiert un nouveau bien, c'est de l'examiner, c'est de l'observer de tous les côtés : cette occupation est peut-être la jouissance la plus vive que donne la possession; mais vous, vous ne connoissez pas tous les détails et tous les plaisirs de la sensibilité. Tout ce qui est élevé, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, voilà ce qui est de votre ressort. Les héros de Corneille fixent votre attention : à peine avez-vous jeté les yeux sur les petits pâtres de Gessner. Vous aimez à admirer, et moi je n'ai qu'un besoin, qu'une volonté, c'est d'aimer; mais qu'importe? nous n'aurons pas la même langue; il y a une sorte d'instinct qui supplée à tout; mais rien ne supplée à mille lieues de distance. J'étois si troublée la dernière fois, que je ne vous ai pas dit que Diderot est en Hollande; il y est si bien, il y a déjà tant d'amis qu'il n'avoit jamais vus, qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris, et qu'il oublie qu'il étoit en chemin pour aller en Russie. C'est un homme extraordinaire : il n'est pas à sa place dans la société; il devoit être chef de secte, un philosophe grec, instruisant, enseignant la jeunesse. Il me plaît fort, mais rien de toute sa manière ne vient à mon âme; sa sensibilité est à fleur de peau; il ne va pas plus loin que l'émotion. Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis, de ce qui n'est qu'un peu. Je n'entends pas la langue des gens du monde, ils s'amusent et ils bâillent, ils ont des amis et ils n'aiment rien. Tout cela me paroît déplorable. Oui, j'aime mieux le tourment qui consume ma vie que le plaisir qui engourdit la leur; mais avec cette manière d'être, on n'est point aimable, mais on est aimé, et cela vaut mille fois mieux que de plaire.

Que je voudrois savoir si vous irez en Russie [1] ! J'espère

1. Guibert n'alla pas en Russie. Après un séjour de treize jours à Berlin (10-23 juin), il reprit la route de Dresde pour se rendre à Vienne, par le champ de

que non, et c'est, comme vous dites, parce que je le désire. Il me semble que, de nulle part au monde, les lettres ne viennent si lentement que de la Russie. J'ai relu deux fois, trois fois votre lettre, d'abord parce qu'elle étoit difficile, et puis parce que j'y étois difficile. Ah! si vous saviez combien de fautes d'omission j'y ai trouvées! Mais pourquoi n'en feriez-vous pas? M. d'Alembert attend votre lettre avec grande impatience. M. de Crillon [1] vous a prévenu. Votre ami, M. d'Aguesseau, me parut, au moins le jour qu'il m'a apporté votre lettre, bien extraordinaire; il a l'air de quelqu'un qui est troublé; ses mouvemens ont quelque chose de convulsif. Il dit qu'il est malade, et je le crois; il a formé le projet d'aller à Spa. Je ne sais, mais je suis bien aise qu'il ne soit pas avec vous. Adieu. Je vous ai accablé de questions, vous ne répondez point. Je ne vous demande pas s'il vous seroit agréable de savoir les nouvelles, parce qu'il seroit au-dessus de mon pouvoir de m'en occuper.

bataille de Lowositz, où il note ceci : « Mauvaise position des Autrichiens, étoit trop éloignée du débouché, et permit au roi de Prusse de se former; il est inouï combien cette faute, si contraire aux principes, se commet souvent à la guerre. Seconde faute qu'ils firent en n'attaquant pas le flanc droit de l'armée prussienne, au moment où la cavalerie de cette armée fut obligée de se retirer en désordre à cause du feu de l'artillerie; le flanc droit était en l'air; » par Prague et Collin. Il arriva à Vienne le 1er juillet et y resta jusqu'au 19.

1. Il existait alors deux Crillon : Louis-Alexandre-Nolasque Félix des Barbes de Berton, marquis de Crillon, né en 1742, et François-Félix-Dorothée, comte de Crillon, né en 1748, tous deux fils du duc de Crillon-Mahon, maréchaux de camp en 1784 et députés aux États généraux en 1789. Il s'agit du second, alors colonel du régiment de Béarn, très-répandu parmi les philosophes et ami du prince Emmanuel de Salm-Salm, ami lui-même de M. de Guibert. (V. les *Mém. de Malouet*, I, p. 173.) D'Alembert, dans une lettre de présentation qu'il écrivait au roi de Prusse en sa faveur, comme il avait fait précédemment pour Guibert, s'exprimait ainsi à son sujet : « A ce titre (d'admirateur de Frédéric) M. le comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels et plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connoissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent si fort la plus grande partie de la noblesse française, une honnêteté de caractère et une simplicité de mœurs dont ses pareils ne lui offrent guère l'exemple, enfin la candeur et la vertu même jointes à un esprit juste, sage et cultivé. » (Lettre du 27 septembre 1773. *Œuvres;* Paris, 1805, XVII, 366.) Le comte de Crillon a dû plus tard se reprocher un peu ces éloges, mêlés de trop de sévérité, pour l'ordre auquel il appartenait. Voltaire parlant à d'Alembert du comte de Crillon et du prince de Salm, qui étaient venus le visiter à Ferney en 1774, « tous deux instruits et modestes, tous deux très-aimables, » ajoute : « Tâchez que nous ayons une douzaine de comtes de Crillon et de princes de Salm à la cour de France » (*Corr.*, édit. Beuchot, t. 67, p. 127, 227 et 238.)

Je sais ce qu'on ne sait point encore dans le public, que c'est M. d'Aranda [1] qui est nommé ambassadeur d'Espagne à la place de M. de Fuentès [2]; que celui-ci a la première place de sa cour. Tout cela ne vous fait rien, et ce qui vous étonnera, c'est que cela me fait beaucoup. Ne faut-il pas être folle pour aller s'intéresser à ce qui se passe à Madrid? Adieu encore une fois. Mon genre de folie est digne de votre pitié. De vos nouvelles souvent, longuement; partagez, si vous pouvez, le plaisir que vous me ferez. Combien y a-t-il de lettres que vous seriez plus pressé d'ouvrir que la mienne? trois, dix?

LETTRE IX

Jeudi, 1er juillet 1773.

Oh! si vous saviez combien je suis injuste! combien je vous ai accusé! combien je me suis dit que je ne devois rien attendre ni désirer de votre amitié! et la cause de tout cela, c'est que je ne recevois point de vos nouvelles. Dites-moi donc pourquoi on attend, pourquoi on exige de quelqu'un sur qui on ne compte pas. Mais vraiment, je le crois, vous me pardonnez mes inconséquences; mais moi, je ne dois pas être si indulgente; elles me touchent de plus près que vous. Je ne sais plus ce que je vous dois; je ne sais plus ce que je vous donne; je sais que votre absence me pèse, et je ne saurois me répondre que votre présence me fît du bien. Mais, mon Dieu! quelle situation horrible que celle où le plaisir, où la consolation, où l'amitié, où tout enfin devient poison! Que faire, dites-moi? où retrouver le calme? Je ne sais où je prends la force de résister à des impressions aussi profondes et aussi diverses? Oh! combien de fois l'on meurt avant que de mourir! Tout m'afflige et me nuit; et l'on m'ôte la liberté de me délivrer du fardeau qui m'accable! Au comble du malheur, on veut que je vive; on me déchire égale-

1. Don Pedro-Pablo Abaraca y Bolea, comte d'Aranda, le célèbre ministre réformateur de Charles III, né le 18 décembre 1718, mort en 1799. Écarté du ministère en 1773, il avait reçu en échange l'ambassade de Paris, qu'il ne quitta, en 1792, que pour remplacer le comte de Florida Blanca au ministère.

2. Comte de Fuentès, père du marquis de Mora et ambassadeur extraordinaire d'Espagne en France.

ment et par le désespoir et par l'attendrissement qu'on me cause. Eh! mon Dieu! aimer, être aimé, n'est donc pas un bien! je souffre tous les maux, et j'ai encore à me reprocher de troubler le repos, de faire le malheur de ce que j'aime! Mon âme est épuisée par la douleur: ma machine est détruite, et cependant je vis, et il faut que je vive; pourquoi le voulez-vous aussi? que vous importe ma vie? quel prix pouvez-vous y mettre? que suis-je pour vous? Votre âme est si occupée, votre vie si remplie et si agitée! comment vous reste-t-il le temps de plaindre mes maux, et comment avez-vous donc assez de sensibilité pour répondre à mon amitié? Oui, vous êtes trop aimable, vous avez le ton de l'intérêt, et il me semble que je ne devois point vous en inspirer. Mes lettres vous sont nécessaires, cela peut-il être vrai? oui, puisque vous le dites; mais pourquoi avez-vous donc été si longtemps à m'écrire? pourquoi ne pas m'adresser directement vos lettres? Strasbourg les a retardées de deux ou trois jours. Ce n'est rien pour quelqu'un qui emploie huit mois à satisfaire sa curiosité; mais c'est beaucoup trop pour quelqu'un qui ne connoît plus qu'un genre d'intérêt dans la vie. Je suis ravie (et c'est par là que je voulois commencer) que vous ayez été content du roi de Prusse. Ce que vous me dites sur cette vapeur magique qui l'environnoit[1], est si charmant, si noble, si juste, que je n'ai

1. Nous retrouvons cette phrase dans le récit suivant que Guibert a fait dans son *Journal*, de sa première entrevue avec le roi de Prusse : — « Le 17 juin. Présenté à onze heures du matin au roi, par le général Krokow, dans la galerie au bout du palais. Première impression dont on ne peut se défendre en abordant un roi grand homme. Son air gracieux et affable me remit bien vite. Je restai seul avec lui; le général se retira au fond de la galerie. — Début sur mon ouvrage : compliment flatteur ; puis sur mon âge, sur mes services, sur mon grade, sur la guerre de Corse, sur la politique de la France relativement à cette île, sur M. d'Alembert, sur notre littérature. — La conversation dura trois quarts d'heure. On servoit son dîner, et il me ramena vers la porte. Je hasardai ma demande pour aller en Silésie : accordée avec toute la grâce possible; — que cependant ma clairvoyance me rendoit dangereux ; — qu'il seroit fort aise de m'y revoir ; — que mon ouvrage lui avoit donné grand désir d'en connaître l'auteur. — Taille, visage, maintien de ce prince, conformes à tout ce qu'on m'en avoit dit. J'avoue cependant que, dans cette première conversation, je l'ai mal observé : j'étois tout à ses paroles et au désir d'y bien répondre. *Une sorte de vapeur magique me sembloit environner sa personne;* c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour d'un saint et la gloire autour d'un grand homme. Je me rappelle actuellement ses traits comme si je l'avois vu en songe. Ce sont tous les détails que je sais de sa vie privée, de son caractère ; c'est son portrait ressemblant que j'ai sous les yeux, qui me font retrouver

jamais pu m'en taire : je l'ai lu à tous ceux qui méritoient de l'entendre. Madame Geoffrin[1] a voulu que je lui en donnasse une copie. Je l'ai envoyé plus loin, et cela sera bien senti. Vous n'allez donc pas en Russie; cela me fait un plaisir sensible. Oui, laissez-moi encore vous dire combien je trouve aimable votre amitié. Vous répondez à tout, vous causez, vous êtes encore près, lorsque vous êtes à mille lieues. Mais d'où vient donc que cette femme ne vous aime pas à la folie, comme vous voudriez l'être, comme vous méritez de l'être? A quoi donc peut-elle employer son âme et sa vie? Ah! oui, elle n'a ni goût, ni sensibilité, j'en suis sûre. Elle devroit vous aimer, ne fût-ce que par vanité; mais de quoi vais-je me mêler? vous êtes content, ou si vous ne l'êtes pas, vous aimez le mal qu'elle vous fait: pourquoi donc vous plaindrois-je? Mais cette autre malheureuse *personne!* c'est elle qui m'intéresse; lui avez-vous écrit? son malheur est-il toujours aussi profond? Je dois vous dire que l'autre jour, chez la comtesse de Boufflers[2], on parla beaucoup de vous et du *Connétable;* la jeune de Boufflers[3] me dit qu'elle vous croyoit fort amoureux; que cela lui avoit fait regarder avec attention madame de ***. Il y avoit là un homme, qui assura que vous ne l'étiez plus, que vous l'aviez aimée, que cela étoit usé, et qu'il croyoit que vous ne seriez jamais longtemps heureux ou malheureux par la même femme; que l'activité de votre âme ne lui permettoit pas de se fixer longtemps au même objet; et de là une dissertation *spirituelle* sur des choses sensibles et sur la passion. La comtesse de Boufflers finit par dire qu'elle ne savoit pas de qui vous étiez

ce que j'ai vu confusément et avec trouble. » (*Journal*, I, 215. Voy. encore *Œuvres de d'Alembert*, édit. 1805, XVII, p. 367.)

1. Marie-Thérèse Rodet, dame Geoffrin, née en 1699, morte en 1777, célèbre par son salon, qui succéda à celui de madame de Tencin et rivalisa avec celui de madame du Deffant. V. son *Éloge*, par d'Alembert, Morellet, Thomas; les *Mémoires* de Marmontel, les *Souvenirs* de madame Necker, etc.

2. Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet-Saujeon, fille de Charles-François, comte de Saujeon, et de Marie-Louise-Angélique de Barberin de Reignac, née à Paris le 4 septembre 1725, mariée en 1746 à Édouard, marquis de Boufflers-Rouverel, connu sous le titre de comte de Boufflers. Sa liaison avec le prince de Conti, dont elle tenait le salon au Temple, l'avait fait surnommer l'*Idole*.

3. Amélie-Constance Puchot des Alleurs, belle-fille de la précédente, née vers 1749, fille de Rolland Puchot, comte des Alleurs, mort en 1754 ambassadeur à Constantinople, et d'une princesse Lubomirska, mariée à Louis-Édouard, marquis de Boufflers, né le 3 déc. 1746, emprisonnée sous la Terreur. Il ne faut pas la confondre avec Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun, née en 1751, guillotinée en 1794. Avec son fils s'éteignit en 1858 le nom de Boufflers.

amoureux, mais que ce n'étoit plus de madame de ***; et qu'elle jugeoit, par les billets qu'elle avoit reçus de vous à votre départ, que vous étiez fortement attaché, et que votre éloignement déchiroit votre âme; et puis cette réflexion si naturelle: *et cependant pourquoi aller en Russie?* Mais peut-être c'est pour se guérir, peut-être est-ce pour étouffer le sentiment de la personne qu'il aime? Enfin, après bien des conjectures sans intérêt, on vint à me demander si je vous aimois, si je vous connoissois beaucoup: car je n'avois pas dit un mot. Oui, je l'aime beaucoup, et quand on le connoît un peu, il n'y a que cette manière de l'aimer. — Eh bien, vous savez donc ses liaisons? quel est l'objet de sa passion? — Eh! non, en vérité, je n'en sais rien du tout. Je sais qu'il est à Berlin, qu'il se porte bien, que le roi l'a reçu parfaitement, qu'il verra ses troupes; qu'il ira en Silésie. Voilà ce que je sais: voilà ce qui m'intéresse. Et l'on parla de l'Opéra, de madame la dauphine[1], et de mille *choses intéressantes.* Je vous conte tout cela pour vous dire que je n'aime pas que tout le monde connoisse vos affections, vos dégoûts, vos inconstances. Je ne voudrois entendre parler que de votre mérite, de vos talens et de vos vertus; ai-je tort? Vous vouliez plusieurs lettres à Vienne, et il est possible que vous n'en ayez point, ou que vous en soyez accablé. Je vous ai écrit trois fois à Berlin depuis le 6 juin. Sans doute, on vous renverra vos lettres; si elles y attendoient votre retour, elles seroient de vieille date lorsque vous les recevriez: mais je m'en rapporte au besoin que vous avez de recevoir de ces lettres dont la privation vous *tourne la tête.* En grâce, ne me traitez pas si bien; ne m'écrivez pas la première, parce qu'alors, sans vous en apercevoir, vous ne m'écrivez que pour m'avoir écrit. Ne venez à moi que lorsque vous n'avez plus rien à lui dire: cela est dans l'ordre, l'amitié ne doit arriver *qu'après;* quelquefois elle est à une grande distance, quelquefois aussi elle est bien près, trop près peut-être; les malheureux aiment, ils aiment tant ce qui les console! il est si doux d'aimer ce qui plaît! Je ne sais pourquoi j'ai quelque chose qui m'avertit que je pourrois dire de votre amitié ce que le comte d'Argenson[2] dit en voyant, pour la première

1. Marie-Antoinette, qui avait fait, comme dauphine, son entrée solennelle à Paris, le 8 juin 1773, et avait, pour la première fois, assisté à l'Opéra le 15 juin.

2. Marc-Pierre de Voyer, comte d'Argenson, fils du célèbre lieutenant-

fois, la jolie mademoiselle de Berville, qui était sa nièce[1]: *Ah! elle est bien jolie! il faut espérer qu'elle nous donnera bien du chagrin.* Qu'en pensez-vous? Mais vous êtes si fort, si modéré, et surtout si occupé, que cela vous met à l'abri des grands malheurs et des petits chagrins. Voilà comme il faut avoir de l'esprit, comme il faut avoir des talens: cela rend supérieur à tous les événemens. Quand on est, avec cela, aussi honnête et surtout aussi sensible que vous, on est sans doute affecté douloureusement, on l'est assez pour contenter l'amitié ordinaire, mais on est bientôt détourné des mouvemens de l'âme, lorsque la tête est vivement et profondément occupée. Oui, je vous le prédis, et j'en suis bien aise: vous n'éprouverez plus de ces malheurs qui bouleversent l'âme; vous êtes assez jeune pour recevoir encore de légères secousses; mais je vous réponds que vous vous remettrez bientôt en mesure; ah! je vous en réponds: vous ferez une grande fortune, vous aurez une grande célébrité. Je vais vous faire horreur, je vais vous montrer une âme bien petite, bien commune; mais je ne saurois qu'y faire. Toutes les fois que je viens à vous regarder dans l'avenir, je me sens glacée; et ce n'est point parce que ce qui est grand attire l'admiration et m'écrase; mais c'est que ce qui est grand mérite bien rarement d'être aimé. Convenez que je suis presque aussi bête que je suis folle: je suis bien pis que cela. J'ai ce certain genre, le seul mauvais, à ce que dit Voltaire[2]; je l'ose nommer, je vous en ai si bien pénétré que je n'ai pas besoin de vous dire que c'est le genre ennuyeux. *La différence* de nos affections, la voici: c'est que vous êtes au bout du monde, c'est que vous êtes assez calme pour jouir de tout; et moi je suis à Paris; je souffre et je ne jouis de rien, voilà tout, comme dit Marivaux. J'ai reçu beaucoup de

général de police et frère cadet du marquis d'Argenson, l'auteur des *Mémoires*, né en 1696, condisciple de Voltaire, ministre de la guerre de 1742 à 1757; il mourut en 1764.

1. En réalité, sa petite-nièce, Éléonore-Louise Le Gendre de Berville, fille du marquis de Berville et d'Adélaïde Le Gendre de Maigremont, fille elle-même de Catherine-Marguerite-Magdeleine de Voyer d'Argenson, sœur du comte d'Argenson, mariée en 1715 à Thomas Le Gendre, seigneur de Gaillefontaine. Elle épousa, en 1761, le marquis du Hallay.

2. « Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. » Voltaire, préface de l'*Enfant prodigue*, comédie en vers de dix syllabes, représentée en 1736 et publiée en 1738. Cette maxime célèbre, qui forme un vers, a été souvent prise pour tel, et même insérée, par François de Neufchâteau, dans une de ses poésies.

détails: ils ont calmé mon désespoir; j'ai vu qu'il n'y avoit rien à craindre de ce dernier accident; mais concevez s'il est possible d'avoir un moment de repos, en tremblant sans cesse pour la vie de quelqu'un à qui l'on sacrifieroit la sienne à tous les instans. Ah! si vous saviez combien il est aimable, combien il est digne d'être aimé! Son âme est douce, tendre et forte; je suis assurée que c'est l'homme du monde qui vous plairoit et vous conviendroit le plus. . .

. . . .

. . . .

C'est vous qui me donnez mes défauts: vous en avez le privilége exclusif. Je suis, avec tous mes autres amis, la meilleure et la plus facile de toutes les créatures: il me semble qu'ils me font toujours grâce, et qu'ils me préviennent sur tout; je passe ma vie à les remercier, à les louer, et je me plains de vous, mais ce n'est qu'à vous; je vous critique, je vous désapprouve: pourquoi cette différence? Mais croyez-vous qu'il n'y ait qu'un an que nous nous connaissons? cela me paroît impossible. La raison que vous me donnez pour le refus du *Connétable* n'est pas bien bonne: vous savez que j'avois un copiste sûr. . . . .

LETTRE X

Mercredi au soir, 14 juillet 1773.

Mon Dieu! que vous êtes aimable, et que vous m'étonnez, en revenant à moi d'aussi loin, étant aussi occupé, aussi dissipé! comment se fait-il que vous pensiez même à quelqu'un qui ne peut avoir de mérite auprès de vous que celui de vous avoir paru capable d'aimer et de souffrir? De quel usage vous seront jamais ces tristes facultés? vous n'avez pas besoin d'être aimé, et vous seriez fâché de me faire souffrir; quel prix pouvez-vous donc mettre à une liaison où tout l'avantage est de mon côté? Vous me faites des questions auxquelles je ne suis pas en état de répondre. Hélas! il faudroit être calme pour répondre à l'indifférence qui interroge: le malheur, la durée des souffrances m'ont mise dans une espèce de stupidité qui m'ôte le pouvoir de penser; il ne me reste tout juste de raison que ce qu'il en faut pour

me juger, pour condamner tous mes mouvemens, pour m'affliger de tous mes sentimens. Mon âme a la fièvre continue avec des redoublemens qui me conduisent souvent jusqu'au délire. Oh! s'il étoit vrai que de l'excès du mal on voit naître quelquefois le bien, je devrois espérer quelque soulagement. Non, je ne puis plus suffire aux diverses agitations qui déchirent mon cœur, et je me reproche la faiblesse qui m'entraîne à vous montrer ce que je souffre. Il me semble que je ne peux point exciter votre intérêt: je n'ai aucun droit à votre sensibilité; et si j'en avois, ce n'est pas de ma douleur que je voudrois la nourrir. Non, vous ne me devez rien, et je vais vous le prouver: je déteste, j'abhorre la fatalité qui m'a forcée à vous écrire *ce premier billet*, et dans ce moment peut-être, elle m'entraîne avec autant de puissance. Je ne voulois pas vous parler de moi; je voulois simplement vous remercier de m'avoir écrit avant que d'arriver à Vienne. Je voulois vous répondre, et non pas vous parler; je n'accepte aucune de vos louanges, et je vais vous étonner: c'est qu'elles ne me louent point. Que m'importe que vous jugiez que je ne suis pas bête? Il est singulier, mais il est pourtant vrai, que vous êtes l'homme du monde à qui je me soucie le moins de plaire. Expliquez-moi cette bizarrerie; expliquez-moi aussi pourquoi je vous juge avec une sévérité insupportable; pourquoi je me trouve injuste à tout moment avec vous; pourquoi, ne croyant pas à votre amitié, j'en chicane toutes les expressions; pourquoi, enfin, ayant à me louer de vous, je serois tentée de m'en plaindre? Oui, ma raison me dit que je devrois vous demander pardon; car ma pensée vous offense sans cesse, et mon âme se révolte au seul sentiment que vous pourriez me faire grâce. Eh! non, je n'en veux point: jugez-moi sévèrement; voyez toute mon injustice, voyez toute mon inconséquence, et laissez-vous aller au mouvement que cela doit vous inspirer. Oh! je vous l'ai dit, nous ne ferons point de tout ceci l'amitié de Montaigne et de La Boétie. Ces gens-là étoient calmes; ils n'avoient qu'à se livrer aux impressions douces et mutuelles qu'ils recevoient, et nous, nous sommes malades, mais avec cette différence, que vous êtes un malade plein de force et de raison, qui se conduira de manière à jouir incessamment de la plus excellente santé; tandis que moi, je suis atteinte d'une maladie mortelle dans laquelle tous les soulagemens que j'ai voulu apporter, se sont convertis en

poison, et n'ont servi qu'à rendre mes maux plus aigus. Ils sont d'une nature étrange; ils ont dépravé ma raison, et égaré mon jugement; car je ne voudrois point guérir; je ne me sens que le besoin de mourir. Ah! mon Dieu! que je serois fâchée de voyager! Que je serois fâchée de dévorer cent volumes en deux mois de temps! que je serois fâchée de valoir autant que vous, et d'être destinée à autant de succès et à autant de gloire! si vous saviez combien mon âme est petite; elle ne voit qu'une seule chose dans la nature qui vaille la peine de l'occuper. César, Voltaire, le roi de Prusse lui paroissent quelquefois dignes d'admiration, mais jamais dignes d'envie. Je vous ferois trop d'horreur, si je vous disois le sort que je préférerois à tout ce qui respire; oui, je suis comme Félix;

> J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables.
> J'en ai de violens; j'en ai de pitoyables;
> J'en ai même de..... [1].

Mais vous n'entendriez pas cette langue, et je vous ferois rougir d'avoir pu penser que mon âme avoit quelques rapports avec la vôtre; vous me faites trop d'honneur en m'élevant jusqu'à vous; mais aussi gardez-vous bien de me mettre à côté des femmes que vous estimez le plus; vous les affligeriez et vous me feriez mal. Vous ne savez pas tout ce que je *vaux*: songez donc que je sais souffrir et mourir; et voyez après cela si je ressemble à toutes ces femmes qui savent plaire et s'amuser. Hélas! l'un me répugne autant que l'autre me seroit impossible. Je sais mauvais gré à tout ce qui vient me distraire et me détourner. Il y a des objets que rien ne peut me faire perdre de vue. Ce que j'entends nommer dissipation et plaisir, ne fait que m'étourdir et me fatiguer; et si quelqu'un avoit eu la puissance de me séparer un moment de mes malheurs, je crois que, loin de lui porter de la reconnoissance, je devrois l'en haïr. Qu'en pensez-vous? vous qui me parlez de mon *bonheur*, et qui me faites espérer que, s'il dépend de votre amitié, vous me l'accorderez. Non, Monsieur, votre amitié ne fera point mon *bonheur*, parce que cela est impossible; elle me consolera, elle me fera souffrir peut-être, et je ne sais si j'aurai à me louer, ou à me plaindre de ce que je vous devrai.

1. *Polyeucte*, acte III, scène 5.

Pourquoi donc avez-vous l'air de vous justifier d'avoir lu le *Connétable*? Il seroit désobligeant de vous refuser au plaisir que vous pouvez faire et recevoir. Le roi de Prusse a écrit à M. d'Alembert une lettre charmante; elle est pleine d'éloge de vous, et il se promet bien d'entendre le *Connétable*[1]. Je suis sûre qu'il en sera ravi; cette tragédie est au ton de son âme, à beaucoup d'égards. Adieu; donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne formez point le projet de m'écrire quatre mots. Gardez ce projet pour vos connoissances; il y a même des amis qui en seront contens; mais moi je suis si difficile à contenter! Vous me direz si vous avez reçu mes lettres.

LETTRE XI

De Paris, le 25 juillet 1773.

Eh! non, ne vous y trompez pas: les plus grandes distances ne sont pas celles que la nature a marquées par les lieux; les Indes ne sont pas si loin de Paris, que la date du 27 juin n'est éloignée de celle du 15 juillet; voilà le véritable éloignement, voilà les séparations effroyables: c'est l'oubli de l'âme; cela ressemble à la mort, et cela est pis, puisque cela est senti longtemps. Mais n'allez pas croire que je vous fasse des reproches: eh, mon Dieu! je n'en ai pas le droit: vous ne me devez rien, et moi je dois vous ren-

1. Guibert lut plus tard, le 2 septembre, ce fameux *Connétable*, chez le prince royal de Prusse; mais le roi ne l'entendit pas par des circonstances que l'auteur explique lui-même ainsi : « M. de Rosières m'avoit dit le matin que le Roi lui en avoit parlé, qu'il désiroit l'entendre, mais que tous les jours des affaires lui étoient survenues; qu'à Breslau il avoit eu un jour de libre, et que ce jour-là, on lui avoit répondu que j'étois à Roswald : j'y étois en effet. Le Roi ne m'avoit rien dit à Neiss; ainsi je n'avois pas voulu me gêner sur une partie qui me faisoit plaisir. Les rois ont des caprices; le roi de Prusse particulièrement en est pétri. Peut-être fis-je mal de ne pas lui écrire en arrivant, afin de le prévenir, afin de lui offrir cette lecture; mais il avoit écrit à M. d'Alembert qu'il l'entendroit. Il m'avoit fait dire par le Cat, qu'il me la demanderoit; il m'en avoit parlé plusieurs fois. Il en avoit parlé en route au prince de Brunswick, à ce que me dit le comte de Zinzendorff; il en avoit parlé au comte de Zinzendorff à Breslau; il les avoit nommés pour y assister : je n'ai su tout cela qu'aujourd'hui. Enfin, je ne fis rien; je crus devoir attendre et le roi de Prusse ne l'a pas entendu.... Le Prince royal goûta [cette lecture], fut attendri, sentit quelques endroits; mit dans ses remerciemens une honnêteté et une grâce intinies. » (*Journal*, II, p. 221.)

dre grâce des marques de votre souvenir. Vous aurez été accablé de mes lettres à votre retour de Hongrie[1]: voilà la troisième adressée à Vienne: on a dû vous en envoyer deux ou trois de Berlin. Dans l'éloignement où vous êtes, il faut, s'il vous plaît, employer cette formule triviale: *j'ai reçu telle lettre, etc.* Je savois, il y a longtemps, par le baron de Kock, officier général au service de l'Impératrice, que les camps n'auroient pas lieu. On croit ici que l'Empereur et le roi de Prusse se sont donné rendez-vous dans quelque ville de leurs nouvelles possessions; mais vous aurez rempli le temps d'une manière utile: ainsi vous regretterez peu les camps. Quoi! de bonne foi, vous voulez que je vous réduise à ma taille? C'est donc parce qu'il vous est plus facile de vous plier qu'à moi de m'élever, et qu'à quelque mesure que je vous voie, vous resterez à la vôtre, qui est telle que peu de gens peuvent y atteindre; mais, en vérité, permettez-moi de ne pas regarder comme un effet de confiance ni d'amitié ce que vous me dites de votre caractère. Hélas! savez-vous ce que vous me confiez, en me découvrant les inconséquences qui vous agitent? c'est que je suis une bête, qui ne voit rien, qui n'observe rien: car, sans doute, si vous n'êtes ni dissimulé, ni faux, j'aurois dû démêler ce que vous croyez m'apprendre de vous-même; et voulez-vous que moi je vous apprenne une chose d'une science profonde? C'est que, ni vous, ni moi ne vous connoissons parfaitement: vous, parce que vous êtes trop près, et que vous vous observez trop, et moi parce que je vous ai toujours vu avec crainte et embarras. Oh! si jamais je vous revois, je vous regarderai mieux: il me semble que ma vue s'est raffinée. Ce que vous me dites sur la cause de vos courses continuelles est charmant; cela est plein d'esprit et de grâce, et en voilà bien assez pour que cela puisse se passer de vérité. *Je remplis ma jeunesse, pour que ma vieillesse ne puisse pas me reprocher de ne l'avoir pas employée.* Vous voyez bien que c'est l'avare qui, en laissant mourir de faim ses enfans, se justifie à lui-même sa dureté, en disant qu'il leur amasse du bien pour qu'ils en jouissent après lui. Soyons plus simples: ne cherchons point de prétexte pour justifier nos goûts et nos passions; vous

1. Parti de Vienne le 19 juillet, Guibert avait été visiter la Hongrie (Presbourg, Eisenstadt, Carlstadt) et les confins militaires, et repris le chemin de Vienne, par Gratz, Neustadt, 31 juillet. (*Journal*, t. II, p. 1-106.)

allez au bout du monde, parce que votre âme est plus avide que sensible. Eh bien, quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeune, vous avez connu l'amour, vous avez souffert, et vous en avez conclu que vous étiez sensible; et cela n'est pas vrai. Vous êtes ardent, vous êtes passionné, vous seriez capable de tout ce qui est fort, de tout ce qui est grand: mais vous ne ferez jamais que des choses de mouvement, c'est-à-dire, des actions, des actes détachés; et ce n'est pas comme cela que procèdent la sensibilité et la tendresse. Elles attachent, elles lient, elles remplissent toute la vie, elles ne laissent place qu'aux vertus douces et paisibles, elles fuient l'éclat; tout ce qui les sépare et les éloigne de leur objet leur paroît malheur ou tyrannie. Voyez après cela et comparez. Je vous l'ai déjà dit: la nature ne vous a point fait pour être heureux, elle vous a condamné à être grand: soumettez-vous donc sans murmure. Je crois de reste tout ce que vous me dites de l'avantage de ce pays-ci sur tous les autres. Je ne sais si vous rapporterez de votre voyage le dégoût de voyager, mais je suis bien sûre que vous n'en rapporterez pas la possibilité de pouvoir vous fixer quelque part. Vous aurez jugé avec justice et justesse ce qui est bon, ce qui est meilleur; mais vous ferez comme les Italiens font de la musique, ils préfèrent la nouvelle à la bonne. Je vous demande pardon, je contrarie vos paroles; mais convenez que je suis bien au ton de votre âme. Voulez-vous que je vous parle de la mienne? voici mon état. N'avez-vous jamais vu de ces malades attaqués de maux lents et incurables? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent: *Cela va aussi bien que son état le comporte*; c'est-à-dire, il mourra, mais il a quelques momens de répit: voilà tout juste l'espèce de santé de mon âme. Au plus violent orage a succédé le calme. — Sa disposition morale[1] est telle que je la ferois selon mon souhait et selon mon cœur; mais que sa santé est alarmante! cependant suis sûre qu'il ne fait pas une faute de régime: il aime la vie parce qu'il se plaît à aimer et à être aimé; il n'y tient que par là. Oh! si vous saviez combien il est aimable! oui, vous m'aimeriez un peu; mais vous ne feriez pas grand cas de moi, d'avoir été capable d'une distraction. Oh! qu'êtes-vous donc, pour m'avoir dé-

1. De l'état de son âme, Mlle de Lespinasse passe ici brusquement à celui de M. de Mora : il n'étoit pas en effet besoin de transition.

tourné un instant de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures? Oui, si vous le connoissiez, ou quand vous le connoîtrez, vous verrez que, dans le jugement que j'en porte, il n'y a ni illusion, ni prévention. Eh bien, est-ce assez vous montrer mon âme? Mon amitié est-elle passive, active ou indiscrète? — Le chevalier d'Aguesseau vous aura mandé que j'avois perdu patience. Je lui avois envoyé demander de vos nouvelles; dans ce moment-là, il n'en avoit pas eu: mais dès qu'il reçut une lettre du 8, il me manda que vous vous portiez bien; et alors, je fus tentée de vous écrire, pour vous remercier de ce que vous aviez un ami qui avoit pu me tirer d'inquiétude; et puis je trouvai qu'il valoit mieux vous attendre. Oui, en effet, je veux vous attendre et toujours. Pourquoi irois-je plus vite que vous? je me fatiguerois et je gênerois vos pas. Je ne veux plus qu'aucune affection agite mon âme douloureusement, c'est trop. Je ne sais pas comment je puis suffire à la dépense que je fais. Il est vrai que j'ai réuni toutes mes forces en un seul point. Toute la nature est morte pour moi, excepté quelques objets qui animent et remplissent tous les momens de ma vie. Je n'existe pour rien: les choses, les plaisirs, la dissipation, la vanité, l'opinion, tout cela n'est plus à mon usage, et j'ai regret au temps que j'y ai donné, quoiqu'il ait été bien court: car j'ai connu la douleur de bonne heure, et elle a cela de bon qu'elle écarte bien des sottises. J'ai été formée par ce grand maître de l'homme, *le malheur*. Voilà la langue qui vous a plu: elle vous a rapproché de l'endroit sensible de votre âme, dont la dissipation et le ton aimable de ce pays-ci vous éloignoient sans cesse. Vous m'avez su gré de vous ramener à ce que vous aviez aimé, à ce que vous aviez souffert: oui, il y a une espèce de douleur qui a un tel charme, qui porte une telle douceur dans l'âme, qu'on est tout prêt à préférer ce mal à ce qu'on appelle *plaisir*. Je goûte ce bonheur ou ce poison deux fois la semaine; et cette sorte de nourriture m'est bien plus nécessaire que l'air que je respire. — La comtesse de Boufflers m'a beaucoup parlé de vous, et de ce qu'elle vous mandoit; elle vous aime, parce que vous avez fait le *Connétable* et il y a assurément de quoi fonder son goût. Et moi je vous aimerois bien mieux, si vous n'étiez pas le *Connétable*. Oh! combien j'ai l'âme petite et bornée! je hais également les Patagons et les Lilliputiens; mais que vous importe mon

goût ? — Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à grossir votre écriture; mais j'ai envie cependant de m'en plaindre : cela m'a ravi quelques lignes. Au nom de Dieu, restez comme vous êtes; écrivez des pieds de mouche, faites le tour du monde, mais commencez par Paris; en un mot, ne changez pas un cheveu à votre manière d'être. Je ne sais pas si c'est la meilleure; mais elle m'est la plus agréable possible. Cette louange n'est-elle pas *fade?* Ne vous moquez pas de moi; je suis bien bête, mais je vous assure que je suis une bonne créature, n'est-ce pas?

LETTRE XII

Dimanche au soir, 1er août 1773.

Vous êtes trop aimable ; vous me surprenez en bien ; il est ravissant d'avoir un plaisir sur lequel on ne comptoit point, et je suis charmée de vous devoir un mouvement qui fait du bien à mon âme. J'avois reçu hier une lettre de vous, du 18[1] ; j'étois bien contente de voir que les dates se rapprochoient ; que vous n'y mettiez plus quinze jours d'intervalle, et que je ne devois pas ce changement au regret que je vous avois marqué : c'étoit à vous, c'étoit à votre amitié ; j'aime bien mieux ce qu'elle me donne que ce que j'en obtiendrois. Je voulois vous remercier, vous dire foiblement ce que je sens bien vivement ; et j'ai été plus heureuse encore, j'ai reçu une autre lettre de vous aujourd'hui, du 18. Mon premier mouvement (je ne sais pourquoi) a été la crainte : l'habitude du malheur gâte tout ; mais j'ai été bientôt rassurée. Je vous ai trouvé bon, sensible, près de mon âme. Il me sembloit que je devois m'applaudir d'avoir souffert, puisque ma douleur vous avoit intéressé. Oh ! de combien de regrets vous remplissez ma vie ! je jouirois de votre amitié ; elle feroit ma consolation, elle feroit mon plaisir, et vous êtes à mille lieues ? Je ne saurois me défendre de la crainte que tant d'objets nouveaux, qu'une vie aussi occupée et aussi dissipée que celle que vous êtes forcé de mener, ne détruisent ou du moins n'affoiblissent une liaison et un intérêt auxquels il a manqué peut-être le

1. La veille de son départ de Vienne pour la Hongrie.

degré de chaleur qui en fait un besoin du cœur, ou le temps qui en fait une habitude. J'avoue que je mets bien peu de prix à ce dernier lien, c'est le sentiment de ceux qui n'en ont point ; mais voyez la funeste disposition de mon âme : je m'occupe de crainte, de regret, lorsque je devrois jouir des témoignages et des preuves de votre amitié. Elle est bien douce, elle est bien indulgente cette amitié : vous me pardonnez toute mon injustice, je vous ai accusé mille fois ; mais en même temps je ne me suis jamais repentie de m'être livrée à vous par la confiance la plus intime. Il est impossible avec vous d'avoir à se reprocher une méprise, et par là on est à l'abri des grands malheurs ; car remarquez que toutes les tragédies sont fondées sur une méprise, et que presque tous les malheurs ont la même cause ; mais ne me punissez donc pas d'avoir été injuste, en ne me parlant plus de ce qui vous intéresse. Dites-moi tout ce que vous éprouvez, et je vous promets de le partager, et de vous dire encore l'impression que j'en recevrai. Je vous aime trop pour pouvoir m'imposer la moindre contrainte ; je préfère avoir à vous demander pardon, que de ne point faire de fautes. Je n'ai plus d'amour-propre avec vous, et je n'entends point toutes ces règles de conduite qui font qu'on est toujours content de soi, et qu'on est si froid avec ce que l'on aime. Je hais la prudence, je hais même (souffrez que je vous le dise) *ces devoirs de l'amitié* qui font substituer la discrétion à l'intérêt, et la délicatesse à la sensibilité. Que vous dirai-je ? j'aime l'abandon ; je n'agis que de premier mouvement, et j'aime à la folie qu'on soit de même avec moi. Ah ! mon Dieu ! que je suis loin de vous valoir ! je n'ai point vos vertus, je ne connois point de devoirs avec mon ami ; je me rapproche de l'état de nature : les sauvages n'aiment pas avec plus de simplicité et de bonne foi. Le monde, le malheur, rien n'a pu corrompre mon cœur. Je ne serai jamais en garde contre vous ; je ne vous soupçonnerai jamais. Vous dites que vous avez de l'amitié pour moi ; vous êtes vertueux : que puis-je avoir à craindre ? Je vous laisserai voir le trouble et l'agitation de mon âme, et je ne rougirai point de vous paroître faible et inconséquente. Je vous l'ai déjà dit, je ne prétends point à vous plaire ; je ne peux point usurper votre estime, j'aime mieux mériter votre indulgence ; enfin, je veux vous aimer de tout mon cœur, et avoir pour vous une confiance sans réserve. —

Non, je ne vous crois pas *fin*, et je pense, comme vous, que la finesse est toujours une preuve de disette d'esprit ; mais je vous crois bien *bête*, lorsque vous n'entendez pas ce qu'on vous désigne clairement; qu'importe le nom ? il suffit qu'il ne puisse pas gâter ce que je vous ai dit de la personne ; ce qui m'étonne, c'est que je vous l'ai nommée vingt fois, cela me prouve ce que je ne croyois pas, que je prononce son nom comme celui d'un autre; mais ce qui m'étonneroit bien plus encore, ce seroit si vous veniez à ne pas le distinguer des autres; cependant je vous assure qu'il n'est pas fait pour rester dans la foule ; vous verrez.

J'ai vu aujourd'hui le chevalier d'Aguesseau. J'étois fière de pouvoir lui donner de vos nouvelles. Avec les autres personnes qui sont en droit d'en attendre, j'aurois eu un sentiment tout contraire ; j'aurois craint de leur paroître plus heureuse qu'elles, et de vous faire accuser : car la plupart des femmes n'ont pas besoin d'être aimées ; elles veulent seulement être préférées. Le chevalier d'Aguesseau m'a dit qu'il alloit vous écrire et vous mander des nouvelles. Pour moi, je ne m'intéresse qu'à une seule, et je voudrois bien vous la mander.....

Je serai bien aise de revoir le chevalier de Chatelux[1]; mais cependant si j'avois pu ajouter à son voyage ce que je voudrois retrancher du vôtre, je ne le verrois pas sitôt.

1. Jean-François de Chastellux, appelé d'abord le chevalier, puis le marquis de Chastellux, né en 1734, académicien en 1775, mort en 1788. Il était le quatrième fils de Guillaume-Antoine, comte de Chastellux, lieutenant-général, mort en 1742, et de Claire-Thérèse d'Aguesseau, fille du célèbre chancelier de France. Brigadier d'infanterie en 1768, mais soldat philosophe et bel esprit, il publiait, en 1772, son livre sur la *Félicité publique*, qui est son meilleur ouvrage, et composait d'agréables comédies de société restées manuscrites. Marmontel, qui l'avait connu chez Mme Geoffrin, a dit de lui : « Chastellux, dont l'esprit ne s'éclaircissoit jamais assez, mais qui en avoit beaucoup, et en qui des lueurs très-vives perçoient de temps en temps la légère vapeur répandue sur ses pensées, Chastellux apportoit dans cette société le caractère le plus liant et la candeur la plus aimable. Il aimoit la dispute et s'y engageoit volontiers, mais avec grâce et bonne foi; et sitôt que la vérité reluisoit à ses yeux, que ce fût de lui-même ou de vous qu'elle vînt, il étoit content. Jamais homme n'a mieux employé son esprit à jouir de celui des autres. Un bon mot qu'il entendoit dire, un trait ingénieux, un bon conte fait à propos, le ravissoit; on l'en voyoit tressaillir d'aise; et à mesure que la conversation devenoit plus brillante, les yeux de Chastellux et son visage s'animoient : tout succès le flattoit comme s'il eût été le sien. » (*Mémoires*, II, 113.) Voir aussi *Généalogie de la maison de Chastellux*, par le comte de Chastellux, et le *Correspondant*, 25 décembre 1864.

Voyez, je vous en prie, combien je renverse l'ordre de la chronologie ; il y a huit ans que j'aime le chevalier. Je suis bien aise que vous mettiez de l'intérêt dans votre voyage ; je désire même que vous y trouviez du plaisir ; mais ce que je veux par-dessus tout, c'est que vous regrettiez les gens qui vous aiment. Je voudrois que la Turquie, la Hongrie et l'univers ne vous fissent pas oublier que vous manquez à leur bonheur, et je voudrois encore que vous revinssiez dans la résolution de ne pas les quitter au moment où ils commenceront à jouir du charme de votre amitié et de votre société. Adieu. Je ne vous ai pas dit que je suis malade comme une bête : mais mon âme est moins souffrante ; ainsi je ne dois pas me plaindre. Faites que j'aie à me louer de votre caractère, et vous serez bien aimable.

LETTRE XIII

Dimanche, 8 août 1773.

Voyez quelle folie d'aller vous chercher, d'aller vous attendre à Breslau[1] ! vous y serez occupé du roi, des troupes, de vos succès, etc., etc., et rien ne vous portera à jeter vos regards vers Paris. J'ai tort ; Paris est bien grand, mais vous m'y laisseriez dans la foule. Cependant, croyez-moi, il y a peu, mais très-peu, et si je ne craignois de vous affliger, je vous dirois : Il n'y a personne qui vous regrette plus sincèrement que moi. Tout le monde est occupé ou dissipé : moi seule, je crois, je ne saurois perdre de vue ce qui m'afflige, ou ce que je désire. Je ne sais pas comment on fait pour s'accoutumer aux privations : celles qui touchent l'âme sont si sensibles ! elles n'ont point de dédommagement. Je ne conçois point qu'il n'y ait pas encore trois mois que vous êtes parti, et je conçois bien moins encore comment il faudra vous attendre jusqu'à la fin de novembre. Votre présence ne pourroit que me consoler, et je la regrette comme mon plaisir. Ah ! l'amitié, ce bienfait de la nature, est donc un nouveau malheur pour moi ! tout ce qui affecte mon âme en devient le poison. Vous étiez pour

1. Parti de Vienne le 12 août pour assister aux manœuvres de Silésie, M. de Guibert n'arriva à Breslau que le 16 août, en passant par Nicolsbourg, Brünn, Olmütz, Neustadt, Neiss.

moi une connoissance si aimable : votre ton, vos manières, votre esprit, tout me plaisoit ; un degré d'intérêt a tout gâté ; je me suis livrée au bien que vous me faisiez. Ah ! pourquoi avez-vous pénétré dans mon âme ? pourquoi me montriez-vous la vôtre ? pourquoi établir un commerce intime entre deux personnes que tout sépare ? Est-ce vous, ou est-ce moi qui suis coupable de l'espèce de douleur dont je souffre ? Quelquefois je suis arrêtée sur le désir que j'ai de votre retour, parce que je crains que vous n'affligiez mon amitié ; cependant elle sera bien peu exigeante ; vous serez tellement occupé, dissipé et entraîné, qu'à Paris même, vous serez peut-être plus loin de moi qu'à Breslau. Songez donc à tout ce que vous aurez acquis auprès des gens qui aiment par air et par désœuvrement. Vous viendrez de si loin, on s'intéressera tant à ce que vous aurez vu, on sera si charmé de vous voir, de vous entendre, qu'il n'y aura pas moyen de vous dérober à tant d'empressement. Eh bien ! soit ; je ne vous verrai guère et je vous attendrai souvent : c'est quelque chose. D'ailleurs, quand on est honnête et sensible, on revient souvent où l'on est toujours attendu. Je voudrois en être là ; mais au moins n'êtes-vous pas dans l'intention d'abréger, plutôt que de prolonger votre voyage ? Que verrez-vous de mieux, de plus intéressant que ce que vous voyez en Silésie ? et puis, si vous n'avez pas le soin d'écrire de Suède, si vous attendez d'avoir reçu des lettres, vous voyez bien qu'on sera trois mois sans entendre parler de vous, et ce n'est plus là être absent, c'est être mort. Quand vous seriez condamné aux mêmes privations, vous en souffririez moins ; d'ailleurs c'est votre faute : vous vous y êtes soumis en partant, et vos amis n'y ont pas donné leur consentement. En un mot, soit justice, soit générosité, je veux avoir de vos nouvelles, et il n'y a ni raison ni prétexte qui puisse vous autoriser à être jamais aussi longtemps sans m'écrire que vous l'avez été de Prague à Vienne. Songez que vous *devez* beaucoup à ma situation : je suis malheureuse, je suis malade ; voyez si cela ne sollicite pas votre vertu. Ce qu'elle m accordera sera payé d'une reconnoissance infinie. Mon Dieu ! le pauvre motif et le pitoyable sentiment ! ne trouvez-vous pas ? — J'ai lu ces jours passés l'extrait d'un *Éloge de Colbert*[1], qui concourt à l'Académie

1. Cet *Éloge*, mis au concours par l'Académie française, était de Necker,

françoise. Cet extrait m'a paru d'un ton si ferme, si noble, si élevé, si original, que tout à coup j'ai désiré qu'il fût de vous. Je ne sais si le reste de cet ouvrage en seroit digne ; mais vous ne désavoueriez pas le peu que j'en ai vu. — J'ai eu la fièvre tous ces jours passés ; la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai fini ma lettre en tremblant le frisson. Il y a un certain courrier qui, depuis un an, donne la fièvre à mon âme ; mais elle avoit gagné ma mauvaise machine. Je me sens détruite ; et j'ai toujours été si malheureuse, que j'ai quelque chose qui me dit que je mourrai au moment où mon malheur pourroit finir. Revenez, et du moins je serai sûre d'avoir goûté avant de mourir une consolation bien douce pour mon âme. Je me reproche d'avoir été injuste avec vous. Mon Dieu ! si vous avez souffert, vous m'aurez pardonné : il y a des situations qui demandent tant d'indulgence ! — J'ai lu le livre si attendu de M. Helvétius[1]. Je suis effrayée de sa grosseur, deux volumes de six cents pages chacun ! votre *voracité* en viendroit à bout dans deux jours ; mais moi, je ne saurois lire avec intérêt : mes affections retiennent toute mon attention ; je lis toujours ce que je sens, et non pas ce que je vois. Ah ! mon Dieu ! que l'esprit *s'amoindrit* en aimant ! il est vrai que l'âme n'y perd rien ; mais que fait-on d'une âme ? — J'oubliais de vous répondre sur l'affaire du comte de C*** : elle est un peu plus reculée que lorsqu'il en a eu la première pensée ; vous ne pouvez croire quel pauvre homme est celui dont dépend cette affaire : il n'est pas bête, mais c'est le plus sot de tous les hommes. Sa femme vaut mieux : mais l'occupation où elle est d'elle-même absorbe toutes ses facultés. En tout, ce sont des gens dont le vrai mérite est d'avoir un excellent cuisinier. Que de gens, dont on dit du bien, qui n'ont pas d'autre valeur ! Non, l'espèce humaine n'est pas méchante : elle n'est que sotte, et à Paris elle est aussi

qui remporta le prix. H. Walpole le jugeait « l'ouvrage d'un homme d'un très-bon esprit et d'un homme de bien, pas fort éloquent ; » et madame du Deffant disait qu'on y trouvait « de l'affectation dans le style, des pensées obscures et trop métaphysiques. » (*Corresp.*, édit. Lescure, II, 347 et 349.) Voltaire se fit le défenseur de Colbert, dont les doctrines économiques étaient fort attaquées dans cet *Éloge*. (*Lettre* du 1er nov. 1773.)

1. Il s'agit du livre *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation* (s.l., 1772, 2 vol. in-8), ouvrage posthume d'Helvétius, mort en décembre 1771, et qui était un commentaire fort indigeste du livre de l'*Esprit* paru en 1758.

vaine et aussi frivole que sotte : mais qu'importe, pourvu que ce qu'on aime soit bon, aimable et excellent ?

Ah ! si vous saviez ce qui amuse, ce qui attache le public ! une tragédie de M. Dorat (elle est dénuée d'esprit, d'intérêt et de talent), et puis encore une comédie de M. Dorat[1]. C'est le chef-d'œuvre du mauvais goût et du mauvais ton ; c'est un jargon inintelligible. Enfin les applaudissemens qu'on donne à cela m'avoient réellement attristée l'autre jour. Cela est fait pour décourager le talent.

LETTRE XIV

Dimanche, 15 août 1773.

Mon Dieu ! écoutez-moi, et une fois pour toutes, croyez que je ne puis pas avoir de tort avec vous, et vous savez bien pourquoi je ne puis pas avoir de tort. Je n'ai donc point eu de négligence, puisque, depuis le 3 juillet, voilà ma cinquième lettre, le 15, le 26, le 1er août, le 6 ou le 7, et aujourd'hui. Je n'entends pas pourquoi le 3 vous n'aviez pas ma lettre du 15. Je ne puis pas me faire aux irrégularités de la poste ; elles font le tourment de ma vie ; mais vous m'étonnez, vous, d'y mettre autant d'importance. Comment donc votre âme peut-elle suffire à tout ? je ne fais qu'une seule chose, et j'en meurs de fatigue et de douleur. — Cette citation des regrets de ce père, à propos de mes lettres, est bien charmante. Est-ce avec de l'esprit qu'on pénètre si avant dans une âme sensible ? Non ; votre esprit me plairoit, mais il ne me toucheroit pas. Comment avez-vous pu penser que j'aie formé le projet de vous inquiéter ? Eh ! bon Dieu ! où aurois-je trouvé cette sotte confiance ? Vous punir ! et de quoi ? En supposant, ce qui n'est assurément pas, que je fusse mécontente de votre amitié, est-ce que je serois en droit de me plaindre ? et ne seroit-ce pas le comble de l'impertinence d'aller imaginer que mes lettres seront une privation sensible pour vous ? Si je vous dis que je ne suis pas si sottement vaine que la plupart des femmes,

1. *Régulus*, tragédie, et la *Feinte par amour*, comédie en trois actes et en vers, jouées toutes deux pour la première fois le 30 juillet 1773. Dorat était alors capitaine au régiment d'Artois.

vous ne serez pas obligé de m'en croire ; mais connoissez-moi mieux, et vous verrez que je reçois à titre de grâce tout ce qu'on veut bien m'accorder ; que j'en jouis avec sensibilité ; que j'y réponds avec toute la tendresse et la sincérité de mon âme ; mais jamais je ne me sens animée de cette sorte de confiance qu'on ne trouve point dans son cœur, mais bien dans l'amour-propre qui fait exiger de ce qu'on aime, et qui ose quelquefois le mettre à l'épreuve. L'usage du monde n'a point altéré la simplicité et la vérité de mes sentimens. Remarquez que je ne me loue pas, je me défends. — Je suis fâchée et inquiète de votre mal à la jambe ; vous ne la ménagerez pas, quoi que vous en disiez, et voilà de quoi je suis inquiète plus que de votre mal. Mon Dieu ! que vous avez bien raison ! il n'y a rien de si froid et de si plat que de ménager ses amis. Hélas ! le grand malheur de l'absence, c'est de trop ignorer tous les détails qui les touchent. En disant beaucoup, on laisse encore tant à désirer ! Il me semble que mon ami omet toujours ce que j'ai besoin de savoir. Mais pourquoi donc vous excéder de fatigue ! le manque de sommeil épuise la tête, et, quelque forte que puisse être la vôtre, je suis assurée que, lorsque vous avez passé la nuit, vous tirez un moins bon parti des choses et des objets que vous voulez observer, sans compter que vous risquez d'affoiblir votre santé. Pour arriver au but que vous vous proposez, il faut non-seulement vivre, mais se bien porter ; pour s'exalter l'âme au point de tout sacrifier à l'amour de la gloire, je crois qu'il est bon de conserver son estomac. Ah ! si vous saviez combien les souffrances physiques rapetissent l'âme ! je vous réponds que vous ne prodigueriez pas, comme vous le faites, votre sommeil et vos forces. Je vous parle là une langue bien triviale, mais c'est celle de l'amitié. Remarquez que les personnes qui aiment à plaire ne disent pas un mot de tout cela. Le ton de l'intérêt est sans grâce, il est pesant, il se répète ; mais il n'ennuie pas lorsqu'on le sent pour quelqu'un qui le mérite si bien. En effet, il ne tiendroit qu'à moi de croire que l'inquiétude où vous étiez lorsque vous m'avez écrit, troubloit un peu votre jugement ; vous me pressez de vous écrire, sans me dire où il faut adresser ma lettre. Je sais que vous n'êtes plus à Vienne depuis le 12 au plus tard, et cependant je vous y écris : cela n'a pas le sens commun. Ce qui, je crois, ne l'a pas davantage, c'est de vous avoir

écrit à Breslau ; mais pourquoi donc, lorsqu'on fait le tour du monde, conserver le besoin d'entendre parler de ses amis? Ah ! oui, vous êtes bien inconséquent ! en vérité, il y a des momens où je me sens si lasse, que je suis toute prête à vous laisser en chemin. Je suis si malade, je suis si triste, qu'il me semble que ce seroit vous servir que de me laisser tout à fait oublier. Plus vous avez de bonté, plus vous êtes sensible, et plus j'ose vous répondre que vous vous repentirez souvent de vous être livré trop vite à une liaison, dont tout l'avantage devoit être pour moi. — Il y a un article dans votre lettre, sur lequel mes yeux ne pouvoient s'arrêter, et mon âme sembloit s'y attacher. Mon Dieu ! quel mot vous me prononcez ! mon sang se glace ; non, non, mon âme ne chercheroit plus la vôtre. Ah ! cette pensée me fait mourir ! Soyez ma consolation ; calmez, s'il est possible, le trouble de mon âme : mais gardez-vous de penser que je pusse survivre un instant à un malheur dont la seule crainte remplit ma vie d'un effroi qui a détruit ma santé, et qui trouble sans cesse ma raison. Adieu ; je ne saurois continuer : je me sens le cœur serré ; si je puis me distraire, je reprendrai : car j'ai à me justifier et à vous demander pardon, quoique je ne sois pas coupable. . .

Toujours dimanche.

J'ai été tentée de vous avertir que j'avois dit cette phrase sur le roi de Prusse, qui étoit charmante et que je crus pouvoir répéter sans inconvénient. Elle fut trouvée comme elle est, et elle fut répétée tant et tant, qu'elle alla jusqu'à madame du Deffant, qui la trouva très-mauvaise, qui la retourna, qui la commenta, et qui éprouva sur son avis mille contradictions. Enfin, elle finit par dire que, quand vous auriez fait *Athalie* avec le *Connétable*, cela ne l'empêcheroit pas de trouver le fond et la forme de cette pensée détestables. A quelques jours de là, elle en parla à l'ambassadeur de Naples[1], sur le même ton ; cela l'impa-

1. Dominique, marquis de Caraccioli, né à Naples en 1715, mort en 1789, successivement ambassadeur à Turin, à Londres, puis à Paris de 1771 à 1784. Très-lié avec d'Alembert, Diderot, Condorcet, il se rattachait aussi aux économistes par des connaissances spéciales qui lui inspirèrent, en 1785, ses *Réflexions sur la liberté du commerce des grains*. Madame du Deffaut, avec laquelle cet incident de la lettre de M. de Guibert ne le brouilla pas, écrivait de lui à cette date : « J'aime assez le Caraccioli ; il a de la candeur, de la

tienta, et il lui dit que lorsqu'on vouloit critiquer, il falloit au moins citer de bonne foi, et qu'en changeant les termes de cette phrase, il trouvoit encore sa critique aussi sévère qu'injuste. Madame de Luxembourg, madame de Beauveau, devant qui cela se passoit, et qui étoient contre madame du Deffant, demandèrent à l'ambassadeur s'il pourroit avoir une copie de cette phrase: il la leur promit; il vint me conter toute cette sotte dispute, et j'avoue que le plaisir de confondre madame du Deffant me fit céder à la prière de l'ambassadeur : je lui fis copier ces trois lignes, et il s'en alla triomphant. Alors madame du Deffant fut confondue, ou du moins elle n'osa plus dénigrer ce que tout le monde trouvoit charmant. Jusque-là il n'avoit pas été question de savoir à qui vous l'aviez écrite. Elle s'avisa de le demander : l'ambassadeur s'y refusa, elle n'en eut que plus de curiosité ; enfin il lui dit que c'étoit à moi; et il ajouta : C'est à coup sûr par pressentiment que vous avez dénigré quelque chose qui est plein d'esprit et de grâces. Voilà un long récit : je vous l'aurois conté dans le temps; mais c'est que cela me parut pitoyable, transporté à quatre cents lieues. Il faut ajouter que l'ambassadeur me rapporta cette copie qui fut brûlée. Et puis, voyez quelles sottises occupent les gens du monde! quel vide cela prouve! Oui, le malheur est bon à quelque chose: il corrige de toutes ces petites passions qui agitent les gens oisifs et corrompus. Ah! s'ils pouvoient aimer, ils deviendroient bons. Vous voyez, après cela, si je suis coupable d'indiscrétion; et si vous me le dites, je le croirai: mais ne me dites point qu'on croira *que nous nous écrivons pour faire de l'esprit*, etc. Eh! que nous importe ce que les sots ou les méchans croiront: ils ne sont forts que parce qu'on les craint; je les hais, je les fuis, mais je ne les crains plus. Depuis quelques années, j'ai tellement apprécié ceux qui jugent, que je n'oserois pas vous dire le mépris que j'ai pour l'opinion. Je ne voudrois pas la braver, mais voilà tout. Il y a une passion qui ferme l'âme à toutes les misères qui tourmentent les gens du monde, j'en fais la triste expérience. Un grand chagrin tue tout le reste. Il n'y a qu'un intérêt, qu'un plai-

franchise et de la noblesse; il est divertissant, et puis il se plaît avec moi; il me tient fidèle compagnie. » (*Corresp.*, édit. de M. de Lescure, II, 348. Voir encore les *Mém. de Marmontel*, son portrait par d'Alembert, et les *Souvenirs* du baron de Gleichen.)

sir, qu'un malheur et qu'un seul juge pour moi dans toute la nature. Oh! non, je n'ai point de petitesse. Songez que je ne tiens à la vie que par un point : s'il venoit à m'échapper, je mourrois. D'après cette disposition intime, profonde et permanente, vous croirez sans peine que tout est anéanti pour moi. Je ne sais par quelle fatalité ou par quel bonheur, j'ai été susceptible d'une affection nouvelle : en me recherchant, je n'en saurois trouver, ni expliquer la cause; mais quelle qu'elle soit, ses effets mettent de la douceur dans ma vie. Il me paroît inouï que mon malheur ait pu vous intéresser : cela me prouve la bonté, la sensibilité de votre cœur. Je me reproche à présent les remords que j'ai eus en me livrant à mon penchant pour vous : le malheur rend sévère envers soi-même; je me croyois coupable du bien que vous me faisiez; est-ce à présent, étoit-ce alors que je me faisois illusion? en honneur, je n'en sais rien : mais vous, dont le malheur ne bouleverse pas l'âme, vous me jugerez mieux; et quand je vous verrai, vous me direz si je dois m'applaudir ou m'affliger du sentiment que vous m'inspirez. — J'ai reçu hier des nouvelles qui m'alarment : sa santé ne sauroit se raffermir; il est toujours menacé d'un accident funeste, et dont il a été deux fois à l'agonie depuis un an : voyez s'il est possible de vivre. Adieu; donnez-moi de vos nouvelles.

LETTRE XV

Lundi, 16 août 1773.

Je rouvre ma lettre, pour vous dire combien je suis pénétrée de la bonté que vous avez d'être aussi inquiet de n'avoir pas reçu de mes nouvelles. Je n'en conçois pas la raison : car ce sont mes amis qui ont été chargés de remettre mes lettres à la grande poste. M. d'Alembert a reçu hier votre lettre du 6. Je me suis chargée de vous répondre, et je ne vous dirai jamais à quel point je suis fâchée et bien *aise* de vous avoir donné de l'inquiétude ; si j'avois tort, je serois désolée. Mais pourquoi donc avez-vous renoncé à aller dans le nord? Je ne puis croire que ce soit uniquement pour abréger le temps de votre voyage : à qui donc faites-vous le sacrifice de la Suède? Si on l'a exigé, vous êtes con-

tent: le mouvement de cette personne vous a déjà payé. Enfin, si votre retour est avancé, j'aime la personne ou la chose qui en est cause: mais, l'année prochaine, il faudra encore aller en Russie; et puis ne faudra-t-il pas tout à l'heure aller à Montauban; et puis les campagnes, et puis celle où vous trouverez le plaisir et où vous chercherez le bonheur, et puis, et puis: mais n'importe; tout cela vaut mieux que la Suède; et je ne sais, quelque chose me dit que je ne dois pas m'inquiéter de ce qui arrivera l'année prochaine: comme vous le disiez, on a le temps de mourir cent fois. Mais pourquoi n'est-ce pas à moi que vous avez dit que vous abrégiez votre voyage? je l'aurois su un jour plustôt. Vous m'avez fait un reproche; j'ai envie de vous le rendre: est-ce vous qui êtes coupable de ce que me mande le chevalier de Chatelux? Il prétend que je vous aime beaucoup. Comment le sait-il? je n'ai mis que vous et celui à qui je dis tout dans mon secret; lui auriez-vous écrit? Si cela étoit, j'aurois à vous remercier et à me plaindre.

M. d'Alembert est dans ce moment-ci chez madame Geoffrin. Je ne doute pas qu'elle ne se fasse un plaisir d'écrire au roi de Pologne[1]. Savez-vous bien qu'on pourroit mettre sa vanité à vous louer et à vous aimer? mais surtout n'allez pas croire que ce soit ce mouvement qui m'ait portée vers vous: eh! que cela seroit *frêle!* J'espère qu'avant de partir de Vienne, vous aurez été accablé de mes lettres jusqu'au dégoût. N'oubliez pas que vous avez à m'accuser la réception de cinq, en comptant celle-ci. Vous seriez bien aimable, si vous répondiez à toutes mes questions; mais vous manquez de temps et peut-être de confiance; quant à moi, qui ne manque ni de facilité ni d'*indulgence*, je vous pardonnerai. Il me semble que dans cette longue lettre que je vous écris, j'ai omis un article assez curieux; c'est ma santé: elle est détestable: je tousse à mourir, et avec assez d'effort pour cracher le sang. Je passe une partie de ma vie sans pouvoir parler; ma voix est éteinte, et c'est de toutes

1. Stanislas-Auguste Poniatowski, né en 1732, élu, le 7 septembre 1764, roi de Pologne sous la pression des soldats de Catherine II, mort le 12 février 1798. Il s'était lié intimement avec madame Geoffrin, qu'il appelait *maman*, dans un voyage qu'il fit à Paris en 1753 et qu'elle lui rendit à Varsovie en 1766. Sa *Correspondance* avec madame Geoffrin a été publiée par M. Ch. de Mouÿ, Paris, 1875, in-8; mais elle ne contient aucune lettre sur le sujet dont il s'agit ici.

les incommodités celle qui convient le mieux à la disposition de mon âme: j'aime le silence, le recueillement, la retraite. Je ne dors point ou presque point, et je ne m'ennuie jamais. N'allez-vous pas croire que je suis heureuse? Si j'ajoutois que je ne changerois pas ma situation pour celle de qui que ce soit dans le monde, vous me croiriez en paradis; vous auriez tort: pour y aller, il faut être morte, et voilà ce que je voudrois être; mais venez, et écrivez-moi beaucoup, beaucoup.

LETTRE XVI

Ce 22 août 1773.

J'ai reçu hier votre lettre du 10[1], elle m'a fait du bien. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis huit jours! combien mon cœur a été navré de douleur! dans quel trouble, dans quelles alarmes je consume ma vie! je n'ai plus la liberté de m'en délivrer, cela m'est affreux, et il n'est pas au pouvoir de ce que j'aime de faire cesser mes maux: il les sent, il en souffre; il est encore plus malheureux que moi, parce que son âme est plus forte, a plus d'énergie et de sensibilité que la mienne. Depuis un an, tous les momens de sa vie ont été marqués par le malheur: il en mourra et il veut que je vive. Oh! mon Dieu! mon âme ne peut pas suffire à ce qu'elle sent et à ce qu'elle souffre; voyez ma foiblesse; voyez combien le malheur rend indiscret et personnel: je vous occupe de moi, je vous attriste peut-être. Ah! pardonnez-le-moi: cet excès de confiance vient de mon amitié, de ma tendre amitié pour vous. Vous m'avez déjà marqué tant de bonté et d'indulgence, qu'il me semble que je n'en peux plus abuser. Hélas! si vous souffriez, qui est-ce qui le sentiroit et qui le partageroit mieux que moi? vous voyez dans mon âme, vous voyez ce qu'elle est pour vous. Eh! je le sens, au comble du malheur, en invoquant la mort à chaque instant, vous me coûteriez un regret; vous me consolez, et cependant je succombe sous le poids de mes maux. Eh! non, c'est que ce ne sont pas les miens qui me déchirent: ce sont ceux de mon ami, pour lequel je n'ai ni re-

1. Avant son départ de Vienne.

mède, ni consolation : voilà le supplice d'une âme sensible et dévouée ; vous avez aimé, vous m'entendrez et vous me plaindrez. Mais voyez combien l'on saisit avidement ce qui fait espérer quelque soulagement. — D'après ce que vous aviez mandé à M. d'Alembert, je comptois vous voir à la fin de septembre, et vous ne serez ici qu'à la fin d'octobre ; mais au moins y serez-vous ? Hélas ! je ne sais si je puis me permettre d'espérer jusque-là. Je vous parle peut-être pour la dernière fois. Concevez-vous la situation où je suis ? je n'ose me permettre ni projet ni espérance. Ah ! j'avois beaucoup souffert de l'injustice et de la méchanceté des hommes, j'en avois été réduite au désespoir ; mais il le faut avouer, il n'y a point de malheur comparable à celui d'une passion profonde et malheureuse : elle a effacé dix ans de supplice. Il me semble que je ne vis que depuis que j'aime ; tout ce qui m'affectoit, tout ce qui m'avoit rendue malheureuse jusque-là, s'est anéanti ; et cependant aux yeux des gens calmes et raisonnables, je n'aurois de malheurs que ceux que je ne sens plus ; ils appellent les passions des malheurs factices. Hélas ! c'est qu'ils n'aiment rien ; c'est qu'ils ne vivent que de vanité et d'ambition, et moi je ne vis plus que pour aimer. Je ne suis plus au ton ni aux sentimens de la société : il y a bien plus, je serois incapable de remplir aucun devoir ; mais heureusement je suis libre, je suis indépendante, et en me livrant tout entière à ma disposition, je n'ai point de remords, parce que je ne manque à personne. Mais voyez le peu de cas que vous devez faire de moi ; je me reproche souvent la bonté et l'estime qu'on me montre ; j'usurpe beaucoup dans la société ; on me juge trop favorablement, parce qu'on ne me connoît point. Il est vrai aussi que j'ai tellement été victime de la calomnie et de la méchanceté de mes ennemis, que c'est une sorte de dédommagement que j'éprouve à présent.

J'ai été interrompue par l'arrivée du chevalier de Chatelux[1],

1. Le chevalier de Chastellux, revenant d'Italie, avait fait, comme ses amis, Crillon, Schomberg, le chevalier de l'Isle, le pèlerinage obligé de Ferney. Voltaire lui écrivait, le 2 février de cette année : « Je ne puis me repentir de vous avoir importuné, puisque cela m'a valu l'assurance que j'aurais l'honneur de vous posséder vers le mois d'août dans ma chaumière. Vous allez en Italie. Vous pourrez y entendre de la musique qui ne parle jamais au cœur. » (T. 68, p. 131, édit. Beuchot.) En 1773, il lui écrivait encore : « Je n'espère pas avoir l'honneur et la consolation de vous posséder une seconde fois ; je suis d'un âge... ; mais si jamais le hasard vous ramenait vers nos quartiers, je vous

qui est entré dans ma chambre sans se faire annoncer, et je le croyois à Ferney. Je lui ai dit que j'étois bien aise de son retour; mais mon cœur n'en sentoit rien. Il n'a pas un instant suspendu ma douleur; je sentois seulement qu'il me privoit de vous écrire, c'est cependant ce qu'on appelle un ami. En effet, je m'intéresse à lui, mais il ne peut rien pour mon bonheur. Mon Dieu! peut-être que mon âme est fermée à jamais à ce sentiment; si cela étoit, que faire de la vie? Je m'en remets à vous pour faire cette épreuve; venez, mais cela me fait peur. Ah! si mon âme venoit à rester à froid, je serois désolée; et vous, y seriez-vous sensible? auriez-vous assez de bonté pour regretter mon plaisir? mais sans doute, au moment où je vous verrai, vous serez encore tout occupé de celui que vous aurez senti en revoyant ce que vous aimez. Convenez que ce jour-là vous serez plus éloigné de moi que vous ne l'êtes de Breslau. Mon Dieu! cela est juste; pourvu que, lorsque vous serez calme, vous reveniez à moi, je serai trop heureuse. Je suis non-seulement contente, mais encore pénétrée de ce que vous m'accordez, je ne sais même si j'y réponds; qu'en pensez-vous? lequel de nous est en reste? en jugeant par les situations, il me semble que l'avantage seroit pour moi. Le malheur dispose bien plus à l'amitié et à la tendresse que la vie que vous menez. D'ailleurs, toutes choses égales, n'êtes-vous pas mille fois plus aimable et plus digne d'être aimé? mais venez: il y a des jours, des momens où mon âme est tellement absorbée, que je crains de ne pas vous aimer assez. Souffrez que je vous fasse un reproche; votre confiance manque à mon amitié, vous ne me dites plus rien de vous, pourquoi cela? j'ai été injuste une fois, je le sais, m'en puniriez-vous? Comment, si vous aimez, n'avez-vous rien à me dire? Vous souffrez, vous espérez, vous jouissez, pourquoi ne m'en dites-vous rien? Vous me parlez si peu de vous, que vos lettres pourroient presque aller à toutes les femmes que vous connoissez. Il n'en est pas de même des miennes; elles ne peuvent avoir qu'une adresse. Voyez si j'ai tort; est-ce trop exiger que l'égalité dans la confiance? — Voici la quatrième lettre dont vous avez encore à m'accuser la

demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour passer à Ferney. » (T. 68, p. 405.) La visite de M. de Chastellux au patriarche de Ferney avait presque coïncidé avec celle de Guibert. Aussi Voltaire revient-il souvent, à cette date, sur les deux ouvrages de la *Tactique* et de la *Félicité publique*.

réception, ne l'oubliez pas. Je crois que c'est une folie de vous avoir écrit à Breslau; vous n'aurez pas pensé à la poste et ma lettre y sera restée. Mais au moins brûlez-vous les miennes? Je vois d'ici qu'elles tombent des paquets énormes que vous tirez de vos poches; le désordre de vos papiers trouble ma confiance, vous voyez qu'il ne l'arrête pas. Adieu. J'ai mal à la poitrine. Votre jambe est-elle guérie? De vos nouvelles.

LETTRE XVII

Lundi, 6 septembre 1773.

Votre silence me fait mal. Je ne vous accuse point; mais je souffre, et j'ai peine à me persuader qu'avec un intérêt égal à celui qui m'anime, je fusse un mois sans entendre parler de vous; mais, mon Dieu! dites-moi, quel prix mettez-vous donc à l'amitié, si le mouvement vous en sépare tout à fait? Ah! que vous êtes heureux! Un roi, un empereur, des troupes, des camps vous font oublier ce qui vous aime, et (ce qui est peut-être plus près encore d'une âme sensible) les personnes que votre amitié soutient et console. Non, je ne vous cherche point de tort, et je voudrois même que votre oubli ne m'en parût pas un; je voudrois trouver en moi la disposition qui fait tout approuver ou tout souffrir sans se plaindre. Voilà ma cinquième lettre sans réponse; je vous demande combien il y a de personnes avec qui vous feriez de pareilles avances. Je ne sais pourquoi je m'étois persuadée que je recevrois de vos nouvelles de Breslau, soit que vous reçussiez la lettre que je vous y ai adressée, soit qu'elle fût perdue; mais mon espérance a été trompée. Oh! je vous hais de me faire connoître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir; je n'avois pas besoin de tous ces mouvemens; que ne me laissiez-vous en repos? Mon âme n'avoit pas besoin d'aimer; elle étoit remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, répondu, mais douloureux cependant; et c'est ce mouvement qui m'a approchée de vous: vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée; en me consolant, vous m'avez attachée à vous, et ce qu'il y a de singulier, c'est que le bien que vous m'avez fait, que j'ai reçu sans y donner mon consentement, loin de me rendre facile et souple, comme le sont les gens qui

reçoivent grâce, semble, au contraire, m'avoir acquis le droit d'être exigeante sur votre amitié. Vous qui voyez de *haut* et qui voyez *profondément*, dites-moi si c'est là le mouvement d'une âme ingrate, ou peut-être trop sensible: ce que vous me direz, je le croirai. Si je voulois, ou plutôt si je n'étois pas inquiète et mécontente de votre silence, je vous ferois une querelle, que vous entendriez à merveille, à laquelle vous répondriez avec plaisir, et votre justification seroit sans doute un nouveau crime; mais vous êtes si loin, vous êtes si pressé, si occupé, et pire que cela, si enivré! ce mot me venge; mais il ne me contente pas. Revenez donc, je vois le temps s'écouler avec un plaisir que je ne puis exprimer. On dit que le passé n'est rien; pour moi j'en suis accablée; c'est justement parce que j'ai beaucoup souffert, qu'il m'est affreux de souffrir encore. Mais, mon Dieu! il y a de la folie à me promettre quelque douceur, quelque consolation de votre amitié; vous avez acquis tant d'idées nouvelles; votre âme a été agitée de tant de sentimens divers, qu'il ne restera pas trace de l'impression que vous aviez reçue par mon malheur et ma confiance. Eh bien, venez toujours; j'en jugerai et je verrai clair; car l'illusion n'est point à l'usage des malheureux; d'ailleurs vous avez autant de franchise que j'ai de vérité; nous ne nous tromperons pas un moment, venez donc et ne rapportez pas de votre voyage l'impression de tristesse que le chevalier a rapportée d'Italie. Il parle de tout ce qu'il a vu sans plaisir, et tout ce qu'il voit ne lui en fait pas davantage; en un mot, je ne changerois pas ma disposition contre la sienne, et cependant je passe ma vie dans les convulsions de la crainte et de la douleur; mais aussi, ce que j'attends, ce que je désire, ce que j'obtiens, ce qu'on me donne, a un tel prix pour mon âme! Je vis, j'existe si fort, qu'il y a des momens où je me surprends à aimer à la folie jusqu'à mon malheur. Voyez si, en effet, je n'y dois pas tenir, s'il ne doit pas m'être cher; il est cause que je vous connois, que je vous aime, que peut-être j'en aurai un ami de plus; car vous me le dites; si j'avois été calme, raisonnable, froide, rien de tout cela ne seroit arrivé. Je végéterois avec toutes les femmes qui jouent de l'éventail en causant du jugement de M. de Morangiès [1] et de l'entrée de madame la

1. Jean-François-Charles de Molette, comte de Morangiès, né en 1726.

comtesse de Provence à Paris. Oui, je le répète : je préfère mon malheur à tout ce que les gens du monde appellent bonheur ou plaisir ; j'en mourrai peut-être, mais cela vaut mieux que de n'avoir jamais vécu. M'entendez-vous ? êtes-vous à mon ton ? auriez-vous oublié que vous avez été aussi malade et plus heureux que moi ? Adieu ; je ne sais comment cela se fait ; je ne voulois vous écrire que quatre lignes, et mon plaisir m'a entraînée. Combien y a-t-il de personnes que vous aurez plus de plaisir à revoir que moi ? Je m'en vais vous en donner la liste. — Madame de***, le chevalier d'Aguesseau, le comte de Broglie, le prince de Beauveau[1], M. de Rochambeau[2], etc., etc., mesdames de Beauveau, de Boufflers, de Rochambeau, de Martinville, etc., etc., et puis le chevalier de Chatelux, et puis moi enfin, et à la fin. Eh bien ! voyez la différence ; je n'en nommerai qu'un contre vous dix, mais le cœur ne se conduit pas d'après la justice ; il est despote et absolu. Je vous le pardonne ; mais revenez.

LETTRE XVIII

Ce jeudi, septembre 1773.

Après avoir attendu plus d'un mois de vos nouvelles, vous m'apprenez que vous avez été bien malade[3] ; et vous

maréchal de camp du 25 mars 1762, dont le procès en faux avec la famille Véron occupait alors la France et l'étranger, grâce aux factums que Voltaire ne cessa d'écrire en sa faveur pendant les années 1772 et 1773. (Voir *Œuvres de Voltaire*, t. 47, *passim*, et 67, page 479.)

1. Charles-Juste, prince de Beauvau, né en 1720, membre de l'Académie française en 1771, maréchal en 1783, mort en 1793. Il avait, en 1764, épousé en secondes noces Marie-Charlotte de Rohan-Chabot, fille de ce chevalier de Rohan, depuis comte de Chabot, célèbre par son aventure avec Voltaire, née en 1729, veuve en 1761 de Jean-Baptiste, marquis de Clermont-d'Amboise, morte le 26 mars 1807. (Voir les *Souvenirs* de la maréchale de Beauvau, publiés par madame Standish, née Noailles ; Techener, 1872, in-8.)

2. Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, né en 1725, maréchal en 1783, mort en 1807. Il avait épousé, le 22 décembre 1749, Jeanne-Thérèse d'Acosta, fille d'un secrétaire du roi.

3. Après avoir suivi, du 16 août au 5 septembre, les manœuvres exécutées entre Neiss et Breslau, par les troupes prussiennes, sous les yeux du roi, M. de Guibert, déjà en route pour Varsovie, était tombé assez gravement malade pour être obligé de rentrer à Breslau, où il resta alité jusqu'au 16, et reprit ensuite le chemin de Vienne, renonçant à son voyage en Pologne.

croyez rassurer mon amitié, en me disant qu'il n'y a point d'inquiétude à avoir, parce que la fièvre vous avoit quitté la veille. De bonne foi, croyez-vous que, sur cette assurance, l'âme puisse se calmer? Hélas! je le vois trop, vous me traitez comme les gens du monde qui se disent amis, et qui ne sentent rien : ils ne sont agités et occupés que de leur propre intérêt ou de leur sotte vanité; mais, mon Dieu! je ne les critique point, je m'afflige de ce que vous souffrez et de ce que je crains. Si vous saviez combien vous m'occupez douloureusement depuis un mois! mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler: c'est de votre santé et de votre retour. Au nom de l'amitié, ne faites point de folie, dormez, reposez-vous, et pour arriver plus tôt ne risquez pas de n'arriver jamais. Au moins aurez-vous eu le soin de me donner de vos nouvelles avant que de quitter Breslau? Vous serez accablé de mes lettres en arrivant à Vienne: n'oubliez pas de m'en accuser la réception, et pour cause; celle-ci est la cinquième dont vous avez à me parler. Ce n'étoit pas ma lettre que vous envoyiez chercher à la poste de Breslau; voyez si je suis bonne et généreuse, j'aurois voulu qu'elle pût se métamorphoser en celle que vous attendiez, et dont votre âme avoit besoin. Je ne sais à quoi cela tient, mais vous êtes l'homme du monde à qui j'ai le moins d'envie de plaire, avec qui je veuille le moins faire valoir ce que vous appelez *mes attentions*. C'est que je ne veux point de votre reconnoissance; c'est un sentiment que j'abhorre. Je voudrois bien me tromper; mais au ton de votre lettre, je vois que vous étiez bien foible, bien pâle et bien abattu. Je meurs de crainte que, dans cette disposition, vous n'ayez pas songé à m'écrire : si cela est vrai, vous serez bien coupable. Sachez-moi gré de ne point vous faire de reproches aujourd'hui : je pourrois pourtant avec justice vous en accabler. Je suis ravie que vous ayez été content de votre voyage. M. d'Alembert n'a pas eu de nouvelles du roi depuis son retour de Silésie. Adieu : il faut couper court; si je vous parlois de vous, j'aurois trop de choses à vous dire: et si je vous parlois de moi, cela seroit trop triste pour un convalescent.

M. d'Alembert vous attend avec impatience. Le chevalier de Chatelux est absorbé par les comédies de la Chevrette [1];

1. Maison de campagne dans la vallée de Montmorency, com. de Deuil, et où

mais son accent est froid et triste. Adieu; vous croyez donc que je vous reverrai dans un mois? Il y a trop loin pour en sentir du plaisir.

LETTRE XIX

[Novembre] 1773.

Me voilà: le courage m'a manqué! Quand je n'ai pas ce que j'aime, je préfère être seule: je cause alors avec mes amis avec plus d'intimité et d'abandon. Je viens d'écrire trois heures, et j'en suis aveugle, mais non pas ennuyée. Madame de Boufflers m'a permis de vous demander une copie de sa lettre; apportez-la-moi demain, je vous en prie; apportez-moi la suite de votre voyage qui me fait un plaisir infini[1]. Est-ce le matin, est-ce le soir que je dois vous voir? J'aimerois le matin, parce que c'est plus tôt, et le soir, parce que c'est plus longtemps; enfin j'aimerai ce que vous voudrez bien m'accorder. Bonsoir; je ne me suis pas endormie la nuit dernière.

madame d'Épinay recevait la société littéraire du temps. (Voir les *Mémoires de madame d'Épinay*, Charpentier.)

1. M. de Guibert avait visité Voltaire à Ferney, vers le mois d'octobre, en revenant de Vienne en France. Il y avait lu son *Connétable* et beaucoup parlé du roi de Prusse. « Ce M. Guibert, écrit Voltaire à Frédéric, fait comme l'Europe: il parle de Votre Majesté avec enthousiasme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes. » (*Lettres* du 28 octobre 1773; édit. Beuchot, t. 68, p. 353.) Et le 6 novembre, à d'Argental: « J'ai entendu la tragédie du *Connétable de Bourbon*, que M. de Guibert ne récite pas trop bien, mais qui étincelle de beaux vers. Il a bien de l'esprit ce M. Guibert! » (*It.*, p. 364.) — A madame du Deffant, le 16: « J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de Guibert que dans sa tragédie, et même encore un peu plus de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en l'art d'assassiner les gens, m'a paru, dans la société, le plus poli et le plus doux des hommes. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie sur l'art de tuer les hommes: je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéressant dans toutes ses parties. » (*Item*, 369.) Enfin, Voltaire s'emparait de ce titre de *Tactique* pour le donner à une satire qu'il composait alors et qu'il adressait à M. de Guibert. « Il est juste, écrivait-il à d'Alembert le 19 novembre. que je vous fasse lire ma satire contre M. de Guibert, qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie, et, ce qui n'est pas moins rare, un homme très-aimable. » (*It.*, p. 372.)

LETTRE XX

Huit heures et demie, 1773.

Mon ami, je ne vous verrai pas, et vous me direz que ce n'est pas votre faute! mais si vous aviez eu la millième partie du désir que j'ai de vous voir, vous seriez là; je serois heureuse. Non, j'ai tort, je souffrirois; mais je n'envierois pas les plaisirs du ciel. Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir. Tous ces jours passés, vous avez mis mon âme à la torture. Je vous ai vu ce matin, j'ai tout oublié, et il me sembloit que je ne faisois pas assez pour vous en vous aimant de toute mon âme, en étant dans la disposition de vivre et de mourir pour vous. Vous valez mieux que tout cela; oui, si je ne savois que vous aimer, ce ne seroit rien en effet: car y a-t-il rien de plus doux et de plus naturel que d'aimer à la folie ce qui est parfaitement aimable? Mais, mon ami, je fais mieux qu'aimer, je sais souffrir; je saurai renoncer à mon plaisir pour votre bonheur. Mais voilà quelqu'un qui vient troubler la satisfaction que j'ai à vous prouver que je vous aime.

Savez-vous pourquoi je vous écris? c'est parce que cela me plaît: vous ne vous en seriez jamais douté, si je ne vous l'avois dit. Mais, mon Dieu! où êtes-vous? Si vous avez du bonheur, je ne dois plus me plaindre de ce que vous m'enlevez le mien.

LETTRE XXI

1773.

Bonjour, mon ami. Avez-vous dormi? comment êtes-vous? vous verrai-je? ah! ne m'ôtez rien: le temps est si court, et je mets tant de prix à celui que j'emploie à vous voir. Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête, ni dans le sang: j'y ai pire que cela, j'y ai ce qui feroit bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime étoit animé du même mouvement: mais, mon Dieu! ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une âme sensible. Bonjour; je veux vous voir, vous auriez dû venir dîner avec

moi chez madame Geoffrin[1]. Je n'osai pas vous le dire hier au soir. Oui, vous devriez m'aimer à la folie; je n'exige rien; je pardonne tout, et je n'ai jamais un mouvement d'humeur, mon ami; je suis parfaite, car je vous aime en perfection.

LETTRE XXII

Quatre heures, 1773.

Vous n'êtes pas parti, du moins je l'espère. Voici ce que vous aurez dit : il fait un temps affreux; j'irai demain à la campagne; j'y serai mené; *je la verrai* cette après-dînée. J'irai passer la soirée chez madame de V...... Mon ami, si vous avez raisonné ainsi, M. d'Alembert vous permettra de raisonner à l'avenir, et vous n'en serez pas réduit à faire et à ne faire que des *Connétables*. Racine n'auroit pas voulu qu'on l'empêchât de faire les *Lettres* sur les Visionnaires, ni même son *Histoire de Port-Royal*[2]. Voilà les deux volumes; si vous les perdez, je vous préviens que vous serez perdu dans l'opinion de M. d'Alembert. Voilà aussi Plutarque : il est à moi : mais si cela vous est égal, j'aimerois autant qu'il ne fût ni déchiré ni perdu...... J'ai vu à la messe madame de M*** ; j'ai voulu lui parler; sa figure, sa taille justifieroient le goût le plus difficile et le plus délicat : mais son ton, sa manière, ah! qu'ils sont repoussans! Ai-je tort? mais son amie ne lui ressemble point; oh! je le crois, et même je le désire; ce mouvement est-il généreux! dites. Non, vous ne saurez jamais tout ce que me mande l'ambassadeur; mais écoutez seulement ceci : Il dit qu'à en juger sur les apparences, M. de G...... a obtenu ce que M. de

1. Ces dîners avaient lieu les lundis pour les artistes et les mercredis pour les gens de lettres. Marmontel nous apprend que mademoiselle de Lespinasse « était la seule femme que madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres. » (*Mém.*, II, 118.)

2. *Lettre à l'auteur des* Hérésies imaginaires *et des Deux* VISIONNAIRES, *et Lettre aux deux apologistes* (Goibaud du Bois et Barbier d'Aucour) *de l'auteur des* HÉRÉSIES IMAGINAIRES, parues en 1666, et dans lesquelles Racine, en rébellion alors contre Port-Royal, défendait la cause du théâtre contre Nicole. (*Œuvres de Racine*, collect. des grands écrivains de la France; Hachette, 1865, t. IV, p. 257-336). — *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, paru longtemps après la mort de Racine : la première partie en 1742 (1 vol. in-12); la deuxième en 1767 (*item*, IV, p. 369).

M...... et lui désireroient obtenir; et puis il ajoute : Je ne crains pas que ces yeux si perçans voient ces mots; je consens que ceux de M...... lisent cette lettre, comme il lit dans votre âme, etc.; et puis il ajoute encore cent plaisanteries qui sont pleines de finesse et de gaieté; il est assurément bien aimable, mais il mérite bien peu d'être aimé.— Mon ami, vous me conseilliez hier de ne vous point aimer : est-ce moi ou vous que vous voudriez délivrer de ce malheur? dites. J'ai un remède infaillible : combien il me sera doux, si je puis penser que je fais quelque chose pour vous?

Mon ami, cette âme qui ressemble au thermomètre qui est d'abord à la glace, et puis au tempéré, et peu de temps après au climat brûlant de l'équateur, cette âme, ainsi entraînée par une force irrésistible, a bien de la peine à se modérer et à se calmer : elle vous désire, elle vous craint. elle vous aime, elle s'égare, et toujours elle est à vous et à ses regrets.

LETTRE XXIII

1774.

Mon ami, en rentrant hier au soir à minuit j'ai trouvé votre lettre. Je ne m'attendois pas à cette bonne fortune; mais ce qui m'afflige, c'est le nombre de jours qui se passent sans que je vous voie. Mon Dieu ! si vous saviez ce que sont les jours, ce qu'est la vie dénuée de l'intérêt et du plaisir de vous voir ! Mon ami, la dissipation, l'occupation, le mouvement vous suffisent, et pour moi, mon bonheur c'est vous, ce n'est que vous : je ne voudrois pas vivre, si je ne devois vous voir, et vous aimer tous les momens de ma vie. Donnez-moi de vos nouvelles, et venez dîner demain chez le comte de C***. Il m'a demandé de changer le dimanche en samedi : j'ai dit oui; mais venez-y, je vous en prie. Je devois dîner chez l'ambassadeur d'Espagne[1] aujourd'hui : je me suis fait excuser; si vous aviez dû y être, je n'y aurois pas manqué. Bonjour. J'attends la lettre que vous m'avez promise; je suis bien pressée.

1. Le comte d'Aranda.

LETTRE XXIV

1774.

Je cède au besoin de mon cœur, mon ami : je vous aime; je sens autant de plaisir et de déchirement que si c'étoit la première et la dernière fois de ma vie que je prononcerois ces mots. Ah ! pourquoi m'y avez-vous condamnée ? pourquoi y suis-je réduite? vous saurez un jour — hélas! vous m'entendrez. Il m'est affreux de n'être plus libre de souffrir pour vous et par vous. Est-ce assez vous aimer? Adieu, mon ami.

LETTRE XXV

De tous les instans de ma vie, 1774.

Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends.

LETTRE XXVI

[Mardi] 1774.

Mon ami, vous me faites éprouver qu'on aime mieux donner que payer ses dettes. J'ai là plusieurs lettres à répondre; et pour venir à elles, il faut que je commence à causer avec vous. Mon ami, m'avez-vous accordé, depuis hier au soir, une minute, deux minutes? Avez-vous dit : elle souffre, elle m'aime et j'ai à me reprocher une partie de ses maux? ce n'est pas pour vous affliger, ni pour avoir des remords qu'il faut vous dire cela; mais c'est pour être bon, pour être indulgent, pour n'être pas furieux lorsqu'il échappe quelques cris à la douleur. Pour moi, j'ai pensé à vous, et même beaucoup; j'en ai été occupée. Bon Dieu ! y eut-il jamais tant d'orgueil, tant de dédains, tant de mépris, tant d'injustice, en un mot, l'assemblage et l'assortiment de tout ce qui peuple l'enfer et les petites-maisons depuis mille siècles? tout cela étoit hier au soir dans ma chambre, et les murs et les planchers n'en sont pas écroulés ! cela tient du prodige. Au milieu de tous les *grimauds*

et de tous les *cuistres*, des *sots*, des *pédans*, avec lesquels j'ai passé ma journée, je n'ai pensé qu'à vous et à vos folies, je vous ai regretté; je vous ai désiré avec autant de passion que si vous étiez la créature la plus aimable et la plus raisonnable qui existât. Je ne peux pas m'expliquer le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir : je n'ai aucune sorte de confiance en vous; vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête : vous me privez, peut-être pour jamais, dans ce moment-ci, de la seule consolation que le ciel accordoit aux jours qui me restent à vivre; enfin, que vous dirai-je! vous avez tout rempli: le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleurs, regrets et remords; eh bien! mon ami, je pense, je juge tout cela, et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité. Vous faites bien de ne m'en pas tenir compte : je n'ai pas le droit de rien exiger de vous; car mon souhait le plus ardent est que vous ne fussiez rien pour moi. Que diriez-vous de la disposition d'une malheureuse créature qui se montreroit à vous pour la première fois, agitée, bouleversée par des sentimens si divers et si contraires? Vous la plaindriez : votre bon cœur s'animeroit; vous voudriez secourir, soulager cette infortunée. Eh bien! mon ami, c'est moi; et ce malheur, c'est vous qui le causez, et cette âme de feu et de douleur est de votre création. Ah! je vous crois encore comme Dieu : vous devez bien vous repentir de votre ouvrage. En vérité, lorsque j'ai pris la plume, je ne savois pas un mot de ce que je vous dirois : je voulois seulement vous dire de venir dîner demain mercredi, chez madame Geoffrin. Je voulois vous faire observer que vous seul de tous mes amis, aviez la constance de me refuser et de me faire attendre ce que je désire vivement, le *Connétable* : il est à moi, je pouvois vous le refuser, et c'est moi qui vous persécute pour me le rendre. Oh! mon Dieu! ni soins, ni intérêt, ni attention, ni envie de plaire, quelquefois de la bonté qui ressemble à la pitié, et *avec tout cela*, et *sans tout cela*, je vous aime à la folie. Plaignez-moi et ne me le dites pas. Rapportez-moi mes lettres; oui.

LETTRE XXVII

Trois heures, 1774.

Je ne vous ai pas répondu moi-même. Si vous m'aimez, cela vous aura inquiété, et je serois désolée de vous causer une peine que je pouvois éviter. J'étois dans un état d'angoisse qui ressembloit à l'agonie, et qu'avoit précédé un accès de larmes qui avoit duré quatre heures. Non, jamais, jamais mon âme n'a senti un pareil désespoir. J'ai une espèce d'effroi qui égare ma raison. J'attends mercredi, et il me semble que la mort même n'est pas le remède suffisant à la perte que je crains; je ne le sens que trop : il ne faut point de courage pour mourir, mais il est affreux de vivre. Il est au-dessus de mes forces de penser que peut-être ce que j'aime, ce qui m'aimoit, ne m'entendra plus, ne viendra plus à mon secours. Il aura vu la mort avec horreur, parce que mon idée y étoit jointe; il me disoit le 10 : *J'ai en moi de quoi vous faire oublier tout ce que je vous ai fait souffrir*; et ce jour-là même ce funeste accident l'est venu frapper!

Ah! mon Dieu, vous qui avez connu la passion, le désespoir, concevez-vous tout mon malheur? Plaignez-moi tant que je vivrai, mais gardez-vous de regretter jamais la créature la plus malheureuse, et qui aura existé huit jours dans un état de douleur où la pensée ne peut atteindre. Adieu. S'il faut que je vive, si ma sentence n'étoit pas prononcée, je trouverai encore de la douceur, du charme et de la consolation dans votre amitié; me la conserverez-vous?

LETTRE XXVIII.

1774.

Moi *défiante*, et à votre égard! songez donc avec quel abandon je me suis livrée à vous : non-seulement je n'ai mis ni défiance, ni prudence dans ma conduite; mais je n'aurois pas même connu les regrets ni les remords, si je n'avois compromis que mon bonheur. Oh! mon ami! je ne sais si j'ai mieux aimé; mais celui qui a pu me rendre infi-

dèle et coupable, celui pour qui je vis après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes momens, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon âme; c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre, et de mourir lorsqu'il ne me restoit ni espérance ni désir. Sans doute, j'ai été retenue par le même charme qui m'avoit entraînée vers vous, par ce charme tout-puissant attaché à votre présence, qui enivre mon âme, qui l'égare à un tel excès, qu'il en efface jusqu'au souvenir de mes maux. Mon ami! avec trois mots vous me créez une âme nouvelle, vous la remplissez d'un intérêt si vif, d'un sentiment si tendre et si profond, que j'en perds la faculté de me rappeler le passé et de prévoir l'avenir. Oui, mon ami, je vis toute en vous : j'existe, parce que je vous aime; et cela est si vrai, qu'il me paroît impossible de ne pas mourir quand j'aurai perdu l'espoir de vous voir. Le bonheur de vous avoir vu, le désir, l'attente de vous revoir, m'aident et me soutiennent contre ma douleur. Hélas! que devenir, lorsqu'au lieu de l'espérance, je n'aurai que le regret si douloureux de ne vous pas voir! Mon ami, avec vous je n'ai pas pu mourir, sans vous, je ne peux ni ne veux vivre. Ah! si vous saviez ce que je souffre, quel déchirement affreux mon cœur éprouve lorsque je suis abandonnée à moi-même; lorsque votre présence, ou votre pensée ne me soutient plus! ah! c'est alors que le souvenir de M. de Mora[1] devient un sentiment si actif, si pénétrant, que ma vie et mon sentiment me font horreur. J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendue si coupable, qui m'ont fait répandre du trouble et de la crainte dans cette âme sensible et qui étoit toute à moi. Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et aux remords qui déchirent mon cœur: hélas! ils suffisoient pour me délivrer d'une vie que je déteste; vous seul et ma douleur êtes tout ce qui me reste dans la nature entière : je n'y ai plus

1. Il ne pouvait plus désormais être question que de souvenir, le marquis de Mora étant mort le 27 mai de cette année, au cours même du voyage qu'il avait entrepris pour se rapprocher de mademoiselle de Lespinasse. Voici en quels termes le *Mercure de France* annonce cette mort :

« Le marquis de Mora, grand d'Espagne, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté Catholique, est mort à Bordeaux le 27 mai. Le consul d'Espagne résidant en cette ville a dépêché un courrier à Madrid pour informer de cet événement le comte de Fuentès, père du marquis. (*Mercure de France*, 1774, juillet, t. I, p. 212.)

d'intérêt, plus de liens, plus d'amis, je n'en ai pas besoin : vous aimer, vous voir, ou cesser d'exister, voilà le dernier et l'unique vœu de mon âme. La vôtre ne me répond pas, je le sais, et je ne m'en plains point. Par une bizarrerie que je sens, mais que je ne saurois vous expliquer, je suis loin de désirer de retrouver en vous tout ce que j'ai perdu : c'en seroit trop; quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie? N'est-ce pas assez que d'avoir béni et chéri la nature une fois? combien de milliers d'hommes ont passé sur la terre sans avoir à lui rendre grâce! Oh! combien j'ai été aimée! une âme de feu, pleine d'énergie qui avoit tout jugé, tout apprécié et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'étoit abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer : mon ami, voilà comme j'étois aimée. Plusieurs années s'étoient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon âme par le trouble et les remords. Mon Dieu! que ne m'avez-vous point fait souffrir! Vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyois que vous n'étiez pas à moi : comprenez-vous toute l'horreur de cette situation? comment vit-on au milieu de tant de maux? comment trouve-t-on encore de la douceur à dire : Mon ami, je vous aime, mais avec tant de vérité et de tendresse qu'il n'est pas possible que votre âme soit froide en m'écoutant? Adieu.

Vendredi, après la poste.

Vous êtes *mécontent;* voyez si vous devez l'être : quelle âme avez-vous jamais animée d'un sentiment plus tendre et plus fort? Mon ami, dans quel sens que vous regardiez et que vous jugiez mon âme, je vous défie d'y rien trouver qui puisse vous mécontenter; oh! j'en suis sûre : jamais vous n'avez été autant aimé. Mais, mon Dieu! ne me faites pas prononcer pourquoi je ne peux pas vous écrire où vous êtes; je n'ose m'en avouer à moi-même la raison : c'est une pensée, un mouvement auxquels je ne veux pas m'arrêter : c'est un genre de supplice qui me fait horreur, qui m'humilie, et que je n'avois jamais connu. Vous me demandez comment je me trouvois de vous voir tous les jours; oh! non, ce n'étoit point une habitude : ce n'en pouvoit jamais devenir une. Que ces couleurs sont froides.

qu'elles sont monotones ! comment les comparer au mouvement rapide et violent que font éprouver le nom et la présence de ce qu'on aime? Non, non, je n'ai point été assez heureuse pour me surprendre dans l'illusion d'espérer que vous viendriez me voir, et de vous attendre ; aussi n'ai-je point entendu ouvrir, ni fermer ma porte. En effet, sans intérêt, sans désir, qu'importe ce qu'on voit, ce qu'on entend? toute entière à mes regrets, je ne sens plus qu'un besoin, et je n'implore plus que vous et la mort. Vous soulagez mon cœur : vous le pénétrez d'un sentiment si tendre, qu'il m'est doux de vivre tout le temps que je vous vois ; mais il n'y a que la mort qui puisse me délivrer du malheur de votre absence.

LETTRE XXIX

Minuit, 1774.

Vous avez donc oublié, vous avez laissé là cette furie si folle, et si méchante tout ensemble; encore si vous l'aviez laissée en enfer ! elle ne se plaindroit pas : la chaleur et l'activité de ce séjour la fait vivre ; mais la malheureuse a passé sa journée dans les limbes : elle attendoit un ange consolateur qui n'est point venu. Il faisoit sans doute le bonheur et le plaisir de quelque créature céleste : lui-même étoit enivré des plaisirs du ciel ; et dans cette disposition, rien ne pouvoit me rappeler à lui ; et si, en effet, il est aussi heureux, je souhaite du fond de mon âme que rien ne le ramène à moi : car je suis assez injuste pour détester son bonheur, et pour désirer que le repentir et les remords le poursuivent sans cesse. Je lui souhaite pire encore : c'est qu'il n'aime plus, et qu'il n'inspire désormais que de l'indifférence. Voilà les vœux, voilà le souhait de l'âme qui a le mieux aimé, et qui a le plus de besoin de s'éteindre pour jamais. Bonsoir.

LETTRE XXX

Minuit et demi, 1774.

Je ne suis seule que dans ce moment ; et je veux bien vite vous dire que je ne compte point sur vous pour aller chez madame la duchesse d'Anville. Vous me serez toujours agréable, mais rarement utile, et je voudrois bien pouvoir ajouter peu nécessaire. En voulant rassurer ma confiance, vous me prouvez à quel point ma défiance est justement fondée : car il me manque encore trois lettres, et une nommément où je vous parlois de Gonzalve[1]. Vous verrez que ces trois lettres sont encore dans un des côtés de votre portefeuille ; peut-être aussi sont-elles avec ce quatrième tome que je devois recevoir aujourd'hui. Je remarque que vous mettez votre plaisir à avoir des soins pour madame de *** : vous lui donnez, vous lui prêtez tout ce qui vous a fait plaisir ; et avec moi, c'est l'autre excès, l'oubli, la négligence, les refus. Il y a trois mois que vous m'aviez promis un livre qui est à vous, et que j'ai emprunté d'un autre. Sans doute qu'il vaut bien mieux que cette manière si désobligeante tombe sur moi : cela n'est que juste ; mais aussi je ne me plains que de l'excès. Bonsoir. Si le travail vous coûte votre nuit, vous devez avoir bien du regret aux visites inutiles qui ont rempli votre temps. Parmi les lettres que vous m'avez renvoyées, il y en a une qui n'est pas de moi ; mais je jure de ne vous la rendre jamais.

LETTRE XXXI

1774.

Renvoyez-moi deux lettres anciennes : ce ne sont pas celles de Cicéron ni de Pline que je vous demande. — Je voudrois bien ne pas vous voir, ne plus vous voir. Un regret ne vaut-il donc pas mieux qu'un remords?

Dans le moment où vous lisez ceci, je gage que vous avez déjà reçu un billet où l'on vous dit. . . . . que sais-je?

1. M. de Mora, dont c'étoit le prénom.

Eh! mon Dieu! croyez-la : rendez-lui le repos; et, s'il est possible, soyez heureux : c'est le souhait, c'est le vœu, c'est le désir de la malheureuse créature qui a toujours sous les yeux cette inscription affreuse de la porte de l'enfer : *En entrant ici, on laisse toute espérance.* Non, je n'en ai plus; je n'en veux plus. Je devois m'anéantir le jour que je suis restée seule. Hélas! vous m'égarez, et vous ne sauriez me consoler.

LETTRE XXXII

[11 mai] 1774.

Vous ne me connoissez pas encore : il est presque impossible de blesser mon amour-propre; et le cœur est si indulgent! En effet, la soirée d'hier au soir ressembloit assez à ces insipides romans qui font bâiller tout ensemble l'auteur et les lecteurs. Mais il faut dire comme le roi de Prusse dans une occasion un peu plus mémorable : *Nous ferons mieux une autre fois.* Ce qui fait époque, plaît ou fâche : voilà que vous n'oublierez jamais que, le jour de la mort de Louis XV [1], vous avez passé la soirée dans un profond sommeil. Croyez-moi, il y a des souvenirs plus douloureux que celui-là. Bonjour.

LETTRE XXXIII

[Jeudi] onze heures du soir, 1774.

Je parie que vous n'êtes pas aussi endormi aujourd'hui que vous l'étiez hier à cette heure-ci, et cela est bien simple : on vous amuse, on vous intéresse, et vous avez envie de plaire. Mon ami, vous n'êtes pas fait pour l'intimité : vous avez besoin de vous répandre; le mouvement, le brouhaha de la société vous sont nécessaires : ce n'est pas le besoin de votre vanité, mais c'est celui de votre activité. La confiance, la tendresse, cet oubli de soi et de tout amour-propre, tous ces biens sentis et appréciés par une âme tendre et

1. Le 10 mai 1774.

passionnée, éteignent et engourdissent la vôtre. Oui, je le répète : vous n'avez pas besoin d'être aimé. Quelle étrange méprise! mon Dieu! et j'ose accuser certaines gens de manquer de discernement; j'ose dire qu'ils n'observent rien, qu'ils ne connoissent pas les hommes. Ah! comment ai-je été égarée, trompée à un tel excès? comment mon esprit n'a-t-il pas arrêté mon âme? et comment se fait-il qu'en vous jugeant sans cesse, je sois toujours entraînée? Vous ne connoissez pas la moitié de l'ascendant que vous avez sur moi : vous ne savez pas ce que vous avez à vaincre chaque fois que je vous vois; vous ne vous doutez pas de tous les sacrifices que je vous fais: vous ne savez pas à quel point je renonce à moi pour être à vous. Je vous dirai comme Phèdre :

Il falloit bien souvent me priver de mes larmes[1].

Oui, mon ami, je me prive avec vous de tout ce qui m'est le plus cher. Je ne vous parle ni de mes regrets, ni de mes souvenirs; et ce qui m'est plus cruel encore, je ne vous laisse voir qu'une partie de la sensibilité dont vous remplissez mon cœur. Je retiens la passion que vous excitez dans mon âme; je me dis sans cesse : Il n'y répondroit pas, il ne m'entendroit pas et je mourrois de douleur. Concevez-vous, mon ami, l'espèce de tourment auquel je suis livrée? j'ai des remords de ce que je vous donne, et des regrets de ce que je suis forcée de retenir. Je m'abandonne à vous, et je ne me livre pas à mon penchant; en vous cédant, je me combats encore. Ah! m'entendrez-vous? et saurez-vous du moins par la pensée ce que je sens et ce que vous me faites souffrir? Oui, vous aurez un retour vers moi, parce que vous avez cette sensibilité qui fait qu'on s'intéresse aux malheureux et qu'on les plaint. Mais je ne sais pourquoi je me permets ce moment d'épanchement; je sais de reste que je ne trouverai point de consolation dans votre cœur. Mon ami, il est vide de tendresse et de sentiment. Vous n'avez qu'un moyen de m'enlever à mes maux, c'est en m'enivrant, et ce remède même est le plus grand de mes malheurs. Bonsoir, mon ami; donnez-moi de vos nouvelles : mon laquais a ordre de retourner chercher votre réponse. — Dites-moi ce que vous comptez faire demain

1. *Phèdre*, acte IV, sc. 6.

vendredi; dites-moi si je vous verrai. Je voudrois que ce ne fût pas le matin, par ce que je dois avoir une visite longue et ennuyeuse; je voudrois vous voir pourtant. Songez que samedi et dimanche je serai privée de ce bonheur. Adieu encore, je suis fatiguée. J'ai vu, je crois, quarante personnes aujourd'hui, et je n'en désirois qu'une, une dont sûrement la pensée ne s'est pas tournée une fois vers moi. Mon ami, si vous étiez heureux, j'approuverois votre manière d'être : mais ce vague, ce vide, cette agitation, ce mouvement perpétuel, cette manière de n'être ni occupé par le travail, ni animé par le sentiment, cette dépense continuelle qui appauvrit sans qu'il en résulte ni plaisir, ni intérêt, ni réputation, ni gloire! Ah! mon Dieu! vous ne méritiez pas que la nature vous traitât aussi bien : elle a été prodigue envers vous, et vous n'êtes que dissipateur; mais moi, je me ruine avec vous, et c'est vous accabler et non vous enrichir. Je vous ennuie, vous avez du dégoût pour mes lettres, et en cela j'admire la justesse et la délicatesse de votre tact : mais si j'estime votre bon goût, je m'afflige de ce que vous n'avez presque pas d'indulgence ni de bonté. — Vous avez dîné avec trente personnes. — M. de Vaines [1] a passé la soirée avec moi; croirez-vous que je ne vous ai pas nommé?

LETTRE XXXIV

Quatre heures après-midi, 1774.

A coup sûr, mon ami, je n'observe pas la loi du talion dans ce moment-ci : car ce n'est pas de moi que vous êtes occupé. Eh, mon Dieu! comment penseriez-vous à moi, au milieu de tant et de si charmans objets de distraction, tandis que je ne puis fixer votre pensée lorsque nous sommes tête à tête? Savez-vous pourquoi j'aime mieux vous voir le

1. Jean Devaines, financier-littérateur, très-lié avec Turgot, qui l'avait nommé directeur des domaines de Limoges pendant son intendance d'Auvergne; ce qui ne l'empêcha pas d'être placé par l'abbé Terray, en 1771, à la tête de la régie des domaines de Bretagne. Il réunissait, dans ses dîners du mardi, l'élite des gens de lettres, des philosophes et des économistes. Membre de l'Institut en 1803, il mourut le 16 mars de la même année et eut pour successeur le poëte Parny. Voir Garat, *Mémoires sur M. Suard.*

soir que dans le reste de la journée? C'est qu'alors l'heure arrête votre activité : il n'y a plus moyen d'aller chez *madame une telle*, *chez Gluck* [1], etc., et de faire cent inutilités, auxquelles il semble que vous n'attachiez de l'intérêt que pour me quitter plus tôt : mais n'allez pas croire que ce soit là des reproches : ce sont, et ce ne sont que des remarques, que je ne peux m'empêcher de faire avec le degré d'intérêt qui m'anime : mais je suis si éloignée de vouloir rien exiger, que je me dis cent fois par jour que c'est sur moi que je dois prendre de l'empire; que je dois réduire mon sentiment à cette mesure, où, n'ayant pas assez de force pour faire le tourment de l'âme, on ne prétend à rien, et où l'on sait gré de tout : c'est-à-dire, que si, par hasard, c'étoit de la passion que j'eusse dans l'âme, il faudroit venir à bout de la vaincre, plutôt que de chercher à vous la faire partager. Et savez-vous, mon ami, ce qui peut me faire trouver cette force ? c'est la persuasion intime où je suis, qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une âme active et passionnée. Je ne vous dirai point ce qu'il seroit si naturel de penser : c'est que je ne suis pas faite pour inspirer un sentiment profond; c'est que je ne dois pas prétendre à plaire, à fixer. Tout cela est vrai sans doute; mais ce n'est pas cela qui fait que je vous dis qu'il n'est pas en vous de faire le bonheur d'une âme forte et sensible. — Je fais à cette âme-là le visage de madame de Forcalquier à vingt ans [2]; je lui donne la noblesse de madame de

1. Arrivé à Paris dans l'automne de 1773, le célèbre compositeur n'était pas une nouvelle connaissance pour M. de Guibert, qui l'avait connu à Vienne l'année précédente. « Matinée passée chez Gluck, fameux musicien, un des premiers, peut-être le premier de l'Europe. Répétition à son clavecin, par lui tout seul, de plusieurs scènes d'un opéra français, d'*Iphigénie*, qu'il a fait pour le théâtre de Paris et qui doit y être joué l'année prochaine; paroles du bailli du Rollet, attaché au prince de Rohan... Genre de musique neuf, absolument neuf. Récitatif simple et déclamé d'une manière sublime; jamais rien ne m'a fait cet effet en musique, et c'étoit Gluck seul, avec une voix de chaudron, estropiant le français, touchant médiocrement le clavecin ! Son génie couvroit tout; il animoit ses yeux, son geste; il m'échauffoit, moi barbare, moi dont on n'a presque jamais ému l'âme par les oreilles! » (*Journal*, I, 306.)

2. Françoise-Renée de Carbonnel de Canisy, née en 1725, veuve du marquis d'Antin, remariée le 6 mars 1742 à Louis-Bufile de Brancas, comte de Forcalquier, fils du maréchal de Brancas, dont elle devint veuve le 3 février 1753, celle-là même que madame du Deffant appelait la *Bellissima*. « On ne peut pas être plus jolie que l'est madame de Forcalquier; elle est petite, mais fort bien faite, un beau teint, un visage rond, de grands yeux, un très-beau regard, et tous les mouvements de son visage l'embellissent. » (*Mémoires*

Brionne[1], les grâces d'Aglaë, et l'esprit de madame de ***, orné ou *enté* de celui de madame de B...[2]; et quand j'ai composé cet être parfait, je vous répète encore qu'il n'est pas en vous d'en faire le bonheur. Pourquoi cela? Et pourquoi? le voici : c'est que, pour vous, *aimer* n'est qu'un accident de votre âge qui ne tient point à votre âme, quoiqu'elle en soit agitée quelquefois; c'est que votre âme est par-dessus tout élevée, noble, grande, active, mais qu'elle n'est ni tendre, ni passionnée. Ah! croyez que je suis au désespoir d'avoir vu si profondément; j'ai tant de besoin d'aimer, tant de plaisir à aimer ce que je trouve aimable! Il m'est si impossible d'aimer modérément, que le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver, étoit de découvrir en vous ce qui seul pouvoit arrêter et peut-être éteindre mon sentiment: car je vous l'avouerai naturellement, je ne trouve pas en moi de quoi aimer seule. Avec la persuasion contraire, j'ai la force du martyr : je ne crains aucun genre de malheur. En souffrant et en souffrant beaucoup, je pourrois encore chérir la vie, adorer et bénir celui qui me feroit souffrir; mais c'est à condition que j'en serois aimée, mais aimée par attrait et non par reconnoissance; par procédé, par vertu, tout cela est détestable, et n'est bon qu'à flétrir et abattre une âme sensible. Eh! ne faisons point du plus grand bien que la nature nous ait accordé une œuvre de commisération. Mon ami, il y a des momens où je me sens égale à vous : j'ai de la force, de l'élévation et un mépris souverain pour tout ce qui est vil et malhonnête : en un mot, j'ai le mépris de

du duc de Luynes. Voir *La comtesse de Rochefort et ses amis*, par M. de Loménie; Michel Lévy, 1870, in-8.) Elle avait, au mois de juin 1774, donné sa démission des fonctions de dame d'honneur de la comtesse d'Artois, et avait été remplacée par la duchesse de Quintin.

1. Louise-Julie-Constance de Rohan-Guéménée, fille du prince de Montauban et d'Éléonore-Eugénie de Béthisy de Mézières, née le 5 mars 1734, mariée en 1748 à Louis-Charles de Lorraine, comte de Brionne, dont elle devint veuve le 28 juin 1761. La majesté était le caractère de la beauté de madame de Brionne. Marmontel, qui la compare à Minerve, en rapportant un jugement dont le prince L. de Rohan est le Pâris, a dit d'elle : « Si elle n'étoit pas Vénus même, ce n'etoit pas que, dans la régularité parfaite de sa taille et de tous ses traits, elle ne réunît tout ce qu'on peut imaginer pour définir ou peindre la beauté idéale. De tous les charmes, un seul lui manquoit, et sans lequel il n'y a point de Vénus au monde : c'étoit l'air de la volupté. » (*Mem.*, II, 131, et aussi les *Mém. de madame de Genlis*, t. II, p. 139.) Elle fut mère du prince de Lambesc, célèbre par l'affaire du Pont-Tournant en 1789, et du prince de Vaudemont, et mourut à Vienne en 1807.

2. La comtesse de Boufflers.

la mort si avant dans l'âme, que, sous quelque aspect qu'elle se présente, elle ne sauroit m'effrayer un instant, et que presque toujours elle est un besoin actif pour moi. D'après cette connoissance que j'ai de moi et de vous, je vous répète encore : aimons-nous, ou rompons à jamais ; mettons de la vérité et de la générosité dans notre conduite, et estimons-nous assez pour croire que tout nous est possible, hors de nous tromper et de vivre dans cet état de trouble et de crainte que donne nécessairement l'incertitude d'être aimé. Dans cet état, mon ami, on n'a de confiance ni en soi, ni en ce qu'on aime; on ne jouit de rien. Par exemple, dans ce moment-ci je désire passionnément que vous reveniez ce soir d'Auteuil[1], et puis, dans un autre instant, il me semble que je voudrois que vous y restassiez. Concevez-vous ce que fait souffrir ce combat entre le désir de l'âme et cette volonté qui ne vient que de la réflexion? *Conclusion*, c'est que je vous aime à la folie, et que quelque chose me dit que ce n'est pas ainsi que vous devez être aimé. *Ce quelque chose* fait tant de bruit autour de mon âme, que je suis toute prête à faire taire tout le reste, pour me livrer toute entière à cette affreuse vérité. Mon ami, je vous renvoie vos ouvrages, pour que vous ayez la bonté d'en être vous-même le censeur : mettez-y la dernière main, et soyez sûr que personne au monde n'attache autant de prix que moi à tout ce que vous faites à tout ce que vous êtes capable de faire. Sans être vaine, il me semble qu'on pourroit mettre sa vanité, son orgueil, sa vertu, son plaisir et enfin toute son existence, à vous aimer; mais je ne disois pas cela tout à l'heure. Non, mais je disois ce que je pensois, ce que je savois; et dans ce moment-ci je suis entraînée à vous dire ce que je sens. Mon âme est si forte pour aimer, et mon esprit si petit, si foible, si borné, que je devois donc m'interdire tout mouvement et toute expression qui ne viennent pas de mon cœur; c'est lui qui vous parle quand je vous dis : *je vous attends, je vous aime, je voudrois être toute à vous et mourir après.* Adieu; voilà du monde. Je suis si occupée de vous, je le suis si profondément de mes regrets, que la société n'est plus rien pour moi que de l'im-

1. Probablement de chez la comtesse de Boufflers, qui y possédait la belle propriété, morcelée aujourd'hui, sous le nom de Villa Montmorency, et dont H. Walpole a donné une intéressante description. (*Lettres*, trad. par M. de Baillon, p. 288.)

portunité et de la contrainte. Il n'y a que deux manières d'être qui me soient bonnes, vous voir et être seule, mais seule, sans livres, sans lumière et sans bruit. Je suis loin de me plaindre de mes insomnies : c'est le bon temps sur les vingt-quatre heures. Admirez, je vous en prie, combien il m'en coûte pour vous quitter, tandisque vous n'avez pas eu un retour vers moi, pas une pensée. Mon Dieu! en êtes-vous plus heureux? Oui.

LETTRE XXXV

[Vendredi] 1774.

Que vous êtes aimable de me rendre compte de ce que vous faites, de ce que vous pensez, de ce qui vous occupe! Que j'aime l'ardeur, l'activité de votre âme et de votre esprit! Mon ami, vous avez tant de manières d'arriver à la gloire, que vous auriez tort de désirer la guerre. Livrez-vous à votre talent, à votre génie : écrivez, et en éclairant et en intéressant les hommes, vous acquerrez la gloire la plus flatteuse pour une âme sensible et vertueuse : en faisant le bien, vous jouirez de la célébrité la mieux méritée, et, en vérité, la seule désirable dans ce siècle, où il n'y a qu'à opter entre la bassesse et la frivolité. Mon Dieu! qu'il me seroit affreux de recommencer à vivre comme j'ai fait pendant dix ans! J'ai vu de si près le vice en action, j'ai été si souvent la victime des petites et viles passions des gens du monde, qu'il m'en est resté un dégoût invincible et un effroi qui me feroient préférer une solitude entière à leur horrible société. Mais où vais-je m'égarer? Mon âme, en proie au sentiment le plus cruel et le plus déchirant, n'a pas besoin de retourner sur le passé pour se sentir accablée sous le poids de ma destinée.

Je meurs d'envie de voir le plan de votre pièce, c'est vous qui créerez le sujet[1] : car il ne me paroît comporter d'intérêt et d'action que pour quelques scènes. Vous n'en aurez que plus de mérite en attachant et en intéressant pen-

1. Probablement la tragédie d'*Anne Boleyn*, qui figure parmi ses *Œuvres dramatiques*, Paris, 1822, in-8, et qui, plus que celle des Gracques, se prête à un rapprochement avec la *Bérénice* de Racine.

dant cinq actes. Racine a eu cette magie dans *Bérénice*. Votre sujet est plus grand et plus noble, et il est bien au ton de votre âme. Vous n'aurez pas besoin de vous élever: sans effort, vous êtes toujours de niveau à ce qui paroît exalté aux âmes vulgaires et communes. — Oui, mon ami, mes journées sont uniformes; mais bientôt je serai seule: tous mes amis partent, et c'est pour la première fois de ma vie que leur départ ne me coûtera pas un regret; et si je ne vous paraissois pas trop ingrate, je vous dirois que je verrois partir avec une sorte de plaisir M. d'Alembert. Sa présence pèse sur mon âme, il me met mal avec moi-même, je me sens trop indigne de son amitié et de ses vertus. Enfin, jugez de ma disposition : ce qui devroit être une consolation pour moi, est un surcroît à mon malheur; mais c'est que je ne veux point me consoler : mes regrets, mes souvenirs me sont plus chers que tous les soins et les secours de l'amitié. Mon ami, il faut que mon âme soit tout à fait enlevée à sa douleur (et il n'y a que vous qui ayez ce pouvoir), ou il faut qu'elle en fasse son unique nourriture. Si vous saviez combien les livres me semblent vides et froids, combien il me paroît inutile de parler ou de répondre! Mon premier mouvement surtout est de me dire : *à quoi bon?* et je n'ai pas encore trouvé de réponse à cette question, ce qui fait que je suis quelquefois deux heures sans prononcer une parole, et que, depuis un mois, je n'ai touché une plume que pour vous écrire. Je sais bien qu'avec cette manière, il n'y a point d'amitié qu'on ne rebute; mais j'y consens, mon âme est aguerrie, elle ne craint plus les petits maux. Ah! combien le malheur concentre! qu'on a besoin de peu de chose lorsqu'on a tout perdu! que de biens je vous dois, mon ami! que de grâces je devrois vous rendre! Vous remettez de la vie dans mon âme; vous me faites sentir de l'intérêt à attendre le lendemain; vous me promettez de vos nouvelles : cette espérance fixe ma pensée. Vous m'aviez promis encore mieux, je devois vous voir; mais je vous dirai comme Andromaque :

A de moindres faveurs les malheureux prétendent [1].

Adieu; j'abuse de votre temps, de votre bonté; mais il est si doux, si naturel de s'oublier avec ce que l'on aime!

1. *Andromaque*, acte I, sc. 4.

Ma plaie est si vive, mon âme est si malade, ma machine est si souffrante, que ne fussiez-vous susceptible que du sentiment de pitié, je suis sûre que vous seriez près de moi, et que vous désireriez de faire pénétrer jusqu'à mon cœur le baume de la sensibilité et de la consolation. A demain, mon ami : car votre lettre me touchera et j'aurai besoin d'y répondre.

Jeudi, après la poste.

Eh bien! je n'ai point eu de lettre, et cela me surprend bien moins que cela ne m'afflige : il est si simple, quand on jouit, d'oublier ce qui souffre, que je me garderai bien de vous faire un reproche de ce qui n'est qu'une suite bien naturelle de la disposition de votre âme dans le lieu où vous êtes. — Vous avez vu le chevalier : il vous aura dit de mes nouvelles. Je n'étois pas bien le jour qu'il est venu: j'avois eu une attaque de convulsion pareille à celle dont vous avez été témoin, et j'avois pleuré une partie de la nuit. Je ne me suis pas endormie celle-ci; je souffrois trop Je suis mieux : je ne me sens que de la foiblesse et de l'abattement; j'ai eu hier une secousse violente. — J'ai eu une conversation, j'ai su des détails, j'ai revu une écriture, j'ai lu des mots auxquels je ne devois pas survivre. Ah! mon sang, ma vie ne seroient qu'un foible prix pour un tel sentiment; voyez ce que je dois juger du vôtre. — L'abbé Morellet[1] disoit ces jours passés, et dans l'innocence de son âme, que vous étiez fort amoureux de la petite comtesse de B...; que vous étiez très-occupé d'elle; que vous aviez le plus grand désir de lui plaire, etc., etc. Si cela n'est pas tout à fait vrai, cela est si vraisemblable, qu'il me semble que je n'aurois à me plaindre que de ce que vous ne m'avez pas mise dans la confidence. Je ne vous demande, pour vous acquitter envers moi, qu'une seule chose : c'est de me dire la vérité. Croyez qu'il n'y en a point, non qu'il n'y en a point que je ne puisse entendre. Je puis vous paroître foible, et assez pour vous faire croire qu'il faut me ménager, cela n'est pas vrai. Jamais, au contraire, je ne me suis senti plus de force. J'ai celle de souffrir, et je ne crains plus rien

1. L'abbé André Morellet, né en 1727, mort en 1819, philosophe et économiste, et très-lié avec Turgot, Malesherbes et mademoiselle de Lespinasse dont il parle dans ses *Mémoires*, Paris, 1821, t. I, p. 120 ; t. II, p. 311.

dans le monde, pas même ce que vous croyez devoir me faire le plus de mal. Adieu donc.

LETTRE XXXVI

Onze heures du soir, [6 juillet] 1774.

Mon Dieu ! que je vous ai peu vu, que je vous ai mal vu aujourd'hui, et qu'il m'est pénible de ne pas savoir où vous êtes dans ce moment ! J'espère que c'est à Ris[1], et que vous reviendrez demain au soir. — On dit qu'on attend M. le comte de Broglie[2] demain matin. Il est singulier que je sois amenée à m'occuper de son retour, à désirer qu'il soit plus prompt que ses amis même ne peuvent le désirer. Mon Dieu ! comme un sentiment change et bouleverse tout ! Ce *moi*[3], dont parle Fénelon, est encore une chimère : je sens positivement que je ne suis point *moi*. Je suis *vous*, et pour être vous, je n'ai aucun sacrifice à faire. Votre intérêt, vos affections, votre bonheur, vos plaisirs, ce sont là, mon ami, le *moi* qui m'est cher et qui m'est intime ; tout le reste m'est étranger : vous seul dans l'univers pouvez m'occuper et m'attacher. Ma pensée, mon âme ne peuvent désormais être remplies que par vous et par des regrets déchirans. Oh ! non, ce n'est point quand je vous compare à

1. Village entre Corbeil et Fontainebleau, sur la rive gauche de la Seine.

2. Charles-François, comte de Broglie, frère du troisième maréchal de Broglie, né le 20 août 1719, lieutenant-général en 1760. Soldat diplomate, il devint, après le prince de Conti, chef de la correspondance secrète de Louis XV, pour laquelle il fut exilé, par le ministère d'Aiguillon, à sa terre de Ruffec. Rappelé par le nouveau règne, il était de retour à Paris le 7 juillet 1774. Mort en 1781. (*Corr. de madame du Deffant*, édit. Lescure, II, 416.) « Ce n'est point un génie de premier ordre, mais il a de la vivacité et parfois de l'agrément. » (*Lettres* de Horace Walpole, trad. par M. de Baillon, p. 264.) Il avait épousé le 21 mars 1759, Philippine-Auguste de Montmorency, née en 1735, fille de Louis-François, prince de Montmorency, de la branche des Pays-Bas, et de Marie-Anne-Thérèse de Rym, et sœur de la dernière duchesse de Boufflers, née en 1735.

3. Cette expression, consacrée aujourd'hui dans le langage philosophique, frappait encore par son étrangeté, bien après cependant que madame de Sévigné écrivait à madame de Grignan, à propos de Nicole qui avait été l'un des premiers à s'en servir : « Vous jugez très-juste du *moi* des *Essais de morale*. Il est vrai qu'il y a, comme disoit le vieux Chapelain, teinture de ridicule dans cette expression. » (Lettre du 20 juin 1676, édit. Regnier, t. IV, p. 493.)

moi que je crains, que je m'afflige de n'être pas aimée. Hélas! c'est quand je pense comment je l'étois, et par qui je l'étois; mais c'étoit un bonheur inouï auquel je n'avois pas dû prétendre, et que vous voyez bien que je ne méritois pas. Oh! que mon âme souffre, que ces souvenirs sont douloureux! Mon ami, que deviendrai-je lorsque je ne vous verrai plus, que je ne vous attendrai point! croyez-vous que je puisse vivre? Cette pensée me tue: dans dix jours.... Mais dites-moi pourquoi il ne me faudroit aucun courage pour mourir, et pourquoi je n'ai pas la force de me dire qu'il y aura un jour, un moment où vous me direz un mot qui me fait frissonner. Mon ami, ne le prononcez jamais: il m'a porté malheur; ce mot affreux devoit être mon arrêt: si je l'entends jamais, je meurs. — Comment pouvez-vous me louer de vous aimer? Ah! le mérite, la vertu eussent été de résister à ce penchant, à cet attrait qui m'a portée vers vous longtemps avant que je pusse me défier de moi. Comment craindre, comment prévoir, lorsqu'on est garanti par un sentiment, par le malheur, et par le bien inestimable d'être aimé par une créature parfaite? Mon ami, voilà ce qui entouroit mon âme, ce qui la défendoit, lorsque vous y avez fait descendre le trouble du remords et la chaleur de la passion; et puis vous me louez de vous aimer! Ah! c'est un crime, et l'excès même ne me justifie pas. Mais je vais vous faire horreur: car je suis comme Pyrrhus; je m'abandonne au crime en criminelle[1]. Oui, vous aimer ou cesser de vivre, je ne connois que cette vertu et cette loi dans la nature; et ce sentiment est si vrai, si involontaire et si fort, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ah! que je suis loin d'exiger, de prétendre! Mon ami, soyez heureux, ayez du plaisir à être aimé, et vous voilà quitte. Je suis folle, je ne puis vous parler que de ce que je sens, et je voudrois vous dire ce que j'ai vu: c'est le chevalier, il m'a demandé de vos nouvelles, il m'a demandé si j'étois contente de vous; voyez quelle bonté! il voudroit que tous mes amis m'aimassent autant que lui; le pourrez-

1. Dans cette admirable scène, où Pyrrhus fait à Hermione l'aveu de son amour pour Andromaque et de sa résolution de l'épouser. Hermione lui répond:

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendez justice,
Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.

(*Andromaque*, acte IV, sc. 5.)

vous jamais? Il est arrivé hier, et retourné ce soir. — Nous irons donc jeudi à Auteuil: soyez exact au rendez-vous chez moi à midi et demi. Venez, mon ami, venez; songez que j'aurois pu dîner avec vous demain, que j'aurois pu vous voir ce soir. Soyez bon, soyez généreux; donnez-moi tous les momens qui ne seront pas employés à votre plaisir et à vos affaires. Je veux, je dois venir après; si c'est trop demander, souffrez du moins que je le désire. Vous avez deviné à merveille, ce matin : je voulois votre réponse, et point mon livre. Plût à Dieu qu'en renonçant à tous ceux qui ont été faits et qui le seront, je pusse m'assurer une lettre de vous tous les jours! C'est là ce que je voudrois lire; c'est vous que je voudrois voir et entendre sans cesse. Mon ami, je vous aime.

LETTRE XXXVII

1774.

J'ai quatre lettres à répondre : j'ai essayé d'écrire, cela m'est impossible. Je suis occupée de vous; je ne sais pas si je vous aime, mais je sens, et je sens trop que vous troublez, que vous agitez mon âme, et d'une manière pénible et douloureuse, lorsque je ne vous vois pas ou que je ne suis pas soutenue par le plaisir et l'activité de vous attendre. Je vous ai dit, j'ai voulu vous dire le charme qu'avoit pour moi votre présence; mais, mon ami, que les expressions sont foibles pour rendre ce que l'on sent fortement! l'esprit trouve des mots, l'âme auroit besoin de créer une langue nouvelle. Oui, certainement, j'ai plus de sensations qu'il n'y a de mots pour les rendre ; comment, en effet, pourrai-je vous dire tout le bien et tout le mal que vous me faites? votre présence a un tel empire, une telle force, qu'elle me donne une existence nouvelle, et ne me laisse pas même le souvenir de celle que j'avois avant que de vous voir. Je suis si animée, si pénétrée de l'impression que je reçois, que je ne puis plus être heureuse ou malheureuse que par vous. J'aime, je jouis, je crains, je souffre, sans qu'il entre jamais dans ces diverses dispositions ni souvenir du passé, ni prévoyance de l'avenir. Mon ami, dans le temps où l'on croyoit au sortilége, j'aurois expliqué tout ce que vous me

faites éprouver, en disant que vous aviez le pouvoir de jeter sur moi un sort qui m'enlève à moi-même; mais si cela étoit, si vous aviez cette puissance, que je vous trouverois cruel de ne pas prolonger l'illusion qui me fait sentir, au moins quelques momens, que la vie peut être un bien! Oui, je vous dois de connoître, de goûter ce plaisir qui enivre l'âme, au point d'ôter tout sentiment de peine et de douleur. Mais voyez si je dois vous en rendre grâce: le charme cesse au moment où vous me quittez, et en rentrant dans mon âme, je me trouve accablée de regret et de remords: la perte que j'ai faite me déchire. J'étois aimée, et aimée à un degré où l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu était foible et froid en comparaison du sentiment de M. de Mora; il remplissoit toute sa vie; jugez s'il a dû occuper la mienne. Ce regret suffiroit bien pour faire le malheur et le désespoir d'une âme sensible. Eh bien! je souffre plus cruellement encore par le remords qui pèse sur mon âme: je me vois coupable, je me trouve indigne du bonheur dont j'ai joui: j'ai manqué à l'homme le plus vertueux et le plus sensible; en un mot, j'ai manqué à moi-même, et j'ai perdu ma propre estime: jugez si j'ai le droit de prétendre à la vôtre; et si vous ne m'estimez pas, y a-t-il moyen de m'aveugler au point de croire que vous puissiez m aimer? D'après cette connoissance de moi-même, et les réflexions qu'elle entraîne, croyez-vous qu'il puisse y avoir une créature plus malheureuse? Ah! mon ami, cette mobilité d'âme que vous me reprochez, et dont je conviens, ne me sert que lorsque je vous vois. C'est elle qui fait que toute ma vie n'est plus que dans un point: je vis en vous, et par vous; mais d'ailleurs savez-vous à quoi sert cette mobilité? à me faire éprouver dans une heure tous les genres de tourmens qui peuvent déchirer et abattre l'âme. Oui, cela est vrai: je sens quelquefois les angoisses, le découragement de la mort, et dans le même instant, les convulsions du désespoir. Cette mobilité est un secret de la nature pour faire vivre avec plus de force en un jour, que le commun des hommes n'a vécu en mourant à cent ans. Il est vrai que cette même mobilité, qui n'est qu'une malédiction de plus dans le malheur, est quelquefois la source de beaucoup de plaisirs dans une disposition calme: c'est peut-être même un moyen d'être aimable, parce que c'est une manière de faire jouir la vanité, et de flatter l'amour-

propre. Cent fois j'ai senti que je plaisois par l'impression que je recevois des agrémens et de l'esprit des personnes avec qui j'étois : et en général, je ne suis aimée que parce qu'on croit et qu'on voit qu'on me fait effet : ce n'est jamais par celui que l'on reçoit. Cela prouve tout à la fois et l'insuffisance de mon esprit et l'activité de mon âme, et il n'y a dans cette remarque ni vanité, ni modestie : c'est la vérité. Mon ami, je veux vous dire le secret de mon cœur, sur le peu d'impression que vous prétendiez que me faisoit l'idée d'une séparation de quatre mois ; voici ce que je m'en promettois : d'être rendue toute entière à ma douleur, et au dégoût invincible que je me sens pour la vie. Je croyois que, lorsque mon âme ne flotteroit plus entre l'espérance et le plaisir de vous voir, de vous avoir vu, elle auroit plus de force qu'il n'en faut pour me délivrer d'une vie qui ne me présenteroit plus que des regrets et des remords. Voilà, je vous le jure, la pensée qui m'occupe depuis près de deux mois ; et ce besoin actif et profond d'être délivrée de mes maux, m'a soutenue et me défend encore contre le chagrin que me feroit éprouver votre absence. Ne concluez point de là que je veuille vous prouver que je vous aime avec beaucoup de passion : non, mon ami ; cela prouve seulement que je tiens vivement à mon plaisir, et qu'il me donne la force de souffrir. Je vous l'ai déjà dit, ces mots sont gravés dans mon cœur, et ils prononcent mon arrêt : *vous aimer, vous voir, ou cesser d'exister*. Après cela, dites tout le mal que vous voudrez de ma sensibilité : jamais je n'ai cherché à combattre la mauvaise opinion que vous aviez de moi ; je ne vous trouve ni sévère, ni injuste. Vous seul, dans la nature, êtes en droit de me mésestimer, et de douter de la force et de la vérité de la passion qui m'a animée pendant cinq ans[1].

LETTRE XXXVIII

Quatre heures, 1774.

Je vous quittai hier au soir, parce que je croyois vous fatiguer en vous parlant aussi longtemps de moi. Vous m'é-

1. Ce passage fixe la durée de sa liaison avec M. de Mora.

tiez tellement présent, que je souffrois de ce que vous ne m'interrompiez pas; mais écoutez-moi aujourd'hui : c'est de vous que j'ai à vous parler; mais avant tout, croyez, je vous prie, que ce ne sont point des reproches que je veux vous faire: je ne crois pas en avoir le droit, et je serois désolée de vous déplaire. L'intérêt que je vous porte me fait souffrir de mille choses qui ne sont d'aucun prix pour vous : il faut aimer pour être averti du mal qu'on fait à ce qui nous aime : l'esprit ne donne point la délicatesse dont il faut user avec une âme malade et malheureuse; mais les exordes sont ennuyeux; venons au fait Mon ami, vous vouliez me faire un secret de votre voyage; si c'est un bon motif qui en est l'objet, pourquoi craignez-vous de me le dire? et si ce voyage doit offenser mon cœur, pourquoi le faites-vous? si vous ne me devez pas de m'aimer, vous vous devez à vous-même d'être délicat, et de ne pas me tromper. Jamais vous n'avez avec moi l'abandon de la confiance : il semble que ce que vous me dites vous échappe, et qu'à peine vous y consentez. Vous êtes parti hier, et je n'ai pas pu savoir où vous alliez[1]; je ne sais pas où vous êtes : je suis dans l'ignorance de vous, de vos actions. Mon ami, est-ce là le procédé de l'amitié la plus commune? et croyez-vous que je puisse penser sans douleur que, de votre plein gré, vous serez douze jours sans entendre parler de moi? et croyez-vous aussi que je n'aie pas été sensiblement affligée de ce qu'en pensant me quitter, vous n'ayez pas voulu me donner la dernière soirée que vous deviez passer à Paris? Si vous m'aimiez, vous auriez vu le mal que vous me fîtes lorsque vous dîtes samedi au soir que le lendemain vous iriez chez madame d'Arcambal[2]. Je ne trouvai pas un mot à répliquer, mais je souffris.

1. C'étoit sans doute la crainte de l'affliger; il alloit dans la terre du père de la jeune personne qu'il étoit question de lui faire épouser. (*Anc. note.*) — Cette terre était celle de Courcelles, près Gien, possédée par le père d'Alexandrine-Louise Boutinon des Hays de Courcelles, qui allait bientôt devenir comtesse de Guibert. Le portrait de madame de Guibert, peint par Greuze, aujourd'hui la propriété du comte Duchâtel, a figuré à l'Exposition en faveur des Alsaciens-Lorrains.

2. Françoise-Félicité du Crest de Chigy, femme d'Antoine-Joseph-François Deslacs du Bosquet, marquis d'Arcambal, colonel-propriétaire de cette même légion corse dont M. de Guibert était colonel-commandant. Elle était veuve en premières noces de M. de Mondorge et cousine de madame de Genlis. (*Mém. de Genlis*, II, 274, 334.)

LETTRE XXXIX

Onze heures du soir, 1774.

Je n'ai point eu de vos nouvelles; je n'en espérois guère, et cependant j'en attendois. Ah! mon Dieu! comment pouvez-vous dire que la douleur n'est plus dans mon âme? J'en mourois hier; j'ai eu un accès de désespoir qui m'a donné des convulsions qui ont duré quatre heures. Mon ami, s'il faut vous dire ce que je crois, ce qui est vrai, c'est que, lorsque je vous vois, je vous aime à la folie, et au point de croire que je n'ai jamais mieux aimé; mais j'ai besoin de vous pour vous aimer; tout le reste de ma vie est employé à me souvenir, à regretter et à pleurer. Oui, partez, dites-moi que vous en aimez une autre; je le désire, je le veux; j'ai un mal si profond, si déchirant, que je n'espère plus de soulagement que de la mort. Celui que vous m'apportez a l'effet de l'opium; il suspend mes maux, mais il ne les guérit point; au contraire, j'en suis plus foible et plus sensible. Vous avez raison, je ne suis plus capable d'aimer, je ne sais plus que souffrir. J'avois espéré en vous, je m'y étois abandonnée; je croyois que le plaisir de vous aimer calmeroit mon malheur. Hélas! vainement je le fuis; il me rappelle sans cesse, il m'entraîne, et il ne me présente plus qu'une ressource. Ah! ne me parlez pas de celle que je trouve dans la société: elle n'est plus pour moi qu'une contrainte insupportable; et si je pouvois déterminer M. d'Alembert à ne pas être avec moi, ma porte serait fermée. Comment pouvez-vous croire que les productions de l'esprit auront plus d'empire sur moi que le charme, que les consolations de l'amitié? J'ai les plus dignes amis, les plus sensibles, les plus vertueux. Chacun, à sa manière et selon son accent, voudroit arriver jusqu'à mon âme; je suis pénétrée de tant de bontés, mais je reste malheureuse: vous seul, mon ami, pouvez me faire connoître le bonheur. Hélas! il me retient à la vie en invoquant la mort! Mais pourquoi avez-vous mis quelque prix à être aimé de moi? vous n'en aviez pas besoin; vous saviez bien que vous ne pouviez pas me répondre. Vous seriez-vous fait un jeu de mon désespoir. Remplissez donc mon âme ou ne la tourmentez plus; faites que je vous aime toujours, ou que je ne vous

aie jamais aimé; enfin, faites l'impossible, calmez-moi, ou je meurs.

Dans ce moment-ci que faites-vous? Vous portez le trouble dans une âme que le temps avoit calmée; vous m'abandonnez à ma douleur. Ah! si vous étiez sensible, vous seriez à plaindre, mon ami: vous connoîtriez le remords; mais au moins si votre cœur ne peut pas se fixer, livrez-vous à votre talent, occupez-vous, travaillez de suite: car, si vous continuez cette vie dissipée, agitée, j'ai peur que vous ne soyez réduit à dire un jour:

Le besoin de la gloire a fatigué mon âme.

Samedi, au soir.

Ce n'est que ce matin que j'ai eu de vos nouvelles, et je ne sais par où, ni comment elles sont venues, ce n'est pas par la poste. Jugez-moi folle si vous voulez: croyez-moi injuste, enfin, tout ce qu'il vous plaira, mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que je ne crois pas avoir, de ma vie, reçu une impression plus sensible, plus flétrissante que celle que m'a faite votre lettre. Et avec la même vérité, je vous dirai que l'espèce de mal que vous m'avez fait ne mérite guère d'intérêt, parce que je crois que c'est mon amour-propre qui a souffert, mais d'une manière qui m'est tout à fait nouvelle. Je me suis sentie si accablée d'avoir pu donner à quelqu'un le droit de me dire ce que je lisois, et de me le dire avec tant de naturel, que j'en devois conclure qu'il n'avait fait que verser son âme en me parlant, et sans même se douter qu'il m'offensoit. Oh! que vous avez bien vengé M. de Mora! que vous me punissez cruellement du délire, de l'égarement qui m'ont entraînée vers vous! que je les déteste! Je n'entrerai dans aucun détail; vous n'avez ni assez de bonté, ni assez de sensibilité pour que mon âme puisse se soumettre à la plainte: mon cœur, mon amour-propre, tout ce qui m'anime, tout ce qui me fait sentir, penser, respirer, en un mot, tout ce qui est en moi, est révolté, blessé et offensé pour jamais. Vous m'avez rendu assez de force, non pour supporter mon malheur (il me paroit plus grand et plus accablant que jamais), mais pour m'assurer de ne pouvoir plus être tourmentée, ni malheureuse par vous. Jugez et de l'excès de mon crime et de la grandeur de ma perte; je sens, et ma douleur ne m'

trompe point, que si M. de Mora vivoit, et qu'il eût pu lire votre lettre, il m'auroit pardonné, il m'auroit consolée, et il vous auroit haï. Ah! mon Dieu! laissez-moi mes regrets : ils me sont mille fois plus chers que ce que vous appelez votre sentiment; il m'est affreux; son expression est du mépris, et mon âme le repousse avec tant d'horreur, que cela seul me répond qu'elle est encore digne de la vertu. Dussiez-vous croire que vous ne m'avez fait que justice, j'aime mieux vous laisser cette opinion que d'entrer en explication. C'en est donc fait: soyez avec moi comme vous pourrez, comme vous voudrez; pour moi, à l'avenir (s'il y a un avenir pour moi), je serai avec vous comme j'aurois dû toujours être, et si vous ne laissiez point de remords dans mon âme, j'espérerois bien vous oublier. Je le sens, les plaies de l'amour-propre refroidissent l'âme. Je ne sais pourquoi je vous ai laissé lire tout ce que je vous avois écrit avant que de recevoir votre lettre: vous y verrez toute ma foiblesse, mais vous n'y aurez pas vu tout mon malheur; je n'espérois rien de vous; je ne voulois pas être consolée. Pourquoi donc me plaindre! Ah, pourquoi? parce qu'un malade qui est condamné attend encore son médecin, parce que ses yeux se lèvent encore sur les siens pour y chercher de l'espérance, parce que le dernier mouvement de la douleur est la plainte, parce que le dernier accent de l'âme est un cri: voilà l'explication de mon inconséquence, de ma folie, de ma foiblesse. Oh! que j'en suis punie!

LETTRE XL

Onze heures, 1774

Ayez assez de délicatesse pour cesser de me persécuter. Je n'ai qu'une volonté, je n'ai qu'un besoin : c'est de ne vous plus voir en particulier. Je ne puis rien pour votre bonheur, je ne sais rien pour votre consolation : laissez-moi donc, et ne vous plaisez plus à faire le tourment de ma vie. Je ne vous fais point de reproches; vous souffrez, je vous plains, et je ne vous parlerai plus de mes maux. Mais, au nom de ce qui a encore quelque empire sur votre âme, au nom de l'honneur, au nom de la vertu, laissez-moi, ne

comptez plus sur moi. Si je puis me calmer, je vivrai ; mais si vous continuez, vous aurez bientôt à vous reprocher de m'avoir rendu la force du désespoir : épargnez-moi le chagrin et l'embarras de vous faire exclure à ma porte dans les heures où je suis seule. Je vous demande, et c'est pour la dernière fois, de ne venir chez moi que depuis cinq heures jusqu'à neuf. Si madame de..... pouvoit lire dans mon âme, je vous assure qu'elle ne me haïroit pas : tout au plus, j'aurois mis quelques regrets dans la sienne : mais elle et vous m'avez fait éprouver les tourmens des damnés, le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de moi, et quelquefois aussi de vous-même ; enfin, que vous dirai-je? Tout le malheur de la passion et jamais ce qui peut faire le bonheur d'une âme honnête et sensible : voilà ce que je vous dois, mais je vous pardonne. Si je tenois à la vie, je sens que je ne serois pas si généreuse : je vous vouerois une haine implacable; mais bientôt je ne tiendrai pas plus à vous qu'à la vie, et je veux employer ma sensibilité, mon âme et tout ce qui me reste de vie, à aimer, à adorer la seule créature qui ait rempli mon âme, et à qui j'ai dû plus de bonheur et de plaisir que presque tout ce qui a paru sur la terre n'en a senti ni pu imaginer; et c'est vous qui m'avez rendu coupable envers cet homme! cette pensée soulève mon âme, je m'en détourne. — Je voudrois me calmer, et, si je le puis, mourir. Je vous le répète encore, et c'est le dernier cri de mon âme vers vous : par pitié, laissez-moi ; sinon, vous connoîtrez le remords.

LETTRE XLI

1774.

Cela seroit bien doux, bien aimable, si cela disoit que je vais vous voir; mais ce doute détruit l'impression sensible que j'aimerois tant à recevoir de ce que vous me dites. Mon Dieu! que vous troublez ma vie! vous me faites éprouver dans l'espace d'un jour les dispositions les plus contraires : je suis à la fois entraînée par le mouvement le plus passionné, et puis glacée par l'idée que vous ne me répondez pas. Alors cette réflexion me donne de l'humeur contre moi; et, pour retrouver un peu de calme, je m'a-

bandonne au souvenir déchirant de ce que j'ai perdu. Bientôt après, mon âme se pénètre d'un sentiment plus doux, et je suis en état de m'occuper des momens de bonheur que j'ai goûtés en aimant. Toutes ces pensées, qui devroient m'éloigner de vous, m'en rapprochent bien vite. Je sens que je vous aime, et assez pour ne pouvoir espérer de repos que dans la mort. C'est mon seul appui, le seul secours que j'attends, et dont je sens le besoin dans presque tous les instans de ma vie. — Mon ami, vous avez mis du baume sur la petite plaie que je me suis faite hier au soir, puisque vous en avez remarqué le moment : cela prouveroit la vérité de ce que disoit M. d'Alembert, qu'il y a telle circonstance où la douleur n'est point douleur. — Oui, vous aurez avant minuit l'Éloge : je vais renvoyer chez l'archevêque de Toulouse[1]. Bonjour. Encore une fois, mon ami, c'est vous qui faites ma tristesse, mon silence, mon malheur ; en un mot, c'est vous qui animez mon âme, et c'est elle qui m'entraîne. Je n'ose pas vous dire à quel point je vous aime.

LETTRE XLII

Dix heures, 1774.

Vous ne vous souciez pas de me trouver encore aujourd'hui; mais je vous suis assez indifférente pour ne pas craindre de troubler les intérêts qui vous agitent. Écoutez-moi donc, et faisons l'un avec l'autre ce que proposa madame de Montespan à madame de Maintenon. Étant forcée de faire un voyage assez long avec elle tête à tête : *Madame,* lui dit-elle, *oublions nos haines, nos querelles, et soyons l'une à l'autre de bonne compagnie*, etc., etc. Eh bien ! je vous dis : « Oublions nos mécontentemens mutuels; et soyez assez facile pour m'apporter ce que je vous ai demandé. » Oui, c'est moi qui vous parle, et je ne suis pas folle : au moins à cet égard, ma folie est d'un genre moins sec et plus malheureux.

1. Étienne-Charles de Loménie de Brienne, né en 1727, archevêque de Toulouse depuis 1763, de l'Académie française en 1770, cardinal en 1788; il remplaça, en 1787, Calonne aux finances, et mourut le 16 février 1794. Il était neveu de madame du Deffand, ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter le salon de mademoiselle de Lespinasse.

Bonsoir. — Vous étiez presque triste tantôt; j'en étois fâchée, sans me le reprocher : car, comme vous savez :

Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.

Le chevalier m'a expliqué votre tristesse, et je vous ai plaint du fond de mon cœur. — Ne me refusez pas ce que je vous demande ; je vous promets en *récompense* ce mauvais synonyme de *pleurs* et de *larmes :* il est mauvais, mais il est d'une sensibilité qui fera couler les larmes de ce que j'aime; et il feroit pleurer d'ennui un homme d'esprit et de goût : mais aussi ce ne sont pas ces gens-là à qui j'ouvre mon âme. Bonsoir. — Où êtes-vous? à coup sûr vous êtes bien : vous êtes gai, animé, intéressé, et tout entier à ce que vous voyez; voilà ce que nous appelons être aimable par excellence. — *Tancrède*[1]*...!* oh! cela est bien beau ! il y a des vers qui retentissent jusqu'au fond de l'âme; mais rien n'est au ton d'une âme active, souffrante et agitée : elle doit vivre sur elle-même. Adieu donc.

LETTRE XLIII

Onze heures du soir, 1774.

Je viens de m'occuper de vous, de vos *intérêts* avec M. d'Alembert, et il me passe par la tête de vous faire une proposition folle; et c'est précisément à cause de cela que je ne désespère pas que vous l'acceptiez. Venez demain passer la journée avec moi à la campagne : vous comblerez de plaisir madame L....; et ce n'est pas là une manière de parler. Si vous êtes engagé le soir, nous reviendrons d'assez bonne heure pour que vous ne manquiez ni à votre plaisir, ni à celui de ceux qui vous attendroient. Enfin, voyez si vous pouvez vous arracher à vos affaires, à vos soins, à votre dissipation, à vos rendez-vous, à l'opéra, aux visites, au vague, au vide, en un mot, à cette multitude de choses importantes auxquelles vous consacrez votre vie. Surtout (et sans doute cette recommandation est inutile et présomptueuse)

1. [illegible] tragédie de Voltaire venait d'être reprise avec un grand succès par [illegible].

ne me faites point de sacrifice: c'est moi, au contraire, qui suis prête à vous les faire tous. Si vous me refusez, je vous réponds de n'en être ni étonnée ni fâchée: il est tout simple qu'à la veille d'un départ, tous vos momens soient engagés. Mais au moins ne perdez donc pas tous ceux que vous vouliez bien me destiner: employez-les; je vous rends votre soirée de demain: je me coucherai en arrivant. — Mercredi j'ai promis de passer la soirée au Ménil-Montant, et si je ne suis pas trop souffrante, j'irai. J'ai envoyé m'excuser cette après-dînée, parce que je souffrois beaucoup: car vous croyez bien que je ne pouvois pas avoir l'espérance de vous voir. — Il est bien honnête à vous de m'avoir donné quelques momens; je ne m'en étois pas flattée: je vous en rends mille grâces, et c'est du fond de mon cœur, je vous l'assure. Si vous me sacrifiez votre journée de demain, il faut être chez moi avant midi; si, au contraire, c'est moi qui vous la donne, ne venez pas du tout: je me lève tard; je serai pressée de m'habiller, et vous ne me feriez sentir que le regret de ne pouvoir causer avec vous. Mais mercredi je serai plus heureuse, puisque vous ne partez pas. Réponse, je vous en prie.

LETTRE XLIV

1774.

Je suis désolée: ce n'est pas de ce que vous êtes enrhumé, mais de ce que vous ferez si bien, que ce rhume deviendra une maladie. Vous devriez garder votre lit tout le jour, et vous vous proposez déjà de sortir! En grâce, mon ami, buvez; soyez tout à fait dans votre lit, sans y lire ni écrire.— Je me reproche le mot que vous m'avez écrit; et avant que vous ayez écrit, répondu et répliqué à toutes *ces Dames*, vous ne serez pas un moment en repos. Je vous attendois depuis neuf heures; il y avoit de l'eau d'orge, de guimauve, de l'orgeat, pour vous faire prendre par force *une bavaroise*: voilà comme cela s'appelle, et non pas de la soupe. Mon Dieu! que je voudrois être à côté de votre lit!-je vous soignerois; jamais garde n'auroit eu tant de zèle et d'affection. — Mon ami, ne sortez pas, laissez croire que vous êtes parti, et peut-être qu'avec ce ménagement vous serez assez bien pour partir demain matin. Assurément vous ne voyagerez pas la

nuit, ce seroit de la folie : en allant coucher à Orléans, vous ne serez pas fatigué. Vous ne me dites pas si vous avez de la fièvre dans ce moment-ci. J'enverrai savoir de vos nouvelles à une heure; en grâce, mon ami, ne sortez point : je saurai de vos nouvelles plusieurs fois dans la journée; et pour cela, je vais dîner chez moi : je ne sortirai qu'à neuf heures du soir. Mon ami, j'exige de vous que vous passiez la soirée dans votre lit; je vous assure que si vous n'y prenez garde, vous ferez de ceci une fluxion de poitrine. Mais sans doute vous avez écrit à M. votre père : s'il vous connoît bien, il sera moins inquiet, parce qu'il ne comptera pas sur votre exactitude. Voyez combien je suis dure, et quel moment je prends pour vous accabler ! oui, en vérité vous avez tort d'être malade. Eh bien, si vous étiez parti hier, mon inquiétude auroit-elle été fondée? — Mon ami, buvez; mais quoi? je crains que ces eaux n'aient trop d'activité : de la guimauve, ou de l'eau d'orge. Si vous venez chez moi, vous en aurez de toute prête; mais ne venez pas : non, ne venez pas. Ménagez-vous pour ce qui vous aime avec tant de tendresse.

LETTRE XLV

[Jeudi] huit heures et demie, 1774.

Mon ami, je vous aime : je le sens dans ce moment d'une manière douloureuse. Votre rhume, votre poitrine font mal à mon âme; je crains, et cet affreux sentiment a été si souvent justifié que je ne saurois me calmer : si vous partez ce soir, vous ne dormirez point, cela vous échauffera. Ah, mon Dieu ! que ne puis-je souffrir tout ce que je crains que vous ne souffriez ! Mon ami, en changeant de chevaux à Orléans, dites-moi comment vous êtes, dites-moi si votre poitrine est déchirée. Ma tendresse, mon intérêt ne vous laissent pas libre de négliger votre santé. Je meurs de regret en pensant que je ne vous verrai pas, que je n'ai plus de moyens de me rassurer. Je ne vous verrai pas, je ne saurai rien de vous. Ah ! qu'il étoit doux de vous aimer hier, et qu'il est cruel de vous aimer aujourd'hui, demain et toujours ! Mon ami, pardonnez-moi ma foiblesse; voyez si ma superstition ne peut pas s'excuser : c'est le *vendredi* 7 août 1772 que

M. de Mora est parti de Paris; c'est le *vendredi* 6 mai de cette année qu'il est parti de Madrid, et c'est le *vendredi* 27 mai que je l'ai perdu pour jamais. Voyez si cet horrible mot ne doit pas porter l'effroi dans mon âme, quand il se joint à l'idée de ce que j'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus enfin que je n'ai de mots pour l'exprimer. Mon ami, si, par quelque hasard, vous ne partiez que samedi, je veux vous voir demain. Quel horrible projet j'avois conçu, de ne pas vous voir! cela seroit impossible; vous le savez bien. Vous savez bien que, quand je vous hais, c'est que je vous aime à un degré de passion qui égare ma raison. Adieu, adieu, mon ami: jamais vous ne fûtes aimé ni chéri avec autant de tendresse. Conservez-vous: pensez que c'est me sauver la vie que de ménager votre poitrine. *Demain!* cette pensée m'est affreuse. Oui, je vous aime, mille fois plus que je ne sais le dire.

LETTRE XLVI

Jeudi au soir, 25 août 1774.

Oui, mon ami, ce qui a le plus de force et de pouvoir dans la nature, c'est assurément la passion: elle vient de m'imposer une privation, et elle me l'a fait supporter avec mille fois plus de courage que ne pouvoient jamais inspirer la raison et la vertu; mais cette passion est un tyran absolu: elle ne fait aussi que des esclaves qui tour à tour haïssent et chérissent leur chaîne, et qui n'ont jamais la force de la briser. Elle me commande aujourd'hui une conduite absolument contraire à celle que je me suis prescrite depuis quinze jours. Je reconnois mon inconséquence, j'en suis confuse; mais je cède au besoin de mon cœur. Je trouve de la douceur à être foible; et dussiez-vous en abuser, mon ami, je vous aimerai, et je vous le dirai quelquefois avec plaisir, plus souvent avec douleur, lorsque je croirai que vous ne me répondez pas. Écoutez tout ce que j'ai souffert depuis que vous m'avez quittée. Une heure après votre départ, j'appris que vous m'aviez caché que madame de *** étoit partie la veille. Alors je crus que vous n'aviez retardé le vôtre que peur elle. Vous ne m'aviez pas vue la veille, et je crus que c'est parce que vous aviez été trop affligé de vos

adieux, pour me voir le moment d'après; enfin, que vous dirai-je? Je vous jugeai avec une passion dont le vrai caractère est de ne jamais voir les objets tels qu'ils sont. Je vis donc, et je crus tout ce qui pouvoit m'affliger davantage: j'étois trompé, vous étiez coupable, vous veniez dans le moment même d'abuser de ma tendresse: cette pensée soulevoit mon âme, irritoit mon amour-propre: je me sentois au comble du malheur, je ne pouvois plus vous aimer; j'abhorrois les momens de consolation et de plaisir que je vous devois. Vous m'aviez enlevée à la mort, la seule ressource, le seul appui que je m'étois promis, lorsque j'avois tremblé pour les jours de M. de Mora. Vous m'aviez fait survivre à un malheur affreux, vous remplissiez mon âme de remords. vous me faisiez éprouver un plus grand mal encore, celui de vous haïr; oui, mon ami, vous haïr. J'ai été plus de huit jour animée par cet horrible sentiment; cependant je reçus votre lettre de Chartres. Le besoin de savoir comment vous vous portiez me fit manquer à la résolution que j'avois prise de ne plus ouvrir vos lettres. Vous me disiez que vous vous portiez bien; vous m'appreniez que vous aviez, malgré ma volonté, quelques-unes de mes lettres, et vous citiez un vers de *Zaïre* qui sembloit braver mon malheur; et puis, ce qu'il y avoit de sensible, les regrets exprimés dans cette lettre me parurent vagues, et plus faits pour épancher votre âme que pour toucher la mienne: en un mot, je fis du poison de tout ce que vous me disiez, et je formai plus que jamais le projet de ne vous pas aimer, et de ne plus ouvrir vos lettres. Je l'ai tenue cette résolution qui a déchiré mon cœur, qui m'a rendue malade. Depuis votre départ, je suis changée et abattue comme si j'avois eu une grande maladie. Eh! en effet, cette fièvre de l'âme qui va jusqu'au délire, est une cruelle maladie: il n'y a point de corps assez robuste pour résister à une telle souffrance. Mon ami, plaignez-moi; vous m'avez fait mal. Je ne reçus votre lettre de Rochambeau[1] que samedi: je ne l'ouvris pas, et en la mettant dans mon portefeuille j'eus un violent battement de cœur; mais je me commandai d'être forte, et je le fus. Ah! combien il m'en a coûté pour garder cette lettre! combien de fois j'ai lu l'adresse! combien de temps je l'ai eue dans mes mains! la nuit

1. Département de Loir-et-Cher, commune de Thori, chez le comte, plus tard maréchal de Rochambeau.

même j'avois besoin de la toucher. Dans l'excès de ma foiblesse, je me disois que j'étois forte, que je résistois au plus grand bien, au plus grand plaisir ; et voyez quel genre de folie ! je vous aimois avec plus d'activité que jamais ; rien, pendant six jours, n'a pu me distraire de cette lettre cachetée : si je l'avois ouverte au moment où je l'avois reçue, l'impression n'auroit été ni si vive, ni si profonde. Enfin, enfin hier, abîmée de tristesse, ne voyant point arriver de lettres de Chanteloup[1], d'où vous m'aviez promis de m'écrire, je fus frappée de l'idée que vous étiez peut-être malade à Rochambeau ; et, sans savoir ce que je faisois ni à quoi je cédois, votre lettre étoit lue, relue, mouillée de mes larmes, avant que j'eusse pensé que je ne devois pas la lire. Ah ! mon ami, combien j'aurois perdu ! j'adore votre sensibilité. Ce que vous dites de Bordeaux fait saigner une plaie qui n'étoit pas fermée, qui ne le sera jamais. Non, ma vie ne sera pas assez longue pour regretter et pour chérir l'homme le plus sensible et le plus vertueux qui exista jamais. Quelle affreuse pensée ! J'ai troublé ses derniers jours ; en craignant d'avoir à se plaindre de moi, il exposoit sa vie pour moi, et son dernier mouvement a été une action de tendresse et de passion. Je ne sais si je retrouverai jamais la force de relire ses derniers mots ; si je ne vous avois aimé, mon ami, ils auroient suffi pour me tuer. J'en frémis encore ; je les vois, et c'est vous qui m'avez rendue coupable : c'est vous qui faites que je vis ; c'est vous qui portez le trouble dans mon âme ; c'est vous enfin que j'aime, que je hais, et qui déchirez et charmez tour à tour un cœur qui est tout *à vous*. Mon Dieu ! ne craignez pas d'être triste avec moi : c'est mon ton, c'est mon existence que la tristesse ; vous seul, oui, vous seul avez le pouvoir de changer ma disposition : votre présence ne me laisse ni souvenir ni douleur : j'ai éprouvé que vous faisiez diversion aux maux physiques. Je vous aime, et toutes mes facultés sont employées et charmées lorsque je vous vois.

Vendredi matin, [26 août] 1774.

Mon ami, je fus interrompue hier. Il y a tant de nouvelles, tant de mouvemens, tant de joie, qu'on ne sait lequel

1. Où M. de Guibert alla plusieurs fois, comme c'était alors la mode, visiter le duc de Choiseul dans son populaire exil. Il y avait lu son *Connétable* au commencement de l'année 1773. (Saint-Aulaire, *Corr. de madame du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, t. II, p. 369.)

entendre. Je voudrois être bien aise, et cela m'est impossible. Il y a quelques mois que j'aurois été transportée et du bien qu'il y a à espérer, et du mal dont on est délivré; actuellement je ne suis que par la pensée et par la réflexion au ton de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. — Vous savez que M. Turgot est contrôleur général[1], il est entré dans le conseil; M. d'Angiviller a les bâtimens; M. de Miromesnil est garde des sceaux; M. le chancelier est exilé en Normandie; M. de Sartine a la marine, et l'on dit que ce n'est qu'en attendant le département de M. de la Vrillière; M. Lenoir est lieutenant de police; M. de Fitzjames ne va pas en Bretagne: c'est M. le duc de Penthièvre qui va tenir les États avec M. de Fourqueux. Mais, en vérité, me voilà aussi piquante que M. Marin[2], à qui on ôte la *Gazette* pour la donner à un abbé Aubert, qui a fait de mauvaises fables. Pour n'y plus revenir, il faut ajouter que le baron de Breteuil va à Vienne, et M. de la Vauguyon à Naples. — A présent, passons aux nouvelles de société. M. d'Alembert a eu hier le plus grand succès à l'Académie[3]. Je n'en ai pas été témoin: j'étois trop souffrante; je n'ai tout juste de force que ce qu'il en faut pour être sur mon fauteuil. Il a lu l'Éloge de Despréaux et des anecdotes sur Fénelon, qu'on dit ravissantes. Je n'ai pas voulu les entendre ces jours passés: je n'avois dans la tête que la lettre que je ne lisois pas. Il faut du calme pour écouter: aussi j'écoute bien peu. — Mon ami, on imprime une vie de Catinat; l'auteur est un M. Turpin[4] qui a fait la *Vie du grand Condé*. M. d'Alembert a lu cette vie, et, selon ce qu'il dit, cela n'ôtera ni le piquant ni le mérite de votre éloge; cependant, dès qu'elle paroîtra, je

1. C'est le 24 août que Turgot, ministre de la marine depuis le 20 juillet, avait été appelé au contrôle général, en remplacement de l'abbé Terray.

2. François-Louis-Claude Marin, directeur de la *Gazette de France* de 1771 à 1774, sous l'administration Maupeou, qui l'avait enlevée à Suard et à l'abbé Arnauld. Né en 1721, il mourut en 1809.

3. Dans la séance annuelle tenue le 25 août, jour de la Saint-Louis, sous la présidence de Beauzée, et dans laquelle d'Alembert lut, comme secrétaire perpétuel, les deux *Éloges* de Despréaux et de Fénelon. C'est dans cette même séance que fut mis au concours de l'année suivante l'*Éloge* de Catinat, pour lequel concourut M. de Guibert.

4. François René Turpin, professeur à l'Université de Caen, né en 1709, mort en 1799 *Vie de Louis de Bourbon, prince de Condé*; Paris, 1767. 2 volumes in-12. A l'occasion d'un autre de ses ouvrages, *la France illustre ou le Plutarque français*, La Harpe a dit de lui qu'il n'était « ni Plutarque ni Français ».

vous l'enverrai. — J'ai vu, j'ai beaucoup vu madame de Boufflers depuis votre départ, et je vais bien humilier ou bien exalter votre vanité, en vous disant qu'elle ne vous a pas nommé. Si cela est naturel, cela est bien froid; s'il y a du projet, cela est bien vif. Nous avons passé une soirée avec elle; nous avons été à la foire ensemble, elle est venue chez moi; nous devons aller au catafalque. Mais ce qui n'est que pour moi, ce sont des ananas excellens, et une lettre de quatre pages sur les affaires présentes, sur la gloire dont s'est couvert M. le prince de Conti, sur sa belle-fille; et puis, des louanges très-flatteuses pour moi. Enfin je vous ferai mourir de jalousie quelque jour en vous lisant tout cela; mais jusqu'alors, vous allez tant faire de coquetteries, tant plaire, tant séduire, que tous mes succès ne seront plus rien et qu'il faudra redevenir *Gros Jean comme devant.* — Mais, mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit de Chanteloup? est-ce que déjà vous n'aviez plus rien à me dire? La poste part tous les jours, et puis qu'importe? La lettre reste à la poste, et l'on n'est pas un siècle privé du plaisir de parler à ce qui nous aime: car remarquez que je n'ose pas dire *à ce qu'on aime.* Si vous êtes arrivé mardi apès le courrier de Bordeaux, il faudra attendre jusqu'à mercredi; et c'est me mettre dans les limbes, après m'avoir mise quinze jours en enfer.

Si vous recevez cette lettre à Bordeaux, comme je n'en doute pas, je me rétracte, et je vous demande d'aller voir ce consul: je saurai peut-être de nouveaux détails. Il vous parlera de la plus aimable, de la plus intéressante créature, que j'aurois dû aimer uniquement, et que je n'aurois jamais offensée, si, par une fatalité que je déteste, je pouvois échapper à quelque genre de malheur: il n'y en a point que je n'aie éprouvé. Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation: la mienne mériteroit d'être écrite par sa singularité. Quelque soirée, cet hiver, quand nous serons bien tristes, bien tournés à la réflexion, je vous donnerai le passe-temps d'entendre un écrit qui vous intéresseroit, si vous le trouviez dans un livre, mais qui vous fera concevoir une grande horreur pour l'espèce hu-

maine. Ah! combien les hommes sont cruels! les tigres sont encore bons auprès d'eux. Je devois naturellement me dévouer à haïr; j'ai mal rempli ma destinée: j'ai beaucoup aimé et bien peu haï. Mon Dieu! mon ami, j'ai cent ans; cette vie qui paroît si uniforme, si monotone, a été en proie à tous les malheurs et en butte à toutes les vilaines passions qui animent les malhonnêtes gens. Mais où vais-je m'égarer?.... toute entière à vous que j'aime, qui soutenez, qui défendez ma vie, pourquoi vais-je jeter les yeux sur tous les objets qui me l'ont fait détester? — Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur: que je serai comblée de plaisir s'il m'apporte une lettre de vous! Mais vous serez arrivé trop tard: vous ne faites rien à temps; ce que vous ne voyez pas existe à peine pour vous. Enfin, vous êtes justement comme il faut être pour faire le tourment d'une âme sensible; et moi je suis justement tout ce qu'il faut pour prouver que la folie n'exclut pas l'imbécillité. Figurez-vous que je vous parle comme si j'étois à samedi. J'attends le facteur qui n'arrivera que demain, et ce n'est pas votre faute, mon ami; ce n'est pas la mienne non plus, si ma tête est troublée, si le besoin que j'ai d'être consolée. me fait perdre l'ordre et la mesure du temps. Hélas! je ne sais s'il n'auroit pas mieux valu ne pas nous connoître, ne pas vous aimer: il y a trois mois que je serois comme j'étois il y a cent ans; je ne souffrois point, je n'avois besoin, ni de vous, ni de vos lettres; mais n'êtes-vous pas assommé par la longueur de celle-ci? Mon ami, accoutumez-vous à cette importunité.

LETTRE XLVII

Samedi au soir, 27 août 1774.

Mon ami, je n'ai point eu de vos nouvelles. Je m'étois dit cent fois: Il sera arrivé trop tard; il n'aura pas songé au prix d'une heure pour moi. Cela fait la différence de quatre jours: me voilà donc renvoyée à mercredi! Eh bien! le soin que j'ai eu de ne pas appuyer mon âme sur cette espérance ne m'a servi à rien: le courrier est arrivé; j'ai eu trois lettres, que je ne pouvois pas lire, parce que la vôtre me manquoit. Mon Dieu! vous n'êtes ni assez heureux ni assez malheu-

reux pour éprouver un pareil sentiment. Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles mercredi, je ne vous écris plus. Vous avez déjà un tort : vous en aurez mille ; mais je vous déclare que je ne vous en pardonnerai point et que je ne vous en aimerai pas moins. Vous voyez bien que je vous dis là l'impossible : la logique du cœur est absurde. Au nom de Dieu ! faites que je ne raisonne jamais plus juste. Que vous manquez bien dans ce moment-ci ! l'ivresse est générale, mon ami. Il y a cette différence entre ma disposition et celle de tout ce que je vois, qu'ils sont transportés de joie du bonheur qu'ils espèrent, et que moi je ne fais que respirer du malheur dont nous sommes délivrés. Mon Dieu ! mon âme n'atteint pas à la joie : elle est remplie par des regrets et par des souvenirs déchirans ; elle est animée par un sentiment qui la trouble, qui lui donne souvent des mouvemens violens et qui ne lui promet que bien rarement du plaisir. Dans cet état, la joie publique ne se fait sentir que par la pensée et la réflexion, et les plaisirs raisonnables sont si modérés ! mes amis sont mécontens de ce qu'ils ne peuvent pas m'entraîner. J'en suis bien fâchée, leur dis-je ; mais je n'ai plus la force d'être bien aise. Cependant je suis bien contente de ce que M. Turgot a déjà renvoyé un fripon, l'homme de l'affaire des blés[1]. Mon ami, je veux vous dire le compliment des poissardes au Roi, le jour de la St.-Louis. « Sire, je venons faire compli-
» ment à Votre Majesté de la *chasse* qu'elle a faite hier ; ja-
» mais votre grand-père n'en a fait une si bonne. » — Le comte de C....., qui est à Montigny[2], m'a écrit trois pages remplies d'enthousiasme et de transport : c'est beaucoup. Qu'ils sont heureux ! l'espérance les conserve jeunes. Hélas ! qu'on est vieux quand on l'a perdue ou qu'il n'en reste tout juste que pour échapper au désespoir ! — Dites-moi donc si vous avez fait bien des vers ; si vous vous accoutumez à vous *hâter lentement ;* si vous vous résoudrez à faire comme Racine, qui faisoit difficilement des vers. Mon ami, je vous impose le plaisir de lire, de relire tous les matins une scène de cette

1. L'entrée de Turgot au contrôle général avait été suivi du renvoi de MM. Leclerc, Saint-Priest, Dupuis, Destouches, plus ou moins compromis dans l'administration de l'abbé Terray. (*Corr. de madame du Deffand*, t. II, p. 429.) Le nom de Mirlavaud, trésorier des grains au compte du roi, qui avait fait tant de scandale en figurant dans l'*Almanach Royne* de 1774, disparut de celui de 1775.

2. Chez M. de Trudaine.

musique divine, et puis vous vous promènerez, vous ferez des vers; et, avec le talent que la nature vous a donné de penser et de sentir fortement, je vous réponds que vous en ferez de très-beaux. Mais de quoi m'avisé-je? de conseiller qui? un homme qui a un grand mépris pour mon goût, qui me croit assez bête, qui ne m'a jamais vue en mesure sur rien, et qui, en me jugeant ainsi, pourroit bien n'être qu'en mesure, et marquer autant de justesse que de justice. Adieu, mon ami. Si vous m'aimiez, je ne serois pas si modeste: je croirois n'avoir rien à envier dans la nature.

Je vous ai écrit hier un volume *à Bordeaux*. Ce mot m'est effroyable: il touche la corde sensible et douloureuse de mon âme. Adieu, adieu.

LETTRE XLVIII

Ce lundi, 29 août 1774

Vous savez que M. Turgot est contrôleur général; mais ce que vous ne savez pas, c'est la conversation qu'il a eue à ce sujet avec le Roi. Il avoit eu quelque peine à accepter le contrôle, quand M. de Maurepas le lui proposa de la part du Roi. Lorsqu'il alla remercier le Roi, le Roi lui dit: *Vous ne vouliez donc pas être contrôleur général? Sire*, lui dit M. Turgot, *j'avoue à Votre Majesté que j'aurois préféré le ministère de la marine, parce que c'est une place plus sûre et où j'étois plus certain de faire le bien; mais dans ce moment-ci ce n'est pas au Roi que je me donne, c'est à l'honnête homme.* Le Roi lui prit les deux mains et lui dit: *Vous ne serez point trompé.* M. Turgot ajouta: *Sire, je dois représenter à V. M. la nécessité de l'économie, dont elle doit la première donner l'exemple: M. l'abbé Terrai l'a sans doute déjà dit à Votre Majesté. Oui*, répondit le Roi, *il me l'a dit; mais il ne l'a pas dit comme vous*, Tout cela est comme si vous l'aviez entendu, parce que M. Turgot n'ajoute pas un mot à la vérité. Ce mouvement de l'âme de la part du Roi fait toute l'espérance de M. Turgot; et je crois que vous en prendriez comme lui. — M. de Vaines est nommé à la place de M. Leclerc[1]; mais il n'en

1. « 6 septembre 1774. — M. de Vaines, qui remplace M. Le Clerc en qualité de premier commis des finances, ne l'imitera probablement pas dans

aura pas le faste : point de jeu, point de valet de chambre, point d'audience, en un mot, la plus grande simplicité, c'est-à-dire, au ton de M. Turgot. Oui, je vous le répète, vous manquez bien ici : vous auriez partagé les transports de la joie universelle. On commence à avoir besoin de se taire pour se recueillir et pour penser à tout le bien qu'on attend. Reste actuellement l'intérêt personnel qu'il faut bien compter pour quelque chose. — Le chevalier d'Aguesseau vient de contenter le mien, et de le choquer tout à la fois : il sait que vous avez été vingt-quatre heures à Chanteloup, que vous vous portiez bien, et que vous êtes arrivé à Bordeaux le 22. D'après cela, il est tout simple que vos amis aient eu de vos nouvelles samedi 27. Je ne me plains point de la préférence que vous leur avez donnée; mais, mon ami, il me seroit doux d'avoir à me louer de vous, et d'avoir à vous remercier d'un soin que j'aurois si bien senti et dont mon âme avoit besoin ! Adieu. Voilà trois lettres en bien peu de temps. Si je n'en ai pas de vous mercredi, je crois que je pourrai me taire. Tous mes amis m'ont demandé de vos nouvelles avec intérêt, M. d'Alembert surtout.

Je ne crois pas vous avoir dit le succès que le chevalier de Chatelux a eu dans un voyage de quatre jours qu'il vient de faire à Villers-Cotterets [1] : il y a fait six lectures ; il n'avoit que quatre pièces, mais il a répété la lecture de deux. Il croit que *les Prétentions* n'ont pas été senties ; j'en ai grondé l'archevêque de Toulouse, qui étoit un des auditeurs. Si vous saviez comme il s'est justifié ! c'est à faire mourir de rire. Le chevalier m'a raconté avec naïveté ses succès. J'en ai joui; mais je suis fâchée du mauvais visage qu'il a : je crois sa santé bien menacée. — M. Wattelet est assez malade de la poitrine : il est au lait d'ânesse. — Je suis fort souffrante ces jours-ci; mais c'est presque mon état habituel : la durée des maux ôte jusqu'à la consolation de s'en

son luxe. La philosophie dont il est sectateur le rendra traitable et modeste... » (*Mémoires secrets*, t. VII, p. 211.)—Cette simplicité philosophique ne désarma pas cependant la médisance, ainsi que le prouve le violent pamphlet qui parut bientôt sous le titre de : *Lettre d'un profane à l'abbé Beaudeau*, où l'origine et la vie de de Vaines n'étaient pas épargnées. Par une circonstance singulière, un certain Ducroc, secrétaire de d'Alembert, fut mêlé à la publication de ce libelle. (*Mém. secrets*, t. VIII, p. 186.)

1. Chez le duc d'Orléans, fort amateur de comédies de société, où il jouait son rôle, ainsi que la marquise de Montesson, cette Maintenon de ce petit-fils du Régent.

plaindre. Adieu, encore une fois, — Est-ce que je ne vous aurois pas dit que j'ai entendu chanter Millico[1] ? c'est un Italien. Jamais, non jamais on n'a réuni la perfection du chant avec tant de sensibilite et d'expression. Quelles larmes il fait verser ! quel trouble il porte dans l'âme ! J'étois bouleversée : jamais rien ne m'a laissé une impression plus profonde, plus sensible, plus déchirante même ; mais j'aurois voulu l'entendre jusqu'à en mourir. Oh ! que cette mort eût été préférable à la vie !

LETTRE XLIX

Jeudi, 15 septembre 1774.

Peut-être ne lirez-vous jamais ce que je vais écrire ; peut-être aussi le recevrez-vous incessamment : c'est, je crois, la réponse que j'attends samedi qui me déterminera, soit à brûler, soit à vous envoyer cette lettre. Écoutez-moi : il me semble que toutes les passions de mon âme se sont calmées : la voilà revenue, la voilà rendue à son premier et à son unique objet. Oui, mon ami, je ne m'abuse point : mes souvenirs, mes regrets mêmes me sont plus chers, plus intimes et plus sacrés que le sentiment violent que j'ai eu pour vous et que le désir que j'avois de vous le voir partager. Je me suis recueillie ; je suis rentrée dans moi-même ; je me suis jugée, et vous aussi : mais je n'ai prononcé que contre moi ; j'ai vu que je prétendois à l'impossible, à être aimée de vous. Par un bonheur inouï et qui ne devoit jamais arriver, la créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante qui ait existé, m'avoit donné, abandonné son âme, sa pensée et toute son existence. Quelque indigne que je fusse du choix et du don qu'il m'avoit fait, j'en jouissois avec étonnement et transport. Quand je lui parlois de la distance immense que la nature avoit mise entre nous, j'affligeois son cœur ; et bientôt il me per-

1. Célèbre chanteur italien, qui avait connu Glück à Parme en 1769, en interprétant l'*Orfeo*, et avait conçu pour lui un tel enthousiasme, qu'il l'avait suivi à Vienne, et, comme on voit, à Paris. « C'était un artiste rare, un gosier de rossignol au service d'une intelligence et d'une émotion incomparables (Desnoiresterres, *Glück et Piccini*; Didier, 1872, p. 73.)

suadoit que tout étoit égal entre nous, puisque je l'aimois. Non, jamais la beauté, l'agrément, la jeunesse, la vertu, le mérite n'ont pu être flattés et exaltés au degré où M. de Mora auroit pu faire jouir mon amour-propre ; mais il voyoit mon âme : la passion qui la remplissoit rejetoit bien loin les jouissance de l'amour-propre. Je vous dis tout cela, mon ami, non par une foiblesse qui seroit trop bête et trop indigne des regrets qui déchirent mon cœur ; mais c'est pour me justifier auprès de vous; oui, me justifier. Je vous ai aimé avec transport ; mais cela n'a pas dû excuser auprès de vous le souhait que j'ai osé former de vous voir partager mon sentiment : cette prétention a dû vous paroître folle. Moi, fixer un homme de votre âge, qui joint à toutes les qualités aimables, les talens et l'esprit qui doivent le rendre l'objet des préférences de toutes les femmes qui ont le plus droit à plaire, à séduire et à attacher! Mon ami, je suis remplie de confusion en pensant jusqu'à quel point vous avez dû croire mon amour-propre aveuglé et ma raison égarée. Oui, je m'en accuse avec douleur : le goût que vous m'inspiriez, le remords qui me tourmentoit, la passion qui animoit M. de Mora tout cela ensemble m'a conduite dans une erreur que j'abhorre : car, il faut vous l'avouer, j'ai pensé plus que cela encore ; j'ai été persuadée que vous pouviez m'aimer ; et cette persuation si folle, si vaine, m'a entraînée dans l'abîme. Sans doute il est bien tard, trop tard de m'aviser de mon égarement. Je le déteste, et en me méprisant, je voudrois vous haïr, en effet, vous aviez excité en moi cet horrible mouvement : je vous ai même écrit dans cette disposition : c'étoit le dernier effet et le dernier effort de la passion qui m'agitoit. Je suis loin de me faire un mérite du calme où je suis revenue : c'est encore un bienfait de l'homme que j'adorois. Je ne vous expliquerai point tout ce qui s'est passé en moi depuis quinze jours ; mais il suffit de vous dire que je ne me reconnois plus : ce n'est plus votre pensée qui m'occupe, et, si le remords n'étoit pas à côté de ma douleur, je crois que vous seriez bien loin de moi : non que je cesse jamais d'avoir de l'amitié pour vous, et de l'intérêt pour votre bonheur : mais ce sera en moi un sentiment modéré qui pourra, si vous y répondez, me faire goûter quelques momens de douceur, sans jamais troubler ni tourmenter mon âme. Oh ! de quelles horreurs elle a été remplie ! il me paroît miraculeux de n'avoir pas succombé

au désespoir où j'ai été réduite; mais cette secousse, en affaissant ma machine, a remonté mon âme : elle est restée sensible; mais elle est sans passion. Je ne connois plus ni la haine, ni la vengeance, ni... Ah, mon Dieu! quel mot j'allois prononcer! il n'est plus lié dans ma pensée qu'au souvenir de M. de Mora. Hélas! je lui devrai encore ce que mon cœur sentira de plus consolant et de plus doux, des regrets et des pleurs. Tous les détails que vous m'avez mandés ont été inondés de larmes; je vous en remercie : je vous devois une sensation que je préfère au plaisir qui ne viendroit pas de la pensée de M. de Mora. — J'ai lu, j'ai relu vos lettres, celle de Bordeaux et celle du 8, de Montauban. Je vous plains sincèrement d'être agité et tourmenté sans en avoir une raison absolue; mais en même temps les douleurs vagues ne sont que passagères, du moins je l'espère : car je désire de toute mon âme votre repos et votre bonheur. Je ne pouvois troubler ni l'un ni l'autre; mais votre délicatesse vous faisoit peut-être souffrir du mal que vous m'aviez fait. Je vous le pardonne du fond de mon cœur : perdez-en le souvenir; ne m'en parlez jamais, et laissez-moi croire que vous m'avez trouvé encore plus malheureuse que coupable. Ah! vous n'êtes pas obligé de me croire, et j'ai perdu le droit de vous persuader; mais j'oserois presque dire comme Jean-Jacques : mon âme ne fut jamais faite pour l'avilissement. La passion la plus forte, la plus pure, l'a animée trop longtemps; celui qui en étoit l'objet étoit trop vertueux : il avoit l'âme trop grande, trop élevée pour qu'il eût voulu régner sur la mienne, si elle avoit été abjecte et méprisable. Sa prévention, sa passion pour moi m'élevoient jusqu'à lui. Mon Dieu! combien je suis tombée! combien je suis déchue! mais il l'a ignoré. Mon malheur est affreux; il l'auroit partagé. Il est mort pour moi. Je l'aurois fait vivre de douleur. « O mon ami! si dans le sé-
« jour des morts vous pouvez m'entendre, soyez sensible à
« ma douleur, à mon repentir. J'ai été coupable, je vous ai
« offensé; mais mon désespoir n'a-t-il pas expié mon
« crime? Je vous ai perdu; je vis, oui, je vis; n'est-ce donc
« pas être assez punie? » Pardonnez-moi le mouvement qui m'a entraînée vers l'objet que je voudrois suivre. Adieu. Si je reçois de vos nouvelles samedi, j'ajouterai un mot; mais je vous pardonne d'avance tout ce que vous pouvez m'avoir dit d'offensant, et je rétracte avec tout ce qui me reste de

force et de raison tout ce que je vous ai écrit dans les convulsions du désespoir. C'est aujourd'hui que je dépose dans vos mains ma profession de foi : je vous promets, je m'engage à ne plus rien exiger ni prétendre de vous. Si vous me conservez de l'amitié, j'en jouirai avec paix et reconnoissance; et si vous veniez à ne m'en pas trouver digne, je m'en affligerois sans vous trouver injuste. Adieu, mon *ami* : c'est l'amitié qui prononce ce nom; il n'en est que plus cher à mon cœur, depuis qu'il ne peut plus le troubler.

Samedi, onze heures du soir.

Voilà votre réponse : elle est telle que j'aurois pu la souhaiter, froide et modérée. Mon ami, nous allons nous entendre : mon âme est au ton de la vôtre; cette lettre ne vous a point offensé; vous en avez sûrement jugé à merveille; vous avez eu sur moi l'avantage d'un homme raisonnable sur une créature passionnée; vous étiez de sang-froid, et j'avois le délire: mais c'étoit la dernière crise d'une maladie effroyable, dont il vaudroit mieux mourir que guérir, parce que la violence des accès de cette fièvre flétrit et abat les forces du malheureux malade, au point de ne pouvoir plus se promettre du plaisir de l'état de convalescence; mais en voilà assez, trop sans doute, sur ce que vous appelez mes *injustices* et votre *délicatesse*. Mon ami, savez-vous ce qui est délicat? c'est de n'avoir pas supprimé les six ou sept pages que vous m'aviez écrites avant que de recevoir ma lettre. Quelle supériorité la raison a sur la passion ! comme elle règle la conduite ! elle porte et répand la paix sur tout; en un mot, elle a tellement de la mesure, que je dois vous rendre grâce aujourd'hui et de ce que vous me dites et de ce que vous ne me dites point. Mon ami, votre lettre du vendredi est aimable; elle est douce, obligeante, raisonnable; elle a le ton et le charme de la confiance: mais elle est triste, et je suis fâchée que ce soit la disposition de votre âme. Je n'ai pas en moi de quoi vous distraire; je n'ai pas même la force de vous parler ce soir : je suis trop souffrante; si je puis, je reprendrai votre lettre pour le courier de mardi. Adieu. Vous n'attendez plus de mes nouvelles?

———

LETTRE L

Lundi au soir, 19 septembre 1774.

Je veux vous écrire. Je voudrois vous répondre; si je manque le courier de demain, il faudra attendre à samedi, et cependant mon âme est morte. Je viens de relire votre lettre : j'ai cru qu'elle me ranimeroit, et point du tout; je me sens d'une stérilité effroyable, et, si je me laissois aller, voici ce que je vous répondrois : Toutes les réflexions que vous faites sur votre situation présente, sont forts raisonnables; mais si vous vous occupez de l'avenir vous êtes encore plus fondé à y trouver des sujets d'espérance que des motifs de crainte. Il me semble que jamais les hommes de mérite n'ont eu si beau jeu, et avec de la vertu, des lumières et du talent, ils doivent prétendre à tout. Ce n'est donc pas le moment de se décourager, mais plutôt de venir avec confiance, non pas demander des grâces, mais se faire connoître et se faire rendre justice. — A l'égard de ce bouleversement dans les domaines [1], j'ai bien de la peine à croire que M. Turgot puisse en rien suivre ou exécuter les projets de M. l'abbé Terrai. Si cependant, par impossible, il venoit à vouloir agir d'après ce plan, M. de Vaines seroit à portée de vous rendre service. Il feroit l'impossible pour vous obliger : il a un attrait particulier pour vous; il me voit jamais sans me demander de vos nouvelles; le jour de votre départ, j'en reçus un billet, où étoient ces mots : « Je vous supplie de me faire dire de vos nouvelles et de « celles de M. de Guibert, qui intéresse beaucoup ceux qui « aiment une âme ardente, franche, et qui de tous côtés « s'élance vers la gloire. » Je voulois vous envoyer ces mots, et puis j'en fus détournée par un intérêt qui ne permet pas de causer. Vous devriez écrire à M. de Vaines, non

1. Le nouveau bail des fermes passé par l'abbé Terrai en 1774 contenait des dispositions nouvelles à l'égard des domaines engagés. « Jusque-là, quand S. M. voulait rentrer dans quelque domaine aliéné, l'usage était que les fermiers généraux s'en emparassent et en perçussent les droits. Par le dernier bail, on leur retirait cette partie, et l'on avait établi une sous-ferme pour chaque généralité. » L'adjudicataire de cette sous-ferme « était autorisé à rentrer dans tous les domaines aliénés, en remboursant la finance payée par les aliénataires ou engagistes. » (*Mem. concernant l'adm. des fin. sous le ministère de l'abbé Terrai*; Londres, 1776, in-18, p. 196.)

pas sur sa fortune : car c'est justement le contraire; il a sacrifié son intérêt à son amitié pour M. Turgot et à son amour pour le bien public; en un mot, il a été entraîné par le désir de concourir au bien, il a eu l'activité de la vertu; mais un peu plus calme, il a vu qu'il s'étoit chargé d'une triste besogne. — Je ne combats point vos projets pour l'avenir : il n'existe pas pour moi; d'après cela, vous croyez bien que je ne peux guère m'échafauder pour prévoir ou craindre pour les autres. En général, je crois que vous ferez bien de ne pas vous marier en province. Cependant ce seroit une manière de fixer toutes vos incertitudes; mais aussi ce seroit un malheur qui vous priveroit du plus grand bien, qui est l'espérance. Mon ami, je ne conçois pas comment vous n'avez pas assez de force pour supporter la mauvaise fortune. Paris est le lieu du monde où l'on peut être pauvre avec le moins de privations; il n'y a que les ennuyeux et les sots qui ont besoin d'être riches. — Vous voyez bien que c'est de la folie que de croire qu'il faut que fassiez le tour du monde pour faire un bon ouvrage. Commencez-le toujours; et, avant qu'il soit fini, vous serez peut-être assez riche pour voyager. Enfin, je voudrois que vous ne regardassiez le défaut de fortune que comme une contradiction, et non comme un malheur. Mon ami, si je voyois de la lune, je préférerois votre talent aux richesses de M. Beaujon[1] : j'aimerois mieux le goût de l'étude que la charge de grand écuyer de France. En un mot, étant condamnée à vivre, et n'ayant pu choisir le sort d'un bon fermier de Normandie, je demanderois d'avoir l'esprit et le talent de M. de Guibert ; mais, à la vérité, je voudrois qu'on me permît d'en faire plus d'usage. — Ce que vous dites des enfans de madame votre sœur est plein d'intérêt et de délicatesse; mais, mon ami, vous voilà encore à vous tourmenter de l'avenir. Ils sont bien à présent, ces enfans; vous voyez ce qu'ils ont perdu, et cela vous tourmente. Le sort du petit garçon est moins embarrassant: vous savez mieux que moi que l'éducation d'un collége de province est tout aussi bonne ou tout aussi mauvaise que celle d'un collége de Paris; et puis, mon ami, pour entrer à 16 ans dans un régiment, en vérité, il est tout à fait égal d'avoir été élevé

1. Nicolas Beaujon, célèbre financier, né en 1708, mort en 1786. (Voir les *Souvenirs* de madame Vigée Le Brun; Charpentier, 1869, t. II, p. 251.)

à Bordeaux ou à Paris. Que nos idées sont fausses sur le premier intérêt de la vie, sur le bonheur! Oh, bon Dieu! est-ce en aiguisant l'esprit, est-ce en étendant les lumières, qu'on fait le bonheur d'un individu? car je crois bien que cela peut être utile en général; mais pourquoi faut-il que votre neveu soit heureux à votre manière? — Je sens que je réponds bien sèchement, bien bêtement à tous les détails où votre amitié et votre confiance vous ont fait entrer; mais que voulez-vous faire? Il ne me vient rien; mon âme est un désert, ma tête est vide comme une lanterne. Tout ce que je dis, tout ce que j'entends, m'est plus qu'indifférent; et je dirai aujourd'hui comme cet homme à qui on reprochoit de ne pas se tuer, puisqu'il étoit si détaché de la vie : *Je ne me tue pas, parce qu'il m'est égal de vivre ou de mourir*. Cela n'est pourtant pas tout à fait vrai : car je souffre, et la mort seroit un soulagement; mais je n'ai point d'activité.

LETTRE LI

Mardi, 20 septembre 1774, six heures du matin.

Pour réparer la platitude et la sécheresse de ma lettre d'hier au soir, j'imagine de vous envoyer deux petites feuilles de Voltaire et l'*Éloge de la Fontaine*[1], que j'ai lu avec autant de plaisir que j'en avois eu à l'entendre. Remarquez bien que je n'exagère pas les louanges : ainsi vous serez libre encore d'être de votre avis, et de trouver détestable ce que j'ai cru bon. — Il paroîtra d'ici à peu de jours un édit sur le commerce intérieur des grains; il sera motivé : cette forme est nouvelle, et il me semble qu'elle doit convenir à la multitude : car les fripons et les gens de parti trouveront bien encore à critiquer. — On disoit hier qu'on donnoit l'archevêché de Cambrai[2] à M. le cardinal de Bernis, et que M. le duc de la Rochefoucault[3] iroit à Rome.

1. Par Chamfort, qui remporta le prix dans le concours ouvert par l'Académie de Marseille, et dans lequel il eut La Harpe pour concurrent. (Voir la *Corr.* de Grimm, t. VIII, p. 405.)

2. Vacant par la mort de Léopold-Charles de Choiseul-Stainville, frère du célèbre ministre, né le 28 décembre 1724, mort le 11 septembre 1774.

3. Louis-Alexandre, duc de la Rochefoucauld, fils de la duchesse d'Anville, l'ami de Turgot, né en 1743, massacré à Gisors en 1792. Il n'alla pas

Peut-être M. l'abbé de Very[1] y seroit nommé avant, mais seulement pour être cardinal et préparer la besogne à M. le duc de la Rochefoucault : voilà la conversation d'hier au coin de mon feu ; et si je vous nommois les personnes qui y étoient, vous trouveriez que, si cette nouvelle ne devient pas vraie, du moins elle n'est pas absurde. — Le chevalier de Châtelux, que je vois souvent, mais toujours en courant, n'a pas eu le temps de me demander de vos nouvelles : il est plus dissipé, plus affairé et plus à la suite de tous les princes que jamais. Il est aujourd'hui à la campagne ; c'est là où il saura de vos nouvelles : avec du tact et de l'usage du monde, on est au ton et à la pensée de ceux avec qui l'on est. — M. d'Alembert et tous vos amis me parlent souvent de vous ; ils s'adressoient à moi pour savoir de vos nouvelles, et ce sera moi qui aurai recours à eux à l'avenir : car vous ne m'écrivez plus, n'est-ce pas ? Mais, mon Dieu ! que les passions sont folles ! qu'elles sont bêtes ! Depuis quinze jours, je me sens pour elles une grande horreur ; mais aussi il faut être juste, et convenir qu'en adorant le calme et la raison, j'existe à peine ; je n'ai la force tout juste que de sentir mon anéantissement : ma machine, mon âme, ma tête, tout *moi* est dans l'épuisement ; et cet état ne m'est pas trop pénible, quoiqu'il me soit nouveau. — Bonsoir, mon ami : car, quoiqu'il soit bien matin, je n'ai pas encore dormi. Jamais personne ne s'est avisé d'écrire sur le sommeil, et de traiter de son influence sur l'esprit et sur les passions. Ceux qui ont étudié la nature ne doivent pas négliger cette partie intéressante de la vie des mal-

Rome, où les fonctions d'ambassadeur de France continuèrent à être remplies par le cardinal de Bernis jusqu'en 1791. Madame du Deffant écrivait de lui en avril 1772 : « Il est le plus assidu courtisan de mademoiselle de Lespinasse. Je ne sais si c'est cette liaison qui a nui à ma connoissance avec lui et avec madame d'Enville, mais je les vois plus rarement qu'autrefois. » (26 avril 1772, *Corr.*, éditée par M. de Saint-Aulaire, t. II, p. 173.)

1. Joseph-Alphonse de Véri, né à Seguret (Comtat Venaissin), le 16 oct. 1724, de Louis de Véri et de Jeanne de Berton de Crillon, député à l'Assemblée générale du Clergé en 1745, grand vicaire général de l'archevêque de Bourges en 1749, membre de la 1re Assemblée provinciale de Berry en 1778, mort en 1802. Condisciple de Turgot, il se lia intimement avec le comte de Maurepas, lorsque celui-ci fut, en 1749, exilé à Bourges, et devint ainsi le trait d'union entre Turgot et le futur premier ministre de Louis XVI. (Voir *Louis XVI et Turgot*, par M. de Larcy, *Correspondant*, août 1866.) Turgot chercha à le faire entrer au ministère lors de la retraite de Malesherbes en mai 1776. (Voir Arneth et Geffroy, *Corr. entre Marie-Thérèse et Marie-Antoinette*, II, 442, et de Lescure, *Corr. secrète*, I, 505.)

heureux. Hélas ! si l'on savoit ce que la privation du sommeil peut ajouter aux maux ! en abordant quelqu'un de souffrant et de malheureux, la première question seroit toujours celle-ci : *Dormez-vous?* la seconde : *Quel âge avez-vous?*

LETTRE LII

Commencée jeudi, 22 septembre 1774.

« Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures;
« Je crains votre silence, et non pas vos injures [1]. »

Mon ami, si j'avois de la passion, votre silence me feroit mourir ; et si je n'avois que de l'amour-propre, il me blesseroit, et je vous en haïrois de toutes mes forces : eh, bien ! je vis, et je ne vous hais plus. Mais je ne vous cacherai pas que j'ai vu avec chagrin, quoique sans étonnement, que c'étoit uniquement mon mouvement qui vous entraînoit : vous aviez à me répondre. Vous ne savez plus me parler ; et, lorsque vous croyez que mon sentiment a cessé, vous ne sentez aucun regret, et vous ne trouvez rien en vous qui vous donne le droit de réclamer ce que vous avez perdu. Eh bien, mon ami, je suis assez calme pour être juste : j'approuve votre conduite, quoiqu'elle m'afflige; je vous estime de ne rien mettre à la place de la vérité. Et en effet, de quoi vous plaindriez-vous ? je vous ai soulagé : il est affreux d'être l'objet d'un sentiment qu'on ne peut pas partagér; l'on souffre et l'on rend malheureux : aimer et être aimé, c'est le bonheur du ciel; quand on l'a connu et qu'on l'a perdu, il ne reste qu'à mourir.

Il y a deux choses dans la nature qui ne souffrent pas la médiocrité, les vers et.... Mais je ne m'abuse point, le sentiment que j'avois pour vous n'étoit point parfait. D'abord j'avois à me le reprocher : il me coûtait des remords; et puis, je ne sais si c'étoit le trouble de ma conscience qui renversoit mon âme, et qui avoit absolument changé ma manière d'être et d'aimer : mais j'étois sans cesse agitée de sentimens que je condamnois; je connoissois la jalousie, l'inquiétude, la défiance; je vous accusois sans cesse; je

1. Racine, *Andromaque*, acte IV, sc. 5.

m'imposois la loi de ne pas me plaindre : mais cette contrainte m'était affreuse; enfin, cette manière d'aimer étoit si étrangère à mon âme, qu'elle en faisoit le tourment. Mon ami, je vous aimois trop, et pas assez; ainsi nous avons gagné tous les deux au changement qui est arrivé en moi : et ce n'est ni votre ouvrage, ni le mien. J'ai vu clair un moment, et dans moins d'une demi-heure, j'ai senti le dernier terme de la douleur, je me suis éteinte, et j'ai ressuscité; et ce qui est inconcevable, c'est qu'en revenant à moi, je n'a plus retrouvé que M. de Mora.... L'affaissement qui étoit arrivé à mon cerveau en avoit effacé toute autre trace. Vous, mon ami, qui, un quart d'heure avant, remplissiez toute ma pensée, j'ai passé plus de vingt-quatre heures sans que vous vous y soyez présenté une seule fois; et puis j'ai vu q e mon sentiment n'étoit plus qu'un souvenir. J'ai resté plusieurs jours sans retrouver la force de souffrir, ni d'aimer; et puis j'ai enfin repris ce degré de raison qui fait apprécier tout à peu près à sa juste valeur, et qui me fait sentir que, si je n'ai plus de plaisir à espérer, il me reste bien peu de malheur à craindre. J'ai retrouvé le calme, mais je ne m'y trompe point : c'est le calme de la mort; et dans quelque temps, si je vis, je pourrai dire comme cet homme qui vivoit seul depuis trente ans, et qui n'avoit lu que Plutarque; on lui demandoit comment il se trouvoit : *Mais presque aussi heureux que si j'étois mort.* Mon ami, voilà ma disposition : rien de ce que je vois, de ce que j'entends, ni de ce que je fais, ni de ce que j'ai à faire, ne peut animer mon âme d'un mouvement d'intérêt; cette manière d'exister m'étoit tout à fait inconnue; il n'y a qu'une chose dans le monde qui me fasse du bien, c'est la musique : mais c'est un bien qu'un autre appelleroit douleur. Je voudrois entendre dix fois par jour cet air qui me déchire, et qui me fait jouir de tout ce que je regrette :

J'ai perdu mon Eurydice, etc.

Je vais sans cesse à *Orphée*[1], et j'y suis seule. Mardi encore, j'ai dit à mes amis que j'allois faire des visites, et j'ai été m'enfermer dans une loge. — En rentrant chez moi le soir, j'ai trouvé un billet du comte de C....[2], qui me disoit

1. La première représentation d'*Orphée et Eurydice*, opéra de Molines et de Glück, avait eu lieu le 2 août 1774.

2. Probablement du comte de Crillon, fort lié avec Guibert.

qu'il avoit eu une lettre de vous la veille. Je l'attendis le lendemain, et je le trouvai heureusement chez madame Geoffrin. Il me lut votre lettre, vous y parlez de moi, et vous y revenez trois fois; cela est bien honnête, mais beaucoup plus froid que si vous ne m'aviez pas nommée. Cependant, mon ami, je suis contente : c'est justement comme je vous veux. Mon Dieu! comment serois-je difficile, moi qui ne sais plus, qui ne peux plus aimer qu'avec une raison et une modération que je n'avois jamais connues? — J'ai vu M. Turgot, je lui ai parlé de ce que vous craigniez sur les domaines. Il m'a dit qu'il n'y avait point encore de parti pris sur cet article; que M. de Beaumont[1], intendant des finances, s'en occupoit, et qu'en attendant, les compagnies que M. l'abbé Terrai avoit créées pour cette besogne avoient défense d'agir. M. Turgot m'a ajouté que, dès qu'il seroit instruit par M. de Beaumont, il me diroit s'il y avoit quelque chose de projeté ou d'arrêté sur les domaines; mais qu'en général il me répondoit qu'il auroit un grand respect pour les propriétés. Je ne m'en tins pas là : je dis votre affaire à M. de Vaines, et il me répondit nettement : *Qu'il soit bien tranquille : le projet de l'abbé Terrai ne sera jamais exécuté par M. Turgot, j'en réponds.* Voilà, mon ami, les réponses de deux hommes qui doivent vous rassurer; et quoiqu'elles ne soient pas conformes, cependant cela veut dire, ce me semble, la même chose. Je vous envoie l'arrêt dont je vous ai déjà parlé : je crains que votre intendant ne soit pas fort pressé de le répandre; et je joins à cet arrêt une lettre de M. de Condorcet, que je trouve si bien, que je l'ai fait copier. Mon ami, ne me remerciez point du soin que j'ai de vous envoyer ce qui me fait plaisir : ce n'est pas pour vous, c'est pour vous en entendre parler; car il me reste beaucoup de goût pour votre esprit : il est excellent et bien naturel. Adieu.

1. Jean-Louis Moreau, seigneur de Beaumont, né le 28 octobre 1715, successivement conseiller au Parlement en 1736, maître des requêtes en 1740, président au grand conseil en 1746, intendant de Poitiers (1747), de Franche-Comté (1750), de Flandre (1754), et enfin intendant des finances et conseiller d'État en 1756. Il était neveu du contrôleur général Moreau de Séchelles, et gendre du fermier général Grimod de La Reynière.

LETTRE LIII

Vendredi, 23 septembre 1774.

Mon ami, je vous fais victime : je vous écris jusqu'à vous accabler. C'est la seule occupation qui me fasse croire que je suis encore en vie ; et, quoique je pense que d'être tout à fait morte soit le meilleur état, cependant, en souffrant, je trouve de la douceur à me tourner encore vers vous. Si vous ne m'entendez pas, vous m'écouterez du moins, vous me répondrez : car il est bien triste de n'avoir point de lettre de vous. Voilà deux courriers de perdus, lundi et mercredi, et c'est moi qui me suis fait ce mal-là : car, sans m'aimer, vous auriez continué à m'écrire exactement. Eh! bon Dieu ! à quel excès j'ai été portée ! Je vous ai aimé et haï avec fureur : c'étoit sans doute le dernier élan d'une âme qui alloit s'évanouir pour jamais : car, en honneur, je n'en ai plus entendu parler, je ne sais ce qu'elle est devenue depuis. Je croyois que vous auriez écrit mercredi à M. d'Alembert : en rentrant, mon premier mot fut de lui demander s'il n'avoit point eu de lettre, et il n'en savoit rien : car il a pour bonne habitude de n'ouvrir ses lettres que le lendemain matin. Je sus bientôt qu'il n'en avoit pas reçu de vous, et mon état de souffrance s'en augmenta d'une manière si sensible, que je fus obligée de prendre un calmant ; et puis, à force de raison et de raisonnemens, j'en vins, non pas à ne point m'en soucier, mais à ne m'en pas faire un tourment. — Pourquoi donc dites-vous que vous ne recevez qu'une fois la semaine des lettres, tandis qu'elles arrivent trois fois la semaine à Paris? Mais à quoi cela m'est-il bon, si vous ne m'écrivez point, si samedi je suis encore comme mercredi et lundi? Mais il n'y a que l'indifférence qui soit muette : si vous étiez mécontent, si même vous me haïssiez, vous devriez avoir du plaisir à me le dire. Enfin, mon ami, il faut que vous m'ayez *condamnée* si vous n'avez pas besoin de me confondre.

Vous savez que M. de Muy se marie ces jours-ci avec madame de Saint-Blancard, une chanoinesse d'Allemagne que vous avez peut-être connue pendant la guerre dernière. On dit qu'elle est aimable, qu'elle a été jolie et qu'elle aime

M. de Muy[1]. Ce mariage me donne bien bonne opinion de l'honnêteté de M. de Muy : voilà un excellent emploi de sa fortune. — M. le comte de Broglie est à Ruffec[2] : est-ce bien loin de Montauban ? Je serois fâchée que vous y allassiez : il agiteroit votre tête et ne vous donneroit aucun moyen pour mener à bien es projets de fortune qu'il vous feroit concevoir. Mon ami, il faut arrêter votre pensée, il faut voir beaucoup M. de Muy[3]. Il faut qu'il vous connoisse, et s'il a de l'esprit, il voudra s'aider de vos lumières et de vos talens. Surtout ramenez M. votre père : sa présence vous sera utile, et d'ailleurs, si sa fortune est susceptible d'amélioration, il faut bien qu'il se montre : on ne va point chercher le mérite qui se cache. — J'applaudis fort à l'horreur que vous avez pour le séjour de la province : mais la campagne n'est pas la province : j'aimerois mieux le séjour d'un village, la compagnie des paysans, que la ville de Montauban et la bonne compagnie qui la compose. Mais, mon Dieu ! au milieu de Paris, il y a tant de villes de provinces ; il y a tant de sots, tant de faux importans ; en tout, par tout le bon est si rare, que je ne sais si ce n'est point un grand malheur que de l'avoir connu, et d'en avoir fait son *pain quotidien*. On pourroit dire de l'habitude de vivre avec des gens d'esprit et de mérite ce que M. de La Rochefoucauld disoit de la cour : ils ne rendent point heureux, et ils empêchent de se trouver bien ailleurs[4] ; voilà précisément ce

1. Mademoiselle de Blanckart, chanoinesse de Neuss, âgée de 42 ans, et dont le mariage, qui avait été longtemps retardé, eut lieu vers le 28 septembre 1774. Cette affection de la maréchale du Muy pour son mari ne devait être que trop tôt éprouvée par la mort de celui-ci l'année suivante. Marie-Antoinette écrivait à Marie-Thérèse, le 17 octobre 1775 : « La mort du maréchal de Muy est affreuse, mais c'est surtout pour sa femme, qui est aimée de tout le monde pour sa douceur et son honnêteté. Ma chère maman serait touchée de l'état affreux où elle est. Elle n'apprit qu'on taillait son mari qu'en entendant ses cris ; en entrant dans la chambre elle a tombée sur le seuil de la porte, où elle est restée pendant toute l'opération qui a durée trente cinq minutes... On craint que la maréchale ne lui survive pas longtemps : c'est tout ce qu'elle désire. » (Arneth et Geffroy. *Corr. entre Marie-Thérèse* et le *comte de Mercy*, t II, p. 384, et *Corr. de Madame du Deffand*, II, p. 433.) Louis XVI, lui témoigna tout l'estime qu'il avait pour son mari, en lui faisant un présent de noce de 10,000 livres.

2. Département de la Charente.

3. Nicolas-Victor de Felix, comte du Muy, ministre de la guerre depuis le 22 [illegible] 1774, né en 1711, il mourut le 10 octobre 1775.

4. Nous n'avons pas trouvé cette maxime dans La Rochefoucauld. Mademoiselle de Lespinasse songeait sans doute à ce passage de La Bruyère : « La

que j'éprouve toutes les fois que je me trouve dans une autre société. — Mon ami, devinez si vous pouvez; mais il faut que je vous dise que ce n'est point un bonheur, que ce n'est point un plaisir, que ce n'est pas même une consolation que d'être aimé, mais fort aimé par quelqu'un qui a peu, mais très-peu d'esprit. Ah! que je me hais de ne pouvoir aimer que ce qui est excellent! que je suis devenue difficile! Mais voyez si c'est ma faute; voyez quelle éducation j'ai reçue. Madame du Duffant (car pour l'esprit elle doit être citée), le président Hénault, l'abbé Bon[1], l'archevêque de Toulouse, l'archevêque d'Aix, M. Turgot, M. d'Alembert, l'abbé de Boismont[2], M. de Mora, voilà les hommes qui m'ont appris à parler, à penser, et qui ont daigné me compter pour quelque chose : le moyen après cela que la tête tourne d'être aimée par....! Mais, mon ami, croyez-vous qu'on puisse aimer quand on n'a point, ou qu'on n'a que peu d'esprit? Je vois bien que vous me croyez folle ou imbécile; mais il n'importe. J'avois sur le cœur tout ce que je viens de vous dire. Bonsoir ; je garde une petite place pour vous dire demain que je n'ai point eu de vos nouvelles. Mon ami, pardonnez-le-moi, cela me paroît impossible.

Samedi, après la poste.

Vous êtes malade, vous avez la fièvre. Ah! mon ami, ce n'est pas mon intérêt que cela réveille : c'est de l'effroi que cela me cause ; je crois que je porte malheur à ce que j'aime. Oh! mon Dieu! s'il me falloit craindre, s'il me falloi sentir encore les alarmes et le désespoir qui ont consumé deux ans de ma vie, pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir! vous ne m'aimiez pas, et vous m'avez enchaînée! Si lundi je n'avois pas de vos nouvelles!....

Cour ne rend pas content ; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs. » *Caractères*, ch. VIII, § 8.

1. Abbé théologal d'Autun, qui prononça en 1753 le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française, et est auteur de la *Lettre d'un homme du monde* au sujet des billets de confession et de la bulle *Unigenitus*, 1753, in-12.

2. Nicolas Thyrel de Boismont, prédicateur célèbre, né vers 1715, membre de l'Académie française en 1755, mort le 20 décembre 1786. « Tout Français dans ses mœurs, mais singulier par le contraste de ses agrémens dans le monde et de ses talens dans la chaire. » (*Mém.* de Marmontel, III, 235.) Il jouait très-bien la comédie, et excellait dans le rôle de *Crispin*.

LETTRE LIV

Lundi, 26 septembre 1774.

Mon ami, j'ai désiré hier toute la journée de vous écrire : mais la force m'a manqué. J'ai été dans un état de souffrance qui m'a ôté le pouvoir de parler et d'agir. Je ne puis plus manger : les mots de *nourriture* et de *douleur* sont devenus synonymes pour moi. Mais c'est de vous que je veux parler; c'est de vous que je suis occupée, que je suis inquiète. Hélas ! je l'avois voulu croire ! c'est encore une méprise : quoique je ne sois plus susceptible de plaisir et de bonheur, mon âme semble toute neuve pour la douleur, elle s'accroît de ce que vous souffrez. Je vous vois malade : j'ai à me reprocher de vous avoir causé quelques momens de tristesse : sans me flatter que vous attachiez un grand intérêt ni à mon sentiment, ni à moi, cependant j'ai pu troubler votre repos, et j'en suis désolée. Mon ami, c'est vous qui m'avez appris à affliger, à tourmenter ce que j'aimois. Ah ! que j'en ai été cruellement punie ! si le ciel me réservoit !.... Mais mon sang se glace, je mourrai avant. Cette pensée est mille fois plus affreuse que ne le pourra jamais être la mort la plus violente. Vous voudriez ne pas vous réveiller, et c'est vous, et c'est à moi que vous confiez ce dégoût de la vie. Que les mots qu'on m'écrivoit en mourant sont différens ! « *J'allois vous revoir, il faut mourir;* « *quelle affreuse destinée ! mais vous m'avez aimé, et vous me* « *faites encore éprouver un sentiment doux. Je meurs pour* « *vous, etc., etc.* » Mon ami, je ne saurois tracer ces mots sans fondre en larmes : le sentiment qui les a dictés étoit le plus tendre et le plus passionné qui fut jamais; le malheur, l'absence, la maladie, rien n'avoit pu ébranler ni refroidir cette âme de feu. Ah ! j'ai pensé mourir hier en lisant une lettre de M. de Fuentes. Il me mande que sa douleur ne lui a pas encore permis de rien voir de ce qui fut cher à son fils, qu'il conservera pour moi la plus tendre, la plus vive reconnoissance des preuves d'amitié que j'ai données dans tous les temps à M. de Mora..; que je le soutenois dans son malheur, et que tout ce que son fils me devoit, il voudroit l'acquitter au prix de sa vie. Il ose, en son nom, au nom de ce fils qu'il pleure, me demander une grâce :

c'est d'engager M. d'Alembert, qui fut son ami, à lui écrire une espèce d'éloge funèbre[1] qui honorera la mémoire de son fils, qui fera sa consolation le peu de jours qui lui reste à vivre, qu'il lira à sa famille comme un monument honorable pour elle, et qui servira d'encouragement à la vertu pour ses autres enfans. Et cette prière si touchante finit par des larmes. Oh! combien elle m'en a fait répandre! et je ne crains point de vous ennuyer en vous faisant un récit qui ne seroit pas froid dans un roman. Mon Dieu! j'adore M. de Fuentes: il étoit digne d'avoir un tel fils. Quelle perte, en effet, et pour lui et pour tout ce qui l'a aimé! et cependant nous vivons tous! Son père, sa sœur et moi nous aurions été trop fortunés de mourir au même instant qu'il nous a été enlevé. Ah! mon ami, plaignez-moi! ayez pitié de moi! vous seul dans la nature pouvez faire pénétrer quelques sentimens de douceur et de consolation dans une âme mortellement blessée. Je le sens, votre présence auroit soulagé le poids dont je suis accablé : depuis que je ne vous vois plus, je suis égarée; mon âme ne connoît plus que les excès, et vous en avez jugé par la violence que j'ai mise dans ma conduite avec vous. Mon ami, remettez-moi dans la bonne route. Soyez mon guide, si vous voulez que je vive. Ne m'abandonnez pas. Je n'ose plus vous dire : je vous aime; je n'en sais plus rien. Jugez-moi dans le trouble où je vis. Vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Je ne sais si c'est vous ou la mort que j'implore : j'ai besoin d'être secourue, d'être délivrée du malheur qui me tue. — Mon ami, si je n'ai pas de vos nouvelles aujourd'hui, si je n'en sais pas au moins, je ne vois pas comment je pourrai attendre à mercredi. Quelle affreuse conformité les mercredis et les samedis! Je ne vivois que pour arriver à ces deux jours-là. Me voilà encore agitée, et dans la même attente. Mon Dieu! concevez-vous, pouvez-vous atteindre à tout ce que je sens, à tout ce que je souffre? Croiroit-on jamais que j'aie pu connoître le calme! Eh bien, mon ami, il est vrai que j'ai vécu vingt-quatre heures séparée de votre pensée; et puis j'ai été bien des jours dans une apathie totale: je vivois, mais il me sembloit que j'étois à côté de moi. Je me souvenois d'avoir eu une âme qui vous aimoit : je la voyois de loin, mais elle ne

1. Voir à l'*Appendice*, la lettre de d'Alembert au comte de Fuentès.

m'animoit plus. Hélas! si vous êtes malade, ou si vous êtes comme *ce malheureux qui n'aime rien*, vous ne m'entendrez pas; si ce langage ne va pas à l'âme, il est mortellement froid : ce sera à moi de vous plaindre de la fatigue et de l'ennui que je vous aurai causés. Bonjour. Je ne fermerai ma lettre qu'après l'arrivée du facteur. Au nom de Dieu! faites que je n'aie pas besoin d'avoir recours à mon ami de la poste pour avoir mes lettres de meilleure heure. — Mon ami, ne prenez pas trop de quinquina : il fait mal à la poitrine, et quand il guérit trop vite la fièvre, on a presque toujours des obstructions; enfin, songez qu'il ne vous est pas libre de négliger votre santé : mon repos, ma vie en dépendent. Mon ami, dites-moi si je vous aime, vous devez vous y connoître; moi, je ne me connois plus à rien : par exemple, dans ce moment-ci, je sens que je désire avec passion de vos nouvelles; et je sens aussi mais d'une manière active, que j'ai besoin de mourir. Je souffre de la tête aux pieds. Mon âme est exaltée et mon corps affaissé. De ce manque d'accord résultent le malheur et presque la folie. Mais il faut m'arrêter. Adieu. Je voudrois bien aller au-devant du facteur.

Lundi, quatre heures.

Le facteur est arrivé. M. d'Alembert n'a point de lettres, et cependant le courrier de Montauban arrive lundi, mercredi et samedi. Mon ami, je suis bien malheureuse : ou vous êtes bien malade, ou vous êtes bien cruel de me laisser dans cette inquiétude. Vous savez si ma santé, si mon état peuvent supporter une augmentation de trouble et de douleur. Ah! mon Dieu! que faire, que devenir d'ici à mercredi! Je vais envoyer chez le chevalier d'Aguesseau.

LETTRE LV

Vendredi au soir, 30 septembre 1774.

Mon ami, vous m'avez empêchée de mourir, et vous me tuez en me laissant dans une inquiétude qui bouleverse mon âme. Je n'ai point eu de vos nouvelles mercredi, le chevalier d'Aguesseau non plus; et il a été chez toutes les

personnes qui auroient pu en avoir. Ah! mon Dieu! que je me connoissois peu! que je vous disois mal, lorsque je vous assurois que mon âme était fermée au bonheur, au plaisir; qu'elle ne connoîtroit plus de grand malheur, et que je n'avois plus rien à craindre! Hélas! je ne respire pas depuis mercredi. Je vous vois malade; j'ai une secrète terreur qui m'effraie. Quelle affreuse disposition vous me faites retrouver! ce mercredi, ce samedi, ces horribles jours qui ont fait l'espoir et le désespoir de ma vie deux ans de suite! Mais seriez-vous assez mal pour oublier que vous êtes aimé avec passion? et si vous vous en êtes souvenu, comment avez-vous manqué de me faire donner de vos nouvelles? ne saviez-vous pas que c'étoit livrer mon âme à une douleur mortelle que de me faire craindre pour vous? Mon ami, si vous avez pu m'éviter ce que je souffre, vous êtes bien coupable; et il me semble qu'un pareil tort devroit bien me guérir; mais, mon Dieu, est-on libre? Puis-je me calmer, me refroidir, selon ma volonté et même d'après la vôtre? Ah! je ne puis que vous aimer et souffrir : voilà le mouvement, le sentiment de mon cœur; je ne puis l'arrêter ni l'exciter, mais je voudrois mourir. — J'ai des pensées qui sont un poison actif; mais il n'est pas encore assez prompt. Si j'apprends demain que vous êtes bien malade, et si je n'apprenois rien, j'aurois trop vécu. Non, cela est impossible, vous aurez pensé à moi, j'attends donc, mais c'est en tremblant; c'est avec une impatience qui n'a jamais été sentie que par une âme aussi passionnée que malheureuse. Oh! Diderot a raison : il n'y a que les malheureux qui sachent aimer. Mais, mon ami, cela ne vous soulage pas si vous souffrez; et lorsque vous êtes calme, vous n'y attachez pas grand prix. Eh bien! je vous aime, et je n'ai pas besoin de votre sentiment pour que mon cœur se donne, s'abandonne à vous.

Tout ce que l'abbé Terrai avoit fait, ou projeté de faire sur les domaines, est comme non avenu : tout a été détruit, cassé, annulé; en un mot, vous devez être aussi tranquille sur la propriété de M. votre père que vous l'étiez il y a dix ans. C'est M. Turgot qui me l'a assuré hier, qui m'a demandé de vos nouvelles, et qui s'est reproché de n'avoir pas encore eu une minute pour répondre aux personnes à qui il ne pouvoit se résoudre d'écrire des lettres de bureau. — M. de Vaines m'a chargée de le rappeler à

votre souvenir; il est vraiment écrasé par son travail : ont tant à réparer, tant à prévoir, qu'ils n'ont pas le moment respirer. L'abbé Terrai a eu ordre de reporter au trésor ro les cent mille écus qu'il avoit pris par anticipation : le bail des fermes; et M. Turgot a déclaré qu'il ne vou point des cinquante mille francs qui lui revenoient de d chaque année sur cette partie[1] : il se réduit sur tout; c donne, après cela, le courage de faire des réformes sur places qui dépendent de lui. C'est un homme excellent; et peut rester en place, il deviendra l'idole de la nation : est fanatique du bien public, et il s'y emploie de toute force.

Samedi, après le facteur.

Je fus interrompue. Je reçois votre lettre, mon ami; v vous portez bien : en voilà assez pour vivre. Au moins j' père que vous ne serez pas sérieusement malade, et je r pire. Hélas! je ne sais plus vous répondre. Les secous que vous donnez à mon âme sont trop violentes pour tr ver des mots. Mon ami, tout ce que je puis vous dire, c' que votre lettre est charmante par le ton de douceur et confiance qui y règne : elle est honnête et vraie com votre âme; et si elle ne répondoit pas à la mienne sur t les points, ce ne seroit pas votre faute, et je n'ai pas à r plaindre. Hélas non! je suis contente de vous; mais dirai comme Phèdre :

J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur[2].

Oh! si vous saviez combien je me déteste, combien j' ai sujet! La vérité est dans mon cœur, et il arrive q j'ai encore à me reprocher d'usurper l'estime et les ser mens qu'on m'accorde. Tous ces temps-ci, je suis tomb dans un état qui a alarmé mes amis : ils en font honne

1. Ce bail avait été concédé pour dix années, le 1er janvier 1774, moyen 135 millions, et le contrôleur général, alors l'abbé Terray, avait reçu, selon sage, un pot-de-vin de 300,000 livres, à raison de 50,000 pour chaque an Ce pot-de-vin s'ajoutait aux 142,000 livres qui formaient alors le traiten annuel du contrôleur général. Voir P. Clément et A. Lemoine. *M de Silhou et les derniers fermiers généraux*, 1872, p. 203. C'est donc à 142,000 li que se réduisait Turgot. Quant aux 300,000 livres ainsi rendues au trésor, e furent distribuées aux curés de Paris « pour former les avances d'un travail filature et de tricot dont les ouvrages seraient vendus et dont le prix ren vellerait ainsi le fonds » (*Mém. sur la vie de Turgot*, 2e partie p. 34).

2. *Phèdre*, acte I, sc. III.

au sentiment de la perte que j'ai faite, tandis que c'est l'alarme que vous m'avez causée qui a fait diversion aux regrets qui me déchirent. Quoi! en mourant de douleur je suis indigne des sentimens que j'inspire! concevez-vous toute l'horreur de ma situation? Croyez-vous qu'il soit dans la nature de la supporter longtemps? Où trouver du courage contre une pareille douleur, à qui la faire partager? Qui est-ce qui pourroit compatir à tant d'horreur? Eh bien! je me dis, je le sens, et je ne me trompe point : si M. de Mora pouvoit revivre, il m'entendroit, il m'aimeroit, et je n'aurois plus ni remords, ni malheur. Ah! ce sentiment doit vous faire voir tout ce que j'ai perdu. Mon ami, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit les deux derniers courriers? Pourquoi ne me dites-vous pas : *Je réponds à votre lettre de telle date?* Il faut s'entendre, et une tête troublée a besoin qu'on la ménage. Mon ami, regardez-moi comme atteinte d'une maladie mortelle ; et ayez pour moi les soins, la foiblesse qu'on a pour les mourans : cela ne tirera pas à conséquence pour votre bonheur. Je m'engage par ce qu'il y a de plus sacré pour moi, par la mémoire de M. de Mora, de ne jamais vous troubler, de ne jamais rien exiger; et d'après votre lettre, qui est telle que mon cœur vous en remercie, vous ne pouvez plus me tromper; je ne peux jamais me plaindre : et si je m'affligeois, vous seriez assez sensible pour m'entendre sans importunité. Adieu. Je ne vous réponds pas : dans la confusion de mes pensées, dans le trouble où je suis, je ne sens qu'une chose : je vis et j'ai perdu ce qui m'aimoit! Mon ami, si cela ne vous contraint pas, écrivez-moi tous les courriers : j'en ai besoin. Adieu.

LETTRE LVI

Lundi, 3 octobre 1774

Ah! mon ami, que j'ai mal à l'âme! je n'ai plus de mots, je n'ai que des cris. J'ai lu, j'ai relu, je lirai cent fois votre lettre. Ah! mon ami, que de biens et de maux réunis! quel plaisir mêlé à la plus cruelle amertume! Cette lecture a augmenté et redoublé toutes les agitations de mon cœur; je ne puis plus me calmer. Vous avez ravi et déchiré

mon âme tour à tour; jamais je ne vous ai trouvé plus aimable, plus digne d'être aimé; et jamais je n'ai été pénétrée d'une douleur plus profonde, plus aiguë, plus amère, par le souvenir de M. de Mora. Oui, j'en mourois: mon cœur étoit opprimé, j'étois dans l'égarement la nuit dernière; un état aussi violent doit m'anéantir, ou me rendre folle. Hélas! je ne crains ni l'un ni l'autre : si je vous aimois moins, si mes regrets m'étoient moins chers, avec quel délire, avec quel transport je me délivrerois de la vie qui m'accable! Ah! jamais, jamais aucune créature n'a vécu dans cette torture et ce désespoir. Mon ami, nous faisons du poison du seul bien qui soit dans la nature, du seul bien que les hommes n'ont pu gâter, ni corrompre. Tout le monde est apprécié et payé par l'argent : la considération, le bonheur, l'amitié, la vertu même, tout cela est acheté, payé, jugé au poids de l'or; il n'y a qu'une seule chose qui soit au-dessus de l'opinion, qui soit restée sans tache comme le soleil, et qui en ait la chaleur, qui vivifie l'âme, qui l'éclaire, qui la soutient, qui la rend plus forte, plus grande. Ah! mon ami, ai-je besoin de nommer ce présent de la nature? mais quand il ne fait pas le bonheur de l'âme qu'il remplit, il faut mourir. Oh! oui, il falloit mourir, j'en avois besoin, j'y cédois : que vous avez été cruel! Eh! que vouliez-vous faire des jours que vous sauviez? les remplir de trouble et de larmes! ajouter au malheur le plus affreux le tourment du remords! me faire détester tous les instans de ma vie! et cependant m'y lier par un intérêt qui dévore mon cœur, qui, vingt fois par jour, se présente à ma pensée comme un crime! Ah! mon Dieu! je suis coupable, et le ciel m'est témoin que rien ne fut plus cher à mon cœur que la vertu; et ce n'est pas vous qui m'avez égarée! Quoi! vous croyez que c'est moi *seule* qui me suis précipitée dans l'abîme? Je ne puis donc vous imputer ni mes fautes, ni mon malheur. Ah! j'ai voulu les expier, j'ai vu le terme de mes maux; en vous haïssant j'étois plus forte que la mort. Par quelle fatalité, pourquoi vous ai-je retrouvé? Pourquoi la crainte que j'ai eue que vous ne fussiez malade a-t-elle amolli mon âme? Enfin, pourquoi me déchirez-vous et me consolez-vous tout à la fois? Pourquoi ce mélange funeste de plaisir et de douleur, de baume et de poison? Tout cela agit avec trop de violence sur une âme que la passion et le malheur ont exaltée; tout

cela achève de détruire une machine épuisée par la maladie et le manque de sommeil. Hélas! je vous le disois, dans l'excès de mes maux : Je ne sais si c'est vous, ou la mort que j'implore; c'est par vous, ou par elle que je dois être soulagée, ou guérie pour jamais : toute la nature ne peut plus rien pour moi. Hélas! me reste-t-il un vœu, un désir, un regret, une pensée dont vous et M. de Mora ne soyez l'objet? Mon ami, j'ai cru mon âme éteinte; je vous le disois, et je trouvois de la douceur dans le repos. Mais, mon Dieu! que cette disposition étoit fugitive! elle ne tenoit qu'à l'effet de l'opium prolongé. Eh bien, je retrouverai la raison, ou je la perdrai tout à fait : mais, dites-moi, comment est-il possible que je ne vous aie pas encore parlé de vous; que je ne vous aie pas dit que je crains le retour de la fièvre; que j'espère avoir de vos nouvelles aujourd'hui, puisque la poste arrive? Si je n'en ai pas, je ne vous accuserai point, mais je souffrirai jusqu'à mercredi. Adieu, mon ami. Votre bonté, votre douceur, votre vérité ont pénétré mon cœur de tendresse et de sensibilité.

Lundi au soir.

J'ai eu un mot de vous, rien qu'un mot; mais il me dit que vous êtes sans fièvre, et cela me tranquillise. Mais vous êtes inquiet de mademoiselle votre sœur; je le suis aussi : je suis si près de tout ce qui vous touche! Et moi aussi, j'ai la fièvre; l'accès de douleur de cette nuit a altéré mon sang et mon pouls : mais ne soyez point inquiet, la mort n'arriva jamais si à propos; les malheureux ne meurent point, et ils sont trop foibles, trop lâches quand ils aiment pour achever de se tuer. Je vivrai, je souffrirai, j'attendrai, non pas le bonheur, non pas le plaisir, quoi donc? Mon ami, c'est à vous que je parle : répondez-moi. — Voyez si vous n'êtes pas d'une *étourderie* qui peut être dangereuse : vous m'écrivez, et vous ne cachetez pas votre lettre; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous envoie votre enveloppe. — Le pape[1] est mort, et d'une maladie qui donne d'affreux soupçons. Bonsoir, mon ami. J'ai la tête pesante, je souffre plus que de coutume; mais j'ai de vos nouvelles, voilà l'important. — Je suis dans une disposition bien bizarre :

1. Laurent Ganganelli, né en 1705, pape sous le nom de Clément XIV en 1769, mort le 22 septembre 1774. Il est l'auteur de la Bulle qui, le 21 juin 1773, supprima l'ordre des Jésuites. Un faux bruit courut qu'il avait été empoisonné.

depuis douze heures, mes yeux me représentent toujours le même objet, soit que je les aie ouverts ou fermés : cet objet que je chéris, que j'ai adoré, me pénètre d'effroi. Dans ce moment même, il est là; ce que je touche, ce que j'écris, ne m'est pas plus sensible, plus présent; mais pourquoi ai-je peur? pourquoi ce trouble? Ah! si c'étoit!...

LETTRE LVII

Mercredi, 5 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point de vos nouvelles; j'en attendois. Hélas! j'éprouve que l'âme qui espère le moins est encore trompée, et que la tête la moins susceptible d'illusion s'en forme encore beaucoup trop. Pardon, mon ami : le besoin que j'ai de vous fait que j'y compte trop; il faudroit aussi me corriger de cette erreur. Je suis malade, et dans un état de souffrance inexprimable; toute espèce de nourriture me fait un mal égal. Mon médecin en conclut qu'il se forme un embarras au *pylore*; je ne connoissois pas cet étrange mot : mais on est à la torture quand cette porte veut se fermer. Je prends de *la ciguë* : si elle pouvoit être préparée comme celle de Socrate, que je la prendrois avec plaisir! Elle me guériroit de cette maladie si lente et si cruelle qu'on nomme la vie. Vous me faites mal, mon ami; vous me rendez la mort nécessaire, et vous me retenez à la vie. Que de foiblesse! que d'inconséquence! Oui, je me juge bien; mais je languis, je retarde : et je le sens, il arrivera un jour, un moment où j'aurai un repentir bien amer d'avoir tant différé. En effet, si je jette les yeux sur le passé, je vois que j'aurois été trop heureuse que le terme de ma vie fût venu le mercredi premier juin. Mon Dieu! que de douleur, que de maux j'aurois évités! Oui, je frémis, en pensant que je ne puis m'en prendre qu'à vous de tout ce que j'ai souffert depuis ce jour funeste. Que vous fûtes mal inspiré! ma mort n'eût pas été un malheur pour vous; dans le moment où je vous parle, vous n'en conserveriez aucun souvenir : et au lieu de cet oubli qui vous laisseroit jouir du repos et du plaisir, je vous accable de mes maux, je fais peser le poids de ma vie sur votre âme

Ah! je la connois bien cette âme sensible, forte et vertueuse : elle seroit capable de faire un grand sacrifice pour soulager le malheur; mais il est hors de votre caractère de le soigner, de l'adoucir, de le calmer. Tout ce qui est de suite vous est impossible; votre cœur est passionné, mais il ne connoît pas la tendresse. La passion ne va que par soubresauts : elle a des actes, des mouvemens; la tendresse a des soins, elle aide, elle console; *elle auroit écrit tous les courriers,* parce qu'elle se seroit occupée des besoins d'une âme souffrante. Non, je ne vous fais point des reproches, ils sont inutiles ou affligeans. Eh! combien je serois désolée de vous donner un moment de peine! — Mon ami, j'avois besoin de savoir si votre fièvre n'étoit point revenue, et si celle de mademoiselle votre sœur s'étoit calmée. En vous écrivant la dernière fois, j'avois le délire, je crois : j'eus une fièvre ardente toute la nuit, elle m'a quittée, et en me quittant elle a effacé l'image qui me déroboit tout autre objet; mais je ne conçois pas pourquoi elle portoit l'effroi dans mon âme. Ah! si je pouvois cependant racheter sa vie pour une heure seulement! il n'y a point de supplice que je n'eusse la force de braver; et je dirois :

La mort et les enfers paroissent devant moi :
Ramire, avec transport j'y descendrois pour toi [1].

Mais, mon ami, ce n'est point tout cela que je voulois vous dire, je suis troublée, je ne puis continuer. Adieu.

Samedi, à minuit.

Avant tout, je veux vous dire que votre encre est blanche comme le papier, et aujourd'hui cela m'a vraiment impatientée. Je m'étois fait apporter votre lettre chez M Turgot, où je dînois avec vingt personnes; on me l'a remise à table : j'avois à côté de moi l'archevêque d'Aix [2], et de l'autre côté le curieux abbé M...[3]. J'ai ouvert ma let-

1. *Zulime*, tragédie de Voltaire, acte II, sc. 5.

2. Jean-de-Dieu-Raymond de Cucé de Boisgelin, né en 1732, archevêque d'Aix en 1770, successeur de l'abbé de Voisenon à l'Académie française le 29 février 1776, mort en 1804, beau-frère de la comtesse de Boisgelin, née Boufflers-Remiencourt, sœur du chevalier de Boufflers, et nièce du prince de Beauvau.

3. Probablement l'abbé Morellet, très-lié avec mademoiselle de Lespinasse et avec Turgot.

tre sous la table, et à peine pouvois-je voir qu'il y avoit du noir sur du blanc, et l'abbé faisoit la même remarque. Madame de Boufflers, qui étoit auprès de l'archevêque d'Aix, demandoit ce qui m'occupoit. « *Souvenez-vous du lieu « où nous sommes, et vous serez au fait de ce que je lis.* — « *Un mémoire sans doute pour M. Turgot? — Eh oui, juste- « ment, madame, et je veux le lire avant que de le lui don- « ner.* » En effet, avant que de rentrer dans le cabinet, j'avois lu votre lettre, et j'y vais répondre; mais ce sera à la hâte, parce que je meurs de fatigue du tour de force que j'ai fait aujourd'hui. J'ai vu cent personnes : et comme votre lettre m'avoit fait du bien à l'âme, j'ai parlé, j'ai oublié que j'étois morte, et je me suis vraiment éteinte. A la vérité, j'ai eu *de grands succès*, parce que j'ai bien fait valoir les agrémens et l'esprit des personnes avec qui j'étois; et c'est à vous, mon ami, à qui ils ont dû ce passe-temps si doux pour leur amour-propre. Le mien ne s'enivre point de vos louanges : je vous répondrai comme Couci :

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer [1].

Mon ami, gardez-vous à jamais d'avoir la bonté de prendre le soin de faire valoir mon bien, de faire l'étalage de mes richesses : jamais je ne me suis trouvée si pauvre, si ruinée, si misérable; en appréciant ce que j'ai, en me faisant voir mes ressources, vous me démontrez que tout est perdu. Il ne me reste plus qu'un moyen, et il y a longtemps que je le pressens, que je le crois même nécessaire : c'est de faire une *banqueroute sèche;* mais je me conduis comme cela se pratique : je diffère, je remets, je me berce d'espérances, de chimères; je les juge telles, et cela cependant me soutient un peu : mais vous détruisez tout par l'horrible énumération que vous me faites! Ah! quel déplorable inventaire! si tout autre que vous s'étoit avisé de vouloir me consoler, et me rattacher à la vie par ces désespérantes consolations, j'aurois répondu comme Agnès :

Horace avec un mot en fera plus que vous [2];

et c'est Horace qui me parle! Oh! mon ami, mon âme en

1. *Adélaïde du Guesclin*, tragédie de Voltaire, acte II, sc. 7.
2. Molière a dit :

Horace avec deux mots en ferait plus que vous.
(*L'École des Femmes*, acte V, sc. 4.)

reste abîmée. Que n'inventez-vous point pour me tourmenter? Je serai, dites-vous, garantie, soutenue, défendue, etc., etc. Eh bien, je n'ai rien été de tout cela; si vous mettez votre amitié à ce prix, je n'y prétends plus : j'ai été inconséquente, foible, malheureuse, bien malheureuse. J'ai craint pour vous, et j'ai été égarée; j'ai eu tort sans doute, et c'est un mal de plus que de le reconnoître. Je n'ai pas un mouvement, je ne vous dis pas un mot qui ne me causent un regret ou un repentir. Mon ami, je devrois vous haïr. Hélas! qu'il y a longtemps que je ne fais plus ce que je dois, ce que je veux! je me hais, je me condamne, et je vous aime.

ETTRE LVIII

Ce dimanche au soir, 9 octobre 1774.

Mon ami, j'ai relu votre lettre deux fois; et l'impression totale que j'en reçois, c'est que vous êtes bien aimable, et qu'il est bien plus aisé de ne point vous aimer du tout que de vous aimer modérément. Faites le commentaire de cela, non pas avec votre esprit; ce n'est pas à lui que je parle. Mon ami, si je voulois, je m'arrêterois à quelques mots de votre lettre, ils m'ont fait mal.

Ah! tout agite une âme aux maux accoutumée[1].

Du moins, si je pouvois dire comme Bayard :

Si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes[2]!

Vous me parlez de mon courage, de mes ressources, de l'emploi de mon temps, de celui de mon âme, de manière à me faire mourir de honte et de regret de vous avoir laissé voir toute ma foiblesse : eh bien! elle étoit dans mon âme, et aucun de ses mouvemens ne peut plus vous être caché. Quand elle a été animée par la haine, je vous l'ai bien fait voir; est-ce donc que je ne pouvois me permettre que de haïr? Mon ami, en relisant la récapitulation que vous me faites de tout ce qu'il y a au monde qui puisse m'empêcher de me perdre, j'ai fini par en rire, parce que cela m'a

1. Le *Connétable de Bourbon*, acte I, sc. 2.
2. Le *Connétable de Bourbon*, acte I, sc. 2.

rappelé un mot du président Hénault[1], qui est joli. Dans une certaine époque de sa vie, il crut que, pour ajouter à sa considération, il falloit qu'il devînt dévot : il fit une confession générale, et il mandoit après à M. d'Argenson, son ami : *Jamais on ne se trouve si riche que lorsqu'on déménage*. Mon ami, vous m'avez fait éprouver le sentiment contraire; mon cœur en a tressailli, et j'aurois pu dire :

Ciel ! je reste seule en l'univers entier[2].

Mon ami, je vous cite à vous-même : vous m'êtes plus présent que Racine, et il me semble que mon sentiment prend de la force en employant vos expressions; mais j'ai mille riens à vous dire : il faut détourner ma pensée d'un intérêt aussi triste que profond. — Je dînerai demain chez la duchesse d'Anville[3]. Mon ami, j'aime cette maison : c'en est une de plus où je pourrai vous voir : vous vivrez pour ce que vous aimez et pour le monde tous les soirs; mais ne dînerez-vous pas souvent avec moi? Cela vous fera vivre dans la société des gens qui sont le plus à votre ton. Les bêtes et les sots ne se mettent guère en mouvement que sur les cinq ou six heures; c'est alors que je reviens au coin de mon feu : j'y trouve presque toujours, sinon ce que j'aurois choisi, du moins ce que je n'éviterois pas. — Comment ne vous ai-je pas encore dit que je suis pressée, sollicitée d'aller rétablir ma santé chez milord Shelburne[4]? C'est un homme d'esprit; c'est le chef du parti de l'opposition; c'étoit l'ami de Sterne : il adore ses ouvrages. Voyez s'il ne doit pas avoir le plus grand attrait pour moi, et si je ne dois pas être fort ébranlée par sa prière obligeante Convenez que, si vous aviez su cette

1. Elle l'avait connu chez madame Du Deffant, dont il était plus que l'ami. Né en 1685, mort en 1770.

2. Le *Connétable de Bourbon*, acte V, sc. 6.

3. Marie-Louise-Nicole de La Rochefoucauld, née le 22 septembre 1716, fille aînée d'Alexandre, duc de La Rochefoucauld et de La Roche-Guyon, prince de Marcillac, troisième et dernier descendant de l'auteur des *Maximes*. Elle avait épousé, le 28 février 1732, son parent Jean-Baptiste-Louis-Frédéric de La Rochefoucauld-Roye, marquis de Rouci, puis, par brevet, duc d'Anville en 1732, dont elle devint veuve en 1746. Très liée avec les encyclopédistes, on l'avait surnommée *la sœur du pot des philosophes*. Elle survécut à la Révolution.

4. William Petty-Fitz-Maurice, comte Shelburne, marquis de Lansdowne, né en 1737, membre du cabinet de Pitt en 1766, retiré avec lui en 1768, après lui chef de l'opposition, ministre de nouveau en 1782, mort en 1805.

bonne fortune, vous ne l'auriez pas omise dans mon pompeux *inventaire*. — Oui, M. de Condorcet est chez madame sa mère : il travaille dix heures par jour. Il a vingt correspondances, dix amis intimes : et chacun d'eux, sans fatuité, pourroit se croire son premier objet ; jamais, jamais on n'a eu tant d'existence, tant de moyens et tant de félicité. — Mais voilà que je me rappelle que vous ne m'avez pas dit un mot de M. le duc de Choiseul ; est-ce que votre séjour à Chanteloup n'a pas même fait de trace sur la route ? Hé bien ! voilà où il en est à Paris[1] : le public lui échappe absolument ; et il me semble que ce qui peut lui arriver de mieux à présent, c'est de rester dans cet oubli : car il ne gagneroit rien aux comparaisons, aux rapprochemens. Nous aurions pu lui devoir, il y a dix ans, M. Turgot, et il avoit choisi les Laverdy, les Maupeou, les Terrai, etc. — Votre lettre à M. d'Alembert est excellente ; et comme nous sommes très-communicatifs, nous l'avons donnée ce soir même à M. de Vaines, qui en étoit charmé, et qui a voulu la faire voir à celui qui pouvoit en jouir sans que cela pût alarmer sa modestie. — Ah ! mon Dieu ! vouloir vous faire une *malhonnêteté* à vous, à qui il n'a pas répondu, parce qu'il vouloit avoir le plaisir de vous répondre de sa main ! Mon ami, les gens vertueux ne peuvent pas être insolens, et ils chérissent le mérite et les talens. — Vous ne devineriez jamais ce qui m'occupe, ce que je désire : c'est de marier *un de mes amis*. Je voudrois qu'une idée qui m'est venue pût réussir : l'archevêque de Toulouse pourroit servir beaucoup au succès de cet affaire. C'est une jeune personne de seize ans, qui n'a qu'une mère et point de père ; elle n'a qu'un frère. On lui donnera, en la mariant, 13,000 liv. de rente ; sa mère la logera, la gardera bien longtemps, parce que son fils est un enfant. Cette fille ne peut pas avoir moins de 600,000 francs, et elle pourroit être beaucoup plus riche : cela vous conviendroit-il, mon ami ? Dites, et nous agirons, et nous n'aurions point de dégoût, parce que l'archevêque de Toulouse a autant d'adresse que d'honnêteté. Nous causerons de tout cela ; et si cela ne réussit pas, je connois un homme qui seroit bien heureux de vous avoir pour gen-

1. Le duc de Choiseul, exilé à Chanteloup depuis 1770, avait reçu le 10 juin la permission de venir à la cour, et avait été reçu le 13 à La Muette. Il aspirait à rentrer aux affaires, grâce à l'appui de Marie-Antoinette. *Corr. de madame Du Deffant*, t. II, p. 413.

dre : mais sa fille n'a qu'onze ans; elle est unique, et elle sera bien riche. Mon ami, je voudrois par-dessus tout votre bonheur; et le moyen de vous le procurer deviendroit le premier intérêt de ma vie. Il fut un temps où mon âme n'auroit pas été si généreuse; mais elle répondoit à quelqu'un qui auroit rejeté avec horreur l'empire du monde. Quel souvenir, mon Dieu! qu'il est doux et cruel! Bonsoir, mon ami. Si j'ai, comme je l'espère, de vos nouvelles demain, j'ajouterai encore à ce volume. — Depuis deux jours j'ai moins souffert. Je suis à deux ailes de poulet par jour; et si ce régime ne me réussit pas plus que le reste, je me mettrai au lait pour toute nourriture.

Toujours dimanche, 9 octobre 1774.

Cet adieu étoit bien prompt, bien brusque; et vous comprenez bien qu'il me reste mille choses à vous dire : car si je ne me trompe, c'est la dernière fois que je vous écris. Je saurai à quoi m'en tenir demain : j'aurai de vos nouvelles, mon ami : ce n'est pas à mon désir que je me fie, mais c'est à votre bonté. Vous me dites bien que vous allez à votre légion; vous m'avez écrit deux fois le nom du lieu où elle est; mais grâce à la beauté de l'écriture, je n'en sais rien; je lis *Livourne*[1], et à coup sûr ce n'est pas là où vous allez. Mon ami, écrivez-moi de partout : vous avez à me dédommager de la privation où je serai de vous écrire. Je ne me tiens pas pour assurée que vous soyez parti aujourd'hui. Comment pourriez-vous refuser madame votre mère, surtout si elle n'est pas en convalescence? et on est encore bien malade lorsqu'on a la fièvre. Enfin, j'espère que vous n'avez point de tort, et que je vous verrai dans quinze jours. Quinze jours! c'est un terme bien long! j'en ai vu un plus près. Ah! je frémis! quel souvenir affreux! il empoisonne jusqu'à l'espérance. Ah! mon Dieu! et c'est vous qui aviez troublé, renversé le bonheur de cette âme si tendre et si passionnée! c'est vous qui nous aviez condamnés à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime! Oui, on hait le mal qu'on fait, et on est entraîné. Je serois morte de douleur, et je suis destinée à en vivre, à languir, à gémir, à vous craindre, à vous aimer, à maudire sans cesse la vie, et à en chérir quelques

1. C'était Libourne, nouvelle garnison de la Légion Corse.

instans. — On m'a interrompue, on est venu me proposer d'aller chez Duplessis[1]. C'est un peintre de portrait qui sera à côté de Van-Dick. Je ne sais si vous avez vu l'abbé Arnaud peint par lui. Mais, mon ami, ce qu'il faudra voir, c'est Glück[2]; c'est un degré de vérité et de perfection qui est mieux et plus que la nature. Il y avoit là dix têtes toutes de caractères différens : je n'ai jamais rien vu de beau et de vrai à ce point-là. M. d'Argental y est venu : il nous a fait voir une lettre qu'il venoit de recevoir de M. de Voltaire; je l'ai trouvée si bonne, le ton en est si doux, si naturel, on est si près de lui en le disant, que, sans songer si cela étoit indiscret ou non, j'ai demandé cette lettre; j'ai demandé d'en prendre une copie; dans ce moment on la fait, et mon ami la lira; et cette pensée est au bout de tout ce que je sens. Mon ami, je me répéterois et je dirois comme Sterne à Lisette[3]: *Votre plaisir est le premier besoin de mon cœur.* — Mon Dieu! oui, il est difficile de commencer une lettre, quand c'est avec de l'esprit qu'on fait du sentiment. Mais cependant il faut écrire à madame de Boufflers. Elle ne m'a pas seulement dit votre nom; je n'en suis pas fâchée : mais comment ne saisit-on pas toutes les occasions de parler de ce qui plaît? Il y a un certain degré d'affection qui gêne : c'est celui-là qui m'a empêchée de lui parler de vous; mais elle n'a jamais senti cet embarras, j'en suis bien sûre : elle n'a que faire d'aimer; elle est si aimable! — Mon ami, je me connois si bien, que je serois tentée de croire que vous vous moquez de moi, lorsque vous me parlez de mes succès dans le monde. Oh! mon Dieu! il y a huit ans que j'en suis retirée du monde; du moment que j'ai aimé, j'aurois eu du dégoût pour les succès. A-t-on besoin de plaire quand on est aimée? Reste-t-il un mouvement, un désir qui n'aient pour objet la personne qu'on aime, et pour qui on voudroit vivre exclusivement? Mon ami, vous n'en voulez pas tant, n'est-ce-pas?

1. Joseph Sifrède Duplessis, né en 1725, de l'Académie de peinture en 1774, mort en 1802.

2. Ce portrait fait aujourd'hui partie de la galerie impériale de Vienne, à laquelle il fut donné par la veuve de l'illustre compositeur. V. Desnoiresterres, *Gluck et Piccini*, Didier, 1872, p. 71. Outre ces portraits de l'abbé Aubert et de Glück, on remarque encore de lui ceux de Thomas, Marmontel, Franklin, M. et madame Necker.

3. Elisa Draper, à laquelle sont adressées les *Yorick's Letters to Elisa*, et qui inspira à Sterne une si tendre passion. V. Raynal, *Hist. phil. des deux Indes*, liv. III, ch. 16.

LETTRE LIX

Lundi, après l'arrivée du facteur, 1774.

Point de lettre! en vérité, si j'avois plus de confiance en votre amitié, je me vengerois en ne vous écrivant pas non plus. Mon Dieu! comment peut-on avoir cette négligence, cet oubli pour ce qui nous aime? Comment est-on assez occupé ou dissipé pour ne pas mettre en première ligne le plaisir de soulager ce qui souffre? Enfin, comment répare-t-on un mal sensible, profond, et dont rien ne peut distraire? Je serai jusqu'à samedi avec cette pensée; cette douleur pèsera sur mon âme, elle me donnera alternativement des regrets et des remords. Mais que vous importe tout cela? ce ne sont pas mes lettres que vous attendez; ce n'est pas mon repos qui vous occupe. Eh bien, que ce soit ce qu'il vous plaira: ce n'est pas de vous que je suis mécontente; c'est de moi, ce n'est que de moi. Oui, mon ami, je vous aime : vous m'avez fait mal, mais vous me guérirez.

LETTRE LX

Vendredi au soir, 14 octobre 1774.

Mon ami, je sors d'*Orphée :* il a amolli, il a calmé mon âme. J'ai répandu des larmes, mais elles étoient sans amertume: ma douleur étoit douce, mes regrets étoient mêlés de votre souvenir; ma pensée s'y arrêtoit sans remords. Je pleurois ce que j'ai perdu, et je vous aimois; mon cœur suffisoit à tout. Oh! quel art charmant! quel art divin! La musique a été inventée par un homme sensible, qui avoit à consoler des malheureux. Quel baume bienfaisant que ces sons enchanteurs! Mon ami, dans les maux incurables, il ne faut chercher que des calmans; et il n'y en a que de trois espèces pour mon cœur, dans la nature entière: vous, d'abord, mon ami, vous le plus efficace de tous, vous qui m'enlevez à ma douleur, qui faites pénétrer dans mon âme une sorte d'ivresse qui m'ôte la faculté de me souvenir et de prévoir. Après ce premier de tous les biens, ce que je chéris comme le soutien et la ressource du désespoir, c'est l'o-

pium: il ne m'est pas cher d'une manière sensible, mais il m'est nécessaire. Enfin ce qui m'est agréable, ce qui charme mes maux c'est la musique: elle répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime une douceur et une sensibilité si délicieuses, que je dirois presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mon malheur; et cela est si vrai, que, dans les temps les plus heureux de ma vie, la musique n'avoit pas pour moi un tel prix. Mon ami, avant votre départ, je n'avois point été à *Orphée*; je n'en avois pas eu besoin : je vous voyois, je vous avois vu, je vous attendois, cela remplissoit tout; mais dans le vide où je suis tombée, dans les différents accès de désespoir qui ont agité et bouleversé mon âme, je me suis aidée de toutes mes ressources. Qu'elles sont foibles! qu'elles sont impuissantes contre le poison qui consume ma vie! Mais il faut vous détourner de moi, et vous parler de vous, je n'aurai pas changé d'objet. — M. Turgot vous a écrit: il a réparé; car il vous a prié de le servir, et je suis bien sûre que c'est ainsi que vous l'aurez senti. M. de Vaines me disoit hier: « Faites donc revenir » M. de Guibert, il nous éclairera; il nous sera utile sur des » choses que nous nous ignorons, et dont nous avons besoin.» Hélas! jugez-moi, jugez de ma disposition: il est question du premier, du seul intérêt de ma vie; je n'ose avoir un sentiment arrêté,

Et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir

Oui, la vertu diroit: Venez, arrivez, et je meurs. Mais, mon ami, une voix plus forte, plus profonde, plus intime me crie: En le voyant, la vie sera un bien; le malheur deviendra supportable; et si cette pensée étoit encore une erreur, si je me faisois illusion, ce seroit du moins la dernière. — Je vous écrivis un billet à la hâte au moment où je venois d'apprendre que je n'avois pas de lettre de vous; j'en étois aussi irritée qu'affligée, et je ne sais si je vous l'ai exprimé: car j'étois si pressée que je ne pouvois former mes lettres. Le duc de La Rochefoucauld m'attendoit pour aller dîner chez lui; j'y trouvai le comte de *** et son premier mot fut: Vous avez fait ma commission, je viens de recevoir une lettre de M. de Guibert en réponse à la vôtre. Je fus charmée, c'étoit savoir de vos nouvelles, mais ma lettre étoit à la poste: ainsi vous aurez vu tout mon ressentiment. Le comte de *** étoit ce soir à l'Opéra; il vint me voir

dans ma loge, il me parla beaucoup de ses affaires. Une grande fortune est une grande charge : il a des procès ; le voilà occupé sans relâche à une foule d'objets dont il résulte pour lui plus de profit que de gloire. Eh ! non, le bonheur n'est pas dans les grandes richesses. Où donc est-il ? chez quelques érudits bien lourds et bien solitaires ; chez de bons artisans, bien occupés d'un travail lucratif et peu pénible ; chez de bons fermiers qui ont de nombreuses familles bien agissantes, et qui vivent dans une aisance honnête. Tout le reste de la terre fourmille de sots, de stupides ou de fous. dans cette dernière classe sont tous les malheureux, et je n'y comprends point ceux de Charenton : car le genre de folie qui fait qu'on se croit le Père Eternel vaut peut-être mieux que la sagesse et le bonheur.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre écrite à l'ambassadeur de Suède[1] : vous verrez avec quelle élégance les étrangers parlent français ; croyez qu'il n'y a pas une virgule de changée. — Je lis un mauvais livre sur le théâtre[2], où il y a une quantité de bonnes choses ; je vous le garde. — Tout le monde est à Fontainebleau[3], et j'en suis bien aise : j'écrirois souvent sur ma porte comme ce savant : *Ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui n'y viennent pas me font plaisir.* — M. Marmontel me proposa mercredi de me lire un nouvel opéra-comique ; il vint, il y avoit douze personnes. Les voilà en cercle, et moi dans le dessein d'écouter *le Vieux Garçon ;* c'est le titre de l'ouvrage. Le commencement de la première scène me parut embrouillé, embarrassé. Savez-vous ce que je fis, sans que ma volonté y eût la moindre part ? c'est que je n'en entendis pas un mot : mais cela est si exact, que j'aurois été pendue, plutôt que de dire le nom d'un personnage, ni le sujet de la pièce, et je m'en tirai en disant la vérité : c'est que le temps m'avoit paru bien court. Et en effet, je fus réellement étonnée quand j'entendis parler tout le monde. Eh bien ! depuis qu'il m'est impossible d'accorder de l'attention à rien, j'aime les lectures

1. Le comte de Creutz.

2. Il s'agit de l'ouvrage de Mercier : *Du théâtre, ou nouvel essai dramatique* (La Haye, 1774, in-8), dans lequel, suivant l'expression de Grimm, « les insipides drames de l'auteur étaient préférés à Corneille, Racine et Molière et où Diderot recevait de grands éloges. (*Corresp de Grimm*; Paris, 18[illegible] t. 8, p. 379.)

3. La cour resta à Fontainebleau du 10 octobre au 9 novembre.

à la folie, cela me laisse libre ; au lieu que dans la conversation, malgré qu'on en ait, on est trop souvent rappelé par les autres. Ah ! ce sont surtout les gens qui donnent des préférences qui sont assommans. Il y a deux hommes qui ont la bonté de faire assez de cas de moi, pour me dire à l'oreille ce qui seroit indifférent tout haut : il me faut vraiment de la vertu pour écouter et répondre. Mon ami, vous avez beau dire, je n'aime la conversation que lorsque c'est vous ou le chevalier de Chatelux qui la faites. — A propos, il est bien content de moi : j'ai échauffé ses amis, et les choses sont si bien arrangées, qu'il ne nous faut que la mort d'un des quarante, pour qu'il soit reçu à l'Académie[1]. Cela est juste sans douté, mais cela n'étoit pas sans difficulté : l'intérêt, le plaisir, le désir qu'il mettoit à ce triomphe, m'ont animée. Mon Dieu ! Fontenelle a raison : il y a des hochets pour tout âge ; il n'y a que le malheur qui soit vieux, et il n'y a que la passion qui soit raisonnable. Mon ami, ce ne sont point là des paradoxes ; pensez-y bien, et vous verrez que cela peut se soutenir. Bonsoir, il est temps de vous laisser respirer : je vous ai écrit sans m'arrêter. Les jours d'Opéra sont mes jours de retraite : j'y suis seule, je rentre chez moi, et ma porte est fermée. — M. d'Alembert a été voir Arlequin ; il aime mieux cela qu'*Orphée* : tout le monde a raison ; et je suis loin de critiquer les divers goûts, tout est bon. Mais, adieu donc ; à demain.

LETTRE LXI

Samedi trois heures, après le facteur.

J'ai dîné chez moi pour avoir de vos nouvelles une heure plus tôt ; cela répond à votre dernière question, *si vous n'avez rien perdu*. Mais, mon ami, vous m'affligez vraiment, en ne me disant seulement pas un mot sur ce que vous ne m'avez pas écrit le dernier courrier : vous aviez pourtant à me répondre. Mais comme vous sentez bien que vous avez eu tort, vous voulez m'en détourner, en me promettant de

1. M. de Chastellux aurait, en effet, été élu à la place de Dupré de Saint-Maur, décédé le 1er décembre 1774, s'il ne s'était retiré lui-même devant M. de Malesherbes. L'année suivante, il succéda au poëte Châteaubrun. (*Mém. secrets*, t. VII, p. 252.)

mieux faire à l'avenir : vous serez bien aimable, mon ami, je vous en remercie d'avance. Je n'ose pas désirer votre retour, mais je compte les jours de votre absence. Mon Dieu ! qu'ils sont lents ! qu'ils sont longs ! qu'ils pèsent sur mon âme ! qu'il est difficile, qu'il est même impossible de se distraire un moment du besoin de l'âme ! Les livres, la société, l'amitié, et enfin toutes les ressources imaginables ne servent qu'à faire mieux sentir le prix et le pouvoir de ce qui vous manque. Je ne réponds pas, mais je suis pénétrée jusqu'au fond du cœur de ce que vous me dites sur M. de Mora. M. d'Alembert a écrit à M. de Fuentès[1]; il a écrit de son seul mouvement, et en me lisant cette lettre il pleuroit et me faisoit fondre en larmes. Mon Dieu ! cette pensée me déchire ! Mon ami, je veux m'occuper de vous, et vous justifier le mouvement qui m'a fait brûler vos lettres : je comptois ne pas survivre vingt-quatre heures à ce sacrifice; et dans ce moment, mon sang, mon cœur étoient glacés par le désespoir : je n'ai senti la perte que j'avois faite que plus de six jours après. Ah ! vingt fois, cent fois j'ai regretté d'avoir brûlé ce que vous aviez écrit : rien ne peut réparer cette perte, et j'en suis désolée. — Oui, M. Turgot travaille aux corvées[2]. Bonjour, mon ami; n'êtes-vous pas las de lire ce griffonnage?

LETTRE LXII

Dimanche soir, 16 octobre 1774.

Mon ami, je n'ai point répondu hier à votre charmante lettre, et je ne répondrai jamais *à mon gré* à ce-que vous me dites sur M. de Fuentès. Eh, bon Dieu ! où trouver des expressions qui rendent un sentiment tout nouveau pour mon âme ? Ah ! vous m'avez pénétrée de la plus tendre, de la plus vive reconnoissance; oui, il me semble que jamais je n'ai dû autant à personne : en effet, votre mouvement,

1. Voir, à l'*appendice*, cette lettre en date du 30 septembre 1774.

2. Le premier édit qui supprimait la corvée pour les convois militaires, en la remplaçant par un impôt de 1 200 000 liv., parut le 29 août 1775 ; le second, qui transformait en un impôt sur les propriétaires de biens-fonds la corvée pour la confection des chemins, fut rendu en mars 1776.

votre sentiment sont nobles et élevés comme la vertu; pourquoi donc ne mettrois-je pas mon bonheur à les adorer? Je ne sais de quelle nature est mon sentiment : mais c'est vous qui en êtes l'objet, et il y a des instans où je suis toute prête à m'écrier :

Enée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus [1].

Hélas! je n'ose prononcer ces mots : je le sens, on ne sauroit tromper sa conscience: quel trouble s'élève en moi! que je suis malheureuse! Mon ami, croyez-vous qu'il soit possible que la paix puisse rentrer dans mon âme en vous aimant, ou bien, croyez-vous possible que je puisse vivre sans vous aimer? C'est à vous que je demande compte de moi: je ne me connois plus; avec un mot, vous changez la disposition de mon âme. Je ne sais si cela vient de ce que je suis affoiblie par la douleur, ou bien si c'est que mon sentiment s'est fortifié par le soin que j'ai mis à le combattre et à le détruire. Si cela est, convenez que je dois avoir une grande opinion de moi. Ah! mon Dieu! que la passion m'est naturelle, et que la raison m'est étrangère! Mon ami, jamais on ne s'est fait voir avec cet abandon; mais comment pourrois-je vous cacher mes plus secrètes pensées? elles sont remplies de vous; et comment pourrois-je vivre si j'avois à me reprocher d'usurper votre estime ou votre opinion? Non, mon ami, voyez-moi telle que je suis, et accordez-moi, non pas ce que je mérite, mais ce qu'il faut pour m'empêcher de mourir de douleur, ou pour m'en donner le courage : car je ne sais encore ce que je préférerois de vous devoir, la mort ou la vie. L'une et l'autre tient à vous [2]; et de quelque manière que vous en décidiez, je vous rendrai grâce. — Mon ami, avez-vous bien senti la force de ces mots : *et mon plus grand malheur seroit de vous refroidir. Vous vouliez diminuer mon tourment,* etc. Ah! ciel! quel moyen vous employez! Mais je ne reviens point sur le passé : j'espère que vous ne me tromperez

1. *Didon*, tragédie de Le Franc de Pompignan, jouée pour la première fois le 21 juin 1734, acte I, sc. 4.

Tremblante de frayeur, de remords déchirée,
Aux mânes d'un époux je me croyois livrée.
Mais ces tristes objets sont enfin disparus.
Enée est dans mon cœur, les remords n'y sont plus

2. L'édition de 1811 a corrigé : *tiennent à vous.*

plus; si je ne suis pas ce que vous aimez le mieux, je verrai du moins dans votre âme la place que vous m'y laissez, et je m'engage à ne jamais prétendre qu'à celle que vous me donnerez. — J'ai encore été ce soir à *Orphée;* mais j'y étois avec madame de Châtillon[1] : il est vrai que j'aurois bien mauvaise opinion de moi, si je ne l'aimois pas : elle exige si peu, et elle donne tant !

Lundi matin.

Comment mettez-vous en question si vous auriez dû me laisser ignorer que vous aviez la fièvre? Oh ! mon ami ! ce n'est pas moi qu'il faut ménager : je vous aime trop pour ne pas préférer à tout de souffrir avec vous et par vous. Tous ces gens qui se ménagent ne s'aiment guère; il y a bien loin entre les sentimens qu'on se commande et ceux qui nous commandent : les premiers sont parfaits et je les abhorre. Si un jour vous deveniez parfait comme madame de B***, comme le froid Grandisson, mon ami, je vous admirerois; mais je serois radicalement guérie. — Je suis interrompue par madame de Ch..... — Elle me demande d'écrire à la suite de ceci; je lui offre du papier et de l'encre. Mais ma lettre..... Cela n'est pas possible ! Pardonnez-le-moi, mon ami.

Lundi, après le facteur.

Vous avez été alarmé, vous êtes encore triste. Mon Dieu ! que je souffre de tout ce qui vous a fait souffrir, et que je suis désolée d'avoir ajouté de l'inquiétude à votre disposition ! Oui, je suis coupable, je suis foible, je me condamne, je me hais : mais ce n'est pas réparer le mal que je vous ai fait. Vous avez vu, le courrier d'après, que cette fièvre n'étoit que la suite de l'état violent où étoit mon âme : ma machine n'est plus assez forte pour en supporter les secousses. Mon ami, ne me plaignez jamais; dites-vous : elle est folle, et cette pensée vous calmera, et si vous ne souffrez

1. Adrienne-Emilie-Félicité de la Baume le Blanc, née le 29 août 1740, fille de Louis-César, duc de La Vallière, le célèbre bibliophile, et d'Anne-Julie-Françoise de Crussol d'Uzès, mariée en octobre 1756 à Louis Gaucher, duc de Châtillon, dont elle devint veuve en 1762. C'était « la passion » d'Horace Walpole. Madame Du Deffant écrivait à celui-ci, le 20 avril 1777: « Je ne la vois point depuis la grande liaison qu'elle avait avec la Lespinasse » (*Corresp.*, édit. Lescure, t. II, p. 603.)

pas, je serai heureuse. Mais j'espère que vous me direz avec soin et avec détail des nouvelles de vos malades. Il est affreux de connoître la crainte pour ce qu'on aime : cette espèce de tourment est au-dessus de ma raison et de mes forces. Mon Dieu ! oui, il faut rester avec vos parens : votre départ sera un grand mal pour eux, et il faut leur épargner tout le temps qu'ils auront à s'occuper de leur santé. Dans cet état, tout ce qui excite la sensibilité devient douleur. Mais je n'ai rien à vous dire : vous voyez mieux que moi, et vous sentez avec plus de délicatesse. Mon ami, je suis presque mécontente de ce que vous ne trouvez pas de la douceur à me faire partager votre disposition, surtout lorsqu'elle vous est pénible ; c'est alors que je voudrois que vous vous dissiez, dans un sens contraire, ce que disoit Montaigne : *Il me semble que je lui dérobe sa part* [1]. Oui, mon ami, il ne devroit plus vous être libre de souffrir seul. Hélas ! je suis si fort au ton de tout ce qui souffre, c'est si fort me parler ma langue, qu'il me semble qu'il n'est pas même nécessaire de compter sur mon affection pour trouver de la douceur à se plaindre à moi. Adieu, mon ami. Je comptois vous dire mille riens, mais votre tristesse m'en ôte la force ; j'ai beau me dire : sa disposition ne sera plus la même ; mais celle où il étoit m'a gagnée, elle ne changera que lorsqu'il voudra. Ah ! quel ascendant ! quelle force ! quelle puissance ! cela agiroit à mille lieues. Je vous le disois, ce sentiment que je n'ose nommer est la seule chose que les hommes n'ont pu gâter. Mon ami, s'il étoit perdu sur la terre, dites-vous bien, tant que je vivrai, que vous savez où il vit, où il règne avec plus d'énergie qu'il n'appartient à une Française d'en avoir.

LETTRE LXIII

Vendredi au soir, 21 octobre 1774.

Mon ami ! que le temps s'écoule lentement ! depuis lundi j'en suis assommée ; et il n'y a rien que je n'aie tenté pour

1. *Essais*, liv. I, ch. 27. — « Depuis le iour que ie le perdis (son ami La Boëtie), ie ne foys que traisner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout ; il me semble que ie luy desrobe sa part. » (Édition Louandre ; Paris, Charpentier, t. I, p. 276.)

tromper mon impatience. J'ai toujours été en mouvement : j'ai été partout, j'ai tout vu, et je n'ai eu qu'une pensée ; pour une âme malade la nature n'a qu'une couleur : tous les objets sont couverts de crêpe. Dites-moi : comment fait-on pour se distraire, comment fait-on pour se consoler? Ah! c'est de vous seul que je puis apprendre à supporter la vie. Vous seul pouvez y répandre encore ce charme mêlé de douleur qui fait chérir et détester tour à tour l'existence. — Mon ami, j'aurai une lettre de vous demain ; il n'y a que cet espoir qui me donne la force de vous écrire ce soir. Vous me direz si vous êtes rassuré sur la santé de ce qui vous est cher ; vous me parlerez, peut-être, de votre retour : en un mot, vous me parlerez ; et si vous saviez combien je me sens dénuée, abandonnée, lorsque je ne sais rien de vous ! Ah ! que cette petite lettre étoit courte, qu'elle étoit triste, qu'elle étoit froide ! Il me semble qu'en me disant que vous aviez été inquiet et même alarmé, vous ne me disiez pas tout ! Qu'aviez-vous donc? me cacheriez-vous votre cœur? voudriez-vous encore déchirer le mien ? Ne m'avez-vous pas dit que vous me diriez tout ; que vous auriez une confiance sans réserve ; que j'étois votre amie ; que votre âme s'épancheroit dans la mienne ; que vous me feriez vivre de tous vos mouvemens ; que ce qui pourroit blesser mon cœur ne me seroit pas inconnu? Ah ! mon ami, connoissez-moi bien : voyez ce que je suis pour vous ; et, d'après cette connoissance, je vous réponds qu'il vous sera impossible de concevoir le projet de me tromper, ni même de me rien cacher.

Samedi matin.

Je vous quittai hier par ménagement pour vous : j'étois si triste ! je venois d'*Orphée*. Cette musique me rend folle : elle m'entraîne ; je n'y puis plus manquer un jour : mon âme est avide de cette espèce de douleur. Ah ! mon Dieu ! que je suis peu au ton de tout ce qui m'entoure ! et cependant jamais on n'a dû chérir autant l'amitié : mes amis sont d'excellentes gens ; leurs soins, leur intérêt ne se lassent point, et je suis à comprendre ce qu'ils peuvent trouver en moi qui les attache. C'est mon malheur, c'est mon trouble, c'est ce que je dis, c'est ce que je ne dis point qui les anime et les échauffe. Oui, je le vois, les âmes honnêtes et sensibles aiment les malheureux ; ils ont une sorte d'attrait

qui occupe et exerce l'âme : on aime à se trouver sensible, et les maux des autres ont cette juste mesure qui fait compatir sans souffrir. Eh bien ! je leur promets cette jouissance tout le temps qui me reste à vivre. — Mon ami, je voulois vous dire la dernière fois que vous devriez loger dans le même hôtel garni que le chevalier d'Aguesseau : cela vous épargneroit la peine de vous aller chercher réciproquement : cela vous seroit commode, et je serois assurée que vous ne quitteriez pas mon quartier. Oui, c'est toujours l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout; et les sots ou les esprits faux qui ont attaqué Helvétius[1] n'avoient sans doute jamais aimé, ni réfléchi. Ah! bon Dieu ! que de gens qui vivent et meurent sans avoir senti l'un, ni connu l'autre ! C'est tant mieux pour eux, et tant pis pour nous; oui, tant pis : car je ne puis pas vous exprimer le dégoût, le redoublement de dégoût que je me sens, je ne dis pas seulement pour les sots, mais pour ces gens qui sont si bien à ma mesure, que je prévois tout ce qu'ils vont dire lorsqu'ils ouvrent la bouche ! Ah ! je suis bien malade ! je ne puis plus souffrir les gens qui me ressemblent : tout ce qui n'est qu'à côté de moi me paroît trop petit; il faut me faire lever les yeux pour regarder, sans quoi je me fatigue et m'ennuie. Mon ami, la société ne me présente plus que deux intérêts : il faut que j'aime, ou qu'on m'éclaire. De l'esprit n'est point assez; il faut beaucoup d'esprit : c'est vous dire que je n'écoute plus que cinq ou six personnes, et que je ne lis plus que six ou sept livres. Cependant il y a plus de gens que cela qui ont des droits sur moi : mais c'est par le sentiment et la confiance; et cela ne change rien à la disposition où je suis pour le général. Voici le résultat : ce qui est moins que moi m'éteint et m'assomme; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue. Il n'y a que ce qui est au-dessus de moi qui me soutienne et m'arrache à moi-même; et je dirai toujours comme cet ancien : *Mes amis, sauvez-moi de moi-même.* Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel. — La comtesse de Boufflers n'en est pas là; aussi est-elle bien aimable. Je l'ai vue beaucoup cette semaine, elle vint dîner chez madame Geoffrin mer-

1. Le livre de *l'Esprit* est tout entier consacré à développer le principe de la morale de l'intérêt.

credi; elle fut charmante; elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe. Elle fut attaquée, et elle se défendit avec tant d'esprit, que ses erreurs valoient presque autant que la vérité. Par exemple, elle trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, ni chez quelle nation : cela ne lui paroît qu'un exil affreux, etc., etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimoit le mieux l'Angleterre, elle n'auroit consenti à s'y fixer qu'à la condition qu'elle y auroit amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante à quatre-vingts autres personnes qui lui étoient absolument nécessaires; et c'étoit avec beaucoup de sérieux, et surtout beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenoit le besoin de son âme. Ce que j'aurois voulu que vous vissiez, c'est l'étonnement qu'elle causoit à milord Shelburne. Il est simple, naturel; il a de l'âme, de la force : il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel. — Il a été voir M. de Malesherbes[1]; il est revenu enchanté. Il me disoit : « J'ai vu pour la première fois de ma vie ce que je ne croyois pas qui pût exister : c'est un homme dont l'âme est absolument exempte de crainte et d'espérance, et qui cependant est pleine de vie et de chaleur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix; rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon; » en un mot, a-t-il ajouté : « J'ai beaucoup voyagé, et je n'ai jamais rap-
« porté un sentiment aussi profond. Si je fais quelque chose
« de bien dans tout le temps qui me reste à vivre, je suis
« sûr que le souvenir de M. de Malesherbes animera mon
« âme. » Mon ami, voilà un bel éloge, et celui qui le fait est à coup sûr un homme intéressant. Je le trouve bien heureux d'être né Anglais; je l'ai beaucoup vu, je l'ai écouté celui-là : il a de l'esprit, de la chaleur, de l'élévation. Il me rappeloit un peu les deux hommes du monde que j'ai aimés, et pour qui je voudrois vivre ou mourir. Il s'en va dans huit jours, et j'en suis bien aise : il est cause que par des arrangemens de société, j'ai dîné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse. Il me faut du repos : ma machine est détruite. Bon-

1. Rappelé d'exil avec les autres parlementaires, il allait bientôt être replacé à la tête de la Cour des aides (12 nov. 1774), d'où l'avait écarté le coup d'Etat Maupeou, et devenir le collègue de Turgot au ministère (21 juillet 1775).

jour, mon ami. J'attends la poste; voilà-ce qui m'est nécessaire.

LETTRE LXIV

Samedi, après le facteur, 22 octobre 1774.

Mon Dieu! que je suis troublée et affligée de ce que vous m'apprenez! Je crois tout ce que je crains; jugez si je partage ce que vous souffrez. Ah! c'est à présent que l'éloignement m'est absolument insupportable. Mon ami, vos maux sont les miens; et il m'est affreux de ne pouvoir pas vous soulager. Si j'étois avec vous, il me semble que je m'emparerois si bien de toutes vos craintes, de tout ce qui vous fait trembler, qu'il ne vous resteroit que ce qu'il me seroit impossible de ne pas vous ôter. Ah! partager ne seroit pas assez. Je souffrirois par vous, pour vous; et avec cette tendresse et cette passion, il n'y a point de douleur qui ne soit adoucie, et point d'alarme qui ne soit calmée. Mon Dieu! que je suis malheureuse! le seul moment de ma vie où mon affection eût pu vous faire du bien, je suis condamnée à vous être inutile. Tout ce qui vous aime vous dira comme moi, mieux que moi, sans doute; je suis trop près de vous pour exprimer ce que je sens. Y a-t-il donc des mots pour rendre tous les mouvemens d'une âme souffrante, d'une âme frappée de terreur, à qui le malheur a interdit toute espérance? Mon ami, dans cet état qui est le mien, on ne peut s'expliquer et s'exprimer que par ces mots : *Je vous aime.*

Ah! s'ils pouvoient passer dans votre âme comme je les sens! Oui, quel que soit votre malheur, vous éprouveriez le sentiment le plus doux: C'est à présent que j'ai un regret mortel à ce qui vous manque d'affection pour moi : mon ami, nous en ferions de la consolation; le remède seroit à côté du mal. Ah! quand on est malheureux, c'est alors qu'il est affreux de n'aimer que foiblement : car c'est en nous que nous trouvons la véritable force, et rien n'en donne autant que la passion; les sentimens d'un autre nous plaisent, nous touchent : il n'y a que le nôtre qui nous soutienne. Mais cette ressource manque presqu'à tout le monde : presque tout ce qui existe n'aime que parce qu'il est aimé.

Ah ! mon Dieu ! la pauvre manière ! qu'elle laisse petit et foible ! mais cela ne tient ni à la volonté, ni à la pensée : ainsi il seroit aussi insensé de chercher à exciter que de travailler à éteindre. Restons donc ce que nous sommes, jusqu'à ce que la nature, ou je ne sais pas quoi, en ordonne autrement. — Mais vous êtes trop bon, mille fois trop bon de vous occuper de mes maux : souffrir est devenu mon existence; cependant je suis mieux depuis que je suis au poulet pour unique nourriture : je souffre moins. Adieu, mon ami ; je vous parle de moi, et je ne songe qu'à vous. D'ici à lundi, je serai dans un état violent. Vous m'écrirez, je le crois.

LETTRE LXV

Dimanche au soir, 23 octobre 1774.

Mon ami, pour me calmer, pour me délivrer d'une pensée qui me fait mal, il faut que je vous parle : j'attends l'heure de la poste de demain avec une impatience que vous seul peut-être pouvez concevoir. Oui, vous m'entendez, si vous ne pouvez me répondre, et c'est quelque chose : il seroit sans doute plus doux, plus consolant, d'être en dialogue; mais le monologue est supportable, lorsqu'on peut se dire : je parle seule, et cependant je suis entendue. — Mon ami, je suis dans une disposition physique détestable; je l'attribue à cette *ciguë* : elle a conservé, je crois, quelque propriété du poison; je me sens dans une défaillance, dans une angoisse qui m'a fait croire aujourd'hui vingt fois que j'allois perdre connoissance, et dans ce moment même, je suis dans un malaise inexprimable : je sens ce que disoit Fontenelle peu de temps avant sa mort, *une grande difficulté d'être.* Mais ce qui anime mon âme me donne la force de vous parler : car, en vérité, je n'ai pas eu un mouvement ni une parole de la journée. — Je ne sais si je vous ai dit que j'avois vu la femme du comte de.... ; sa figure est commune, mais elle a le ton obligeant, et elle a grande envie de plaire : cependant telle qu'elle est, je ne la trouverois pas assez bien pour être la femme de l'homme du monde que j'aime le plus. Mon ami, j'en suis plus sûre que jamais, tout homme qui a du talent, du génie, et qui est appelé à la gloire, ne doit pas se marier.

Le mariage est un véritable éteignoir de tout ce qui est grand et qui peut avoir de l'éclat. Si on est assez honnête et assez sensible pour être un bon mari, on n'est plus que cela, et sans doute ce seroit bien assez si le bonheur est là. Mais il y a tel homme que la nature a destiné à être grand, et non pas à être heureux. Diderot a dit que la nature, en formant un homme de génie, lui secoue le flambeau sur la tête, en lui disant : *sois grand homme, et sois malheureux* : voilà, je crois, ce qu'elle a prononcé le jour que vous êtes né. Bonsoir. Je n'en puis plus ; à demain.

Lundi, après le facteur.

Point de lettre ! cela me feroit trembler avec un autre que vous; mais je me rassure un peu, en me disant qu'il n'est pas en vous d'avoir de la suite et de l'exactitude. J'espère donc que vous n'êtes pas plus malheureux ; je sais seulement que vous n'avez pas eu besoin de me rassurer. Cela est bien naturel; mais cela est affligeant. Mon ami, je ne vous fais point de reproche : je vous plains seulement, quelle que soit votre situation, que le retour de votre âme ne soit pas pour moi. Adieu. Je suis abattue, et dans un état de foiblesse qui est extraordinaire : il me faut un effort pour tenir ma plume. Je n'attendrai plus de vos nouvelles, mais j'en désirerai tant que je respirerai.

LETTRE LXVI

Mardi au soir, 25 octobre 1774.

Ah ! j'ai été injuste; ce seroit un tort avec tout le monde; mais je me le reproche comme un crime avec vous. Pardonnez-moi, mon ami : je devois vous rendre grâce, et je vous ai accusé. Cette pensée me fait mal, comme si j'étois coupable; cependant c'est la poste qui l'a été, et je le soupçonnois si peu, que, lorsqu'on m'a donné mes lettres aujourd'hui, je ne regardois seulement pas le dessus, tant il m'étoit égal par où je commencerois ou par où je finirois. Mon ami, à la seconde lettre que j'ai ouverte, j'ai fait un cri : c'étoit votre écriture; j'en ai eu un battement de cœur. Si c'est un mal bien douloureux que d'attendre *sans voir venir*, c'est un plaisir bien vif et bien sensible que d'être

ainsi surprise. — Mon ami, je vous aime à la folie; tout me l'apprend, tout me le prouve, et souvent bien plus que je ne voudrois. Je vous donne plus que vous ne voulez : vous n'avez pas besoin d'être autant aimé, et moi j'avois besoin de me reposer, c'est-à-dire, de mourir. Mais je suis trop personnelle : je vous occupe de moi, tandis que je ne devrois vous parler que du plaisir que j'ai senti en lisant ces mots : *cela va mieux, cela va bien, je suis tranquille.* Ah! mon ami, j'ai respiré : il semble que cela m'ait redonné de la vie et de la force; j'étois anéantie depuis trois jours : on dit que cela tenoit aux nerfs, et moi qui en sais un peu plus que mon médecin, je crois que cela tenoit à vous. Je suis comme Lucas, j'explique tout par mon métier de jardinier. Ah! mon Dieu! comment puis-je suffire à ce que je sens, à ce que je souffre? et cependant mon âme n'a que deux sentimens : l'un me consume de douleur, et quand je me livre à celui qui devroit me calmer, je suis poursuivie par le remords, et par un regret plus déchirant encore que les tortures du remords. Encore moi! que je m'en veux d'y revenir sans cesse! mais m'en éloignerai-je, en vous disant que j'adore votre sensibilité et votre vérité? Ah! ne me cachez jamais rien: vous gagnez trop à me faire voir tous les mouvemens qui vous animent. Mon ami, dans une situation toute pareille à celle où vous venez d'être, mais qui eut des suites plus funestes, M. de Mora me mandoit, et presque dans les mêmes expressions, ce que l'agonie de sa mère lui faisoit éprouver. La douleur qui le déchiroit le plus avoit son père pour objet; et cela étoit si vrai, qu'il m'attendrissoit beaucoup plus sur l'état de M. de Fuentès, que sur la mort de sa femme, qui fut lente et douloureuse. Mon Dieu! je vous l'ai déjà dit : n'ayez jamais la pensée de me ménager, de m'épargner; croyez que mon sentiment me mène plus loin que vous ne pourrez jamais me faire aller. Mon ami, c'est bien fait de voir la convalescence de madame votre mère si prochaine; mais, quoi que vous en disiez, vous resterez plus longtemps que vous ne pensez. — Vous ferez sûrement *une étourderie*: ce sera d'oublier de me dire de ne plus vous écrire, ou de vous écrire sur votre route. Et puis, quand les lettres n'arriveront pas, vous m'accuserez, ou peut-être aurez-vous assez de bonté pour être inquiet; et cependant un peu de prévoyance auroit évité tout cela.

Le chevalier de Chatelux est actuellement à Chanteloup.

il suffit à tout, et il attache une grande opinion à cette manière de se multiplier à l'infini. Il est si riche et si généreux, qu'il dédaigne de recueillir : il lui suffit de semer; il ne reçoit rien, il va donnant partout et à tout le monde[1]. Il me disoit encore l'autre jour que son plaisir étoit de faire effet. — M. de Chamfort est arrivé[2]; je l'ai vu, et nous lirons ces jours-ci son *Éloge de La Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre : ce sont mesdames de Grammont[3], de Rancé[4], d'Amblimont[5], et la comtesse de Choiseul[6]. Cet assortment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin, mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi, je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, il fait bien de son mieux pour être

1. A l'occasion de la mort de l'académicien Dupré de Saint-Maur, en 1774 La Harpe écrivait : « Il sera remplacé par M. le chevalier de Châtelux, homme de qualité, colonel, cultivant les lettres par goût, qui dans des temps difficiles a donné aux gens de lettres des marques d'une amitié courageuse, dont ils le récompensent aujourd'hui en le recevant parmi eux ; honneur qu'il désirait avec autant de passion que les autres militaires de son rang désirent le bâton de maréchal. » (*Corr. littér.* I. 34).

2. Des eaux de Barrège, où il était allé rétablir sa santé, et de Chanteloup, où la duchesse de Grammont l'avait retenu chez son frère. Il écrivait lui-même alors : « Madame de Grammont est partie depuis le commencement de ce mois. Il me serait impossible de désirer autre chose que ce que j'ai trouvé en elle; et nous avons fini encore mieux que nous n'avions commencé. J'ai toutes sortes de raisons d'être enchanté de mon voyage de Barège. » (*Œuvres de Chamfort*, édit. Auguis, 1825, t. V, p. 263.)

3. Beatrix de Choiseul, née en 1730, fille de François-Joseph de Choiseul, marquis de Stainville, et de Françoise-Louise de Bassompierre, mariée le 16 août 1759 à Antoine-Antonin, duc de Grammont. Elle était sœur du duc de Choiseul, le célèbre ministre, et mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 17 avril 1794. Elle était fort laide, mais d'une énergie toute virile.

4. Il faut lire probablement Roncé. Adélaïde-Julie-Sophie Hurault de Vibraye, fille du marquis de Vibraye, mariée le 14 juin 1751 au comte de Roncée, et dame pour accompagner de la comtesse d'Artois.

5. Marie de Chaumont-Quitry, fille de Jacques-Antoine de Chaumont, marquis de Quitry, mariée le 17 juillet 1775 à Claude-Marguerite-François Renard de Fuchsamberg, comte d'Amblimont, fils du marquis d'Amblimont, et chef d'escadre; madame d'Amblimont avait été avec madame d'Esparbès les deux favorites de madame de Pompadour, qui les appelait *mon torchon et ma salope*.

6. Marie-Françoise Lallemand de Betz, née le 30 octobre 1732, fille de Michel-Joseph-Hyacinthe, seigneur de Betz, et de Marie-Marguerite Maillet de Batilly, mariée le 10 fév. 1749 à Marie-Gabriel-Florent de Choiseul, comte de Choiseul-Beaupré. Elle fut mère du comte de Choiseul-Gouffier, l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*.

modeste — M. Grimm est de retour [1], je l'ai accablé de questions. Il peint la Czarine, non pas comme une souveraine, mais comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillies, et de tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me disoit je reconnoissois plutôt cet art charmant d'une courtisane grecque, que la dignité et l'éclat de l'Impératrice d'un grand empire. Mais il nous revient [2] une autre manière d'un plus grand peintre : c'est Diderot; il m'a fait dire que je le verrois demain : j'en serai bien aise. Mais dans la disposition où je suis, c'est l'homme du monde que je voudrois le moins voir habituellement : il force l'attention, et c'est assurément ce que je ne puis, ni ne veux accorder de suite à personne au monde. Quand je dis *personne*, vous entendez bien que cela veut dire que je ne veux pas être distraite de celle qui remplit toute ma pensée. Ah! que cette explication est lourde! Mais c'est que vous êtes bête : il faut vous annoncer ce qu'on veut vous faire entendre. Mon ami, courage : car je crois que, pour cette fois-ci, vous aurez la rame de papier sans en rabattre une page. Vous remettrez cette lecture au temps où vous serez en voiture; j'aurai rempli votre chemin, et vous m'y trouverez au bout. — Quoi! vous croyez réellement que vous serez bien aise de me voir? Que ce que vous me dites est aimable! qu'il seroit doux, en effet, d'être aimée de vous! mais mon âme ne pourroit plus atteindre à ce degré de bonheur; ce seroit trop. Quelques instans, quelques éclairs du plaisir, c'est assez pour les malheureux : ils respirent et reprennent courage pour souffrir.

LETTRE LXVII

Mercredi, 26 octobre 1774.

Je viens de relire votre lettre : il y a un mot qui me ravit, il m'avoit échappé : c'est lorsque vous dites : *je reviens à nos peines*. Mon ami, si je me suis méprise, ne me redressez pas; mais je crains à présent pour vous tant de trouble,

1-2. « MM. Diderot et Grimm sont revenus de leurs longues courses. Ils sont arrivés chargés des présents de la magnifique souveraine qui les avoit appelés, et de différents souverains à la cour desquels ils ont passé. » *Mém. secrets*, 10 nov. 1774, t. VII, p. 232.

si peu de sommeil : ne serez-vous point malade ? j'en meurs de crainte. Ah ! dites-moi donc sur quelle pensée je pourrois m'arrêter pour respirer en repos ; sur le moment de votre arrivée ? Non, non, mon ami, il me fait tressaillir, et je n'ose pas même le désirer ; et s'il se retardoit, je crois que j'en mourrois. Concevez-vous l'excès de cette inconséquence ? Cet excès ne tient pas à un faux raisonnement ; mais il vient d'une âme bouleversée par les mouvemens les plus contraires, que vous entendrez peut-être, mais que vous ne pouvez pas partager. — Je suis interrompue, et toujours par madame de Ch...[1]. Je commence à croire que la première de toutes les qualités pour se faire aimer, c'est d'être aimant. Non, vous n'imaginez pas tout ce qu'elle invente pour aller jusqu'à mon cœur. Mon ami, si vous m'aimiez comme elle ! non, je ne le voudrois pas : me préserve le ciel de connoître deux fois un pareil bonheur !

Vendredi, 28 octobre 1774.

Que dites-vous de cette invocation ? ne vous paroît-elle pas d'une tête perdue ? Mon ami, elle tient à un sentiment honnête. J'ai offensé M. de Mora ; et cependant je trouve une sorte de douceur à penser que lui seul m'aura fait connoître le bonheur ; que ce n'est qu'à lui que je devrai d'avoir senti, quelques momens, tout le prix que peut avoir la vie. Enfin, quelquefois je me crois moins coupable, parce que je me sens punie ; et vous voyez bien que, si j'étois aimée, tout cela seroit effacé, renversé. Il faut du moins tenir à la vertu par le remords, et à ce qui m'a aimée, par le regret de l'avoir perdu. Ce regret est bien vif et bien déchirant : il y a peu de jours qu'il m'a causé les convulsions du désespoir. — On m'a forcée d'aller voir Lekain dans *Tancrède ;* je ne l'avois pas vu depuis sa perfection, et je ne m'en souciois point. Enfin j'y fus : les deux premiers actes m'ennuyèrent complétement ; le troisième a beaucoup d'intérêt, et il va toujours en croissant jusqu'à la fin : au cinquième acte il y eut des momens, il eut des mots qui me firent transporter la scène *à Bordeaux*, et ce n'est pas une manière de parler. Je pensai mourir : j'en perdis connoissance : et toute la nuit, on fut obligé de me garder, parce que j'avois des défaillances continuelles. Je ne pus pas vous en parler les derniers jours : j'étois trop près de l'impression que

1. La duchesse de Châtillon.

vois reçue; je me suis bien promis de ne plus aller chercher ces affreuses secousses. Il n'y a qu'*Orphée* que je puisse soutenir, et je vois à regret que vous ne le verrez plus. — Il y aura un opéra nouveau[1] le 8 novembre : la musique est de Floquet. Le public l'aimera peut-être; après ce qui est bon, il applaudit ce qui est médiocre, et même ce qui est détestable. — Enfin M. Dorat[2] a des succès; et c'est pourtant le public qui fait les réputations : mais c'est le public à la longue : car celui du moment n'a jamais le goût, ni les lumières qui mettent le sceau à ce qui doit passer à la postérité. — Mon ami, je vais envoyer contre-signer cette lettre; et pour que le paquet ait plus d'importance, j'y joins les feuilles du moment : ce n'est pas parce qu'elles sont bonnes; c'est parce qu'elles sont nouvelles, et que d'ailleurs vous lisez tout. Rapportez-moi la feuille de Linguet[3]. — Tout le monde est à Fontainebleau : mais il nous reste le baron de Kocke[4] et celui de Gleichen[5]; et je trouve qu'ils me restent trop tard le soir. Je ne sais si je me trompe; mais je crois que la solitude me seroit bonne; la société ne m'intéresse presque jamais, et elle me pèse presque toujours. Oh ! que je suis un mauvais malade ! j'ai beau me retourner, je me trouve toujours mal. Adieu, mon ami.

1. *Azolan*, ou *le serment indiscret*, ballet héroïque en 3 actes, dont la première représentation eut lieu, non pas le 8, mais le 23 novembre 1774, et qui devint l'objet d'une lutte très-vive entre les gluckistes et leurs adversaires. Vestris et mademoiselle Guémard y furent très-applaudis.

2. Succès de circonstance que lui avait valu une *Epître à Thémis*, dans laquelle ses allusions au retour du parlement flattaient la passion politique du moment.

3. Le *Journal politique et littéraire*.

4. Le même sans doute que madame du Deffant désigne sous le nom de général Coke. *Corresp*. édit. de M. de Saint-Aulaire, III, 10.

5. Charles-Henri, baron de Gleichen, né à Nemersdorf, dans le margraviat de Bayreuth, en 1735, mort à Ratisbonne, le 5 avril 1807 ; successivement chambellan de la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric II, qu'il accompagna en Italie (1755), où il connut le duc de Choiseul; envoyé du margrave en France (1759); ambassadeur de Danemark en Espagne de 1760 à 1773, puis en France où il remplaça le comte Wedel-Fries, de 1763 à 1776 ; envoyé un instant à Naples en 1770. Ayant donné sa démission pour ne pas aller à Wurtemberg, où il avait été nommé, il revint se fixer à Paris et y resta jusqu'à la Révolution française. Voir ses *Souvenirs*, publiés par M. Gremblot, Paris, 1868 ; les *Mém. de Marmontel*, I, 191. « M. de Gleichen attend toujours pour parler une idée ingénieuse ; et ceux qui s'entretiennent avec lui ont l'air de ne servir qu'à remplissage. » (Madame Necker, *Nouveaux mélanges*, I, 191-269.) Il demeurait quai des Théatins, aujourd'hui quai Voltaire.

viens de voir le comte de C.... Je lui ai dit qu'il venoit
rer un mauvais air, et que, dans l'ivresse de félicité
i vivoit, il me sembloit que c'étoit pour exercer les
res de miséricorde qu'il venoit me voir; que je serois
: lui à peu près comme ces monumens que quelques
osophes conservoient pour les faire souvenir d'être
et justes. Vous viendrez me voir, lui disois-je, et en me
tant, vous vous direz : *Le malheur est donc sur la terre.*
e cœur sera touché, et le mien aura joui de votre bonheur.
es lettres de M. de Condorcet sont vraiment charmantes[1].
suivois mon premier mouvement, je vous enverrois tout
ue j'ai senti; et puis je m'arrête, en me disant : il re-
dra, je le lui ferai lire; il se moquera de moi, il me
vera exaltée. Eh bien ! oui, j'aurai tort, mais il sera là.
mon ami, à cette condition, je consentirois à ne pas
: le sens commun tout le reste de ma vie; mais je gage
vous seriez bien plus difficile que moi : vous m'aban-
neriez; alors je me retrouverois dans la foule, et la bê-
console de tout. — Je crois que, pendant tout ce temps-
es Gracques[2] ont bien été oubliés : vous y reviendrez
plus de chaleur et d'intérêt. — Mon ami, admirez ma
sition; la bêtise me mène au génie, et cette marche est
naturelle : c'est M. Turgot, après l'abbé Terrai. Il y a
cas où les gradations et les intermédiaires doivent dis-
ître. — Je ne sais que faire du temps d'ici à samedi :
eux le faire peser un peu sur vous, en vous forçant
écouter. — J'espère, je me promets une longue lettre
edi : si j'étois trompée ! si seulement elle n'étoit que de
re pages ! en vérité, je me plaindrois. Mon ami, vous
z, la bonne fortune me tourne la tête : je deviens presque
ertinente parce que j'ai eu de vos nouvelles aujourd'hui.
u'il y a de sûr, c'est que, si quelqu'un pouvoit être dans
secret, on connoîtroit à ma santé, à toute ma manière
e, si j'ai eu une lettre de vous. Oui, la circulation de
sang en est sensiblement altérée, et alors il m'est
ossible de prendre part à rien. Ce à quoi je ne m'ac-
ume point, c'est au redoublement d'intérêt que cela
re à mes amis. Mon Dieu ! me plaindroient-ils, s'ils

[1] *Lettres d'un théologien à l'auteur des* Trois Siècles (Œuvres de Con-
, t. V, p. 273). Dirigées contre Sabatier de Castres, critique ennemi des
ophes, elles avaient été attribuées un instant à Voltaire.
[2] Tragédie en vers de M. de Guibert, publiée après sa mort, en 1822.

voyoient le fond de mon âme? cette usurpation n'est-elle pas bien criminelle? Mon ami, ne me faites pas une [illegible] conscience : dites-moi que je suis coupable; plaignez-moi, consolez-moi : vous ne m'avez que trop égarée. — J'ai envie de vous envoyer une lettre que j'ai lue aujourd'hui avant la vôtre : si j'avois pu pressentir, cela n'auroit pas été l'ordre que j'aurois mis dans ma lecture; vous verrez dans cette lettre si j'ai souffert de votre absence. Oui, j'en ai inquiété M. d'Alembert. L'homme qui m'écrit, n'a jamais su un mot de ce qui m'occupoit : il me croit victime de la vertu et du préjugé : mais, depuis trois ans, il me voit si malheureuse, qu'il est souvent tenté de me croire folle. Et en effet, il passe sa vie à faire des épigrammes contre moi; mais, à la vérité, le trait est toujours un mot de sentiment ou de ressentiment : lisez, reconnoissez; à coup sûr, c'est un homme d'esprit.

LETTRE LXVIII

Ce dimanche, 30 octobre 1774.

J'ai été avertie trop tard : il y a un paquet encore par le courrier d'aujourd'hui. Quand je reçus votre lettre, j'avois déjà envoyé chez M. Turgot pour faire contre-signer. Je comptois vous écrire un mot après l'arrivée du facteur, par la voie ordinaire; mais il n'importe : j'espère que mon volume ne sera pas perdu; il vous sera envoyé, et avec d'autant plus de soin qu'on verra le nom de M. Turgot. — Vraiment je le crois, il est aisé de vous critiquer sans vous blesser; mais il n'est pas si aisé de vous louer comme je sens, et comme vous mériteriez de l'être, sans courir le risque d'être trouvée bien exagérée, bien fade et bien monotone. Eh bien! je m'y abandonne, et je vous dirai tout grossièrement que votre lettre à M. Turgot est excellente, parfaite : c'est le ton, c'est la mesure; enfin c'est vous, et je ne sais rien de mieux, ni de plus dans la nature. Je vous disois, mon ami, que désormais je ne pourrois plus regarder que ce qui me faisoit élever les yeux. Pour vous, vous êtes si haut que je ne pourrois y atteindre à la longue que par un trop grand effort. Mais, mon ami, que faites-vous donc, à quoi vous laissez-vous aller? Savez-vous bien que vous me

[illegible] comme si vous aviez à me plaire? O bon Dieu! oubliez-vous qu'en ce genre, votre fortune est faite? et elle est de celles dont on ne connoît plus les bornes : ce sont les Beaujon, les Clive[1], etc. Ah! que je voudrois que vous eussiez, en effet, une fortune, non pas comme celle des malheureux que je viens de nommer! ils meurent d'ennui[2] sur leurs richesses; mais je vous voudrois de l'aisance : je voudrois que vous ne fussiez pas forcé de casser bras et jmbes à vos talens, de tordre le col à votre génie; enfin je voudrois que vous ne fussiez pas condamné à vous remettre dans la foule. Oui, en honneur, ce n'est que pour vous, ce n'est que pour l'intérêt de votre gloire que le mariage me fait peur, et, à cet égard, je puis vous dire avec vérité :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur[3].

Tout cela dit, mon ami, que, s'il y avoit un excellent parti, si vous aviez quelque vue, si moi, si mes amis, nous pouvions vous servir; oh! comptez sur le zèle, sur l'activité et sur la passion que nous mettrions pour réussir : oui, je connoîtrois encore une fois le bonheur et le plaisir, si je pouvois vous voir heureux.

Les jolis vers que ceux que j'ai lus dans votre lettre! Ce besoin *de vivre fort* est, je crois, le besoin des damnés. Cela me rappelle un mot de passion qui me fit bien plaisir : *si jamais*, me disoit-on, *je pouvois redevenir calme, c'est alors que je me croirois sur la roue.* Cette langue n'est à l'usage que des gens qui sont doués de ce sixième sens, *l'âme*. Oui, mon ami, je suis assez fortunée ou assez malheureuse pour avoir le même dictionnaire que vous. J'entends, ou plutôt je sens vos distinctions, vos définitions, tandis que, les trois quarts du temps, je ne comprends pas le chevalier[4]. Il est si content de ce qu'il a fait, il sait si bien tout ce qu'il fera,

1. Le célèbre et trop riche gouverneur de l'Inde, né en 1725, mort en 1774 et dont le procès avait en 1773 occupé toute l'Europe.

2. Le financier Beaujon, lui, ne mourait pas seulement d'ennui. « Je le trouvai seul, assis sur un grand fauteuil à roulettes, dans une salle à manger; il avait les mains et les jambes tellement enflées, qu'il ne pouvait se servir ni des unes ni des autres; son dîner se bornait à un triste plat d'épinards; mais plus loin, en face de lui, était dressée une table de trente à quarante couverts où se faisait, dit-on, une chère exquise. » (*Souvenirs de madame Vigée Lebrun*, t. II, p. 254.)

3. *Phèdre*, acte IV, sc. 2.

4. Le chevalier d'Aguesseau.

il aime tant la raison; en un mot, il est si bien arrangé sur tout, qu'une fois j'ai pensé me méprendre en lui parlant et en lui écrivant, et j'allois prononcer ou écrire le chevalier Grandisson[1] : mais c'étoit sans envier le sort de Clementine, ni de miss G***. — Vous savez que le comte de Broglie commande à Metz, à la place de M. de Conflans[2]. Mon ami, *un homme d'esprit le voilà*, mais je voudrois bien qu'il vous fût utile, à vous qui n'avez pas son esprit. — A propos d'esprit, je veux vous dire un mot de la Czarine à Diderot. Ils disputoient souvent; un jour que la dispute s'anima plus fort, la Czarine s'arrêta, en disant : « Nous voilà trop échauffés pour avoir raison; vous avez la tête vive, moi je l'ai chaude, nous ne saurions plus ce que nous dirions. — Avec cette différence, dit Diderot, que vous pourriez dire tout ce qu'il vous plairoit, sans inconvénient, et que moi je pourrois manquer... — Eh, fi donc! reprit la Czarine, est-ce qu'il y a quelque différence entre les hommes? » Mon ami, voyez, lisez bien, et ne soyez pas aussi bête que M. d'Alembert, qui n'a vu à cela que la différence de sexe, tandis que cela n'est charmant qu'autant que c'est une souveraine qui parle à un philosophe. — Une autre fois, elle lui disoit : « Je vous vois quelquefois âgé de cent ans, et souvent aussi je vous vois un enfant de douze. » Mon ami, cela est doux, cela est joli, et cela peint Diderot. Si vous aimiez un peu plus les enfans, je vous dirois que je crois avoir observé que ce qui plaît à un certain point a toujours quelque analogie avec eux : ils ont tant de grâces, tant de moelleux, tant de naturel! Enfin, Arlequin est un composé du chat et de l'enfant, et jamais y eut-il plus de grâce? — Savez-vous ce qui me fâche de ce paquet qui courut après vous? c'est que vous recevrez trop tard le pardon que je vous demandois pour vous avoir accusé injustement; c'étoit la poste qui étoit coupable, et, malgré moi, j'ai été complice. Mais est-ce vous ou la poste qui avez tort cette fois-ci? Vous me dites : *Je réponds à vos lettres du 9 et du 14.* — Pourquoi sautez-vous à pieds joints sur le 11, qui étoit un mardi? J'ai écrit tous les courriers depuis cette époque où j'étois folle et de la

1. Héros du roman de Richardson paru en 1753, et traduit par l'abbé Prevost en 1755, et par Monod en 1756.

2. Louis de Conflans, marquis d'Armentieres, né le 27 février 1711, maréchal de France en 1759, commandant en second et lieutenant-général au pays Messin, mort le 18 janvier 1774. La charmante marquise de Coigny était sa petite-fille.

folie la plus funeste. — Mon ami, vous manquez un grand jour, celui de la rentrée du parlement[1]. Oh! les curieux se promettent de grands plaisirs; les gens sages comme moi ne s'occupent pas de ce premier moment : ce sont les suites, ce sont les conséquences de cet événement qui sont d'un grand intérêt. Il s'agit de savoir si ce sont des juges ou des tyrans qu'on va remettre sur les fleurs de lys. — Ah ! pourquoi ne parlé-je pas d'*Orphée* au chevalier[2]? Mon ami, par la raison qu'il seroit barbare de parler de couleurs aux Quinze-Vingts. Adieu.

LETTRE LXIX

Lundi, onze heures du soir, 7 novembre 1774.

Mon ami, il me semble que vous avez des droits sur tous les mouvemens et sur tous les sentimens de mon âme. Je vous dois compte de toutes mes pensées; je ne crois m'en assurer la propriété qu'en vous les communiquant : écoutez-moi donc, et jugez mon jugement, ou plutôt mon instinct; car je n'ai que cela pour les choses d'esprit, de goût et d'art. Oui, mon ami, l'académie de Marseille n'a fait que justice en couronnant M. de Chamfort. Ah ! mon Dieu ! à quelle distance me paroît l'éloge qui m'avoit fait beaucoup de plaisir, et qui m'en fera encore! Que celui-ci est riche, qu'il est plein d'esprit, et de tous les genres d'esprit, de la finesse, de la force, de l'élévation, de la philosophie ! que le style en est vif, animé et rapide, qu'il est rempli d'expressions heureuses! que le ton, que le tour en est original! En un mot, j'en suis vraiment charmée, et je le suis au point que, si je ne craignois de gâter votre plaisir, je vous en citerois dix traits plus piquans les uns que les autres. Mon ami, je vous recommande la page 44. Dites-moi, me trompé-je ? n'est-elle pas remplie de la sensibilité la plus exquise? n'a-t-il pas ennobli les bienfaits et la reconnoissance? N'exprime-t-il pas tous les sentimens qu'une âme sensible, élevée et passionnée aimeroit à éprouver et à inspirer[3]?

1. Le samedi 12 novembre, en présence du roi.

2. Probablement le chevalier de Chastellux, qui tenait contre Gluck, et que madame de Genlis appelle « un barbare » en musique. (*Mémoires*, t. IX, p. 53.)

3. Voici cette page qui nous semble un peu au-dessous de l'enthousiasme

Enfin, mon ami, j'en suis si contente, que je voudrois que vous l'eussiez fait; et cependant je suis certaine que vous feriez mieux encore : vous iriez plus haut, et vous n'auriez pas ses défauts. Mais prononcez vite : ai-je trop d'enthousiasme? du moins il ne m'a pas été communiqué; je n'ai vu ni entendu personne. J'ai reçu cet éloge à neuf heures, je mourois d'impatience d'être seule : je l'ai lu, et je vous rends ma première impression, au risque que vous ne me trouviez pas le sens commun. — Mais, mon ami, que rien ne vous dégoûte de me lire ce que vous faites; que je sois la servante de Molière, je ne discuterai rien; mais je sentirai tout. — Oh! qu'il y a de goût et d'esprit à avoir resserré votre sujet. Dans la plus excellente tragédie, il y a des longueurs et de la langueur. Vous aurez évité ces deux défauts; tout sera plein de chaleur et d'intérêt : on sera toujours soutenu par le sujet et l'action de la pièce. L'esprit de l'auteur ne paroîtra jamais, et l'âme et le génie de M. de Guibert rempliront et animeront tout. — Mon ami, pourquoi ce *serment* de ne pas me lire tout de suite et sur-le-champ ce que je voudrois déjà sentir et connoître? Est-ce que les *Gracques* ne sont pas de vous? est-ce que ce qui vous anime n'est pas ce que je voudrois entendre et penser

qu'elle inspira à mademoiselle de Lespinasse : « Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses faiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les faiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspirait-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils, car il avait cédé aux désirs de sa famille, et un soir il se trouva marié. L'autre lui donne un asile dans sa maison. Il se croit parmi des frères : ils vont le devenir en effet; et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits; il en a le droit, car il rendrait tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté; et, sans blâmer le Philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir La Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimait, c'était sa reconnaissance. » (*Éloge de La Fontaine, ouvrage qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 d'août* 1774; Paris, Ruault, 1774, in-8°, p. 44.) Mademoiselle de Lespinasse, obligée de madame Geoffrin, de qui elle recevait une pension, ne se reconnaissait-elle pas dans cet : « il aimait, c'était sa reconnaissance? »

toute ma vie? -- Mon Dieu! que vous m'aviez mal entendue d'abord, et que vous me répondez bien ensuite sur milord Shelburne! Oui, c'est justement cela qui fait que je l'estime et que je l'aime, d'être chef du parti de l'opposition. Comment n'être pas désolé d'être né dans un gouvernement comme celui-ci? Pour moi, foible et malheureuse créature que je suis, si j'avois à renaître, j'aimerois mieux être le dernier membre de la chambre des communes que d'être même le roi de Prusse; il n'y a que la gloire de Voltaire qui pourroit me consoler de ne pas être né Anglais. — Encore un mot de milord Shelburne, et je ne vous en parlerai jamais: car

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire [1].

Savez-vous comment il repose sa tête et son âme de l'agitation du gouvernement? C'est en faisant des actes de bienfaisance dignes d'un souverain; c'est en créant des établissemens publics pour l'éducation de tous les habitans de ses terres; c'est en entrant dans tous les détails de leur instruction et de leur bien-être. Voilà, mon ami, le repos d'un homme qui n'a que trente-quatre ans, et dont l'âme est aussi sensible, qu'elle est grande et forte. Voilà l'Anglais qui auroit été digne d'être l'ami du prodige et du miracle de la nation espagnole [2]. Voilà l'homme que je voudrois que vous eussiez vu, mais vous l'auriez regretté : car assurément il n'est pas fait pour vivre dans ce pays-ci. Il partira le 13; il a voulu voir la rentrée du parlement; en entendant, il se livre à la dissipation de Paris. De sa vie il n'avoit connu cette espèce de délassement; il y trouve de l'agrément et de la douceur: « c'est du plaisir, me disoit-il, parce que cela ne durera guère; car toujours cette vie-là deviendroit l'ennui le plus accablant. » Qu'il y a loin de là à un Français, à un homme aimable de la cour. Ah! le président de Montesquieu a raison : *le gouvernement fait les hommes*. Un homme doué d'énergie, d'élévation et de génie est dans ce pays-ci comme un lion enchaîné dans une ménagerie; et le sentiment qu'il a de sa force le met à la torture : c'est un Patagon condamné à marcher sur ses genoux. Mon ami, il n'y a qu'une carrière ouverte pour la gloire, mais elle est belle : c'est celle des

1. Voltaire, *Sixième discours en vers sur l'homme*.
2. M. de Mora.

Molière, des Racine, des Voltaire, des d'Alembert, etc., etc. Oui, mon ami, il faut vous borner à cela, parce que la nature l'a voulu ainsi. Bonsoir, je ne sais pas si cette lettre partira; mais j'ai causé avec vous, et je me suis satisfaite.

Mardi matin.

Je vois que la poste pour Bordeaux part ce matin; ainsi j'envoie ma lettre. Si vous deviez, comme vous l'avez dit d'abord, arriver le 13, cela seroit inutile. Dites-moi, de quelque part que vous m'écriviez, si vous avez été du 21 octobre au 1er novembre sans m'écrire. J'ai passé le courrier de lundi et de samedi de la semaine dernière sans avoir de vos nouvelles; je ne puis exprimer dans quel abattement cela me jette : mon âme est morte, et mon corps est dans un état de souffrance qui vous feroit pitié. — Mon ami, si vous en croyez M. Turgot, vous serez ici le 15.

LETTRE LXX

Dimanche, dix heures du soir, 13 novembre 1774.

Ah! mon ami, vous me faites mal, et c'est une grande malédiction pour vous et pour moi que le sentiment qui m'anime. Vous aviez raison de me dire que vous n'aviez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer : non, ce n'est pas là votre mesure; vous êtes si parfaitement aimable, que vous devez être ou devenir le premier objet de toutes ces charmantes dames qui se mettent sur la tête tout ce qu'elles avoient dedans, et qui sont si aimables qu'elles s'aiment de préférence à tout. Vous ferez le plaisir, vous comblerez la vanité de presque toutes les femmes. Par quelle fatalité m'avez-vous retenue à la vie, et me faites-vous mourir d'inquiétude et de douleur? Mon ami, je ne me plains point : mais je m'afflige de ce que vous ne mettez aucun prix à mon repos; cette pensée glace et déchire tour à tour mon cœur. Comment avoir un instant de tranquillité avec un homme dont la tête est aussi mauvaise que sa voiture, qui compte pour rien les dangers, qui ne prévoit jamais rien, qui est incapable de soins, d'exactitude, à qui il n'arrive

jamais de faire ce qu'il a projeté; en un mot, un homme que tout entraîne, et que rien ne peut arrêter ni fixer? O mon Dieu! c'est dans votre colère, c'est dans l'excès de votre vengeance que vous m'avez condamnée à aimer, à adorer ce qui devoit faire le tourment et le désespoir de mon âme. Oui, mon ami, ce que vous appelez vos défauts pourra peut-être me faire mourir, et je le souhaite; mais rien ne me refroidira. Si ma volonté, si la raison, si la réflexion avoient pu quelque chose, vous aurois-je aimé? Hélas! dans quel temps ai-je été poussée, précipitée dans cet abîme de malheur! j'en frémis encore! le moyen de rappeler un sentiment doux dans mon âme, ce seroit de penser que je vous verrai demain; mais le moyen aussi de compter sur ce bonheur! peut-être votre voiture est-elle brisée; peut-être vous est-il arrivé quelque accident; peut-être êtes-vous encore à Chanteloup; enfin je crains tout, et rien ne me console. Mon ami, il ne vous suffit pas de m'inquiéter : vous m'accusez encore. Je devois vous écrire à Chanteloup; et dans votre dernière lettre de Bordeaux, vous me disiez que vous n'iriez peut-être pas à Chanteloup. Eh! bon Dieu! à quoi sert de vous confondre? vous corrigerez-vous, et vous en aimerai-je moins? Bonsoir. On n'a pas ouvert une fois ma porte aujourd'hui, que je n'aie eu un battement de cœur : il y a eu des instans où j'ai craint d'entendre votre nom, et puis j'ai été désolée de ne pas l'avoir entendu. Tant de contradictions, tant de mouvemens contraires sont vrais, et s'expliquent par ces trois mots : *je vous aime.*

LETTRE LXXI

1774.

Votre lettre de jeudi matin étoit dure et injuste : celle d'une heure avant étoit accablante par l'excès de vérité et d'abandon avec lesquels vous me disiez que vous ne m'aviez jamais aimée, et que désormais vous ne pouviez plus vivre pour personne, etc., etc. Mais savez-vous bien que cet aveu a fait de mes remords de la bonté? Je n'ai plus osé penser à moi sans horreur, et j'ai détourné ma pensée de vous : je ne voulois ni vous juger, ni vous haïr. Hier vous êtes venu

si tard, vous étiez si pressé de vous en aller, qu'en effet vous m'avez prouvé que vous n'aviez fait que céder à mon billet, et cela me paroît tout simple. Je ne vous en parle que pour vous dire que je sais bien que vous ne serez pas contrarié de ne me pas voir ce matin. J'attends M. l'archevêque d'Aix : il a à me parler. Ma porte sera fermée. Je vais cette après-dînée faire des visites, et je ne rentrerai qu'à huit heures. Demain je dîne chez M. le comte de C...., et je ferai des visites jusqu'à huit heures. Je vous dis mes arrangemens, non pas que je croie qu'ils doivent influer sur les vôtres, mais seulement pour vous épargner la peine de songer à me voir ou à m'éviter. La personne qui dispose de vous et de votre temps ne vous laissera pas vous livrer au dégoût que vous avez du monde et de la société. Vous trouverez la dissipation, la paix, le plaisir, le bonheur avec elle et chez elle; et vous n'éprouverez plus le dégoût mortel qui doit être attaché au malheur de tromper ce qu'on aime le plus. Ah! ce n'étoit pas la peine. Vous devez vous trouver bien coupable envers elle; du moins abandonnez-vous cette fois-ci sans retour au penchant invincible qui vous entraîne, ne l'offensez plus, en mettant quelque parité entre le sentiment que vous lui devez et celui que d'autres peuvent vous inspirer. Mais, mon Dieu! je ne sais pourquoi je vous parle de ce qui vous occupe : c'est sans doute par l'habitude où je suis d'aimer à vous plaire.

Nous avons lu hier au soir un *Éloge de la raison* [1] qu'on a trouvé excellent; j'aurois voulu que vous l'eussiez entendu. La lecture n'a fini qu'à près de dix heures.

LETTRE LXXII

[Samedi.] Onze heures du soir, 1774.

Ah! mon Dieu! que vous avez bien fait de ne pas venir au spectacle! je n'ai point d'expressions pour rendre l'ennui que j'y ai éprouvé : j'en avois un malaise physique, qui étoit

1. Par Voltaire. *Éloge historique de la Raison, prononcée dans une Académie de province par M. de Chambon*, 1774, dans lequel Voltaire saluait à l'avance les réformes que l'avénement de Louis XVI faisait espérer. L'*Éloge* se débita à Paris vers le 10 février 1775.

presque de la douleur; enfin il a été au-dessus de mes forces de passer la soirée avec madame de Châtillon, à qui je l'avois cependant promis.

Je sens qu'il y a un degré de malheur qui ôte la force de supporter l'ennui : il m'est affreux de me rendre passive pour entendre des trivialités, souvent révoltantes, et presque toujours aussi bêtes que basses. Oh ! la détestable pièce[1] ! que l'auteur est bourgeois, et qu'il a un esprit commun et borné ! que le public est bête ! que la bonne compagnie est de mauvais goût ! que je plains les malheureux auteurs qui auroient le projet d'acquérir de la réputation par le théâtre ! Si vous saviez comment ce public a applaudi ! Molière ne pourroit pas prétendre à un plus grand succès. Il n'y a de noble que les noms et les habits : l'auteur fait parler les gens de la cour et Henri IV du ton des bourgeois de la rue St-Denis. Il est vrai qu'il donne le même ton aux paysans. En un mot, cet ouvrage est pour moi le chef-d'œuvre du mauvais goût et de la platitude; et les gens du monde qui en parlent avec éloge me semblent des valets qui disent du bien de leurs maîtres. Mon ami, si vous êtes encore contre moi dans le jugement que vous porterez de cette comédie, j'en serai bien fâchée : mais je n'en rabattrai pas un mot, parce qu'il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel degré cela est bon ou mauvais; cela m'est mortel à moi, et nous étions quatre dans la loge accablés du même ennui. En voilà bien assez, et vous trouverez que j'ai conservé l'ennuyeux de l'ennui : peut-être aussi n'aurai-je pas la cruauté de vous envoyer ma lettre; mais, en vous rendant compte de ma journée, je m'en console. — Avez-vous eu des nouvelles de madame votre mère[2] ? est-elle mieux ? et le retour de

1. *La partie de chasse d'Henri IV*, comédie en 3 actes, de Collé, jouée pour la première fois en 1766, mais reprise le 16 novembre 1774, à l'occasion du succès qu'obtenait à la Comédie Italienne *Henri IV*, drame lyrique de Durosoy, musique de Martini. Ces deux pièces répondaient alors à l'enthousiasme populaire qu'excitait l'avénement de Louis XVI et qui s'étoit déjà exprimé par le mot *resurrexit* tracé au-dessous de la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf. « On ne peut rendre l'empressement du public pour voir cette pièce. Beaucoup de monde dans les coulisses où la foule des spectateurs s'est rendue, ne pouvant se répandre ailleurs. » *Mém.* de Bachaumont, VIII, 23[illegible].

2. Voici le portrait moral que traçait de madame de Guibert, Toulongeon, un ami de son fils : « Des mœurs antiques, une union de cinquante années, toutes les vertus qui font le bonheur d'un époux, les qualités aimables d'un esprit naturel, la rendoient chère à ses enfants. Elle s'abandonna à leurs soins avec une tendre insouciance de la vie, et lorsqu'on lui annonça son fils, qui,

M. votre père est-il certain? Il n'y a que cela qui puisse me consoler de ce que vous avez quitté le faubourg. Et vous, mon ami, qu'avez-vous fait de votre journée? Pas un mot de ce que vous aviez dit, n'est-ce pas? et demain vous ne travaillerez point : et ainsi toujours une activité qui fait cent projets, et une facilité qui fait céder au premier prétexte : des regrets, des désirs, de l'agitation et jamais du repos. Oh! mon ami, il faut vous aimer avant que de vous connoître, comme j'ai fait : car, en vous jugeant, ce seroit se dévouer à l'enfer que de lier son bonheur à vous. — Je vais vous dire toute ma journée de demain dimanche, pour que vous puissiez me donner les momens qui vous seront les moins incommodes. D'abord la messe, et puis une visite chez une malade jusqu'au dîner. Je dîne chez madame de Châtillon; à cinq heures j'irai à l'hôtel de la Rochefoucauld[1], et je ne rentrerai qu'à six heures et demie pour ne plus sortir. Adieu, mon ami. Je vous aime; mais je me sens trop triste et trop bête pour savoir vous le dire.

Mon ami, puis-je, sans vous offenser, vous prier de m'apporter un jour la lettre de l'abbé de B***? car je n'ai garde d'oser réclamer des pages arrachées de mes lettres. J'ai tort de m'en être aperçue; et en vous en parlant, je vous cause de *l'indignation*. Ce mouvement est bien juste : aussi je n'ose m'en plaindre. Ah! je suis trop difficile, trop exigeante, trop *acariâtre*. J'ai tous les défauts d'une malheureuse créature qui aime avec abandon, et qui n'a plus qu'un mouvement et une pensée. Adieu donc.

LETTRE LXXIII

Onze heures du soir, 1774.

J'ai lu votre billet. Il est bien doux, il est bien honnête; votre conversation avait été bien dure, bien cruelle même :

malade, souffrant, retenu lui-même loin d'elle par des occupations importantes, avoit tout quitté, et accouroit à la première nouvelle de sa maladie : *Je le reconnois bien*, dit-elle, *son cœur ne lui a jamais fait grâce.* » (Toulongeon, *Eloge véridique de F. A. de Guibert, par un ami*; Paris, 1790, in-8°.) Elle survécut peu à son mari, mort le 8 décembre 1786.

1. Rue de Seine St G., à l'endroit où est aujourd'hui la rue des Beaux-Arts.

j'en suis restée abîmée. Jamais, non jamais mon âme n'a été si abattue, et mon corps plus souffrant. Vous aviez formé le projet de ne me voir jamais. Eh bien! pourquoi changer? Vous me donniez la force d'accomplir le mien, de satisfaire au besoin le plus actif de mon âme; et tous deux nous aurions été soulagés et délivrés; moi, d'un fardeau qui m'accable, vous, du spectacle de la douleur qui vous gêne souvent, et qui vous pèse toujours. Non, je ne vous rendrai point grâce: je préférerois votre premier mouvement à votre réflexion. En me faisant mal, vous me donniez de la force; et en me consolant, en venant à mon secours, je vous l'ai dit mille fois, vous me retenez, mais vous ne m'attachez pas. Oh! c'est peut-être vous qui me faites sentir, d'une manière plus profonde et plus déchirante, la grandeur de la perte que j'ai faite. Rien ne m'auroit amenée à comparer, à rapprocher: ce mouvement involontaire me jette souvent dans le désespoir: et dans cette disposition, je ne sais lequel m'est le plus affreux, de mes regrets, ou de mes remords. Mais que vous importe tout cela? L'Opéra, la dissipation, le tourbillon de la société vous entraînent, et cela est trop juste; je ne me plains pas: je m'afflige. Je voudrois pourtant que vous vinssiez demain avant d'aller souper: vous pourriez parler à M. d'Alembert, et peut-être à M. de Vaines. Vous avez vu qu'il m'a mandé qu'il viendroit probablement. — J'ai vu ce soir M. Turgot; il y avoit plus de six mois que je n'avois été tête à tête avec lui. J'étois morte; ainsi je crois qu'il aura regret au temps qu'il m'a sacrifié. Bonsoir. J'ai une chaleur ardente: la fièvre me consume. Ah! c'est mourir trop lentement. Vous me hâtiez ce matin: pourquoi me retenez-vous ce soir?

LETTRE LXXIV

A midi, 1774.

Vous ne me l'aviez pas dit, vous ne me l'aviez pas écrit, et je vous le prouverai. L'espérance de vous voir suffit pour arrêter et changer tous mes arrangemens; jugez donc si, avec l'assurance de vous voir, j'irai m'engager: mais, comme vous dépendez des arrangemens de madame de***, vous ne pouvez jamais prévoir, ni dire avec certitude ce

que vous ferez. Mon ami, il n'y a pas grand mal à tout cela : il en résulte quelque malentendu, mais vous resterez libre, et voilà l'important. — Je suis fâchée que vous ne vous soyez pas fait mener où vous saviez que madame de*** soupoit; M. de Saint-Lambert[1] alloit à la place Vendôme. Mais vous ne savez jamais ce que vous voulez, ni où vous allez. Enfin il n'importe : si vous vous êtes amusé, si vous êtes content et heureux au bout de la journée, vous avez bien fait, vous avez raison, et votre manière d'être est à coup sûr la bonne. N'y changez donc rien; pour moi, je suis triste, abattue. Je voudrois, non pas changer de manière de sentir, mais je voudrois être anéantie, je voudrois l'avoir été le même jour que j'ai cessé d'être aimée. Ah ! mon Dieu ! quelle perte ! mon âme ne peut pas s'accoutumer à cet affreux mot de *jamais* : il me donne encore des convulsions. Hier, pendant la lecture, j'ai craint d'être obligée de m'en aller. Je me suis souvenue que la dernière fois qu'on avoit fait cette lecture, il en étoit l'objet : mon cœur étoit brisé, je n'ai plus entendu un mot, et je n'ai existé depuis cet instant que par ces cruels et doux souvenirs. Mon ami, pourquoi m'avez-vous arrachée à la mort ? C'est la seule pensée qui calme mon âme, et c'est son besoin et son désir le plus permanent. Bonjour. Je ne sais pas comment je ferai; mais, à mon grand regret, je serai forcée de me contraindre. Le temps de ma vie où je suis le mieux, c'est la nuit ; je suis toute entière à mes affections. — Vous me direz, si vous le savez, ce que vous comptez faire ces jours-ci ; mais en grâce ne me faites point de sacrifice, je n'en suis pas digne, et puis je reste si malheureuse !

LETTRE LXXV

Samedi, 1774.

Mon ami, vous ne savez jamais ce que vous voulez faire; je vais donc vous l'apprendre : vous sortirez avant onze heures, vous ferez des visites dans le faubourg Saint-Honoré,

1. « L'auteur des *Saisons*, qui devait, en 1786, recevoir M. de Guibert à l'Académie, mais qui ne partageait pas alors l'enthousiasme de mademoiselle de Lespinasse pour l'Éloge de Catinat, voir p. 205. — Place Vendôme, chez les Necker.

et puis vous irez dîner chez madame de Boufflers [1]. En revenant du Marais, vous vous ferez écrire chez madame de V...; et puis, à sept heures, vous viendrez à la Comédie Françoise voir *Henri IV*, qui n'est que la seconde pièce; vous demanderez la loge de M. le duc d'Aumont [2], sur l'orchestre, du côté de la Reine; vous direz à votre laquais d'être à huit heures et un quart à la grande porte de la cour des Princes, et nous sortirons tous par là sans attendre une minute; après cela, vous irez souper avec madame de ***. Voilà toute votre journée arrangée à merveille, n'y changez rien. Et puis demain dimanche, vous travaillerez toute la matinée sans sortir; vous irez dîner chez madame de ***; vous rentrerez à cinq heures pour travailler encore, et à huit heures vous viendrez chez moi. *Appliquez-vous*, et écoutez-moi. Lundi, dîner chez madame de V....., et souper chez madame de ***. Mardi, dîner au contrôle général, et souper avec madame de ***. Mercredi, dîner chez madame Geoffrin, et souper chez madame de***. Jeudi, dîner chez le comte de C......, et souper avec madame de ***. Vendredi, dîner chez madame de Châtillon, et souper chez madame de***. Samedi, dîner chez madame de***; aller à Versailles après dîner, et revenir dimanche au soir passer la soirée avec moi. Mon ami, vous serez le plus aimable du monde si vous faites ce qui vous est prescrit. Je vous défie de vous faire une meilleure part pour votre plaisir : je l'ai mis, comme de raison, en première ligne. Mon ami, vous m'avez dit que vous aviez voulu me faire souffrir; cela est impossible : vous êtes bon, vous êtes sensible, et vous savez..... quoi? que je donnerois ma vie, que je ferois bien plus, que je me dévouerois à la douleur pour vous délivrer d'une peine d'un quart d'heure? Et vous avez voulu me faire souffrir! oh! cela n'est pas vrai.

1. L'hôtel de Boufflers était situé au Marais, sur l'emplacement actuel de la rue de Vendôme et proche du Temple, où résidait le prince de Conti comme grand maître.

2. Louis-Marie-Augustin, Vᵉ duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre, né le 28 août 1709, descendant au quatrième degré du maréchal d'Aumont, fils de Louis-Marie, duc d'Aumont, et de Cath. de Guiscard, lieutenant-général en 1748, mort le 13 avril 1782. Il était beau-frère du duc de Duras, dont le 23 avril 1727 il avait épousé la sœur, Victoire-Félicie de Durfort, née en 1710, veuve en 1721 du duc de Fitz-James, et qu'il perdit le 16 octobre 1753. Leur fils aîné, le marquis de Villequier, né en 1732, avait épousé sa cousine germaine, Louise-Jeanne de Duras, héritière par sa mère du duché de Mazarin dont son mari prit le titre.

Je vous ai induit en erreur; M. et madame de la Borde [1] sont à Paris : vous irez les voir ce matin, n'est-ce pas?

LETTRE LXXVI

Cinq heures, 1774.

Mon ami, vous étiez fou ce matin; mais votre folie étoit bien aimable, puisqu'elle étoit selon mon cœur. Je ne sais comment j'ai pu oublier de vous dire la raison absolue qui me retenoit chez moi. Ce qui m'étonne autant, c'est que je ne m'en suis souvenue que lorsque j'ai vu entrer dans ma chambre, à trois heures et demie, M. de Vaines. Il me l'avoit dit hier au soir, il me l'avoit mandé, et je n'ai pas su vous le dire. Mon ami, je vous ai contrarié une fois, et vous m'affligez cent fois. Par exemple, si je ne vous vois pas ce soir, vous serez cruel et injuste, et cependant je ne me plaindrai pas. — M. Turgot est un peu mieux [2]: j'ai eu trois fois de ses nouvelles depuis que je ne vous ai vu, et j'en aurai autant avant minuit; cela me satisfait sans me tranquilliser.... Mon Dieu, haïssez-moi, je vous aime, et je me sens triste jusqu'à la mort. Non, ne me voyez pas; allez à la Comédie, allez souper, allez au bal : tout est plein d'agrément et d'intérêt, et moi je vous ennuie ou vous attriste. Je vous mets trop près de vous-même; je m'en occupe avec le trouble de la passion, et elle est si monotone, elle est si bête pour un homme du monde entraîné par les agrémens d'une femme aimable qui ne lui offre que des plaisirs et de la dissipation! Enfin, mon ami, tout cela prouve que vous avez autant de justesse que de justice en ne m'aimant que foiblement : je ne veux que cela.

J'ai vu ce Loison, peintre [3]. Il est beau lui-même à peindre :

1. Jean-Joseph de Laborde, marquis de Méreville, l'un des plus riches financiers du dix-huitième siècle, né en 1724, guillotiné le 18 avril 1794, et célèbre par son goût pour les arts et pour le luxe qu'il déploya dans son hôtel de la Grange-Batelière et dans ses châteaux de Saint-Ouen, de Saint-Leu, de la Ferté-Vidame et de Méreville.

2. Il souffrait d'une violente attaque de goutte.

3. Nous n'avons pu découvrir aucun peintre de ce nom parmi ceux de cette époque. Il faut sans doute lire Lançon, auteur du portrait de M. de Guibert qui orne l'édition de ses *Œuvres militaires*, publiées en 1804 par madame de Guibert.

Il a quelque chose de sot, de niais et de fat qui m'a tout-à-fait refroidie pour son talent. Cet homme-là ne sentiroit jamais votre âme; il peindroit vos traits, et il trouveroit le secret de rendre votre figure sans intérêt pour moi. Cependant, comment cela se pourroit-il? N'ai-je pas dans mon cœur de quoi animer la pierre et faire vivre la toile? Mon ami, je ne veux rien y perdre : vous m'avez promis votre portrait; je l'aurai donc, il me le faut. — Je ne suis point sortie; je ne verrai personne qui me parle du bal : j'entendrai parler de M. Turgot, non pas avec l'intérêt qui m'anime, mais avec l'intérêt qu'on a pour la vertu, et par la crainte de son successeur. Pour moi, depuis deux jours, il n'est plus contrôleur général : il est M. Turgot, avec qui je suis liée depuis dix-sept ans, et sous ce rapport, il agite et trouble mon âme.

Mon ami, si vous aviez été au Temple, si vous vous étiez débarrassé de vos visites du Marais, si vous aviez pensé à faire aujourd'hui tout ce qu'il falloit pour être libre dimanche prochain, que vous seriez aimable, que vous seriez raisonnable! mais non, vous mettez la fantaisie dans toutes vos actions : ce n'est ni la raison, ni le sentiment qui en décident : aussi, toute votre conduite n'a pas le sens commun; mais tel que vous êtes, je vous aime à la folie, et vous ne le savez que trop bien. Voilà la troisième fois que je vous écris.

LETTRE LXXVII

Dix heures, 1774.

Mon ami, êtes-vous où je suis? dans le bain? avez-vous souffert? Je ne sais si c'est à vous ou au meilleur état de M. Turgot, que je dois d'avoir dormi quatre heures de suite. Cela ne m'arrive presque jamais; mais j'étouffe encore. — Voilà une lettre du comte de Schomberg [1], et un billet

1. Gotlob-Louis, comte de Schomberg, alors propriétaire du régiment de Schomberg (cavalerie), mestre de camp en 1755, brigadier en 1761, maréchal de camp en 1762. C'est lui qui avait attiré en France Grimm, pour y faire l'éducation de ses enfants. Il était fort lié avec d'Alembert, et visita Voltaire à Ferney, en juillet 1769, avec le chevalier de Jaucourt. (*Corresp. de Voltaire;* Beuchot, t. 65, p. 462, 503, 512.) « Le comte de Schomberg avoit beaucoup d'esprit et d'instruction et un caractère très-loyal. Quoiqu'il ne fût pas

de madame d'Anville; vous en aurez reçu un. — Je compte sortir à une heure, et je rentrerai à quatre, ou plutôt j'irai me promener aux Invalides; ou bien, ce que je préfère à tout, je vous attendrai chez moi. Vous y viendrez de bonne heure, mon ami? je vous en prie. Venez causer avant dîner avec le comte de Broglie[1] : vous pourrez le quitter à quatre heures. Je ne vous vois point, je ne vous parle point; ce n'est pas une manière de parler, mais j'ai oublié dix choses que j'avois à vous dire.

Mandez-moi positivement : *je serai chez vous à telle heure;* cela me décidera sur l'endroit où j'irai dîner; je peux quitter

laid, il avoit dans sa figure, dans son ton, dans sa conversation, quelque chose de fade et je ne sais quelle gaucherie dans les manières qui le rendoient désagréable; il savoit des milliers de vers, et il les déclamoit ridiculement... Il étoit admirateur passionné de Voltaire; il avait fait plusieurs voyages à Ferney, et il entretenoit une grande correspondance avec Voltaire... Il se vantoit d'être athée... il avait une peur invincible des revenants; néanmoins il avoit montré à la guerre la plus brillante valeur. Il n'aimoit que la société des femmes; n'ayant jamais eu de succès personnel auprès d'elles, il prit le parti de se contenter du rôle de confident. » (*Mém. de Genlis*, III, 190.) Il avait été très-amoureux de la comtesse de Blot. Il survécut à la Révolution et mourut à Dresde où il s'était retiré.

1. Très-lié avec le comte de Broglie, M. de Guibert écrivait de lui, en 1784, à propos des étangs de Rochefort et de ceux de Marsal, dont celui-ci avait entrepris le dessèchement : « J'ai pleuré à cette occasion ce pauvre comte de Broglie... Cette âme active... Voilà l'homme qu'on a déchiré pendant sa vie, dont on n'a pas assez senti les grandes qualités pour lui pardonner quelques défauts, qui étoient les inconvénients de ces qualités mêmes, et qu'on a, en conséquence, toujours écarté des grandes places de l'administration. On disoit qu'il étoit sujet à préventions, à haines, à animosités, et, par là, à des injustices. Il haïssoit, en effet, vigoureusement le vice et les abus; il prononçoit des sentiments avec force et sans aucun ménagement; il dénonçoit hautement ce qu'il ne pouvoit attaquer ou détruire. Sans doute il pouvoit se prévenir quelquefois; il pouvoit quelquefois aller par delà le but; mais sans doute aussi l'impuissance où il étoit de faire tout le bien dont son âme ardente concevoit la pensée, les obstacles qu'on lui suscitoit, les clameurs que la médiocrité et l'improbité de tant de gens intéressés à empêcher son élévation jetoient sur son passage, donnoient-elles quelquefois à son caractère de l'âcreté et de l'amertume. Mais, qu'on eût placé cet homme où il devoit être, à la tête des affaires et d'un grand département, toutes ses facultés étant ainsi mises en exercice, toute son activité étant satisfaite, il seroit rentré dans le calme et dans la juste mesure de tout. Il y étoit presque déjà les dernières années de sa vie. L'âge l'avoit heureusement refroidi. Il est mort aussi quand l'envie commençoit à se lasser... Il n'avoit jamais servi à ma fortune, il y avoit nui plutôt; il m'avoit fait des ennemis... Cet homme de fer et de feu étoit en même temps bon et sensible. Il ne s'agissait que de trouver la touche qui répondoit à son âme... Il revenoit comme un enfant... Il étoit bon père, bon mari, bon ami... Tout ce qui m'a frappé sur les vices de l'administration et sur le bien public m'a ramené à lui. » (*Voyage* en France, 1806, p. 146.)

madame de Saint-Chamans [1] avant quatre heures, je la préférerai Bonjour.

LETTRE LXXVIII

Dix heures et demie, 1774.

J'étois avec trois femmes, je toussois à mourir; je n'ai pu vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles. Vous avez bien fait, mon ami, de rester au coin de votre feu : votre santé, votre bien-être me sont encore plus chers que mon plaisir. Je suis sûre que vous m'aurez accusée d'humeur et d'injustice, et c'est vous qui aurez été injuste; mais je vous le pardonne : j'ai pour vous un sentiment qui est le principe, et qui a les effets de toutes les vertus, indulgence, bonté, générosité, confiance, abandon, abnégation de tout intérêt personnel. Oui, mon ami, je suis tout cela, quand je crois que vous m'aimez; mais un doute renverse mon âme, et me rend folle : et ce qu'il y a de cruel, c'est que c'est presque ma disposition habituelle.

Mon ami, la première règle pour écrire en points, c'est de former ses lettres et surtout d'être exact : *donc* vous ne pouvez pas écrire en points : mais je vous répondrai pourtant que je ferois bon marché de l'avenir : je ne sens le besoin d'être aimée qu'aujourd'hui; rayons de notre dictionnaire les mots *jamais, toujours*. Mon âme n'atteint plus là : j'ai cent ans, et j'ai sous ma clef le remède de l'avenir. Vous voyez que j'ai lu vos points. Mais vous, lisez ces deux passages de Sénèque : ils m'ont ravie; j'ai voulu que vous les vissiez, je les ai fait écrire. M. de Mora avoit le même sentiment. Cela l'avoit soutenu trois ans contre l'agonie; mais la mort est encore plus forte que l'amour. Bonsoir. Je me

1. Il existait alors trois dames de Saint-Chamans : Françoise-Aglaë-Silvie Le Tellier, de Souvré, mariée, le 10 mars 1747, à Alexandre-Louis, marquis de Saint-Chamans, né en 1726, lieutenant-général en 1759 ; — Marie-Françoise de Fougières, mariée, le 4 août 1766, à Antoine-Marie-Hippolyte, comte de Saint-Chamans, né en 1730, maréchal de camp en 1770, et frère du précédent ; — Louise-Charlotte de Malézieu, mariée, en 1731, à Louis, marquis de Saint-Chamans du Peschier. Cette dernière, dont il s'agit sans doute, fut mère du vicomte de Saint-Chamans, colonel de La Fère-Infanterie, et de madame de Meulan.

sens triste; la vie me fait mal, et cependant je vous aime avec tendresse et passion.

Je vous donnois à deviner ce matin de quoi j'avois peur : c'étoit de ne vous pas voir. Ah! je passe ma vie à voir mes craintes et mes pressentimens se justifier. Au moins vous verrai-je demain au soir?

LETTRE LXXIX

11 heures, 1775.

Je ne suis seule que dans ce moment, et il y a deux heures que j'aurois voulu m'occuper de finir cette critique du vicomte de La***; et puis je suis enlevée depuis douze jours à ce qui m'a le plus intéressée dans ma vie. Eh! mon ami, que la dissipation est bête, que la société est dénuée d'intérêt pour une âme occupée, qu'il y a peu de conversations qui vaillent la peine de sortir de chez soi! j'en suis presque au dégoût de l'esprit; et comme vous disiez, ce qui ne fait que m'éclairer, m'ennuie. Ah! je suis bien malheureuse : ce que j'aime, ce qui me console, met mon âme à la torture par le trouble et les remords. J'ai donc besoin de souffrir : car je me surprends sans cesse à désirer ce qui me fait mal; mais, mon ami, ce n'est que par la pensée que vous entendez tout cela : ce n'est donc rien de tout cela que je devrois vous dire; aussi, ne comptois-je vous écrire que pour vous dire de me renvoyer ou de me rapporter ce volume de Montaigne, que vous avez mis dans votre poche, il y a quelques jours. J'irai vous prendre avant deux heures; n'ayez point de carrosse. Mon ami, il n'y a de noble, de juste et d'honnête que de se soumettre à sa mauvaise fortune. Je connois tant de gens riches qui vont à pied pour leur plaisir, et tant de gens vieux et infirmes qui ne vont qu'en fiacre! Je suis bien rabâcheuse, mon ami : c'est la preuve la plus tendre de mon intérêt; car si vous saviez ce que sont pour moi les détails, ce qu'est pour moi le bonheur qu'on obtient à prix d'argent! Mon Dieu! ma situation actuelle prouve de reste que j'ai dédaigné la fortune [1] : elle a sans doute ses avan-

1. Ceci réfute ce qu'écrivait vers cette époque, à H. Walpole, madame Du Deffand, toujours hostile à mademoiselle de Lespinasse : « C'est le règne

tages; mais que de choses sont préférables! Bonsoir, mon ami. Que faites-vous en ce moment? je vous défie d'être mieux que moi : je suis occupée de ce que j'aime.

Soyez donc prêt avant deux heures.

LETTRE LXXX

1775.

Ce n'est pas que je vous croie curieux : mais il faut pourtant que je vous dise que je sors à une heure, que je dîne chez M. Turgot, que je vais à *Orphée;* après l'opéra, je vais chez madame Geoffrin jusqu'à minuit, et puis finir ma soirée rue des Capucines[1]. A présent, voulez-vous que j'aille vous prendre pour venir dîner chez M. Turgot? Voulez-vous que je vous mène à l'Opéra, ou voulez-vous vous y rendre dans la loge de M. d'Angiviller, aux premières sur l'amphithéâtre? Si vous voulez, après *Orphée*, faire une visite à madame Geoffrin, nous vous y mènerons; si vous y voulez passer la soirée, vous la charmerez : voyez ce que vous voulez prendre ou laisser de tout cela. Je suis toujours à désirer de vous voir, je suis toujours bien aise de vous voir; et par une inconséquence qui ne s'explique que par ma folie, je suis toujours fâchée de vous avoir vu. — Avez-vous été à temps hier pour donner la main à madame de***? Si elle avoit pu voir votre impatience, elle auroit été bien contente : oh! c'est votre talent que de contenter ce que vous aimez et surtout ce qui vous aime! Bonsoir.

Je saurai du moins si vous êtes allé à Versailles.

Je veux ravoir mon *Connétable*

de la philosophie; on fait revivre en faveur des philosophes des charges qu'on avait supprimées. D'Alembert, Condorcet, l'abbé Le Bossu, sont, dit-on, directeurs de la navigation de terre, c'est-à-dire des canaux, avec chacun deux mille écus d'appointements. Je ne doute pas que la demoiselle de Lespinasse n'ait quelque petite *paraguante!* (*Corresp*. de madame Du Deffand, édit. Lescure, 9 février 1775, t. II, p. 465.)

1. Chez madame de Meulan.

LETTRE LXXXI

A midi, 1776.

J'étois si éteinte, si refroidie hier au soir de ce que vous étiez arrivé si tard, de ce que je vous avois si peu vu les jours d'avant, que j'ai oublié de vous donner une copie de cette lettre de madame Geoffrin que vous désiriez. Je ne vous ai pas dit non plus que vous auriez un billet pour cet ami que vous ne voulez pas me nommer. — Si vous étiez aimable, et surtout raisonnable, voici comment vous arrangeriez votre journée de demain : vous dîneriez au Temple, vous verriez là madame de Boufflers; et puis à six heures, vous viendriez ou à l'Opéra, ou ici; je vous le ferois dire. — Je suis bien tentée de ne pas aller dîner chez le comte de C..... : il doit avoir, du moins il s'en flatte, M. Roucher[1]. J'admire de toute mon âme son talent; mais l'emploi qu'il en a fait m'ennuie : les diamans, l'or, l'arc-en-ciel, tout cela ne touche pas l'endroit sensible de mon âme; un mot de ce que j'aime, son *sommeil* même animent plus en moi tout ce qui sent et qui pense que toutes ces richesses factices. Mon ami, je veux vous voir aujourd'hui : venez avant souper. Demain, je vous ferai dire si c'est à l'Opéra ou chez moi que je vous attendrai.

Allons, voilà qui est fait : je ne vous prêterai plus de manuscrits, puisque vous les faites promener; il n'y a donc nulle sûreté avec vous. Enfin, malgré tous vos défauts, il vous reste la confiance, comme vous me le disiez hier, d'être encore bien recherché, bien aimé, et plus mille fois que vous ne pouvez, ni ne voulez y répondre. — Bonjour, j'ai tort de vous écrire : cela me répond presque que je ne vous verrai point. Il n'importe qui est-ce qui fournit au trésor royal, il suffit

1. Jean-Antoine Roucher, né en 1745, guillotiné en 1794, en même temps qu'André Chénier. Son poëme des *Mois* ne parut qu'en 1779; mais il en faisait déjà des lectures dans les salons de Paris. « Un homme, dit La Harpe, qui vient tout à coup de sortir de l'obscurité, prépare un nouveau poëme didactique moins régulier (que celui des *Saisons* et ceux de Delille), mais dans lequel il y aura des parties brillantes : c'est M. Roucher, auteur d'un poëme des *Mois*, auquel il travaille depuis dix ans, et qui n'est pas encore, à beaucoup près, achevé, mais dont il a lu des morceaux dans les sociétés... Le style en est très-inégal, les épisodes sont médiocres ; l'auteur donne souvent dans l'enflure... c'est le P. Lemoine de notre siècle ; il a une tête poétique. Il réussit à rajeunir par le coloris des peintures usées ; il a de beaux élans, de beaux traits. » *Corresp. litt.*, t. I, p. 119.

qu'il ne soit pas vide. Mon Dieu! qu'il est dommage qu'étant aussi aimable, vous méritiez aussi peu d'être aimé! Bonjour encore, mon ami; je ne suis pas fade, mais je suis peut-être trop vraie. Je ne sors aujourd'hui qu'à neuf heures du soir. Je parie que vous courez déjà. Il n'y a que trois choses dont vous ne connoissez pas le prix, et que vous jetez par la fenêtre, votre temps, votre talent et votre argent, et de tout le reste, vous en êtes avare.

LETTRE LXXXII

4 heures, 1775.

Mon ami, voulez-vous que je vous dise de mes nouvelles? je souffre; je ne peux pas dormir, et j'ai la fièvre. Je suis dans le feu, et l'activité de mon âme est dans ma tête : dans cette disposition, que la vie m'est pénible! qu'elle m'est douloureuse! Mon ami, je ne sais par quelle fatalité je suis ramenée sans cesse au désespoir d'avoir perdu M. de Mora; je voudrois m'occuper de vous, et je suis entraînée par le désir, par le besoin de le suivre, ou plutôt par celui de me délivrer d'un regret qui me déchire. Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous commandé de vivre? pourquoi me faites-vous trouver encore quelques momens de douceur à vous aimer? pourquoi me soutenez-vous? pourquoi me retenez-vous entre la vie et la mort? Ah! laissez-moi achever de mourir, ou faites que mon âme soit assez remplie de vous pour ne plus sentir le vide affreux qu'y a laissé M. de Mora; mais, mon ami, je me reproche de vous laisser voir tout ce que je souffre; pouvez-vous me plaindre? Oui, vous me plaindrez, parce que vous êtes bon et sensible : vous me plaindrez parce que vous savez bien que je vous aime, et que je ne suis retenue à la vie que par ce sentiment.

Mon ami, si je ne vous vois pas aujourd'hui, je serai bien malheureuse. Les souffrances physiques ne me sont à charge que parce qu'elles affoiblissent mon âme : elles augmentent le besoin de voir ce que j'aime, et cependant je serois désolée de vous contraindre une minute, et de vous priver de la seule espérance du plaisir; ne faites donc point d'effort,

mon ami, encore moins de sacrifice : je vous verrai quand vous pourrez, et je vous désirerai toujours.

Pardonnez-moi de vous dire que je tremble que cette lettre ne se trouve dans les mains de la première personne qui voudra l'ôter des vôtres. Ce billet d'hier matin! mon ami, plaignez-moi d'avoir à me défier de ce que j'aime à la folie, et du seul homme à qui je m'abandonne sans cesse. Adieu.

LETTRE LXXXIII

A midi, 1775.

Une conduite *indigne* et *commune* seroit de vous laisser à votre colère et à l'opinion que j'ai pu vouloir vous offenser. Mon ami, connoissez-moi mieux, et croyez que je ne saurois craindre, comme vous le dites, d'être compromise, ni même d'être trahie : songez donc que pour quelqu'un qui ne craint pas la mort, et qui, loin de la craindre, n'a pas passé vingt-quatre heures depuis six mois sans trouver en soi le désir et la force de la prévenir, songez, mon ami, que, dans cette disposition, mon âme ne peut connoître qu'une espèce de crainte, et elle tient à ma tendresse pour vous : je crains de vous déplaire; je crains de vous affliger : mais en honneur, je ne crains rien pour moi : car il y a des momens où je voudrois, au contraire, que vous me réduisissiez au désespoir. Voyez si, après cela, je puis avoir ces petites craintes qui ne sont excitées que par une plate vanité qui fait désirer l'estime qu'on ne mérite pas. Non, mon ami, je vous le répète, je ne crains rien dans la nature que ma conscience : comme je ne puis la calmer, ni étouffer mes remords, je voudrois mourir; et mon seul regret en mourant seroit de vous avoir offensé. Jugez-moi d'après cet aveu sincère du sentiment qui m'anime; et voyez si votre âme doit rester *ulcérée* d'un mouvement condamnable, sans doute, s'il n'étoit pas un effet des deux maladies qui consument ma vie, et qui déchirent mon cœur. Mon ami, je vous l'ai répété souvent, il faut absolument que vous ayez beaucoup, mais beaucoup d'indulgence pour moi : pardonnez-moi donc, non pas mon intention, non pas mon sentiment (car assurément ils ne peuvent point avoir besoin de pardon, à moins que ce ne

soit par l'excès de passion qui les anime); mais pardonnez-moi un accès de folie que je n'ai pu retenir. Votre lettre est injuste : mais elle ne m'a pas ôté l'espérance d'aller encore jusqu'à votre cœur. Dites-moi qu'il m'est fermé à jamais, et je vous rendrai grâce : car, avec ces mots, vous briserez le seul lien qui me retienne à une vie remplie de regrets, de remords, et où je ne me promets plus d'autre intérêt, ni d'autre plaisir, que celui de vous aimer, sans espérer que vous puissiez partager mon sentiment. Mais du moins soyez sûr que je ne troublerai point votre bonheur, ni votre dissipation. Je ne vous demanderai jamais des momens que vous croirez mieux employer; et vous serez libre de ne me voir que rarement, sans craindre l'importunité de mes reproches. Mon ami, répétez-moi que vous ne me verrez *jamais* : c'est, je crois, le mot que mon âme est le plus avide d'entendre. Ah ! non, je ne crains que de vivre : je mets au pis toute la nature; je me sens si forte, et en même temps si foible, que je vous demande du fond de mon âme, ou d'achever de m'accabler, ou de venir à mon secours. Adieu, mon ami.

Je ne vous dis pas venez me voir; mais je vous avertis seulement que je ne ferai rien de ce que j'avois projeté. Je rentrerai à cinq heures, et si je savois où vous dînerez, j'irois vous prendre. J'envoie chez vous, mais vous n'y serez pas; si vous daignez me répondre, je donne ordre qu'on m'apporte votre lettre chez madame de Meulan [1], où je dîne.

LETTRE LXXXIV

Onze heures, 1775.

Depuis deux heures, j'attends; enfin la voilà cette brochure. Souvenez-vous donc que l'*Éloge de la raison* vous a fait plaisir; ne revenez pas sur cet avis. Mon ami, en pré-

1. Marguerite-Jeanne de Saint-Chamans, femme de Charles-Jacques-Louis de Meulan, receveur général de la généralité de Paris, et mère de cette aimable Pauline de Meulan qui épousa M. Guizot et mourut en 1827. Suard, de Vaines étaient très-liés avec la famille de Meulan (V. le *Publiciste* de juin 1809, les *Mém. de Genlis*, t. III, p. 177, les *Mém. de Morellet*, t. I, p. 130 et 341.) Elle demeurait rue et près des Capucines.

chant la modération, votre zèle vous emporte, et il n'y a guère de conversation où vous n'ayez à vous reprocher de vous être compromis sans avoir fait aucune conversion; mais, comme je ne serois pas plus heureuse que vous, je finirai là mon sermon, et je vous dirai que je serai ravie de vous voir. Venez de bonne heure. Songez qu'il y a huit jours que je ne vous ai vu. — Devinez si je suis bien charmée de votre billet. Mon Dieu! pourquoi mettez-vous tant d'intérêt et de chaleur à m'accabler, à me faire trouver inconséquente et absurde; et puis, pourquoi êtes-vous de glace pour aller à mon âme? Ah! pourquoi? c'est que vous êtes vrai; c'est que, si vous ne m'aviez pas aimée, vous m'auriez haïe; c'est que le seul malheur est de nous être rencontrés : mais puisqu'il est impossible de revenir sur le passé, je vous demande de m'en consoler en venant de bonne heure. Bonjour; je vous écris en causant avec M. d'Anlezy [1]; cela n'est pas commode.

LETTRE LXXXV

A midi, 1775.

Mais vraiment, je le crois bien, que vous ne prendrez ni les manières, ni le ton de personne : tout ce qui a une véritable grandeur n'auroit qu'à perdre à changer; Alexandre n'auroit peut-être point voulu n'avoir pas le torticoli; gardez donc tout, mon ami, votre goût, votre légèreté, vos manières, et surtout votre oubli de tout ce qui touche et intéresse ce que vous dites aimer. Par exemple, vous avez un raffinement de délicatesse que je n'ai trouvé qu'en vous : vous ne me verrez pas, parce que cela vous contraint de ne me pas voir seule! En vérité, cela est d'une tendresse touchante, surtout lorsqu'il vous seroit libre de venir chez moi le matin et à quatre heures : c'est le temps où l'on est presque sûr de me trouver seule. Mais, mon ami, il est bien plus délicat de n'y pas venir, et j'y donne mon consentement : car je ne désire pas plus que vous me fassiez des sacrifices,

1. Jean-Pierre de Damas, comte d'Anlezy, fils de Louis-François, comte d'Anlezy, et d'Angélique de Gassion, né le 4 mars 1734, mestre de camp en 1765, brigadier en 1768, avait épousé, le 4 avril 1758, Michelle-Perrette Le Veneur de Tillières, nièce de la duchesse de Châtillon, première douairière.

que vous n'avez envie de m'en faire. L'excès de votre intérêt se contentera de ces deux mots, *j'ai souffert*. — Bonjour; non, ne croyez point que le quartier y fasse rien, *c'est le cœur qui fait tout* [1], a dit La Fontaine. Adieu donc, à jeudi. Je vis avec mes autres amis; pour vous, je ne fais que vous voir; cela est dans l'ordre.

LETTRE LXXXVI

A midi et demi [février] 1775.

On va venir me chercher; je ne vous verrai pas; je ne saurai pas si vous voulez que j'aille vous prendre.—Savez-vous qu'on donne *Tom Jones* avec *la Fausse Magie?* [2] cela vous feroit plaisir, et votre plaisir feroit le mien. Ainsi donnez votre soirée à madame de*** et la comédie à moi; mais surtout décidez-vous: car votre place a bien des *concurrens*. Vous avez eu la bonté de me priver la semaine dernière de deux soirées, sur lesquelles j'avois compté; cela a monté mon âme à la générosité, et c'est sans rancune que je vous rends votre liberté ce soir. Je me ressens encore de la crise de ma soirée et de ma journée d'hier; j'ai besoin de solitude, de recueillement, et avec vous je ne trouverois que du trouble. Allez donc passer votre soirée avec ce que vous aimez, avec ce qui vous plaît, avec ce qui vous aime; et laissez-moi m'abîmer, m'enivrer d'une douleur qui vaut mieux que tous les plaisirs des gens avec qui vous soupiez hier. Oui, le vice est moins dangereux que ces âmes de papier mâché, et ces têtes vides. Le vice indigne, révolte, au lieu que ces gens-là vous séduisent par leurs manières et leur ton, et ils éteignent pour jamais l'esprit, l'âme et le talent. Ah! mon Dieu! ne donnez pas le dégoût à M. Roucher d'être jugé par ces mort-nés, ou ces vivans morts.

1. Et Boufflers aussi, au début de sa pièce *du Cœur*.

2. *Tom Jones*, opéra-comique de Philidor, représenté pour la première fois en 1764. — *La Fausse magie*, opéra-comique de Marmontel et de Grétry, joué pour la première fois aux Italiens le 1er février 1775. Grimm la juge ainsi : « Malgré tous les charmes d'une musique enchanteresse qui seule aurait dû, ce me semble, faire réussir le poëme le plus faible, l'ensemble du spectacle a été fort mal reçu. On a critiqué, on a eu de l'impatience et de l'humeur, on a même hué et surtout l'on s'est obstiné à ne point rire. » (*Corresp. litt.*, 1830, t. VIII, p. 443.)

Ils ne l'entendront pas, et ils blesseront son âme par l'insolence avec laquelle ils lui parleront de sa pauvreté. Ah! vous aviez bien raison de leur dire qu'avec ce talent, on est *plus riche, plus grand et plus heureux* que tout ce qui étoit là. Je vous conterai une générosité de M. de B... qui vous donnera la mesure de son âme, ou de ce qui la représente. M. Turgot entendra M. Roucher[1], il le sentira ; il est vertueux, et il n'y aura rien à lui dire pour l'obliger. — M. de Vaines m'avoit aussi répondu, et moi je vous réponds de lui : vos petits-neveux seront servis, cela est sûr. — Donnez une de ces trois cartes ; j'ordonne qu'on me l'apporte à St.-Joseph où je dîne, et puis dites que je ne suis pas ingénieuse. J'ai fait votre thème en trois façons ; mais au moins, ne m'en rendez qu'une.

LETTRE LXXXVII

Dix heures et demie, 1775.

Oui, je vous ai impatiemment attendu toute la journée : c'étoit le désir et l'espoir de mon âme; mais un sentiment plus profond me disoit que je ne vous verrois pas. Si j'écoutois toujours celui-là, mon âme s'éteindroit, ou ma vie finiroit bientôt. Je vous connois si bien, je me sens si coupable, que jamais vous n'entendrez ni plainte, ni reproche. — Je crois que vous faites bien d'aller à Versailles : il faut parler une fois de cette affaire, pour n'en plus parler ensuite. — Madame Geoffrin m'a apporté une estampe pour vous : je vous l'envoie, pour que vous en jouissiez plus tôt. Cette femme est belle, mais, en effet, elle est froide comme une muse. Envoyez donc votre copie à madame Geoffrin ; elle est pressée. Quand on est bien jeune et bien vieux, on veut jouir vite. J'ai été fort souffrante aujourd'hui : c'est l'habitude de ma vie ; on ne doit pas plaindre les maux qui durent toujours ; c'est bien assez d'être supportée. Bonsoir.

1. « Ce M. Roucher, qui a trente ans et qui est marié, est sans fortune ; mais on a été à son secours, et M. Turgot se propose de le placer. » (La Harpe, *Corresp. litt.*, t. I, p. 120.) Le poëme des *Mois* contient un bel éloge de Turgot, chant I.

A votre retour, il faudroit peut-être aller ou envoyer chez M. Turgot.

LETTRE LXXXVIII

Sept heures, 1775.

Hier à cette heure-ci, mon ami, je vous attendois et je souffrois; aujourd'hui mon âme est abattue et triste, parce qu'elle n'est pas soutenue par l'espérance de vous voir. Ce que je sens me rappelle ces vers de M. de La Harpe :

> Ah ! que ne puis-je encor l'attendre,
> Dût-il encor ne pas venir[1] !

Mon ami, que je vous plains de ne pas pouvoir partager le sentiment qui m'anime! vous connoitriez encore une fois le bonheur, mais ce bonheur qui donne l'idée du ciel, et qui donneroit la force de l'acheter par les tourmens de l'enfer. Oui, je le sens, mon âme n'est faite que pour les excès : aimer foiblement m'est impossible; mais aussi, si vous ne me répondez pas, si mon âme ne peut entraîner la vôtre, si vous voulez vivre partagé, s'il vous suffit d'être agité et jamais heureux, je me sens encore assez de ressort pour renoncer tout à fait à vous. Mon ami, vous le savez : toutes les fois qu'on se sent la force et même le désir de mourir, on peut tout prétendre, tout exiger ; on ne se donne pas le temps de mériter, d'acquérir par le temps et par des

1. *Les Regrets*, stances (1771). Mademoiselle de Lespinasse modifie un peu le sens et la mesure des vers de La Harpe qu'on lit ainsi dans ses œuvres :

> Souvent elle ne peut se rendre
> Au lieu qui doit nous réunir :
> Que ne puis-je encore l'attendre,
> Dût-elle encor ne pas venir.

Si l'on en croit les *Mémoires* de Bachaumont, La Harpe aurait été un des protégés de mademoiselle de Lespinasse, ce qui peut surprendre, en raison de la rivalité qui exista entre M. de Guibert et son rival heureux dans l'éloge de Catinat. « M. de La Harpe étoit un de ses nourrissons. Elle ouvroit depuis quelque temps les portes de l'Académie par son crédit sur le secrétaire qui mène la compagnie. Ce poëte est le dernier qu'elle y aura fait entrer. » (27 mai 1776, t. IX, p. 120.) La Harpe fut reçu le 20 juin 1776, en remplacement de Colardeau, dans cette même séance où d'Alembert introduisit dans son éloge de M. de Sacy celui de mademoiselle de Lespinasse, morte le mois précédent.

moyens lents, ce qu'on a besoin d'obtenir sur-le-champ. Ce n'est pas le prix de mon bonheur que je mets à être aimée de vous : c'est celui de ma vie; à cette condition, il seroit honteux de me tromper, et il y aura de la générosité à ne me point laisser d'espérance. Mais ce n'est pas un mot de tout cela que je voulois vous dire lorsque j'ai pris la plume : voyez comme on est libre lorsqu'on a l'âme agitée. Je voulois que vous fussiez averti de ne pas venir demain avant midi, parce que je me suis souvenue que j'ai un coiffeur, et qu'il m'est odieux de vous voir avec cette importunité; je serai quitte à midi et demi au plus tard. — Fâchez-vous-en, si vous voulez; mais je ne saurois vous exprimer combien je me suis trouvée heureuse que vous vous soyez en allé ce matin : dix minutes plus tard, je ne sais ce que je serois devenue. M. de Magallon[1] est arrivé, et peu de temps après son départ, je me suis trouvé tout à fait mal : j'ai eu une violente attaque de convulsion ; ma machine ne peut plus soutenir les mouvemens de mon âme. Je n'en suis ni effrayée, ni inquiète : je ne crains ni la douleur, ni le terme de la douleur; mais, mon ami, expliquez-moi ce qui donne cette force au comble du malheur. Est-ce que les situations désespérées fortifieroient et élèveroient l'âme? en ce cas, il faudroit subir son sort et ne pas se plaindre. — J'ai dans ma chambre une conversation où je ne suis pas tentée de prendre part, mais elle m'importune. Adieu, mon ami. Vous n'aviez pas besoin de me retrouver ce soir, et moi je n'ai pas pu vous quitter de la journée. Quelque dissipé que vous ayez été, quelque plaisir que vous ayez eu, je ne vous envie rien : j'ai été en meilleure compagnie. J'ai été occupée de *Catinat*[2] ; j'en ai relu une partie et j'en suis plus charmée, plus contente que je ne peux l'exprimer. A coup sûr *l'auteur ira loin.* Ce n'est pas assez dire qu'il a du talent, de l'âme, de l'esprit, du génie : il a ce qui manque presqu'à tout ce qui est bon, cette éloquence et cette chaleur qui fait qu'on le sent avant que de le juger. C'est ce qui fait que, sans présomption, je puis louer, approuver avec autant de vérité que si j'avois de l'esprit et du goût. Je ne sais ni disserter, ni mesurer rien;

1. Chargé d'affaires d'Espagne. L'abbé Galiani l'appelle, à propos de M. de Mora, « un mentor plus complaisant et plus corrompu. » (*Corresp.* 1819, in-8°.)
2. L'éloge composé par M. de Guibert.

mais ce qui est beau enlève mon âme, et alors j'ai raison, quoique vous en puissiez dire. Adieu, adieu donc.

LETTRE LXXXIX

1775.

Mon ami, êtes-vous en retraite? M'y mettrez-vous demain? Que je sache du moins à quoi j'emploierai ma pensée et mon sentiment : sera-ce en regrets ou en attente? Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre seront remplis de vous; et soit que vous me priviez, ou que vous me fassiez jouir, je vous aimerai tendrement.

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez été à *Gustave*[1]. Autant qu'il m'en souvient, cela est bien mauvais, et écrit d'une manière barbare. Bonsoir. Devinez pour qui je vous quitte. Ah! je quitterois le présent, l'avenir, le monde entier pour vous : il n'y a que mes souvenirs auxquels je tienne plus qu'à la vie, plus qu'à la mort aussi; car ils m'aident à l'attendre.

Cherchez deux de mes lettres que vous avez eu le soin le *serrer* sur votre table.

LETTRE XC

Dix heures du soir, 1775.

Mon ami, que vous êtes bon, que vous êtes aimable d'avoir bien voulu me dédommager de ce que j'avois perdu ce matin! Si vous saviez aussi comme je vous avois attendu, comme j'avois éloigné, renvoyé tout ce qui pouvoit troubler mon plaisir! comme chaque carrosse qui passoit me donnoit de l'espérance, et puis comme il faisoit mal à mon âme! Mon Dieu! combien je vous aime! que je me sens coupable d'avoir pu vous blesser! Non, mon ami, ne me pardonnez pas : punissez-moi; ajoutez, s'il est possible, à

1. *Gustave Wasa*, tragédie de Piron, jouée pour la première fois en 1733. La Harpe traita le même sujet dans une pièce représentée sans succès le 3 mars 1766.

ma douleur, à mon regret; il faut que l'extrême malheur mette hors de mesure. Oui, il rend folle, il égare, il rend malade : il a fallu tout cela pour que j'aie pu vous offenser. Depuis trois jours, je ne sentois plus que ce malheur, et j'en serois morte, si vous n'étiez venu à mon secours. Ah! mon ami, vous avez prononcé des mots qui me font encore frissonner, qui navrent mon cœur: je vous *ai glacé*, il falloit vous *combattre pour me voir*. O ciel! pourquoi n'étois-je pas anéantie avant que d'entendre des mots qui me donneroient le courage d'aller au-devant de la mort? Ne me dites plus que je suis condamnée à vous haïr un jour : mon ami, j'appelle de cet arrêt, et je fais serment par vous que j'aime, par tout ce qui m'est sacré, de ne pas survivre une heure à cet horrible mouvement. Moi, vous haïr! voyez donc quelle passion, quelle tendresse animent mon âme! Ah! si un jour il falloit ne plus vous aimer, mon Dieu! qu'il me seroit doux de mourir! Le ciel m'est témoin que je ne tiens qu'à vous, et que tout ce qu'on me prodigue de soins, de bontés, d'amitié et d'intérêt, n'auroit pas la force de me retenir jusqu'à demain. Mon ami, M. de Mora est toujours à côté de moi, et je vous vois toujours. Si mon âme perdoit de vue cet appui, ce secours, je n'existerois pas une heure. Ah! lisez donc dans le fond de mon âme : voyez-y plus encore et mieux que je ne vous dis. Peut-on jamais exprimer ce qu'on sent, ce qui anime, ce qui fait qu'on respire, ce qui est plus nécessaire, oui, plus nécessaire que l'air? car je n'ai pas besoin de vivre, et j'ai besoin de vous aimer. Mon Dieu! mon ami, à quelle distance êtes-vous! Vous me disiez hier : *Vous avez commencé par me blesser et vous avez fini par me glacer.* Et moi, je vous réponds : Vous m'avez blessée, et j'ajoute : Vous me mépriseriez, vous me haïriez, que je trouverois encore en moi de quoi vous aimer avec passion. Oui, mon ami, je vous le répète : la mort vient à ma pensée vingt fois par jour, et mon âme n'ose concevoir l'idée de vous aimer moins. Oh! connoissez-moi toute entière : voyez dans mon âme un poison qui me consume, et que je n'ose pas vous faire voir. Ce ne sont pas mes remords, je vous en parle quelquefois : ce n'est pas ma douleur, je m'en suis plainte souvent à vous : mon ami, c'est un mal qui altère ma raison et ma santé; c'est un mal qui rend injuste, qui me rend défiante, qui m'a fait prononcer des choses dont j'ai hor-

reur. Comment ai-je été assez hors de moi pour pouvoir vous dire que j'avois mauvaise opinion de vous? Celà est-il dans la nature? cela peut-il être dans mon cœur? Adore-t-on, rend-on un culte à ce qui ne nous paroît pas un Dieu Mon ami, il a fallu que ma tête et mon âme fussent exaltées à un degré bien rare, bien haut, pour être aussi coupable que je l'ai été. Mon Dieu! j'étois aimée comme je vous aime, et par la créature la plus parfaite; et puis, aurez-vous la force de me dire que je ne vous ai pas aimé, que mon sentiment étoit de la haine? Oui, en effet, j'avois de le haine, mais c'étoit pour moi, c'étoit pour le mouvement irrésistible qui m'entraînoit. Mon ami, regardez-y bien; et vous verrez que, quoique vous ayez été beaucoup aimé sans doute, jamais personne ne vous a aimé avec plus de force, de tendresse et de passion.

LETTRE XCI

A minuit, 1775.

Eh bien, ne vous l'avois-je pas dit, mon ami? je ne vous verrai pas et je ne vous ai pas vu. Mon Dieu! qu'il est triste de prévoir si juste, et qu'il est douloureux de montrer des regrets à qui ne les partage pas! Je ne sais comment j'ai pu sentir aussi vivement que vous me manquiez: il n'y a qu'à *Iphigénie* où il y ait plus de monde qu'il y en a eu cette après-dînée dans ma chambre; j'en suis écrasée de fatigue. J'avois d'abord commencé par aller passer une heure avec M. Turgot, et puis encore une heure chez madame de Châtillon; cela fait bien des marches à monter, et j'étois morte en rentrant. J'avois promis d'aller passer la soirée à St Joseph [2], je n'en ai pas eu la force. J'irai demain, si la course du Marais m'en laisse le courage. —

1. *Iphigénie en Aulide*, opéra de Du Rollet et de Gluck, joué pour la première fois le 19 avril 1774, et repris, le 10 janvier 1775, avec quelques changements. La représentation du 14 fut particulièrement brillante, par suite de la présence de la Reine, accompagnée du comte et de la comtesse de Provence, et du comte d'Artois.

2. Le couvent de Saint-Joseph, situé rue Saint-Dominique-Saint-Germain, dans les bâtiments où est aujourd'hui le ministère de la guerre, et où habitait la duchesse de Châtillon, ainsi que madame Du Deffant.

Avant dîner, je vais voir rue de Cléry des automates[1] qui sont prodigieux, à ce qu'on dit. Quand j'allois dans le monde, je n'aurois pas eu cette curiosité : deux ou trois soupers en donnent satiété ; mais ceux de la rue de Cléry valent mieux : ils agissent et ne parlent point. Venez-y, en allant au Marais, et je vous dirai là si j'ai la loge de M. le duc d'Aumont. Je dois l'avoir demain ou mardi : j'aimerois mieux demain, parce que nous aurons M. Roucher mardi. Enfin, mon ami, de manière *quelconque*, il faut que je vous voie demain, et beaucoup. — Madame de Ch... ne vous croit point coupable de négligence : elle m'a demandé aujourd'hui si votre retraite duroit encore. Vous croyez bien que je n'ai pas manqué de dire qu'elle avoit été absolue, et de là plus de tort : car ce que les femmes veulent seulement, c'est d'être préférées. Presque personne n'a besoin d'être aimé, et cela est bien heureux : car c'est ce qui se fait le plus mal à Paris. Ils osent dire qu'ils aiment, et ils sont calmes et dissipés ! c'est assurément bien connoître le sentiment et la passion. Pauvres gens ! il faut les louer comme les Lilliputiens : ils sont bien jolis, bien gentils, bien aimables. Adieu, mon ami. La confiance que vous m'avez marquée hier au soir à l'occasion de la lettre de madame votre mère est tout à fait aimable.

LETTRE XCII

A minuit, [10 février] 1775.

Minuit sonne ; mon ami, je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 février de l'année dernière que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure

1. 2 février 1775. « Le sieur Jacques Droz, jeune homme de vingt-deux ans, du comté de Neuchâtel en Suisse, attire les curieux depuis quelques jours par plusieurs figures automates, dont une principalement fait le désespoir de nos artistes. C'est une figure d'enfant de deux ans, assis sur un tabouret devant un pupitre, et écrivant sur un papier. Cet enfant trempe sa plume, secoue l'encre, et écrit tout ce que le spectateur lui dicte. Il place convenablement les lettres initiales ou majuscules, laisse l'intervalle d'usage entre les mots, passe d'une ligne à l'autre, avec le même ordre, et les yeux fixés sur son ouvrage durant qu'il écrit... Le fameux Vaucanson a assisté à ce spectacle ; il a été étonné... » (*Mémoires de Bachaumont*, t. VII, p. 273.) — Marie-Antoinette visita Droz et ses automates, accompagnée du prince de Soubise, le 9 du même mois.

encore. Dans cet instant même il altère la circulation de mon sang : il le porte à mon cœur avec plus de violence ; il y ramène des regrets déchirans. Hélas ! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant ! quel affreux mélange ! Ne pourrois-je pas dire, en me rappelant ce moment d'horreur et de plaisir : Je vis venir à moi un jeune homme dont les yeux étoient remplis d'intérêt et de sensibilité ; son visage exprimoit la douceur et la tendresse ; son âme sembloit agitée par la passion. A cette vue je me sentis pénétrée d'une sorte d'effroi mêlé de plaisir ; j'osai lever les yeux, les arrêter sur lui ; j'approchai : mes sens et mon âme furent glacés ; je le vis devancé, et, pour ainsi dire, environné par la douleur en habit de deuil, elle tendoit les bras ; elle me vouloit repousser, arrêter, et je me sentois entraîner par un attrait funeste. Dans le trouble où j'étois : Qui es-tu, lui dis-je, ô toi qui fais pénétrer dans mon âme tant de charme et d'effroi, tant de douceur et tant d'alarmes ! quelle nouvelle m'apportes-tu ? Infortunée, me dit-elle avec l'air sombre et un accent douloureux, je serai, je ferai ton sort ; celui qui animoit ta vie vient d'être frappé par la mort..... Oui, mon ami, j'entendis ces funestes mots ; ils se sont gravés dans mon cœur ; il en frémit encore, et il vous aime !... — En grâce, que je vous voie demain ; je me sens pénétrée de tristesse et de trouble. Ah, mon Dieu ! il y a un an qu'à pareille heure, M. de Mora fut frappé du coup mortel ; et moi, dans le même instant, à deux cents lieues de lui, j'étois plus cruelle et plus coupable que les ignorans barbares qui l'ont tué. Je meurs de regrets : mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes. Adieu, mon ami. Je n'aurois pas dû vous aimer.

LETTRE XCIII

Six heures du matin, 1775.

Vous souvenez-vous de vos derniers mots ? vous souvenez-vous où vous m'aviez mise, et où vous croyez m'avoir laissée ? Eh bien, je dois vous dire que, revenue bientôt à moi-même, je me suis *relevée*, et que je ne me suis pas vue une ligne plus bas qu'une heure avant, où j'étois debout et de

toute ma hauteur. Et ce qui vous étonnera peut-être, c'est que de tous les mouvemens qui m'ont entraînée vers vous, le dernier est le seul dont je n'ai point de remords. Et savez-vous pourquoi? c'est qu'il y a un excès dans la passion qui justifie une âme qui a également horreur de ce qui est vil et malhonnête. Dans cet abandon, dans ce dernier degré d'abnégation de moi et de tout intérêt personnel, je vous ai prouvé qu'il n'y avoit qu'un malheur dans la nature qui ne me parût pas supportable, vous offenser et vous perdre; cette crainte m'auroit fait donner ma vie. Et comment regretterois-je d'avoir prouvé et prononcé avec force un sentiment qui me fait vivre et mourir depuis un an? Non, mon ami : malgré vos expressions, je ne me sens point humiliée; et c'est parce que je vous crois honnête, que je ne me crois pas coupable. Ne croyez pas que je me fasse une fausse conscience, que je cherche à me justifier; non, mon ami, le sentiment qui m'anime dédaigne l'orgueil et la mauvaise foi; et si vous m'accusez, je me tiens condamnée pour jamais : votre estime m'est plus chère que la mienne.

Je suis si sûre de votre honnêteté, je connois tellement votre bonté, que je suis certaine qu'avant de vous endormir, vous vous êtes promis de me voir aujourd'hui. Je vous remercie de ce mouvement; mais je vous demande de ne me pas voir : mettez-y de la délicatesse et de la pitié. J'ai besoin de laisser reposer mon âme : vous lui faites éprouver des excès qu'elle n'avoit jamais connus, et où ma seule pensée n'auroit pas pu atteindre. Ah, mon Dieu! que le grand malheur est redoutable! il n'y a plus ni borne, ni mesure. Ah! j'ai besoin de repos, laissez-moi me calmer : je vais prendre deux grains d'opium; en engourdissant mon sang, mes idées se troubleront, mon âme s'affaissera, et peut-être que j'oublierai que vous n'avez point répondu à mon cœur, que vous ne m'avez pas dit un mot qui pût me consoler et me rassurer dans toute cette soirée d'hier! Adieu, mon ami; ne venez pas, et, d'après ma prière, ne trouvez point mauvais que ma porte soit fermée : elle le sera pour tout le monde. Je suis si foible, que l'effet de l'opium absorbe toutes mes facultés, mais il suspend mes maux; il m'ôte la partie de mon existence qui me fait sentir et souffrir. Adieu. Je me sépare de vous pour vingt-quatre heures. Si, par un malheur que je ne veux pas prévoir, la soirée d'hier avoit... non, je n'ose pas achever.

ami, j'entrevois un moyen de réparer : je me punirois, je sais souffrir, et je me condamnerois à ne vous dire jamais ce que je prononce dans ce moment avec tendresse et passion : *je vous aime.*

LETTRE XCIV

Onze heures, 1775.

Jugez de mon malheur : je me sentois une répugnance mortelle à ouvrir votre lettre : si je n'avois point craint de vous offenser, j'allois vous la renvoyer. Quelque chose me disoit qu'elle irriteroit mes maux, et je voulois me ménager. La souffrance continuelle de mon corps affaisse mon âme : j'ai encore eu la fièvre, je n'ai pas fermé l'œil, je n'en puis plus. De grâce, par pitié, ne tourmentez plus une vie qui s'éteint, et dont tous les instans sont dévoués à la douleur et aux regrets. Je ne vous accuse point, je n'exige rien, vous ne me devez rien : car, en effet, je n'ai pas eu un mouvement, pas un sentiment auquel j'aie consenti ; et quand j'ai eu le malheur d'y céder, j'ai toujours détesté la force ou la foiblesse qui m'entraînoit. Vous voyez que vous ne me devez aucune reconnoissance, et que je n'ai le droit de vous faire aucun reproche. Soyez donc libre, retournez à ce que vous aimez, et à ce qui vous convient plus que vous ne croyez peut-être. Laissez-moi à ma douleur, laissez-moi m'occuper sans distraction du seul objet que j'ai adoré, et dont le souvenir m'est plus cher que tout ce qui reste dans la nature. Mon Dieu ! je ne devrois pas le pleurer, j'aurois dû le suivre : c'est vous qui me faites vivre, qui faites le tourment d'une créature que la douleur consume, et qui emploie ce qui lui reste de forces à invoquer la mort. Ah ! vous en faites trop et pas assez pour moi. Je vous le disois bien il y a huit jours, vous me rendez difficile, exigeante : en donnant tout, on veut obtenir quelque chose. Mais, encore une fois, je vous pardonne, et je ne vous hais point : ce n'est pas par générosité que je vous pardonne, ce n'est pas par bonté que je ne vous hais pas ; c'est que mon âme est lasse, qu'elle meurt de fatigue. Ah ! mon ami, laissez-moi, ne me dites plus que vous m'aimez : ce baume devient

du poison, vous calmez et déchirez ma plaie tour à tour. Oh! que vous me faites mal! que la vie me pèse! que je vous aime pourtant, et que je serois désolée de mettre de la tristesse dans votre âme! Mon ami! elle est trop partagée, trop dissipée, pour que le vrai plaisir y puisse pénétrer Vous voulez que je vous voie ce soir : eh bien, venez donc... Le bon Condorcet est resté avec moi; j'étois morte.

J'ai retenu votre commissionnaire, parce que Tenon[1] m'a interrompue; il m'a trouvé encore de la fièvre. Bonjour. Il est midi, et vous serez sorti; et puis, vous me gronderez, et je crains les effets de votre négligence, et de pis que cela encore

---

LETTRE XCV

[25 février], onze heures, 1775.

Quand on chérit la bonté, et surtout quand on aime, il ne faut être ni difficile, ni injuste. Ainsi, mon ami, je ne vous accuserai point, je ne me plaindrai pas. Ah! non, vous n'avez pas tort, et l'abandon où vous m'avez laissée aujourd'hui a été involontaire; vous vous le serez reproché; peut-être aurez-vous eu assez de bonté pour dire : elle souffre, et c'est moi qui suis la cause de son mal. Mon ami, si votre cœur a senti ces mots, vous êtes trop puni, et je serai trop vengée; mais ne serai-je pas plus heureuse demain? ne dînerai-je pas avec vous? ne vous verrai-je point? — Je compte aller voir M. Turgot jeudi; je propose à M. de Vaines de me mener à Versailles, et vous aussi, si cela vous convient. Si cet arrangement n'a pas lieu, l'envoyé palatin[2] m'a offert de me mener, et si vous pouvez, et si vous voulez, je dirai comme dans *Démocrite* :

Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage[3].

M. de Condorcet et M. d'Alembert y vont demain; ce dernier lui lira des éloges. M. Roucher lui a dit aujourd'hui son

1. Chirurgien, né en 1724, de l'Académie des sciences en 1757, mort en 181.
2. Le baron de Sickingen, ministre plén. de 1768 à 1787. Il demeurait barrière du Roule.
3. *Démocrite amoureux*, comédie de Regnard, en cinq actes et en vers (1700), act. I, sc. VII.

poëme : voilà deux bonnes journées; il aura peu parlé, et il aura eu du plaisir. — Mon ami, si vous ne me voyiez pas aussi enflée d'orgueil que la grenouille, je vous dirois que M. Turgot m'a fait prier de lui porter mes précieuses rapsodies, et je lui fais dire demain que cette bonne fortune ne sauroit lui manquer. — Mon Dieu! si je vous avois vu, j'aurois passé une journée bien douce, oui, paisible comme Gessner. J'ai eu des nouvelles de M. Turgot toutes les heures; le comte de Schombert, à lui seul, m'a écrit trois fois, et toujours pour me rassurer, en me disant vrai pourtant. J'ai dîné tête à tête avec une personne qui est malheureuse; par conséquent, voilà de l'intérêt : et puis, à trois heures, j'ai été faire le tour des Tuileries. Oh! qu'elles étoient belles! le divin temps qu'il faisoit! l'air que je respirois me servoit de calmant; j'aimois, je regrettois, je désirois : mais tous ces sentimens avoient l'empreinte de la douceur et de la mélancolie. Oh! mon ami, cette manière de sentir a plus de charme que l'ardeur et les secousses de la passion; oui; je crois que je m'en dégoûte : je ne veux plus aimer *fort*; j'aimerai doucement, mais jamais foiblement; et vous le croyez bien, puisque c'est vous que j'aime. — Je suis rentrée à quatre heures et demie, j'ai été seule jusqu'à six; et savez-vous comment j'ai trompé l'attente où j'étois? c'est en relisant vos lettres depuis le 1er janvier, je les ai mises en ordre; enfin, en ne vous voyant pas, j'ai été vivement, tendrement occupée de vous; et puis sont arrivées six ou sept personnes, qui m'avoient consacré leur *mardi-gras*[1]. Elles étoient lasses de se divertir, elles vouloient avoir le plaisir de la conversation, de la liberté, du repos, et nous jouissions de tout cela; car j'étois encore soutenue par l'espoir de vous voir, j'espérois. Ah! quand j'ai entendu sonner neuf heures, j'ai tourné à la mort, et mon silence a averti tout le monde de me quitter à neuf heures et demie. Mais je suis folle, ou plutôt imbécile de vous fatiguer d'une journée où vous n'avez pas voulu prendre part un seul instant. Adieu, mon ami; faites-moi savoir ce que vous voulez, ce que vous pouvez pour jeudi. Je vous crois trop homme du monde pour manquer le bal de cette nuit; pour moi, j'aime mieux respirer l'air doux et pur des Tuileries, à l'heure où l'on y est presque seul. Ah!

1. Le mardi gras tomba cette année le 28 février.

c'est que mon âme me fournit encore plus que ne peuvent vous fournir tout votre esprit et tout votre talent. Mais adieu.

LETTRE XCVI

Onze heures du soir, 1775

Mon ami, le mal vient de plus loin : vous souvenez-vous de ces mots : *Oh! ce n'est pas madame de*** que vous avez à craindre, mais...* et le ton avec lequel ils furent prononcés, et le silence qui suivit, et la réticence et la résistance? Mon Dieu! en faut-il tant pour porter le trouble et la douleur dans une âme agitée? Joignez à cela le désir que vous aviez de me quitter; et pour qui étiez-vous si pressé? Pouvois-je me calmer? je vous aimois, je souffrois, et je m'accusois. J'ai été à votre porte ce matin, la tristesse étoit dans mon âme; je vous ai vu, et le plaisir s'est mêlé à la disposition de mélancolie qui me pénétroit. Et puis j'ai vu que vous mettiez de l'acharnement à me confondre; et puis j'ai cru tout ce que vous avez supposé. Je vous avois entendu nommer... Alors ce que vous lisiez m'a paru odieux, et c'étoit vous qui me le faisiez trouver tel. Je croyois vous gêner, vous retenir, vous contraindre, et mon âme en étoit à la torture. Eh bien! mon ami, je vous demande pardon de vous avoir soupçonné une fois injustement; c'est la défiance attachée au malheur. Combien de fois aurois-je pu me plaindre! Combien de fois vous ai-je caché mes larmes! Ah! je le vois trop bien : on ne sauroit ni retenir, ni ramener un cœur qui est entraîné par un autre penchant; je me le dis sans cesse, quelquefois je me crois guérie; vous paroissez, et tout est détruit. La réflexion, mes résolutions, le malheur, tout perd sa force au premier mot que vous prononcez. Je ne vois plus d'asile que la mort, et jamais aucun malheureux ne l'a invoquée avec plus d'ardeur. Mon Dieu! vous me feriez chérir M. Marmontel, non parce qu'il m'a louée, mais parce qu'il vous a dit que je vous aime. Ah! mon ami, mon malheur, c'est que vous n'avez pas besoin d'être aimé comme je sais aimer. Je retiens la moitié de mon âme : sa chaleur, son mou-

vement vous importuneroient, et vous éteindroient[1] tout à fait; le feu qui n'échauffe pas, incommode. Ah! si vous saviez, si vous lisiez comme j'ai fait jouir une âme forte et passionnée du plaisir d'être aimée! Il comparoit ce qui l'avoit aimé, ce qui l'aimoit encore; et il me disoit sans cesse: « Oh! elles ne sont pas dignes d'être vos écolières; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie. » Et c'étoit de Madrid qu'il me mandoit cela. Mon ami, il ne me louoit pas, il jouissoit; et je ne crois point me louer, quand je vous dis qu'en vous aimant à la folie, je ne vous donne que ce que je ne puis pas garder ou retenir.

Je viens d'être interrompue par une lettre de M. de Vaines. Il m'inquiète, il me mande qu'il faut que M. d'Alembert soit chez lui avant huit heures, et qu'il lui porte son éloge de l'abbé de Saint-Pierre[2]; il ajoute, *cela est important.* Je meurs de peur qu'on ne trouble le repos de mon ami. Ah! j'en serois désolée; je voudrois ajouter à mes maux tous ceux qu'il doit souffrir. La haine et les dévots veillent toujours. J'ai une impatience extrême d'être à demain, et je sens que je ne fermerai pas l'œil; plus j'abandonne mon propre bonheur, et plus celui de mes amis m'est cher. Je ne puis exprimer mon affection pour M. de Condorcet et M. d'Alembert, qu'en disant qu'ils sont identifiés avec moi[3]: ils me sont nécessaires comme l'air pour respirer; ils ne troublent pas mon âme, mais ils la remplissent. Enfin je voudrois être à demain matin. Mais, mon Dieu! si ce désir, si ce besoin avoit un autre principe, si ce n'étoit pas l'amitié, qui... Ah! je serois une indigne créature, et je haïrois le sentiment de la passion. Non, non, je ne puis pas le haïr: il m'a encore enlevée ce soir à ce que

1. L'édition de 1809 met chacun de ces deux verbes au singulier; nous croyons devoir adopter la leçon plus grammaticale de l'édition de 1811.

2. Cet éloge avait été lu, le jeudi 16 février 1775, dans la séance de réception de M. de Malesherbes, succédant à Dupré de Saint-Maur, et auquel répondit l'abbé de Radonvilliers. Delille y lut deux chants de son poëme des *Jardins.* « L'abondance de mots et de petites anecdotes répandus dans cet éloge lui ont donné un ton si facétieux, qu'on l'a trouvé du moins peu convenable à la dignité de l'assemblée : cela n'empêche pas qu'il ne soit plein de choses piquantes. » (*Corr. de Grimm*, 1830, t. VIII, p. 460.)

3. Condorcet s'était, en effet, assez *identifié* avec mademoiselle de Lespinasse, pour correspondre en son nom avec ses amis, et s'intituler son « second secrétaire ». Le premier était d'Alembert (*Œuvres de Condorcet*, t. I, p. 193.)

e souffrois ; j'ai encore entendu le *Mois de septembre* [1]. Oh ! que cela est beau ! que cela est grand ! que cela est sublime ! Mais, mon ami, vous manquiez à mon plaisir : votre présence le rend plus vif, plus fort, plus profond. Ah ! dans tous les temps, dans toutes les dispositions, mon âme a besoin de vous. Je ne suis rentrée qu'à sept heures et demie ; j'ai trouvé mes amis qui m'attendoient, M. Roucher y étoit, il n'est point allé à Versailles. Je voudrois être à demain matin ; mais c'est vous voir en courant [2]. Cependant je serai seule demain, car madame de Ch... [3] garde sa chambre ; elle vouloit que j'allasse passer la soirée avec elle. Eh, bon Dieu ! mes soirées sont à M. de Mora ou à vous : c'est le temps de la journée qui m'est le plus cher. Si je n'avois craint une méprise, j'aurois donné cette lettre au laquais de M. de Vaines. Bonsoir.

LETTRE XCVII

Onze heures du soir, 1775.

Mon ami, vous ne sentez pas le besoin de me voir ! peut-être même ai-je été importune à votre pensée. Vous avez repoussé un souvenir qui venoit troubler votre plaisir. Ah ! que je vous plains de n'être pas tout entier, ou à ce qui vous plaît, ou à ce qui vous aime ! ce partage ôte le charme et le plaisir qui tiennent au sentiment, et il doit désoler une âme honnête. Je ne vous accuse point, je ne me plains pas ; mais je m'afflige de ma foiblesse : Non, mon amour-propre ne peut point me donner de force contre vous ; *je vous aime :* tout intérêt personnel se tait à ces mots. Mais c'est vous, c'est votre bonheur qui m'inspire du courage et de la générosité. Oui, mon ami, je peux vous céder à ce que vous aimez ; mais par ce sacrifice, je dois obtenir de vous de ne plus chercher à nourrir dans mon âme un sentiment qui en feroit le désespoir. Mon ami, je le sais, il ne vous est plus libre de m'aimer. Rendez du repos à votre âme ; ne

1. Le IX[e] chant du *Poème des Mois*. Roucher y chante particulièrement les amours des cerfs.
2. Édition de 1811 : *pour* vous voir en courant.
3. De Châtillon.

passez pas votre vie à vous reprocher ce que vous faites: cessez d'inquiéter ce que vous aimez, et n'offensez plus ce qui vous aime, et qui prévient votre goût, vos désirs, votre volonté, en un mot, qui vous fait le sacrifice de vous à vous même. Mon Dieu! comment pourrai-je croire qu'il ne vous en coûteroit pas beaucoup pour me tromper? Ah! si vous n'avez pas assez de force pour faire mon bonheur, du moins il est certain que vous êtes assez honnête pour être affligé de faire mon malheur. Mon ami, croyez-en un cœur qui est tout à vous, et qui ne respire que pour vous. Ne combattez plus, abandonnez-vous à votre penchant : du moins il me restera la pensée consolante que j'ai fait quelque chose pour votre bonheur; et dans la situation forcée où vous me mettez, j'ai à me reprocher de le troubler. Ah! délivrez-moi et du mal que je vous fais, et de celui que vous me faites. Mon ami, soyez de bonne foi, je vous en conjure; que faut-il faire pour mériter d'entendre la vérité? Dites, rien ne me sera impossible, écoutez le cri de votre âme, et vous cesserez de déchirer la mienne. Oui, je peux me passer d'être aimée, et il m'est affreux de douter de vous, de vous soupçonner : estimez-moi assez pour ne me pas tromper; je fais serment, par ce qui m'est le plus cher, par vous, de ne jamais vous faire repentir de m'avoir dit vrai. Je vous aimerai pour le trouble et la peine que vous m'aurez épargnés; jamais vous n'entendrez un reproche. En vous perdant, je ne veux pas conserver le droit de me plaindre, ni même celui de vous intéresser.

Mon ami, je sais que vous avez été charmé de l'opéra, madame d'Héricourt[1] et le comte de Creutz[2] sont venus m'en dire des nouvelles; je ne les ai pas écoutés, parce que c'étoit vous que j'aurois voulu entendre. D'ailleurs l'abbé de B..... venoit de me troubler en me parlant de vous; il prétend qu'on lui a dit que j'étois folle de vous; ce sont ces expressions, et il a ajouté: *Non, je ne suis pas méchant, ce n'est ni un piége, ni une vengeance.* Je suis restée confondue

1. Sans doute la femme du conseiller à la 1re chambre des enquêtes, Trousset-d'Héricourt, lequel demeurait rue de Bourbon, aujourd'hui rue de Lille. D'Alembert était lié de longue date avec les d'Héricourt.

2. Gustave-Philippe, comte de Creutz, ministre plénip. de Suède près la cour de France, de 1766 à 1783, et qui réunissait chez lui, rue de Grenelle-Saint-Germain, en face l'hôtel de La Marche, les littérateurs et les artistes les plus célèbres. Né en 1726, il devint en 1783 ministre des affaires étrangères et mourut en 1785. (V. les *Mém. de Marmontel*, t. II, p. 125.)

et heureusement on a annoncé dans le même instant l'archevêque de Toulouse. Que pensez-vous de cela? je ne sais si je cherche à me rassurer; mais je crois que c'est un artifice de l'abbé de B..., auquel j'ai donné lieu : je vous dirai comment. — J'ai vu M. Turgot qui m'a dit qu'il se reprochoit de ne vous avoir pas répondu : il a été très-flatté de votre lettre. Il en a reçu une charmante de Voltaire, qui lui dit, *vous serez accablé de complimens vrais*, etc. — J'ai fait demander à madame de Luxembourg[1] quel jour revenoit madame de Boufflers; c'est lundi. Je n'ose pas me flatter de dîner demain avec vous : mais je ne puis m'empêcher de le désirer, quoique ce soit peut-être un vœu contre votre plaisir. Si vous avez été chez le comte de Broglie, mon ami, il est bien mal de ne pas m'avoir donné un moment; vous êtes cause que je n'ai écouté l'archevêque d'Aix qu'avec distraction : je vous attendois, comment pouvois-je être à lui? Bonsoir. — Je sens que l'abbé de B.... a raison, mais il a tort de me le dire. J'ai vu vingt personnes aujourd'hui, et elles n'ont pu me distraire du besoin que j'avois de vous voir. Qu'avez-vous fait? où avez-vous soupé? vous êtes-vous souvenu que je vous aimois? pouvois-je dire au moins comme dans *Oreste* :

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste[2].

Mais adieu. Je ne veux que la vérité : songez encore une fois que vous me la devez sans détour, sans modification, telle enfin qu'elle est dans votre âme.

1. Madeleine-Angélique de Neufville, fille de Nicolas, duc de Villeroy, et de Marguerite Le Tellier-Louvois, née vers 1707, mariée le 15 septembre 1721 à Joseph-Marie, second duc de Boufflers, dont elle devint veuve le 2 juillet 1747. Elle se remaria le 29 juin 1750 à Charles-François-Frédéric de Montmorency, maréchal, duc de Luxembourg, et mourut le 27 janvier 1787. Après une vie fort légère ; elle était devenue l'oracle du bon ton et du bon goût. Voir son portrait dans les *Souvenirs* du duc de Lévis, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, et la *Corresp*. de madame du Deffand, t. II, p. 760.

2. Non pas dans *Oreste*, tragédie de Voltaire, mais dans *Andromaque*, tragédie de Racine, acte II, sc. II.

LETTRE XCVIII

Samedi, onze heures, 1775.

Je ne m'y attendois pas; j'avois au fond de l'âme l'impression douloureuse de ces cruels mots : *Nous ne pouvons pas nous aimer*, et j'y répondois avec toute la force qui me reste : *je ne peux pas vivre.* Mon ami, tout ce que je souffre, tout ce que je sens est inexprimable : il me paroît impossible de n'y pas succomber; je sens l'épuisement de ma machine, et il me semble que je n'ai qu'à me laisser aller pour mourir. Cependant je suis mieux ce soir; j'ai été trois heures dans le bain, j'en suis sortie presque éteinte, mais avec une douleur fixe dans la poitrine qui ne m'a pas quittée. J'étois avec M. d'Andezy et le baron de K*** [1]; ils se sont en allés pour me laisser répondre, et ils ne savent pas à qui. Bonsoir. Vos soins, votre inquiétude me persuadent que, quoi que vous en disiez, *nous pouvons nous aimer.* A demain; je vous attends déjà.

LETTRE XCIX

Mardi, onze heures du soir, 1775.

J'ai refusé d'aller passer la soirée avec deux personnes qui s'aiment, pour parler à ce que j'aime, pour m'en occuper avec plus de repos et de plaisir que je n'en aurois eu avec du monde. On n'auroit pas eu le pouvoir de me distraire tout à fait; mais c'est un mal que d'être détourné de ce qui plaît et intéresse. Mon ami, la solitude a un grand charme pour une âme occupée. Oh, mon Dieu ! que l'on vit *fort* lorsqu'on est mort à tout, excepté à un objet qui est l'univers pour nous, et qui s'empare tellement de toutes nos facultés, qu'il n'est plus possible de vivre dans d'autres temps que dans le moment où l'on est ! Eh ! comment voulez-vous que je vous dise si je vous aimerai dans *trois mois?* Comment pourrois-je, avec ma pensée, me distraire de mon sentiment ? Vous voudriez que, lorsque je vous vois, lorsque

1. Probablement le baron de Kock.

votre présence charme mes sens et mon âme, je pusse vous rendre compte de l'effet que je recevrai de votre mariage : mon ami, je n'en sais rien, mais rien du tout. S'il me guérissoit, je vous le dirois, et vous êtes assez juste pour ne m'en pas blâmer. Si, au contraire, il portoit le désespoir dans mon âme, je ne me plaindrois pas, et je souffrirois bien peu de temps. Alors vous seriez assez sensible et assez délicat pour approuver un parti qui ne vous coûteroit que des regrets passagers, et dont votre nouvelle situation vous distrairoit bien vite; et je vous assure que cette pensée est consolante pour moi : je m'en sens plus libre. Ne me demandez donc plus ce que je ferai lorsque vous aurez engagé votre vie à une autre. Si je n'avois que de la vanité et de l'amour-propre, je serois bien plus éclairée sur ce que j'éprouverai alors. Il n'y a guère de méprise aux calculs de l'amour-propre, il prévoit assez juste : la passion n'a point d'avenir; ainsi en vous disant : je vous aime, je vous dis tout ce que je sais et tout ce que je sens. Je n'attache aucun prix à cette constance que commandent la raison et plus souvent encore de petits intérêts de société et de vanité que je méprise de toute mon âme. Je n'estime guère davantage ce plat courage qui fait souffrir lorsqu'on peut l'empêcher, et qui fait employer sa raison et sa force à convertir un sentiment vif en une habitude froide. Tout ce manége avec soi-même, toute cette conduite avec ce que l'on aime me paroît l'exercice de la fausseté et de la dissimulation, les ressources de la vanité et les besoins de la foiblesse. Mon ami, vous ne trouverez rien de tout cela en moi, et ce n'est pas la suite de la réflexion, c'est l'habitude de ma vie, de mon caractère, de ma manière d'être et de sentir, en un mot, c'est toute mon existence qui me rend la société et la contrainte impossibles. Je sens bien que si vous aviez à créer en moi une disposition, ce ne seroit pas le résultat de tout ceci qui la composeroit : vous me formeriez un caractère plus analogue au parti que vous allez prendre; ce n'est pas de la roideur et de la force qu'on veut trouver dans les victimes, c'est de la foiblesse et de la soumission. Oh ! mon ami, je me sens capable de tout, excepté de plier; j'aurois la force d'un martyr, pour satisfaire ma passion ou celle de la personne qui m'aimeroit : mais je ne trouve rien en moi qui me réponde de pouvoir jamais faire le sacrifice de mon sentiment. La vie n'est rien

en comparaison, et vous verrez si ce ne sont là que les discours d'une tête exaltée. Oui, peut-être ce sont là les pensées d'une âme exaltée, mais à laquelle appartiennent les actions fortes. Seroit-ce à la raison qui est si prévoyante, si foible dans ses vues et même si impuissante dans ses moyens, que ces pensées pourroient appartenir? Mon ami, je ne suis point raisonnable, et c'est peut-être à force d'être passionnée que j'ai mis toute ma vie tant de raison à tout ce qui est soumis au jugement et à l'opinion des indifférens. Combien j'ai usurpé d'éloges sur ma modération, sur ma noblesse d'âme, sur mon désintéressement, sur les sacrifices prétendus que je faisois à une mémoire respectable et chère, et à la maison d'Alb...[1] Voilà comme le monde juge, comme il voit. Eh! bon Dieu! sots que vous êtes, je ne mérite pas vos louanges : mon âme n'étoit pas faite pour les petits intérêts qui vous occupent; tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée, il ne m'a fallu ni force, ni honnêteté pour supporter la pauvreté, et pour dédaigner les avantages de la vanité. J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que, s'il falloit recommencer, je voudrois que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel, l'enfer, voilà à quoi je me dévouerois, voilà ce que je voudrois sentir, voilà le climat que je voudrois habiter, et non cet état tempéré dans lequel vivent tous les sots et tous les automates dont nous sommes environnés. — Mon ami, quand j'ai pris la plume, c'étoit dans l'intention de continuer de vous peindre, et voilà que, par une personnalité détestable, j'ai changé d'objet, et que je me suis peinte moi-même, en me laissant aller, comme une insensée, à tout ce qui m'anime; mais c'est par vous que je le suis, c'est par le sentiment le plus vif et le plus tendre; j'ai donc bien fait de m'y livrer. Je ne sais pas si je vous enverrai ou si je vous remettrai ce long bavardage; oui, je vous le remettrai. Si j'envoyois je craindrois que vous ne m'apprissiez que vous dînez chez M. de Beauvau[2]; que cela seroit mal!

1. La maison d'Albon, à laquelle appartenait sa mère.
2. A l'hôtel de Beauvau, où est aujourd'hui le ministère de l'intérieur, et où alors logeait aussi Saint-Lambert.

LETTRE C

A minuit, 1775.

O que de douceurs et de plaisirs peut encore éprouver une âme enivrée de passion! Mon ami, je le sens, ma vie tient à ma folie : si je devenois calme, si j'étois rendue à la raison, je ne pourrois pas vivre vingt-quatre heures. Savez-vous le premier besoin de mon âme, lorsqu'elle a été violemment agitée par le plaisir ou la douleur? c'est d'écrire à M. de Mora, je le ranime, je le rappelle à la vie, mon cœur se repose sur le sien, mon âme se verse dans la sienne; la chaleur, la rapidité de mon sang brave la mort : car, je le vois, il vit, il respire pour moi, il m'entend, ma tête s'exalte et s'égare au point de n'avoir plus besoin d'illusion, c'est la vérité même : oui, vous n'êtes pas plus sensible, pas plus présent que vient de me l'être, pendant une heure, M. de Mora. O divine créature! il m'a pardonné, il m'aimoit. Mon ami, ce que je viens d'éprouver est encore une suite de la secousse que mon âme a reçue cette après-dînée. Mon Dieu! il faut chérir, adorer le talent qui semble vous donner une nouvelle existence. Oh! non, je ne suis pas assez grande, assez forte pour louer ce don du Ciel; mais il me reste assez de sensibilité et de passion pour en jouir avec transport, et pour en rapporter le mouvement et le sentiment à l'objet qui a animé ma vie, et qui la soutient encore. Ah! quel bonheur que d'aimer! c'est le seul principe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon et grand dans la nature. Mon ami, M. Roucher, a aimé[1], c'est la passion qui l'a rendu sublime. Mais mon cœur fond de tristesse, lorsque je viens à penser que cet homme rare, ce prodige de la nature, connoît la misère, qu'il en souffre pour lui et dans ce qu'il aime. Ah! cet excès de pauvreté éteint l'amour, et il faut un miracle pour conserver l'énergie et le ressort qu'il y a dans ses vers; son âme est de feu, et nulle part on ne sent qu'il soit abattu par le malheur. Je ne sais si c'est foiblesse, mais je viens de fondre

1. Roucher avait épousé par inclination mademoiselle Hachette, descendante, dit-on, de l'héroïne de Beauvais. Il lui adressa, avant d'aller à l'échafaud, les vers touchants qui figurent dans ses œuvres. Madame Roucher mourut en 1822.

en larmes, en sentant l'impuissance où je suis de venir au secours de cet homme. Ah ! si mon sang pouvoit se changer en or ! sa femme et lui auroient connu le bonheur ce soir. Que ne puis-je animer l'âme du comte de C*** ! quel emploi il feroit de sa richesse ! Ah ! si M. de Mora vivoit, avec quel plaisir, avec quel transport il auroit satisfait mon cœur ! Oui, c'est avec des larmes de sang qu'il faut pleurer un tel ami ; en l'adorant, c'étoit rendre hommage à la vertu. Mais, adieu, mon ami. Vous ne pouvez pas être au ton de mon âme ; vous me jugez, et je sens. Vous venez d'être distrait et engourdi par la dissipation, et moi je viens d'être enivrée par la passion : mes forces en sont épuisées, et je ne sais où j'ai trouvé celle de griffonner aussi longuement. Adieu.

Si vous n'avez pas changé d'avis, j'irai vous prendre demain à cinq heures chez M. d'Argental[1] ; mais surtout, mon ami, point de complaisance, point de sacrifice : je ne le mérite pas, et vous le savez bien.

LETTRE CI

Dix heures, 1775.

Je disois comme Mahomet :

> L'..... seul me console, il est ma récompense[2] :

et pour vous citer à vous-même, je vous dirai :

> Si mon ami m'afflige, il essuiera mes larmes[3].

Vous voilà donc avec la fièvre ! cela m'afflige. — On vient de me dire qu'on vous a vu chez un peintre en émail, et que vous étiez frappant de ressemblance. Cette jeune personne mérite bien le sacrifice que vous lui avez fait du temps qu'il a fallu pour vous peindre en émail ; mais votre vie sera à elle, il est généreux d'en avancer le moment.

1. Le comte d'Argental, neveu du cardinal de Tencin, né en 1700, l'ami, *ange* de Voltaire, habitait le quai d'Orsay, où il mourut en 1788.
2. L'amour seul me console..., *Mahomet*, tragédie de Voltaire (1742), acte II, sc. IV.
3. Le *Connétable de Bourbon*, acte I, sc. 2.

Je l'ai trouvée charmante[1] et bien digne de l'intérêt qu'elle vous inspire : la manière, la figure et le ton de sa mère sont également aimables et intéressans. Oui, vous serez heureux ; je vous sais gré du hasard qui me les a fait rencontrer. Bonsoir.

LETTRE CII

Onze heures, 1775.

Mon ami, que m'avez-vous fait? je me sens si profondément triste, si malheureuse, tellement accablée du poids de la vie, qu'il faut que ce redoublement de malaise et de douleur me vienne de vous. La crainte que vous me causez, la défiance que vous m'inspirez, sont deux supplices qui mettent sans cesse mon âme à la torture, et ce genre de tourment suffiroit pour me faire renoncer à votre affection, ou du moins à ce qui y ressemble. Je ne sais quel affreux plaisir vous trouvez à porter le trouble dans mon âme : jamais vous ne cherchez à me rassurer, et même en me disant vrai, vous y mettez l'accent de quelqu'un qui trompe. Eh, mon Dieu ! que j'ai mal à l'âme ! que je souhaite passionnément d'être délivrée, il n'importe par quel moyen, de la disposition où je suis ! J'attends, je désire votre mariage ; je suis comme les malades condamnés à une opération : ils voient leur guérison, et ils oublient le moyen violent qui doit la leur procurer. Mon ami, délivrez-moi du malheur de vous aimer. Il me semble si souvent qu'il n'y a presque rien à faire pour cela, que je me sens une sorte de honte d'y avoir pu mettre l'intérêt de ma vie ; mais plus souvent encore je me sens tellement enchaînée, garrottée de toutes parts, que je n'ai plus un mouvement de libre : c'est alors que la mort me paroît la seule ressource et le seul secours que j'aie contre vous. — Je ne voulois que vous dire de ne pas venir chez moi aujourd'hui, et je crois que c'étoit bien votre intention. Je passe la soirée chez madame de B...., je vais à *Orphée*, et dans l'intervalle du souper à l'Opéra, je vais chez madame de Châtillon qui est toujours malade. Vous n'avez pas voulu dîner demain

1. C'est bien ainsi qu'elle apparaît dans le portrait de Greuze.

avec moi : vous trouvez que c'est trop de deux dîners dans une semaine; mercredi, vous me direz de même : eh bien ! faites donc tout ce qu'il vous plaira, je ferai de mon mieux pour que cela me plaise aussi. Adieu.

Après avoir reçu votre lettre.

Par quel genre de poison vous ranimez ma vie ! Est-ce donc un bien que de sentir un instant de plaisir et de bonheur, lorsqu'il ne reste plus le temps d'en jouir ? Ah ! que vous avez été cruel ! vous m'avez retenue à la vie, et vous saviez que bientôt après je ne devois plus vivre pour vous ! Mais, mon ami, je ne devrois pas vous faire des reproches : vous me comblez de louanges, et je n'en mérite aucune; non, il ne faut pas me louer, il faut me plaindre d'être animée d'un sentiment qui donneroit de l'expression aux pierres. Comment parler froidement de ce qu'on aime? Comment ne pas désirer son bonheur et sa gloire, de préférence à tout ce qui n'est que soi? Mon ami, vous me faites mal en me louant : est-ce que vous croiriez consoler mon âme en flattant ma vanité ? Mon Dieu ! si vous saviez qu'il n'y a ni dédommagement ni compensation dans l'univers entier à ce que je désire, et à ce que je crains ! Oh ! oui, vous le savez : car vous voyez au fond de mon âme, et vous voyez ce qui la remplit, ce qui l'anime, et ce qui la désespère. Bonjour, mon ami. Votre lettre est bien aimable; elle m'aidera à passer cette longue journée.

LETTRE CIII

Jeudi, 177[illegible].

Ah ! mon Dieu ! que votre billet venoit de haut ! est-ce là le ton que vous feroit prendre votre bonheur? en ce cas, je n'oserois pas m'en plaindre, mais je veux seulement que vous sachiez qu'il n'est pas en mon pouvoir de souffrir la protection et la compassion : mon âme n'a pas été façonnée à tant de bassesse; votre pitié mettroit le comble à mon malheur, épargnez-m'en l'expression. Persuadez-vous que vous ne me devez rien et que je n'existe plus pour vous. Ce n'est pas un effort que je vous demande, comme

vous voyez : c'est seulement de conserver avec moi l'habitude que vous en avez; n'ayez point de ces retours de commisération qui flétrissent et abattent jusqu'à la mort ceux qui en sont l'objet. — Comment vous portez-vous? — Allez-vous à Versailles? — Votre Éloge est entre les mains d'un docteur[1].

LETTRE CIV

Onze heures du soir, 1775.

Eh bien! mon ami, je vous ai pardonné : mais comme ce n'est pas par générosité, je suis punie; mais par vous, cela est-il juste? — Dites-moi de vos nouvelles : avez-vous pris du petit lait? Vous êtes-vous baigné? Enfin une fois ferez-vous ce que vous avez dit que vous feriez? Savez-vous bien que vous avez en vous de quoi guérir de vous-même, et d'une manière infaillible : cette vérité commence à m'être démontrée d'une manière qui m'effraie quelquefois. Oui, la mort n'étoit rien; vous me l'avez rendue épouvantable. Mais je détourne ma pensée d'un souvenir qui glace mon sang et qui me détache de vous. — Mon Dieu! je ne vous ai pas vu! je vous attendois, c'étoit un sentiment doux, lorsque M. le prince de Pignatelli[2] est arrivé. Sa présence me tue, le son de sa voix me fait frissonner de la tête aux pieds : je suis alternativement pénétrée de sensibilité et d'effroi; enfin, il agite mon âme au point de me faire oublier que j'aurois pu vous voir. Il ne m'a quittée qu'à dix heures, et j'ai été depuis dans un abattement dont vous seul pouvez me tirer.

1. Bordeu, sans doute, médecin de mademoiselle de Lespinasse et de d'Alembert.

2. Second fils de Joachim-Athanase Pignatelli y Arragon, comte de Fuentès, l'ancien ambassadeur d'Espagne à la cour de France. Voltaire, à l'occasion d'une visite que lui fit, à Ferney, en juillet 1770, ce prince de Pignatelli, vante « sa supériorité d'esprit sur les jeunes gens de son âge ». (*Œuvres*, t. LXVI, p. 441.) On s'explique ainsi facilement l'émotion de mademoiselle de Lespinasse en présence de ce frère du marquis de Mora. C'est le même qui avait épousé, en juillet 1768, sa parente d'une autre branche des Pignatelli, Alphonsine-Louise-Julie-Félicie, fille de Casimir, prince Pignatelli, duc de Bisaccia, comte d'Egmont, frère de la duchesse de Chevreuse, et de Blanche de Saint-Séverin d'Aragon, née le 5 octobre 1751, et dont le père devenu veuf épousa, en 1756, la fille du maréchal de Richelieu, si connue sous le titre de comtesse d'Egmont.

Mon ami, avez-vous reçu la réponse à cette lettre charmante que vous aviez écrite hier matin? Quoique vous en disiez, vous aimez plus à plaire qu'à être aimé : je l'ai éprouvé; vous étiez si aimable alors! il me sembloit qu'il seroit si doux d'être aimée. Ah! que d'erreurs! et les regrets qui les suivront animeront le dernier souffle de ma vie. — J'ai reçu aujourd'hui un présent ravissant, et la manière dont on me l'a fait est si piquante et si originale, que je veux vous la dire. « *Je vous envoie ces C..... de R.....* qui vous plaisent tant, et que par conséquent vous garderez jusqu'à ce qu'ils ne vous plaisent plus du tout : j'apprendrai par là combien de temps il faut *pour que ce qui vous a plu vous déplaise.* »

Si ce tour-là vous paroît commun, je ne me connois ni en esprit ni en originalité : mais moi, je me sens bien bête pour répondre à cela; cependant, il faut au moins remercier. Répondez pour moi : ce mot que vous me ferez dire m'acquerra à jamais le pas sur madame de Sévigné : c'est la première fois que j'aurai senti du plaisir à usurper l'opinion, et à me parer des plumes du paon. Mon ami, plaisanterie à part, ayez de l'esprit pour moi. Vous comprenez que c'est un homme qui m'a fait ce présent; je ne lui ai jamais écrit, ainsi il ne comparera pas.

Bonsoir. Vous dînez demain avec des gens que vous connoissez peu; vous serez bien aimable, devinez pourquoi. Pour moi, je dîne chez madame la duchesse de Châtillon; je serai bien morte, et c'est ma faute : car on me disoit aujourd'hui : *Je vais souper avec elle; je n'en ai jamais tant de désirs que lorsque j'ai dîné avec elle;* cela veut dire qu'assez n'est point assez. Vous n'êtes pas assez heureux, vous, pour avoir ce mouvement : vous ressemblez bien plutôt *à ce malheureux qui n'aime rien.* — Mon ami, je veux mon dictionnaire et la lettre de madame d'Anville, et celle de madame de Boufflers, et les *miennes; et puis,* je veux vous voir. Si vous voulez éviter cette pernicieuse société, venez à une heure ou à cinq. — J'ai vu cette après-dînée vingt personnes. En vérité, je crois qu'en les jugeant sévèrement, elles valent presque autant que celles qui ont rempli votre journée. Mon ami, excepté dans un seul point, soyons toujours raisonnables et modérés, si cela est possible.

LETTRE CV

Sept heures, [15 mai] 1775.

Je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles : j'en avois besoin. J'avois tenté trois moyens d'en avoir, et je n'avois pas réussi. J'avois compté vous aller voir, mais j'ai attendu de savoir votre volonté, et vous ne me l'avez pas fait dire. Si vous aviez voulu me voir ce soir! mais je suis comme l'homme de l'Évangile, j'attends, il faut me dire de venir, et je viens[1]. En conséquence, dites-moi si vous voulez que j'aille chez vous demain à une ou à cinq heures; ce sera en allant ou en revenant de chez M. de Vaines[2]. Je crains que le mot que vous m'avez écrit ne vous ait fatigué.

Bonsoir. Si vous restez chez vous ce soir, comme je l'espère, vous auriez bien dû me le dire : mais apparemment vous n'aviez pas besoin que j'en fusse instruite; ainsi tout est bien.

M. d'Alembert vient d'avoir le plus grand succès à l'Académie. Il a lu l'éloge de Bossuet. M. de Duras[3] a fait

1. *Lazare*, *cdesdum foras*, saint Jean, xi, 42.

2. De Vaines, qui avait épousé, en 1768, la sœur de M. de Salverte, le fermier général. avait un des salons « les plus agréables du temps ». Diderot peint ainsi les deux époux : « C'est une des femmes ou plutôt des enfants les plus aimables qu'il soit possible de voir ; de la raison, de la vivacité, de la naïveté avec un peu de réflexion, une figure assez agréable, tout plein de talents... M. de Vaines commence à perdre ce ton léger et charmant qu'il tenait du grand monde... Je lui soupçonne plus d'ambition qu'il n'en montre. » (Diderot, *Mém. et Corr.*, 1834, t. III, p. 82, 167.)

3. Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras, né le 19 décembre 1715, fils de Jean-Baptiste et d'Angélique-Victoire de Bournonville, ambassadeur à Madrid en 1752, troisième maréchal de Duras, mort en 1789. Il fut reçu à l'Académie française en remplacement de Belloi le 15 mai 1775, le même jour que le chevalier de Chastellux. « Son discours a paru noble, simple et d'un ton parfaitement convenable; il est fort court, comme il devait l'être. M. de Buffon a répondu aux deux récipiendaires... On a cru voir dans les discours de M. de Buffon une vieillesse déjà marquée; cependant on reconnoît quelquefois l'ongle du lion... D'Alembert a lu l'éloge de La Motte et celui de Bossuet : le premier, trop semé d'épigrammes et de petits traits, défauts qui se retrouvent dans presque tous les éloges qu'il a lus et qui les fait trop ressembler à des *Anas* faits par un homme d'esprit; le second est fort supérieur à l'autre et le meilleur de tous ceux qu'il a récités à l'Académie. Il y a de la noblesse et même quelque onction, qualité rare chez l'auteur qui est, en général, plus spirituel qu'intéressant, et qui a plus de précision que de charme. » (La Harpe, *Corr. litt.*, t. I, p. 165.)

un discours qui est fort applaudi, exact, noble, simple et délicat. J'ai là un détachement de l'Académie. J'enverrai chez vous demain à huit heures, et M. d'Alembert ira à dix ou onze : pour moi je n'irai pas si vous ne me dites point d'y venir. Adieu. — Dormez cette nuit, reposez-vous, calmez-vous, et oubliez, s'il le faut, tout ce qui souffre.

LETTRE CVI

Minuit, [mai] 1775.

Faites-moi dire, ou si vous en avez la force, dites-moi comment vous avez passé la nuit ; j'espère que ce sera sans fièvre. Je viens de voir, dans mes livres, que la *camomille romaine* ne vous empoisonnera pas : elle est adoucissante, et on en fait usage dans les coliques ; dites-moi donc à présent si elle vous a soulagé. — Le mariage vous fera des merveilles : l'intérêt de votre femme, celui de tout ce qui vous entourera vous forcera à mieux soigner votre santé. Vous jouissiez déjà aujourd'hui de la douceur du ménage ; vous avez bien fait de ne le pas quitter pour l'Opéra : c'étoit les limbes. Cette musique a les pâles couleurs : il faut que mon ami Grétry s'en tienne au genre doux, agréable, sensible, spirituel, c'est bien assez ; et quand on est bien fait dans sa petite taille, il est dangereux et sûrement ridicule de monter sur des échasses[1]. On tombe sur le nez, et les passans rient. Vous remarquerez que ce n'est point en contradiction, mais bien en confirmation de mon engoûment pour *Zémire et Azor*, pour l'*Ami de la Maison*, pour la *Fausse Magie*,[2] etc., etc., que je vous parle ainsi.

Je ne sais si vous avez eu de ces instructions ; elles ne se vendent pas, ainsi je vous en envoie. J'ai reçu aujourd'hui deux lettres qui m'ont bouleversée, mais qui ont rempli mon âme. Figurez-vous quelles dates : *Madrid*, 3 *de mai* 1774. *En montant en voiture pour vous voir* ; et l'autre *de Bordeaux*, 23 *mai* 1774. *En arrivant, et presque mort*. Et je les reçois un

1. Il s'agit de *Céphale et Procris*, ballet héroïque de Marmontel et de Grétry, représenté pour la première fois à l'Opéra le 2 mai 1775.

2. Opéras comiques de Grétry, représentés pour la première fois en 1771, 1772 et 1775.

an après leur date ! cela me paroît tenir du prodige. Il semble que ce soit un nouvel avertissement. Cela me trouble, cela m'occupe. Je réponds *oui*, et cependant je remercie le Ciel qui m'a laissée vivre pour recueillir encore ce qu'il y avoit de plus cher et de plus sacré pour moi dans l'univers.

Vous gardez votre chambre, ainsi il vous sera moins importun de chercher et de rassembler mes lettres. En grâce, ne me refusez pas ce moment de soin; soyez assuré que je n'abuserai pas de votre bonté.

Je compte sortir demain à midi, et rentrer à quatre heures pour ne plus sortir. Je ne me permets pas de désirer de vous voir. Ce que je veux, de préférence a mon plaisir, c'est votre bonheur, votre volonté, et même votre fantaisie, tant je me rends facile !

LETTRE CVII

1775.

Vous me faites mal, vous m'affligez, vous me tourmentez, et puis vous dites que je me suis accoutumée à trop de sévérité avec vous. Ah ! mon Dieu ! je ne vous passe rien ? Mon ami, comment osez-vous prononcer ces mots ? mais je vous pardonne ; et quoique vous ne soyez pas trop bien avec moi, il s'en faut bien que vous y soyez aussi mal que j'y suis moi-même. Je suis troublée, agitée, et d'une inconséquence qui va jusqu'à l'égarement. Je ne sais ce qui résistera le plus longtemps, de ma tête, ou de ma vie ; mais il est impossible de supporter un état aussi violent. Si je vous disois tout, je vous ferois peur, vous me haïriez. Ah ! que je suis souffrante, que je suis malheureuse ! que je regrette que je crains l'avenir ! mais il ne tient qu'à moi. Adieu, mon ami. Ma tête, mon âme sont renversées : je ne puis plus me calmer ; et, dans le trouble où je suis, je ne sais si je vous aime. — Voilà ce billet de l'Académie [1]. — Vous devriez aller dîner chez madame la duchesse d'Anville ; on se met à table à une heure, et tout le monde va à l'Académie. M. de Condorcet y sera ; il a passé la soirée avec moi hier, ce sera de même aujourd'hui : mais demain j'espère

1. Pour la réception du duc de Duras, qui eut lieu le 15 mai.

qu'il n'aura pas tant de bonté ; et vous en aurez, vous, assez pour venir le matin me dire si je puis compter sur vous le soir.

LETTRE CVIII

Onze heures du soir, [15 mai] 1775.

Eh! mon Dieu! non, je n'ai pas été à l'Académie : je voulois vous voir pendant la séance, et vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu des gens enivrés de plaisir, et j'étois pénétrée de tristesse, j'étois inquiète. Vous souffriez, et vous n'aviez pas besoin de me voir : voilà ce que je sentois, et j'entendois mal tout ce qui se disoit autour de moi. — M. d'Alembert vous contera son succès, il vous dira le plaisir vif qu'il a eu de faire applaudir l'archevêque de Toulouse jusqu'au transport[1] ; l'archevêque en a pleuré de joie et de reconnoissance. J'aime ce mouvement ; c'est à coup sûr un des momens le plus heureux de sa vie. J'en suis bien aise, mais c'est de la pensée seulement : car mon âme souffre, et le plaisir n'y peut plus pénétrer. Mon ami, vous y avez mis le dernier sceau de la douleur, mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler. — Dites-moi des nouvelles de votre nuit : je voudrois bien qu'elle eût été bonne. Au moins êtes-vous sans fièvre? et voudrez-vous que je vous voie à une heure ou à cinq? dites ; mais ne vous contraignez pas surtout.

1. A propos de la charité chrétienne de Bossuet, qui prodiguait les consolations aux plus humbles fidèles de son diocèse, et à qui « l'étude de l'Évangile avait appris que pour un prélat l'obligation de toutes les heures est d'ouvrir ses bras à tous ceux qui souffrent et d'essuyer leurs larmes », d'Alembert avait ait cette allusion à Lomenie de Brienne, archevêque de Toulouse et membre de 'Académie depuis 1770 : « Avec quelle satisfaction l'évêque de Meaux n'eût-il pas vu ces principes si éloquemment exposés dans la lettre qu'un prélat écrivoit à ses curés sur le fléau qui désolait alors la province du Languedoc ; ouvrage dicté par l'humanité la plus tendre, la bienfaisance la plus active et la religion a plus éclairée. (*Œuvres*, 1805, t. VII, p. 287.)

LETTRE CIX

Une heure après minuit, 1775.

Non, mon ami, je ne me coucherai point sans vous faire partager l'estime, le respect et l'enthousiasme dont je suis pénétrée et exaltée. Ah ! que cela est beau, que cela est vertueux, que cela est noble ! que je me sens d'admiration pour *Marc-Aurèle* [1], et d'estime pour son vertueux panégyriste ! Il faut absolument que le Roi le lise : j'ai déjà agi pour cela ; j'espère que mon vœu sera rempli, et en vérité, ce n'est pas pour M. Thomas que je le souhaite. L'excellent homme n'a besoin que des jouissances que lui donne sa vertu. Vous croyez bien que je viens de lui dire *deux mots* sur cet éloge. Mon ami, ma mort seroit arrêtée pour demain, que je sentirois encore le besoin d'honorer, de chérir les talens et la vertu. Croyez-moi folle si vous voulez : c'est du moins le genre de folie dont étoit animé ce que j'ai adoré pendant huit ans. Ah ! je sens avec déchirement ce que dit Montaigne : il me semble quand je sens, quand je jouis seule, *que je lui dérobe sa part.*

Bonsoir. A demain, vers une heure et demie, au plus tard, vous me rendrez cet éloge ; je ne veux pas m'en séparer. Mon Dieu ! j'ai été de même aujourd'hui de votre pensée, rien ne pouvoit m'en détourner. Oh ! que je serois malheureuse, si mon âme se tournoit tout entière de ce côté-là ! il me faudroit du courage pour m'arracher à ce que je vais perdre pour jamais. Adieu. Puissent ces affreuses pensées ne pénétrer jamais jusqu'à votre âme !

LETTRE CX

[Mai], minuit, 1775.

Le voilà donc signé cet arrêt ! Dieu veuille qu'il ait prononcé aussi sûrement pour votre bonheur qu'il a prononcé sur mon sort ! Mon ami, je ne puis plus soutenir ma pen-

1. Le célèbre éloge de Thomas, lu à l'Académie en 1770, ne fut imprimé qu'au mois de mai 1775, après que la défense d'imprimer eut été levée.

sée. Vous m'accablez, il faut vous fuir pour retrouver la force que vous m'avez ôtée. Adieu ! puissiez-vous être toujours assez occupé et assez heureux pour perdre jusqu'au souvenir de mon malheur et de ma tendresse ! Ah ! ne faites plus rien pour moi : votre honnêteté, vos bons procédés ne font qu'irriter ma douleur ; laissez-moi vous aimer et mourir.

LETTRE CXI

Mardi, 21 mai, onze heures du soir, 1775.

Eh ! mon Dieu ! suivez votre dépit, partez : j'ai besoin de repos, vous me troublez ; je suis mécontente de vous. Je me hais ; j'ai des remords. Ah ! pourquoi vous ai-je connu ? Je n'aurois qu'un malheur, ou plutôt je n'en aurois plus. Je serois délivrée d'une vie que je déteste, et à laquelle je ne suis retenue que par un sentiment qui met mon âme à la torture. — Ce que j'ai fait aujourd'hui ? ce que j'ai pensé ? ce que j'ai senti ? [1] hélas ! je ne vous ai pas vu, je n'ai donc connu que le regret, la douleur, et le désespoir de vous craindre et de vous désirer. Adieu. Ne me voyez point ; j'ai l'âme bouleversée, et vous ne me calmez jamais. Vous ne connoissez ni le tendre intérêt qui console et qui soutient, ni cette bonté et cette vérité qui inspirent de la confiance, et qui rendent au repos une âme blessée et affligée profondément. Ah ! que vous me faites mal, que j'ai besoin de ne

1. Mademoiselle de Lespinasse traversait, en effet, une crise bien douloureuse pour sa passion : le mariage de M. de Guibert. Voici comment celui-ci a noté les sentiments qu'il éprouvait alors : — « 1er juin 1775, jour de mon mariage, commencement d'une vie nouvelle, frémissement involontaire pendant la cérémonie ; c'étoit ma liberté, ma vie entière que j'engageois. Jamais tant de sentimens et de réflexions n'ont fatigué mon âme. Oh ! quel abisme, quel labyrinthe que le cœur de l'homme ! Je me perds dans tous les mouvemens du mien ; mais tout me promet le bonheur : j'épouse une femme jeune, jolie, douce, sensible, qui m'aime, que je sens faite pour être aimée, que j'aime déjà. » — « Du 1er au 8. — Jours passés comme un songe. C'en est un, en effet, pour moi, que cet état nouveau : amour, amitié, candeur, amabilité de ma jeune femme. Son âme se développe chaque jour à moi : je l'aime, je l'aimerai ; je crois fermement que je serai heureux. Je la quitte avec regret. » (*Voyages en France*, Paris, 1806, in-8, p. 5 et 6.)

vous plus voir ! Si vous faites bien, partez demain après dîner Je vous verrai le matin, c'est bien assez.

LETTRE CXII

Samedi, 1er juillet 1775, avant la poste.

Le trouble et l'agitation de mes idées et de mon âme m'ont privée longtemps de l'usage de mes facultés. J'éprouvois ce que dit Rousseau, qu'il y a des situations qui n'ont ni mots ni larmes. J'ai passé huit jours dans les convulsions du désespoir : j'ai cru mourir, je voulois mourir, et cela me paroissoit plus aisé que de renoncer à vous aimer. Je me suis interdit les plaintes et les reproches ; il me sembloit qu'il y auroit eu de la bassesse à parler de mon malheur à celui qui le faisoit volontairement. Votre pitié m'auroit humiliée, et votre insensibilité auroit révolté mon âme ; en un mot, je sentois que, pour conserver quelque mesure, il falloit garder le silence et vous attendre. Peut-être me trompois-je : mais je croyois que, dans cette circonstance, vous me deviez quelques soins : et sans vous supposer ni beaucoup de tendresse, ni beaucoup d'intérêt pour moi, je croyois devoir compter sur ce que l'honnêteté et mon malheur vous prescrivoient. J'attendois donc ; et au bout de plus de dix jours d'absence, je reçus du château de C.... [1] un billet qui est un chef-d'œuvre de froideur et de dureté. J'en fus indignée, j'en conçus de l'horreur pour vous, j'en eus bientôt pour moi, lorsque je vins à considérer que c'étoit pour vous (pardonnez-le-moi), oui, que c'étoit pour vous que je voyois si cruel, que j'avois pu me rendre si coupable envers ce qu'il y a jamais eu de plus digne d'être aimé. Je m'abhorrois ; la vie ne me paroissoit plus supportable, j'étois déchirée par la haine et par les remords ; et, dans mon désespoir, j'arrêtai avec moi-même le jour, le

1. De Courcelles. La terre de Courcelles avait appartenu au poëte dramatique Dancourt, qui s'y était retiré, et y était mort en 1725, la laissant en héritage à sa fille cadette, Maria-Anne, surnommée *Mimi* Dancourt, née vers 1685, et qui, retirée du théâtre en 1728, avait épousé Samuel Boutinon des Hayes, fils d'un lieutenant-général d'artillerie, et mourut en 1790, âgée de quatre-vingt quinze ans. Elle a appartenu depuis au maréchal Macdonald.

moment où je me délivrerois du poids qui m'accabloit. Je fixai la mort, elle étoit le terme de tous mes maux. Il faut que ce moment terrible fasse taire toutes les passions : car, dès ce moment-là, je me sentis froide et calme. Je me promis de ne plus ouvrir vos lettres ; je voulois ne plus m'occuper que de ce que j'avois aimé ; mes derniers jours devoient être employés à adorer ce que j'ai perdu : et, en effet, je ne fus plus poursuivie par votre pensée. Cependant, s'il m'arrivoit d'avoir quelques instans de sommeil, je me réveillois avec effroi par le son de ces horribles mots : *vivez, vivez ; je ne suis pas digne du mal que je vous fais.* Non, non, m'écriai-je, vous n'étiez pas digne d'être aimé ; mais, moi, il falloit que j'aimasse éperdûment pour devenir aussi coupable. Vous avez eu la cruauté de me retenir à la vie, et de m'attacher à vous. Sans doute que c'étoit pour me rendre la mort plus nécessaire. Ah ! que vous me paroissiez cruel, qu'il m'en coûtoit peu pour m'éloigner de vous et pour renoncer à la vie ! Mais pourquoi mourir, me disois-je quelquefois, en retournant sur moi, et en me sentant aimée et entourée de gens qui voudroient faire ma consolation et mon bonheur ? Pourquoi faire croire à l'homme que je hais, que je n'ai pu vivre sans l'aimer ? En mourant, ce ne seroit pas même m'en venger. Je sentois mon âme se fortifier en m'éloignant de vous. J'étois dans cette disposition à l'arrivée du paquet adressé à M. de Vaines. Il me ramena à un mouvement plus doux ; il fallut bien l'ouvrir, puisqu'il contenoit l'éloge de Catinat. Je ne sais si c'est foiblesse, ou délicatesse, mais je me persuadai que, quoique je ne vous dusse plus rien, je ne pouvois pas vous refuser des soins dans une affaire pour laquelle vous vous en étiez rapporté à moi[1]. Je pensai que mon ressentiment ne devoit pas me permettre de manquer à un procédé qui m'étoit imposé par la confiance que vous m'aviez marquée. Ce fut donc par morale que j'ouvris ce paquet. J'y vis votre lettre ouverte, je la lus : elle étoit honnête, mais froide ; elle auroit pu être sensible, et alors j'aurois peut-être eu à combattre ma résolution : elle fit mieux, elle m'y confirma. Je continuai mes soins pour votre *Éloge*[2], et je jouissois

1. Édit. originale (1809) : *pour* une affaire *de* laquelle vous...
2. Elle les lui continua, en effet, comme le prouve ce passage de La Harpe : « Au sortir d'une séance où l'on venait de lire les deux discours en concur-

avec une sorte de plaisir du genre d'intérêt qui m'animoit. Ce n'étoit pas vous, ce n'étoit pas mon sentiment que je satisfaisois, c'étoit mon orgueil que je contentois. J'ai donc assez de force, me disois-je, pour obliger, pour servir ce que je hais et ce qui m'a fait mal; et par la manière que j'y mettrai, je suis sûre qu'il ne me sera pas obligé. Cette pensée soutenoit mon courage : je me sentois tant de force contre vous, que je relisois votre lettre; et loin que mon âme s'en amollît, elle devenoit plus forte, en voyant le peu d'intérêt et de regret que vous me montriez. Je la jugeai sans passion : car elle ne m'irritoit point; elle me prouvoit seulement que j'avois pris le seul parti raisonnable. Je continuai donc à agir pour le succès de votre affaire, et j'y mis tant d'activité, que l'on pouvoit me croire animée du plus vif intérêt. — Je reçus votre billet de Bordeaux[1]; je pensai que je ne devois pas en craindre l'effet, et qu'au contraire, vous me donneriez de nouveaux motifs de m'éloigner de vous. Je l'ouvris donc avec empressement : il étoit court, et quoique dénué de sentiment, il me montroit

rence pour ce prix (l'*Eloge de Catinat*), celui de Guibert et le mien, M. de Saint-Lambert alla chez elle, et, en lui rendant compte de l'effet qu'avoit produit sur lui cette lecture, il ne lui cacha pas la préférence qu'il donnoit à mon ouvrage, et la justifia comme il était capable de le faire. *Direz-vous tout cela, monsieur, à l'Académie, lorsqu'il s'agira de prononcer? — Oui, mademoiselle, c'est mon devoir*. Elle ne répondit pas un mot, mais des larmes tombèrent de ses yeux. Le silence et les larmes n'étaient que louables; mais ces mots : *Direz-vous tout cela?* ont grand besoin d'excuse. » (*Corr. littér.*, t. I, p. 386.)

1. Parti de Courcelles le 8 juin 1775, huit jours après son mariage, M. de Guibert s'était rendu à Libourne, où il allait rejoindre son régiment, par Gien, Argent, terre de M. Dupré de Saint-Maur, intendant de Bourges; d'Aubigny, « petite ville et terre au duc de Richemont »; Neuvi, où M. du Buat, ancien ministre de France à Dresde, se livrait, avec peu de succès, à des essais d'économie rurale allemande; Vierson, où il déplore le mauvais état des forêts du roi; Châteauroux, Limoges, Thiviers, Mussidan, Libourne, où il soupe avec les officiers de la légion corse et dont il trouve les casernes trop belles; Fronsac, où il visite le pavillon bâti par Richelieu, d'où l'on a « la plus belle vue du monde », mais qu'il dédaigne parce qu'il « aime être de plein-pied avec la nature. » C'est dans les loisirs que lui laissait la garnison de Libourne qu'il alla souvent visiter Bordeaux, où il fréquenta particulièrement sa tante, madame de La Graulet, le président de Verthamont, « homme instruit, grand partisan des économistes »; M. de Goderville, ancien capitaine de cavalerie, dans le château duquel, à Puy-Guilleri, Henri IV avait couché la veille de la bataille de Coutras; l'architecte Louis, en train de construire le célèbre théâtre de cette ville, et auquel il propose de substituer aux statues des Muses celles des plus célèbres auteurs français. (*Voyages de Guibert en France et en Suisse*. Paris, in-8°, p. 6-35.)

un regret qui tenoit à l'honnêteté ; je n'en fus pas touchée, mais j'en fus plus calme. Tant mieux, s'il est honnête, me disois-je ; s'il peut me paroître moins coupable, j'en serai moins humiliée. Mon âme n'a pas besoin de le haïr, c'étoit un tourment pour elle. L'indifférence me rendra au repos, et cette disposition me remettra peut-être en état de jouir des consolations qui me sont offertes. Il faut m'abandonner aux soins de l'amitié, il faut répondre à des gens que j'aurois dû rebuter ; il faut leur plaire, et cette occupation me détournera des pensées qui flétrissent et abattent mon âme depuis si longtemps. D'après ces réflexions, je me prescrivis une conduite, à laquelle j'ai été jusqu'ici assez fidèle, et qui me réussit bien. Je mène une vie plus dissipée ; je me livre à tout ce qui se présente ; je suis toujours environnée de gens qui m'aiment, qui tiennent à moi, non parce que je suis aimable, mais parce que je suis malheureuse. Ils me font l'honneur de croire que je suis restée abîmée par la perte que j'ai faite ; ils semblent jouir de l'effort que je me fais pour guérir : ils me savent gré de mon courage, ils m'en louent, ils se plaisent avec moi : ils m'enlèvent pour ainsi dire à ma douleur, en ne me laissant pas un instant à moi-même. Oui, je le vois, le plus grand bien, le seul bien est d'être aimé, c'est le seul baume d'un cœur déchiré. Mais rien, je le sens, rien dans la nature n'éteindra le sentiment qui a fait toute mon existence pendant tant d'années. Le besoin de me délivrer du tourment que vous m'en causez me fera rechercher des ressources que j'avois rejetées. Enfin, je l'espère, je le sens, une volonté bien éclairée, bien absolue a plus de pouvoir que je ne l'avois cru. Vingt fois j'avois eu le mouvement de me séparer de vous; mais je n'avois jamais été de bonne foi avec moi-même : je voulois bien ne plus souffrir ; mais je n'avois jamais pris les moyens de guérir : vous m'en avez fourni un bien puissant, à la vérité. Votre mariage, en me faisant connoître votre âme, a repoussé et fermé la mienne à jamais. — Oh ! non, ne croyez point que je suive vos conseils, et que je prenne mes modèles dans les romans de madame Riccoboni[1] : les femmes que la légèreté égare peuvent, en effet,

1. Marie-Jeanne Laboras de Mézières, dame Riccoboni, auteur aimable, mais un peu maniérée, de *Fany Butler* (1757), des *Lettres de Catesby* (1759), d'*Ernestine* (1779), née en 1714, morte en 1792.

se conduire d'après des maximes et des principes de roman. Elles se font illusion ; elles croient être douces et généreuses, lorsqu'elles ne sont que froides, basses et méprisables : elles n'ont point aimé, elles ne sauroient haïr ; en un mot, elles ne connoissent que la galanterie, leur âme n'a pu atteindre à la hauteur de l'amour et de la passion ; et madame Riccoboni elle-même n'a pu s'y élever, même par l'imagination. Mon Dieu ! que je fus blessée de ce rapprochement que vous faisiez de mon malheur à cette situation de roman ! que vous me parûtes froid et peu délicat ! que je me trouvai supérieure à vous, en me sentant capable d'une passion que vous ne pouviez pas même juger ! Mais il faut terminer cette longue lettre qui vous mettra en état de mieux apprécier ma position actuelle. Je vous ai rendu compte de tout ce que j'ai éprouvé : j'y ai mis la même vérité que j'ai toujours eue avec vous ; et par une suite de cette vérité qui m'est sacrée, je ne vous dirai point que je désire votre amitié, ni que j'en ai pour vous : ce sentiment ne peut avoir de douceur et de charme que lorsqu'il est fondé sur la confiance. Adieu. Souffrez-moi le mouvement d'orgueil et de vengeance qui me fait trouver du plaisir à vous prononcer que je vous pardonne, et qu'il n'est plus en votre pouvoir de me faire connoître la crainte, sous quelque rapport que ce puisse être.

Je joins ici trois lettres que je vous prie de relire : ce n'est pas que je prétende, ni que je veuille vous inspirer ni regret ni intérêt ; mais je veux que vous frémissiez une fois de tous les maux que vous m'avez causés. J'exige (et votre conscience vous dira que j'en ai le droit) que vous me renvoyiez ces lettres sous l'enveloppe de M. de Vaines, et avec une double adresse, par le courrier qui suivra celui où vous les aurez reçues.

LETTRE CXIII

Lundi au soir, 3 juillet 1775.

A l'arrivée du courrier de samedi, je venois de vous écrire un volume, et je ne vous en ferai pas grâce, quoique votre lettre m'ait fait changer, non pas de façon de penser,

mais de manière de sentir. Cependant je restai confondue en lisant que vous n'aviez que l'*apparence* d'être coupable envers moi, et que mon *malheur* fondoit votre *indulgence;* et c'est vous qui prononcez ces mots, et c'est moi que votre injustice fait mourir de douleur! Ah! mon Dieu! où trouver la force dont j'aurois besoin? Mon âme ne peut plus s'arrêter, se fixer à rien. Je ne vous hais pas, je passe ma vie à vous condamner, à souffrir, à maudire la vie à laquelle vous m'avez garrottée. Ah! pourquoi vous ai-je connu? pourquoi m'avez-vous rendue si coupable? Et vous prononcez froidement que je suis *malheureuse!* Rien ne vous avertit donc que c'est vous qui avez rendu mon malheur irrévocable, et vous osez nommer le silence du désespoir, *un détestable caprice!* Hélas! je vous ai aimé avec tant d'abandon, mon âme a été tellement enlevée à tout autre intérêt que celui de ma passion, qu'il est inouï que vous appeliez *caprice* le mouvement qui m'éloigne de vous. Quoi! vous n'avez pas même la langue du sentiment qui m'anime? Au moment même où vous paroissez vouloir me ramener, vous blessez mon cœur, vous meurtrissez mon âme par vos expressions. Prenez garde que ce ne soit manquer de délicatesse que de vous plaindre de moi, lorsque je suis accablée par vous. Ce n'est, dites-vous, ni le dépit, ni la reconnoissance qui vous inspire, c'est le sentiment le plus tendre. Ah! s'il étoit vrai, serois-je au comble du malheur? Non, vous vous méprenez, je le crois: car sans partager mon sentiment, sans avoir même besoin d'être aimé autant que j'aime, il vous en coûte un peu pour renoncer à être le premier, l'unique objet d'une âme active et passionnée, qui met, sinon de l'intérêt, du moins du mouvement dans votre vie. Oui, l'homme le plus dissipé et le plus agité sent encore du vide lorsqu'il cesse d'être aimé par une âme assez forte pour souffrir, et assez sensible pour tout pardonner. Je n'étois pas assez généreuse ou assez froide pour vous pardonner le mal qui me déchire; mais j'avois eu assez de raison pour chercher le calme dans le silence. Mon âme étoit si malade, que j'espérois que le besoin de repos me ramèneroit doucement à l'indifférence. Je ne croyois pas impossible qu'en cessant de vous voir et de vous parler, vous perdissiez enfin le pouvoir que vous avez d'égarer ma raison et de bouleverser mon âme. Eh! bon Dieu! que voulez-vous faire de cet ascendant? Sans doute le malheur de ma vie et le trouble

de la vôtre : il faut un excès d'amour-propre que je ne saurois exciter, pour vouloir entretenir un sentiment qu'on ne peut pas partager. Vous savez bien que mon âme ne connoît pas la modération : ainsi c'est me condamner aux tourmens des damnés, que de vouloir m'occuper de vous. Vous voudriez l'impossible, que je vous aimasse, et que *ma raison* réglât tous mes mouvemens ; cela est-il dans la nature? Il n'y a que les sentimens qu'on fait avec sa tête qui puissent être parfaits; et vous savez si je sais rien feindre, si je peux rien usurper, si je voudrois devoir le bonheür de toute ma vie à une conduite qui ne me seroit pas dictée par la tendresse de mes sentimens, ou par la violence de ma passion. Vous le savez, vous le voyez, je n'ai pas même l'usage de mon esprit avec ce que j'aime. Mais c'est trop vous parler de moi. C'est de vous que je veux savoir tout ce que j'ignore depuis si longtemps : vous me devez compte de vos pensées, de vos actions, de vos sentimens ; oui, j'ai droit à tout cela. Comment pouviez-vous vous arrêter, lorsque vous m'écriviez? Et vous dites que *votre cœur et votre esprit étoient pleins!* avec qui vous livrerez-vous? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui puisse vous entendre mieux que moi? — Sur ce que vous m'avez dit du *Connétable*, j'ai envoyé chez M. le maréchal de Duras, qui a répété que le *Connétable* seroit joué[1], que vous auriez un congé pour la fin du mois, que vous iriez, au mois de septembre, à Metz, finir le temps de votre service. Il vous a écrit tout cela le dernier courrier, et je vous le répète pour ma propre satisfaction. Vous aviez donc trop *présumé de mon zèle*, et de je ne sais plus quoi! Que vous êtes ingrat! s'il eût dépendu de mon honneur et de ma vie, je n'y aurois pas mis autant d'activité. Il y a au concours quinze éloges[2] de Catinat; mais il n'y en a qu'un qui m'inquiète. Je dois le lire demain, et je vous promets de vous envoyer mon ju-

1. A la cour, le 26 août, pour les fêtes du mariage de madame Clotilde. La Harpe se trouva là aussi en rivalité avec Guibert. « Vous savez, écrivait-il au grand duc Paul, que j'ai lu *Menzicoff* à la reine. M. de Guibert n'a rien eu de plus pressé que de lui lire son *Connétable*, et cela n'a pas été difficile à obtenir. » (*Corr. litt.*, t. I, p. 144.) La jeune femme de M. de Guibert, qui par sa grâce avoit beaucoup plu à Marie-Antoinette, ne fut pas, paraît-il, étrangère à l'intérêt que la reine prit à la représentation du *Connétable*, et surtout à sa reprise à la fin de l'année. (*L'Espion anglais*, 1770, t. III, p. 276.)

2. Parmi ces quinze éloges, on connaît ceux de Guibert, de La Harpe, de l'abbé d'Espagnac, de l'abbé du Rouzeau.

gement *cacheté* : nous verrons si je me rencontrerai avec l'Académie. Pour juger sainement, je ferai abstraction de *haine* et d'*amour*, et puis vous verrez si j'aurai de l'esprit.— N'avez-vous pas repris *les Gracques?* et quoique toute ambition soit éteinte en vous, n'espérez-vous pas que cet ouvrage ajoutera beaucoup à votre réputation? — M. de Vaines doit vous envoyer tous les originaux du travail que vous avez fait pour M. Turgot. N'allez pas croire que j'ai oublié le mémoire de M. Dn...., je l'ai envoyé sur-le-champ; j'ai écrit avec plus d'intérêt que je n'en mettrai jamais à moi et à ma fortune. J'ai prié qu'on ne me répondît pas sur-le-champ, parce qu'il n'y a que les refus qui soient si prompts. Enfin, *Monsieur*, j'ai pensé que *je serois* un de vos amis, et cette pensée ne m'a pas permis de rien omettre pour réussir. — Que vous seriez ridicule, si vous n'étiez le plus aimable du monde! Votre lettre est un mélange de confiance dans mon sentiment, et de défiance *d'avoir jamais pu être aimé*, qui est trop plaisant; c'est un ton si poli, et puis c'est un ton si confiant! Cela me rappelle :

Philis, qu'est devenu ce temps, etc.[1].

Je ne sais pas si vous m'aimez, mais vous êtes presque aussi inconséquent que moi : est-ce que je vous entraînerois? si vous saviez tout ce que mon silence vous a fait perdre? et je n'entends pas par là les preuves de ma tendresse; mais votre curiosité auroit été si amusée, si intéressée! j'ai tant vu, tant entendu de choses depuis votre départ! Je me disois : Tout cela seroit plein de vie et d'intérêt pour moi, si je pouvois le lui communiquer; mais dès que je ne dois pas lui parler, ce n'est pas la peine d'écouter : et en effet, je me retirois dans mon âme, où je trouvois bien mauvaise compagnie, des remords, des regrets, de la haine, de l'orgueil, et tout ce qui peut faire prendre en horreur la vie. — Je veux que vous me disiez par quelle lettre vous avez *commencé;* je serois au désespoir, si c'étoit par celle-ci; vous ne liriez le reste que comme les gazettes de l'année dernière, et je vous aurai offensé, *j'espère;* je vous aurai révolté, vous m'aurez haïe, c'est quelque chose : mais la sottise, la foiblesse, c'est d'avaler sur-le-champ ce que je vous

1. Voltaire, *les Tu et les Vous*, épître à mademoiselle de Livri, devenue marquise de Gouvernet.

ai pourtant dit avec toute la vérité de mon âm
m'étoit échappé un mot, en vous mandant que vou
concours, mot que je me suis bien reproché.
comment appeler *mon ami* ce qu'on *hait* le plus d
ture? quelle réminiscence peut amener là? Cela
concevable. Est-ce donc que cette haine seroit le
anneau de la chaîne qui ne laisse pas un mouvem
berté aux malheureux qui ont été subjugués mal
Ah! vous n'avez point assez *d'esprit* pour concevo
qu'on souffre en aimant sérieusement un homm
mériteroit d'être aimé que par les femmes dont il
la vanité, sans occuper jamais l'âme. Voilà comme
voilà ce qu'on dit qui est aimable; et je ne sais c
avec tant d'agrément de part et d'autre, il arriv
dant de s'ennuyer à mourir au milieu de tous ces
Mon ami, oui, mon ami le plus cher à mon cœur,
plus mal ensemble : pardonnous-nous, nous avon
de quoi être indulgens; mais souvenez-vous que je
malade et bien malheureuse : si vous voulez que
aidez-moi, soutenez-moi; faites-moi oublier tout le
vous m'avez fait. Répondez-moi, il me revient un
Adieu, adieu. N'êtes-vous pas las?

LETTRE CXIV

Mardi, 4 juillet

J'en suis bien fâchée; mais, mon ami, pourquo
mandez-vous l'*impossible?* donnez-moi l'occasion
être utile dans ce que vous croirez juste, je vous
que cela se fera, et sans que je m'en mêle : vou
qu'à parler. Si vous saviez ce qu'il m'en coûte p
taire quelque chose qui me combleroit de joie, si
en étoit encore susceptible! mais c'est un bien,
plaisir qui contente ma réflexion, et qui fait joui
qu'il y a d'honnête et de sensible en moi. Oh! mo
vous étiez là, je ne serois pas discrète, car je vo
rois un secret que je dois garder. Il faut qu'on se
mon attrait pour vous, puisqu'en me disant l'im
du secret, on a ajouté : *mais pour tout le monde, po*

Guibert. J'ai ri de cette condition, et j'ai dit : Il n'est donc pas compris dans tout le monde? Non, non; il ne l'est pas pour *vous;* et vous voyez qu'on avoit bien raison, car il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse dire que je meurs de regret de ne pouvoir parler.

J'ai eu cet Éloge de Catinat, je vais le lire. Mon Dieu! que les passions ont une morale relâchée! Me voilà, en reconnoissance de la marque de confiance que me donne l'auteur [1], me voilà à désirer que son ouvrage soit bon, mais à ce degré qui ne permette pas le doute entre vous et lui. Mon ami, je vous dirai vrai, mais je ne vous réponds pas que ce soit la vérité : vous savez bien que je n'ai point de goût et bien peu de sens commun, ainsi vous jugerez mon jugement comme il le méritera. — Que dites-vous de ce torrent d'écriture? Ne seriez-vous pas mieux fondé à vous plaindre de l'excès que de la disette? Bonjour. Si je n'ai pas une lettre demain, il n'y a point de justice à attendre de vous.

LETTRE CXV

Jeudi, 6 juillet 1775.

Je n'ai point eu de vos nouvelles hier, mon ami. Vous vous êtes lassé de me parler, et moi je me suis trop tôt lassée de me taire : avec un peu plus de courage, tant de douleurs, tant d'efforts n'auroient peut-être pas été perdus. Mon Dieu! dites-moi, si vous le savez, comment cette torture finira? sera-ce la haine? l'indifférence, ou la mort qui m'en délivrera? Mon ami, je ne veux pas être généreuse à demi, je crois que je vous ai pardonné; ainsi je vais causer avec vous, comme si j'étois contente de vous. — Je vais vous dire que d'ici à peu de jours voici ce qui sera public : c'est que M. de Malesherbes a toutes les places de M. le duc de la Vrillière [2] : celui-ci donnera sa démission

1. La Harpe, très-probablement.

2. Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, né en 1721, guillotiné en 1794. Le 16 juillet 1775, il se démit de sa charge de président de la Cour des Aides, fut nommé ministre de la maison du roi, à la place du duc de la Vrillière renvoyé le 17, et se retira le 12 mai 1776, quelques jours avant Turgot, remplacé le 20 par M. de Cluny.

dans quelques jours; il a encore à faire une visite à l'assemblée du clergé qui doit lui valoir vingt mille francs. M. de Malesherbes donnera la démission de sa charge à la Cour des Aides, et M. de Barentin [1] le remplacera. Si vous saviez tout ce que M. de Malesherbes a mis d'honnêteté et de simplicité en acceptant cette place! vous redoubleriez d'estime, de goût et de vénération pour cet excellent homme. Oh! pour le coup soyez assuré que le bien se fera, et qu'il *se fera bien*, parce que ce sont les lumières qui dirigeront la vertu et l'amour du bien public. Jamais, non jamais, deux hommes plus vertueux, plus éclairés, plus désintéressés, plus actifs n'ont été réunis et animés plus fortement d'un intérêt plus grand et plus élevé. Vous le verrez : leur ministère laissera une profonde trace dans l'esprit des hommes. Tout ce que je vous dis là est encore un secret. Ce choix-là sera reçu avec transport du public; il y a quelques gens qui en enrageront, mais ils se tairont. Les intrigans auront bien peu de moyens, cela est bien touchant. Oh! le mauvais temps pour les fripons et pour les courtisans! n'y a-t-il pas bien de la délicatesse à faire cette distinction! cela s'appelle partager un cheveu en quatre.

A présent écoutez-moi, et tremblez : car je vais juger deux éloges de Catinat, qui seront, à ce que j'imagine, les deux seuls qui occuperont l'Académie. Les auteurs de ces deux éloges sont M. de Guibert et M. de la Harpe. M. de Guibert est auteur d'un excellent ouvrage de tactique et d'une tragédie : ces deux ouvrages l'ont fait connoître comme un homme plein de talens et d'esprit, et ils annoncent partout une âme élevée et pleine d'énergie. C'est d'après cette connoissance et la prévention qu'elle doit inspirer pour M. de Guibert que j'ai lu et jugé son éloge de Catinat. Vous connoissez M. de la Harpe mieux que moi, vous savez que c'est un excellent littérateur qui a beaucoup d'esprit, et surtout le goût le plus éclairé et le plus pur : voilà la justice que je lui rendois avant que de lire son éloge de Catinat. A présent écoutez ce que la présomption aveugle, sotte et bête a osé prononcer, et voyez si vous en serez irrité, ou si vous prendrez le parti de dédaigner *cet arrêt*. L'éloge de

1. Charles-Louis-François de Paule de Barentin, alors avocat général au Parlement de Paris, né en 1738, garde des sceaux en 1788, mort en 1819.

M. de la Harpe est écrit avec sa facilité ordinaire, mais avec une correction dont il s'est dispensé tant qu'il n'a pas eu M. de Guibert pour rival. Son style est à la fois facile et élevé : il est si rare de réunir ces deux mérites, du moins à ce point, qu'il me semble qu'on pourroit dire qu'il écrit en prose comme Racine écrit en vers. Cet ouvrage est d'un homme de lettres qui a un esprit juste et sage, une âme douce, honnête et élevée. Il y a une foule d'expressions heureuses, de choses touchantes, d'idées fines exprimées avec clarté et avec noblesse; mais ce n'est que l'ouvrage d'un excellent écrivain, d'un homme de beaucoup d'esprit. — Celui de M. de Guibert me paroît l'ouvrage d'un homme supérieur, qui a plus que de l'esprit, c'est du génie. Aucun des deux n'est philosophe, l'un, parce qu'il ne pense pas assez froidement, l'autre, parce qu'il ne pense pas assez profondément : mais l'âme de M. de Guibert juge les hommes et les événemens avec tant de hauteur et d'énergie, qu'on aime mieux être entraîné par elle qu'éclairé par un philosophe. La partie militaire est si bien traitée dans M. de Guibert, que les plus ignorans se croient, en le lisant, en état d'apprécier le mérite de Catinat. Cette partie dans M. de la Harpe est obscure, fatigante et fort ennuyeuse. En lisant M. de la Harpe, on est agréablement occupé, et quelquefois touché : on estime le talent de l'auteur. En lisant M. de Guibert, je sens mon âme s'agrandir, se fortifier, prendre une activité, une énergie nouvelles; mais quelquefois il passe la mesure; son style n'est pas toujours assez clair et assez concis; il manque quelquefois d'harmonie, on y trouve des expressions trop hasardées. Si on accordoit le prix à l'art d'écrire, à l'éloquence de style, à l'ouvrage le mieux fait, il faudroit, je crois, couronner M. de la Harpe; mais si on le donnoit à l'éloquence de l'âme, à la force et à l'élévation du génie, à l'ouvrage qui produira le plus grand effet, il faudroit couronner M. de Guibert. Si je ne connoissois pas les auteurs, je passerois ma vie à désirer, ou à regretter de n'être pas l'amie de M. de Guibert, et je ne m'informerois seulement pas si M. de la Harpe vit à Paris. Mon ami, je meurs d'impatience que vous soyez à portée de juger mon jugement; mais je vous demande votre parole d'honneur que vous n'en ferez part à personne, pas même à ce qui vous est le plus cher; je ne veux pas avoir le dégoût, ou la *gloire* que m'a causé le jugement des deux éloges de

La Fontaine [1]. Mon ami, je n'ai ni amour-propre, ni prétention avec vous. Il m'est commode d'être bête, et je me laisse aller; mais avec les autres, je ne me gêne pas : car je n'en ai plus la force. Je ne leur parle point, je me contente de dire : cela est bon, cela est médiocre ou mauvais, et je me garde bien de me fonder en raison; à coup sûr, cela m'ennuieroit autant que je les ennuierois. Et qu'importe d'avoir de l'esprit avec ceux qui ne vont pas à mon âme? c'est bien moi qui suis éteinte. Mon âme est encore animée par le malheur, mais elle est restée sans chaleur; j'ai perdu ce qui m'échauffoit, ce qui m'éclairoit, ce qui m'exaltoit : il ne me reste que des souvenirs qui couvrent de crêpe tous les objets. O mon ami, M. de Mora n'est plus, et vous m'avez empêchée de le suivre! par quelle fatalité vous ai-je inspiré un intérêt qui m'est devenu si funeste?

Vendredi, 7 juillet.

J'oublie de vous dire que M. de Sartine doit entrer au conseil [2] : c'est pour le consoler. Je vous disois, il y a quelques jours, que j'étois environnée de mes amis; mais depuis deux jours, c'est une désertion entière : les inspections, les régimens, les terres, les eaux m'ont tout enlevé. Cependant l'ambassadeur de Naples me reste, et je le vois tous les jours; mais il est trop gai pour moi, il contrarie ma disposition. M. de Condorcet est de retour. Après de longs entretiens avec son cher oncle [3], il a été convenu que M. de Condorcet se marieroit; quand il en auroit envie [4] : cette *tyrannie* est tolérable. Il a accordé qu'il *seroit présenté au Roi*, qu'il feroit prendre le deuil à son laquais, parce que c'est l'*aîné de la maison* qui est mort [5]; et après ces

1. Par la Harpe et Chamfort. Voir p. 149.

2. En qualité de ministre d'Etat et pour le consoler de n'avoir pas eu le ministère de la maison du roi, où Marie-Antoinette l'aurait préféré à Malesherbes. Né en 1729, lieutenant de police de 1759 à 1774, il avait remplacé Turgot à la marine le 24 août 1774, y resta jusqu'au 18 octobre 1780, et mourut émigré en 1801.

3. Jacques-Marie de Caritat de Condorcet, né en 1703, évêque de Lisieux en 1761, mort en 1783, et connu par son hostilité contre les jansénistes.

4. Cette envie ne lui vint qu'en l'année 1787, où il épousa Marie-Louise-Sophie de Grouchy, née en 1764, morte en 1822, nièce du conseiller Freteau et sœur du futur maréchal de Grouchy.

5. Chef de la branche aînée de la famille Caritat de Condorcet, originaire du Comtat-Venaissin.

conditions et ces promesses, il a pris congé de son oncle, qui se console d'avoir un neveu de l'Académie, parce qu'il a appris qu'il étoit l'ami intime d'un ministre. Mon Dieu! que de sottises! cela fait gémir, quand cela ne fait pas rire. — Mon ami, je vous conterai quelque jour une colère où je me suis laissée aller : j'ai dit des duretés, des injures, je me suis fait des ennemis; mais il ne m'importe, je me suis satisfaite. Il me paroissoit que c'étoit le comble de l'injustice et de l'insolence que d'oser vous juger. Je voudrois avoir le droit exclusif de penser mal de vous; je voudrois que les autres vous jugeassent comme je vous sens, noble, grand, élevé, et qu'on ne dît jamais de vous : *il est aimable*. Ah! la sotte louange! elle est destructive de tout vrai mérite. Il est aimable, cela veut dire, quand cela est traduit et que ce sont les gens du monde qui parlent : il est frivole, léger et sans caractère. Voilà les gens aimables de ce pays-ci; mais nous deviendrons meilleurs, j'en suis intimement persuadée. Adieu, mon ami. — Vous vous moquerez de moi de vous avoir gardé un secret que tout le monde vous mandera; mais si vous n'êtes pas devenu trop *provincial*, vous saurez que trois jours peuvent être d'une grande importance dans un secret de cette nature. D'ailleurs, je l'avois promis, et la morale ne doit pas être raisonneuse. — J'ai une grande curiosité : ce seroit de voir une lettre de..... Mais de nouveaux devoirs imposent sans doute de manquer de confiance : eh bien! soit. J'espère que j'aurai demain de vos nouvelles. Ce sera un mot bien sec, bien froid : cela me déplaira, et peut-être tant et tant, que je me reprocherai amèrement mon retour vers vous. J'aurois dû vous écrire : *vous n'étiez pas digne du mal que vous me faites*; ces mots découvrent jusqu'au fond de l'âme, et jetteroient de la lumière sur dix ans de liaison : c'étoit ce que Clarisse[1] disoit en mourant à Belfort, ami de Lovelace, et cette pensée lui faisoit trouver la mort consolante et nécessaire. Mais adieu. Richardson a connu les hommes, l'amour et les passions : madame Riccoboni ne connoît que l'amour-propre, la fierté, quelquefois la sensibilité, et voilà tout.

1. *Clarissa Harlowe*, célèbre roman de Richardson, publié à Londres en 1748, et dont l'imitation de l'abbé Prévost et la traduction de Letourneur avaient paru en 1751.

LETTRE CXVI

Lundi, 10 juillet 1775.

Eh bien! achève donc de déchirer mon cœur.

En effet, que je suis malheureuse! que je suis hors de propos, hors de mesure! dans quelle méprise, bon Dieu, je suis tombée! Il vous suffisoit, dites-vous avec plus de délicatesse que de sensibilité, de recevoir *une feuille de papier blanc;* et mon malheur a voulu que, lorsque vous me prononciez votre volonté, j'étois entraînée à vous dire tout ce que je pensois, tout ce que je sentois. Je souffrois; mon âme s'est lassée, elle s'est tournée vers celui qui la blessoit. Oh! mon ami! vous ne m'entendrez pas, vous me répondrez mal; je vous haïrai avec d'autant plus de force que je vous ai montré plus de foiblesse. Cessez donc de me tourmenter : vous faites trop et trop peu; laissez éteindre un sentiment que vous ne voulez pas, que vous ne pouvez pas partager. Mon Dieu! j'étois guérie sans ce maudit éloge de Catinat : j'en serois restée à cet infâme billet du château de C....[1], dont le souvenir me fait encore frémir de colère. Je n'aurois plus rien lu de vous, et du moins, dans ce silence profond, j'aurois eu la force de guérir ou de mourir. Mon ami, vous êtes bien coupable : car vous faites bien froidement le désespoir de ma vie. Après m'avoir dit que vous savez que je souffre, vous ajoutez que *vous auriez besoin de vivre à la campagne, et que la disposition dans laquelle vous êtes durera longtemps.* Quoi! vous savez que vous me désolez, et vous pensez à vous? Vous auriez envie d'aller à la campagne, et non pas de me voir, cela est-il vrai? et si cela est vrai, pourquoi me le dites-vous? Vous devez me taire ce qui est fait pour révolter mon âme, oui, vous le devez : car n'allez pas croire qu'il n'y ait qu'une sorte de devoirs, et qu'ils soient tous remplis lorsqu'on a satisfait à ceux qui ont pour objet l'intérêt personnel, et ceux qui sont soumis au jugement du monde. Sans doute, c'en est assez pour ces âmes grossières et vaines qui n'attachent d'idée de bonheur qu'à l'argent, et de considération qu'à l'approbation des sots qui les environnent. C'est à votre

1. De Courcelles.

conscience, moi, que j'en appellerai toujours, et c'est la mienne qui vous jugera, lorsque ma passion se taira. Mon ami, vous me faites mal : vos lettres sont froides, tristes et indifférentes; vous ne m'avez pas dit un mot qui vînt du cœur. Pourquoi donc le mien s'est-il abandonné à vous? Enfin dites-moi pourquoi je vous aime, lorsque j'aurois de si fortes raisons de ne vous aimer pas; et ce n'est pourtan point comme la plupart des femmes, par sotte et plate vanité ou par désœuvrement. A l'égard du vide et du désœuvrement, je ne le connois pas : mon âme seroit occupée cent ans de ce que j'ai aimé et de ce que j'ai perdu, et ma vie seroit pleine de mille intérêts, si je le voulois. Je repousse, j'écarte sans cesse ce qui voudroit pénétrer jusqu'à mon âme. Ainsi vous voyez donc que c'est par une fatalité toute particulière que je suis condamnée au supplice qui me tue; et vous, vous vous en faites spectateur froid! vous étiez tant accoutumé à ne plus avoir signe de vie de moi, qu'*une feuille de papier blanc* répondoit à tout ce que vous pensiez et sentiez pour moi, mon ami! et je vous ai écrit des volumes : songez-vous ce que c'est que la gaucherie et la sottise de ma conduite? J'en suis confuse, mais je veux un peu m'en venger en vous disant que, dans cette lettre à laquelle je réponds, celle du 1er juillet, il y a quelque chose de bien mauvais goût, mais bien mauvais. Oh! je vous le garde, et si lorsque je vous confondrai, vous ne me haïssez pas, il faut que vous soyez bien bon. Mais, oui, vous êtes doux, vous êtes bon. Ah! vous êtes aussi bien méchant, bien dur, bien inconséquent; mais ce que vous êtes plus que tout cela et qui couvre tout, c'est que vous êtes b... a...! Je n'ose pas écrire ces mots en toutes lettres : il me semble que c'est comme si je disois : je suis folle; vous seriez capable de le croire, et l'on se met trop à son aise avec les fous. Je veux vous gêner, je veux vous tyranniser, je veux vous faire souffrir pendant une heure ce que vous me faites souffrir toute ma vie. — Mais à propos, je ne vous ai pas encore parlé de cette bague que vous m'avez donnée en partant : elle étoit le symbole, l'emblème de tout ce qui est arrivé. Je la mis à mon doigt, et deux heures après elle étoit brisée. Ce n'est point une plaisanterie, cela me fut du plus triste augure. Venez mon ami. Donnez-moi une bague forte et durable comme mon sentiment : celle que vous m'avez donnée res-

sembloit trop au vôtre, elle ne tenoit qu'à un cheveu. — *Vous n'aimez donc plus que l'étude?* Et cependant vous dédaignez la gloire. En vérité, vous êtes un grand philosophe, lorsque vous êtes triste; mais cet hiver, vous serez si heureux, si riche, si gai, si dissipé, qu'alors il ne sera plus question de cette profonde philosophie. Ah! non, votre vie n'est pas si avancée, votre tête est encore bien jeune; elle a encore besoin d'être purgée de bien des choses qui égarent votre âme. Mon ami, je suis bien impertinente, n'est-ce pas? Je vous critique sans cesse, mais je vous aime mieux que ceux qui vous louent toujours. M. d'Alembert vous aime comme si j'y consentois. Adieu. Écrivez-moi donc et beaucoup.

LETTRE CXVII

Mardi, 11 juillet 1775.

J'ai fait mon thème en deux façons; et comme ce qui en est le sujet et l'objet à la fois ne vous est pas absolument indifférent, je vous envoie ce brouillon. Je ne crois pas qu'il diffère de beaucoup de mon premier jugement; mais cependant il doit y avoir de la différence : c'est que la dernière fois, j'écrivois en venant de lire M. de la Harpe, et cette fois-ci, c'est en venant de vous lire. Jugez si j'ai mieux senti, si j'ai été plus ou moins bête. Enfin, mon ami, condamnez-moi; mais ne dites pas que je ne suis pas occupée de vous jusqu'à vous en fatiguer. — M. de Malesherbes ne sera en possession que samedi, ou dimanche. Il a été dire adieu à sa solitude de Malesherbes[1], et je crois que ce ne sera pas sans avoir eu le cœur serré. Un ambitieux aura peine à croire qu'on fasse des sacrifices en devenant ministre; mais si vous connoissez M. de Malesherbes, vous verrez que je dis vrai. Bonjour, mon ami. — Je vais envoyer à la grande poste. Je vous ai écrit hier un volume. C'est demain que j'aurai de vous quatre lignes, bien sèches et peut-être bien dures. Eh bien! quelles qu'elles soient, je

1. Le château de Malesherbes, commune de ce nom, sur l'Essonne, à 18 kilomètres de Pithiviers. Ce fut le 21 juillet que M. de Malesherbes prêta serment entre les mains du Roi, et le 23 qu'il siégea au conseil.

les attends avec plus d'impatience que vous n'attendez un plaisir. Je donne ordre qu'on m'apporte mes lettres chez madame Geoffrin [1]. Au moment où elles arrivent, et jusques là j'ai bien peu l'esprit à la conversation. Mes yeux et mon âme sont attachés sur la porte et sur les mains de tout ce qui entre dans la chambre. Mon ami, il n'y a donc de manière d'exister fortement qu'en souffrant. Mon Dieu! j'en ai connu une autre; que ce souvenir est mêlé de douceur et de regret!

LETTRE CXVIII

Mercredi au soir, 12 juillet 1775.

Dites-moi : peut-il y avoir une bonne raison pour ne m'avoir pas écrit ce courrier-ci? Vous deviez répondre à ce que je vous mandois, que votre éloge étoit au concours; et puis vous deviez..... Eh non, vous ne deviez rien, puisque le cri de la douleur n'a pas touché votre âme. Vous avez bien fait de ne me pas répondre, vous m'auriez blessée et je ne suis qu'affligée. Je me rappelle que je vous disois alors que, fussiez-vous le plus dur et le plus injuste des hommes, je ne me reprocherois jamais le mouvement que le désespoir m'arrachoit: et vous vous taisez! c'est en gardant le silence que vous comptez soulager une âme accablée et déchirée tout ensemble. Mais si vous étiez coupable, vous ne seriez pas digne du regret que je vous marque; et si vous ne l'êtes pas, mon ami, je vous demande pardon : car j'afflige votre cœur, en le supposant insensible à ce que je souffre. Il faut attendre à samedi. Je ne sais si je dois le désirer, c'est peut-être le jour le plus important de ma vie : s'il ne me laissoit qu'une ressource! Eh bien! vous auriez mis le complément à une destinée exécrable, et il me semble que je vous en bénirois. Oui, je vous en chérirois : car je ne puis plus, je ne veux plus vous haïr; cet horrible sentiment est trop étranger et trop violent pour mon âme. J'ai pensé en mourir, tant cela avoit mis mes nerfs en contraction et en convulsion. Je n'obtiens après cela du calme qu'avec une dose d'opium, qui me jette dans un état d'affais-

1. Rue Saint-Honoré, en face le couvent des Jacobins.

sement qui ressemble à l'imbécillité. Mon ami, bientôt je n'aurai plus physiquement la force de vous aimer. La suite des violentes secousses de mon âme est toujours d'affoiblir et de détruire ma machine. Encore si les souffrances rendoient le chemin plus court! mais l'on va si lentement lorsqu'on est heurté à chaque instant! Ah! mon Dieu! combien d'heures à passer d'ici à samedi! Je m'en vais mettre tout ce que j'ai de force à en tromper la longueur. Je me suis déjà engagée cette après-dînée pour cinq ou six choses dont il n'y en a pas une qui ne soit pour moi par delà l'indifférence; mais je serai toujours avec des gens qui m'aiment un peu : cela soutiendra mon courage. Je vais demain à Auteuil, vendredi à Passy entendre cette célèbre chanteuse qui passa l'année dernière ici, et qui a, à ce qu'on dit, une si étonnante voix et une si grande bêtise. Dans une disposition de calme j'aurois pu jouir de ce plaisir, mais pour une âme qui souffre et qui aime, reste-t-il quelque intérêt dans la vie?

Mon ami, je vous écris de chez le comte de C......, où je suis établie depuis deux jours. J'y suis seule; madame de C.... est à la campagne, et son mari est à Metz pour faire un mois du service le plus cruel, puisqu'il le sépare de sa femme. J'ai beau chercher dans cet appartement, en parcourir toutes les places : ils ont tout emporté, il n'y reste pas vestige de bonheur. J'ai passé la nuit dans un lit bien dur, je n'avois pas encore fermé l'œil à huit heures du matin; je me sentois bien abattue, bien triste, et je me disois :

Que dans les mêmes lieux les cœurs sont différens!

mais si le malheur avoit plus d'influence que le plaisir et le bonheur, que je les plaindrois de retrouver dans ce lit les pensées et le sentiment qui m'y ont occupée! — Mon ami, vous avez dû recevoir tous les papiers que vous aviez confiés à M. Turgot, qui m'en a parlé avec beaucoup d'éloge et de reconnoissance pour vous. J'ai plus causé avec lui hier matin que je n'avois fait depuis qu'il est contrôleur général. Je le vis entrer dans ma chambre à onze heures du matin, et nous fûmes seuls jusqu'à une heure. Je vous le répète : il n'y a point, mais point d'homme plus vertueux et plus passionné pour l'amour du bien. Je n'entrerai dans aucun détail; je dirai seulement : c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouvera. N'allez pas croire que j'aie passé ce temps

à le louer : non, en vérité, il vaut mieux que mes louanges. Je lui ai dit tout ce que je vous ai ouï dire qu'il faudroit qu'il sût ; je n'ai pas si bien dit que vous auriez dit : mais je me sentois animée par votre esprit. N'importe, j'ai parlé avec cet abandon de confiance qui m'est si naturel avec les gens que j'estime, et que j'aime ; en un mot, j'étois à mon aise comme avec vous. Et après avoir dit mille impertinences, j'ai remarqué qu'il n'y avoit que la vertu et la simplicité qui pussent se passer d'habitude pour se trouver à son aise. Et, en effet, il me sembloit qu'il n'y avoit point eu d'intervalle depuis le temps où il venoit me dire *ses vers métriques*[1]. Si je voulois, je vous dirois bien des choses aussi sur M. de Malesherbes ; mais cela seroit de trop bon air, et il est difficile de crever de vanité lorsqu'on meurt de tristesse. Adieu, mon ami, et il ne seroit pas impossible que ce fût adieu pour jamais : Dieu seul et vous le savez.

LETTRE CXIX

Samedi au soir, 15 juillet 1775.

Mon ami, je vis, je vivrai, je vous verrai encore ; et quelque sort qui puisse m'attendre, j'aurai encore un instant de plaisir avant que de mourir. Je ne me disois pas cela ce matin : mon âme étoit frappée de tristesse, j'attendois mon arrêt ; je le croyois funeste, et je voulois le subir : je ne voulois plus me plaindre, je ne pouvois plus souffrir, et j'avois déterminé qu'aujourd'hui seroit le dernier jour de ma vie, si vous ne veniez pas à mon secours. Vous y êtes venu, mon ami, votre cœur m'a entendue ; il m'a répondu, et dès lors la vie m'est supportable. J'étois dans un accès de désespoir ce matin. M. d'Alembert en a été effrayé, et je n'avois plus assez de présence d'esprit pour le calmer. Son intérêt me déchiroit ; il a détendu mon âme, il m'a fait fondre en larmes : je ne pouvois pas parler, et dans mon égarement, il dit que j'ai répété deux fois : *je mourrai, allez-vous-en* ; et ces mots l'ont renversé : il a pleuré et il vouloit aller chercher mes amis, et il disoit : *que je suis*

1. Turgot renouvela en effet cet essai tenté au seizième siècle par Baïf.

malheureux, que M. de Guibert ne soit pas ici! c'est le seul qui pouvoit adoucir vos maux : depuis son départ vous êtes livrée à votre malheur. Oh! mon ami, votre nom m'a ramenée à la raison; j'ai senti qu'il falloit me calmer pour rendre le repos et la vie à cet excellent homme. J'ai fait un effort, je lui ai dit qu'il s'étoit joint une attaque de nerfs à ma douleur habituelle. Et, en effet, j'avois un bras et une main tordus et retirés; j'ai pris un calmant. Il avoit envoyé chercher un médecin; pour me délivrer de tout cela, j'ai rassemblé tout ce qui me restoit de force et de raison, et je me suis enfermée dans ma chambre en attendant le facteur. Il est arrivé, j'ai eu deux lettres de vous; mes mains trembloient au point de ne pouvoir les saisir, ni les ouvrir. Ah! pour mon bonheur, le premier mot que j'ai pu lire étoit, *mon amie*. Mon âme, mes lèvres, ma vie s'étoient attachées au papier : je ne pouvois plus lire; je ne distinguois rien que des mots détachés; je lisois : *vous me rendez la vie; je respire*. Oh! mon ami, c'est vous qui me la donniez; je mourrois, si vous ne m'aimiez plus. Jamais, non jamais, je n'avois éprouvé un sentiment aussi vrai. Enfin, j'ai lu, j'ai relu dix fois, vingt fois, des mots qui ont porté la consolation dans mon cœur. Mon ami, en vous approchant de moi, vous me rattachiez à la vie : oui, je le sens, je vous aime plus que le bonheur et le plaisir. Je vivrai privée de l'un et de l'autre; je vous aimerai et quand cela ne suffira plus, il sera temps de mourir. Oui, nous serons vertueux, je vous le jure, je vous en reponds : votre bonheur, votre devoir me sont sacrés. Je me ferois horreur, si je trouvois en moi un mouvement qui pût les troubler. Oh! mon Dieu! si j'avois pu conserver une seule pensée qui pût blesser la vertu, vous me feriez frémir. Non, mon ami, vous n'aurez rien à vous reprocher, moi seule j'aurai été coupable : je serai dévorée de remords et de regrets; mais si vous êtes heureux, je tairai à jamais tout ce qui pourroit vous donner l'idée de mon malheur. Mon ami, vous connoissez la passion . vous savez la force qu'elle peut donner à une âme qu'elle possède; eh bien! je vous promets de joindre à cette force toute celle que peuvent donner l'amour de la vertu et le mépris de la mort, pour ne jamais porter atteinte à votre repos et à vos devoirs. Je me suis bien consultée : si vous m'aimez, j'aurai la force d'un martyr; mais si je viens à douter de vous, il ne me restera que celle qu'il faut pour

se délivrer d'un poids insupportable; et elle ne me manquera sûrement pas au besoin; je l'avois ce matin. Vous croyez donc qu'il n'y a pas un degré de passion par delà celle que je vous ai montrée? Moi, je vous réponds que vous ne savez pas tout, que vous ne voyez pas tout, et qu'il n'y a point de mots qui puissent exprimer la force d'une passion qui se nourrit de larmes et de remords, et qui ne se propose que deux choses, aimer ou mourir. Il n'y a point de cela dans les livres, mon ami; et j'ai passé avec vous une certaine soirée, qui paroîtroit exagérée si on la lisoit dans Prévost, l'homme du monde qui a le mieux connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible. — Je n'ai point encore le paquet de mes lettres : je ne serai tranquille que lorsque je le tiendrai; je ne saurois me défendre de la crainte que vous n'ayez fait quelque méprise : vous étiez si pressé; mais je crois que je ne vous ferois point de reproches : devinez si ce seroit générosité. — Mon ami, il m'arrive une chose qui m'auroit renversée autrefois : madame du Deffant me fait une noirceur affreuse : elle m'a mêlée dans toute cette tracasserie de madame Necker et de madame de Marchais[1]; elle m'a compromise vis-à-vis de madame d'Anville, et tout cela est encore plus absurde que méchant; il faudra avoir des explications. M. d'Angiviller a aussi son rôle dans cette pièce infernale; l'ambassadeur de Naples y met beaucoup d'intérêt[2]; M. d'Alembert est furieux : et moi, au milieu de tout cela, je suis calme comme l'innocence, et froide comme l'indifférence. Et hier qu'on vouloit me monter la tête sur tout cela, je répondois toujours : *tout ira bien*; et l'on admiroit mon sang-froid au milieu de cet orage. Oh! c'est que j'en avois un d'un autre genre, et qui étoit près de fondre sur ma tête; il n'y avoit d'important pour

1. E.-J. de Laborde, née en 1735, femme d'un valet de chambre du roi, morte le 14 mars 1808. Elle était fort liée avec M. d'Angiviller, qu'elle épousa plus tard. « Madame de Marchais, disait H. Walpole, est charmante ; c'est l'éloquence et l'amabilité en personne. » (*Lettres*, édit. Baillon, p. 297. Voir encore les *Souvenirs* de madame Vigée-Lebrun, édit. Charpentier, t. II, p. 252.) Son salon était, avec ceux de la duchesse d'Anville et de madame Blondel, le rendez-vous des économistes. (*Mém.* de Bachaumont, t. IX, p. 98.) Quant à cette brouille avec les Necker, madame du Deffant la mentionne sans en dire la cause. (*Corresp.*, t. II, p. 504.)

2. Madame du Deffant a dit de Caraccioli : « L'objet de sa vénération, c'est d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une sorte de considération pour moi » (*Corresp.* 23 mars 1776, t. II, p. 523.)

moi dans la nature que l'arrivée du courrier de Bordeaux. Eh! bon Dieu! je défierois toutes les furies de l'enfer, lorsque je suis contente de vous. Voilà l'avantage, le cruel avantage du malheur : c'est qu'il tue tous les petits chagrins qui agitent la vie des gens du monde. Je sens que je me tirerai à merveille de cette tracasserie, parce que je n'y mets ni chaleur, ni intérêt; je me reproche seulement de vous en parler si longtemps : mais si vous étiez ici, vous en sauriez bien davantage; ce procès-là a pris la place de celui de M. de Guignes[1]. — Le chevalier m'a rapporté de vos nouvelles. Vous me dites que vous gardez dans votre cœur les *injures*, les *horreurs* que je vous ai dites; eh bien! qu'en ferez-vous? Vous savez que j'ai tout annulé; je vis et je vous aime : voilà ce qui reste de mon désespoir et de ma haine. *Vous allez recueillir votre raison* pour me répondre : vous n'en avez pas besoin; et moi, je suis si raisonnable lorsque mes accès de folie sont calmés, qu'en vérité, c'est de la prodigalité que de m'aider de votre raison et de vos raisonnemens : cependant je les attends avec une vive impatience. Qu'il y a loin du samedi au mercredi,

Que pour les malheureux, l'heure lentement fuit!

Bon soir, mon ami. — J'achèverai ce volume ces jours-ci : car il ne partira que mardi. Je suis malade depuis trois jours; j'étois sur la roue, vous m'avez guérie.

LETTRE CXX

Jeudi, 24 juillet 1775.

Mon ami, j'aimerois à vous chercher et à vous rencontrer partout, à vous parler sans cesse, à vous voir, et à vous entendre toujours. Je vous ai écrit à Bordeaux, à Montauban,

1. Adrien-Louis de Bonnières, comte, puis duc de Guines, fils de Gui-Louis, comte de Souastre, et d'Adrienne-Louise de Melun de Cottes, né le 14 avril 1735, mort en 1806, alors ambassadeur à Londres depuis 1770, et dont le procès avec son secrétaire, Tort de la Sonde, sur lequel il rejetait l'accusation de contrebande sous le couvert de l'ambassade et de jeu sur les fonds publics, avait vivement occupé l'opinion publique pendant toute l'année 1774. (Voir les *Souvenirs et portraits* du duc de Levis.) Il était, par sa femme, Caroline-Françoise-Philippine de Montmorency, beau-frère de la comtesse de Broglie, et de la duchesse de Boufflers.

et encore aujourd'hui à Bordeaux, et tout cela peut-être inutilement : car si vous devez être ici le premier, vous serez en route le 26 ou le 27. Tant mieux. Vous n'aurez pas mes lettres; mais je vous verrai, et j'ai bien de la peine à croire que ce plaisir ne me fasse que du mal : vous êtes si doux, si sensible, si aimable, que peut-être je ne sentirai que cela. Mais pourquoi n'ai-je pas eu de vos nouvelles le dernier courrier? est-ce que le temps doit jamais manquer pour venir au secours de ce qui souffre? Oh! oui, je souffre, et beaucoup : j'ai des entrailles qui font de leur mieux pour me distraire des maux de mon âme. J'ai eu hier des douleurs effroyables; j'ai passé la matinée dans le bain, j'en ai obtenu un peu de calme. Mon ami, arrivez; mais cependant je ne vous verrai guère : une femme, une tragédie à faire jouer, des devoirs; que pourra-t-il rester à une malheureuse créature qui n'existe que pour aimer et souffrir? Oui, je le sens, je suis condamnée à vous aimer tant que je respirerai : quand mes forces sont épuisées par la douleur, je vous aime avec tendresse; et quand je suis animée, que mon âme a du ressort, je vous aime avec passion. Mon ami, le dernier souffle de ma vie sera encore une expression de mon sentiment. Adieu. Si vous me lisez, répondez-moi, et ne croyez point arriver plutôt que votre lettre. Mon ami, gardez-vous de venir chez moi dans un moment où je serois avec du monde. — Je vous quitte, j'ai des douleurs affreuses. Adieu, adieu. Je vous aime, et je crois que ce n'est pas parce que je vous ai aimé.

LETTRE CXXI

Ce mardi, 1er août 1775.

Mon ami, je viens de finir Catinat : je ne l'avois jamais si bien entendu, si bien senti; je ne doute pas que l'Académie n'en sente le prix : ce qui concourra, pourra être bon, et rester à une grande distance. — Vous me faites peur pour des gens que je connois; cependant je ne veux pas les décourager. — Eh bien! mon ami, vous n'avez rien trouvé à répondre? mais au moins rapportez-moi mes sottes écritures; s'il est nécessaire, je vous ferai le commentaire ce

soir d'après ce texte. — Je vous verrai ce matin; peut-être serez-vous assez aimable pour venir de bonne heure ce soir. Il faut en convenir, les morts n'ont point de telles journées; mais aussi ils n'ont rien souffert hier, et ils ne se plaindront pas demain. Bonjour. — J'ai prononcé hier des mots qui arrêtent la circulation de mon sang. Mon ami, j'ai dit que je désirois votre départ; c'est comme si je disois : je voudrois être morte, et cela est vrai souvent. Il étoit donc bien embarrassant de me répondre? laissez faire, je sais un secret pour vous tirer d'embarras, pour me faire aimer : oui, aimer, et avec énergie; mais il ne faut en venir aux grands moyens, que le plus tard qu'on peut. — Mon livre tout de suite.

LETTRE CXXII

[Août] 1775.

Je suis tellement dans l'habitude de souffrir et de ne sentir que de la douleur, que je doute que j'eusse été bien sensible au plaisir de voir votre éloge couronné par l'Académie : cela ne m'auroit paru que juste, et je crois que j'aurois joui foiblement de ce que ce succès pouvoit avoir de flatteur pour votre amour-propre. Mais j'avoue que je sens et que je ressens, trop vivement peut-être, le dégoût que vous avez d'être soumis à des formules inventées par des pédans, pour l'encouragement et la récompense des écoliers. Un accessit seul auroit été une platitude choquante; mais deux accessits me paroissent une impertinence offensante, et il ne m'importe de savoir quelle modification ou quelle distinction on y mettra le jour de l'assemblée publique. Si Voltaire avoit concouru, et qu'on vous eût donné l'accessit, cela seroit tout simple; mais être à la suite de M. de la Harpe[1], et à côté d'un jeune homme de vingt ans[2]! cela me révolte à un degré que je ne puis exprimer, et que je n'ai pu contenir; cela blesse mon orgueil, cela me rend injuste; car cela pousse mon âme jusqu'à la haine pour

1. Qui obtint le premier prix.
2. L'abbé d'Espagnac, qui obtint le second accessit. Né en 1753 et fils du baron d'Espagnac, lieutenant-général, il mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 5 avril 1794.

celui qui vous a été préféré. Soyez plus modéré si vous pouvez, cela sera honnête, et généreux à vous; et peut-être trouverez-vous, et dans vos talens, et dans le sentiment de votre force de quoi dédaigner l'accessit. Les académies de tout l'univers ne sauroient vous faire descendre de la place où la nature vous a élevé. Je sais tout cela, je me le dis: mais je sens le dégoût, et j'en suis si près, que ce que je souffre, l'emporte de beaucoup sur ce que je pense.... — J'ai besoin de vous voir, et de raisonner avec vous sur le parti que vous prendrez pour l'impression; mon avis seroit qu'il fût répandu dans le public avant qu'il pût connoître celui de M. de la Harpe, qui ne sera lu que le 25, et imprimé que le 28 ou le 30. Cette opinion n'est pas dictée par la réflexion, mais voyez si elle contente la vôtre.

Je n'ai pas le droit d'être sévère: mais celui qui me restera toujours, c'est de sentir quand vous manquerez à l'amitié; et vous l'avez blessée en ne cédant pas à la grâce que je vous avois demandée, et que je croyois pouvoir obtenir. Vous ne devriez plus avoir ni curiosité, ni intérêt sur l'expression de mon sentiment : il vous a été si bien connu, vous l'avez repoussé si cruellement dans le temps même que vous en exigiez le plus de preuves, qu'en vérité, je suis forcée de croire que le prix que vous paroissez y mettre dans ce moment n'est plus qu'un effet de votre délicatesse, et peut-être aussi un moyen d'étourdir votre conscience qui vous dit plus haut que moi que vous avez abusé de mon malheur, en paroissant vouloir l'adoucir. Ayez assez de vertu pour me sauver le dernier degré d'humiliation, qui seroit de devenir l'objet de votre pitié: car ce n'est plus que cela qui vous ramène à moi; et, je vous avoue que, malgré l'attrait invincible qui m'a entraînée vers vous, cette pensée révolte toutes les facultés de mon âme. Quoi! j'ai été aimée de M. de Mora, j'ai été l'objet de la passion de l'âme la plus grande, la plus forte et la plus vertueuse, et vous voudriez m'humilier? Ah! laissez-moi à mes remords, ils m'anéantissent! J'ai été coupable, je suis punie, M. de Mora est vengé. Que voulez-vous de plus? m'accabler, m'abîmer sous le poids de votre pitié? Je vous le déclare, je ne me sens pas faite pour cette abjection: vous hâteriez ma mort. Je ne démêle pas si c'est à mon sentiment que je tiens encore, ou bien si je suis arrêtée par l'horreur que je sens de faire le malheur de deux personnes qui donneroient

leur vie pour moi : ma mort les accablera, et je ne me flatte point; je voudrois au contraire pouvoir les détacher, les éloigner de moi : j'en serois plus libre, je me délivrerois du tourment qui me tue, et je vous délivrerois de l'importunité de me voir ou de m'éviter.

Vous me dites que, peut-être, vous me verrez demain *en passant* : oui, en effet, tout ce que vous feriez pour moi, tout ce que vous m'accorderiez seroit *en passant*; voilà comme est la vertu. Elle accorde *en passant*; il n'y a que le sentiment qui arrête, et en vérité je n'y prétends plus; et je vous cède à demeure à ce qui vous possède.

Je dois vous dire, pour l'acquit de la vérité et de la justice, que MM. Suard, Arnaud et d'Alembert ont fait l'impossible pour vous épargner l'accessit : mais dix académiciens l'ont emporté sur eux, et ils avoient l'usage et les statuts de l'Académie pour appuyer leur avis. Ils ont arrêté que le jour de l'assemblée publique [1], on parleroit avec la plus grande distinction de votre excellent ouvrage : il y a eu trois voix pour partager le prix. Voilà qui est fait, je n'en veux plus parler, qu'une fois à vous.

LETTRE CXXIII

[Lundi, 28 août], onze heures du soir, 1775.

L'esprit est toujours la dupe du cœur [2] : comme cela est vrai, comme cela est juste, lorsqu'on traite avec l'homme le plus facile et le plus susceptible de toutes les impressions ! Voilà ce que me disoit mon expérience, et mon cœur la démentoit tout bas; il disoit : *il reviendra;* et tout ce qui sent en moi répétoit : *Je le verrai.* Oh ! mon ami, vous ne *méritez pas*, en effet, ce que j'ai souffert; vous ne méritez pas les combats que j'éprouve; vous ne méritez pas le sacrifice que

1. Cette séance publique eut lieu le vendredi 25 août, jour de la Saint-Louis. La Harpe, dont l'*Eloge de Catinat* obtint le premier prix de prose, remporta aussi le premier prix de poésie, pour la pièce intitulée : *Conseils à un jeune poëte*. D'Alembert, en rendant compte du concours, affecta de ne pas nommer M. de Guibert, et dit : « que l'Académie avait trouvé de si grandes beautés dans cet ouvrage, qu'elle avait regretté de n'avoir qu'un prix à donner. » (*Mém.* de Bachaumont, t. 31, p. 320.)

2. La Rochefoucauld. (*Maxime* CII, édit. Gilbert, t. 1, p. 75.)

je vous ai fait, non-seulement de ma vie, mais de ma mort; vous ne méritez pas surtout le trouble, l'embarras, les obstacles que mon penchant pour vous met dans la situation la plus critique de ma vie. Oh! ce penchant, cette fatalité prononceront encore: et quelque parti que je prenne, il sera suivi de regret et de repentir. Oh, mon Dieu! ma vie me lasse, elle a été trop remplie : la nature m'avoit isolée; j'étois née pour l'obscurité et le repos, et j'ai été en proie à toutes les passions! moi-même j'en ai connu tout le malheur. Ah! si je n'avois pas aimé M. de Mora, que de mal j'aurois à dire de la vie! Mon ami, je ne voulois vous dire qu'un mot, et malgré moi, mon âme se verse, et va chercher la vôtre : l'habitude d'être aimée m'égare encore, je me tourne vers vous, et ce n'est pas lui. Eh, non! ce n'est pas lui! il ne m'attendoit pas: à peine pouvois-je répondre. Mon Dieu, quels souvenirs! ils m'éteignent et me désolent!

Voulez-vous vous rendre au salon des tableaux[1], demain mardi, à une heure et un quart? Je ne vous piquerois pas d'honneur, en vous disant que vous seul vous ne serez pas exact au rendez-vous. Quelle folie d'aller vous engager à dîner chez le comte de C.... mercredi, de préférence à madame Geoffrin! — Mon ami, quoique vous dénigriez tout ce que j'éprouve, tout ce que j'aime, dites-moi si vous ne trouvez pas cette manière de dire bien aimable : quelqu'un en me demandant des nouvelles de M. de Saint-Chamans[2], me disoit : *vous savez combien je l'aime avec votre cœur et avec le mien.* Cela vaut mieux que la phrase de madame de Sévigné, sur la poitrine de sa fille[3]. — Il me revient six lettres en comptant celle-ci; il m'en faut six, si vous voulez que je

1. Qui s'ouvrit au Louvre le 25 août. On y remarquait les portraits de Louis XVI, d'Allegrain et de Gluck, par Duplessis; du comte de Provence, de la comtesse d'Artois, de madame Clotilde et de Mademoiselle, par Drouais; du peintre Robert, par Hall; du duc de Valois au berceau, par Lépicié; un *Saint Thibault* et une *Vénus blessée par Diomède*, par Vien; l'*Hiver*, par Lagrenée; des *Scènes du sérail*, par Vanloo; deux paysages, par Vernet; les ruines du *Temple de la Concorde*, par Robert; les bustes de Louis XVI et de Buffon, par Pajou; de Miromesnil, de Turgot, de Gluck, de mademoiselle Arnould en *Iphigénie*, par Houdon; de Piron, par Caffieri. (Voir le *Mercure de France*, octobre 1775, t. II.)

2. Joseph-Louis, vicomte de Saint-Chamans, né en 1747, colonel du régiment de la Fère depuis 1771. Il avait épousé, le 22 déc. 1773, Céleste-Augustine-Françoise Pinel du Manoir. Le même, croyons-nous, qu'on avait surnommé l'*Amour*, et qui, suivant madame de Genlis, « avait toujours été fort laid. » (*Mém.* IX, 135.)

3. « J'ai mal à votre poitrine. »

vous dise quatre mots demain. Je me presse de vous en répéter trois, que vous entendez trop souvent. J. V... A..., mais moins: oui, moins, j'en ai une preuve certaine.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent [1], etc J'ai vraiment de l'esprit ce soir: car c'est celui de la Rochefoucauld. Bonsoir. Je voudrois avoir le secret de votre amour-propre; en revanche, vous aurez celui de mon cœur. Eh! ne le savez-vous pas? qu'importe le reste?

LETTRE CXXIV

[Mardi, 29 août] 1775.

Vous ne vous souciez donc pas qu'on vous écrive, puisque vous n'en indiquez aucun moyen? mais, comme je suis fort ingénieuse en un seul genre, à la vérité, je charge un valet de chambre de M. Turgot de vous chercher partout, et de vous trouver surtout. N'oubliez donc pas de me mander de combien de places est la loge que vous me destinez [2]: vous joindrez aussi un mot d'instruction pour s'y rendre. Croyez-moi si vous voulez, dites-vous que le vrai n'est pas vraisemblable; mais il est pourtant certain que j'ai beaucoup vu aujourd'hui madame votre femme: j'ai été au-devant d'elle, je lui ai parlé de sa santé, de ses talens, et de tout ce qui étoit là sous nos yeux au salon; enfin j'ose vous répondre que vous entendrez dire que *je suis bien aimable*, et vous n'en croirez rien. Mais savez-vous ce que je suis, et à quoi il faut que vous accoutumiez votre pensée? Je suis vraiment la sœur ou la femme de Grandisson. Je deviens parfaite à me faire peur; je crois que je suis comme le cygne: son chant de mort est le plus parfait. Enfin c'est quelque chose; vous direz: elle est morte mal-à-propos, c'est bien dommage. — Mon ami, j'ai un chagrin; j'ai un de mes amis bien souffrant, bien malheureux. J'ai passé deux heures avec lui hier au soir, je pleurois avec lui, et je sentois que

1. « Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons. » (*Maxime* CCXCIV.) La Rochefoucauld a dit encore : « Nous ne louons d'ordinaire que ceux qui nous admirent. » (*Max.* CCCLVI, édit, Gilbert, p. 151 et 169)

2. Pour la représentation du *Connetable* à la cour.

je le calmois et le consolois un peu. Hélas ! il n'est que trop vrai,

Tout mortel est chargé de sa propre douleur.

Je vous verrai quand vous pourrez: ce sera en passant, en courant, et je vous serai obligée de tout ce que vous ferez; je ne me plaindrai jamais. Je serai cette bonne brebis; elle ne vous redemandera pas si vous avez reçu des lettres de Bordeaux, elle ne regrettera pas que vous ayez oublié cette lettre qui est restée avec celles que vous avez reçues dimanche de tout l'univers: enfin cette brebis sera un peu bête; on la tondra jusqu'au vif, sans qu'il lui échappe un cri. Eh! bientôt on oubliera qu'elle souffre et qu'elle est victime! cela sera dans l'ordre. Bonjour. — Êtes-vous content? Êtes-vous mort de fatigue? — Je me ravise: je vais envoyer ma lettre au chevalier qui la gardera peut-être dans sa poche. Il n'y a donc point encore d'Éloge de Catinat ? J'ai fait le sacrifice du mien à la plus excellente des femmes.

1. Cet éloge venait de paraître (*Éloge du maréchal de Catinat, chez Couturier père, aux galeries du Louvre*, 1775); mais, un peu honteux de son accessit, M. de Guibert ne s'en montra pas prodigue. Voltaire écrivait, le 5 septembre 1775: « J'ai été un peu piqué que M. Guibert ne m'ait pas honoré d'un exemplaire de son *Eloge* de M. le maréchal de Catinat; j'ai été si charmé de cet ouvrage, que je pardonne à l'auteur son indifférence pour moi. Je trouve dans ce discours une grande profondeur d'idées vraies, nobles, fines et sublimes; des morceaux d'éloquence très-touchants, une fierté courageuse et l'enthousiasme d'un homme qui aspire en secret à remplacer son héros. » (*OEuvres*, édit. Beuchot, t. 69, p. 359.) Voltaire, tout en lui reprochant d'avoir sacrifié Villars à Catinat, aurait désiré qu'il y eût deux prix. (*OEuvres de Condorcet*, lettre du 17 septembre, t. I, p. 87.) Chose rare, Voltaire se rencontra cette fois avec Fréron, qui écrivait alors: « Son discours, qui, comme celui de M. de La Harpe, n'a aucune division, est un narré très-étendu des exploits et des vertus de Catinat, coupé sans cesse par une infinité de réflexions dont la plupart sont judicieuses, vraies, bien présentées; mais leur grand nombre fatigue et donne au récit un peu de lenteur. Malgré des défauts, l'auteur de ce discours, dans les beaux morceaux de son ouvrage, qui sont en grand nombre, me paraît infiniment supérieur à tous ceux qui ont concouru avec lui. M. de La Harpe a une médiocrité tout à fait égale. Quand M. de Guibert s'élève, il est excellent. » (*Année littéraire*, 1775, t. VII, p. 74.) Linguet prit également parti pour Guibert dans le *Journal politique* (t. IV, p. 416). Quant au *Mercure*, il analyse et ne critique pas (octobre 1775, t. II).

LETTRE CXXV

[Août] 1775.

Mon ami, c'est *moi.* J'ai besoin d'occuper votre pensée une minute, et vous ne me l'auriez pas donnée de votre mouvement. Que de billets, que de gens qui vous demandent, qui vous attendent ! Je veux percer la foule, et je n'y veux pas rester. M'y laisseriez-vous, mon ami ? Non, vous savez bien que je ne suis pas comme tout le monde. Je vous hais, je vous aime, je vous juge à ma manière; vos succès, vos torts, vos défauts, tout cela n'est connu, n'est senti par personne comme par moi, et cependant je vous aime moins que je ne vous ai aimé : j'y ai regret quelquefois ; plus souvent, je m'afflige de vous aimer trop. Mon ami, je veux vous voir demain : c'est cela que je voulois vous dire, et aussi que nous avons des nouvelles de M. de Saint-Chamans, qui ne sont pas bonnes; mais cela est moins alarmant que d'ignorer son état.

Une loge pour M. de Savalette[1]. — Et l'éloge de Catinat ? — Vous ne voulez donc pas que je voie *le Connétable ?* Mon Dieu, que de plaisirs vous avez tués ! Encore un peu de temps, et nous serons heureux comme les morts. Ainsi soit-il !

LETTRE CXXVI

Dix heures, 1775.

Ce n'est ni la fierté, ni l'orgueil qui repoussent votre pardon : c'est le sentiment le plus vrai et le plus tendre, qui m'assure que je n'ai pas pu vous offenser. Songez donc que si, par impossible, je venois à vous mésestimer, je serois forcée à me mépriser à jamais. Comptez donc, non pas sur vos vertus, non pas sur ma justice, mais sur tous les genres d'amour qui animent les hommes. Si je vous haïssois, je

1. Probablement Marie-Joseph Savalette de Langes, garde du trésor royal, fils de Charles-Pierre seigneur de Magnanville, maître des requêtes honoraire, et d'Anne-Geneviève Gibert de Nozières. Le père et le fils demeuraient rue Saint-Honoré, au-dessus des Jacobins. La femme du statuaire Desbœufs, morte en 1871, et amie de notre mère, appartenait à cette famille.

vous estimerois encore; enfin tout vous défend de soupçonner jamais mon estime pour vous: c'est le plus fort de tous mes sentimens: c'est celui qui les fonde tous, et qui les excuseroit, s'ils pouvoient l'être. Dans le moment où vous m'avez le plus blessée, où je renonçois à vous, je m'y abandonnois encore: car de toutes les lettres que je vous ai jamais écrites, il n'y en a point eu où mon malheur, mes torts, ma foiblesse fussent prononcés, avoués et accusés avec plus de simplicité et de vérité que dans cette lettre dont vous me parlez. Si ce n'est pas là ma profession de foi sur mon estime, sur ma confiance et mon abandon à votre probité, dictez-m'en une autre, et je la signerai de mon sang.

Vous ne m'avez pas vue, parce que la journée n'a que douze heures, et que vous aviez de quoi les remplir par des intérêts et des plaisirs qui vous sont, et qui doivent vous être plus chers que mon malheur. Je ne réclame rien, je n'exige rien, et je me dis sans cesse que la source de mon bonheur et de mon plaisir est perdue pour jamais.

Non, je n'irai point au *Connétable*: je ne sais plus juger ni jouir de pareils plaisirs. Je prendrai le plus vif intérêt à vos succès, et j'en serais comblée.

LETTRE CXXVII

[26 août], deux heures, 1775.

Mille grâces vous soient rendues, mon ami. Vous êtes bon d'avoir mis de la suite pour me faire avoir cette loge: je n'ai eu les billets qu'à neuf heures ce matin, et je crains que vous n'ayez été importuné par l'envoi d'un courrier, parce que ces dames étoient fort alarmées de n'avoir pas la loge hier à minuit. — Mais, mon ami, vous n'êtes plus aussi bon, et vous êtes même injuste, lorsque vous dites *que j'aime à vous faire de la peine*. Eh, bon Dieu! quel étrange plaisir j'aurois là, si vous appelez aimer à vous faire de la peine que de vous parler vrai! alors il seroit inutile d'aimer et d'être aimé; il seroit odieux d'être dans l'intimité, comme dans la société, toujours masqué. — Mon ami, à cinq heures, lorsque le *Connétable* commencera, je ferai comme je ne sais plus quel Prophète, qui élevoit ses bras au ciel pen-

dant que Josué combattoit[1]. Oh! oui, ma pensée, mon âme seront bien avec vous: qu'importe après cela où soit ma personne? Je serai couchée sur un canapé chez la marquise de Saint-Chamans[2], qui est toujours malade, et qui a envoyé tous ses enfans au *Connétable*. Mon ami, j'espère que vous reviendrez cette nuit de Versailles.

De trois dîners en ferez-vous un? demain chez madame la duchesse d'Anville, lundi chez M. le comte de C....[3], mardi chez M. de Vaines. Voyez, mon ami, si vous aurez le courage de vous refuser toujours à mon plaisir.—Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit, je souffre beaucoup des entrailles; mais je suis moins malheureuse que ces deux jours passés. Mon Dieu! que j'avois mal à l'âme! j'ai eu un accès de désespoir qui a duré soixante heures: je n'ai vu personne pendant ce temps-là, pas même ce que j'étois bien sûre qui auroit eu du plaisir à me voir. Mon ami, je vous aime; mais c'est avec tant de trouble et si peu de confiance, qu'en vérité ce sentiment est presque toujours un grand mal; et autrefois je le sentois sans cesse comme un grand plaisir. Bonjour. Si vous êtes dans le comble de la gloire, dites-le moi; et si vous n'étiez pas content, c'est à moi qu'il faut le dire; parce que ce qui est vous, est plus moi que moi-même. Adieu.

LETTRE CXXVIII

[26 août], onze heures et demie du soir. 1775.

Je dis comme dans la Barbe-Bleue: *ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* et M. d'Alembert ne vient pas. Je ne veux point de détail; mais avant de me coucher, je veux entendre ces mots: *il n'y eut jamais un plus grand succès.* Quand j'aurai entendu ces douces paroles, je prononcerai bien avec délices celle de St-Siméon, après avoir vu son Sauveur[4]. Oui,

1. Ce prophète était Moïse, pendant le combat contre les Amalécites. *Exode*, XVII, 11 et 12.

2. Louise-Charlotte de Malezieu, née le 24 juill. 1718, fille de Pierre de Malezieu, seigneur de Chatenay, lieutenant-général, mort en 1756, et fils de l'académicien, et de Louise-Marthe Stoppa, mariée le 7 juin 1731 à Louis, marquis de Saint-Chamans du Peschier, né le 12 fév. 1696, dont elle devint veuve le 27 avril 1779, morte le 15 mai 1792.

3. Le comte de Creutz, ministre plén. de Suède de 1766 à 1783, et qui recevait tous les lundis.

4. *Nunc dimittis*, Luc, II, 29.

il me seroit doux, plus doux que jamais, de m'endormir cette nuit du sommeil éternel.... Mon Dieu, que je suis fâchée! on m'avait offert de m'envoyer un courrier, et un autre courrier où l'on me diroit en duplicata : *Grand succès ou médiocre succès*[1]. J'ai refusé ce soir cette marque de bonté; je n'ai pas voulu être autant obligée. Enfin, j'ai été bête et je suis punie; mais j'ai craint que cette recherche de soins ne fît croire un trop profond intérêt; cependant je n'y ai pas été, et à coup sûr, il y auroit eu plus d'intérêt à s'y exposer qu'à s'en priver : je me juge bien et je suis contente de moi à cet égard. Mon Dieu ! que de bonheur! et, comme dit l'ambassadeur de Naples, que de plaisir *à la maison'* Mon ami, vous n'en aurez jamais autant que je vous en désire ; vous ne le sentirez jamais avec autant de transport que je le souhaite. — Ah ! pour le coup, voilà M. d'Alembert. *Le succès a fait violer toutes les règles*[2] : on a beaucoup applaudi cette scène du troisième acte[3], ce qu'il y a de plus beau au théâtre. Adieu, mon ami. Vous me croirez folle ; mais le premier vœu de mon cœur n'est pas de vous voir :

1. « Le 26 août (samedi), Leurs Majestés, accompagnées de la Famille Royale, ainsi que des Seigneurs et Dames de la Cour, assistèrent, dans la grand'-salle du château, à la représentation du *Connétable de Bourbon*, tragédie du sieur, Guibert, auquel Leurs Majestés ont témoigné leur satisfaction. La musique guerrière des entr'actes et celle qui tient à cette pièce est du sieur Berton, maître de la musique du roi. (*Gazette de France* du 10 septembre 1775). La veille, 25 août, avait eu lieu, par procuration, le mariage de madame Clotilde avec le prince de Piémont. (Voir, sur cette première représentation du *Connétable*, à Versailles, qui avait été précédée des deux répétitions, « suivies avec une fureur sans exemple, » à la Comédie-Française, les *Mém.* de Bachaumont, t. 8, p. 149, 160 et s., 166; l'*Espion anglais*, t. II, p. 282 et s.; la *Corresp. litter.* de La Harpe, 1804, t. I, p. 248 ; les *Œuvres de madame de Staël*, 1821, t. VII, p. 285.) En somme, s'il y eut succès, il fut très-contesté. Avant la représentation, le roi de Prusse écrivait à Voltaire, le 27 juillet 1775 : « Lekain doit partir dans peu pour jouer à Versailles une tragédie de M. de Guibert, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. Lekain prétend que la reine de France protége la pièce; ce qui doit en assurer le succès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins : recueillir les applaudissements des armées, des théâtres et des femmes, c'est un moyen sûr d'aller à l'immortalité. » (*Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. 69, p. 316.)

2. L'étiquette ne permettait pas d'applaudir en présence du roi. « La jeune reine (Marie-Antoinette) a trouvé cela trop froid, et, par son exemple, a donné la permission de l'imiter. (*Espion anglais*, II, 285.)

3. Entre Bourbon et Adélaïde qui refuse de fuir avec lui et de se rendre complice de sa trahison. « Elle fait parler, dit la Harpe, tour à tour la patrie, l'amour, l'honneur... Il y a dans cette scène un germe d'intérêt quoique le fond en soit très-commun. On y a applaudi quelques traits assez véhéments et même quelques beaux vers. » (*Corresp. littér.*, t. I, p. 250.)

il est que vous voyiez tout ce qui vous fera jouir de votre bonheur, et surtout les gens qui l'ont partagé. Ne me voyez pas ces jours-ci ; jouissez et n'allez pas jeter les yeux sur un objet que vous n'auriez jamais dû voir. Je ne vous demande qu'une heure avant votre départ ; je suis du costume des *adieux*.

LETTRE CXXIX

Dimanche, 17 septembre 1775.

Eh, non ! je ne suis plus assez heureuse, ou assez malheureuse, pour faire *du fiel* et *du poison* de ce que vous dites : vous y avez mis bon ordre ; avec un mot vous avez glacé mon âme, et vous avez glacé en même temps tout ce que vous croyez être l'expression d'un sentiment. Souvenez-vous du secret qui vous est échappé : il m'a donné la clef de mille choses qui m'avoient paru inexplicables ; il m'a fait rétracter un jugement faux, que je n'avois porté que par ignorance. Je croyois lire la lettre d'une jeune personne de dix-sept ans, qui écrivoit à un homme qui avoit été son mari quatre jours ; et au lieu de cela, c'est une jeune personne qui écrit à un homme qui l'aime depuis un an. Dès lors, tout ce qu'elle lui dit n'est plus que l'expression naturelle d'un sentiment avoué et partagé depuis longtemps. Ce secret échappé m'a aussi expliqué le billet que j'ai reçu du château de C....[1] ; mais, en me l'expliquant, il ne l'a pas justifié : car rien dans la nature ne peut justifier un tel outrage ; ce billet ne contenoit pas un mot qui ne dût révolter et indigner mon âme. Mon dieu ! et j'ai pu vous voir ! j'ai pu vous écouter, je vous parle encore ! Oh ! combien l'on déchoit, lorsqu'on a pu braver les premiers remords ! Oui, j'ai besoin de me le répéter, de me le dire sans cesse : j'ai été aimée de M. de Mora, c'est-à-dire de l'âme la plus élevée, la plus forte, de la créature la plus parfaite qui exista jamais. Cette pensée soutient mon âme, ranime mon cœur, et me rend assez d'orgueil pour ne pas me laisser anéantir.

Je n'ai pas répondu à votre billet du moment de votre départ ? Eh, bon Dieu ! que pouvois-je répondre ? Quand je lis

1. Le château de Courcelles.

maintenant les expressions de votre sensibilité, voici ce que ma raison prononce: il en dit autant à une autre, et peut-.re y met-il plus de force et de chaleur; et il y a cette différence entre cette autre et moi, qu'avec elle, il dirige toutes les actions de sa vie pour lui prouver qu'il sent tout ce qu'il lui dit; et avec moi, au contraire, il n'y a pas une de ses actions, pas un de ses mouvemens qui ne soient en contradiction et en opposition avec ses paroles. D'après cette observation si juste, si cruellement fondée, dites-moi, que faut-il vous répondre? Ah! j'en appelle à votre conscience: croyez-vous que j'y pusse pénétrer, et conserver pour vous le sentiment que vous me désirez? Eh bien, j'ose vous assurer, que si vous pénétriez dans la mienne, vous n'y verriez que la faute que j'ai commise. Je n'ai pas eu une pensée, pas un mouvement qui ne dût me mériter votre estime, si l'on peut l'accorder à celle qui nous a sacrifié ce qui devoit être plus cher que l'honneur. Mais, dites-moi, pourquoi me faites-vous l'objet de votre morale, et de l'exercice de votre vertu? Vous vous en avisez bien tard; et si vous vous imposez cette tâche en expiation du mal que vous avez fait, je vous avertis que vous vous égarez encore. Pour que vous eussiez le mérite de cette conduite, où vous mettez une patience, un courage, une bonté, une indulgence *infatigables*, il faudroit, dis-je, que tant de vertu eût un effet: il faudroit soulager, consoler; et je vous l'ai répété cent fois, vous ne pouvez plus rien pour moi, que me faire souffrir. Perdez donc l'envie de vouloir me faire la victime de votre morale, après m'avoir fait celle de votre légèreté. Je vous assure que je ne prétends point vous faire de reproches: je vous pardonne de tout mon cœur; et ce que je vous dis aujourd'hui, c'est pour répondre à votre lettre. Dans ce billet de samedi, vous me montriez la crainte que vous aviez, que l'influence du malheur que vous prétendez avoir, ne vînt à se répandre sur votre femme. Que falloit-il répondre à cela? Que cette crainte seule suffiroit pour l'en garantir; que le sacrifice que vous lui avez fait de votre temps, de vos affections et de votre personne, doit aussi l'en garantir. Qu'ajouter à cela? Que je le souhaite: et voilà, en vérité, tout ce que l'on peut pour quelqu'un avec qui on n'a aucun rapport. Les gens qui ne vous ont point vu avec madame votre femme, et qui ne savent pas comme moi le sentiment que vous aviez pour elle depuis un an, disent que vous avez

converti les devoirs du mariage en servitude. Ils trouvent que ce coup de cloche d'onze heures est austère comme la règle des couvens : vous voyez bien qu'ils disent des sottises, parce qu'ils ne sont pas encore dans votre secret. Pour moi qui y suis, et qui dois vous dire le mien....; mais, non, en voilà assez pour aujourd'hui. — Oh ! je suis bien inquiète ; le vicomte de Saint-Chamans va de plus mal en plus mal : on ne connoît rien à son état; pour moi, il m'effraie. Le comte de C.... versoit des larmes hier : sa femme est accouchée heureusement ; mais son enfant se meurt. Ce n'est pas son enfant qu'il pleuroit, mais le chagrin qu'en aura sa femme, et le tourment qu'il éprouve de la tromper sur l'état de cet enfant. Les gens heureux ont donc aussi leurs peines ! Oui, puisque vous dites que vous en avez beaucoup : mais vous avouez que l'exercice les soulagera, et je le crois comme vous le dites. — Ma santé est pire que jamais; j'ai eu plusieurs accès de fièvre : mais j'ai fait serment de ne pas m'empoisonner de la façon des médecins. Adieu. — Je ne réclame ni votre sentiment, ni votre morale, ni votre vertu. Voyez si je ne vous laisse pas libre.

LETTRE CXXX

Samedi, à 4 heures du matin, 23 sept. 1775.

Hélas ! il est donc vrai, on survit à tout ! l'excès du malheur en devient donc le remède ! Ah ! mon Dieu ! le moment est arrivé où je puis vous dire, où je dois vous dire avec autant de vérité : *je vivrai sans vous aimer*, que je vous disois il y a trois mois : *vous aimer ou cesser d'être.* Ma passion a éprouvé toutes les secousses, tous les accès d'une grande maladie. J'ai d'abord eu la fièvre continue avec des redoublemens et du délire ; et puis la fièvre a cessé d'être continue, elle s'est tournée en accès, mais si violens, si déréglés, que le mal n'en paraissoit que plus aigu. Après s'être soutenue longtemps à ce degrés de danger, elle a un peu diminué, les accès se sont éloignés, ils se sont affoiblis. Il y a eu dans les intervalles des momens de calme qui ressembloient à la santé, ou qui du moins la faisoient espérer. Après un peu de temps la fièvre a tout à fait cessé : et enfin,

depuis quelques jours, il me semble qu'il ne me reste plus que l'ébranlement et la foiblesse qui suivent toujours les longues et grandes maladies. Je crois pressentir une convalescence prochaine ; non pas cette sorte de convalescence que M. de Saint-Lambert peint, en disant :

Oh ! que l'âme jouit dans la convalescence[1] !

Non, la mienne ne connoîtra plus cet état de jouissance ; mais elle sera soulagée, elle ne sera plus déchirée activement, et c'est bien assez : car, quoique délivrée d'un mal bien cruel, il m'en restera encore un plus ancien, plus douloureux, plus profond, plus déchirant ; et cette plaie ne se fermera jamais, mais elle ne sera plus irritée et empoisonnée par le chagrin et le remords de tous les instans. Enfin, elle trouvera peut-être des calmans, et c'est le seul remède aux maux incurables. Voilà l'histoire et le récit le plus fidèle de l'état de mon âme : il n'y a pas un mot, pas une circonstance qui ne soient applicables à ma situation actuelle. Je vous ai aimé jusqu'à l'égarement ; j'ai éprouvé tous les degrés, toutes les nuances du malheur et de la passion ; j'ai voulu mourir. J'ai cru mourir, j'ai été retenue par le charme attaché à la passion, même à la passion malheureuse. Depuis, j'ai réfléchi, j'ai flotté longtemps, j'ai souffert encore ; en un mot, je ne sais si c'est vous, si ce sont vos procédés, si c'est la nécessité ou peut-être l'excès de mon malheur : tout enfin m'a ramenée à une disposition moins funeste. J'ai regardé autour de moi ; j'y ai trouvé des amis que mon malheur et ma folie n'ont point encore rebutés : j'ai vu que j'étois environnée de soins, de bontés, de marques d'intérêt. Au milieu de tant de secours et de tant de ressources, j'ai trouvé un sentiment plus vif, plus animé : il est si vrai, si tendre, si doux, qu'il faudra bien qu'à la fin il fasse pénétrer dans mon âme du calme et de la consolation. Et puis-je jamais prétendre à mieux et à plus que cela ? Et après l'affreuse tempête dont je suis battue depuis trois ans, n'est-ce pas là rentrer dans le port ? n'est-ce pas déjà voir le ciel ouvert ? Non, ne croyez point que je m'exagère les progrès de ma guérison : je me vois telle que je suis, et si je me sens un peu plus calme, je me crois un peu plus susceptible de consolation. Sans doute il m'en au-

1. *Les Saisons* (1769), chant Ier, v. 425.

roit moins coûté pour mourir que pour me séparer de vous. Une mort prompte eût satisfait mon caractère et ma passion ; mais la torture que vous avez donnée à mon âme en a épuisé la force : elle a perdu son énergie ; et puis je me suis vue aimée, cela amollit. Comment quitter la vie, lorsqu'on veut vous y retenir par le sentiment le plus tendre ? Ah ! il falloit mourir dans le moment où j'ai perdu ce qui m'aimoit, et ce que j'ai plus aimé que tout le reste de la nature ! Voilà le seul reproche que je me permettrai de vous faire. Pourquoi me reteniez-vous ? étoit-ce donc pour me condamner à une mort lente et plus cruelle que celle où je courois ! Plût au ciel que je pusse effacer de mon souvenir et anéantir de ma vie les dernières années qui viennent de s'écouler ! Celles qui les avoient précédées seront à jamais le charme et le tourment de mon cœur. Ah ! six ans du plaisir et du bonheur du ciel doivent faire trouver l'existence un assez grand bien pour en rendre encore grâces au ciel, même au comble du malheur ! Si je pouvois retrouver le repos, si mon âme pouvoit s'y fixer, peut-être que le peu de jours qui me restent à vivre pourroient encore être tolérables ! Je vais tâcher de faire ma consolation de ce qui feroit le plaisir et le bonheur d'un autre. J'aimerai par reconnoissance ce qui devroit être mieux aimé, si je répondois à la chaleur et à la vivacité de l'amitié qu'on me témoigne. Depuis trois mois, j'ai à me reprocher de repousser avec froideur et avec dureté l'expression du plus vif intérêt, qui est la suite du sentiment le plus vrai, dont malgré moi j'ai reçu des preuves non équivoques ; et vous savez si je dois être difficile en preuves. Je vous étonne sans doute, vous croyez que je rêve ; je ne dis pas un mot qui ne vous paroisse blesser la vérité et la vraisemblance. Eh bien ! cela vous prouvera ce que vous avez déjà pu voir, mais peut-être jamais dans un cas aussi extraordinaire : que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable [1].

Hélas ! cela me paroît tout aussi surprenant qu'à vous : e reste confondue de ce qu'il y a encore quelqu'un sur la terre qui puisse mettre son plaisir et espérer son

1. Boileau, *Art poétique*, ch. III.

bonheur[1] de la créature du monde la plus triste et la plus faite pour repousser tout intérêt. L'excès du malheur a donc de l'attrait pour de certaines âmes ! Oui, je le vois, on a besoin de plaindre, de s'intéresser, de s'animer ; et en approchant de moi, on partage et on prend cette disposition sans que je le veuille. Depuis longtemps j'ai remarqué que cet homme ne me quittoit jamais sans émotion ; et il m'est intimement prouvé que c'est le malheur, la maladie et la vieillesse qui me tiennent lieu auprès de lui de grâces, de jeunesse et d'agrémens. Croyez-vous qu'il soit possible d'être vaine d'avoir un pareil attrait pour un homme honnête et sensible ? Eh, non ! je n'en suis pas vaine : je suis trop malheureuse, trop profondément malheureuse, pour être accessible aux plaisirs et aux sottises de la vanité. Je ne vous avois point encore entretenu de tout ceci : je craignois qu'en le prononçant, cela n'y donnât trop de consistance ; je ne voulois pas même y arrêter ma pensée[2]. Dans les premiers jours de mon désespoir, lorsque vous eûtes prononcé contre mon repos et ma vie, je rejettai avec horreur ce qui vouloit me distraire de vous : j'aimois mieux mourir que m'en séparer. J'espérois me calmer sur l'arrêt que vous veniez de prononcer contre moi : je croyois que votre présence me feroit du bien ; que vous me diriez ce que j'avois besoin d'entendre ; que vous m'aideriez à supporter le coup dont vous veniez de me frapper. Je n'ai rien trouvé de tout cela ; et sans prétendre former une plainte, ni vous faire un reproche, je me suis persuadée, mais d'une manière absolue, que votre mariage devoit à jamais rompre toute liaison entre nous ; qu'elle me donneroit plus que du tourment, que je vous deviendrois à charge, et peut-être odieuse. Dans le premier moment, je crus que je ne pouvois plus vivre sans vous haïr. Cet affreux mouvement ne pouvoit pas durer dans une âme remplie de passion et de tendresse. J'ai depuis éprouvé toutes les angoisses, toutes les agitations de la douleur ; et me voilà enfin dans une disposition que je crois du calme, et qui n'est peut-être que de l'épuisement et de l'abattement ; mais du moins je ne veux plus à l'avenir avoir à me repro-

1. L'Edit de 1811 a corrigé l'irrégularité de cette phrase en substituant le mot *espérer* à *mettre* et en lui faisant régir les deux substantifs.

2. Les circonstances de ce récit ne permettent pas de le rapporter à d'Alembert.

cher ce que je souffrirai : c'est, je crois, un grand mal de moins. Jusqu'ici j'ai justifié ce que dit la Rochefoucauld, que *l'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison*[1]. Oh ! que cela est vrai ! je meurs de confusion en me rappelant ce que j'avois osé prétendre. Oui, j'ai été assez exaltée, ou plutôt assez égarée pour ne pas croire impossible d'être aimée de vous par-dessus tout; et ma folie m'en donnoit des raisons qui étoient assez plausibles pour contenter mon sentiment. Voyez, je vous prie, à quel degré d'illusion j'ai été menée ! je vous jure pourtant que ce n'étoit point l'amour-propre qui m'égaroit : c'est lui au contraire qui m'a aidée à revenir à la vérité et à la raison. C'est lui qui me juge aujourd'hui avec plus de sévérité que vous ne pouvez en avoir : tout ce que vous me refusez, tout ce que vous n'avez pas été pour moi, ne me paroît plus qu'un résultat nécessaire de la justesse de votre goût et de votre justice. Oh ! ne croyez pas cependant que je trouve que vous ayez été équitable dans votre conduite avec moi : c'est ma raison et rien que ma raison qui prononce aujourd'hui; et en me voyant aussi foible, aussi coupable, aussi folle que je l'ai été, cela ne justifie point tout le mal que vous m'avez fait, mais que je vous pardonne de toute mon âme. Peut-être ne se console-t-on jamais des grandes humiliations : mais je dois espérer que le temps en effacera l'impression. Je souhaite que votre mariage vous rende aussi heureux qu'il m'a rendue malheureuse : croyez que, lorsque ce souhait est bien sincère, la générosité et la bonté ne peuvent pas être portées plus loin. — Je n'ai point reçu de réponse à une lettre que je vous ai écrite il y a huit jours. Je ne m'en plains pas; je vous en avertis seulement, parce que je voudrois bien qu'elle ne fût pas perdue. — Avant que de partir pour la campagne, je vous prie de me renvoyer les trois lettres que je vous ai écrites à Metz. Si enfin vous aviez reçu celle de Bordeaux, vous voudriez bien l'y joindre. — Je n'ai point reçu vos dragées; voilà pourquoi je ne vous en ai point remercié. Il n'y a que la haine qui convertisse le miel en poison, et je n'ai point de haine. En vérité, l'on me rend folle : je ne sais plus lequel qui me désole davantage, ou du mal que vous me faites, ou du bien qu'on voudroit me faire; j'en meurs.

1. Maxime CCCXL, édit. Gilbert, p. 164.

J'aurois besoin de fuir dans un désert pour me reposer. Que je vous plains de la longueur assommante de cette lettre ! mais je suis si malade, si abattue, que je n'ai pas eu la force d'y mettre de l'ordre, ni d'en écarter les inutilités. Je le sens, les longues douleurs fatiguent l'âme et usent la tête; mais si je me suis permis de parler si longuement une fois, ce sera pour n'y revenir jamais : il y a des sujets sur lesquels on ne peut pas revenir. Si vous étiez à Paris, je me serois bien gardée de vous y adresser ce volume, vous ne l'auriez pas lu. Il m'a été prouvé que vous ne lisiez pas mes lettres, et cela étoit tout simple : elles vous étoient adressées dans un lieu où vous aviez à voir et à entendre ce qui étoit de tout autre intérêt pour vous que moi et mes lettres : aussi je m'engage à ne plus arriver aussi mal à propros. Adieu, *mon ami;* c'est pour la dernière fois que je me permettrai ce nom : oubliez que c'est mon cœur qui l'a prononcé. Ah ! oubliez-moi ! oubliez ce que j'ai souffert ! Laissez-moi croire que c'est un bonheur que d'être aimée! laissez-moi croire que la reconnoissance suffira à mon âme. Adieu, adieu.

LETTRE CXXXI

Dimanche au soir, 24 septembre 1775.

Je ne veux pas rendre votre calcul faux; vous supposeriez peut-être que j'y mets de l'humeur, du projet, peut-être du caprice, et rien ne pourroit plus l'excuser. La raison est égale et juste, et il est bien temps de m'y tenir. Non, s'il vous plaît, vous ne me donnerez jamais d'explication sur des faits que Dieu même ne sauroit changer. Il faut s'en tenir aux résultats. Vous êtes marié, vous avez aimé, vous aimez, et vous aimerez un objet qui a déjà depuis longtemps de l'attrait pour vous, par la vivacité et la force de son sentiment; cela est dans l'ordre, cela est dans la nature, cela est dans le devoir, et par conséquent il faudroit être bête ou folle pour entrer dans des raisonnemens qui troubleroient votre bonheur, et qui continueroient mon supplice. Tout est dit à jamais, et croyez-moi, sauvons les détails : quand une fois le fil de la vérité a été rompu, il

ne faut pas le rajouter[1]; cela va toujours mal. Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, je vous ai dit vrai ainsi il n'y auroit ni confusion, ni embarras pour moi. Depuis que je vis, je n'ai pas à me reprocher d'avoir trompé qui que ce soit dans la nature. J'ai été sans doute bien coupable ; mais je puis me dire que la vérité m'a toujours été sacrée. Les situations de romans, ou plutôt qui ne sont point dans les romans, ne sauroient rien changer à celle du malheur et du désespoir où j'ai passé ma vie depuis quelques années. Sans doute que le roman que vous avez commencé sera plein de plaisir, de bonheur et de tout ce qui pourra faire votre félicité ; je le désire de tout mon cœur. Pour moi je ne devois figurer que dans les romans de Prevost; jugez si je dois être exclue de l'*Astrée*[2] ! Adieu. Je vous ai écrit un volume, vous devez avoir besoin de vous reposer de moi.

M. de Saint-Chamans est beaucoup mieux depuis deux jours : il vous remercie mille fois. — M. d'Alembert a été bien touché de votre souvenir. — Le comte de C..... est de retour au ciel : la mère et l'enfant se portent à merveille. — Madame de Châtillon vient d'arriver; elle sort de chez moi. J'espère que M. d'Andezi reviendra dans peu de jours. Je n'ai plus de fièvre.

LETTRE CXXXII

[Octobre], minuit, 1775.

Cela ressemble à la folie, et cependant c'est de la raison, bien raisonnable même; car ceci est un soin pour mon plaisir. Je viens de me rappeler que je vous avois mandé de me répondre, et de me renvoyer mes lettres sous le couvert de M. de Vaines. Mon ami, ne faites que la moitié de de cela : renvoyez-moi mes lettres sous son adresse, et, au nom de Dieu, n'oubliez pas double enveloppe; mais adressez-moi directement votre réponse, et il faut qu'elle me réponde : ainsi il la faut bien longue. Je ne la recevrai que samedi 15, et je me suis souvenue que M. de Vaines est à

1. Édit de 1811, *renouer*.
2. Célèbre roman pastoral d'Honoré d'Urfé (1610-1619).

Versailles le samedi. Cela auroit retardé ce que j'attendrai avec une impatience qui me donne la fièvre. Mon ami, vous m'entendez bien, ne faites donc point d'étourderie : votre lettre à moi, et mes lettres et toutes mes lettres à M. de Vaines. J'ai peur que le courrier ne soit parti ; je vais adresser ma lettre à un ami que j'ai à la poste.

LETTRE CXXXIII

(Adressée à la campagne.)

Dimanche au soir, 15 octobre 1775.

Mon ami, il faut donc que nous soyons deux. Vous ne savez rien me dire, vous n'avez rien à me dire quand je me tais. Eh, mon Dieu ! s'il n'y avoit personne derrière vous, si l'on ne lisoit pas par-dessus votre épaule, si les lettres n'étoient pas sous les pieds, sans que vous les y mettiez, je vous écrirois des volumes, je ne vous attendrois pas. Je verserois mon âme ; je passerois ma vie à me plaindre, à vous pardonner, et à vous aimer. Mais le moyen ? mais où reprendre la force que vous m'avez ôtée ? Le coup dont vous m'avez frappée a atteint mon âme, et mon corps y succombe. Je le sens, je ne veux ni vous effrayer, ni vous intéresser ; mais je sens que j'en meurs : il n'y a plus pour moi de ressource dans la nature ; car, en supposant l'impossible, que vous redevinssiez libre, et que vous fussiez pour moi ce que j'avois désiré, il seroit trop tard : les principes de la vie sont attaqués, et je le vois sans regrets et sans effroi. Mon ami, vous m'avez empêchée de me tuer, et vous me faites mourir. Quelle inconséquence ! mais je vous le pardonne ; dans peu tout sera égal. Mon Dieu ! je ne veux point vous faire de reproche ; si vous voyez [1] dans mon âme, ah ! elle est loin de vouloir vous offenser, ni de vouloir mettre un instant de chagrin dans votre vie. Non, au comble du malheur, un instant victime d'avoir aimé, me sentant aussi coupable que malheureuse, je ne trouve dans mon cœur que le désir le plus vif de votre bonheur ; votre intérêt est encore le pre-

1. Édit de 1811 : *Voyiez*.

mier d'une vie qui m'échappe. Adieu, mon ami. Vous voyez, je n'avois point d'humeur; mais il y a des liens, il y a des choses qui ne me laissent plus que de la douleur. — Écrivez-moi : dites-moi ce que vous faites; dites-moi si vous êtes content, si ce qui vous intéresse est terminé comme vous le désiriez[1]; enfin, mon ami, trouvez, s'il est possible, un peu de douceur à répandre quelques instans de plaisir dans un cœur profondément blessé, et qui cependant est encore tout à vous. Je vous écrirai tous les soirs, et en partant de Fontainebleau[2], vous me renverrez toutes mes lettres. Oh ! n'appelez pas cela de la défiance : c'est plutôt de la vertu, c'est soigner votre repos.

LETTRE CXXXIV

Ce lundi, quatre heures, 16 octobre 1775.

Mon ami, je vous écris ce matin, parce que je crains de ne le pas pouvoir ce soir. Hier j'avois la fièvre assez fort, et cette nuit, à deux heures, j'ai pensé mourir d'un accès de toux, suivi d'un étouffement qui réellement m'a mise aux prises avec la mort. L'effroi de ma femme de chambre me faisoit penser qu'il faut en effet que la mort soit bien redoutable : son visage en étoit renversé ; et lorsque j'ai pu parler, je lui ai demandé la cause de son trouble ; elle ne m'a jamais dit autre chose, sinon : *J'ai cru que vous alliez mourir;* car elle avoit du courage de reste pour me voir souffrir. Je suis encore dans mon lit : il ne me reste plus qu'un peu d'oppression avec mes maux accoutumés. — N'êtes-vous pas, ou n'allez-vous pas à Montigny[3] ? Madame de Boufflers ne vous a-t-elle pas donné rendez-vous ? Elle est partie aujourd'hui avec l'abbé Morellet, et elle re-

1. Peut-être s'agit-il ici de cette situation politique que M. de Guibert cherchait à se faire et qui allait bientôt se réaliser.

2. Où la cour était depuis le 9 octobre, et où elle resta jusqu'au 16 novembre.

3. Chez M. de Trudaine, propriétaire du château de Montigny, près Fontainebleau. Les ministres s'y étaient rendus pour s'entendre sur le choix d'un successeur à donner au comte du Muy. On parlait du maréchal de Broglie et du comte son frère, du baron de Breteuil, de M. Tabourreau, ancien intendant de Valenciennes, et de M. de Trudaine lui-même. (*Mém.* de Bachaumont, 22 octobre 1774.)

vient jeudi. L'archevêque de Toulouse y doit arriver ce soir. Quelqu'un qui connoît beaucoup madame de Boufflers me disoit hier : *elle se fait victime de la considération, et à force de courir après, elle en perd. Je parie,* me disoit cet homme, *qu'elle fera l'impossible pour se trouver, non pas au dîner des rois, comme Candide à Venise, mais au dîner des ministres à Montigny.* Il me disoit cela comme une conjecture, et ce matin j'ai reçu de lui ces deux lignes : *Me croirez-vous sur les gens que je connois? vous vous moquiez de moi hier; eh bien! elle est partie ce matin, elle va tomber au milieu de gens qui sont à peine ses connoissances. Vanité des vanités!* Mon ami, si c'est pour vous y aller trouver, elle a bien fait : elle doit chérir l'homme à qui elle a pu se résoudre à parler une fois avec vérité. Ce doit être pour elle un grand soulagement que de quitter le masque. Comment vit-on dans cette contrainte perpétuelle? La vanité est donc ce qui a le plus de force dans la nature ! — Mon ami, dites-moi donc qui vous croyez qui sera ministre de la guerre. Ce sera, à ce que l'on dit, le baron de Breteuil[1], qui a passé sa vie dans les affaires étrangères. C'est absolument comme dans l'*Avare*[2].

Aviez-vous déjà beaucoup lu pour commencer votre grand ouvrage? Vous n'aviez eu que huit jours; mais vous faites tout si vite, que huit jours ont peut-être suffi pour faire ce qu'un autre ne feroit pas en huit mois[3]. — Avez-vous vu M. Turgot? C'est dans ce moment-ci que le travail que vous avez fait pour lui peut lui être d'une grande utilité. Vous le verrez à Montigny; je voudrois que vous cau-

1. Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil, né le 7 mars 1730, fils de Charles-Auguste, baron de Preuilly, et de Marie-Anne Goujon de Gasville, et neveu de la M[se] du Châtelet, l'amie de Voltaire. En 1758, il quitta les armes pour la diplomatie, et fut successivement ambassadeur à Cologne, à S[t]-Pétersbourg, à Stockholm, à Naples, à Vienne de 1775 à 1783. Mort en 1807. Ce fut le comte de Saint-Germain qui, le 25, fut nommé sur la proposition de M. de Maurepas.

2. Où maître Jacques est bon à tout, acte III, sc. 5.

3. M. de Guibert émerveillait beaucoup ses contemporains par cette rapidité dans ses lectures. « Il lit cinq lignes de gazette d'un coup-d'œil. Vous concevez, au moyen de l'activité de cet organe chez lui, combien il doit avoir meublé sa mémoire. On assure qu'elle ne fait point tort à son imagination et même à son raisonnement; qu'il digère sa lecture aussi rapidement qu'il la fait. On raconte qu'ayant parié de digérer cinq gros volumes en une nuit d'un livre assez abstrait, il en rapporta pour preuve le lendemain un extrait du plan et des principaux détails exact et assez étendu. (*L'Espion anglais*, 1779, t. II, p. 279.)

sassiez avec lui, et vous verriez qu'il est bien supérieur aux gens qui le jugent avec prévention et avec passion. — Il y a quelques jours que vous me mandiez, sans doute pour me ravir jusqu'au ciel : *C'est d'ici que je vous dis que je vous aime, d'ici où je suis aimé, où je suis occupé, tranquille, etc.* Eh ! mon ami ! cela court les rues que d'être aimé lorsqu'on est jeune, lorsqu'on a une figure aimable, lorsqu'on a les soins et les manières d'un homme qui prêtent à plaire et lorsque surtout toutes les actions de sa vie prononcent que l'on ne tient fortement à rien ; e comment ne seriez-vous pas aimé ? les fats et les sots le sont bien ! M. de B....... est adoré de sa femme qui est jeune, jolie et aimable ; et ce qui me confond, c'est qu'il n'a pas la tête tournée : il ne croit pas comme le comte de C....., qu'il auroit été choisi ; il se souvient que ce sont 25,000 liv. de rente qui ont fait son mariage. Mais savez-vous ce qui est piquant, ce qui est rare, ce qui est extraordinaire, ce qui tient du prodige, quoiqu'il y en ait quelques exemples, comme ceux de Diane de Poitiers, de madame de Maintenon, de mademoiselle Clairon [1] ? c'est de pouvoir dire : je suis aimée, lorsqu'on est vieille, laide, triste, malade et abîmée dans le malheur, et surtout lorsqu'on peut se dire : je suis aimée d'un homme aimable et honnête, qui est dans cette saison de la vie où l'on est plus délicat et plus difficile, et où l'on est cependant en droit de prétendre à tout et de mériter d'être préféré : voilà, mon ami, ce qui vaut la peine d'être dit, parce que cela est miraculeux. Mais tirer vanité d'être aimé de sa femme, lorsqu'on est charmant, et que, du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, on veut lui persuader et lui prouver qu'on est passionnément amoureux ! eh ! fi donc ; cela est si commun ! Le comte de C.... dit de même et jouit de même ; mais à la vérité, je ne crois pas qu'il y ait aucune créature qui soit tentée de se mettre en tiers, et qui soit assez abandonnée pour réclamer le surplus de cette grande passion. Adieu, mon ami ; je ne sais pourquoi j'ai été vous entretenir de tout cela. Si j'ai de la fièvre, je n'en ai pas assez pour que ce soit du délire ; mais j'ai du plaisir à causer avec vous, et je dis tout ce qui me

1. Cette célèbre tragédienne, née en 1723, morte en 1803, alors toute puissante à la cour du margrave de Bareuth, se trouvait en ce moment même à Paris, où l'on parlait beaucoup d'elle. (*Mém. de Bachaumont*, t. VIII, p. 196 et 203.)

vient. Ecrivez-moi donc, j'ai besoin d'être consolée et soutenue : mon âme et mon corps sont dans un déplorable état. Mon ami, vous êtes à quatorze lieues : c'est bien loin, et cela seroit bien près, si..... Mais adieu.

LETTRE CXXXV

Mardi, quatre heures, 17 octobre 1775.

J'attendois le facteur : je voulois une lettre de vous, mais vous ne l'avez pas voulu. J'ai vu le timbre de Fontainebleau sur une lettre, j'en ai respiré plus à mon aise, et puis j'ai vu ma méprise. Oh ! non, cette lettre n'étoit pas de vous. Mon Dieu ! que je suis folle et injuste, et surtout que je suis malheureuse ! Mon ami, si je pouvois ne vous pas aimer, si je pouvois aimer ce que je n'aime point, peut-être que ce qui me reste à vivre ne seroit pas dévoué à un supplice qui met mon corps et mon âme à la torture. Cependant je suis moins souffrante aujourd'hui : j'ai pris de l'ipécacuanha en grande dose, qui m'a d'abord fatiguée à mourir ; mais il me semble qu'il a rendu de l'air à mes poumons : hier je ne respirois pas. Mon ami, je ne sais pourquoi je vous parle de ma santé ; quand je vous vois, je ne vous en parle jamais : mais c'est qu'alors je ne souffre plus. Comment n'aimeroit-on pas un peu une créature à qui l'on fait tant de bien, et surtout à qui l'on fait tant de mal ? Ah ! pourquoi aime-t-on, et pourquoi n'aime-t-on pas ? Qui sont les sots, ou les âmes de glace qui ont jamais su en rendre compte ? Le chevalier ne manqueroit pas de nous l'apprendre, et il sera toujours bien plus content d'avoir fait un raisonnement que d'éprouver un sentiment. L'on m'a dit qu'il en avoit eu un pénible, ces jours passés, à une représentation d'une pièce de M. de Savalette [1] qui fut applaudie avec transport, et que mesdames de Grammont et de Beauveau ne pouvoient cesser de louer. Le chevalier en étoit dépité, et il ne put jamais cacher son

1. Cousin germain de la marquise de Gléon et frère de la comtesse de Revel, de madame Grimod du Fort, comtesse d'Orsay, morte en 1742, et de madame Dupleix du Perron.

mécontentement. Madame de Gléon[1] fit de même, et tous deux jouèrent le plus détestable rôle dans leur société. Je vous dis là le secret de l'église, et non pas celui de la comédie. Pour remonter un peu leur amour-propre, il donne aujourd'hui *Roméo et Juliette*, suivi d'*Agathe*. Madame de Beauveau a retardé son départ pour assister au triomphe, et pour le faire; mais je me meurs de crainte que *Roméo* ne tue le succès d'*Agathe*. Ce *Roméo*, mon ami, le connoissez-vous? Cela n'est pas mauvais, cela n'est pas médiocre, cela n'est pas même ennuyeux; mais cela est monstrueux, cela est à faire fuir. J'ai entendu dire à la comtesse de B....[2] que cela était beau comme Corneille, et meilleur que la pièce anglaise. J'étois avec elle à la première représentation; et moi, j'étois animée si différemment, que je désirois de m'évanouir pour être emportée de cette salle. C'étoit moi sans doute qui avois tort; mais il m'est impossible d'être à froid, et de me composer un avis contre mon sentiment.

J'envoie cette lettre à M. de Vaines; je ne doute pas que vous ne soyez avec lui à Montigny. Mon ami, les lieux, les personnes, les choses, le charme de tout cela vous aura-t-il laissé la liberté de penser que vous pouviez m'écrire par Nangis? Vous êtes arrivé dimanche à Fontainebleau; si vous m'aviez écrit lundi matin, j'aurois eu de vos nouvelles aujourd'hui: mais vous avez voulu voir tout à la fois la Reine, M. de Duras, les ministres, vos amis, vos connoissances, ceux qui ne le sont pas; enfin il faut bien tout voir, tout entendre, tout savoir. On a des affaires, on les fait mal, mais n'importe, on a beaucoup vu, beaucoup été, et au bout de la journée, l'on est *Gros-Jean comme devant;* mais l'on a satisfait à cette charmante activité de l'écureuil, et l'on se dit que dans dix ans, l'on aura une tête et des affaires mieux

1. Geneviève Savalette, née vers 1732, belle-fille d'un neveu de Voltaire, M. de La Houlière, lequel avait épousé sa mère, mariée, le 7 septembre 1748, à Jean de Gléon, marquis de Gléon, morte à Vicence en 1795. Elle est l'auteur d'un *Recueil de comédies nouvelles* (Paris, 1787, in-8°), dont le chevalier de Chastellux se fit l'éditeur, et qui contient l'*Ascendant de la vertu ou la Paysanne philosophe*, la *Fausse sensibilité* et le *Nouvelliste provincial*. On lit dans l'Avertissement « que, si madame la marquise de Gl... n'a composé ses comédies que pour employer des heures de retraite et de loisir, elle a cédé ensuite à l'opinion de ses amis, qui s'est trouvée plus favorable à ses ouvrages que la sienne propre, et qui l'a déterminée à prendre le public pour juge entre eux et elle; » et encore « que ce volume sera bientôt suivi d'un autre si le succès répond à son attente. » Ce second volume n'a jamais paru.

2. De Boufflers.

réglées, t l'on s'abuse, je vous assure. Mon Dieu! qu'il étoit doux d'aimer et de vivre pour quelqu'un qui avoit tout connu, tout jugé, tout apprécié, et qui avoit fini, comme le sage, par trouver que tout n'est que vanité! Aimer suffisoit à son cœur et à son âme. Ah! qu'elle étoit noble, qu'elle étoit grande, cette âme! je n'ai jamais vu réunir tant de passion à tant de vertus. Mon ami, je donnerois ce qui me reste à vivre pour que vous l'eussiez connu.... — Je veux encore augmenter votre mouvement : je vous prie de chercher chez les gens qui vendent des livres un *Dialogue entre un évêque et un curé, sur le mariage des protestans* [1]. On dit que cela est excellent : lisez-le, et envoyez-le-moi par M. de Vaines; on ne le trouve pas ici. En grâce, ne donnez point de lettre avec cette brochure, parce qu'elle ne seroit pas cachetée. Savez-vous ce qu'il y a de pis en vous? C'est l'indifférence dont vous êtes pour tous les inconvéniens et même pour les malheurs attachés à votre manière d'être. Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, cette incurie tient à une mauvaise tête. Adieu, mon ami, je vous aime; mais je me sens bien bête, et il me semble que c'est un grand dégoût que d'être aimé par une bête. Qu'en pensez-vous? Je crois que si je lisois *Clarisse* ce soir, je n'y trouverois ni amour ni passion. Mon Dieu! peut-on tomber plus bas? — Je n'aime point Fontainebleau, seroit-ce parce que vous y êtes? Mon ami, si vous aviez eu le choix, auriez-vous encore mieux aimé que ce fût moi qui se trouvât à Montigny, que madame la comtesse de B....[2]? C'est un bonheur que je n'ai jamais éprouvé que d'être à la campagne avec ce que l'on aime le plus dans le monde.

LETTRE CXXXVI

Mercredi au soir, 18 octobre 1775.

Enfin, vous voilà à Fontainebleau. Je vous y attends depuis dimanche 13. Je vous y ai écrit tous les soirs; deux

1. s. l., 1775, in-12, attribué par Barbier à l'abbé Louis Guidi. Le même publia une *suite du Dialogue*, etc., s. l., 1776, in-12.
2. De Boufflers.

lettres chez M. d'Aguesseau[1], et une à M. de Vaines, à Montigny, où je croyois que vous seriez. Mon ami, ne fût-ce que pour les jeter au feu, réclamez ces trois lettres, je vous en prie. Mandez-moi, si vous le savez, le jour que vous comptez repartir, pour que je m'arrange de manière à ne pas être encore à Fontainebleau lorsque vous en serez parti. J'aime bien à vous suivre, mais non pas à rester derrière vous, parce que vous avez tant d'autres intérêts, que vous ne vous avisez guère de retourner la tête. — Vous m'écrivez une lettre courte, mon ami, mais vous êtes bien aimable : si vous ne pouvez pas m'ôter le sentiment de mon malheur, vous m'ôtez souvent la force de m'en plaindre. Mon Dieu, qu'il m'auroit été doux de vous devoir la consolation de ma vie, et de ne plus connoître de plaisir que par vous! mais vous avez tout détruit, jusqu'à l'espérance. Hélas! je ne méritois pas d'être ménagée : j'étois déjà si malheureuse quand vous m'avez connue! vous en avez trop fait, je ne méritois pas l'intérêt que vous m'avez marqué. Il m'a égarée, je me suis précipitée dans un abîme : vous m'y avez conduite, vous m'y avez poussée; et il n'y a plus de moyen d'y apporter secours. Il faut subir mon horrible destinée, souffrir, vous aimer, et mourir bientôt. Ah! non, mon ami, je ne veux plus peser sur votre âme, je ne veux plus la fatiguer : il y a de la lâcheté et de la cruauté à faire partager des maux qui n'ont plus de remède. La nécessité de souffrir me rendra généreuse. Mon ami, votre bonheur et votre repos seront, si je le puis, mon unique intérêt. Mais je n'ose répondre de moi : la durée de la douleur rend si foible; et puis quand on a absolument renoncé au bonheur pour soi, on juge souvent que la contrainte seroit sottise ou folie. Enfin je ferai comme je pourrai; et vous,

1. Une communauté de goûts et d'études n'avait pas été étrangère à cette grande amitié formée entre le chevalier d'Aguesseau et M. de Guibert. En traçant dans son *Essai général de tactique* le vaste plan d'une histoire de l'art militaire, qui aurait embrassé non-seulement ses variations proprement dites, mais encore le tableau des « constitutions militaires des anciens peuples, ainsi que leurs rapports avec les constitutions politiques, » M. de Guibert ajoutait : Cet ouvrage « est digne de notre siècle...; j'y encourage un de mes amis (M. le chevalier d'Aguesseau), qui le médite et le prépare depuis longtemps. Je dénonce ici son nom, son plan, ses talents. Je voudrois lui faire contracter vis-à-vis de ses citoyens (*sic*) un engagement qu'il est en état de remplir, et dont l'exécution sera sa gloire particulière en même temps que l'instruction publique. » (*Essai de tactique*, 1772, p. XLIII.)

avec un peu de morale et beaucoup de bonté, vous subirez la peine attachée au mal que vous m'avez fait : vous penserez, pour soutenir votre patience et votre courage, que je m'en vais, et que vous, vous commencez une carrière qui vous promet du bonheur, et qui vous fait goûter le plaisir. Ah ! l'on est bien fort quand on est parvenu à étouffer tant de regret, et qu'il ne reste plus qu'à plaindre une malheureuse créature qui ne se plaint plus, et qui est parvenue au point d'éteindre en elle jusqu'au désir et à l'espérance vague que conservent tous les malheureux. Oui, mon ami, cela est vrai : en me recherchant bien, en me regardant de bien près, en m'interrogeant sur ce que je veux, sur ce qui reste pour moi dans la nature, je ne trouve rien à me répondre, sinon ce que demanderoit un voyageur bien las, *un gîte*, et je vois le mien à Saint-Sulpice[1]. Mais mon talent est d'être toujours hors de propos. Voyez quel ton, quelles images à présenter à un homme qui quitte le plaisir, qui vient occupé de mille affaires, qui ne sait auquel entendre, à qui la Reine, le Roi ont parlé avec une bonté[2], avec une grâce infinies ! Mon ami, quand j'y pense bien, si vous me faisiez justice, vous auriez tout à la fois du mépris et de l'horreur pour moi. — Mais, pour changer de ton, je veux vous dire que dans une de mes longues insomnies, je suis venue à penser à la C... de B....[3] Je me demandois ce qui faisoit qu'avec beaucoup d'esprit, de grâces et d'agrémens, elle faisoit, en général, aussi peu d'effet et surtout aussi peu d'impression ; je crois en avoir trouvé la raison. N'allez pas être *bête*, et me dire que je n'ai pas eu assez d'esprit pour expliquer ma pensée. Écoutez-moi : ne convenez-vous pas qu'il y a dans tout un vrai de convention ; il y a le vrai de la peinture, le vrai du spectacle, le vrai du sentiment, le vrai de la conversation, etc. Eh bien ! madame de B.... n'a le vrai de rien ; et cela explique comment elle a passé sa vie sans toucher, ni intéresser, même les gens à

1. Paroisse de mademoiselle de Lespinasse, sur laquelle elle fut enterrée.

2. On peut voir là une allusion à ce mot charmant de Marie-Antoinette à M. de Guibert, qui lui annonçait les changements qu'il avait faits au *Connétable*, en vue d'une reprise de cette pièce, qui allait bientôt avoir lieu à la cour et à laquelle s'intéressait beaucoup la reine : *Vous avez donc voulu m'ôter le plaisir de vous défendre*. Le roi paraît avoir été moins enthousiaste. (Voir l'*Espion anglais*, t. II, p. 285.)

3. Est-ce la comtesse de Boufflers ? Le portrait en ferait douter.

qui elle a eu le plus d'envie de plaire. Voulez-vous voir le revers de la médaille? Vous connoissez une personne qui a été toute la vie dénuée des agrémens de la figure, et des grâces qui peuvent plaire, intéresser et toucher, et cependant cette personne a eu plus de succès, et a été mille fois plus aimée qu'elle ne pouvoit le prétendre. Savez-vous le mot de cela? C'est qu'elle a toujours eu le *vrai* de tout, et qu'elle y a joint d'être vraie en tout. Despréaux a mis en résultat ce que je viens de délayer dans un tas de paroles :

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
> Il doit régner partout, et même dans la fable [1].

Mon ami, si vous m'avez d'abord trouvée un peu bête, je me suis rendue ensuite assommante. Après vous avoir fait pleurer de tristesse, je vous ferai bâiller d'ennui. En vérité, je m'épuise tellement avec vous, que je n'écrirai à personne ce soir, quoique je doive des réponses à Fontainebleau à des gens que je ne fais pas bâiller. Mais c'est qu'ils ont un grand fonds d'indulgence : car il ne faut pas toujours être *vaine*, quoiqu'il y ait encore bien du *vrai* là dedans. Oh ! mon ami ! ce qui est de première vérité, c'est que je vous aime avec autant d'âme, que si vous aviez fait à mon repos et à mon plaisir le sacrifice de votre bonheur. Oui, mon malheur me paraît d'autant plus accablant, que c'est à vous que j'aurois voulu devoir d'être heureuse. Je ne vous écrirai plus que demain jeudi, parce que j'imagine que vous partirez samedi. La cour auroit-elle plus d'attrai que....?

LETTRE CXXXVII

Ce jeudi au soir, 19 octobre 1775.

Mon ami, je serois accablée de vos reproches, si mes résolutions ne les avoient pas prévenus. Je m'accusois hier, et je vous disois qu'il y avoit de la cruauté et de la lâcheté à risquer de vous faire souffrir d'un malheur sans ressource. Il faut en vivre ou en mourir; mais surtout il faut se taire. Vous avez l'âme assez animée, vous avez assez connu et

1. Epître IX°, v. 43.

senti le malheur et la passion, pour concevoir les excès où l'un et l'autre peuvent porter : je les déteste et les abjure tous; je voudrois être morte avant que d'avoir pu vous offenser. Je pressentois peut-être ce nouveau malheur, lorsque je voulois quitter la vie et vous fuir. Je sentois qu'après la cruelle perte que je faisois, mon âme ne pourroit plus se remettre en mesure; en effet, je ne devois plus aimer, je ne pouvois plus aimer. Le principe de ma vie, le Dieu qui me soutenoit, qui m'animoit, n'étoit plus, je restois seule dans la nature. Ah! pourquoi vous y êtes-vous trouvé? Pourquoi vous rapprocher de moi? Dans ce moment je n'avois besoin ni de consolation, ni d'appui. Pourquoi me disiez-vous des mots que mon âme étoit accoutumée d'entendre avec sensibilité ou transport? Pourquoi preniez-vous le langage de l'homme qui venoit de mourir pour moi? Enfin pourquoi égariez-vous la raison de quelqu'un que l'excès du malheur avoit déjà troublé? C'étoit à vous de juger, de prévoir; je ne pouvois que gémir et mourir. Vous voyez l'horrible suite qu'a eu ce moment d'oubli de votre part. Sans doute, dans cet instant, vous ne pouviez pas prévoir de quel genre de poison vous abreuveriez mon âme; mais vous saviez que vous ne n'aimiez pas assez pour faire votre premier intérêt de la consolation et du repos de ma vie. Ah! c'est là la source et la cause de tout ce que je souffre. En devenant coupable, mon âme a perdu son énergie. Je vous ai aimé, et dès lors je n'ai plus été capable de rien de noble et de fort. Je juge ma conduite, mon ami, et je la blâme plus que vous; lorsque vous avez prononcé mon arrêt, il falloit le subir, il falloit m'arracher à vous, ou à la vie : il y a de la bassesse à vouloir être plainte et soulagée par celui qui vient de vous frapper; et cela est si vrai, que j'éprouve sans cesse un combat affreux : mon âme se révolte contre votre action, et mon cœur est rempli de tendresse pour vous. Vous êtes assez aimable pour justifier mon penchant; mais vous m'avez trop mortellement offensée, pour que je ne m'en sente pas humiliée. Mon ami, je vous l'ai dit souvent : ma situation est impossible à supporter; il y faut une catastrophe : je ne sais si c'est la nature ou la passion qui la produira. Attendons et surtout taisons-nous. Vous avez assez de bonté, assez de délicatesse pour épargner ma sensibilité; et vous me croyez, moi, assez cruelle pour vouloir exercer et alarmer la vôtre! Ah, mon ami!

si le malheur rend quelquefois personnel, il rend aussi bien délicat : les malheureux ont pour l'ordinaire la main bien légère ; ils craignent bien de blesser, ils sont sans cesse avertis par leur propre douleur. Et vous croyez que lorsqu'à peine il me reste la force de me plaindre, je chercherai, je choisirai les expressions qui pourront vous faire le plus de mal ? Vous ne me connoissez pas : car si je pouvois m'arrêter avec vous, si je n'étois pas toute de premier mouvement, sans doute je mettrois du soin à éviter de vous faire de la peine ; mais songez donc que je vous aime. Voilà mon crime envers vous. Ah ! mon ami ! la main sur la conscience, et je suis bien sûre que, sans un grand effort de générosité, vous me pardonnerez ? Mais je le jure, je n'aurai plus besoin de votre vertu : je veux élever mon âme au point de n'avoir plus besoin que vous me fassiez grâce. Adieu.

LETTRE CXXXVIII

Vendredi midi, 20 octobre 1775.

Je me presse comme si vous deviez m'entendre plus tôt. Mon ami, vous êtes fou ! Vous allez dire du mal de M. Turgot à M. de Vaines ! et c'est pour moi, et c'est mon intérêt qui vous égare, et qui vous fait presque dire à M. de Vaines qu'il a tort ! Mon Dieu ! quelle mauvaise tête ! mais que de bonté ! que vous êtes aimable ! Mais vous vous méprenez, si vous allez croire que c'est la pauvreté, ou le bien-être qui vient de la fortune, qui pouvoit rien ni pour mon bonheur, ni pour augmenter mon malheur. Mon ami, ce n'est ni M. Turgot, ni M. de Vaines, ni le Roi [1], ni tout ce qu'il y a de puissant sur la terre, qui peuvent rien pour mon bonheur, pour calmer mon âme, pour en chasser un sentiment déchirant, pour remettre du baume dans mon sang. Hélas ! il faudroit que vous m'eussiez aimée ; mais il vous est plus facile de solliciter, de haïr un ministre, parce qu'il a l'honnêteté de ne pas songer à ma fortune. Mon ami,

1. Il est évident qu'il s'agit ici d'une pension que les amis de mademoiselle de Lespinasse cherchaient à lui faire obtenir, et telle fut sans doute l'origine de l'insinuation malveillante de madame du Deffand rapportée plus haut, p. 164, note 1.

Ni l'or, ni les grandeurs ne nous rendent heureux [1].

Cela est plus vrai pour certaines âmes, que je ne puis l'exprimer. Je n'ai jamais connu d'équivalent, de dédommagement à rien de ce que j'ai désiré : la passion est absolue. Les goûts se plient aux circonstances ; je n'ai jamais voulu, ni aimé qu'une chose, et en cela plus conséquente qu'il n'appartient à ma mauvaise tête, je ne me suis jamais repentie de ma manière de me conduire dans les différentes occasions que j'aurois eues de m'enrichir et d'augmenter, ou, pour parler plus juste, d'acquérir de la considération, de celle du moins que les sots distribuent et dont les têtes et les âmes vides font leur aliment. Bonjour, mon ami. J'entends le vicomte de Saint-Chamans. Je reprendrai après l'arrivée du facteur. J'espère, oui, je crois que j'aurai une lettre de vous. Après avoir vu des indifférens tout le jour, vous serez rentré chez vous hier au soir, en disant : je vais faire quelque chose pour le plaisir de ce qui m'aime.

Vendredi, quatre heures, après l'arrivée de la poste.

Point de lettre de vous ! Savez-vous combien je suis juste ? Cela me fait haïr celles des autres. Qu'importe tout le reste, lorsque l'âme et la pensée sont fixées sur un seul point ? Je conçois à merveille comment Newton a passé trente ans de suite à la même chose [2], et le but qu'il se proposoit ne vaut pas celui que je me promettrois. Mon ami, aimer est le premier bien; être aimée par ce qu'on aime, c'est être trop heureuse. Il y a eu des temps dans ma vie ! mais, mon Dieu ! que je suis tombée ! — Je n'ai point de lettre de vous? C'est ma faute : M. de Vaines vous aura envoyé trop tard la lettre que je lui avois adressée. J'ai voulu vous suivre partout, et vous ne vous êtes pas soucié de me prévenir. Pour se rencontrer sûrement, il ne faut pas s'attendre. — Mon ami, j'ai relu votre lettre d'hier trois fois tout de suite : ce que vous dites sur la différence de l'esprit et du génie est excellent, et de la plus grande éloquence; la comparaison est *de génie*. Mais je ne pense pas, comme vous, qu'il faille, pour gouverner, des gens pleins de passion. Il faut du *caractère* et point de passion; l'esprit suffit, et il est peut-être préfé-

1. La Fontaine, *Philémon et Baucis*, v. 1.
2. A la découverte du principe de l'attraction.

rable dans une monarchie, où il faut une marche uniforme, où le bonheur doit être préféré à la gloire; et c'est parce que je crois que ce n'est ni la passion, ni le génie qu'il faut à un ministre françois, que je pense qu'il n'y a point d'homme qui fût plus capable de nous bien gouverner que L. de T...[1] Et je vous réponds qu'il n'y a point d'âme plus inaccessible aux passions. Ce n'est pas non plus pour l'énergie qu'il faut le louer : il a du caractère, beaucoup de lumières, une grande activité et une facilité et une amabilité qui aplanissent toutes les difficultés. Voilà ce que je réponds à tout ce que vous me disiez de M. T... [2]; il ressemble plus à Lycurgue, et L. de T.... au cardinal de Richelieu et à Colbert : car il n'auroit ni la force, ni l'atrocité du cardinal. — Mon ami, vous recevrez cette lettre demain samedi, et sans doute ce sera la dernière, parce que je ne doute pas que vous ne partiez dimanche. Voici *mes ordres* : vous ferez un paquet de toutes mes lettres, vous y mettrez mon adresse, et ce seront vos mains qui le remettront dans celles de M. de Vaines qui contresignera ce précieux dépôt. Vous partirez après, et vous ne m'écrirez point dans ce paquet, mais bien par la poste. Je veux savoir l'heure, le moment où vous quitterez Fontainebleau; oui, j'y ai un intérêt : où n'en met-on pas lorsqu'on aime? Je vous ai bien dit que je ne me plaindrois plus, que je ne vous accablerois plus du poids de mes maux Mais souvenez-vous bien que je ne me suis pas engagée a avoir une conduite *parfaite*, égale. Cela viendra peut-être : l'indifférence ne sera pas toujours impossible à mon cœur. Je dis donc que je ne vous ferai plus souffrir de mon malheur; mais entendez bien que je ne serai ni assez courageuse, ni assez raisonnable pour faire semblant de ne pas souffrir lorsque je me sentirai déchirée. Adieu, mon ami. Il me semble que je me sépare de vous pour bien longtemps, et cette séparation me fait plus de mal que lorsque vous êtes là, et que vous me dites adieu : alors il n'y a que cet instant pour moi, je vis de toute ma force dans un point; mais aujourd'hui il n'en est pas de même, je me sens triste, abattue, j'ai la privation de vous, de votre lettre, et

1. L'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, qui, en effet, devint ministre en 1787, et perdit alors toute la réputation que ses amis lui avaient faite par anticipation Ce fut sous son administration que M. de Guibert entra au conseil de guerre.

2. Turgot.

e vois encore demain et après ! Ah ! cet avenir sera bien long. Adieu, adieu.

LETTRE CXXXIX

Mardi au soir, 24 octobre 1775.

Les oracles avoient cessé, parce qu'ils craignoient de parler aux échos. Ma dernière lettre est de vendredi l'après-dîner : j'avois jugé que vous partiriez dimanche ou lundi, aujourd'hui j'imagine que vous attendrez l'arrivée de M. de Saint-Germain[1] qu'on attend mercredi ou jeudi. C'est un homme de mérite, c'est un homme isolé : il est arrivé là sans intrigue ; on doit croire qu'il ne voudra que le bien, s'il fait des réformes et des changemens. Il aura la confiance du militaire, parce qu'on sait qu'il est instruit, et qu'il a une grande expérience. Personne ne peut mieux que lui faire usage de vos talens, vous mettre en activité[2] ; d'ailleurs il faut penser à vous. Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit prévenu pour vous d'un grand intérêt ? Il ne faut pas tourner le dos à la fortune.

J'ai reçu vos lettres de vendredi et de dimanche : elles sont courtes, elles sont rares... Mais, mon ami, je ne me plains pas, vous avez tant d'intérêts divers ! cela vous donne tant de soins, que je ne conçois pas comment vous y pouvez suffire ; tout le monde doit vous remercier et personne ne doit être heureux. Ne me répétez plus qu'il faut que je

1. Claude-Louis, comte de Saint-Germain, qui remplaça le maréchal du Muy au ministère de la guerre le 25 octobre 1775, né en 1707, mort en 1778. Quoique ministre réformateur, il fut d'abord assez froid pour M. de Guibert, que son *Connétable* desservit auprès de lui. « Il lui a mérité de M. de Saint-Germain, disent les *Mémoires* de Bachaumont, une réception peu flatteuse ; ce ministre l'a persiflé pendant toute la durée de la conversation, et a fini, en le quittant, par affecter de l'appeler *brave jeune homme*. » (8 janvier 1776, t. IX, p. 7.)

2. Ce vœu de mademoiselle de Lespinasse se réalisait presque à ce moment même. « Le 27 octobre 1775, M. de Guibert fut attaché au comte de Saint-Germain, qui se servit de sa plume pour rédiger un mémoire au roi, dont il a dit lui-même : Ce travail était l'œuvre « d'un jeune colonel, aussi distingué par ses talents, par l'étendue de ses connaissances et par son esprit, que par la chaleur de son âme, qui, peut-être quelquefois, l'entraîne au-delà du but, mais dont les écarts mêmes peuvent être justifiés par le plus ardent amour pour le bien et par le patriotisme le plus rare. » (*Mém. du comte de Saint-Germain*, p. 36.)

tâche de me faire à votre situation. Mon ami, ces mots *il faut tâcher*, quand il s'agit de sentiment ou de patience, sont autant de doutes et d'absurdités : c'est lorsqu'il s'agit de conduite, d'affaires, de choses d'intérêt qu'il faut en effet *tâcher*, qu'il faut se faire effort, parce que les actions, les démarches sont alors dirigées, ou doivent être dirigées par la réflexion; et c'est de la sottise ou de la légèreté que de se mettre sans cesse en contradiction avec ses projets et ses intérêts. Mais moi, je tâcherai, je me ferai effort, et pourquoi? Qu'est-ce que je me propose? qu'est-ce que je voulois? Non, non, mon ami, j'ai manqué le but de ma vie, il n'y a plus d'intérêt pour moi. Je me tairai sans doute, mais ce ne sera pas *en tâchant*, ce sera après avoir tout apprécié, tout jugé, et surtout après avoir vu de bien près le terme; c'est pour me calmer, s'il est possible, dans ces derniers temps de souffrance. L'on supporte tout à la fin d'un voyage; je ne veux pas vous coûter un regret. Je n'ai point besoin de larmes après ma mort. Je ne vous demande plus que l'indulgence et la bonté qu'on accorde aux malades et aux malheureux. Adieu, mon ami. J'ai passé une cruelle journée, j'ai toussé à mourir. J'ai un peu de fièvre ce soir. Il faut cependant que j'écrive un mot à M. de Vaines. Je lui envoie cette lettre.

LETTRE CXL

Jeudi, six heures du soir, 26 octobre 1775.

Vous aurez un mot demain matin. Je reçois votre lettre; c'est la première que j'ai eue le lendemain de sa date, ordinairement c'est le troisième jour. Mais, comme vous dites, il faut se plier à cette manière d'être, car vous n'en changerez pas. Mais aussi vous ne devez pas trouver extraordinaire que, dans cette incertitude perpétuelle de ce que vous faites et du lieu où vous êtes, on ne soit pas toujours aussi exact. Je vous ai écrit hier, c'est-à-dire, mardi au soir, et par le courrier de M. Turgot. Je priai M. de Vaines de vous envoyer ma lettre. — Eh! bon Dieu! êtes-vous fou d'aller demander de mes nouvelles au comte de C...? Il ne saura plus qu'une chose de moi : il saura ma mort; tout le reste

est pour lui comme ce qui se passe en Chine. Il sait qu'il aime sa femme, il sent qu'il est riche; et voilà, je vous jure, les deux parties de son discours dont il ne se tirera en effet que par la vie éternelle. — Non, je ne me porte pas bien : j'ai une toux convulsive qui ne me laisse pas un moment de repos. — Je ne vous réponds point sur M. de Saint-Germain? c'est que j'en ai mes poches pleines. Mon ami, tout ce que ce que je désire, c'est que vous ne mettiez rien contre vous; sûrement cet homme a du mérite et beaucoup. Il vous a aimé, pourquoi voudriez-vous, comme dit précieusement M. de Saint-Marc[1], *donner cent coups de bâton à votre étoile*. Adieu. — Mais est-il bien vrai? avez-vous besoin d'être aimé de moi? cela ne prouve pas que vous soyez sensible, cela prouve seulement que vous êtes insatiable. Je vous écrirai par le courrier de M. Turgot; envoyez chercher une lettre chez M. de Vaines demain vendredi à six heures. Mais au nom de Dieu, écrivez-moi avant neuf heures du soir: la poste part à cette heure-là, et si vous saviez combien il est triste de recevoir une lettre qui a trois jours de date lorsqu'on est à quatorze lieues! Cela annonce tant d'indifférence! J'ai eu ce matin à neuf heures une lettre d'hier au soir, de la même heure, et ainsi tous les jours. Vous avez beau dire, les soins, l'attention, prouvent quelque chose. — Ma chambre est pleine, et même il y a des personnes que j'aime bien.

LETTRE CXLI

Jeudi, minuit, 26 octobre 1775.

La conversation n'aura pas été interrompue longtemps, et cependant vous aurez eu le temps de respirer. Vous êtes bien heureux si vous respirez à l'aise : car pour moi cela m'est impossible, et je ne puis pas exprimer de quelle souffrance cela est; mais c'est de vous que je veux parler, mon ami. — Je pense que vous ferez mal de quitter tout de suite M. de Saint-Germain. Dans ce premier brouhaha, il ne

1. Jean-Paul-André des Rasins, marquis de Saint-Marc, né en 1728, mort en 1818, écrivain de l'école de Dorat.

verra rien : rien ne fera trace, au lieu que, si vous étiez là après ce premier moment, il s'approcheroit de vous; vous pourriez lui être utile en mille choses. Cet homme tombe des nues, il aura des milliers de questions à faire, et il a assez d'expérience pour ne les pas faire au hasard. Il vous a vu si jeune [1], vous étiez *son fils*, et l'on ne craint pas de se commettre vis-à-vis d'un jeune homme qu'on aime. Enfin je puis me tromper, mais je regarde ces premiers momens comme bien importans pour vous. Voyez, mon ami; ne mettez ni fausse générosité, ni légèreté dans votre conduite. Je vous dis comme je vois. Je sais bien qu'il y a un degré d'intérêt qui trouble la vue; mais vous êtes encore plus près de vous que je n'en suis, ainsi défiez-vous donc de vous-même. — Vous ne me dites plus rien de vos affaires; qu'est-ce que cela prouve? sont-elles terminées comme vous le désiriez? ou y mettez-vous autant de négligence que M. le maréchal de Duras y met de légèreté [2]? Oh! les excellens négociateurs! — M. de Vaines me fait votre éloge, mais de la meilleure manière : c'est son âme qui vous loue. Je vous dis cela pour vous prouver que vous ne l'avez pas blessé le jour que vous lui avez parlé de moi; mais c'est moi que vous blesseriez actuellement, si vous reveniez à la charge. Mon ami, la première règle dans l'amitié, c'est de servir nos amis comme ils veulent l'être, fussent-ils les plus bizarres du monde : l'on doit avoir la délicatesse de se plier à leur volonté sur ce qui leur est directement personnel. Cela posé, ma manière, ma manie, si vous voulez, à moi, c'est de n'être servie par personne : je tiens compte des intentions, comme les autres tiennent compte des actions. Ainsi laissez donc là votre activité, portez-la sur d'autres objets : car je vous le répète encore, vous m'offenseriez si jamais vous veniez à vous occuper de mes intérêts. Songez donc que, si j'avois voulu, je ne serois pas restée pauvre : il faut donc que la pauvreté ne soit pas le plus grand mal pour moi. Mon ami, croyez-moi; je dis toujours vrai, et je sais bien ce que je veux.

Vous ne m'avez point parlé des spectacles, vous ne me dites pas un mot de ce que vous faites; vous n'avez pas be-

1. Pendant la guerre de sept ans, alors que M. de Guibert servait dans l'état-major général du maréchal de Broglie, et particulièrement à Rosbach, où M. de Saint-Germain avait pu voir combattre le jeune officier.
2. Sans doute au sujet d'une reprise du *Connétable*.

soin de causer, vous n'avez besoin que d'être partout, et de voir tout. Je voudrois que Dieu pût vous faire don de la puissance qu'il a d'être présent partout. Pour moi, je serois au désespoir d'avoir ce talent-là ; je suis bien loin de désirer d'être partout, car je voudrois bien n'être nulle part. Ah ! mon Dieu ! je voudrois avoir la chimère qu'a madame de Muy ; je croirois avoir retrouvé le bonheur : elle est sûre qu'elle reverra M. de Muy ; quel appui pour une âme désolée ! — Il y a quatre ans dans ce temps-ci, que je recevois régulièrement deux lettres par jour de Fontainebleau. L'absence fut de dix jours : j'eus vingt-deux lettres ; mais c'est qu'au milieu de la dissipation de la cour, étant l'objet de la mode, étant devenu celui de l'engouement des plus belles dames, il n'avoit qu'une affaire, il n'avoit qu'un plaisir : il vouloit vivre dans ma pensée, il vouloit remplir ma vie ; et, en effet, je me rappelle que ces dix jours-là je ne sortis pas une fois : j'attendois une lettre, et j'en écrivois une. Ah ! ces souvenirs me tuent ! cependant je voudrois bien pouvoir recommencer, et à des conditions plus cruelles encore. Mon ami, si vous voyez le fond de mon âme, que vous devez me plaindre ! mais ne me le dites pas : c'est du courage que j'ai besoin ; oui, j'en ai besoin, je souffre cruellement. — Dites-moi si vous avez régulièrement des nouvelles de madame de***. Avez-vous fait quelque chose pour ce qui l'intéressoit ? Vous ne me dites rien ; mais vous êtes si pressé ! — Est-ce que vous ne comptez pas suspendre votre travail sur le livre de M. Dumesnil-Durand[1]. M. de Saint-Germain y répondra peut-être en quatre mots : cela vous épargnera bien de la peine ; cependant si c'étoit un moyen d'ajouter à votre réputation, je le regretterois pour vous.

Le chevalier va faire jouer une pièce qu'il vient de composer ; il ne l'a fait voir à personne : cette manière lui a bien réussi pour *Agathe*[2], et je souhaite qu'il s'en trouve aussi bien cette fois-ci. Ce que c'est que le monde, le tor-

1. François-Jean de Graindorge d'Orgeville, baron de Ménil-Durand, né en 1729, mort en 1799, colonel d'état-major en 1768, et qui se fit le défenseur de l'*ordre profond* contre l'*ordre mince*, recommandé par Guibert dans sa *Tactique*. C'est pour le réfuter que celui-ci composa sa *Défense du système de guerre moderne*, travail auquel fait ici allusion mademoiselle de Lespinasse.

2. Madame de Genlis qualifie de « jolie comédie » cette pièce restée inédite du chevalier de Chastellux. *Mémoires*, t. III, p. 321.)

rent de la société! ils jouent[1] et font des comédies; ils ont sans cesse des scènes entre eux qui sont d'un genre larmoyant; ils se tourmentent du matin au soir : c'est l'amour-propre qui se plaint, d'un côté, et de l'autre, c'est une vanité effrénée. Je me meurs de peur qu'avec les talens qu'ils ont tous les deux pour la comédie, et même pour la tragédie, ils n'amènent une scène de dénouement à une pièce qui devroit finir sans éclat. Oh! comme tout le monde est malheureux! — Vous voyez bien que je ne peux pas vous écrire jusqu'à votre départ, surtout lorsqu'il n'est pas fixé; je ne veux pas qu'il reste une lettre après que vous serez parti. Adieu, je vous aime partout où je suis, mais non partout où vous êtes. Voilà le dénouement pour nous.

LETTRE CXLII

Vendredi, 27 octobre 1775.

Je viens de recevoir trois lettres de Fontainebleau : elles sont du 26, et M. de Saint-Germain n'était pas encore arrivé. Mon ami, vous me disiez mercredi matin que vous m'écririez le soir, et vous n'avez pas pensé à moi. Depuis cet instant, dites-moi donc au moins si vous avez reçu deux lettres par M. de Vaines, et une par la poste, l'une de mardi et deux d'hier. Quand j'ai vu toutes ces lettres de Fontainebleau, je n'ai pas mis en doute qu'il n'y en eût une de vous. Mon Dieu, que vous me rendez injuste! mon premier mouvement est toujours de lire avec dégoût les lettres de Fontainebleau, lorsqu'elles ont trompé mon espérance. Eh! non, non, ce n'est pas vous qu'il faudroit aimer : vous êtes d'une agitation, d'une évaporation qui ne permettent pas de compter sur vous. Je ne vous critique pas; mais je me condamne par tout ce qui me reste de raison ou de force. — Les archevêques d'Aix et de Toulouse[2] sont partis ce

1. Ce pluriel se rapporte à M. de Chastellux et à madame de Gléon, qui était toujours sous-entendue quand il s'agissait du chevalier et de ses comédies.

2. Il était alors beaucoup question de l'entrée de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, au ministère. Le comte de Mercy écrivait, le 19 novembre 1775, à Marie-Thérèse : « Il y a grande apparence qu'il ne tardera pas à entrer au conseil. Il y a longtemps qu'il y serait placé, si la supériorité de ses talents n'avait pas causé un peu d'ombrage au comte de Maurepas, qui a tou-

matin pour Fontainebleau. Mon ami, vous avez jugé de l'état de ce dernier avec ce vif intérêt qui fait dire au comte de C..... que je me porte bien; il est en bien mauvais état et j'en suis bien inquiète : il a le meilleur régime; mais j'ai bien peur qu'il ne suffise pas contre son mal. Il est gai et même sans inquiétude : il tient peu à la vie, quoiqu'il n'ait guère senti le malheur. — J'admire votre justice, mon ami : lorsque vous blâmiez le choix du ministre, c'étoit M. Turgot qui l'avoit fait; depuis, après y avoir mieux pensé, vous avez trouvé que c'étoit le plus excellent choix qu'on pût jamais faire; ce n'est plus M. Turgot, c'est M. de Malesherbes. Tout comme il vous plaira, mais vous aurez bien de la peine à mettre dans ces *deux têtes-là* deux volontés : il n'y en a qu'une, et c'est toujours pour faire le mieux possible. Oh! oui, je les aime; ce n'est pas le mot : je les chéris et les respecte du fond de mon âme. Ils ont eu l'honnêteté de me faire partager le plaisir qu'ils avoient du choix du Roi. Ce n'est pas par reconnoissance que je tiens à M. Turgot : il oublieroit que j'existe, que je me souviendrois de même de tout ce qu'il vaut. Voilà ma réponse à tout ce que vous me mandiez de Montigny; par sagesse je m'abstiens de répondre de premier mouvement : vous m'aviez blessée, et je me tus; je n'y sais plus que cette manière. Je ne sais si M. Nicole[1] a oublié ce moyen de conserver la paix : il en vaut bien un autre. Adieu, mon ami. Vous ne m'avez rien dit, et je vous parle. J'ai là trois lettres, et je ne réponds pas. A propos, j'ai oublié de vous dire que madame de Boufflers m'a répété deux fois qu'elle vous croyoit *bien heureux*; je lui ai dit que je n'en doutois pas. — Madame de Mart.... est à Montigny. Mon ami, elle va peut-être donner ou recevoir un acquit comptant des 22,000 livres de rente. — Si je ne vous paroissois pas trop outrée, je vous dirois que je hais, oui, que j'abhorre l'argent, quand je viens à penser qu'il est le prix de tout. Fi!

jours résisté aux désirs que les sieurs Turgot et Malesherbes ont de s'associer le prélat dont il est question. » (*Corresp. secrète*, publiée par MM. d'Arneth et Geffroy, t. II, p. 402.)

1. Le célèbre janséniste, auteur de cet *Essai* de morale sur les *Moyens de conserver la paix avec les hommes*, dont Voltaire a dit que « c'était un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. »

LETTRE CXLIII

Mercredi, 8 novembre 1775.

Mes lettres vous manquent, et ma présence ne vous est pas nécessaire. Vous avez passé cinq jours à Paris, en me reprochant et à vous aussi, tous les momens que vous y restiez. Vous avez été quinze jours à Fontainebleau, et il ne s'y est guère passé de jour où vous n'eussiez trouvé une occasion commode pour aller et revenir. Vous saviez que j'étois malade, vous saviez la part que vous y aviez; et puis vous me mandez, et cela doit me combler d'aise et de reconnoissance, que, *si vous étiez venu à Paris, j'aurois été le seul objet de votre voyage.* Aussi ne l'avez-vous pas fait; et puis vous osez dire que, si cela ne me pénètre pas de sensibilité, c'est que je suis devenue bien difficile et bien injuste. Oh! que vous pesez sur mon cœur, lorsque vous voulez me prouver qu'il doit être content du vôtre! Je ne me plaindrois jamais, mais vous me forcez souvent à crier, tant le mal que vous me faites est aigu et profond! Mon ami j'ai été aimée, je le suis encore, et je meurs de regret en pensant que ce n'est pas de vous. J'ai beau me dire que je ne méritai jamais le bonheur que je regrette; mon cœur cette fois fait taire mon amour-propre : il me dit que si je dus jamais être aimée, c'étoit de celui qui auroit assez de charme à mes yeux, pour me distraire de M. de Mora, et pour me retenir à la vie après l'avoir perdu. Mais est-on jamais aimé par ce qu'on aime? entre-t-il de la justice et de la réflexion dans ce sentiment si involontaire et si absolu? — Je n'ai fait que languir depuis votre départ; je n'ai pas été une heure sans souffrance : le mal de mon âme passe à mon corps; j'ai tous les jours la fièvre, et mon médecin, qui n'est pas le plus habile de tous les hommes, me répète sans cesse que je suis consumée de chagrin, que mon pouls, que ma respiration annoncent une douleur active; et il s'en va toujours en me disant : *Nous n'avons point de remède pour l'âme.* Il n'y en a plus pour moi; ce n'est pas guérir que je voudrois, mais me calmer, mais retrouver quelques momens de repos pour me conduire à celui que la nature m'accordera bientôt. Il n'y a que cette pensée qui me repose : je n'ai plus la force d'aimer; mon âme me fatigue, me tourmente : je ne suis plus soutenue

par rien. Le désir et l'espérance sont morts en moi; plus je m'affoiblis et plus je suis obsédée par une seule pensée. Sans doute je ne vous aime pas mieux que je vous ai aimé; mais c'est que je n'aime plus rien, c'est que les maux physiques me ramènent sans cesse à moi. Il n'y a plus ni dissipation, ni diversion : la longueur des nuits, la privation du sommeil ont fait de mon sentiment une manière de folie; cela est devenu un point fixe, et je ne sais comment il ne m'est pas déjà échappé vingt fois de dire des mots qui découvriroient le secret de ma vie et celui de mon cœur. Quelquefois, en société, je suis surprise par mes larmes, je suis obligée de m'enfuir. Hélas! en vous peignant l'excès de mon égarement, je ne veux point vous toucher, puisque je crois que vous ne lirez jamais ceci. D'ailleurs, dans l'état où je suis, qu'est-ce que j'ai à prétendre ou à craindre de vous? Il me suffit de vous croire honnête, pour être bien sûre de tous vos procédés jusqu'à la fin. Il y a des situations qui forceroient une âme dure et insensible : tout ce qui m'entoure paroît plus animé pour moi; en voyant de près une séparation éternelle, on se rapproche. Je ne saurois assez me louer des soins et de l'intérêt de mes amis; ils ne me consolent pas; mais il est certain qu'ils mettent de la douceur dans ma vie. Je les aime, et je voudrois les aimer davantage. Adieu. Je succombe à tant de pensées douloureuses; cependant, en répandant mon âme, je l'ai un peu soulagée.

LETTRE CXLIV

Jeudi, onze heures du soir, 9 novembre 1775.

Mon ami, je vous ai écrit quatre pages hier; jamais je ne puis finir ma journée sans prononcer que je vous aime. Je viens de voir la personne du monde de qui je suis la plus aimée, et cela ne m'a fait que mieux sentir à quel point je vous aimois. Après trois mois d'absence, si je vous avois entendu annoncer sans m'y attendre, comme j'aurois tressailli de la tête aux pieds! comme je n'aurois pas su un mot de ce que je disois, ni de ce qu'on me disoit! Mon ami, il faut aimer pour connoître tout ce que la nature a accordé de biens et de plaisirs aux hommes. Il est doux sans doute d'é-

tre aimé; mais où est le bonheur? car de juger, d'apprécier l'affection d'un homme aimable, de répondre avec honnêteté à des mouvemens involontaires, de voir tour à tour la tristesse et le mécontentement se peindre sur le visage de quelqu'un tout rempli du désir de votre bonheur; oh! si cela flatte l'amour-propre de quelque sotte femme, combien cela afflige une âme honnête et sensible! Mon ami, je pourrois vous dire comme Pyrrhus à Andromaque

> Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
> S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie [1].

— Mon Dieu! est-ce que vous ne souffririez point de n'avoir point de mes nouvelles? est-ce que cela ne fait pas un vide dans votre vie? Seriez-vous occupé ou enivré au point de ne pas éprouver tour à tour un besoin actif et une grande langueur? Est-ce que je ne suis pas bien près de votre pensée lorsque je ne la suis pas? Ah! mon ami, ces questions ne vous peignent qu'une bien foible partie de ce que je sens; je meurs de tristesse. Mes amis me croient affectée de mes maux [2]. Je voyois ce soir la bonté de M. d'Andezi et de M. de Schomberg: ils me rassuroient sur ma poitrine; ma toux les déchiroit, et ils me consoloient. Les excellentes gens! ils ne savent pas tout ce que je souffre; mais je ne mérite pas d'être plainte, même par vous: car jugez de l'excès de ma folie; je sens que je vous aime par-delà les forces de mon âme et de mon corps. Je sens que je me meurs de n'avoir point de communication avec vous: cette privation est de tous les supplices le plus cruel pour moi. Je compte les jours, les heures, les minutes; ma tête s'égare sans cesse: car je veux l'impossible, je veux avoir de vos nouvelles les jours où le courrier n'arrive point: enfin, que vous dirai-je? je vous aime à la folie. Eh bien! après cela, comprenez-moi si vous pouvez. Je ne vous envoie point mes lettres; je vous choque, je vous irrite, ne fût-ce que par contradiction: il y a plus, c'est que si, par quelque hasard, vous veniez à être forcé de rester dans le lieu où vous êtes, six mois ou un an, ou toute la vie, je crois pouvoir répondre que vous n'entendriez jamais

1. Racine, *Andromaque*, acte I, sc. 4.
2. Edit de 1809, *ces maux*. Nous adoptons la correction de l'édit de 1811, qui nous paraît justifiée par le sens.

parler de moi. Concevez, d'après cette disposition, l'horreur que m'a causée *ce maudit billet*, daté d'un lieu qui se peint à moi d'une manière plus effroyable que l'enfer ne s'est jamais peint à sainte Thérèse et aux têtes les plus exaltées. Nulle raison dans la nature ne peut combattre une aussi funeste impression : je frissonne encore, en me rappelant cette date et le peu de lignes qui la suivoient. O ciel ! qu'étiez-vous devenu ! aviez-vous donc cessé absolument d'être sensible à mes maux ? Adieu ; ce souvenir flétrit mon cœur.

10 novembre, vendredi, après l'heure de la poste.

Non, les effets de la passion ou de la raison (car je ne sais laquelle m'anime dans ce moment) sont incroyables. Après avoir attendu le facteur avec ce besoin, cette agitation qui font de l'attente le plus grand tourment, j'en étois malade physiquement : ma toux et ma rage de tête m'en avoient avancé de cinq ou six heures. Eh bien ! après cet état violent, qui n'est susceptible ni de distraction ni d'adoucissement, le facteur est arrivé, j'ai eu des lettres. Il n'y en avoit point de vous ; j'en ai reçu une violente commotion intérieure et extérieure, et puis je ne sais ce qui est arrivé, mais je me suis sentie calmée : il me semble que j'éprouve une sorte de douceur à vous trouver encore plus froid et plus indifférent que vous ne pouvez me trouver bizarre. En me prouvant que je ne suis rien pour vous, je crois qu'il me sera plus aisé de me détacher de vous. Il m'est tellement démontré que vous ne pouvez faire que le malheur de tous les instans de ma vie, que tout ce qui me donne la force de m'éloigner de vous, de m'en séparer, est réellement pour moi le plus grand soulagement que je puisse sentir. Me voilà à souhaiter que vous soyez retenu par goût, ou par force, dans le lieu où vous êtes : votre absence cesse d'être un mal pour moi ; c'est du repos. Adieu.

LETTRE CXLV

Lundi, trois heures après midi, 1775.

Mon ami, que vous êtes aimable, et que vous justifiez bien l'excès de mon égarement et de mon malheur ! Oui, je le

crois, ce que j'ai souffert, ce que j'attends, rien n'auroit le pouvoir de m'empêcher, de me garantir de vous aimer, si je ne vous aimois pas. Il y a des choses qui me font croire à la fatalité : je devois donc vivre pour vous revoir, et j'en devois mourir. Mais, mon ami, je vous ai aimé, je ne me plains plus. Laissez-moi donc subir ma destinée, et gardez-vous de mettre le comble à mes maux, en me faisant aimer la vie au moment où il faudra la quitter, où je sens qu'elle m'échappe. Hélas, mon ami! par bonté, par pitié, laissez-moi croire que la mort me délivrera d'un fardeau qui m'accable. Laissez moi arrêter, reposer ma pensée sur ce moment tant désiré, si attendu, et dont je me sens approcher avec une sorte de transport. Mais aussi, lorsque je vous écoutois hier, que je vous voyois, je pensois avec attendrissement que bientôt je vous dirois adieu pour jamais. Je me tâtois, j'aurois voulu ne me pas croire si malade; je regrettois de ne pouvoir plus espérer. Enfin, mon ami, ma tendresse pour vous remplissoit mon âme et ne me permettoit plus de former un souhait qui eût pour objet de me séparer de vous. Ah! sous cet affreux rapport, la mort sera un mal, un grand mal. Mon Dieu! vous ne saurez jamais le déchirement, l'espèce de mort et d'angoisse où je viens de passer ces trois dernières semaines. Ce n'est pas la perte de mes forces, ma maigreur, l'excès de mon changement qui sont étranges. Ce qui est inouï, c'est que ma vie ait résisté à cette torture. Mais vous voilà; je vous ai retrouvé plein de bonté, de sensibilité : vous avez calmé mon âme, vous avez mis du baume dans mon sang. Il m'étoit moins pénible de souffrir cette nuit; je n'ai point dormi, j'ai eu la fièvre, j'ai toussé; mais en vérité je n'ai pas été malheureuse : car j'étois occupée de vous d'une manière douce et sensible. Je pensois que je vous écrirois, et je n'osois pas espérer recevoir de vos nouvelles. Mais cela ne me paroissoit pas impossible. Jugez du sentiment de bonheur que j'ai eu lorsqu'en entrant dans ma chambre, l'on m'a dit : De la part de M. de Guibert... Mon ami, ces mots m'ont fortifiée pour ma journée; je ne crains plus la fièvre avec votre lettre : le remède a plus de pouvoir sur moi que le mal. — Seulement, je chasserai de ma pensée ce qui veut y revenir sans cesse. *Il est arrivé samedi à cinq heures à Paris, et il a attendu jusqu'à dimanche une heure pour savoir si j'étois morte, malade ou au comble du malheur.* Ah! mon ami! vous aviez donc oublié

que je vous aimois, et vous ne saviez donc plus comment j'aime avec toutes les facultés de mon âme, de mon esprit, avec l'air que je respire. Enfin, *j'aime pour vivre, et je vis pour aimer.*

Je meurs d'envie de savoir ce que vous aura dit M. de Saint-Germain. J'ai pensé de nouveau à sa lettre : elle est fort bien, mais fort bien ; et je ne doute pas que vous ne soyez content de la conduite qu'il aura avec vous. — Si ce n'est pas le matin que je vous vois demain mardi, écrivez-moi un mot, car je ne doute pas que vous ne reveniez ce soir. Si vous ne venez pas le matin, et que vous ne puissiez pas me donner votre soirée, il faut que vous sachiez que, depuis quatre heures jusqu'à cinq et demie, je suis seule : ainsi voilà trois manières de me voir avec liberté. Prenez-en donc une, mon ami ; car j'ai besoin de vous voir. Bonjour. Vous voyez que je me dédommage. Eh ! bon Dieu ! j'ai tant souffert de me taire ! Mon ami, croyez-vous qu'il y ait ou qu'il y ait eu quelqu'un dans le monde plus vivement frappé de vos agrémens, et plus profondément occupé de vous ? croyez-vous enfin qu'il y ait un degré de tendresse et de passion par delà celui qui m'anime ? Les battemens de mon cœur, les pulsations de mon pouls, ma respiration, tout cela n'est plus que l'effet de la passion ; elle est plus marquée, plus prononcée que jamais ; non pas qu'elle soit plus forte, mais c'est qu'elle va s'anéantir, semblable à la lumière qui revit avec force avant que de s'éteindre pour jamais. Adieu, mon ami. Je vous aime.

LETTRE CXLVI

[Vers le 10 octobre] quatre heures, 1775.

Mon ami, je n'ai pas fait ce que vous vouliez, je vous en demande pardon : mais il est au-dessus de mes forces de vous adresser une lettre dans le lieu où vous êtes. Cependant je ne suis pas assez injuste pour souhaiter que vous n'y soyez pas, et même avec plaisir et intérêt. Je suis inconséquente, foible et malheureuse, voilà tout. Souffrez-moi telle que je suis, et moi je vous aimerai à la folie tel que vous êtes. Mon Dieu ! que vous êtes aimable de m'avoir écrit

ce petit mot en partant! Il a ranimé un instant mon âme abattue. Ah! mon ami! qu'il m'est difficile de vivre! votre présence seule peut me faire supporter le sentiment de la perte que j'ai faite : tout le reste m'avertit que mon malheur est sans ressource comme sans consolation; tous mes amis, tous leurs soins me font sentir que rien ne peut désormais pénétrer jusqu'à mon cœur. C'étoit M. de Mora, c'étoit mon sentiment pour lui qui animoit tout pour moi; hors vous et mon affection pour vous, tout s'est éteint avec lui. La nature entière me paroît morte, je ne voudrois pas la ranimer, mais je voudrais m'anéantir. Que faire d'une existence aussi douloureuse et aussi languissante! Mon ami, vous m'aiderez à la supporter, et cela suffira quelque temps à votre bonté et à votre délicatesse. Vous vous direz : je soulage, j'adoucis le malheur, j'essuie les larmes d'une personne qui ne tient à la vie que par moi. Mais, mon ami, ce sentiment de vertu ne sauroit satisfaire entièrement votre âme : son ardeur, sa chaleur, son activité ne se contenteront point d'avoir adouci mes maux; vous voudrez, et avec raison, faire ma consolation, mais cela sera impossible, et bientôt vous vous refroidirez. Je sens, je prévois cet avenir, et il me paroît tout près de moi. Pourquoi l'attendre? Ne seroit-il pas doux et facile de le prévenir? Ah! laissez-moi achever de mourir! Ne cherchez point à réchauffer, à ranimer une âme que le plaisir et la douleur ont consumée. Je vous trouve si aimable, si digne d'être aimé, que vous me feriez regretter à chaque instant la force et la vivacité que j'ai perdues. Non, ce n'est pas moi, en effet, qu'il faut aimer. Vous sentiriez trop souvent que vous me faites grâce, et cela flétriroit votre cœur. Vous devez régner sur une âme vive, jeune, remplie de chaleur et de passion: la mienne ne peut plus s'élever jusque-là. Elle n'est animée que par la tendresse et la sensibilité. Vous en êtes l'objet; il n'y a point de moment où je ne trouvasse de la douceur à vous en donner des preuves : mais puisqu'il y a mieux, et plus que cela, vous y pouvez prétendre, et avec raison. — Mon ami, le chevalier de Chatellux a résolu de me *tourner la tête;* il est encore venu passer la soirée hier avec moi. Il est arrivé de Choisy [1] à onze heures, et il est venu descendre

1. Où la cour séjourna du 4 au 9 octobre, avant de se rendre à Fontainebleau, ce qui assignerait à cette lettre une date antérieure à celles de la lettre 133 et les suivantes.

chez moi. Il m'a trouvée avec M. de Condorcet et M. d'Andezi. J'étois presque morte quand il est entré, et je n'ai pas été plus en vie pendant tout le temps qu'il a été avec moi. Il est bon, plus encore qu'il n'est vain : car il m'a demandé plusieurs fois si je souffrois. Il comparoit mon état de la veille à celui où j'étois; et il ne se doutoit pas que le charme qui me soutenoit, qui m'animoit le jour d'avant, étoit évanoui. Il agissoit ailleurs sans doute, et cette pensée n'étoit pas consolante pour moi. Je me suis couchée fort tard. Je n'ai point dormi, et à six heures j'ai pris de l'opium, mais en assez petite dose, pour diminuer seulement le besoin que je sens d'en prendre cent grains. En effet, il m'a ôté l'activité et le déchirant de ma douleur. Je souffre, mais aussi je sens que je vous aime. — Je pense que je vous verrai dimanche matin ; que peut-être j'aurai de vos nouvelles demain : si cela n'étoit pas, j'en serois quitte pour reprendre deux grains, et je vous attendrois sans me plaindre et sans vous aimer moins. Mon ami, je me sens d'une douceur, d'une *modération* qui me font peur. Cette dernière vertu me paroît faite pour les habitans des limbes, et je crains d'y être condamnée. Je n'ai connu que le climat de l'enfer, quelquefois celui du ciel. Il n'y a plus moyen de façonner mon âme à une autre température : cela veut dire que, lorsqu'on a touché le dernier terme du malheur et de la félicité, il ne reste plus qu'une chose à faire, mourir. Et voilà, en effet, où j'aspire, où j'aurois déjà atteint si vous ne m'en aviez détournée. Adieu. Je vous aime de toute mon ame ; mais ce n'est pas assez, ce n'est rien pour ce que vous méritez, et ce que vous devez inspirer. — Si j'ai de vos nouvelles, je vous en remercierai, et puis je vous enverrai ma lettre pour que vous la trouviez en arrivant.

M. d'Andezi va dîner mardi à Auteuil, il sera ravi de vous mener. — Je ne vous ai pas dit que j'avois répondu le billet le plus sot, le plus plat. Mais il ne m'importe guère ; elle est au moins indulgente, et mon amour-propre ne peut plus être difficile à contenter. Adieu donc.

Après l'arrivée de la poste.

Non, vous ne vous y méprenez pas, vous connoissez mon sentiment : vous voyez dans mon âme, vous savez ce qu'elle est pour vous ; vous avez vu ses combats, ses remords, vous

voyez sa douleur. Je vis; après cela ai-je besoin de vous dire que je vous aime, que ce qui me reste d'activité est employé à vous désirer, à craindre votre absence, à croire que je ne pourrai pas la supporter? et si ma pensée peut s'y arrêter avec un peu de calme, c'est en me disant que je retrouverai peut-être le courage que m'ôte votre présence : car comment trouver la force de mourir, quand on voit ce qu'on aime! Mon ami, votre lettre est aimable comme vous: elle est pleine d'intérêt, j'en avois besoin. Ah! mon Dieu! comme j'ai souffert cette nuit! je n'en puis plus, mais je vous aime.

Rapportez-moi ma lettre et pardonnez-moi; on ne guérit pas de la peur.

LETTRE CXLVII

Onze heures et demie du soir, 1775.

Vous ne venez pas, et je n'ai pas de lettre de vous! Cela est bien vide. Mon ami, je vous aime, sans doute, mille fois mieux que Bérénice n'aimoit Titus [1]. Mais malheureusement je ne puis pas faire le même emploi de mon temps: je ne saurois le passer tout entier à vous attendre, et ceci n'est pas hors de propos. Par exemple, l'espérance de vous voir ce soir m'a fait éconduire un de mes amis. Cela m'a peinée en vous attendant, et actuellement, cela m'inquiète : car même les amis s'éloignent bien vite. On a tant d'affaires et de dissipation, qu'il faut une grande bonté pour me sacrifier des soirées. Vous allez avoir mauvaise opinion de moi, je ne serois ni inquiétée, ni affligée, si j'avois éconduit ce qui m'aime. Il a actuellement ce degré d'intérêt qui pardonne et qui fait qu'on ne prend point un refus pour un dégoût. Mais M. D.... n'en est pas là. En se répétant deux fois, *on ne peut plus la voir*, il s'y soumettra comme à la nécessité. Cependant le moyen de l'avoir là, quand je vous attends! Si bien donc que je vous prie de ne me pas faire partager vos doutes : ils tourmentent mon âme, et ils laisseroient mes soirées trop solitaires. — Savez-vous bien que j'ai passé trois heures fort alarmée sur l'état de M. de Saint-

1. Voir Racine, *Bérénice*.

Germain? On disoit qu'il étoit *mal*, qu'on craignoit une fluxion de poitrine[1], et cette pensée me faisoit frémir. La France est donc frappée de malédiction! me disois-je. Et puis vous, votre intérêt, tout cela m'agitoit, et je me taisois. Sur les sept heures, on m'a annoncé une jolie femme, elle s'est mise à côté de moi. Sauriez-vous des nouvelles de M. de Saint-Germain? — Oui, vraiment, j'en ai de sept heures du matin : elles étoient fort bonnes ; mais j'ai donné ordre, chez moi, de m'apporter ici des nouvelles de cinq heures que je dois avoir à huit heures. J'ai été alors tout à fait calmée, et je n'avois plus besoin de sa lettre, qui est pourtant arrivée comme elle l'avoit dit : elle étoit datée de la chambre de M. de Saint-Germain, et elle étoit si rassurante, que je suis persuadée que vous aurez pu travailler avec lui. Mon Dieu! je le voudrois! car lorsque réellement on n'est pas ministre, il y a bien peu de chose qui dédommage de la perte de sa liberté. On ne fait guère ce sacrifice qu'à la fortune et à l'amour; et en vérité on a bien raison : l'idée de chaîne, fût-elle d'or, révolte mon âme. Bonsoir. — J'ai souffert, je ne connois plus que la douleur, et cependant vous dites qu'il faut chérir la vie; cela ne me paroît pas bien conséquent.

Onze heures du matin.

Je reçois votre lettre, mon ami. Je vous remercie de ne m'avoir pas laissée dans l'incertitude plus long-temps. J'en ai encore sur votre retour, et c'en est bien assez : car vous me dites bien foiblement que vous me verrez aujourd'hui. En tout, ce billet est un peu froid, mais il est une marque de bonté et d'attention ; ainsi je dois m'en louer. Bonjour, mon ami. J'enverrai cette lettre chez vous pour que vous l'ayez en arrivant, et j'espère que si je ne vous vois pas ce soir, j'aurai de vos nouvelles demain matin de bonne heure. Écrivez-moi en vous levant, ou avant que de vous coucher.

1. Et non une attaque de goutte, comme cela arrivait souvent à Maurepas et à Turgot, ce qui faisait dire au facétieux marquis de Bièvre, que « le ministère s'en allait goutte à goutte. »

LETTRE CXLVIII

Onze heures du soir, 1776.

J'ai bien pensé que, si vous n'êtes pas heureux, très-heureux, il faut que le bonheur n'existe pas, qu'il n'y ait pas une telle chose dans la nature : car vous êtes justement fait, tout exprès, pour jouir beaucoup et pour souffrir peu. Tout vous sert, vos défauts, vos bonnes qualités, votre sensibilité, votre légèreté. Vous avez des goûts, point de passions ; vous avez de l'âme, et point de caractère. En un mot, il semble que la nature se soit étudiée à faire les combinaisons les plus justes pour vous rendre heureux et pour vous rendre aimable. Vous me demanderez l'à-propos de cela? Ah! si vous ne le trouvez pas, croyez que je divague, et sur cent fois vous rencontrerez juste quatre-vingt-dix neuf. — Mon ami, je ne vous attendois guère ce soir; cependant je me suis arrachée avec peine de chez moi, à dix heures, pour aller passer une heure avec le comte d'Andezi chez M. de Saint-Chamans dont j'étois inquiète.

Quand vous verrai-je? Combien vous verrai-je? Aurez-vous la force de me refuser trois jours? Vous qui êtes si facile avec tout le monde, mon ami, songez ce que sont trois jours sur toute votre vie, sur des liens qui dureront à jamais. Ma vie sera si courte à moi, nos liens sont si frêles ! eh, mon Dieu ! je les croyois rompus. Il n'y a entre nous de solide, de bien fondé que le malheur : vous en avez signé l'arrêt par le sacrifice de votre liberté, et par le repos de tout ce qui me reste à vivre. Adieu. Dites-vous que, puisque vous m'avez condamnée, vous ne me devez rien ; soyez cruel si vous pouvez. Enfin donnez-moi le coup de grâce, que je vous bénisse et que je vous chérisse encore. — Le comte de C..... voudroit vous donner à dîner vendredi ou dimanche; il est à la campagne jusqu'à demain. Dites-moi, à présent que tous vos désirs, que tous vos goûts sont satisfaits, à qui doivent appartenir les momens qui vous restent. Je vous demande seulement de ne les pas jeter par la fenêtre.

Mes lettres, mon ami.

Je n'ai point reçu les papiers que madame Geoffrin attend avec impatience : renvoyez-les moi tout de suite, je vous en prie.

LETTRE CXLIX

Minuit, 1776 [et mieux 1775].

Mon ami, vous ne m'avez pas attendue, n'est-il pas vrai? Vous n'avez pas eu le temps de penser à moi, et il y auroit de la gaucherie et de la sottise à me faire des reproches et à vous des excuses :

Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.

Mais, dans le vrai, avec la volonté et le désir de vous écrire, je ne l'avois pas pu. Depuis quatre heures jusqu'à cet instant je n'ai pas été seule une minute. D'ailleurs, que vous dire, mon ami, lorsque vous voulez que je vous parle de moi? Avec deux mots, je puis toujours exprimer ma disposition physique et morale : *Je souffre, j'aime* : et depuis quelque temps, cela est dans cet ordre-là. Oui, je souffre beaucoup. J'ai eu la fièvre. J'ai la fièvre, et je sens que ma nuit sera détestable; je meurs déjà de soif et j'ai la poitrine et les entrailles brûlantes, c'est aussi ma mauvaise nuit; ma journée a été assez tolérable. Il y a eu si bonne compagnie, si bonne conversation dans ma chambre que je vous y ai désiré pour vous : car pour moi, le bon, le médiocre et le mauvais n'ajoutent rien au besoin que j'ai de vous voir; c'est le besoin de mon âme, comme le besoin de respirer est celui des poumons. Mon Dieu! que je voudrois modérer, éteindre même ce besoin! il est trop actif pour la foiblesse de ma machine, et puis il est plus nécessaire que jamais que je m'accoutume à vous voir rarement. Ah! mon Dieu! tout nous sépare, mon ami, et tout me rapprochoit d'un homme qui étoit né à trois cents lieues de moi. Hélas! il étoit animé de ce qui fait faire l'impossible. Ah! je ne me plains point : vous m'accordez assez, on se trouve toujours trop riche quand on va déménager, ou tout perdre. — Eh bien! mon ami, avez-vous rempli vos projets? avez-vous beaucoup travaillé? Je n'en crois rien. Voici ce que vous aurez fait : dîner, après dîner causer, à cinq heures aller au Temple où vous aurez lu vos changemens sur le *Connétable* [1]; ils auront été exaltés jusqu'aux nues, et avec

1. Chez le prince de Conti, grand-prieur de France depuis 1749. Cette lecture ayant nécessairement précédé la reprise du *Connétable*, laquelle eut

cette douce faconde, les heures coulent bien vite. Vous serez rentré un peu avant neuf heures; il est bien commode de végéter en famille, et de se faire adorer jusqu'à onze heures et demie, minuit. Ici j'emploie l'art du peintre d'Agamemnon[1], et je me tais. Bonsoir. Je ne sais quelle heure vous me destinez demain, quoique vous m'ayez bien dit que ce seroit la soirée, mais il se passe tant de choses dans votre tête, que vos projets ne doivent jamais être regardés comme des engagemens. Enfin, mon ami, vous me donnerez ce que vous pourrez. Mais ne venez pas à quatre heures; j'ai dit à quelqu'un de venir à cette heure-là, parce que j'ai bien jugé que ce n'est pas celle que vous choisiriez. Je me reproche de vous retenir si longtemps, vous êtes entouré comme un ministre. Mais comme ils sont sujets à confondre les papiers qu'ils reçoivent, je vous prierai de rassembler les quatre feuilles que vous avez de moi et de me les rapporter.

LETTRE CL

Onze heures du soir, 1776 [et mieux 1775].

Quelque triste que je sois, j'ai joui vivement du plaisir de recevoir réponse, sur les cinq heures du soir, à une lettre que je vous ai écrite à cinq heures du matin. Voilà ce qui fait aimer les grandes ville et Paris par-dessus tout. On n'a rien oublié de ce qui pouvoit être commode et utile. Vous ne me dites pas de vous écrire, ainsi c'est un peu hasarder d'être perdue ou égarée. — Mon ami, vous êtes vraiment d'un excellent conseil, et soit qu'il vous soit dicté, ou par la sensibilité, ou par la lassitude de mes maux, je n'aurois rien de mieux à faire, comme vous dites, que d'en essayer. Vous traitez ma toux, ma maigreur, mon estomac détruit, mes insomnies, l'irritation de mes entrailles, comme vous traiteriez les fantaisies de toutes ces belles dames : ce sont

lieu le samedi 30 décembre 1775, il semble qu'il faille dater cette lettre de novembre ou de décembre 1775, et non de 1776, comme l'a fait le premier éditeur.

1. Timanthe, qui, peignant le sacrifice d'Iphigénie et désespérant de rendre la douleur du père immolant sa fille, le représenta la tête voilée.

leurs plumes[1], leur tête en pagode, leur démarche sur un talon, en un mot, toutes leurs sottises. Vous me proposez de me guérir, comme vous leur proposeriez de se corriger. Mon ami, vous êtes bien jeune, voilà ce que cela me prouve : car je ne peux pas dire que vous êtes bien froid et bien désintéressé; croyez que ni ma volonté, ni rien dans la nature n'auroit plus le pouvoir de me sauver. Non, la résurrection de M. de Mora, qui seroit pour mon âme le premier de tous les biens, ne pourroit plus changer mon sort. Ah! si ce miracle s'opéroit, combien la mort me seroit effroyable! Il ne m'a connue qu'avec le besoin, le désir et le plaisir de vivre. Mais, mon ami, je m'accuse, je me le reproche, je suis trop foible, je vous fatigue. Mes maux, mon malheur pèsent sur votre âme. Je ne veux plus que vous sachiez ce que je souffre : en ne vous le disant pas, votre sensibilité ne sera plus exercée d'une manière pénible, et vous croirez que j'ai suivi votre conseil. Vous me trouverez un meilleur visage; et, ce qui est bien plus important, vous me trouverez moins curieuse. Allons, je vais faire comme Sosie, je me donnerai du courage par raison[2]. Je ne vous promets pas d'aller jusqu'à la gaîté, c'est un tour au-dessus de mes forces. — J'ai moins toussé aujourd'hui, et si la nuit est de même, je renverrai encore la saignée comme dernière ressource. — Non, le comte de C..... ne vous a point su mauvais gré : il m'a dit honnêtement qu'il auroit fait comme vous. Mais si vous voulez tout réparer, dînez-y dimanche, vous me donnerez la force de sortir. — Oh! je suis bien fâchée de ce que l'on commence à s'affoiblir : il faudroit être fort dans le moment où l'on a tout le pouvoir; s'il craint, tout est perdu.

Vous voulez donc écraser tous les sots et tous les méchans? Mon ami, cette ambition a moins d'éclat que celle

1. Le goût pour les plumes, dit M. J. Quicherat, était alors une véritable rage. On en met dans les cheveux aussi bien que sur les bonnets. Elles furent plantées dans toutes les positions, devant, derrière, sur les côtés de la tête. Mentionnons le *Qu'es aco*, formé de trois panaches plantés derrière le chignon, et la coiffure *à la Minerve*, cimier de dix plumes d'autruche mouchetées d'yeu de paon, qui s'ajustait sur une coiffe de velours noir toute brodée de paillet' d'or. (*Histoire du costume*, Paris, 1875, p. 597.)

2. Molière a dit :

Faisons-nous du cœur par raison.

(*Amphitryon*, acte I, sc

d'Alexandre, mais elle est tout aussi vaste. Adieu, adieu, mon ami. Vous êtes si pressé, si affairé que c'est manquer d'égard que de vous retenir. Que je voudrois savoir si vous reviendrez demain ! que je voudrois vous voir, que je voudrois..... l'impossible.

LETTRE CLI

Onze heures du soir, 1776 [et mieux 1775].

Je ne vous ai pas vu. Mon ami, *je vous aime*. Quand vous verrai-je? Voilà le résultat du passé, du présent, et de l'avenir, s'il y a un avenir! Ah! mon ami! que j'ai souffert, que je souffre! Mes maux sont affreux; mais je sens que je vous aime. — Le comte de C..... a rapporté de Versailles que M. de Saint-Germain étoit dans son lit avec un gros rhume. Si vous ne deviez pas le voir, j'aurois grand regret à votre voyage. *Adieu*, mon ami. Quand ce seroit le dernier, je ne le prononcerois pas avec plus de tendresse et de regret. Mais pardon : vous ne voulez pas que je vous parle, ni de mon mal ni de mon espérance.

LETTRE CLII

Onze heures du matin, 1776 [et mieux 1775].

Eh bien, mon père, vous me tuez, vous étiez moins cruel hier. Ah! laissez-moi guérir, ou mourir! Ne vous justifiez pas. — Non, mon ami, si vous n'êtes pas mort, si vous n'avez sauvé la vie à personne, il n'y a point d'excuse. Ah! mon Dieu, je meurs! mon âme ne se possède plus. Vous l'avez exaltée ce matin, et vous m'abandonnez! Mon ami, je pressens que vous me forcerez un jour à vous donner un grand chagrin. Hélas! peut-être vous trouverez-vous soulagé. Oh! que cette pensée me donne de force! — J'ai manqué à madame de Saint-Chamans ce soir, j'ai éloigné mes amis. Demain je serai enfermée depuis midi jusqu'à deux heures : c'est un rendez-vous pris depuis quinze jours. Bonsoir. Puissiez-vous dormir et jouir d'au-

tant de plaisir que vous m'avez fait éprouver de torture et d'angoisse! non, je ne sais pas comment on ne meurt point de la force de la pensée. — Ne venez pas demain matin.

LETTRE CLIII

1776 [et mieux 1775].

Mon ami, êtes-vous toujours aussi content? votre zèle n'est-il point refroidi? n'avez-vous rien à rabattre de tout le bien que vous espériez et désiriez? Enfin, mon ami, êtes-vous content? avez-vous pris des arrangements positifs pour *le Connétable?* avez-vous vos loges, vos billets? est-ce toujours demain matin que vous avez une répétition? Trouverez-vous, au milieu de tant d'affaires, un moment à me donner? la réponse à cette question n'est pas celle qui m'intéresse le moins. J'ai besoin de vous voir. Mon âme languit; c'est, je crois, cette disposition que les dévots appellent un temps de sécheresse, et qu'il ne faut rien moins que l'amour de Dieu pour rendre supportable. Imaginez, mon ami, que le plus vif intérêt de ma journée a été un dîner excellent, dont je suis sortie tourmentée de remords, et pénétrée de regret d'avoir eu et trop de foiblesse et trop de force tout ensemble. Vous ne connoissez pas le plaisir de manger poussé jusqu'à la passion. Eh bien! j'en suis là depuis douze ou quinze jours, et les médecins, qui sont des ignorans ou des barbares, prétendent que c'est un mauvais symptôme pour ma poitrine. Si je pouvois calmer ma toux, je ne me soucierois guère de leur pronostic. — Mon ami, je n'ai vu que des gens d'esprit à ce dîner: ils ont été aussi maussades que des bêtes; il n'y a pas jusqu'à l'ambassadeur[1] qui n'ait donné dans le genre ennuyeux. Figurez-vous ce que c'est que de venir lire des vers italiens pendant une heure. Mais en tous cas, s'ils m'ont ennuyée, je le leur ai bien rendu en importunité, je n'ai pas cessé de tousser. Bonsoir, mon ami. Je me souviens que je vous aime, mais je ne le sens pas.

A propos, c'est tout de bon qu'il faut que je cherche un

1. Le marquis de Caraccioli, ambassadeur extraordinaire d'Espagne près la cour de France de 1771 à 1781.

logement. Je sais de ce matin que je ne pourrois pas garder celui-ci, quand je le voudrois. Voyez donc à votre porte.

LETTRE CLIV

Cinq heures du matin, 1776.

Je ne saurois dormir : mes entrailles, ma tête, mon âme, tout cela m'éveille et me tourmente. Pour charmer mes maux, je veux vous parler. — Vous voyez bien, mon ami, que je ne peux pas, que je ne peux plus aller dîner chez M. Boutin[1]. Je vous ai mandé que je lui avois écrit pour m'excuser, et en vérité, cela seroit au-dessus de mes forces. Excepté vous, je ne saurois écouter, ni parler à personne. J'ai été si bouleversée, il me reste encore tant d'inquiétude, que je ne saurois me trouver bien qu'avec cette famille désolée : je souffre et je sens comme elle. Mon ami, mon cœur est plein de larmes, et celles que je répands n'ont pas seulement M. de Saint-Chamans pour objet. Ah! que vous tenez de près à tout ce qui anime mon âme! c'est vous, c'est toujours vous, sous quelque forme et de quelque manière que j'exprime un sentiment douloureux. Mes regrets, mes craintes, mes remords, tout est rempli de vous, et com-

1. Charles-Robert Boutin, receveur général des finances, puis conseiller d'État, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 22 juillet 1794 (4 thermidor an II), le même jour que M. de La Borde. Il avait été l'un des premiers à introduire la mode des jardins anglais dans sa demeure de la rue de Clichy, célèbre jusqu'en 1836 sous le nom de Tivoli qu'il lui avait donné. Madame Vigée Le Brun décrit ainsi ces jardins et leur propriétaire : « M. Boutin était petit et boiteux, gai, spirituel, et d'un caractère si affable, si bon, que l'on s'attachait véritablement à lui dès qu'on le voyait un peu intimement... Il faisait les honneurs de chez lui avec une grâce parfaite... J'ai pu en juger souvent ; car il avait arrangé pour moi, disait-il, un dîner de jeudi où se trouvaient tous mes intimes : Brongniart, Robert et sa femme, Lebrun le poëte, l'abbé Delille, le comte de Vaudreuil... Ils avaient lieu dans cette charmante maison de M. Boutin, placée sur les hauteurs du magnifique jardin qu'il avait nommé Tivoli. A cette époque, la rue de Clichy n'était point encore bâtie, et quand on se trouvait là, au milieu d'arbres superbes qui formaient de belles et grandes allées, on pouvait se croire tout à fait à la campagne. » (*Souvenirs*, t. II, p. 260.) — Toujours médiocre admirateur de nos imitations de jardins anglais, Walpole, qui visita le Tivoli de M. Boutin en 1771, a dit « qu'il ressemblait à la carte d'échantillon d'un tailleur. » (De Baillon, *Lettres* de H. Walpole, p. 229, 236.)

ment cela ne seroit-il pas? Je n'existe que par vous et pour vous. Eh ! mon Dieu ! vous dites que je rejette, que je repousse tout ce que vous faites pour moi. Expliquez donc ce qui m'attache, ce qui m'enchaîne à une vie de douleur que j'aurois dû quitter au moment où j'ai perdu ce qui m'en avoit fait connoître tout le prix, ce qui me l'avoit fait chérir. Qui est-ce qui me retint alors? qui est-ce qui me retient encore en déchirant mon cœur? Vous savez aussi bien que moi si je vous aime ; vous savez qu'en vous disant que je vous hais, je vous prouve encore que je vous aime : mon silence, ma froideur, mes torts, tout vous est une preuve qu'il n'existe pas dans la nature une passion plus tendre et plus forte. Mon Dieu, qu'elle est combattue ! qu'elle est abhorrée ! et elle est toujours plus puissante que ma volonté et ma raison. — Mon ami, envoyez vite vous excuser de ce dîner de M. Boutin. Gardez-moi votre bonne volonté pour demain mercredi chez madame Geoffrin. J'espère que je pourrai y aller, si nous avons des nouvelles aujourd'hui. — J'ai reçu votre lettre de Versailles en rentrant, elle étoit arrivée à minuit. Je ne vous ai pas assez dit combien j'étois touchée de cette bonté compatissante. Bonjour ou bonsoir, mon ami, car je vais commencer ma nuit. Il est bien plus doux de causer avec vous que de dormir; mais pour vous aimer, pour souffrir encore quelque temps, il faut bien avoir du sommeil : car pour aimer il faut vivre; et il est bien certain que je ne vis que pour vous aimer. Adieu, la plus aimable et la plus chérie de toutes les créatures. C'est pardonner, mais oublier ! Ah, mon ami !

LETTRE CLV

. Quatre heures, 1776 [et mieux 1775].

Mon ami, je suis malade, bien souffrante. Mais aussi je suis folle, depuis deux jours. Je ne sais ce qu'est devenue mon âme, c'est un désert : je n'y trouve plus ni sentiment, ni passion, mais des regrets déchirans, une parfaite douleur, l'étonnement d'exister encore, la sensibilité et l'égarement des premiers momens où la mort impitoyable m'enleva ce qui seul m'avoit fait chérir la vie. Ah, mon Dieu !

pourquoi m'empêchâtes-vous de le suivre! pourquoi me condamnâtes-vous à une mort si lente et si douloureuse? Voilà, mon ami, les pensées qui ont rempli ma vie depuis mardi au soir. J'en ai été plus malade; j'ai passé une nuit sans me coucher, je n'ai été dîner nulle part, et je vous l'avouerai, *le Connétable* est venu rarement à ma pensée. Je crois même que, si vous ne m'aviez pas écrit, je n'aurois pas eu la force de vous montrer à quel point je suis triste et abattue. — Eh, mon Dieu! non, je n'irai pas à Versailles : d'abord je suis trop malade; et puis je serois sur la roue pendant la représentation. Je suis plus difficile que vous sur votre intérêt. D'ailleurs, si cette tragédie amène, comme je l'espère, un grand succès, je ne me soucie pas d'exalter mon âme : elle est trop fatiguée; il ne lui faudroit plus que du repos et du calme. L'on m'a déjà envoyé demander trois fois ce billet de loge, cela m'importune à mourir. Je fais serment de ne jamais me mêler des plaisirs de personne. C'est le premier intérêt de tous ces gens-là, et moi, loin d'avoir le projet de me divertir, je me sens la mort dans l'âme.

Vous ne m'avez pas rendu mes lettres; je suis bien sûre que si je les envoyois demander chez vous, je les aurois. — Vous étiez bien pressé mercredi : en tout, le mouvement vous est bien plus nécessaire que l'action. Cela paroît bien subtil, mais pensez-y, et vous verrez que cela est juste. — Mon ami, je vous remercie de l'intérêt que vous mettez à ce logement. Mon Dieu, que je voudrois en avoir un à Saint-Sulpice! Ah! ce qui est affreux, c'est que je fais peser mon malheur sur ce qui m'aime; mais ce n'est pas vous.—Vous devriez venir dîner dimanche chez madame la duchesse d'Anville. J'attends de vos nouvelles ce soir, et je me flatte que ce billet de loge y sera. Pardon, mon ami, de vous occuper, de vous détourner, et surtout de n'avoir pas eu la force de vous cacher ce que je souffre.

LETTRE CLVI

Six heures du matin, 1776.

Je ne puis pas dire que ma première pensée est pour vous : car je n'ai point encore dormi : mais ma pensée est

pleine de vous, et je veux vous dire que je vous aime avant que quelque moment de sommeil m'enlève au plaisir de le sentir. Mon ami, je me suis couchée bien triste : je vous avois attendu longtemps, et cet espoir avoit animé et soutenu mon âme. Mais quand l'heure d'espérer a été passée, ah! je suis tombée bien bas; car mon corps étoit bien abattu. Il y avoit du monde autour de moi, mais je n'aurois pas été plus seule dans un désert. Eh, bon Dieu! me di sois-je en entendant annoncer, tout ce qu'on n'attend point, tout ce qu'on ne désire point arrive, est exact, assidu. Il est affreux de ne vivre que dans un point, de n'avoir qu'un objet, qu'un désir, qu'une pensée. Mon ami, ce que cela fait éprouver, n'est sûrement pas le remède de la fièvre; mais cependant je l'ai beaucoup moins forte que la nuit dernière; je n'en ai ni la soif, ni la chaleur, ni l'espèce de délire. Figurez-vous qu'il m'étoit impossible de m'occuper de vous : mon sentiment m'échappoit comme tout le reste, et ce manque de pouvoir sur ma pensée augmentoit ma chaleur et mon agitation. Actuellement je suis plus calme ; je souffre, mais d'une manière supportable. — Êtes-vous à Paris, mon ami? Vous verrai-je ce matin? Mon Dieu! je vous souhaite la meilleure, la plus grande fortune, tous les succès, mais qu'il est malheureux de s'être attaché à quelqu'un que tout éloigne de nous! Si M. de Saint-Germain vous occupe, vous serez sans cesse à Versailles. Les représentations de cette pièce vous y mèneront sans cesse, et puis une femme, une famille, des goûts, la dissipation! Ah, mon ami! je ne me plains de rien, mais de bonne foi, dites-moi si je pourrois vivre au travers de tout cela. Ce que vous feriez pour moi, vous coûteroit beaucoup, et ce que vous ne feriez pas, me mettroit à la torture. Il vaut bien mieux dire et faire comme la femme de Pœtus[1] : *je ne pleure point, mais je meurs.* Je ne sais si c'est la fièvre, mais depuis assez longtemps, ma tête est épuisée et rassasiée de

1. Arria, femme de Cæcina Pœtus. N'ayant pu sauver son mari, condamné à mort comme complice de la révolte de Scribonianus contre l'empereur Claude, elle se plongea un poignard dans le sein et le tendit ensuite à Pœtus en lui disant : *Pœte, non dolet.* (Pline, *Epistolæ*, III, 16, et Martial, *Epigram.*, lib. I, 14.) A ce souvenir de l'antiquité se mêlait sans doute dans l'esprit de mademoiselle de Lespinasse celui de ce beau vers de la tragédie de *Surena*, de Corneille :

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.
(Acte V, sc. 5.)

larmes. Je n'en ai plus, ce soulagement n'est plus à l'usage de ma douleur. Mais, mon ami, c'est de vous que je veux vous parler. — Vous êtes donc arrivé bien tard : car sûrement j'aurois entendu parler de vous aujourd'hui, si vous étiez arrivé à *cinq heures*. N'importe, je vous aime.

LETTRE CLVII

Sept heures [mercredi], 1776.

Oui, vous aurez un mot, mais rien qu'un mot. J'ai du monde ; vous, vous faites des visites, tout cela est d'un grand intérêt, il faut en convenir. Ah ! si l'on aimoit, comme tout cela seroit plat ! mais tout est bien, quand tout est mal. — A l'égard du logement, je n'ai que jusqu'à mercredi matin pour me décider, ainsi vos bontés et vos soins n'ont que cette latitude. — Je ne sortirai demain qu'à neuf heures du soir, Je dîne chez moi. — Je n'ai pas vu le baron ; au lieu de cela, j'ai été passer une heure et demie au chevet du lit d'une charmante créature : songez donc quel charme elle a pour moi, puisque le tête-à-tête ne me pèse point.— Vous avez dû voir qu'il m'est impossible de mentir. Pour ce qui concerne le secret de quelqu'un, cela me paroît impossible autrement. Je sais bien que l'on manque souvent à la morale; mais il faut une distraction, ou un intérêt : ce seroit faire le mal en pure perte. Bonsoir. — La semaine dernière j'ai pu dîner trois fois avec vous, et vous ne l'avez pas voulu. Je pouvois vous voir tous les jours : car l'ambassadeur, M. de Schomberg, M. d'Andezi, etc., logent aussi loin que vous ; mais ils ne tiennent pas à tant de choses, ni à tant de personnes, mais ils n'ont pas des chaînes qu'ils aient choisies, moyennant quoi, ils les mettent souvent à terre; ils ont raison, et vous n'avez pas tort : j'en aurois moi, si je m'oubliois à vous écrire. — Souvenez-vous donc de faire inscrire toutes les listes pour la répétition de mardi ; joignez-y M. et madame la baronne de Breil[1].

Mon Dieu ! ne vous occupez donc plus de ma santé, cet

1. Peut être de la famille bretonne des du Breil, comtes de Pontbriant, qui a produit plusieurs prélats distingués et un chef d'escadre en 1781.

intérêt me pénétre ; mais je crains qu'il ne vous fasse souffrir.

LETTRE CLVIII

Midi, mars 1776.

Je n'entends pas ce que cela veut dire. A propos de ce propriétaire, vous dites : *je n'ai jamais rien vu de si difficile.* En quoi? pourquoi? Je n'entends pas; mais puisque vous voulez bien prendre la peine de faire faire ce bail, je voudrois que ce ne fût pas *le vendredi.* Ce jour, ce nom me font [1] encore frissonner d'horreur. Si cela vous est égal, choisissez samedi ; ou bien je ne le signerai que samedi. Pardon de tout cet ennui. Non, je n'envoie plus chez vous, je ne vous presse plus de me donner du temps. Il me semble que c'est forcer nature [2] que de chercher à vous rapprocher. Par la nature des choses, par les circonstances, par nos goûts, par nos âges, nous sommes trop séparés pour pouvoir nous rapprocher. Il faut donc se soumettre à ce qui a encore plus de force que la volonté et même le penchant, *la nécessité.* Vous êtes marié : votre premier devoir, votre premier soin et votre plus grand plaisir se trouvent là; suivez-le donc, et songez que ce que vous enlevez à cela, ne sauroit contenter une âme sensible. L'épuisement et l'affoiblissement de tout mon être me font fuir les convulsions de la passion. Je voudrois me reposer, je voudrois respirer, je voudrois essayer ce que peuvent les sentimens les plus vrais et l'amitié la plus tendre, pour la consolation d'une créature abîmée de douleur et de malheur depuis tant d'années! Oh! laissez-moi, et soyez tout entier à vos goûts, à vos devoirs, et à vos travaux; en voilà bien assez pour remplir votre vie.

Non, ne venez pas ce soir : vous avez près de vous un délassement et un plaisir beaucoup plus efficaces que ceux que vous viendriez chercher avec moi; d'ailleurs, je suis restée chez moi hier au soir et je ne peux pas, je ne veux pas passer deux jours sans voir madame de Saint-Chamans qui est malade. Demain, si vous voulez, je vous verrai : je

1. Édit. 1809, me *fait.*
2. Édit. 1811, *vouloir l'impossible.*

dîne chez l'ambassadeur de Naples, et je ne sortirai pas le soir. Aujourd'hui, je vais chez madame Geoffrin. Bonjour. — De tout ce que je connois, de tout ce que j'aime, de tout ce qui m'aime, vous êtes ce que je vois le moins. Je ne m'en plains pas; je me dis au contraire que cela est impossible autrement; et je détourne vite ma pensée de ce que je ne saurois changer.

LETTRE CLIX

Minuit, 1776.

Oh! vous êtes tout de glace, gens heureux! Gens du monde, vos âmes sont fermées aux vives, aux profondes impressions! Je suis prête à remercier le ciel du malheur qui m'accable, et dont je meurs, puisqu'il me laisse cette double sensibilité et cette profonde passion qui rendent accessible à tout ce qui souffre, à tout ce qui a connu la douleur, à tout ce qui est tourmenté par le plaisir et le malheur d'aimer. Oui, mon ami, vous êtes plus heureux que moi; mais j'ai plus de plaisir que vous. — Je viens de finir le premier volume du *Paysan perverti*[1]. Cette dernière page ne vous a pas ravi; vous n'avez pas eu besoin de m'en parler, de me la lire! âme de glace! C'est le bonheur, c'est le langage du ciel. Et la mort de Manon, et sa passion et ses remords, et ces mots douloureux et passionnés[2] qu'elle emploie! Ah! mon Dieu! nous avons passé hier la soirée ensemble; le livre étoit là, vous l'aviez lu et vous ne m'en

1. Le *Paysan perverti* ou les *Dangers de la ville*; Paris, 1776, 4 vol. in-12, par Retif de La Bretonne. La Harpe l'a jugé ainsi : « Dans ce roman, rien n'est digéré, rien n'est motivé, rien n'est bien écrit; et cependant, au milieu de ce chaos, on est étonné de trouver des morceaux qui prouvent de la sensibilité et de l'imagination. » (*Corr. litt.*, t. I, p. 300.)

2. Manon, qui s'est empoisonnée par désespoir de l'infidélité d'Edmond, son mari, qu'elle a cependant trompé elle-même, lui parle ainsi dans un suprême entretien :

« Monsieur, vous ne tarderez pas à être débarrassé d'un objet odieux... — Manon, qu'avez-vous fait? — Mon sort vous intéresse encore!... Je vais donc mourir heureuse!... Écoutez-moi... C'est une amie qui voudrait que sa mort te fût utile, puisque sa vie n'était pas digne de te rendre heureux... Pourquoi troubler mes derniers moments?... Je ne les voulais consacrer qu'à toi. Je ne crains pas la mort qui s'avance; sans la douceur d'être aimée, la vie n'était rien pour moi. Je ne pouvais plus l'être, je ne le méritais pas... » (*Le Paysan perverti*, La Haye, 1784, t. I, p. 335.)

disiez mot! Mon ami, il y a un petit coin de votre âme, et une grande partie de votre conduite qui pouvoient sans folie et sans injustice faire faire un rapprochement qui ne vous plairoit pas. Oui, oui, il y a un peu d'Edmond dans votre affaire : vous ne lui ressemblez pas de face, mais un peu de profil. Mon ami, ce livre, ce mauvais livre qui manque de goût, de délicatesse, de bon sens même, ce livre, ou je me trompe fort, est fait avec le reste de passion et de chaleur qui animoit Saint-Preux et Julie. Oh! il y a des mots délicieux! si ce ne sont pas les dernières étincelles de ton génie, Jean-Jacques; si ce ne sont pas les cendres mal éteintes de la passion qui animoit ton âme, lis cet ouvrage, je t'en conjure, et ton cœur sera animé d'intérêt pour l'auteur, qui a mal conçu et mal conduit cet ouvrage, mais qui est certainement capable d'en faire un meilleur. Je vous punis, mon ami, je vous accable, mais vous vous tirerez d'affaire, comme de coutume, en ne le lisant point. Edmond en auroit bien fait autant, et il étoit moins occupé que vous. Mon ami, voici le titre, ou la note d'une lettre que j'aurois faite comme Pierre [1] l'Éditeur. *Edmond à Manon. Comment peut-on marquer les mêmes sentimens à tant d'objets différens? — Le monde est un dangereux séjour pour quiconque a le cœur fait comme Edmond.*

Vous me renverrez mon livre et mes lettres. Vous me direz que vous avez été plus dissipé qu'occupé cette après-dînée; l'opéra, des visites, les soins, les manières, la frivolité des gens du monde, du talent, du génie, le besoin d'avoir du mérite. Oh! l'étonnant contraste, et quel affreux malheur d'avoir vu de si près un homme encore plus séduisant qu'il n'est aimable! — Mon ami, j'ai toussé à consterner tout ce qui étoit autour de moi, je n'en puis plus. En vérité, vous êtes obligé de m'aimer, vous n'avez plus qu'un moment. Je le sens.

Une loge de quatre places pour des femmes, trois billets de parquet; pensez-y, ne méprisez pas un soin qui oblige ce qui vous aime.

Je ne sortirai pas : j'ai la fièvre; et ma toux est continuelle.

1. Personnage qui, dans le roman de Rétif, est supposé avoir recueilli les lettres de Manon, d'Edmond, etc., dont il se compose.

LETTRE CLX

Onze heures du soir, 1776.

Depuis que je vous ai quitté, mon ami, j'ai vu bien du monde, j'ai bien entendu causer de ce qu'il y a de plus important dans ce moment-ci, j'ai bien écouté parce que c'étoit des gens qui savoient ce dont ils parloient. J'en ai conclu que cette sotte, cette malheureuse espèce humaine est bien difficile à gouverner, surtout lorsque l'on voudroit la rendre meilleure et plus heureuse. Mais pour dernier *résultat*, j'ai vu que M. de Saint-Germain ne vous disoit pas tout, et je souhaite qu'il vous garde aussi bien le secret qu'il le garde à d'autres; je ne vous parle pas au hasard. — Je voudrois bien que vous vinssiez dîner avec moi demain, et je n'ose vous en prier; d'abord parce que j'aime mieux ce qui vous convient, que je n'aime mon plaisir; ce n'est pourtant pas rigoureusement vrai, mais il en est des expressions de sentiment comme des traits d'esprit et des jeux de mots, qu'il ne faut jamais presser ni analyser. Voilà que je me souviens, que j'ai laissé *un d'abord* en l'air, qui demande une seconde raison. La voici : c'est qu'en ne vous pressant pas, si vous venez, je serai comblée, et que je m'épargne un refus; il faut avoir soin de soi lorsqu'on est aussi malingre que je le suis. Ah! si vous saviez comme j'ai toussé, et par quelle charmante personne j'ai été plainte, soignée et, en vérité, intéressée au point de faire un peu diversion à ce que je souffrois. Oui, après-vous, mais bien après vous, c'est ce qui me plaît le plus dans le monde. *Entendez-bien* que je ne dis pas aimer, ni m'intéresser, je parle seulement de goût et d'attrait. J'ai été une heure tête à tête avec elle. Celle-là sait parler de ce qu'elle lit, et elle n'a pas besoin de cette ressource : car elle sent et elle pense. — Mon ami, je dîne jeudi à l'hôtel de la Rochefoucauld; il me seroit bien doux que ce fût avec vous, mais Versailles..... Avant que d'y aller, vous devriez bien faire inscrire sur la liste de la Comédie française les noms que je vais joindre ici; et s'il étoit possible, vous devriez rapporter de Versailles le billet de la loge et les trois billets de parquet. J'entends bien que cette suite, que cette importance que je mets à une petite chose, cus transporte de colère ou de mépris. Mon ami, votre à vous est de n'en mettre ni

aux grandes, ni aux petites choses. Il me revient dix lettres avant votre départ. Si je ne les reçois pas (car il faut employer la *menace* où la prière est inutile), je ne vous écrirai pas une ligne d'ici à un mois. Mais, mon Dieu! je sens quel cas vous devez faire de mes menaces et de mes résolutions! Si vous ne me croyez pas la plus fausse des créatures, vous devez me trouver la plus foible et la plus aimante. Bonsoir, mon ami. — Pour pouvoir causer avec vous un moment, je viens de renvoyer quelqu'un qui ne dormoit pas comme vous, que je n'ennuyois pas comme je vous ennuie, mais qui ne pouvoit pas retenir mon attention, parce que je voulois vous parler. Cependant je n'aime pas trop à vous écrire à Paris : vous êtes si pressé, vous répondez si peu et si mal! vous êtes si peu avec moi, lorsque je suis avec vous! en un mot, vous êtes si bien tout ce qu'il faut être pour plaire et n'être guère aimé, que je meurs d'envie de me mettre à ce régime. C'est la dernière ressource que j'aie à tenter pour guérir mon âme, et soulager ma poitrine et mes entrailles : j'en souffre beaucoup dans ce moment-ci.

LETTRE CLXI

1776.

Mon ami, vous êtes bien aimable. Quand je vous vois, je n'entends, je ne sens que vous. Mais livrée à moi, je ne connois plus que le sentiment de la douleur, des remords, des regrets. Tout ce qui peut tourmenter une âme sans la détacher, voilà le supplice auquel vous m'avez condamnée Si j'avois de vos nouvelles, combien je vous en serois obligée!

Mais partez donc : vous arrivez toujours trop tard.

LETTRE CLXII

Six heures du soir, 1776.

Je ne veux pas, mon ami, que, dans le peu de jours qui me restent à vivre, vous puissiez en passer un sans vous

souvenir que vous êtes aimé à la folie par la plus malheureuse de toutes les créatures. Oui, mon ami, je vous aime. Je veux que cette triste vérité vous poursuive, qu'elle trouble votre bonheur; je veux que le poison qui a défendu ma vie, qui la consume, et qui sans doute la terminera, répande dans votre âme cette sensibilité douloureuse, qui du moins vous disposera à regretter ce qui vous a aimé avec le plus de tendresse et de passion. Adieu, mon ami, ne m'aimez pas, puisque cela seroit contre votre devoir, et contre votre volonté; mais souffrez que je vous aime, et que je vous le redise cent fois, mille fois, mais jamais avec l'expression qui répond à ce que je sens.

Mon ami, venez dîner demain chez madame Geoffrin. J'ai si peu à vivre, que rien de ce que vous ferez pour moi ne pourra tirer à conséquence pour l'avenir. Mon Dieu, l'avenir! que je plaindrois ceux qui l'attendroient, s'ils vous aimoient! — Mais adieu. J'ai du monde là. Qu'il est pénible de vivre en société, lorsqu'on n'a qu'une pensée!

LETTRE CLXIII

Onze heures du soir, 1776.

Bonsoir, mon ami. Comment êtes-vous? Je suis inquiète de votre mal de gorge. Pour moi, je me suis traînée, et c'est le mot, chez l'ambassadeur de Naples[1]. J'ai toussé à assourdir les vingt-quatre personnes qui étoient là. Je suis rentrée, j'ai eu des convulsions si violentes, qu'il ne m'est rien resté de mon dîner dans l'estomac. J'ai vomi avec des angoisses inexprimables; cette secousse m'a donné la fièvre, et beaucoup plus forte que celle d'hier. Voilà du moins la décision de mes deux médecins d'Andezi et la Rochefoucault qui viennent de me quitter. Je les crois de reste, et je n'avois pas besoin d'eux pour savoir que j'ai la fièvre. — Mon ami, c'est M. d'Alembert qui vous remettra cette lettre : il va encore voir ce Monsieur si difficultueux; je suis confuse des soins que vous prenez pour cette affaire.

1. Il habitait rue Montmartre, près de ce bel hôtel d'Uzès, tout récemment démoli par la spéculation, qui y a fait passer une rue.

Je vous demande cependant de ne pas m'abandonner jusqu'à ce que vous m'ayez vue perdue, c'est-à-dire, jusqu'à la signature du bail, Faites-vous rendre les conditions ou clauses que je veux qui y soient insérées, et mettez de la pédanterie à faire tout exécuter. Tous ces détails faits, je n'ajouterai cependant pas, comme cet homme qui accabloit son ami absent, de soins, de commissions, etc. Mon cher ami, mettez beaucoup d'exactitude et d'attention à tout ce que je vous demande : *car je m'intéresse fort à ce qui me regarde*. En honneur, je ne trouve ni en moi, ni pour moi mon premier intérêt. Oh ! quand on a aimé, quand on a perdu ce qui nous aimoit, peut-il rester quelque intérêt pour soi ? Mon Dieu ! je n'en ai plus qu'un dans la vie : c'est de fuir ce qui me fait mal, et, par conséquent, d'être délivrée du seul mal qui accable les malheureux, *la vie*. — Mon ami, je vous ai fait mal hier, en vous prouvant que vous jouiriez du premier de tous les biens, si vous aviez daigné l'apprécier. Adieu. Il y a des choses que je voudrois effacer de mon souvenir et retrancher de ma vie ; et c'est justement tout ce que j'ai fait pour vous, et tout ce que vous avez fait contre moi. Vous me disiez avec plus d'honnêteté que de sensibilité, qu'en signant mon bail, je signerois *le traité de votre bonheur*. Mon ami, celui qui a pu signer mon arrêt le premier de mai, ne doit plus trouver son bonheur en moi. Adieu. — Ne prenez pas la peine de venir demain matin chez moi.

LETTRE CLXIV

Neuf heures et demie, 1776.

Je le sais bien : vous écrivez des billets charmans, mais vous me faites mourir. J'ai froid, si froid que mon thermomètre est à vingt degrés plus bas que celui de Réaumur. Ce froid concentré, cet état de torture perpétuel me jettent dans un découragement si profond, que je n'ai plus la force de désirer une meilleure disposition. En effet, que désirer? Ce qui me reste à sentir ne vaut pas mieux que ce que j'éprouve. Oh ! oui, il faut achever de s'anéantir. Je ne repousse ni votre pitié, ni votre générosité. Je croirois vous faire mal

en m'y refusant. Il faut que vous conserviez l'illusion de pouvoir me soulager; on auroit ce mouvement pour son ennemi qu'on auroit accablé. — Je suis avec du monde. Avant quatre heures j'avois chez moi la personne que j'attendois.

LETTRE CLXV

1770.

Je gèle, je tremble, je meurs de froid, je suis dans l'eau. Vous ranimez la partie de moi qui est le plus malade; mon cœur est froid, serré et douloureux, et je dirois comme la Folle de Bedlam : *il souffre tant qu'il crèvera.* Mon ami, il me semble qu'il y a un siècle depuis hier matin, et je crains de ne pas arriver à ce soir : je vous verrai donc, mes maux en seront adoucis. Mon Dieu! je n'ai plus assez de force pour mon âme, elle me tue. Bonjour, mon ami, je vous aime mieux et plus que vous n'avez jamais aimé. Oui, j'ai toussé, j'ai souffert, mais je vous verrai. Ah! vous serez occupé d'ici à ce soir; et moi, je n'aurai qu'une pensée qui me fera dire sans cesse :

Que pour les malheureux l'heure lentement fuit!

— Mon ami, voyez si vous voulez dîner avec moi demain ou lundi chez le comte de C.... : choisissez le jour; j'aimerois mieux lundi, mais votre volonté me décidera.

LETTRE CLXVI

Minuit et demi, 1770.

Je ne suis seule que dans l'instant, je n'ai donc pas pu faire attendre votre laquais. Je suis si triste, et si fort tournée au malheur, que, quelque fondée que je sois à ne vous pas croire, je ne doute pas que vous ne soyez souffrant, et que madame votre femme ne soit malade. Il me semble qu'elle est d'une santé bien délicate : elle en sera encore

plus intéressante. — J'ai prié M. d'Alembert d'aller savoir de vos nouvelles, parce que je craignois de n'avoir pas le moment de vous écrire; il me dira si vous allez à Versailles. Je crois qu'il y aura de l'inconséquence, mais il ne me reste rien à dire : vous ne ferez que ce qu'il faudra.

Mon Dieu! il est bien tard pour vous occuper de mes maux. Oubliez-en la cause : ne vous inquiétez pas des suites, et tout ce que je vous demande là est bien à votre portée. Cela vous sera plus facile que de trouver *ces grandes occasions* et *ces grands dangers* à courir pour moi : non, je ne vous devrai plus rien, que la seule ressource à laquelle vous m'avez arrachée.

LETTRE CLXVII

Une heure, 1776.

Ah! s'il vous reste quelque bonté, plaignez-moi : je ne sais plus, je ne puis plus vous répondre; mon corps et mon âme sont anéantis.

Mon bail, cassez-le; achevez de me lier, tout ce qu'il vous plaira, cela m'est par-delà l'indifférence. Ah, mon Dieu! je ne me connois plus.

LETTRE CLXVIII

Dimanche bien tard, février 1776.

Vous le voyez bien, je le savois bien; cependant ce qui y mettoit un peu de doute, c'est que je vous avois dit de ne pas venir : mais le moment vous a entraîné, et j'en suis bien aise : vous aurez eu du plaisir, et moi je ne me suis point ennuyée, et je n'ai pas eu le malaise de vous attendre; ainsi je remarque, mais je ne me plains point. — Je viens de voir quelqu'un qui avoit été deux jours absent. Mon ami, *vous m'aimez bien*, mais vous ne m'avez pas fait, ce matin, une des questions dont je viens d'être accablée : si j'avois eu la fièvre? si j'avois mieux dormi? combien d'accès de toux j'avois eus dans les vingt-quatre heu-

res? etc., etc., et je voyois que chaque question avoit besoin d'une réponse. Mon ami, expliquez-moi, si vous pouvez, comment on peut conserver pour vous le moindre sentiment, lorsqu'on est certain, mais certain jusqu'à l'évidence, que ce que vous appelez votre sentiment est dénué d'intérêt, d'attentions, d'amitié, et enfin de tout ce qui répond à une âme sensible et attachée. Oui, je le crois, si vous en avez le temps, et si vous pensez quelquefois à tout ce qu'on vous donne, et au peu que vous accordez, vous devez prendre ou en grande pitié, ou en grand mépris vos dupes: pour moi, comme vous voyez, je ne le suis pas, mais je suis bien pis que cela; je pourrois vous dire dans tous les instans:

Ne pouvant m'aveugler, vous m'avez su séduire.

Quelle malédiction, mon Dieu!

Avez-vous eu des nouvelles de M. de Saint-Germain M. d'Andezi arrivoit ce soir de Versailles, où l'on disoit qu'i étoit dans son lit: Dieu veuille qu'il vive et pour vous e pour la France! — Eh bien! qu'est-ce qui l'a emporté ce soir, ou de madame de ***, ou de madame His, ou du travail? Il faut être bien heureux pour être toujours dans l'embarras du choix; pour moi, j'avoue que ce n'est pas ainsi que j'avois conçu le bonheur: et si je recommençois vivre, ce n'est pas de celui-là que je voudrois; il est bien plus fait pour contenter la vanité que la sensibilité; mais tout le monde a raison, et vous plus qu'un autre: car vous êtes bien content, et je vous en fais mon compliment du fond de mon cœur. — Que ferez-vous demain, mon ami? non pas, comme de raison, ce que vous avez dit que vous feriez. J'ai eu un plaisir bien doux, bien sensible: j'ai embrassé M. de Saint-Chamans; il est mieux, mais il n'est pas guéri, et sa mauvaise santé l'attriste, car il voudroit vivre. — Le dégel m'a beaucoup rendu: ma chambre a été remplie de monde tout le jour; cela ne m'a fait ni plaisir, ni peine; j'ai gardé le silence et j'ai moins toussé. Je dois à madame de Durtal[1] un sirop qui m'a tenu lieu de calmant aujourd'hui et hier: depuis trois mois je vivois d'opium,

1. Veuve d'Armand-Alexandre-Roger de La Rochefoucauld, comte de Durtal, né le 19 octobre 1748, mort le 17 mars 1774, second fils de Louis-Armand-François de La Rochefoucauld-Roie, comte de Rouci, puis par brevet duc d'Estissac en 1739, et de Marie de La Rochefoucauld, sœur de la duchesse d'Anville.

ils me l'ont fait bannir. Bonsoir. Vous voyez comme je suis entraînée à causer avec vous, cependant je devrois être dans mon lit; ce n'est pas répondre au désir que vous aviez de me quitter ce matin.

LETTRE CLXIX

1776.

Eh, mon Dieu! vous vous méprenez : ce n'est pas moi qui vous suis nécessaire, mais n'importe, puisque vous le voulez, je vous attendrai, et je passerai la soirée avec vous; mais, en vérité, c'est vous sacrifier mon repos; j'y ai regret, parce que ce n'est rien faire pour votre bonheur. Il y a deux sortes de choses dans la nature qui ne supportent pas la médiocrité, et vous m'amenez à cette mesure que je déteste, et qui n'est pas faite pour mon âme. O ciel! pourquoi vous ai-je connu? Je n'aurois pas éprouvé le remords et je n'existerois plus. Et voyez de quoi vous remplissez ma vie et mon âme! je ne vous fais point de reproches, mais je vous exprime le vif regret que je sens de la méprise effroyable dans laquelle je suis tombée. — Rapportez-moi la lettre de la comtesse de Boufflers. — M. de Vaines ne viendra pas ce soir, il est venu hier jusqu'à onze heures : il m'a chargée de vous faire souvenir de lundi, parce qu'il ne savoit pas où vous logez. Bonjour; à ce soir donc : mais ne venez pas tard, vous serez bien aimable; apportez-moi ce mémoire de M. de Voyer [1].

LETTRE CLXX

[Mardi] 1776.

Je renvoie M. de la Rochefoucauld pour vous répondre. Votre bonté, cet intérêt actif me touche bien sensiblement; mais, mon ami, si le sentiment que vous avez pour mo

1. Marie-Réné de Voyer de Paulmy, marquis de Voyer, né le 20 septembre 1722, fils du comte d'Argenson, ministre de la guerre, et d'Anne Larcher, lieutenant-général en 1758, mort le 18 septembre 1782.

vous est pénible et douloureux, il faut donc que je souhaite de le voir refroidir : car il me seroit affreux de vous faire souffrir. Ah ! nous devons tous les deux avoir le même regret : le jour qui nous a fait rencontrer étoit un jour bien funeste; que ne suis-je morte la veille ! — Ma journée a été remplie de douleurs, et ce qui est extraordinaire, d'un abattement que je croyois ne pouvoir pas s'allier avec l'activité de la souffrance.

Quel plaisir douloureux j'ai senti en revoyant madame Geoffrin! ah! elle m'a fait mal, j'ai vu sa fin plus près que la mienne[1]; je n'ai jamais pu me rendre maîtresse de mes larmes, elles m'ont surmontée devant elle, j'étois désolée. Ah! mes liens sont trop forts, ils vont trop directement à mon cœur : il semble que je ne devrois plus avoir qu'une douleur et un regret; et cependant je retrouve souvent mon âme toute vive d'affections et d'intérêts qui me déchirent. Mon Dieu ! si vous continuez à vous affecter de mes maux, vous m'en ferez trouver la durée insupportable. Je vous connois bien, mon ami, mon agonie sera un mal pour vous; mais la rapidité de vos idées me répond que vous êtes pour jamais à l'abri des grands malheurs. Eh, mon Dieu ! tant mieux, j'en bénis le ciel pour vous.

Mais demain, c'est votre jeudi, soyez-y fidèle : je ne sais ce que je dis, ce ne sera que mercredi. Venez donc, mon ami, si vous avez du courage et de la bonté : car il en faut pour soutenir le spectacle de la douleur et du découragement. Bonsoir. Je vais me mettre dans mon lit, d'où je devrois ne plus sortir.

LETTRE CLXXI

Mardi, quatre heures, 17 octobre 1775.

Il faut vous écrire! Mais en vérité, c'est presque me dire, il faut monter dans la lune. Mon ami, j'ai cédé, et mon re-

1. Madame Geoffrin avait fait au commencement de 1776 une très-grave maladie, dont elle était relevée vers le 1er février, et dont à cette époque elle écrivait au roi de Pologne : « Je n'ai point été en danger, mais j'ai beaucoup souffert. » (Ch. de Mouy, *Corresp. inédite*, p. 499.) Elle devait survivre dix-sept mois à mademoiselle de Lespinasse : atteinte de paralysie à la fin de l'année 1776, elle mourut le 6 octobre 1777.

gret c'est que ce ne soit pas seulement à votre prière : en m'arrachant ce *oui*, l'on m'a fait fondre en larmes, et vous me le pardonnerez. Mais je n'en reviens pas : pourquoi cet acharnement après ma vie? Ils me répondent tous que jamais personne n'a si bien aimé que moi. Eh! bon Dieu! ce mérite-là a été payé de trente ans de souffrance, et puis la mort au bout! Je ne sais si cela encouragera nos dames à plumes. — Je verrai donc Bordeu[1] demain à quatre heures, car c'est le poignard sur la gorge. Ne venez pas à cette heure-là. J'ai vu toute ma liste : ils sont restés trois jusqu'à dix heures et demie, c'est moi qui ai renvoyé. — Je vais me coucher, car il a bien fallu me lever. Bonsoir. Vous êtes bien aimable, et sans une profonde expérience, il seroit impossible de ne pas se laisser entraîner; tant de soins, tant de chaleur, si bien le ton et les expressions du sentiment, et tout cela employé, mon Dieu! pour qui? pour une créature que la mort a enfin exaucée. Pourquoi donc voudriez-vous me rendre inconséquente comme le bûcheron[2]? Hélas! il ne manqueroit plus pour compléter mon horrible destinée, que d'aller me mettre à regretter ce que je ne puis plus contenir ou retenir. Adieu, mon ami; de vos nouvelles.

LETTRE CLXXII

Onze heures, 1776.

Pourquoi me supposez-vous animée d'un sentiment affreux? Voyez mieux : en aurois-je la force, quand même j'en aurois la disposition? et puis il faudroit autant de manque de délicatesse que de maladresse, pour laisser percer du ressentiment lorsque je suis arrivée au point où je n'ai plus besoin ni de défense ni de vengeance. Mon ami,

1. Théophile de Bordeu, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, né en 1722, mort le 24 novembre 1776. Il était l'ami et le médecin de d'Alembert, et figure comme l'un des personnages dans le dialogue de Diderot, intitulé : *Rêve de d'Alembert*. (*Œuvres complètes;* Paris, 1875, t. II, p. 122.) Il habitait rue de Bourbon, aujourd'hui rue de Lille, en face l'hôtel Praslin, aujourd'hui Caisse des Dépôts et Consignations.

2. N'approche pas, ô mort! ô mort! retire-toi.

(La Fontaine, *Fables*, liv. I, 15.)

je meurs : cela satisfait à tout, cela remplit tout. Mais savez-vous ce qu'il faut faire de l'effroyable sentiment que vous me supposez? un calmant pour le vôtre, auquel mon danger a donné un moment de vigueur : il faut vous refroidir, vous endurcir, fuir une malheureuse créature qui ne répand plus que la tristesse et l'effroi; enfin, il faut vous amener à la disposition, où lorsque l'événement arrivera, vous n'en éprouverez[1] plus aucun mal. Voilà ce que ma générosité et mon intérêt pour votre repos me font vous conseiller, et c'est du fond de mon âme. N'allez pas m'opposer la morale : mon ami, on ne doit plus rien à qui a renoncé à tout; tout pacte, tout lien, tout est rompu. Vous le voyez! non, mon âme est impénétrable à toute consolation; à peine osé-je me promettre quelque moment de soulagement à mes maux physiques : je les crois aussi incurables que ceux de mon cœur. — J'ai cédé à l'amitié en voyant Bordeu: avant qu'il soit peu, la même amitié gémira de l'inutilité des secours. Bonsoir; je souffre beaucoup; je voudrois bien que vous ne puissiez pas dire de même.

Songez que c'est demain votre *jeudi*. Vous avez la bonté de l'oublier : je dois m'en souvenir.

LETTRE CLXXIII

Six heures du soir, 1776.

Oui, j'entends bien votre générosité. Vous voudriez qu'un autre me rachetât à la vie, ou du moins m'enlevât à la mort. Que de grâces je vous dois! le sentiment de la haine n'auroit pas mieux fait pour mon bonheur et mon repos. Plût au ciel que vous eussiez répondu à ces avances si indiscrètes et si hors de propos, par de la haine! ce sentiment m'eût été moins funeste que celui qui vous a entraîné à me sauver la vie. Mais ce n'est point tout cela que je voulois vous dire. Je voulois vous remercier de m'avoir donné de vos nouvelles, et de m'avoir demandé des miennes : elles sont pis que jamais, mais trop bonnes encore.

1. Édit. de 1811 : *éprouviez*.

LETTRE CLXXIV

Dix heures et demie, 1776.

Je ne pouvois ni lire, ni écrire, ni dicter à huit heures quand j'ai reçu votre billet. J'étois dans une crise de toux et de douleur, qui ne m'ont permis qu'une heure après d'ouvrir votre lettre. Ce matin, mes douleurs sont venues à un tel point, que j'étois menacée d'inflammation. J'ai tout tenté pour obtenir du soulagement; et dans cette crise, vous voyez bien qu'il falloit que ma porte fut fermée. L'archevêque d'Aix[1] et deux autres personnes y étoient venues longtemps avant vous. Eh, bon Dieu! pourquoi vous exclure? parce que vous ne m'avez pas vue hier? Ces mouvemens, ces pensées ne viennent que lorsqu'on se croit aimé, et surtout qu'on espère du plaisir; et dans mon état il n'y en a plus, je ne respire qu'après le soulagement. Je viens de me priver de M. d'Andezi; il restoit avec moi. Je n'en ai pas eu le courage; il m'a trouvé la fièvre assez forte, et il lui a paru bien simple que je préférasse mon lit à la conversation. Bonsoir donc; je vais me coucher. — Ne venez pas demain matin : ma porte sera fermée jusqu'à quatre heures sans exception. Je ne suis plus maîtresse de mes maux; ils ont pris possession de moi, et je leur cède. N'allez pas croire que je n'aie point envie de vous voir; mais je meurs de regret à la manière triste dont vous passez la soirée auprès de moi, tandis que vous êtes entouré chez vous de tous les genres de plaisir. Point de sacrifice, mon ami : les malades repoussent les efforts; ils leur font si peu!

LETTRE CLXXV

1776.

L'amitié fait des miracles. Voici le fait : le vicomte de Saint-Chamans a demandé un congé; s'il ne l'obtient pas,

1. Boisgelin de Cucé, qui, presque à cette date, le 29 février 1776, était reçu à l'Académie française comme successeur de l'abbé de Voisenon. D'Alembert lut dans cette séance l'Éloge de Dangeau.

et qu'il aille à Monaco[1], c'est un homme perdu. Il a la funeste expérience des deux années passées. Je ne vous dis pas : sollicitez son congé, parce que ce n'est peut-être pas cela qu'il faut faire. Mais parlez du mauvais état où il est; parlez du danger qu'il court, d'abord en ne faisant pas les remèdes qu'on lui ordonne, et puis, en s'exposant à un air qui lui est mortel. Enfin, mon ami, plaidez pour sa vie : c'est détourner de celle qui me reste à subir, une des plus profondes douleurs que je puisse sentir désormais. Dites au baron[2] de se joindre à vous, pour parler de l'effet de la mer sur ce malheureux jeune homme; il en a été témoin. J'attends de vos nouvelles, puisque vous m'en avez promis : car je crois qu'il est bien plus doux et plus naturel de parler à celle qui vous a consacré sa vie; on ne doit plus avoir rien à dire à quelqu'un qui va la perdre. Ah! je n'en puis plus, et cela est bien vrai. Bonsoir.

LETTRE CLXXVI

Trois heures, 1776.

Ce n'est ni votre faute ni la mienne, mon ami, si vous n'avez pas eu de mes nouvelles à Versailles. J'ai reçu votre billet ce matin à onze heures: il n'étoit plus temps; et comme j'imagine que vous irez chez vous avant que de venir chez moi, je me presse de vous remercier de votre soin si aimable, si plein de bonté. Votre intérêt me touche si fort, que je suis désolée de ne pas pouvoir le contenter en vous disant que je suis mieux; mais il n'y a pas moyen, j'ai toussé hier à en mourir. J'ai eu la fièvre assez forte cette nuit pour avoir mes idées un peu plus brouillées et plus égarées que jamais; et ce matin, à onze heures, j'ai vu mon médecin, qui m'a trouvé plus de fièvre que je n'en ai ordinairement à cette heure-là: c'est une fièvre d'irritation; ma poitrine et mes entrailles sont encore plus allumées et plus agitées que mon âme. Mais, mon ami, je vous aime,

1. Où le régiment de La Fère, dont le vicomte de Saint-Chamans était colonel, tenait garnison.
2. Peut-être le baron d'Holbach.

et si vous me répondez, j'aurai la force du martyr, je souffrirai, je préférerai mes maux au bonheur de tout ce qui existe. — Je viens de recevoir un petit billet bien aimable de l'archevêque de Toulouse; mais il m'inquiète, quoiqu'il ne soit pas inquiet, au moins à ce qu'il me dit ; il a craché du sang hier. Bordeu dit que c'est de la gorge; mais est-il naturel de cracher du sang, surtout lorsqu'on est au lait pour toute nourriture, et que l'on prend une fois par jour du lait d'ânesse? j'ai peur que cela ne finisse mal. Mon Dieu! qu'il y a loin de ce que j'aime, de ce qui m'intéresse, de ce qui m'inquiète même, qu'il y a loin de tout cela à vous ah! mon ami, portez-vous bien, ne me tourmentez plus, ne me faites plus de mal; mais aussi, n'allez pas à l'autre excès : ne me faites pas croire que ma vie vous est nécessaire; je serois trop à plaindre: car je sens le besoin de mourir. Bonjour, mon ami. — J'ai bien envie de savoir si vous êtes content de M. de Saint-Germain : je l'espère, je le crois. Venez, venez. Vous avez plus de pouvoir sur moi que Logistile sur Roland[1], que l'opium sur la douleur; et je crois, en honneur, que vous seriez plus fort contre moi que la mort même. — Tout le monde, tout ce qui a un peu de goût et d'esprit, est à La Chevrette.

LETTRE CLXXVII

1776.

J'étois hier dans le néant : ce degré d'abattement ressemble à la mort, mais malheureusement ce ne l'est pas. J'ai pensé à six heures que vous étiez peut-être bien près de moi, mais aussi vous en étiez peut-être bien loin par la pensée: car, dans la même chambre, on est souvent bien peu ensemble. Mon ami, n'arrivez donc pas à dix heures du soir, venez de bonne heure. — Savez-vous ce qui m'aguerrit un peu pour vous, c'est M. de Condorcet, qui va à Nogent[2] à pied toutes les semaines; il me dit que ces courses l'ont fortifié d'une manière sensible. En conséquence, il part pour faire sa pro-

1. *Orlando Furioso*, 47, 19.
2. Nogent-sur-Marne, à 8 kilomètres E. de Paris. Condorcet demeurait alors rue Louis-le-Grand, en face la rue d'Antin.

menade de quatre lieues; mais cependant je trouve votre rue bien loin: vous devriez venir en voiture, et la renvoyer.

M. de Saint-Chamans n'est pas plus mal; voilà tout, et son état me donne de grandes craintes pour l'avenir. Vous êtes une bonne et bien aimable personne de vouloir bien vous occuper de mes affections. — J'ai su hier de vos nouvelles par M. de Vaines. Bonjour, mon ami. — Et moi aussi je ne suis pas seule, cela coupe la parole. A ce soir, mon ami. Ne vous laissez pas aller à un autre mouvement.

En grâce apportez-moi ce soir votre voyage de Prusse et de Vienne[1]. Oui, je le veux tel qu'il est; si vous me dites non, nous serons brouillés.

LETTRE CLXXVIII

Dix heures du matin, [lundi] 1776.

Mon ami, vous m'avez vue bien foible, bien malheureuse. Ordinairement votre présence suspend mes maux, et détourne mes larmes. Aujourd'hui je succombe, et je ne sais lequel, de mon âme ou de mon corps, me faisoit le plus de mal. Cette disposition est si profonde, que je viens de refuser les consolations de l'amitié, et que j'ai préféré d'être seule, de vous dire un mot, de me coucher, à la douceur et à la tristesse de me plaindre et de faire partager ma douleur. — Je viens de me souvenir que vous m'avez dit que vous aimiez à rester chez vous les *mardis* et les *jeudis*. Votre bonté vous l'a fait oublier, mais je vous rends votre parole. Mon ami, jamais je n'ai moins désiré que vous me fissiez des sacrifices. Hélas! vous voyez si je suis en état de jouir de rien! je vous crie seulement: ne déchirez pas ma plaie. Voilà où se bornent tous mes désirs. — Il me semble que, si vous le vouliez bien, vos voyages à Versailles seroient un peu moins fréquens. — Mon ami, si je vous vois demain, apportez-moi le reste de votre voyage, et ma brochure bleue: si vous l'avez sous la main, donnez-la à mon domestique. — Mon ami, avez-vous envoyé mon billet au propriétaire de ma

1. Publié, après la mort de M. de Guibert, sous ce titre: *Journal d'un Voyage en Allemagne fait en* 1773. Paris, 1863, 2 vol. in-8°.

maison ? Mon dieu ! je regrette souvent la peine que je vous donne pour ce logement. Adieu. — Je n'ai pas, en vérité, la force de tenir ma plume: toutes mes facultés sont employées à souffrir. Ah ! je suis arrivée à ce terme de la vie, où il est presque aussi douloureux de mourir que de vivre. Je crains trop la douleur; les maux de mon âme ont épuisé toutes mes forces. Mon ami, soutenez-moi ; mais ne souffrez pas: car cela deviendroit mon mal le plus sensible. — Je vous le répète bonnement, simplement, n'enlevez pas la soirée de demain à votre famille; demain c'est *mardi.*

LETTRE CLXXIX

1776.

Mais cela est comme vous, sans mesure: envoyer la nuit deux fois ! ah ! le meilleur de tous les hommes! Oui, calmez-vous; je vous le répète: vous hâteriez mes maux ; les vôtres me font mal, bien mal. Je viens de prendre des calmans, je n'en suis pas encore soulagée. Je suis dans mon lit, et je penserai souvent avec douleur que vous souffrez. — Ne venez pas avant midi. Adieu.

LETTRE CLXXX

Quatre heures, 1776.

Vous êtes trop bon, trop aimable, mon ami. Vous voudriez ranimer, soutenir une âme qui succombe enfin sous le poids et la durée de la douleur. Je sens tout le prix de votre sentiment; mais je ne le mérite plus. Il a été un temps où être aimée de vous ne m'auroit rien laissé à désirer. Hélas ! peut-être cela eût-il éteint mes regrets, ou du moins en auroit adouci l'amertume ; j'aurois voulu vivre. Aujourd'hui je ne veux plus que mourir. Il n'y a point de dédommagement, point d'adoucissement à la perte que j'ai faite; il n'y falloit pas survivre. Voilà, mon ami, le seul sentiment d'amertume que je trouve dans mon âme contre vous. — Je voudrois bien savoir votre sort je voudrois bien que vous fussiez heureux. — J'ai reçu

votre lettre à une heure; j'avois une fièvre ardente. Je ne puis vous exprimer ce qu'il m'a fallu de peine et de temps pour la lire : je ne voulois pas différer jusqu'aujourd'hui, et cela me donnoit presque le délire. — J'attends de vos nouvelles ce soir. Adieu, mon ami. Si jamais je revenois à la vie, j'aimerois encore à l'employer à vous aimer; mais il n'y a plus de temps[1].

1. Le roi de Prusse écrivait à d'Alembert, le 16 mai 1776 : « Je compatis, mon cher Anaxagoras, aux chagrins que vous cause l'amitié ; c'est un des plus sensibles. Je ne sais quel ancien a très-bien dit, que les amis n'avoient qu'une âme en deux corps. Je souhaite que mademoiselle de Lespinasse se rétablisse pour la consolation de vos vieux jours. Mais si sa santé se remet, et si un jour vous vous portez mieux, faudra-t-il que je renonce à jamais au plaisir de vous voir, ou me reste-t-il encore quelque espérance? » Mademoiselle de Lespinasse mourut le 23 mai 1776. Madame du Deffand dit, en apprenant sa mort : « Elle aurait bien dû mourir quinze ans plus tôt ; je n'aurois pas perdu d'Alembert. » (La Harpe, *Corresp. litt.*, t. I, p. 388.)

LETTRES DIVERSES

ET OPUSCULES

DE

Mlle DE LESPINASSE

LETTRES DIVERSES

ET OPUSCULES

DE

Mlle DE LESPINASSE

Mlle DE LESPINASSE A Mme LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Montmorency[1], vendredi neuf heures [juillet 1761[2]]

Enfin, madame, j'ai eu de vos nouvelles, et quoiqu'il soit assez simple que je n'en aie reçu qu'aujourd'hui, j'étois prête à me plaindre de ce que vous me faisiez souffrir une privation qui m'étoit aussi sensible. Si vous pouviez juger de tout ce que votre absence me coûte, cela me vaudroit sinon un second baptême, du moins une seconde agonie. Il est singulier, mais il est pourtant vrai, que c'est un des momens les plus heureux de ma vie que celui de cette agonie, puisque j'ai le bonheur de vous convaincre de la tendresse et de la sincérité de mon attachement. C'est ce même sentiment qui fait que j'apprends avec chagrin que vous ne vous portez pas mieux que quand vous êtes partie ; mais, madame, êtes vous de bien bonne foi avec vous même,

1. Chez ses amis le maréchal et la maréchale de Luxembourg.
2. La date de cette lettre et de la suivante (publiées originairement dans la *Correspondance de madame du Deffand*, Londres 1810), date très-importante puisqu'elle nous donne l'état des rapports de mademoiselle de Lespinasse et de madame du Deffand moins de trois ans avant leur rupture, résulte pour nous de ces trois mentions qui y sont contenues : 1° du marquis de Clermont-Resnel, lequel mourut le 18 septembre 1761 ; 2° de Loménie de Brienne, comme évêque de Condom, évêché auquel il fut nommé en août 1760 ; 3° de l'accouchement de la duchesse de Châtillon, lequel est nécessairement celui du 3 juillet 1761, puisque ce ne peut être ni ceux de 1757 et de 1759, antérieurs à la nomination de Brienne au siége de Condom, ni celui du 23 juillet 1763, postérieur à la mort du marquis de Clermont.

quand vous dites que vous n'avez rien à vous reprocher? Non, sans doute, vous ne mangez point trop, peut-être même pas assez, mais ne pourroit-on point trouver à redire à l'espèce et à la qualité des choses dont vous mangez? Je vous avoue que je le crains, et je vous assure que c'est après avoir mieux examiné que cet homme qui faisoit des représentations à M. le président[1]. Je suis bien flattée, madame, et encore plus touchée, s'il est possible, de la bonté et de l'amitié dont votre lettre est remplie; vous m'avez fait sentir que la santé n'est pas le premier bien, car s'il est vrai, comme vous voulez bien me le dire, que mon absence vous ait été un peu pénible, j'ai un vrai regret de ne vous l'avoir pas sacrifiée, mais assurément j'aurois été désolée d'avoir pris aujourd'hui des pilules à Montmorency; jamais je n'en ai été aussi fatiguée et aussi malade. Je ne suis pas sortie de ma chambre, et si je ne suis pas mieux demain, je ne sortirai pas de mon lit, quoique je sois priée à souper chez M. de Boufflers. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, madame ; Dieu veuile que votre nuit soit meilleure que la dernière.

J'ai envoyé *Cassandre*[2] à M. de Clermont[3], j'ai donné vos ordres à M. Deschamps; non-seulement je ne vous manderai point de nouvelles, mais je ne sais pas même s'il y en a. On conte une belle histoire d'un chat et d'un savetier de la paroisse de Saint-Roch, mais comme elle m'a paru un peu longue, je n'en ai écouté que la moitié, mais j'espère bien qu'elle me reviendra ; pour lors, madame, si vous ne la savez point, j'aurai l'honneur de vous la conter moins ennuyeusement, s'il m'est possible, que je ne l'ai entendue aujourd'hui. J'avois bien envie de vous nommer les gens que j'avois vus, mais, madame, vous choisiriez et nommeriez le conteur. Voyons donc cependant si vous ne vous méprendrez point : j'ai vu M. Bourgelat[4]; *j'ai vu* M. de Condom[5];

1. Le président Hénault.

2. Roman de La Calprenède, 1642-1660, 10 vol. in-8°.

3. Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise, marquis de Resnel, né le 12 octobre 1709, fils de Louis, et de Marguerite-Thérèse de Colbert-Croissy remariée au duc de Saint-Pierre, lieutenant-général en 1744, mort le 18 septembre 1761. Il avait épousé en secondes noces (1749) Marie-Charlotte de Rohan-Chabot, qui se remaria en 1764 au prince de Beauvau.

4. Claude Bourgelat, fondateur des écoles vétérinaires, né à Lyon en 1712 mort en 1779.

5. Loménie de Brienne, évêque de Condom, depuis le mois d'août 1760.

j'ai vu M. d'Ussé ; *j'ai vu* mademoiselle Sanadon. Non, madame, celui que vous pensiez n'y étoit point.

LA MÊME A LA MÊME.

A Montmorency, samedi trois heures [juillet 1761].

Je sors de chez mademoiselle de Courton, où j'ai dîné avec mademoiselle Sanadon[1] : elles m'ont chargée, l'une et l'autre, de vous faire mille très-humbles complimens. Mademoiselle de Courton va partir pour Grosbois, et mademoiselle Sanadon va venir aux Tuileries avec moi.

Il me tarde bien d'apprendre que votre nuit a été meilleure. Vous voyez bien que je n'avois pas tort de vous dire que vous aviez quelques reproches à vous faire; du gâteau, de la médecine et de la brioche ne sont pas faits pour votre estomac.

Non, madame, je n'oublierai point ce que vous avez ordonné pour lundi, et je ferai de mon mieux pour vous mener M. d'Alembert; je dois le voir aujourd'hui, et même passer une partie de la soirée avec lui chez madame de Boufflers; c'est ce qui fait que j'ai l'honneur de vous écrire à l'heure qu'il est, pour ne pas déranger l'ordre établi d'aller tous les matins à l'hôtel de Luxembourg. Je suis bien reconnaissante des bontés de madame la duchesse de Boufflers[2], et je regrette bien de n'être pas à portée de cultiver celles de mademoiselle Amélie[3].

Vous savez bien que madame de Châtillon est accouchée d'une fille[4].

Voilà cette histoire que je vous ai promise, madame.

1. Nièce du P. Sanadon, le célèbre poëte latin mort en 1733, qui devait en 1767 s'établir à Saint-Joseph et remplacer mademoiselle de Lespinasse près de madame du Deffant.

2. Marie-Anne-Philippine-Thérèse de Montmorency, fille du prince de Montmorency-Logny, et de Marie-Anne-Thérèse de Rym, mariée le 15 mai 1747 à Charles-Joseph de Boufflers, III[e] duc de Boufflers, né en 1731, et dont elle devint veuve le 14 septembre 1751.

3. Amélie de Boufflers, née le 5 mai 1751, fille des précédents et petite-fille de la célèbre maréchale de Luxembourg. Elle épousa, le 4 février 1766, Armand-Louis de Gontaut, si connu sous le titre de duc de Lauzun, puis de Biron, et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 27 juin 1794 (9 messidor an II).

4. La duchesse de Châtillon, qui devint veuve le 14 novembre 1762, eut

Samedi, à une heure après minuit.

Il est trop tard pour conter; je sors de chez madame de Boufflers[1] où j'ai soupé, ou plutôt ont soupé MM. les abbés Erfai et Bon, M. Turgot, M. d'Alembert et madame de Bezons[2]. La soirée a été très-gaie, je suis persuadée que vous vous seriez divertie. Je suis bien trompée si l'abbé Bon ne vous plaisoit beaucoup; il m'a paru d'une conversation facile, raisonnable, avec une gaieté douce et un bon ton; vous vous moquerez de moi d'oser juger, mais, madame, je proteste contre la décision, ainsi vous me pardonnerez.

Je vais sans doute vous surprendre en vous apprenant que M. d'Alembert part demain pour Saint-Martin, pour ne revenir que jeudi. On ne lui a point demandé s'il vouloit faire ce voyage, on lui a dit qu'il le falloit, et en conséquence madame de Boufflers dit qu'elle l'enlève demain. Il m'a fait promettre de vous mander qu'il avoit beaucoup de regret au voyage de Montmorency, car il comptoit bien y venir; il se faisoit un grand plaisir d'avoir l'honneur de faire la cour à Monsieur et à Madame la maréchale, et il s'afflige, madame, d'être aussi longtemps sans vous voir.

M. de Condom a dû vous remettre les factums pour et contre madame Aliot[3], j'ai pensé que vous pourriez en être curieuse; je vous supplie de vouloir bien ne pas les prêter, parce que je ne les ai point lus, et que je dois les rendre. Il est bien heureux (et je vous en fais mon compliment) que madame la maréchale[4] ait abandonné le projet du voyage de Lorraine; j'espère que vous en profiterez et qu'elle n'y

quatre enfants: Louis-Gaucher-Gabriel, né le 16 août 1757, mort l'année suivante; Gaucher-Anne-Maximilien, né le 31 janvier 1759, mort avant son père; Amable-Émilie, née le 3 juillet 1761, et Louise-Emmanuel, née posthume le 23 juillet 1763. C'est de sa troisième couche qu'il s'agit ici.

1. La comtesse de Boufflers.

2. Anne-Marie de Briqueville, fille de Henri, marquis de La Luzerne, et de Marie-Anne-Catherine Boutet de Guignonville, mariée le 18 septembre 1752 à Jacques-Gabriel Bazin, marquis de Bezons, né le 21 octobre 1725, petit-fils du maréchal de Bezons, et lieutenant-général en 1762.

3. Probablement la femme du fermier général de ce nom.

4. Anne-Marguerite-Gabrielle de Beauvau, sœur du maréchal-prince de Beauvau, de la princesse de Chimay et de la marquise de Boufflers, née le 28 avril 1707, mariée en 1721 à Jacques-Henri de Lorraine, prince de Lixin, dont elle devint veuve en 1734, remariée le 2 janvier 1739, à Charles-Pierre-François de Levis, marquis de Mirepoix, maréchal de France, mort en 1758. Elle mourut à Bruxelles en 1791.

substituera point d'autres absences. J'ai dit à M. Deschamps ce que vous lui ordonniez. Je vais me coucher, il est un peu tard, ayant un bain et une messe dans ma matinée.

Je relis ma lettre, et je ne comprends pas ce qui a pu me porter à vous parler de madame de Châtillon. Vous savez mieux que moi la séparation de madame la duchesse de Grammont, je l'ai apprise ce soir à l'hôtel de Gouffier.

Mlle DE LESPINASSE A Mme LA M^se DU DEFFAND, A SAINT-JOSEPH.

Mardi, 8 mai 1764.

Vous m'avez fixé un terme, madame, pour avoir l'honneur de vous voir; ce terme me paroît bien long, et je serois bien heureuse si vous vouliez l'abréger; je n'ai rien de plus à cœur que de mériter vos bontés; daignez me les accorder et m'en donner la preuve la plus chère, en m'accordant la permission de vous aller renouveler moi-même l'assurance d'un respect et d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

LESPINASSE.

Mme LA M^se DU DEFFAND A Mlle DE LESPINASSE.

Mercredi, 9 mai 1764.

Je ne puis consentir à vous recevoir sitôt, mademoiselle; la conversation que j'ai eue avec vous, et qui a déterminé notre séparation, m'est dans le moment encore trop présente. Je ne saurois croire que ce soient des sentimens d'amitié qui vous fassent désirer de me voir, il est impossible d'aimer ceux dont on sait qu'on est détesté, abhorré, etc., etc., par qui l'amour-propre est sans cesse humilié, écrasé, etc., etc., etc., ce sont vos propres expressions, et la suite des impressions que vous receviez depuis longtemps de ceux que vous dites être vos véritables amis; ils peuvent l'être en effet, et je souhaite de tout mon cœur qu'ils vous

procurent tous les avantages que vous en attendez; agrément, fortune, considération, etc., etc. Que feriez-vous de moi aujourd'hui, de quelle utilité pourrois-je vous être. Ma présence ne vous seroit point agréable, elle ne serviroit qu'à vous rappeler les premiers temps de notre connoissance, les années qui l'ont suivie, et tout cela n'est bon qu'à oublier. Cependant, si par la suite vous veniez à vous en souvenir avec plaisir, et que ce souvenir produisît en vous quelque remords, quelque regret, je ne me pique point d'une fermeté austère et sauvage, je ne suis point insensible, je démêle assez bien la vérité; un retour sincère pourroit me toucher et réveiller en moi le goût et la tendresse que j'ai eus pour vous; mais en attendant, mademoiselle, restons comme nous sommes, et contentez-vous des souhaits que je fais pour votre bonheur.

TURGOT A Mlle DE LESPINASSE[1].

[Limoges, 26 janvier 1770.]

. . . .

Vous croiriez que je trouve son ouvrage bon[2], et je ne le trouve que plein d'esprit, de génie même, de finesse, de profondeur, de bonne plaisanterie, etc.; mais je suis fort loin de le trouver bon, et je pense que tout cela est de l'esprit infiniment mal employé, et d'autant plus mal, qu'il aura plus de succès, et qu'il donnera un appui à tous les sots et les fripons attachés à l'ancien système, dont cependant l'abbé s'éloigne beaucoup dans son résultat. Il a l'art de tous ceux qui veulent embrouiller les choses claires, des Nollet, disputant contre Franklin sur l'électricité, des Montaran disputant contre M. de Gournay sur la liberté du commerce, des Caveyrac attaquant la tolérance. Cet art consiste à ne jamais commencer par le commencement, à présenter le sujet dans toute sa complication, ou par quelque fait qui n'est qu'une exception, ou par quelque circonstance isolée, étrangère, accessoire, qui ne tient pas à la question et ne doit entrer pour rien dans la solution.

1. *Œuvres de Turgot*, Paris, 1844, t. II, p. 800.
2. *Les Dialogues sur le commerce des blés*, Londres, 1770, in-8°, par l'abbé Galiani.

L'abbé Galiani, commençant par Genève pour traiter la question de la liberté du commerce des grains, ressemble à celui qui, faisant un livre sur les moyens qu'emploient les hommes à se procurer la subsistance, feroit son premier chapitre des *Culs-de-jatte;* ou bien à un géomètre qui, traitant des propriétés des triangles, commenceroit par les triangles blancs, comme les plus simples, pour traiter ensuite des triangles bleus, puis des triangles rouges, etc.

Je dirai encore généralement que, quiconque n'oublie pas qu'il y a des états politiques séparés les uns des autres et constitués diversement, ne traitera jamais bien aucune question d'économie politique. Je n'aime pas non plus à le voir toujours si prudent, si ennemi de l'enthousiasme, si fort d'accord avec tous les *ne quid nimis*, et avec tous ces gens qui jouissent du présent et qui sont fort aises qu'on laisse aller le monde comme il va, parce qu'il va fort bien pour eux, et qui, comme disoit M. de Gournay, ayant leur lit bien fait, ne veulent pas qu'on le remue. Oh! tous ces gens-là ne doivent pas aimer l'enthousiasme, et ils doivent appeler enthousiasme tout ce qui attaque l'infaillibilité des gens en place, dogme admirable de l'abbé, politique de Pangloss, qu'il étend à tous les liens et à tous les temps, etc.

Je crois possible de lui faire une très-bonne réponse; mais cela demande bien de l'art. Les économistes sont trop confians pour combattre contre un si adroit ferrailleur. Pour l'abbé Morellet, il ne faut pas qu'il y pense; il se feroit un tort réel de se détourner encore de son dictionnaire [1], etc.

Mlle DE LESPINASSE A CONDORCET [2].

Ce vendredi, 27 juillet 1770.

Venez à mon secours, Monsieur, j'implore tout à la fois votre amitié et votre vertu. Notre ami, M. d'Alembert est dans un (*sic*) état le plus alarmant; il dépérit d'une manière effrayante; il ne dort plus, et ne mange que par raison; mais ce qui est pis que tout cela encore, c'est qu'il est

1. Le *Dictionnaire du commerce*, que du reste il ne termina jamais.
2. Publiée, ainsi que la suivante, dans les *Œuvres de Condorcet*, 1847, t. I, p. 278 et 291.

tombé dans la plus profonde mélancolie; son âme ne se nourrit que de tristesse et de douleur; il n'a plus d'activité ni de volonté pour rien; en un mot, il périt si on ne le tire par un effort de la vie qu'il mène. Ce pays-ci ne lui présente plus aucune dissipation; mon amitié, celle de ses autres amis ne suffisent pas pour faire la diversion qui lui est nécessaire. Enfin, nous nous réunissons tous pour le conjurer de changer de lieu et de faire le voyage d'Italie : il ne s'y refuse pas tout à fait; mais jamais il ne se déterminera à faire ce voyage seul, et moi-même je ne le voudrois pas; il a besoin des secours et des soins de l'amitié, et il faut qu'il trouve tout cela dans un ami tel que vous, Monsieur, vous êtes selon son goût et selon son cœur; vous seul pouvez nous l'arracher à un état qui nous fait tout craindre. Voilà donc ce que je désirerois, et que je soumets bien plus à votre sentiment qu'à votre jugement; c'est que vous lui écrivissiez qu'il seroit assez dans vos arrangemens de faire le voyage d'Italie cette année, parce qu'il vous est important de profiter du séjour qu'y doit faire M. le cardinal de Bernis. Vous partiriez de ce texte pour lui dire que vous désireriez qu'il voulût bien faire ce voyage avec vous, et que vous pensez que cette espèce de dissipation le remettroit en état de travailler, et par conséquent de jouir de la vie, ce qu'il ne fait point depuis qu'il est privé du plus grand intérêt qu'il y eût, qui est le travail, etc., etc. Vous sentez bien que cette tournure est nécessaire, parce que, quelque confiance qu'il ait en votre amitié, il craindroit d'en abuser en vous demandant de faire ce voyage dans ce moment-ci. D'ailleurs, il ne veut rien assez fortement pour solliciter, il faut aller au-devant de lui; il me dit sans cesse qu'il n'y a plus pour lui que la mélancolie et la mort, et il s'y livre d'une façon à désoler ses amis. Vous partagez mon sentiment, Monsieur, et il n'y a que vous qui puissiez nous conserver l'ami le plus sensible et l'homme le plus vertueux. Ne perdez point de temps, Monsieur, il faudroit pouvoir partir à la fin de septembre. Je croirois vous blesser en vous parlant des difficultés personnelles que vous aurez sans doute à vaincre; mais vous êtes sensible et vertueux, vous aurez l'activité, la générosité et la force nécessaire; et c'est M. d'Alembert qui est votre ami. S'il falloit faire un sacrifice dans votre vie, y eut-il jamais personne qui le méritât plus que votre malheureux ami? J'ai le cœur

navré; je vous parlerois d'ici à demain sur le même sujet, et j'attristerois peut-être votre âme, et j'aurois à me reprocher de l'affoiblir, et il vous faut de la force. Courage, Monsieur, vous êtes dans cet heureux âge où la vertu a toute son énergie. Vous comprenez bien qu'il faut que M. d'Alembert ignore ce que je vous ai écrit.

M. d'Alembert me surprend à vous écrire, et je viens de lui avouer de bonne foi que je vous proposois le voyage d'Italie. Il m'y paroît décidé. Partez de là, Monsieur, pour prendre tous vos arrangemens avec lui, mais promptement. Il ne faut pas laisser refroidir une volonté qui sera aussi salutaire à sa santé, et par conséquent aussi nécessaire au bonheur de ses amis. Venez, venez, ou du moins n'ayez pas une pensée, ni ne faites pas un mouvement qui ne soit relatif à cet objet[1].

LA MÊME AU MÊME.

Ce jeudi, août 1774.

Premier intérêt : c'est de vous voir; ainsi, bon Condorcet, si vous arrivez de bonne heure, je vous espérerai. Vous m'avez fait tous ces temps-ci ma part un peu courte; mais c'est un regret et point une plainte. Mon Dieu, se plaindre du bon Condorcet! Eh bien, M. Turgot veut-il que j'aille dîner chez lui demain vendredi? Veut-il de M. de Guibert? Je lui dirai aujourd'hui oui ou non.

Bon Condorcet, trouvez le moment de demander à M. Turgot si l'affaire de Châlons se fera, et si M. de Beaumont voudra bien lui faire savoir. Et puis je n'abandonne pas mon malheureux de Bicêtre; encore un mot à M. Dupont[2], je vous prie.

Si vous pouviez aussi parler de ce malheureux chevalier de Saint-Pierre[3], je le recommande à votre bienfaisance.

1. Les deux amis partirent ensemble, mais ils ne dépassèrent point Ferney ancienne note).

2. Dupont de Nemours, secrétaire de Turgot (ancienne note).

3. M. de Lespinasse et Condorcet sollicitaient alors de Turgot, ministre de la marine, une mission pour Bernardin de Saint-Pierre, laquelle, d'après les désirs de celui-ci, aurait consisté à reconnaître le golfe Persique, la mer

D'ALEMBERT A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE[1].

Paris, ce mardi à midi, 1772.

Mlle de Lespinasse est dans son lit, Monsieur, avec la fièvre double tierce, depuis huit jours : c'est une rechute. Elle a lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt, et un sensible regret de voir que votre situation n'est pas plus heureuse; elle ne peut comprendre quelles sont les personnes de la société qui ont pu désapprouver la modération de votre conduite à l'égard de votre libraire; en tous cas, ce jugement n'étoit pas fait pour vous troubler et pour arrêter un moment votre pensée, car il est bien absurde, et il y auroit bien peu de mérite et de force à tuer un insolent qui vous a manqué de parole; au lieu de cela, il y a beaucoup de sagesse et d'honnêteté dans votre conduite. Pour moi, je ne saurois vous dire le regret mortel que j'ai de vous avoir proposé cet homme-là; je suis affligé de ce que nous allons vous perdre, mais je vois en même temps que votre mauvaise fortune doit vous lasser. Si vous vouliez, Monsieur, entrer dans le service de Sardaigne, le Roi va faire de grands changemens dans les troupes, et sûrement il accueilleroit bien un officier françois; dans ce cas, je connois deux personnes qui pourroient vous donner des recommandations; si c'étoit en Russie, vous y connoissez beaucoup de gens, mais il y a le frère de M. de Carbon qui est dans l'artillerie, et à la tête d'un corps qu'on appelle les cadets; il pourroit peut-être vous être utile. Il n'est pas

Rouge et les bords du Gange. Dans le cours de ce même mois d'août 1774, Condorcet écrivait sur ce sujet à Turgot : « Mademoiselle de Lespinasse est toujours souffrante; elle n'en est que plus ardente pour tirer les malheureux de peine ; elle m'a reparlé du chevalier de Saint-Pierre. Tâchez donc de faire quelque chose pour lui, quand ce ne seroit que de lui assurer les cent pistoles qu'on lui donne. Il sait d'ailleurs assez de mathématiques pour conduire des travaux, pour lever des plans, et vous pourriez l'employer. Car vous ne devez avoir aucune confiance aux gens des ponts et chaussées; Peyronnet vouloit, l'autre jour, faire l'aqueduc de l'Yvette en forme d'escalier. » — A quoi Turgot répondit, le 17 août : « Je ne crois pas trop possible ce que me propose M. de Saint-Pierre; mais je chercherai sûrement à l'employer. (*Œuvres de Condorcet*, Paris, 1847-49, t. I, p. 248.)

1. Aimé Martin, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1826, p. 453.

dans ce moment à Paris, ainsi que M. de Carbon, mais ils seront tous ici après Fontainebleau. A l'égard du service d'Espagne, M. de Mora n'est pas dans ce moment-ci en mesure de vous obliger, parce qu'il est dans l'impossibilité de s'occuper d'autre chose que de Madame sa mère qui se meurt, depuis trois mois, de la poitrine. Lui-même est dans un état de santé qui ne lui permet guère de mettre de la suite à rien, cependant si vous préfériez le service d'Espagne, si c'est celui où vous vous promettez le plus d'avantage, je connois quelqu'un ici qui peut-être seroit à portée de vous obliger, mais qui est aussi à Fontainebleau. Ce seroit bien mal juger Mlle de Lespinasse, Monsieur, que de croire qu'elle vous eût fait un tort de votre mélancolie. Elle l'a intéressée et elle ne vous a jamais vu sans sentir s'augmenter en elle le désir de pouvoir vous obliger, par elle ou par ses amis. Quant à moi, Monsieur, je me suis affligé souvent de mon impuissance et de mon peu de moyens, et je ne désirerois rien tant que de trouver les occasions de vous prouver l'estime distinguée et l'attachement sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'ALEMBERT.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A Mlle DE LESPINASSE[1].

[Août 1774.]

MADEMOISELLE,

Pour ne pas sembler repousser la fortune et encore moins les marques de votre attention et de votre bon cœur, permettez-moi de vous demander à quel titre, pourquoi et comment je dois aller chez M. Turgot[2], dont je ne suis pas connu. Si la vertu se plaisoit à être applaudie indifféremment de tout le monde, j'irois lui dire : Vous avez fait du bien en Europe, mais ce qui est plus difficile, vous allez

1. *OEuvres de Condorcet*, Paris, 1847-49, t. I, p. 275.

2. Mademoiselle de Lespinasse avait écrit à Bernardin de Saint-Pierre d'aller trouver Turgot, auprès duquel elle ne cessait de le recommander. (Voir les *OEuvres de Condorcet*, Paris, 1847-49, t. I, p. 245, 247 et 248.)

empêcher le mal aux Indes. Vous avez le courage de la vertu, que le ciel vous en donne la récompense, et que votre nom soit béni sur mer comme il l'a été sur terre. Mais on voit bien, Mademoiselle, que vous ne voyez les ministres que chez vous. On ne les aborde qu'un papier à la main quand on les aborde, et que mettre dans ce papier? Je ne suis point officier de marine, et je ne veux point vivre aux colonies : je l'ai dit plusieurs fois. Qui a lu mon voyage[1] peut le penser; mais qui me connoît doit le croire.

Il est vrai que la réputation de M. Turgot le mettra à même de servir de son crédit ceux qu'il ne pourra obliger par sa place. Il va devenir tout-puissant. Un pauvre homme assis sur les marches de l'Hôtel de ville disoit un jour pendant qu'on tiroit la loterie : Mon Dieu, si vous pouviez me faire tomber le gros lot! Quelqu'un lui dit : Voyons votre numéro. — Je n'ai point de billet, dit-il, mais le bon Dieu est bien puissant. — Encore, lui dit l'autre, ne peut-il vous faire gagner un lot, si vous n'avez un billet à la loterie. J'ai cru donc, Mademoiselle, que si j'allois chez M. Turgot, ce devoit être avec un mémoire et quelque projet utile, et je n'en ai point imaginé qui le fût davantage à la marine qu'un voyage par terre aux Indes pour connoître le golfe Persique, la mer Rouge, les bords du Gange et d'autres lieux mal connus et même tout à fait abandonnés. Quant à demander des consulats, des pensions ou quelque autre place en France, c'est le fruit de la faveur, et je n'ai point de titre pour la demander. Comment pourrois-je la solliciter, moi qui vis sans brigue, loin des protecteurs et des protégés? Combien ces illusions m'ont fait perdre de temps et de pas! Combien je me suis troublé de l'inquiétude et de la mauvaise foi d'autrui! J'ai nagé trop longtemps vers ces faux rivages où l'on se noie dix fois avant de mourir. Maintenant je laisse faire ma destinée; tout enfin tombe dans l'océan.

Je donne aux Muses le temps qui nous est prêté; aux Muses qui consolent du passé et rassurent sur l'avenir. Je vis content, heureux, et je ne le serai davantage qu'en le partageant avec l'amitié.

1. Le *Voyage à l'Ile-de-France*, Amsterdam, 1773, 2 vol. in-8°.

Agréez les assurances de respect, d'estime et de reconnoissance avec lesquelles je ne cesserai d'être,

Mademoiselle,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DE SAINT-PIERRE.

PORTRAIT DE M. LE M^ouis DE CONDORCET

Par Mlle DE LESPINASSE[1].

Si vous ne cherchiez que la vérité, et non le plaisir, j'aurois le courage de faire ce que vous exigez de moi; mais en peignant un homme supérieur, en vous faisant connoître une des productions de la nature les plus originales et les plus extraordinaires, vous exigez encore que je vous rende les contrastes qui composent cet homme rare, et que je le rende d'une manière piquante. Il ne vous suffit pas que je peigne ressemblant, il faut encore que le dessin soit exact sans être froid, et que le coloris soit agréable sans rien faire perdre à l'expression. Ah! vous m'en demandez trop et si vous m'obligez à m'occuper de moi, de mon ton et de ma manière, ce sera autant d'attention que j'enlèverai à l'objet que je veux vous faire connoître. Je vais donc ne regarder que lui, ne penser qu'à lui; je le peindrai, et d'après mes observations, et d'après l'impression que j'ai reçue.

La figure de M. de Condorcet annonce la qualité la plus distinctive et la plus absolue de son âme, c'est la bonté; sa physionomie est douce et peu animée; il a de la simplicité et de la négligence dans le maintien. Ceux qui ne le verroient qu'en passant diroient plutôt: Voilà un bon homme, que voilà un homme d'esprit; et ce jugement seroit une sottise. Car si M. de Condorcet est bon, et s'il est bon par excellence, il n'est point ce qu'on entend par un bon homme. Ce qu'on appelle un bon homme est presque toujours foible et borné; cette sorte de bonté ne consiste qu'à ne pas faire le mal, et assurément ce n'est point par les qualités négatives que je peindrai M. de Condorcet. Il a reçu de la nature le plus grand esprit, le plus grand talent et la

1. *Œuvres de Condorcet*, Paris, 1847-49, t. I, p. 626.

lus belle âme; son talent auroit suffi pour le rendre célèbre, et son esprit pour le faire rechercher; mais son âme lui fait des amis de tous ceux qui le connoissent un peu particulièrement. Je ne m'étendrai pas sur son talent; la réputation dont il jouit en Europe ne me laisse rien à dire sur un genre de mérite qui a si peu de juges, et qui cependant assure la célébrité à tout ce qu'ils apprécient et qu'ils admirent [1]. A l'égard de son esprit, on pourroit lui donner un attribut qu'on n'accorde qu'à Dieu; il est infini et présent sinon partout, du moins à tout; il est fort et il est fin, il est clair et précis, et il est juste et délié; il a la facilité et la grâce de celui de Voltaire, le piquant de celui de Fontenelle, le sel de celui de Pascal, la profondeur et la perspicacité de celui de Newton; il joint enfin aux connoissances les plus étendues les lumières les plus profondes, et le goût le plus exquis et le plus sûr. Et ne dites point que c'est ici un portrait d'imagination, et que la nature n'a jamais produit un homme si extraordinaire; je vous répondrai : La nature n'a point de bornes; et si vous croyez que j'aie mis de l'exagération dans ce que je viens de vous dire, jugez vous-même M. de Condorcet; causez avec lui, lisez ce qu'il a écrit; parlez-lui philosophie, belles-lettres, sciences, arts, gouvernement, jurisprudence, et, quand vous l'aurez écouté, vous direz cent fois par jour que c'est l'homme le plus étonnant que vous ayez jamais entendu. Il n'ignore rien, pas même les choses les plus disparates à ses goûts et à ses occupations : il saura les formules du Palais et les généalogies des gens de la cour, les détails de la police et le nom des bonnets à la mode; enfin rien n'est au-dessous de son attention, et sa mémoire est si prodigieuse qu'il n'a jamais rien oublié.

Les qualités de son âme sont analogues à celles de son esprit; elles sont aussi étendues et aussi variées, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que, pour peindre M. de Condorcet, on ne doit pas dire : C'est un homme vertueux, parce que le mot de vertu entraîne l'idée d'effort et de combat, et que jamais aucune de ses actions, aucun de ses mouvemens ne porte ce caractère. En un mot, que vous dirai-je? la nature semble l'avoir formé parfait, et ce n'est que la réflexion

1. Condorcet n'était alors connu que par ses travaux mathématiques, et en particulier par son *Essai sur le calcul intégral.*

qui rend vertueux. On admire les effets de la vertu, et toutes les qualités de M. de Condorcet le font chérir. Sa bonté est universelle, c'est-à-dire que c'est un fond sur lequel doivent compter tous ceux qui en auront besoin; mais c'est un sentiment profond et actif pour ses amis. Il a tous les genres de bonté : celle qui fait compatir, secourir, celle qui rend facile et indulgent, celle qui prévient les besoins d'une âme délicate et sensible; enfin, avec cette seule bonté, il seroit aimé à la folie de ses amis et béni par tout ce qui souffre. Avec cette bonté il pourroit se passer de sensibilité : eh bien, il est d'une sensibilité profonde, et ce n'est point une manière de parler. Il est malheureux du malheur de ses amis, il souffre de leurs maux, et cela est si vrai que son repos et sa santé en sont souvent altérés. Vous croiriez peut-être, comme Montaigne, qu'une telle amitié peut se doubler et jamais se tripler? M. de Condorcet dément absolument la maxime de Montaigne : il aime beaucoup, et il aime beaucoup de gens. Ce n'est pas seulement un sentiment d'intérêt et de bienveillance qu'il a pour plusieurs personnes : c'est un sentiment profond, c'est un sentiment auquel il feroit des sacrifices, c'est un sentiment qui remplit son âme et occupe sa vie, c'est un sentiment qui, dans tous les instans, satisfait le cœur de celui de ses amis qui vit avec lui. Jamais aucun d'eux n'a pu désirer par delà ce qu'il lui donne, et chacun en particulier pourroit se croire le premier objet de M. de Condorcet

Mais j'écrirois un livre, et ce ne seroit plus un portrait, si je continuois de détailler les effets de toutes ses qualités. Il y en a que je me contenterai d'énoncer. Par exemple, je dirai que son âme est noble et élevée, qu'elle est ennemie de l'oppression, qu'elle méprise les esclaves et hait les tyrans, qu'elle ne connoît ni l'intérêt ni l'envie. Je dirai que son âme est grande et forte; elle sait souffrir et non plier. Les privations de la pauvreté ne sont rien pour lui, et les soins qu'il faudroit pour rendre sa fortune meilleure lui seroient antipathiques. Il n'a pas cet orgueil qui fait qu'on se met au-dessus des autres; mais il a cette noble fierté qui fait craindre la dépendance qu'imposent les services et les obligations; il recevroit de son ami, et il ne demanderoit rien à un homme en place.

Mais je vous entends dire : il n'a donc pas de défauts? où sont donc les contrastes que vous m'aviez promis? Tout ce

que vous venez de me dire est du même ton et de la même couleur : après m'avoir peint une bonne qualité, vous m'avez montré une vertu. La vue se lasse, et on veut des ombres et du repos dans tout ce qui fixe l'attention, et surtout dans ce qu'on doit admirer. Ah! c'est ici où l'art d'écrire ajouteroit de l'intérêt à ce que j'ai à dire; mais il faut y suppléer par la simplicité, il faut se résoudre à tracer d'une manière commune les traits piquans qui caractérisent et distinguent M. de Condorcet. Il y a des portraits aussi ressemblans sur le pont Notre-Dame que dans le cabinet de La Tour. Écoutez-moi donc avec indulgence. Je ne me suis engagée qu'à peindre ressemblant; si je réussis, ma tâche est remplie.

Je vous ai dit que M. de Condorcet avoit tous les genres d'esprit; vous en concluez que sa conversation est animée et pleine d'agrément. Eh bien, il ne cause point en société : il y parle quelquefois, mais peu, et il ne dit jamais que ce qui est nécessaire aux gens qui le questionnent et qui ont besoin d'être instruits sur quelque matière que ce puisse être. On ne peut donc pas dire qu'il soit d'une bonne conversation, au moins en société; car il y paroît presque toujours ou distrait ou profondément occupé. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que rien ne lui échappe; il a tout vu, tout entendu, et il a le tact le plus sûr et le plus délié pour saisir les ridicules et pour démêler toutes les nuances de la vanité; il a même une sorte de malignité pour les peindre, qui contraste d'une manière frappante avec cet air de bonté qui ne l'abandonne jamais. Il dédommage bien, dans l'intimité, du silence qu'il garde en société; c'est alors que sa conversation a tous les tons. Il a de la gaieté, de la méchanceté même, mais de celle qui ne peut nuire, et qui prouve seulement qu'il pense tout haut avec ses amis, et que rien de ce qui tient à la connoissance des hommes ne peut échapper à la justesse de son esprit et à la finesse de son goût. Je vous ai peint la sensibilité de M. de Condorcet et les effets de cette sensibilité profonde; les gens qui ne le connoissent pas intimement doivent le croire insensible et froid. Il n'a peut-être amais dit à aucun de ses amis, *Je vous aime*, mais il n'a jamais perdu une occasion de le leur prouver. Il ne loue jamais ses amis, et sans cesse il leur prouve qu'il les estime et qu'il se plaît avec eux; il ne connoit pas plus les épan-

chemens de la confiance que ceux de la tendresse. On ne fait point une confidence à M. de Condorcet, on n'ira point le chercher pour lui dire son secret; mais jamais on n'emploie aucune réserve avec lui; on ne lui montre pas son âme, mais on la lui laisse voir. On a avec lui cette sorte d'abandon qu'on a avec soi-même; on ne craint pas son jugement parce qu'on est sûr de son indulgence; on ne lui confie pas le secret de son cœur, mais on lui feroit la confession de sa vie. Enfin jamais personne n'a inspiré tant de sûreté, et cependant on ne s'avise pas de le louer de sa discrétion. car la discrétion fait taire et cacher ce qu'on sait, et M. de Condorcet n'a aucun de ces deux mouvemens; il reçoit et il garde. Il écoutera le récit d'un malheur avec un visage calme et qui vous paroîtra quelquefois riant, et s'il peut soulager le malheureux dont vous lui parlez, il y volera sur le champ sans vous le dire. On lira devant lui une tragédie qui transportera tout le monde d'admiration ou d'attendrissement, et lui n'aura pas eu l'air de recevoir la plus légère impression, on doutera même qu'il ait écouté; et au sortir de cette lecture, il rendra compte de cette pièce, et ce sera avec enthousiasme qu'il en citera les beautés. Il aura retenu les plus beaux vers, il aura tout senti et tout jugé, car il donnera les conseils les plus justes et les plus éclairés à l'auteur, et il sera en état de faire l'extrait de la pièce de manière à la rendre intéressante aux gens qui ne l'auront pas entendue; en un mot, aucun des mouvemens de son âme ne se peint sur son visage ni dans ses actions : on le croiroit impassible; son activité est entièrement concentrée. En travaillant dix heures par jour, il ne semble pas attacher beaucoup de prix au temps : il a l'air de le perdre, de le donner au premier venu; il agit sans cesse, et il a toujours l'air du repos et de n'avoir rien à faire. On ne l'entend jamais se plaindre des importuns, et il est accessible à tout le monde. Jamais sa porte n'est fermée, parce que son premier besoin est d'être utile aux gens qui viennent le consulter. Il a renoncé à la vie des gens du monde; il a fait plus encore, car il a sacrifié à son travail la société des gens de lettres qui le chérissent le plus, et avec qui il se plaît de préférence. On diroit qu'après un tel renoncement à ses goûts, il doit être contrarié quand quelques circonstances changent l'arrangement de sa vie? il ne paroît pas seulement s'en apercevoir. S'il agit

pour rendre service à quelqu'un ou pour faire plaisir à son ami, il ne voit plus que cela, et il retrouve dans cet intérêt de quoi le dédommager du sacrifice qu'il fait. Jamais on n'a été moins personnel, moins occupé de soi, plus prêt à abandonner son plaisir et ses goûts. Il ne tient fortement qu'à ses affections, il y sacrifieroit tout, et, pour les satisfaire, il s'est affranchi de ce qu'on appelle si improprement devoirs de société. Il ne fait point de visites, il vit avec ses amis, et il va voir les gens qu'il peut servir ou ceux à qui il a affaire. Il aimoit les spectacles, il n'y va point parce que cela prendroit sur les heures qu'il a consacrées à l'amitié, c'est-à-dire, au premier besoin de son âme. Quoiqu'il soit peu caressant et peu affectueux, cependant si par quelques circonstances il a été séparé des gens qu'il aime, il a besoin en les revoyant de leur donner une marque de tendresse; il embrasse son ami non parce que c'est l'usage, mais parce que son cœur a besoin de se rapprocher de lui.

Cette âme calme et modérée dans le cours ordinaire de la vie, devient ardente et pleine de feu, s'il s'agit de défendre les opprimés, ou de défendre ce qui lui est plus cher encore, la liberté des hommes et la vertu des malheureux; alors son zèle va jusqu'à la passion: il en a la chaleur et le tourment, il souffre, il agit, il parle, il écrit, avec toute l'énergie d'une âme active et passionnée.

A l'égard de la vanité, qui est dans presque tous les hommes le fond le plus solide de toute leur existence et le mobile le plus commun de toutes leurs actions, je ne sais pas où s'est placée celle de M. de Condorcet; je n'en ai jamais pu découvrir en lui ni le germe ni le mouvement. Je n'ose pourtant affirmer qu'il n'en ait point, parce que je crois qu'elle est de l'essence de la nature humaine: mais tout ce que je puis faire, c'est de vous promettre d'observer encore M. de Condorcet, et si jamais je découvre en lui un seul mouvement de vanité, je l'ajouterai en note à cette longue rapsodie. J'ajoute encore que, s'il est exempt de vanité et s'il remarque si finement celle des autres, il ne la blesse jamais: les sots, les gens ridicules, les ennuyeux, tous les défauts qu'on rencontre dans la société, ne l'incommodent ni ne l'importunent; il laisse tout passer, et il dirait volontiers, comme Helvetius, qu'il n'est pas plus étonnant que les hommes fassent et disent des sottises, qu'il ne l'est qu'un poirier porte des poires. Aussi n'affiche-t-il

jamais aucun principe, aucune maxime de morale; il ne donne ni conseil ni précepte; il observe, il pense, car je crois en vérité que la nature ne lui a rien laissé à faire; elle semble avoir pris plaisir à le créer pour le bonheur de tout ce qui devoit être en liaison avec lui. C'est une production rare dont elle a bien voulu faire jouir quelques gens qui en sont dignes pour le prix qu'ils y attachent.

SUITE

DU VOYAGE SENTIMENTAL

Par Mlle DE LESPINASSE[1]

CHAPITRE XV[2]

QUE CE FUT UNE BONNE JOURNÉE QUE CELLE DES POTS CASSÉS

Je vous suis, dis-je à mon hôte.... Mais, comme il ouvroit la porte, je vis arriver deux ouvriers qui m'apportoient les vases de marbre que j'avois commandés au faubourg Saint-Antoine.... « Entrez, mes amis; et quoique j'aie une affaire, je veux faire la vôtre avant que de sortir.... » Ils posèrent à terre mes deux vases. Je les regardois, je les trouvois beaux, et je cherchois sur le visage de ces deux hommes à voir s'ils partageoient mon approbation. En les regardant,

1. Les deux morceaux qu'on va lire sont de mademoiselle de Lespinasse. Elle aimoit beaucoup le roman anglais de Sterne, qui a pour titre : le *Voyage sentimental*; elle a voulu en prendre le style et le ton dans ces deux morceaux; les connoisseurs verront avec quelle délicatesse elle y a réussi. Les faits qu'elle rapporte sont vrais, arrivés à madame Geoffrin, et méritoient d'être ajoutés aux éloges qu'on a publiés de cette femme respectable (ancienne note). — Ces deux chapitres ont été publiés pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de d'Alembert*. Paris, Pougens, 1799, in-8°, t. II, p. 22. Sterne avait visité la France en 1762; le *Voyage sentimental* parut pour la première fois à Londres en 1767, et fut traduit en français, en 1769, par Frénais. 2 vol. in-12 Voir *La vie et les opinions de Tristram Shandy, suivies du Voyage sentimental, traduits par Léon de Wally*. Charpentier, 1870, 2 vol. in-18.

2. Ce chapitre, dans l'édition originale, porte pour titre : *Qui ne surprendra personne;* il y a interversion évidente avec le titre du chapitre XVI : *Que ce fut une bonne journée que celle des pots cassés*, que nous restituons au chapitre XV et réciproquement.

je levai un couvercle; pour le remettre, je me baissai, et je le vis cassé. Je relevai la tête pour parler; l'un de ces hommes me regarde avec douleur : « Hélas! oui, Monsieur, il est cassé; mon camarade en mourra de chagrin; il n'a pas osé venir; il a craint votre colère. Si notre maître le sait, oh! oui, Jacques en mourra. » Le son de voix de cet homme, l'émotion de son âme avoient déjà remué la mienne. Hélas! disois-je en moi-même, j'ai eu une fantaisie, et aux yeux d'un Anglais, une fantaisie est une sottise. Je voulois avoir du plaisir, et j'ai fait descendre la douleur dans l'âme de ces bonnes gens.... Je les regardois, et je crus m'apercevoir que mon silence avoit augmenté leur trouble; les yeux de celui qui venoit de parler étoient pleins de larmes... « Eh non, non, dis-je, en élevant la voix, Jacques ne mourra pas... Vous êtes donc son ami? — Ah, monsieur, Jacques est un si bon garçon, il travaille si bien, il a tant de malheur, une femme, quatre petits enfans! c'est lui qui fait vivre tout cela.... Oh! mon bon milord, ayez pitié de lui, de sa pauvre famille et de moi : si notre maître vient à savoir le malheur qui lui est arrivé il renverra Jacques, il sera perdu, et ses enfans et sa femme. — Votre maître ne le saura jamais, mes amis; allez-vous-en, calmez le chagrin de Jacques, et dites-lui bien que je ne suis point en colère. Adieu; soyez tranquilles, je suis content... » Je rendis la joie à l'ami de Jacques, et à celui qu étoit venu avec lui. Leurs yeux et leurs gestes m'exprimoient leur reconnoissance avec plus d'éloquence qu'un orateur de la chambre des communes n'en met à attaquer un ministre en place.... Je sortis avec eux; je ne trouvai plus mon hôte : mais Lafleur venoit m'avertir qu'il étoit temps d'aller dîner chez madame Geoffrin, où j'avois promis d'aller il y avoit deux jours... Monsieur veut-il un carrosse, me dit Lafleur? vous en irez plus vite. — Oui, dis-je, mais ce ne sera pas pour y être plus tôt, ce sera pour jouir de l'émotion que je viens d'avoir... J'ai déjà dit que mon âme aimoit le repos, lorsqu'elle étoit animée par sa propre sensibilité ou par celle des autres.... Lafleur revint dans l'instant. « Voilà, dit-il, le carrosse. » J'y montai sans voir Lafleur, je ne voyois plus que Jacques.... Il a souffert, me disois-je : il sera rentré chez lui hier au soir sans plaisir; ses enfans l'auront embrassé, il leur aura ouvert ses bras : mais son âme aura été fermée à la joie; sa femme aura pressé ses

joues, mais son cœur n'en aura rien senti.... Ah! mon Éliza, conçois-tu bien tout le mal qu'on me feroit, si l'on m'enlevoit à la tendresse et au charme qui me pénétrera, lorsque ton cœur sera près du mien, lorsque ta main sera dans la mienne.... Je t'ai fait mal, Jacques, je t'ai privé de la plus douce consolation que la nature ait donnée à ses enfans.... J'en étois là lorsque le carrosse s'arrêta. Lafleur vint ouvrir ma portière : « Mon ami, lui dis-je, il faut que tu soulages mon cœur, il est opprimé par ce qu'a souffert Jacques. — Et où est Jacques? quel est-il? quel mal a-t-il? — Écoutez-moi, Lafleur : vous êtes un bon garçon, vous avez pitié des malheureux... » Le visage de Lafleur, qui étoit toujours épanoui, commençoit à prendre une teinte de sensibilité; sa tête se baissoit, et il sembloit me remercier de le connoître si bien et de le lui dire.... Oui, mon ami, il nous faut secourir un malheureux : je suis cause qu'il a souffert; ce Jacques est un ouvrier qui a cassé le couvercle d'un de mes vases de marbre. — Et cela a mis Monsieur en colère contre lui? Je vais, je cours lui dire que vous n'êtes plus fâché. Et Lafleur couroit déjà.... Je le pris par le bras ; « Écoutez-moi, mon ami : je n'ai point vu Jacques; il craignoit trop, il étoit trop affligé pour se montrer. — Le pauvre malheureux! disoit tout bas Lafleur. — Il m'a envoyé son ami; oh! la bonne âme que cet ami! il souffroit autant que Jacques. Il m'a dit que si je me plaignois à leur maître, Jacques en mourroit, qu'il seroit renvoyé, et que, s'il n'avoit plus d'ouvrage, il seroit perdu et toute sa famille. — Il a une femme, me dit Lafleur avec attendrissement!... — Oui, Lafleur, et quatre petits enfans que son travail fait vivre. — Oh! Monsieur, allons, reprit Lafleur, il faut que nous délivrions Jacques de son malheur. — C'est bien mon intention ; tiens, mon ami, il faut que tu ailles le trouver ; tu lui diras que je ne suis pas fâché contre lui, mais que j'ai du chagrin de ce qu'il a souffert... » ; et en disant cela, je tirois ma bourse : « Tiens, Lafleur, voilà douze francs que tu donneras à ce pauvre Jacques ; cela lui fera plaisir, cela fera du bien à sa femme... — La bonne femme, disoit Lafleur, elle aime sûrement son mari, c'est un si brave homme! — Oui, dis-je, il est pauvre, il est sensible, il a des enfans... », et je soupirai en prononçant ce dernier mot... « Ce n'est pas tout, Lafleur, il faut que vous alliez chercher l'ami de Jacques, que vous le tiriez à part. — Oui, vraiment, dit Lafleur, il

faut que le maître ne sache rien de tout cela. — Vous lui direz que ce Monsieur chez qui il a été ce matin, a été si content de la manière dont il a demandé grâce pour son ami, qu'il lui envoie six francs pour boire et pour l'engager, non-seulement à défendre son ami, mais à ne jamais accuser ses camarades. — Oui, oui, Monsieur, votre commission va être faite. Jacques ne sera plus malheureux : son ami, sa femme, vous, moi, nous serons tous contens. J'embrasserai sa bonne femme, je verrai ses petits enfans; je cours et je reviens... » Que je me sentis soulagé par le peu de bien que je venois de faire! j'étois doucement ému par la bonté active de Lafleur... L'honnête créature, disois-je! Pourquoi la Providence ne l'a-t-elle pas placée dans la classe des hommes qui peuvent secourir et soulager leurs semblables, et dont la plupart ont le cœur inaccessible aux malheureux? En disant cela, je me trouvai dans l'antichambre de madame Geoffrin. Bon! disois-je, j'en dînerai mieux, je serai de meilleure compagnie, mon pauvre Jacques va être content... Et j'entrai dans la chambre où il y avoit dix ou douze personnes qui dînoient tous les mercredis chez madame Geoffrin.

CHAPITRE XVI

QUI NE SURPRENDRA PAS

Le dîner fut excellent. La maîtresse de la maison n'en faisoit pas les honneurs; mais elle s'occupoit de ses amis. Depuis que j'étois en France, je n'avois point rencontré tant de bonté, de simplicité et d'aisance réunies. Tous les gens qui étoient à ce dîner me parurent aimables; ils étoient bien aises d'être ensemble. L'air de franchise et de contentement de madame Geoffrin se répandoit autour d'elle... Oui, mon Éliza, toi seule y manquois. Partout où je suis bien, je te regrette. Ton plaisir est le premier besoin de mon cœur... Un Français diroit que la conversation animée, gaie et variée qu'il y eut pendant ce dîner, l'avoit fort amusé. Pour moi, je suis comme mon oncle Toby : je n'entends guère mieux le mot *amusement* que la

chose. Un jour il venoit de secourir le capitaine le Fèvre qui se mouroit de chagrin et de misère dans une hôtellerie, il demandoit au caporal Trim : « Dis-moi, mon ami, nous sommes-nous amusés aujourd'hui? Mon frère Shandy dit quelquefois qu'il vient de s'amuser, et je ne l'entends pas. — Monsieur, répondit le caporal, votre âme n'a pas besoin de comprendre M. Shandy ; elle est bonne, vous avez du plaisir à soulager les malheureux ; je ne sais pas ce que c'est que l'amusement, mais ni vous ni moi n'en avons besoin. — Tu as raison, mon cher Trim ; je laisserai parler d'amusement mon frère Shandy, et je me contenterai d'avoir du plaisir à sentir mon âme émue des maux de nos amis. — Oui, reprit Trim ; ce sont tous les malheureux, et nous n'en manquerons jamais... » O mon cher oncle Toby ! je n'ai pas l'âme aussi bonne, aussi douce que toi ; cependant je l'avouerai, je n'écoute avec intérêt que ce qui parle à mon âme. Je ne louai jamais un trait d'esprit ; mais j'ai toujours une larme à donner au récit d'une bonne action ou à un mouvement de sensibilité : se sont les seules touches qui répondent à mon cœur... Oh ! qu'il fut doucement et délicieusement ému par ce qui se passa après dîner !... Nous rentrâmes dans le cabinet où il y avoit une table à l'angloise pour servir le café : c'étoit la maîtresse de la maison qui en prenoit le soin. Tout le monde se mit autour de la table, chacun prit sa tasse, et madame Geoffrin la cafetière. Il y avoit un pot de crême ; elle en offroit, et plusieurs en prirent : un abbé qui étoit à côté de moi remuoit cette crême, la méloit dans son café, la goûtoit avec un peu de lenteur, ce qui fut remarqué par madame Geoffrin. « Madame, dit-il avec un ton où il y avoit plus d'affection que de critique, tout ce qu'on mange ici, tout ce qu'on y prend est tellement au point de la perfection, que j'ose vous faire une représentation : il n'y a que la crême qui ne soit pas bonne. — Je le sais bien, reprit doucement madame Geoffrin ; elle est mauvaise, j'en suis bien fâchée (et ce dernier mot fut dit en regardant ses amis) ; mais cela ne peut pas être autrement. — Comment donc, reprit plus gaîment l'abbé, comment ! il est nécessaire que vous ayez de mauvaise crême ? Cela me paroît plaisant. — Oui, oui, mes amis, cela est nécessaire ; et si vous voulez m'écouter, vous serez forcés d'en convenir... Tout le monde se tut, mais avec l'expression du désir de l'entendre. — J'avois une laitière de

campagne qui venoit apporter le lait et la crême tous les matins; un jour, je vis entrer mon portier avec l'air triste... Que venez-vous m'apprendre, Follet, lui dis-je?—Madame, votre laitière est en bas, elle est toute en larmes, elle vient vous faire dire qu'à l'avenir elle ne pourra plus servir Madame; sa vache est morte, et elle s'en désole. — Faites-moi monter cette pauvre femme...; et il revint aussitôt, car la laitière sembloit l'avoir suivi. On ouvrit ma porte, elle s'y tenoit, essuyoit ses yeux, elle paroissoit vouloir étouffer les sanglots qui la suffoquoient, elle ne pouvoit avancer..... J'ai remarqué souvent que les malheureux croient que c'est manquer de respect que de se livrer à l'expression de leur douleur; je voyois ce mouvement dans l'effort qu'elle faisoit pour se calmer... Approchez, ma bonne, approchez, lui dis-je... Elle vouloit marcher, et elle n'avançoit point; elle levoit les pieds, et ils se retrouvoient à la même place... Venez, venez, ma chère amie; vous avez donc eu bien du malheur? Ce mot la soulagea, elle fondit en larmes... Bien du malheur! — Oh! oui, Madame... et elle leva les yeux pour me regarder : jusque-là elle les avoit eus baissés. Alors il me sembla qu'elle cherchoit dans mon visage si elle auroit la force de parler... Eh bien! dites-moi, ma bonne femme, vous avez perdu votre vache; elle vous faisoit vivre, n'est-ce pas? — Hélas, dit-elle en joignant et en élevant les mains, que deviendront mon pauvre père et ma mère! ils sont si vieux! ils ne peuvent plus travailler, notre vache et moi étions tout leur bien; elle est morte, mon mari dans son lit depuis deux mois... Alors les sanglots l'étouffèrent; elle mit son visage dans son tablier, elle s'abandonna à toute sa douleur, elle me faisoit mal à l'âme... — Ma chère amie, calmez-vous, votre douleur me fait trop de peine. Je vous donnerai une vache, vous l'achèterez aussi belle que vous pourrez, et j'espère qu'elle remplacera celle que vous avez perdue... Elle leva la tête, laissa tomber ses bras : je ne vis plus de larmes sur son visage, elle étoit sans mouvement, elle ouvrit la bouche, elle essayoit de prononcer... J'ajoutai : Et ce sera tout à l'heure que vous irez chercher la meilleure vache.—Oh! Madame, oh! ma bonne dame, vous sauvez la vie à mon père... Alors je vis couler des larmes; mais elles étoient douces et lentes, son visage étoit calme... C'est alors que je remarquai sa figure. Elle étoit jeune et fraîche, de belles dents, de la douceur

dans les yeux... Quel âge avez-vous, ma chère? — Je vais avoir trente ans, vienne la Saint-Martin, dit-elle, en faisant la révérence. — Eh bien, ma bonne, actuellement que vous voilà un peu consolée, dites-moi tous vos malheurs, je les soulagerai peut-être. — Madame est trop charitable, reprit-elle avec un sourire qui ressembloit au bonheur. — Allons, dites-moi, aimez-vous votre mari? — Charles et moi, nous nous aimons depuis que nous allions ensemble au catéchisme de notre curé. Charles est un brave homme, bon travailleur; avant le malheur qu'il a eu de se blesser à la jambe, nous ne manquions de rien; il aime mon père comme s'il étoit le sien, et il pleuroit hier en me disant: Va, Madelaine, va dire demain à tes pratiques que tu n'as plus de lait, que notre vache est morte... Et en prononçant ce mot, ma bonne femme essuyoit ses yeux qui se remplissoient encore de larmes. — Votre mari sera donc bien content ce soir, quand il verra que vous ramenez une vache? — Content! oh! il ne le croira pas. Je lui dirai la bonté de Madame; comme il vous bénira! que mon pauvre père va prier le bon Dieu pour la conservation de Madame! — Mais vous ne dites rien de votre mère..., car j'avois remarqué que son père étoit toujours l'objet de son attendrissement et de sa douleur; est-ce que vous ne l'aimez pas? — Pardonnez-moi, je l'aime bien; mais la pauvre femme, elle gronde tant! Si ce n'étoit que moi... c'est ma mère; ainsi... Mais elle tourmente Charles, elle le querelle, et elle l'a souvent fait sortir de la maison; c'est cela qui me chagrine; car le chagrin de Charles me fait plus de mal que le mien: mais il n'a point de rancune, il a soin de ma mère. La pauvre femme! il le faut bien; à peine peut-elle se remuer. Je dis quelquefois à Charles: Mon ami, quand nous serons vieux et infirmes, nous serons peut-être aussi grichards que ma mère: il faut bien prendre patience. Et Charles rit, il m'embrasse et nous sommes contens... — Eh bien! ma bonne, je veux encore ajouter à votre bien-être: je veux vous donner une seconde vache, pour vous consoler de ce que vous avez souffert depuis deux jours. — Ah! c'est trop, Madame, c'est trop, dit-elle avec l'expression de la joie et du désir: nous serions tous trop heureux! — Mais, dites-moi, pouvez-vous soigner deux vaches? — Oui, [illegible] et mon cousin Claude nous en aurons bien soin. Claude a un bon cœur; il a pleuré trois jours, et n'a rien voulu manger

tout le temps que notre vache refusoit le foin : il la gardoit tout le jour, et moi je couchois à côté d'elle la nuit: nous parlions ensemble... Comment te va, Blanche, lui disois-je? Elle me regardoit, elle se plaignoit, et quelquefois je croyois qu'elle pleuroit... Veux-tu du pain, ma mie? Elle le prenoit, mais elle ne pouvoit pas l'avaler. Elle me regardoit, je la flattois, et il sembloit que cela lui faisoit du bien... Hélas! le bon Dieu est le maître; il a compté nos jours, il a voulu que Blanche soit morte hier au matin : mais il nous aime bien; c'est mon pauvre père qui est la bénédiction de notre famille; c'est pour le récompenser que le bon Dieu a voulu que j'aie trouvé une si charitable dame qui a fait tant de bien à mon cœur; il étoit mort quand je suis arrivée à la porte de M. Follet; qu'il va me trouver joyeuse en sortant! Mon Dieu! que le bon Dieu est bon!... Et elle joignoit les mains avec action; ses yeux, son visage ne me peignoient plus que le plaisir, mon âme s'en laissoit doucement pénétrer... Mes amis, je n'ai guère passé de matinée qui m'ait laissé une impression plus agréable: je devois bien plus à ma laitière qu'elle n'avoit reçu de bien de moi... Adieu, ma bonne, lui dis-je : car je m'aperçus qu'il étoit onze heures. J'avois été plus d'une heure avec cette bonne femme; je l'avois consolée, je ne regrettai pas mon temps, je crus l'avoir bien employé... Vous voyez donc, d'après tout ce que je viens de vous conter, que je ne peux pas avoir de bonne crême. Me donneriez-vous le conseil, et aurois-je le courage de quitter ma laitière? Je l'ai consolée de la mort de sa vache; qu'est-ce qui la consoleroit du mal qu'elle sentiroit si je venois à la quitter? Ne vaut-il donc pas mieux, mon cher abbé, en se tournant de son côté, que nous prenions de mauvaise crême? Mes amis, en la prenant, penseront à ma bonne laitière, et ils me pardonneront, n'est-il pas vrai?... Il y eut une acclamation générale: chacun louoit la bienfaisance, la bonté de madame Geoffrin. Pour moi, j'avois les yeux attachés sur tous ses mouvemens, et je ne disois mot : mon âme étoit trop occupée pour me laisser des expressions : pendant ce récit, il m'étoit échappé des larmes que je sentois venir de mon cœur... Bon, m'étois-je dit souvent, il y a donc encore une aussi bonne âme que celle de mon oncle Toby! les malheureux ont donc encore une amie qui veille pour eux, qui est près de leurs cœurs... Tandis que je réfléchissois, ou plu-

tôt que je sentois et jouissois de la vertu de cette excellente dame, elle s'approcha de moi... Vous ne dites rien, monsieur Sterne, en me regardant avec bienveillance cependant mon histoire ne vous a pas ennuyé : j'en ai vu des preuves certaines sur votre visage, j'ai vu couler une larme pour ma laitière, et cela m'a fait plaisir! — Hélas! Madame, dis-je en la regardant avec la tendresse et le respect dont elle avoit pénétré mon âme, je ne sais point louer tant de bonté et de simplicité à faire le bien : mais je chérirai la Providence qui a accordé aux malheureux une aussi excellente protectrice; je la bénirai de me l'avoir fait connoître, et je dirai à tous mes compatriotes : « Allez en « France, allez voir madame Geoffrin, vous verrez la bienfai- « sance, la bonté; vous verrez ces vertus dans leur perfec- « tion, parce que vous les trouverez accompagnées d'une dé- « licatesse qui ne peut venir que d'une âme dont la sensi- « bilité a été perfectionnée par l'habitude de la vertu. Oh! « l'excellente femme que vous connoîtrez! Allez, mes « amis, faites le voyage de Paris; et à votre retour, si vous « m'apprenez que vous avez vu, ou que vous avez connu cette « respectable dame, je ne m'informerai plus si vous avez « eu du plaisir à Paris, si vous êtes bien aises d'avoir été en « France. Pour moi, je n'y ai connu le bonheur que d'au- « jourd'hui... » Il s'étoit fait un profond silence pendant que je parlois; madame Geoffrin n'avoit pu m'interrompre. J'avois parlé avec véhémence : c'étoit mon cœur qui donnoit de la chaleur à ce que je disois, et je vis que j'avois été entendu de celui de madame Geoffrin; ses yeux s'étoient mouillés de larmes... Ah! que je suis heureuse, dit-elle avec simplicité! je suis donc bonne! M. Sterne, vous venez de m'en récompenser, je veux vous embrasser pour le bien que vous m'avez fait... Elle se baissa, je me levai avec transport, je la serrai dans mes bras... Oui, mon Éliza, je sentis pour la première fois de ma vie que les mouvemens qu'inspire la vertu, ont leurs délices comme ceux de l'amour; mon âme eut un moment d'ivresse... Son retour fut pour toi... J'en serai plus digne de mon Éliza, me dis-je. Elle pleurera avec moi, lorsque je lui conterai l'histore de la laitière de madame Geoffrin.

APPENDICE

APPENDICE

PORTRAIT DE Mlle DE LESPINASSE

Par D'ALEMBERT[1]

(Adressé à elle-même en 1771)

Le temps et l'habitude, qui dénaturent tout, mademoiselle, qui détruisent nos opinions et nos illusions, qui anéantissent ou affoiblissent l'amour même, ne peuvent rien sur le sentiment que j'ai pour vous et que vous m'avez inspiré depuis dix-sept ans : ce sentiment se fortifie de plus en plus par la connoissance que j'ai des qualités aimables et solides qui forment votre caractère; il me fait sentir en ce moment le plaisir de m'occuper de vous, en vous peignant telle que je vous vois.

Vous ne voulez pas, dites-vous, que je me borne à faire la moitié de votre portrait en ne composant qu'un panégyrique; vous y voudriez des ombres, apparemment pour relever la vérité du reste; et vous m'ordonnez de vous entretenir de vos défauts, même, en cas de besoin, de vos vices, si je vous en connois quelques-uns. De vices, j'avoue que je ne vous en sais point, et j'en suis presque fâché, tant j'aurois envie de vous obéir. De défauts, je vous en connois quelques-uns, et même d'assez déplaisans pour les gens qui vous aiment. Trouvez-vous cette déclaration assez grossière? je souhaiterois même que vous eussiez d'autres défauts que ceux dont j'ai à vous faire le reproche. Je voudrois en vous de ces défauts qui rendent aimable, de ceux qui sont l'effet des passions; car j'avoue que j'aime les défauts

1. Publié pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de d'Alembert*, Pougens. 1799, in-8°, t. II, p. 1.

de cette espèce : mais par malheur ceux que j'ai à vous reprocher n'en sont pas, et prouvent peut-être (je ne vous dis cela qu'à l'oreille) qu'il n'y a guère de passion chez vous.

Je ne vous parlerai point de votre figure; vous n'y attachez aucune prétention, et d'ailleurs c'est un objet auquel un vieux et triste philosophe comme moi ne prend pas garde, auquel il ne se connoît pas, auquel même il se pique de ne se pas connoître, soit par ineptie, soit par vanité, comme il vous plaira. Je dirai cependant de votre extérieur, ce qui me paroît frapper tout le monde; que vous avez beaucoup de noblesse et de grâces dans tout votre maintien, et, ce qui est bien préférable à une beauté froide, beaucoup de physionomie et d'âme dans tous vos traits. Aussi pourrois-je vous nommer plus d'un de vos amis, qui auroient eu pour vous plus que de l'amitié, si vous l'aviez voulu.

Le goût qu'on a pour vous ne tient pas seulement à vos agrémens extérieurs; il tient sur-tout à ceux de votre esprit et de votre caractère. Votre esprit plaît et doit plaire par bien des qualités; par l'excellence de votre ton, par la justesse de votre goût, par l'art que vous avez de dire à chacun ce qui lui convient.

L'excellence de votre ton ne seroit point un éloge pour une personne née à la cour, et qui ne peut parler que la langue qu'elle a apprise : en vous c'est un mérite très-réel, et même très-rare; vous l'avez apporté du fond d'une province, où vous n'aviez trouvé personne qui vous l'enseignât. Vous étiez sur ce point aussi parfaite le lendemain de votre arrivée à Paris, que vous l'êtes aujourd'hui. Vous vous y êtes trouvée dès le premier jour, aussi libre, aussi peu déplacée dans les sociétés les plus brillantes et les plus difficiles, que si vous y aviez passé votre vie; vous en avez senti les usages avant de les connoître, ce qui suppose une justesse et une finesse de tact très-peu communes, une connoissance exquise des convenances. En un mot vous avez deviné le langage de ce qu'on appelle *bonne compagnie*, comme Pascal dans ses *Provinciales* avoit deviné la langue française, qui n'étoit point formée de son temps, et le ton de la bonne plaisanterie, qu'il n'avoit pu apprendre de personne dans la retraite où il vivoit. Mais comme vous sentez parfaitement que vous avez ce mérite, et même que ce n'est pas en vous un mérite ordinaire, vous avez peut-être le défaut d'y attacher trop de prix dans les

autres : il faut bien des qualités réelles pour vous faire pardonner à ceux qui ne l'ont pas; et sur cet objet assez peu important, vous êtes impitoyable jusqu'à la minutie.

Oui, mademoiselle, la seule chose sur laquelle vous soyez délicate, et délicate au point d'en être quelquefois *odieuse*, ici je suis comme madame Bertrand dans la comédie du *Moulin de Javelle*[1], et *je vais d'abord aux invectives*, parce qu'il est question de défendre mes propres foyers, c'est votre excessive sensibilité sur ce qu'on nomme le *bon ton* dans les manières et dans les discours; le défaut de cette qualité vous paroît à peine effacé par le sentiment le plus tendre et le plus vrai qu'on puisse vous marquer : mais en récompense, il est des hommes en qui cette qualité supplée auprès de vous à toutes les autres; vous les trouvez tels qu'ils sont, foibles, personnels, pleins d'airs, incapables d'un sentiment profond et suivi, mais aimables et pleins de grâces, et vous avez la plus grande disposition à les préférer à vos plus fidèles, à vos plus sincères amis; avec un peu plus de soins et d'attention pour vous, ils éclipseroient tout à vos yeux, et peut-être vous tiendroient lieu de tout.

La même justesse de goût qui vous donne un si grand usage du monde, se montre assez généralement dans les jugemens que vous portez sur les ouvrages. Vous ne vous y trompez guères, et vous vous y tromperiez encore moins, si vous vouliez toujours *être* réellement de *votre opinion*, et ne point juger d'après certaines personnes aux genoux desquelles votre esprit a la bonté de se prosterner, quoiqu'elles n'aient pas à beaucoup près le don d'être infaillibles. Vous leur faites quelquefois l'honneur d'attendre leur avis, pour en avoir un qui ne vaut pas celui que vous auriez eu de vous-même.

Vous avez encore un autre défaut, c'est de vous prévenir, et, comme on dit, de vous *engouer* à l'excès en faveur de certains ouvrages. Vous jugez avec assez de *justice* et de *justesse* tous les livres où il n'y a qu'un degré médiocre de sentiment et de chaleur : mais quand ces deux qualités dominent dans certains endroits d'un ouvrage, toutes les taches, même considérables, qu'il peut avoir, disparoissent

1. Comédie de Dancourt, représentée pour la première fois le 19 janvier 1696. Voir sc. XI.

pour vous; il est *parfait* à vos yeux, car il vous faut du temps et un sens plus rassis pour le juger tel qu'il est. J'ajouterai cependant, pour vous consoler de cette censure, que tout ce qui appartient au sentiment est un objet sur lequel vous ne vous trompez jamais, et qu'on peut appeler votre domaine.

Mais ce qui vous distingue surtout dans la société, c'est l'art de dire à chacun ce qui lui convient; et cet art, quoique peu commun, est pourtant bien simple chez vous; il consiste à ne parler jamais de vous aux autres, et beaucoup d'eux. C'est un moyen infaillible de plaire; aussi plaisez-vous généralement, quoiqu'il s'en faille beaucoup que tout le monde vous plaise : vous savez même ne pas déplaire aux personnes qui vous sont les moins agréables. Ce désir de plaire à tout le monde vous a fait dire un mot qui pourroit donner mauvaise opinion de vous à ceux qui ne vous connoîtroient pas à fond. *Ah! que je voudrois*, vous êtes-vous écriée un jour, *connoître le foible de chacun!* Ce trait sembleroit partir d'une profonde politique, et d'une politique même qui avoisine la fausseté : cependant vous n'avez nulle fausseté; toute votre politique se réduit à désirer qu'on vous trouve aimable, et vous le désirez, non par un principe de vanité dont vous n'êtes que trop éloignée, mais par l'envie et le besoin de répandre plus d'agrémens dans votre vie journalière.

Si vous plaisez généralemunt à tout le monde, vous plaisez surtout aux gens aimables : et vous leur plaisez par l'effet qu'ils font sur vous, par l'espèce de jouissance qu'éprouve leur amour-propre en voyant à quel point vous sentez leurs agrémens; vous avez l'air de leur être obligée de ces agrémens comme s'ils n'étoient que pour vous, et vous doublez pour ainsi dire le plaisir qu'ils ont de se trouver aimables.

La finesse de goût qui se joint en vous au désir continuel de plaire, fait d'un côté qu'il n'y a jamais rien en vous de *recherché*, et que de l'autre il n'y a jamais rien de *négligé;* aussi peut-on dire de vous que vous êtes très-*naturelle* et nullement *simple*.

Discrète, prudente et réservée, vous possédez l'art de vous contraindre sans effort, et de cacher vos sentimens sans les dissimuler. Vraie et franche avec ceux que vous estimez, l'expérience vous a rendue défiante avec tout le

reste; mais cette disposition, qui est un vice quand on commence à vivre, est une qualité précieuse pour peu qu'on ait vécu.

Cependant cette attention, cette circonspection dans la société, qui vous sont ordinaires, n'empêchent pas que vous ne soyez quelquefois inconsidérée; il vous est arrivé, à la vérité bien rarement, de laisser échapper, en présence de certaines personnes, des discours qui vous ont beaucoup nui auprès d'elles : c'est que vous êtes franche par nature, et discrète seulement par réflexion; et que la nature s'échappe quelquefois malgré nos efforts.

Les différens contrastes qu'offre votre caractère, de naturel sans simplicité, de réserve et d'imprudence, contrastes qui viennent en vous du combat de l'art et de la nature, ne sont pas les seuls qui existent dans votre manière d'être, et toujours par la même cause. Vous êtes à la fois gaie et mélancolique, mais gaie par votre nature, et mélancolique encore par réflexion : vos accès de mélancolie sont l'effet des différens malheurs que vous avez éprouvés; votre disposition physique ou morale du moment les fait naître; vous vous y livrez avec une satisfaction douloureuse, et en même tems si profonde, que vous souffrez avec peine qu'on vous arrache de la mélancolie par la gaieté, et qu'au contraire vous retombez, avec une sorte de plaisir, de la gaieté dans la mélancolie.

Quoique vous ne soyez pas toujours mélancolique, vous êtes sans cesse pénétrée d'un sentiment plus triste encore; c'est le dégoût de la vie : ce dégoût vous quitte si peu, que si même dans un moment de gaieté on vous proposoit de mourir, vous y consentiriez sans peine. Ce sentiment continu tient à l'impression vive et profonde que vos chagrins vous ont laissée; vos affections même, et l'espèce de passion que vous y mettez, ne le détruisent pas; on voit que la douleur, si je puis parler de la sorte, vous a *nourrie*, et que les affections ne font que vous consoler.

Ce n'est pas seulement par vos agrémens et par votre esprit que vous plaisez généralement, c'est encore par votre caractère. Quoique vous sentiez très-bien les ridicules, personne n'est plus éloigné que vous d'en donner; vous abhorrez la méchanceté et la satire : vous ne haïssez personne, si ce n'est peut-être une seule femme, qui à la vérité a bien fait tout ce qu'il falloit pour être haïe de vous encore

votre haine pour elle n'est-elle pas active, quoique la sienne à votre égard le soit jusqu'au ridicule, et jusqu'à un excès qui rend cette femme très-malheureuse.

Vous avez une autre qualité très-rare, et surtout dans une femme; vous n'êtes nullement envieuse : vous rendez justice, avec la satisfaction la plus vraie, aux agrémens et aux bonnes qualités de toutes les femmes que vous connoissez; vous la rendez même à votre ennemie, dans ce qu'elle peut avoir soit de bon et d'estimable, soit d'agréable et de piquant.

Cependant, car il ne faut pas vous flatter, même en disant du bien de vous; cette bonne qualité, toute rare qu'elle est, est peut-être moins louable en vous qu'elle ne le seroit en beaucoup d'autres. Si vous n'êtes point envieuse, ce n'est pas précisément parce que vous trouvez bon que d'autres personnes aient sur vous les mêmes avantages; c'est qu'après avoir bien regardé autour de vous, tous les êtres existans vous paroissent également à plaindre, et qu'il n'y en a aucun dont vous voulussiez changer la situation contre la vôtre. S'il y avoit ou si vous connoissiez un être souverainement heureux, vous seriez peut-être très-capable de lui porter envie; et on vous a souvent ouï dire qu'il étoit juste que les personnes qui ont de grands avantages eussent aussi de grands malheurs, pour consoler ceux qui seroient tentés d'en être jaloux. Ne croyez pas cependant que votre peu de jalousie cesse d'être une vertu, quoique le principe n'en soit pas aussi pur qu'il pourroit l'être; car, combien y a-t-il de gens qui ne croient pas que personne soit heureux, qui ne voudroient être à la place de personne, et qui ne laissent pas d'être jaloux?

Votre éloignement pour la méchanceté et l'envie suppose en vous une âme noble; aussi la vôtre l'est-elle à tous égards : quoique vous désiriez la fortune, et que vous en ayez besoin, vous êtes incapable de vous donner aucun mouvement pour vous la procurer; vous n'avez pas même su profiter des occasions les plus favorables, que vous avez eues pour vous faire un sort plus heureux.

Non-seulement vous avez l'âme très-élevée, vous l'avez encore très-sensible; mais cette sensibilité est pour vous un tourment plutôt qu'un plaisir; vous êtes persuadée qu'on ne peut être heureux que par les passions, et vous connoissez trop le danger des passions pour vous y livrer. Vous

n'aimez donc qu'autant que vous l'osez; mais vous aimez tout ce que vous pouvez ou tant que vous le pouvez; vous donnez à vos amis, sur cette sensibilité qui vous surcharge, tout ce que vous pouvez vous permettre : mais il vous en reste encore une surabondance dont vous ne savez que faire, et que pour ainsi dire vous jetteriez volontiers *à tous les passans*; cette surabondance de sensibilité vous rend très-compatissante pour les malheureux, même pour ceux que vous ne connoissez pas; rien ne vous coûte pour les soulager. Avec cette disposition, il est naturel que vous soyez très-obligeante : aussi ne peut-on vous faire plus de plaisir que de vous en fournir l'occasion; c'est donner à la fois de l'aliment à votre bonté et à votre activité naturelle. J'ai dit que vous donniez à vos amis *tous les sentimens que vous pouviez vous permettre;* vous leur accordez même quelquefois au-delà de ce qu'ils seroient en droit d'exiger : vous les défendez avec courage, en toute circonstance et en tout état de cause, soit qu'ils aient tort ou raison. Ce n'est peut-être pas la meilleure manière de les servir; mais tant de gens abandonnent leurs amis lors même qu'ils pourroient et devroient les défendre, qu'on doit savoir gré à votre amitié de fuir et d'abhorrer cette lâcheté, même jusqu'à l'excès.

L'espèce de mouvement sourd et intestin qui agite sans cesse votre âme, fait qu'elle n'est pas aussi égale qu'elle le paroît, même à vos amis. Vous avez souvent de l'humeur et de la sécheresse; mais par une suite de votre désir général de plaire, vous ne la laissez guère paroître qu'à l'auteur de ce portrait : il est vrai que vous rendez justice à son amitié en ne craignant point de vous laisser voir à lui telle que vous êtes; mais cette même amitié se croit obligée de vous dire que la sécheresse et l'humeur vous déparent beaucoup à tous égards. Ainsi, pour l'intérêt même de votre amour-propre, l'amitié vous conseille d'avoir le moins de sécheresse et d'humeur que vous pourrez, à moins que vos amis ne le méritent, ce qui doit leur arriver bien rarement, grâce aux sentimens si profonds et si justes dont ils sont pénétrés pour vous.

Vous convenez de cette maudite sécheresse, et c'est bien fait à vous; ce qu'il y auroit encore de mieux à faire, ce seroit de vous en corriger.

Pour vous en dispenser, vous cherchez à vous persuader qu'elle est incorrigible, et qu'elle tient à votre caractère :

je crois que vous vous trompez là-dessus, et qu'elle tient bien plutôt à la situation où vous êtes. Vous étiez née avec une âme tendre, douce et sensible; vous ne l'avez que trop éprouvé, et les effets pour vous n'en ont été que trop cruels : or, vous en direz tout ce qu'il vous plaira, mais la sensibilité extrême exclut la sécheresse. Ce vilain défaut n'est donc pas en vous l'ouvrage de la nature, mais, ce qui est *affreux*, l'ouvrage de l'art : à force d'être contrariée, choquée, blessée dans vos sentimens et dans vos goûts, vous vous êtes accoutumée à ne vous affecter de rien; à force de réprimer les sentimens qui auroient pu faire votre malheur, vous avez amorti ceux qui auroient répandu de la douceur dans votre âme; ils restent comme endormis au fond de votre cœur, sans mouvement, sans activité, et vous avez préparé bien du mal à vos amis en vous mettant à l'abri de celui que vos ennemis cherchoient à vous faire; en travaillant à vous rendre dure à vous-même, vous l'êtes devenue pour ceux qui vous aiment. Il est vrai, car le sentiment n'est point anéanti chez vous, il n'est qu'assoupi, que vous ne tardez pas à vous repentir des chagrins que votre sécheresse a causés, quand vous voyez que ces chagrins ont fait une impression profonde; vous revenez alors à votre sensibilité ancienne; un moment, un mot répare tout. Dans les autres le premier mouvement est l'effet de la nature, le second est celui de la réflexion : chez vous, c'est tout le contraire; et tel est dans votre âme, d'ailleurs si estimable, le cruel et malheureux effet de l'habitude.

Ce qui prouve encore que cette *sécheresse* n'est point naturelle en vous, c'est un autre défaut que je vous ai reproché, et qui est presque l'opposé de celui-là, *le désir banal de plaire à tout le monde* : pour ce défaut-là, vous le tenez beaucoup plus que l'autre de la nature; elle vous a donné dans l'esprit les qualités les plus faites pour plaire, de la noblesse, des agrémens et de la grâce; il est tout simple que vous cherchiez à en tirer parti, et vous n'y réussissez que trop bien. Je ne connois personne, je le répète, qui plaise aussi généralement que vous, et peu de personnes qui y soient plus sensibles; vous ne refusez pas même de faire les avances, quand on ne va pas au-devant de vous; et sur ce point votre fierté est sacrifiée à votre amour-propre : assez sûre de conserver ceux que vous avez acquis, vous êtes principalement occupée à en acquérir d'autres; vous n'êtes

pas même, il faut en convenir, aussi difficile sur le choix qu'il vous conviendroit de l'être. La finesse et la justesse de votre tact devroit vous rendre délicate sur le genre et le choix des connoissances; l'envie d'avoir une cour, et ce qu'on appelle dans le monde des amis, vous a rendue d'assez bonne composition, et les ennuyeux ne vous déplaisent pas trop, pourvu que ces ennuyeux-là vous soient dévoués.

Les noms, les titres ne vous en imposent pas; vous voyez les grands comme il faut les voir, sans bassesse et sans dédain. L'infortune vous a donné cet orgueil respectable qu'elle inspire toujours à ceux qui ne la méritent pas. Votre peu d'aisance et la triste connoissance que vous avez acquise des hommes, vous font redouter les bienfaits, dont le joug est si souvent à craindre pour les âmes bien nées; peut-être même êtes-vous portée à pousser ce sentiment jusqu'à l'excès : mais en ce genre l'excès même est une vertu.

Votre courage est au-dessus de votre force; l'indigence, la mauvaise santé, les malheurs de toute espèce, exercent votre patience sans l'abattre. Cette patience intéressante, et le spectacle de ce que vous avez souffert, devoient vous faire des amis et vous en ont fait; vous avez trouvé quelque consolation dans leur attachement et dans leur estime.

Voilà, mademoiselle, ce que vous me paroissez être : vous n'êtes pas parfaite, sans doute, et c'est en vérité tant mieux pour vous; car le *parfait Grandisson* m'a toujours paru un odieux personnage[1]. Je ne sais si je vous vois bien; mais telle que je vous vois, personne ne me paroît plus digne d'éprouver par soi-même et de faire éprouver aux autres ce qui seul peut adoucir les maux de la vie, les douceurs du sentiment et de la confiance.

En finissant ce portrait, je ne puis pas ajouter comme dans la chanson,

Le prieur qui l'a fait
En est très-satisfait[2];

1. C'est une aversion que mademoiselle de Lespinasse partageait avec d'Alembert. Voir p. 232.

2. Le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, avoit fait contre quelqu'un une chanson très-satirique, et, ne voulant pas garder l'anonyme, avoit terminé la chanson par ces deux vers. Ce trait rappelle celui du médecin Sylva

mais je sens que je vous applique, et de tout mon cœur, le vers de Dufresny sur la jeunesse :

> Que de défauts elle a
> Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là[1].

devant lequel on chantoit une autre chanson très-plaisante et très-mordante contre un ministre insolent. *Je voudrois bien savoir*, dit quelqu'un, *quel est l'auteur de cette chanson ; j'irois l'embrasser de bien bon cœur*.. *Rien n'est plus aisé à deviner*, dit Sylva ; *c'est Rigaud*. On sait que Rigaud étoit un célèbre peintre de portraits. (Ancienne note.)

[1] *La Réconciliation normande*, comédie représentée le 7 mars 1719, acte I, sc. 1.

LETTRE DE D'ALEMBERT AU COMTE DE FUENTES

SUR LA MORT DE SON FILS[1]

Paris, 30 septembre 1774.

MONSIEUR,

M. le chevalier de Magallon nous a fait part, à Mlle de Lespinasse et à moi, d'une lettre dans laquelle vous voulez bien nous témoigner votre reconnoissance du tendre attachement que nous avions l'un et l'autre pour M. le marquis de Mora[2]. C'est à nous-même à vous remercier Monsieur, de vouloir bien attacher quelque prix au sentiment le plus juste qui fut jamais pour l'incomparable ami que nous avons eu le malheur de perdre. Toutes les fois que notre nom pourra revenir à votre mémoire, nous vous prions d'être bien persuadé qu'au moment où vous penserez à nous, nous partageons amèrement votre douleur, et que nos cœurs répondent au vôtre. Mais si ce cœur paternel pouvoit recevoir quelque soulagement à ses maux, si quelque chose, Monsieur, pouvoit adoucir votre affliction profonde, ce seroit le regret universel que donnent à la mémoire de monsieur votre fils tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître. La voix publique fait son éloge funèbre : mais que cet éloge est touchant de la part de tous ceux qui, comme Mlle de Lespinasse et moi, ont pu jouir à fond de son âme ; qui en ont vu toute la sensibilité, toute la délicatesse, toute l'élévation ; qui ont connu la solidité, la justesse, les grâces de son esprit ; qui ont été étonnés de la variété et de l'étendue de ses connoissances et plus étonnés

1. Parue pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de d'Alembert*. Paris, 1799, in-8°, t. I, p. 144.

2. Fils aîné de M. le comte de Fuentès, mort au mois de mai 1774. Il étoit tel qu'on le peint dans cette lettre. L'auteur a cru qu'on lui pardonneroit de rendre publique cette expression de ses sentimens pour un des hommes les plus aimables qu'il ait connus, et pour un ami dont il révère et chérit la mémoire. (Ancienne note.)

encore de la modestie avec laquelle il les cachoit, ou plutôt de la simplicité aimable et naïve qui ne cherchoit jamais à s'en parer! Quelle perte pour l'Espagne, Monsieur, que celle d'un homme si supérieur et si vertueux! Que de lumières il y auroit répandues, et que de grands exemples il y auroit donnés! Quelle perte pour vous, dont il eût été la consolation, dont il retraçoit les vertus par les siennes, et qu'il chérissoit avec la plus vive tendresse! Quelle perte pour sa famille, dont il étoit aimé et respecté, et dont il eut été le conseil, l'exemple et l'appui! Quelle perte enfin pour moi, qu'il honoroit de son amitié et de ses bontés, et qui conserverai jusqu'au tombeau le plus cher et le plus douloureux souvenir de la plus parfaite créature que j'aie jamais connue! Les sentimens dont il a bien voulu me donner tant de preuves, sont à mes yeux la récompense la plus flatteuse du peu de bonnes qualités qu'il a cru voir en moi; elles me sont précieuses, puisqu'elles m'ont valu l'honneur et la douceur d'avoir un tel ami : son esprit donnoit au mien une énergie qu'il n'aura plus; mais je me souviendrai éternellement des instans chers à mon cœur, où cette âme si pure, si noble, si forte et si douce, aimoit à se répandre dans la mienne. Depuis son départ de Paris, je n'ai pas été un moment sans les plus vives alarmes. Je me plaignois de la fatalité qui vous avoit obligé de quitter un pays où vous étiez, à juste titre, si chéri et si honoré, et où vous aviez laissé des regrets éternels. Je me flattois que des circonstances plus favorables vous rendroient à la France, et avec vous l'homme le plus digne et le plus capable de vous succéder. J'espérois enfin, si je n'avois pas le bonheur de vivre avec lui, de pouvoir dire encore longtemps : *Il vit et il m'aime*. Hélas! Monsieur, il faut renoncer même à la cruelle douceur de mêler mes larmes avec les vôtres, et de parler de M. de Mora à la personne du monde qui sauroit le mieux m'entendre. Il ne me reste que la triste consolation de penser sans cesse aux rares qualités qu'il avoit reçues de la nature, aux bontés dont il m'honoroit, aux doux momens que j'ai passés avec lui et qui ne reviendront plus; enfin à la vive et respectueuse tendresse que j'avois pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je finirai ma vie, et cette chère et affligeante image sera toujours présente à mon cœur.

Permettez-moi, Monsieur, de faire ici pour vous les vœux

que je ne puis plus faire pour lui. Puisse votre vertu être à l'avenir mieux récompensée! Puissiez-vous trouver dans les enfans[1] qui vous restent, la consolation que cette vertu mérite! vous leur direz toute la perte que vous avez faite et qu'eux seuls peuvent adoucir, ils imiteront M. le marquis de Mora dans ses vertus et dans sa tendresse pour vous; et ils rendront autant qu'il est possible, à leur patrie et à leur famille ce qu'elles pleurent si justement l'une et l'autre.

Je suis avec bien plus de respect encore pour votre personne que pour votre rang et votre nom, etc.

1. Entre autres le prince de Pignatelli. Voir p. 194.

SUR LA MORT

DE MLLE DE LESPINASSE[1]

ÉLOGE D'ÉLIZA[2]

PAR M. DE GUIBERT

Quelle nuit! quelle solitude! affreux emblème de mon cœur! Demain ces ténèbres qui m'entourent se dissiperont, et la nuit qui enveloppe Éliza est éternelle! demain l'univers se réveillera, Éliza seule ne se réveillera plus!

Ame sublime, où donc es-tu passée? dans quelle région? ah! tu es retournée vers ta source, tu as repris ton vol vers ta

1. Au seizième siècle on aurait dit plus brièvement : Le tombeau de mademoiselle de Lespinasse.

2. Ce pseudonyme d'Éliza donné à mademoiselle de Lespinasse par M. de Guibert est un souvenir de cette Eliza Draper, l'amie tant pleurée de Sterne, qui, lui-même, était l'auteur favori de mademoiselle de Lespinasse. Cet éloge a paru pour la première fois dans un recueil d'éloges par M. de Guibert publié par sa veuve sous ce titre : *Éloges du maréchal de Catinat, du chancelier de L'Hôpital, suivis de l'éloge inédit de Claire-Françoise de Lespinasse*; Paris, d'Hautel, 1806, in-8°. Dans l'avertissement on lit le passage suivant : « Il étoit impossible de terminer ce recueil mieux que par l'éloge de mademoiselle de Lespinasse, dont la renommée d'esprit, de goût, de sensibilité et de bienfaisance l'avoit, en quelque sorte, associée à la renommée de plusieurs philosophes et littérateurs distingués. La femme qui fut digne de la société constante et de l'honorable amitié de d'Alembert, de Turgot, du marquis de Caraccioli, du vicomte de La Rochefoucauld, du chevalier de Chastellux, de Mably, de Condillac, de l'abbé Arnaud, de Guibert, devoit, en disparaissant de la terre, devenir naturellement l'objet des regrets et des éloges donnés par ces hommes célèbres. L'*Éloge d'Éliza* fut le tribut payé par le génie à l'amitié, à la vertu, au sentiment, et même aux grâces de l'esprit. L'auteur a imprimé à cette production ce ton de mélancolie douce qu'on trouve dans Young, lorsqu'il décrit la mort de Narcissa, et ce genre d'esprit aimable de Champfort, lorsqu'il développe le talent naturel du bon La Fontaine. Un jour, sans doute, on publiera les lettres de mademoiselle de Lespinasse; et ce recueil intéressant, dont l'*Éloge d'Éliza* n'est en quelque sorte que la préface, sera encore plus précieux et plus désiré du public, après avoir vu le portrait fidèle qu'en a tracé Guibert, pour la rappeler aux amis des lettres et des bienfaisantes vertus. »

patrie! Tu étois une émanation du ciel, et le ciel t'a réclamée. Il t'avoit laissée trop long-temps habiter parmi les hommes. Oui, sans l'ordre du ciel, Éliza ne pouvoit devenir la proie de la mort. Elle étoit si active, si animée, si vivante! Hélas! depuis deux ans, c'étoit son âme qui trompoit mes inquiétudes et qui assoupissoit mes craintes. Je voyois tous les jours Éliza se décolorer et s'affoiblir. Mais jamais son esprit n'avoit jeté tant d'éclat; jamais son cœur n'avoit tant aimé! Elle vivra, elle vivra, me disois-je en la quittant. Tant de vie doit braver la mort, et alors je ne concevois pas plus l'idée d'Éliza, pouvant mourir, que celle du soleil prêt à s'éteindre.

Éliza n'est plus! qui éclairera mon jugement, qui échauffera mon imagination, qui m'enflammera pour la gloire! qui remplacera pour moi le sentiment profond qu'elle m'inspiroit! Que ferai-je de mon âme et de ma vie? O mon cœur, rappelle à ma pensée ce que fut Éliza! Je veux la célébrer, et pour la célébrer, il ne faut que la peindre. Éliza ne mourra jamais dans la mémoire de ses amis, mais ses amis mourront un jour comme elle, et je veux qu'elle vive dans l'avenir. Je veux qu'après moi quelqu'âme sensible en lisant cette complainte funèbre, regrette de ne l'avoir pas connue, et s'attendrisse sur le malheur que j'eus de lui survivre.

Éliza m'avoit raconté plusieurs fois les premières années de sa vie; que tout ce qu'on entend sur nos théâtres, que ce qu'on lit dans nos romans est froid et dénué d'intérêt auprès de ce récit! c'est dans l'intérieur des familles qu'il faut pénétrer pour voir les grandes scènes des passions et de la calamité humaine. Nos écrivains les défigurent en les imaginant, et il n'y a que leurs acteurs et leurs victimes qui puissent les peindre. Éliza naquit sous l'auspice de l'amour et du malheur. Sa mère étoit une femme d'un grand nom, qui vivoit séparée de son mari. Elle l'éleva publiquement, comme si elle eut été en droit de l'avouer pour sa fille, et elle lui fit un mystère de sa naissance; souvent elle la baignoit en secret de ses larmes. Elle sembloit, par le redoublement de sa tendresse, vouloir la consoler du présent funeste qu'elle lui avoit fait de la vie. Elle la combloit de caresses et de bienfaits. Elle lui donna elle-même le premier de tous, une excellente éducation; c'étoit dans peu tout ce qui devoit lui rester. Elle mourut presque subite-

ment, et au moment où elle alloit tout tenter pour donner à sa fille un état que les lois pouvoient peut-être lui accorder. Éliza resta abandonnée à des parens qui bientôt ne furent plus que ses persécuteurs. Ils lui apprirent ce qu'elle étoit; de fille aînée[1], de fille chérie, elle descendit tout d'un coup dans la même maison, à l'état d'orpheline et d'étrangère. La dédaigneuse et barbare pitié prit soin de cette infortunée, jusque-là si tendrement soignée par le remords et par la nature; elle vécut, parce qu'elle étoit dans cet âge où le malheur ne tue pas, et où, pour mieux dire, il n'y a pas de malheur.

Éliza n'étoit rien moins que belle, et ses traits avoient encore été défigurés par la petite-vérole; mais sa laideur n'avoit rien de repoussant au premier coup d'œil; au second on s'y accoutumoit, et dès qu'elle parloit on l'avoit oubliée. Elle étoit grande et bien faite. Je ne l'ai connue qu'à l'âge de trente-huit ans, et sa taille étoit encore noble et pleine de grâce. Mais ce qu'elle possédoit, ce qui la distinguoit par-dessus tout, c'étoit ce premier charme sans lequel la beauté n'est qu'une froide perfection, la physionomie: la sienne n'avoit point un caractère particulier, elle les réunissoit tous. Ainsi on ne pouvoit pas précisément dire qu'elle fût ou spirituelle, ou vive, ou douce, ou noble, ou fine, ou gracieuse, espèce d'éloge par lequel on dégrade, ce me semble, les figures que l'on veut louer; car quand un visage a une expression habituelle, cette expression est plutôt le résultat de sa conformation, et ce qu'on peut appeler l'air des traits, que ce qu'il faut appeler de la physionomie. La physionomie vient du dedans; elle naît de la pensée; elle est mobile et fugitive; elle échappe à l'œil et trompe le pinceau. O Éliza, Éliza, qui n'a pas eu le bonheur de vivre dans ton intimité, dans celle de tes affections, de tes mouvemens, de ta confiance, ne peut savoir ce que c'est que la physionomie! J'ai vu des visages animés par l'esprit, par la passion, par le plaisir, par la douleur; mais que de nuances m'étoient inconnues avant que je connusse Éliza!

Cette flamme du ciel, cette énergie de sentiment, enfin, si j'ose m'exprimer ainsi, cette abondance de vie, Éliza quand elle n'étoit pas accablée par le malheur, elle la

1. C'est une erreur, la marquise de Vichy-Champrond, fille légitime de la comtesse d'Albon, était de beaucoup l'aînée de mademoiselle de Lespinasse.

répandoit sur tout ce qu'elle vouloit animer, mais elle ne vouloit rien; elle animoit sans prétention et sans projet. On n'approchoit pas de son âme sans se sentir attiré. J'ai connu des cœurs apathiques qu'elle avoit électrisés; j'ai vu des esprits médiocres que sa société avoit élevés: *Éliza*, lui disois-je en lui voyant opérer ce phénomène, *vous rendez le marbre sensible et vous faites penser la matière*. Que dût être cette âme céleste pour celui dont elle avoit fait son premier objet, pour celui qui l'anima à son tour!

O toi qui fus cet objet, Gonsalve[1]! heureux Gonsalve! tu devois te croire sous le climat brûlant de l'équateur, aimé d'une des filles du soleil. La mort t'enleva au milieu de ta carrière; mais, en quelques années, tu épuisas tout le bonheur que le ciel peut accorder aux hommes sur la terre: tu fus aimé d'Éliza. Ah! si tu pouvois savoir encore ce qu'elle devint après toi: elle vécut deux ans desséchée par la douleur, portant la plaie du malheur, comme un arbre que la foudre a cicatrisé, et elle finit par s'éteindre en bénissant la mort.

On pourroit croire qu'Éliza, vivement occupée d'un objet, l'étoit moins de ses amis; jamais elle ne les aima davantage, et jamais elle ne leur fut plus chère. La passion et le malheur sembloient avoir donné à son âme une activité et une énergie nouvelles. Eh! qui fit goûter comme elle le charme de l'amitié? Qui sut comme elle s'approcher du cœur des personnes qu'elle aimoit? Elle attiroit si doucement la confiance: elle entendoit si bien la langue des passions! De quelque sentiment qu'on eût l'âme remplie, elle faisoit éprouver le besoin de le lui communiquer, et l'on se trouvoit toujours plus heureux ou moins malheureux auprès d'elle. Étoit-on dans cet état de langueur, qui est la situation habituelle de tous les gens du monde, quand ils n'ont ni plaisir ni peine, on en sortoit bientôt auprès d'Éliza; car, ou on la voyoit malheureuse et souffrante, et alors on étoit animé du sentiment de ses maux, ou, ce qui arrivoit souvent, son esprit et son âme prenoient l'ascendant sur eux, et alors, quel intérêt! quelle conversation! Il falloit malgré soi l'écouter, penser et revivre.

Souvent, en comparant Éliza à tout ce que j'ai connu de femmes aimables et d'hommes de beaucoup d'esprit, j'ai

1. M. de Mora.

cherché à m'expliquer le principe de ce charme que personne ne possédoit comme elle, et voici en quoi il m'a paru consister : elle étoit toujours exempte de personnalité, et toujours naturelle. *Exempte de personnalité,* jamais on ne le fut à ce point. Avec ses amis, c'étoit par sentiment, et parce qu'elle avoit toujours plus besoin de leur parler d'eux que d'elle-même; avec le reste de la société, c'étoit par finesse d'esprit et de jugement. Elle savoit que le grand secret de plaire est de s'oublier pour s'occuper des autres, et elle s'oublioit sans cesse. Elle étoit l'âme de la conversation, et elle ne s'en faisoit jamais l'objet. Son grand art étoit de mettre en valeur l'esprit des autres, et elle en jouissoit plus que de montrer le sien. *Naturelle,* elle l'étoit dans sa démarche, dans ses mouvemens, dans ses gestes, dans ses pensées, dans ses expressions, dans son style, et ce naturel avoit en même temps quelque chose d'élégant, de noble, de doux, d'animé; une partie de ce naturel s'étoit sans doute perfectionné par une excellente éducation, par un goût exquis, par l'habitude de sa jeunesse passée dans la meilleure compagnie, et avec les personnes les plus aimables de son temps; mais il lui étoit devenu tellement propre qu'on ne sentoit jamais que l'art y eût contribué; aimable illusion qui s'évanouit avec presque toutes les femmes quand on converse quelque temps avec elles, et dont l'absence, laissant voir la prétention ou l'effort, refroidit tout intérêt et glace tout plaisir.

Ce qui m'a toujours le plus frappé dans Éliza, c'est le rapport, et, si je puis m'exprimer ainsi, l'harmonie qui régnoit entre ses pensées et ses expressions. Étoit-elle animée par son esprit ou par son cœur, ses mouvemens, son visage, tout jusqu'au son de sa voix, formoit un accord parfait avec ses paroles. C'est par ce défaut d'accord, que la conversation de tant de gens d'esprit est sans chaleur et sans effet. Ils n'ont jamais ni l'expression, ni l'accent de ce qu'ils disent. Ils se battent les flancs pour s'animer, et leur voix monotone trahit leur froideur. Leur esprit leur fournit quelquefois des choses sensibles; mais leur visage est en contresens avec elles. Quelquefois, par adresse, ou par hasard, ils ont une inflexion juste; mais cette inflexion perd bientôt tout son prix, parce que, l'instant d'après, ils l'appliquent à une pensée pour laquelle elle n'étoit pas faite. Que me fait le sourire aimable, le regard touchant, la voix

sensible de certaines femmes! ce charme ne les quitte jamais, il est de tous les temps, de tous les lieux, elles l'emploient avec un sot et avec un fat, dès lors ce charme n'en est plus un pour moi.

Le tact si rare et si difficile des personnes et des convenances, voilà encore ce qu'Éliza possédoit au suprême degré. Jamais elle ne se méprenoit : jamais elle ne confondoit : jamais elle ne disoit une chose sensible à qui ne pouvoit pas la sentir, et n'exprimoit une pensée fine à qui ne pouvoit pas l'entendre. Sa conversation n'étoit jamais au-dessus ou au-dessous de ceux à qui elle parloit. Elle sembloit avoir le secret de tous les caractères, la mesure et la nuance de tous les esprits.

Éliza n'étoit pas savante; elle étoit instruite, et elle n'en avoit pas la prétention. Son instruction étoit si heureusement fondue dans son esprit, et son esprit dominoit si bien sur elle, que c'étoit toujours lui qu'on sentoit davantage. Elle savoit l'anglais, l'italien, et elle possédoit la littérature de plusieurs autres langues dans nos meilleures traductions. Elle savoit surtout parfaitement sa propre langue. Elle avoit fait plusieurs définitions de synonymes que l'abbé Girard[1] et les meilleurs esprits de l'Académie n'auroient pas désavouées. Je n'ai jamais connu à personne, comme à elle, le don précieux du *mot propre*, ce don sans lequel il ne peut y avoir ni nuance, ni justesse dans l'expression, et qui exige à la fois un esprit formé, une connoissance approfondie de la grammaire, et, indépendamment du bon goût naturel, ce goût perfectionné et de convention qu'on ne peut acquérir que dans le commerce des gens de lettres et des gens du monde réunis.

Les livres les mieux écrits ont des instans de longueur et des lacunes d'intérêt. La conversation d'Éliza, toutes les fois qu'elle vouloit ou pouvoit s'y livrer tout entière, n'en avoit point. Elle disoit cependant souvent, et le plus souvent des choses simples, mais elle ne les disoit jamais d'une manière commune, et cet art qui sembloit n'en être pas un chez elle, ne se faisoit jamais sentir, et ne la faisoit jamais tom-

1. L'abbé Gabriel Girard, auteur des *Synonymes français*, publiés en 1718 sous le titre de : *La justesse de la langue française*. Né vers 1677, mort en 1748. La mode était d'ailleurs aux synonymes comme elle avait été aux portraits. On en trouve beaucoup dans les œuvres de d'Alembert, et M. de Guibert a fait ceux de : *Attraits, appas, charmes — Sort, destin.*

ber dans la recherche et dans l'affectation. Elle ne faisoit point de termes nouveaux, elle n'employoit ni antithèses ni équivoques. Elle applaudissoit quelquefois aux jeux de mots des autres, mais il falloit qu'ils fussent heureux, de bon goût, ou bien dits dans l'abandon du naturel et de la facilité, ce qui, à ses yeux, étoit toujours le premier mérite en tout genre; car la prétention, de quelque espèce qu'elle fût, lui étoit antipathique. Elle ne pouvoit supporter ce qui sentoit l'effort et l'apprêt. Elle auroit presque préféré le rude et l'ébauché à ce qui étoit trop gracieux ou trop fini. De là on peut juger combien elle haïssoit les manières affectées, les airs et autres sottises des gens du monde. Elle avoit la même finesse et la même sévérité de goût pour les ouvrages d'esprit. Elle n'avoit jamais pu s'accoutumer aux vers du cardinal de Bernis, à ceux de Dorat, de.... et autres poëtes de cette école. Elle ne faisoit aucun cas des romans de Crébillon, Marivaux, et de tous ceux que leur genre a enfantés après eux; mais, en revanche, elle s'étoit nourrie de Racine, de Voltaire, de La Fontaine: elle les savoit par cœur; elle étoit passionnée pour Jean-Jacques, elle aimoit Prevost, Le Sage; mais elle mettoit au-dessus de tout l'immortel Richardson: elle l'avoit lu, relu, traduit; elle adoroit Sterne. C'étoit elle qui avoit fait à Paris la réputation du *Voyage sentimental*. Les ouvrages inégaux, imparfaits, bizarres même, obtenoient grâce à ses yeux, pourvu qu'elle y trouvât quelque trait de génie ou de sensibilité. C'est ainsi qu'elle avoit eu la patience de défricher la première, tout Tristram Shandy. La mort de Manon dans *le Paysan perverti*, et quelques pages semblables, lui faisoient défendre cet ouvrage, d'ailleurs rempli de choses médiocres et ridicules. Oh! comme elle étoit en tout genre amie de ce qui est bon! comme elle en jouissoit, comme elle savoit louer ce qui lui avoit plu, et surtout ce qui l'avoit touchée! Comme elle avoit besoin de communiquer son sentiment à tout ce qu'elle croyoit capable de le partager! et ce n'étoit pas pour des ouvrages de littérature seulement qu'elle étoit susceptible de se passionner ainsi. Tous les arts de goût et d'imagination avoient des droits sur elle. Un beau tableau, un bon morceau de sculpture, d'excellente musique la flattoient tour à tour, et dans ces différens arts, elle étoit encore sensible à tous les genres. Elle admiroit le mausolée du cardinal de Richelieu, et le petit oiseau mort

d'Houdon[1] alloit à son âme ; elle se seroit passionnée pour un Rubens, et le moment d'après elle auroit joui d'un Petitot[2]. Elle étoit ravie de la musique de Grétry, et le lendemain un air d'*Orphée* lui sembloit la musique du ciel. Oh! que vous décélez des âmes stériles et froides, vous qui l'accusiez d'être enthousiaste, et de confondre tous les genres! Elle ne les confondoit pas, elle les sentoit tous, et en les sentant elle les jugeoit. Croyez qu'elle savoit mettre à chacun d'eux son véritable prix. Si vous l'eussiez observée de suite, si vous eussiez entendu sa langue, car elle en avoit une qui ne pouvoit être à votre usage, vous eussiez distingué dans ses sensations, et dans leurs expressions des degrés et des nuances. Il y en avoit de si marquées, de si variées, de si multipliées, de son plaisir à ses transports, de son estime à son admiration, de son admiration à son enthousiasme, de son enthousiasme à ce qui alloit plus directement et plus profondément à son âme. Ah! si quelquefois une expression, rendue plus vive par la situation momentanée de son esprit, lui arrachoit une expression exagérée, croyez qu'elle savoit ensuite s'en rendre compte dans le silence et dans le calme de sa pensée, et remettre à sa place ce qu'elle avoit quelquefois trop élevé.

On l'accusoit de même d'enthousiasme et de prévention dans ses sentimens. On ne pouvoit concevoir, disoit-on, que son cœur pût suffire à tant d'amis. Ames étroites et vulgaires, étoit-ce à vous à mesurer et à comprendre la sienne? d'abord tous ses sentimens n'étoient pas des passions. Il en étoit de ses sentimens comme de ses goûts, ils avoient différens degrés suivant la différence de leur principe. Elle aimoit d'estime, d'attraits, de reconnaissance. Elle aimoit dans Ariste[3] le génie réuni à la vertu ; dans Sainval[4] une âme de feu, et qui avoit peut-être avec la sienne quelque rapport ; dans Cléon, dans Ergaste, dans Valère, etc., telle ou telle qualité d'esprit ou de caractère qui justifioit son penchant. Mais dites, ô vous tous qui fûtes ses amis! si jamais quelqu'un de vous en particulier eut quelque reproche à faire à son amitié! si quand vous fûtes souffrant, malade ou malheureux, il ne sembla pas que vous fussiez son unique objet.

1. Jean-Antoine Houdon, le célèbre sculpteur, né en 1741, mort en 1828.
2. Célèbre peintre sur émail, né en 1607, mort en 1691.
3. D'Alembert.
4. Probablement Guibert lui-même.

Elle nous avoit tous entre nous liés d'une sorte d'intérêt dont elle étoit le mobile et le but. Nous nous sentions tous amis chez elle, parce que nous y étions réunis par les mêmes sentimens, le désir de lui plaire, et le besoin de l'aimer. Hélas ! combien de personnes se voyoient, se recherchoient, se convenoient par elle, qui ne se verront, ne se rechercheront, ne se conviendront plus ! Le charme de sa société tenoit si bien à elle, que les personnes qui la composoient n'étaient plus les mêmes ailleurs. Ce n'étoit que chez elle qu'elles avoient toute leur valeur. *Nous voilà tous séparés*, disois-je hier, *en fondant en larmes, à ses amis rassemblés au moment de sa mort ; on peut nous appliquer ces paroles de l'Écriture ; le Seigneur a frappé le berger, et le troupeau s'est dispersé.*

L'esprit d'Éliza, tout aimable, tout animé qu'il étoit, y réunissoit le mérite de la justesse et de la solidité. Elle n'avoit jamais cultivé les sciences exactes; mais elle étudioit la morale, elle aimoit la saine métaphysique; elle lisoit souvent Montaigne. Elle connoissoit Loke avant que Rousseau ne l'eût, sous des formes plus heureuses, fait passer dans notre langue[1]. Elle faisoit ses délices de Tacite et de Montesquieu. Un des auteurs vivans dont elle estimoit le plus les ouvrages étoit l'abbé de Condillac. Tout ce qui étoit fort plaisoit à son caractère, et tout ce qui étoit fin ou profond plaisoit à son esprit.

Tant d'avantages naturels et acquis auroient justifié dans Éliza quelque mouvement d'orgueil, et elle n'en eut jamais. Elle qui sentoit et jugeoit si bien l'esprit des autres, sembloit ignorer le sien, elle s'en méfioit même; aussi n'écrivit-elle jamais rien pour le public. Si quelquefois son âme eut besoin de s'épancher, ou pour elle-même, ou pour ses amis, elle prit grand soin que ce secret ne fût connu que d'eux, elle exigea même de leur amitié de lui rapporter ses lettres ou de les brûler. Ainsi divers petits ouvrages qu'elle avoit composés, sont vraisemblablement perdus pour toujours; tels qu'un grand nombre de Synonymes, trois chapitres dans le genre du *Voyage sentimental*, une Apologie de ses défauts, et particulièrement de la facilité qu'on lui reprochoit à se prévenir et à s'enthousiasmer; morceau charmant qu'elle m'avoit adressé, et dont j'ai eu le scrupule de

1. Dans *Émile* (1762), où l'on retrouve une partie des théories de Locke dans son traité intitulé : *Some Thoughts concerning education* (1690).

ne point garder de copie. Elle avoit aussi commencé des mémoires de sa vie ou plutôt de sa passion pour Gonsalve; car ils ne commençoient qu'à cette époque, comme si sa vie n'eût daté à ses yeux que du moment où elle l'avoit connu. Enfin, ce qu'il faut regretter par dessus tout, parce que cela eût formé la collection la plus immense, la plus variée, la plus précieuse, ce sont ses lettres. Elles avoient un caractère, une touche, un style qui n'avoient point de modèle, et qui je crois n'auront point d'imitateurs. Ce n'étoit ni le genre de madame de Sévigné, ni celui de madame de Maintenon. C'étoit le sien, et, à mon avis, il étoit bien au-dessus. Ses lettres étoient plus pleines, plus variées, plus fortes de pensées, plus tirées de son propre fonds; car elle ne vivoit pas comme ces deux femmes, de ce qui se passoit à la cour et en Europe, elles étoient surtout plus animées. Ah ! c'est par là que cette créature céleste ne peut être comparée à aucune autre femme. Ses lettres avoient le mouvement et la chaleur de la conversation. Elles trompoient sur son absence, elles la remplaçoient presqu'au moment où on les recevoit. J'ai fait le tour de l'Europe, et ses lettres me suivoient, me consoloient, me soutenoient. Hélas ! maintenant je les espérerai, je les attendrai vainement! Ce ne sont point les mers, ce n'est ni le temps ni l'espace qui nous séparent, c'est ce qui ne peut ni se voir, ni se mesurer, c'est l'abîme inconnu et éternel.

Je n'ai encore considéré Éliza que sous les différens rapports de son esprit; mais qu'étoit son esprit auprès de son caractère et de son âme! Comment assez louer toutes ses vertus, son élévation, sa générosité, son désintéressement, sa bienfaisance, son amour pour les malheureux! chacune de ces vertus lui étoit naturelle et familière. Elle les pratiquoit comme on marche, comme on respire, et elle n'en retiroit point de vanité. Il n'en rejaillissoit dans sa conversation ni prétention ni sévérité. C'est qu'on n'affiche jamais la morale des vertus qu'on exerce par sentiment ou par caractère; il n'y a que celles qui sont factices qui ont besoin de se répandre au dehors.

Mais pour peindre les vertus d'Éliza, il ne suffit pas de les citer. Chacune d'elles étoit accompagnée de circonstances qui en relevoient le mérite et le charme. Les mêmes vertus dans d'autres personnes ne produisoient pas le même effet. Son âme étoit forte et élevée. Tout ce qui étoit vil et bas,

ou seulement petit et foible, excitoit son mépris et son indignation. Elle se seroit même souvent laissée aller à prononcer avec force, si l'indulgence et l'aménité d'esprit qui lui étoient naturelles, n'eussent tempéré son premier mouvement. Par cette grande élévation d'âme et de caractère, elle s'étoit en quelque sorte remise dans le rang où sa naissance l'auroit placée, si elle eût été reconnue; le silence qu'elle gardoit sur son sort y ajoutoit encore de l'intérêt, enfin la position délicate où elle étoit ne nuisit jamais ni à son maintien ni à sa considération. Elle voyoit beaucoup de femmes, et des femmes d'un haut rang, et elle avoit avec elles cette noble aisance qui en accompagnant le respect oblige à un retour d'égards la personne qui le reçoit. Elle rendoit à leur état ce qu'elle eût au besoin refusé à leur orgueil; mais on n'étoit jamais tenté de se laisser aller à ce sentiment auprès d'elle. On sentoit qu'elle avoit d'autres avantages qui la remettoient plus que de niveau, et ces avantages elle ne les faisoit jamais sentir elle-même. Ils étoient enveloppés de manières si douces, si aimables, si simples, qu'en captivant le mérite, ils ne blessoient jamais la prétention, ni même la médiocrité.

Oh! combien cette fierté d'âme et de caractère éclata dans le mépris constant qu'elle eut pour la richesse, et pour les moyens de l'acquérir. Elle avoit une fortune plus que médiocre. Elle étoit entourée d'amis puissans, et qui auroient pu la servir à cet égard sans blesser sa délicatesse. Elle ne les en sollicita jamais et les refusa souvent. Un jour je m'entretenois avec elle sur cet objet, et je lui reprochois d'avoir rejeté une offre de service qui venoit de lui être faite. Quoi! lui disois-je, si Gonsalve vous eût fait cette offre, vous l'eussiez refusé? Oui, me répondit-elle, Gonsalve plus que personne; et comme je m'écriois : écoutez, me dit-elle, mon ami, je veux une fois pour toutes, vous exposer mes principes, vous pourrez me condamner, mais vous ne m'en ferez pas changer; et elle m'écrivit le lendemain la lettre suivante :

« Oui, j'aurois refusé ce genre de service, s'il m'eût été
« offert par Gonsalve, et c'est le seul que je n'eusse pas ac-
« cepté de lui avec transport. Je sais tout ce que peuvent
« objecter contre cette délicatesse la philosophie et le sen-
« timent; mais ce sont nos détestables institutions, c'est la

« corruption de la société qui me forcent à penser ainsi. « Environnée d'autres mœurs et d'autres préjugés que les « nôtres, je ne me ferois pas plus de scrupule de m'appuyer « du crédit et de la richesse de Gonsalve, que de son cou- « rage, de ses conseils, et de tous les services qu'il pourroit « me rendre; mais dans un siècle et dans un pays où l'ar- « gent est devenu le mobile de toutes les actions, où l'on « peut avec lui corrompre tous les cœurs et acheter « tous les sentimens; jamais un vil calcul d'intérêt ne « souillera ma liaison avec ce que j'aime. Eh! qu'auroit « pu penser de moi Gonsalve, s'il m'avoit vue un moment « ressembler à tant d'autres femmes! Qui est-ce qui lui au- « roit alors garanti la pureté de mon sentiment! l'estime est « une fleur si délicate, la plus légère altération la flétrit. « Ah! songez quel malheur c'eût été pour moi de descen- « dre dans l'opinion de Gonsalve. Je préférois la place que « j'y occupois au premier trône du monde.

« A l'égard de mes amis, je vous avoue que j'ai toujours « regardé l'égalité comme la première condition pour ren- « dre l'amitié durable. Or, il n'en existe plus dès le mo- « ment que l'un est devenu le bienfaiteur et l'autre l'o- « bligé. Ressouvenez-vous que je ne parle que d'un genre « de bienfaits; car leurs soins, leurs conseils, leurs senti- « mens, je les reçois, parce que je puis les leur rendre, et « que dès lors il y a réciprocité, et par conséquent égalité « entre eux et moi. Mais comment leur rendrois-je ce qu'ils « feroient pour augmenter ma fortune? Je serois, tout le « reste de ma vie, mal à mon aise avec eux. Où agiroit « mon penchant, je craindrois qu'ils ne vissent plus que « ma reconnoissance. Enfin, c'est le secret du cœur humain « que je vais vous dire; mais soyez sûr que, sans s'en ren- « dre compte à eux-mêmes, sans s'en apercevoir, ils m'ai- « meroient peut-être moins, et, pour moi, j'avoue que je « me sentirois opprimée de l'espèce d'ascendant que je leur « aurois donné sur moi.

« Si telle a été ma façon de penser envers ce que j'ai le « plus aimé au monde et envers mes amis, vous jugez « combien mon âme seroit révoltée de l'idée de solliciter, « ou seulement d'accepter les services de ceux qui, n'étant « point mes amis, m'obligeroient par sottise, par air, ou, je « le veux même, par bienfaisance. Mais, pour ne point « m'écarter de mes principes, pour ne me trouver jamais

« froissée entre la nécessité et les principes que je me suis « faits, je me suis assujettie à l'ordre et à l'économie. Moi « qui avois été élevée dans l'habitude de la prodigalité; « moi qui depuis, ayant toujours vécu chez les autres, n'ai « jamais connu le prix de rien; moi qui, par philosophie, « suis portée à regarder l'or comme la poussière que je « foule aux pieds, et, par bienfaisance, toujours prête à le « répandre, je me suis asservie à compter sans cesse. Je « parviens à atteindre la fin de l'année sans embarras et « sans dettes; de là mes amis ne m'entendent jamais leur « parler de ma fortune, jamais même il ne m'échappe de« vant eux une plainte, ni un vœu, espèce de manière in« directe par laquelle on sollicite souvent des services « qu'on ne veut pas réclamer en face. Ils me voient sur « cela dans une telle sécurité, dans un tel dégagement « d'esprit, qu'ils ont dû oublier que ma fortune est très-mé« diocre, et c'est ce que je veux. Enfin, soit que ma délica« tesse m'attache à ma pauvreté, soit qu'occupée de « sentimens actifs, les jouissances de la richesse ne soient « rien pour moi, soit aussi que sentant ma vie s'éteindre je « n'aie point à penser à l'avenir, je vous proteste qu'il ne « m'est pas échappé une seule fois le souhait de voir chan« ger ma fortune. »

Ainsi m'écrivoit Éliza, et ce n'étoit point un étalage de vaines maximes; sa conduite ne les a jamais démenties. Je dois seulement ajouter que son économie étoit si adroite qu'on ne la sentoit pas. Elle étoit toujours mise uniment, mais avec goût. Tout ce qu'elle portoit étoit frais et bien assorti. Elle donnoit l'idée de la richesse qui par choix se seroit vouée à la simplicité. Mais où son âme et sa générosité faisoient encore bien plus d'illusion sur sa fortune, c'étoit quand elle rencontroit l'humanité misérable et souffrante: jamais un pauvre ne l'aborda sans en avoir quelques secours. *Ah! si j'étois le lord Clive!* disoit-elle souvent, en entendant parler de malheureux qu'elle ne pouvoit soulager.

Tous les genres de malheur avoient des droits sur l'âme d'Éliza. A la manière dont elle plaignoit ceux qui les éprouvoient, on eût cru qu'elle en avoit souffert elle-même. Je l'ai vue souvent malade, accablée, succombant sous le poids de son propre malheur; et, dans cet état, elle se ranimoit et retrouvoit des forces pour sentir et partager ce-

lui des autres. Et cet amour des malheureux n'étoit point en elle une vertu seulement, c'étoit une passion. Voici ce qu'elle m'écrivoit à ce sujet, il y a six mois, dans une lettre que je viens de retrouver et de baigner de mes larmes :

« J'ai fait partir ce matin un paquet pour vous : vous me « croirez folle en y trouvant entr'autres la *Gazette de* « *France;* mais c'est qu'il y a un article qui vous fera du « bien (c'étoit l'annonce de l'édit des corvées). Comment « ne pas se trouver soulagé, en voyant que tant de malheu- « reux vont l'être ! Il n'y a plus que ce genre d'intérêt qui « aille jusqu'à mon cœur. Le malheur, ah ! que ce mot a « d'empire sur moi ! Je crois vous avoir dit que j'ai été aux « Invalides, ces jours passés, avec madame la duchesse de « Châtillon; j'en sortis navrée. Je ne faisois pas un pas « que je ne visse le spectacle le plus douloureux : des « aveugles, des gens mutilés, des plaies effrayantes, des « membres brisés. Ah ! mon Dieu, disois-je, tout ce qui « respire ici, souffre, et ce n'est pas là des maux d'imagina- « tion; ce ne sont pas des gens qui s'aiment et qui se « tourmentent en s'aimant; ce n'est pas la privation des « lettres, ce ne sont pas même les regrets d'avoir perdu ce « qui leur étoit le plus cher, ce sont des maux physiques « qui soumettent également tous les hommes; et puis je « me disois : cependant je suis encore plus malheureuse « que tout ce que je vois; car je pourrois plaindre, conso- « ler, soulager ces malheureux à force de soins, de secours, « d'argent, et eux ne peuvent rien pour moi; ils ne savent « pas même la langue des maux que je souffre ; et tout ce « qu'il y a de bonheur et de genres de bonheur sur la « terre, quand ils me seroient offerts, ne pourroient pas « davantage pour moi ! »

O Éliza, Éliza ! que cette esquisse de toi est foible et imparfaite encore ! Étoit-il quelque sentiment exquis, quelque rare vertu qui honorent l'humanité, qui ne fussent pas dans ton cœur ! Si je fais jamais quelque chose de bon, d'honnête, si j'atteins à quelque chose de grand, ce sera parce que ton souvenir perfectionnera et enflammera encore mon âme. O vous tous qui fûtes ses amis, et que je crois par là avoir le droit d'appeler les miens, adressons tous à ses mânes la même invocation. Au nom d'Éliza, soyons amis, soyons chers les uns aux autres, faisons, en

présence de sa mémoire, le bien que nous eussions voulu faire devant elle; que du haut du ciel, où son âme est sans doute remontée, elle le voie et y applaudisse; que les hommes disent alors, en nous distinguant : *Il fut l'ami d'Éliza*, et que cet éloge soit gravé sur nos tombeaux.

Mais je parle de tombeau, et c'est au sien qu'il faut penser! Ah! laissons sa dépouille mortelle se consommer[1] dans le caveau d'un temple; ce n'est pas là qu'il lui faut un monument; ce n'est pas là que son ombre se plairoit à errer. Bords de la Savonière, campagnes de Vaucluse, lieux où les âmes de la belle Laure et de la sensible La Suze respirent encore, si vous n'étiez pas si loin de nous! Ah! choisissons du moins quelque bocage solitaire, au milieu duquel un ruisseau, coulant doucement à travers les cailloux, murmure sans cesse des accens plaintifs. Venez, nous y élèverons un monument simple comme elle, une colonne de marbre dont le fût sera brisé à hauteur d'appui, et sur laquelle des cyprès croiseront leurs tristes rameaux; mais non, c'est le tombeau du méchant qu'il faut ainsi placer loin de la vue des hommes. Cherchons plutôt, dans le voisinage de quelque chemin fréquenté, une petite colline que nous planterons d'arbustes, et au bas de laquelle jaillira une source limpide; qu'un sentier toujours vert y conduise; que le voyageur fatigué, y trouvant de l'ombre et de l'eau, s'y arrête avec délices, et bénisse ses mânes encore bienfaisans après elle; que, dans le cours de notre vie, on y rencontre toujours quelqu'un de nous, et qu'on y trouve le marbre récemment mouillé de nos larmes; enfin, que le dernier d'entre nous qui survivra, chargé du dépôt de toutes nos douleurs, le transmette aux générations suivantes, en faisant graver sur son tombeau cette épitaphe :

A la Mémoire
De Claire-Françoise de LESPINASSE,
Enlevée, le 23 mai 1776,
A ses Amis, dont elle faisoit le bonheur;
A une Société choisie, dont elle étoit le lien;
Aux lettres, qu'elle cultivoit sans prétention;
Aux Malheureux, qu'elle n'approcha jamais sans les soulager.

Elle mourut à l'âge de 42 ans. Mais si penser, aimer et souffrir, est ce qui compose la vie, elle vécut dans ce petit nombre d'années plusieurs siècles.

1. *Consumer* serait plus exact.

AUX MANES

DE MLLE DE LESPINASSE

PAR D'ALEMBERT [1].

---

22 juillet 1776 [2].

O vous qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques momens, vous que j'ai préférée à tout, vous qui m'auriez tenu lieu de tout si vous l'aviez voulu; hélas! s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour de la mort après lequel vous avez tant soupiré, et qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la solitude de mon âme, le vide affreux que vous y

1. Paru pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de d'Alembert*. Paris, Pougens, 1799, in-8°, t. II, p. 43. — Autographe, vente Charavay, 1858, n° 219.

2. Voici comment Marmontel a peint l'état de d'Alembert après la mort de mademoiselle de Lespinasse : « Malheureux de survivre à celle dont l'amitié lu auroit adouci toutes les peines de la vieillesse, et pour laquelle il avoit écrit ces vers aimables en lui envoyant son portrait :

> De ma tendre amitié ce portrait est le gage;
> Qu'il soit dans tous vos maux votre plus ferme appui;
> Et dites quelquefois, en voyant cette image :
> De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui?

dans cet état de solitude, qui est la viduité de l'âme, il avoue que son courage ne suffit point à son malheur. Il ne va point fatiguer de son deuil ce monde impatient de tout ce qui l'attriste; mais il assemble autour de lui des amis dignes de le plaindre, et il n'a pas l'orgueil de craindre leur pitié : il sait de quel respect elle est accompagnée dans le cœur de l'homme de bien. Mais toujours ennemi du faste, il n'a pas même celui de la douleur; et en se montrant affligé, il soulage lui-même le cœur de ses amis du poids de son affliction. *J'espère*, disoit-il, en se servant de ce beau mot de son ami Voltaire, *j'espère en celui qui console*. Ce n'est plus cette gaieté vive qui lui étoit si naturelle, c'est une douceur qui sourit amèrement, mais qui sourit encore; c'est ce touchant désir de plaire qui avoue le besoin d'être aimé; c'est une attention délicate et suivie de rendre sa société intéressante à ceux qui la composent, soit en y répandant ce qui, par intervalles, lui revient encore d'enjouement, soit en y jetant ces lumières dont son esprit rayonne encore, et qu'il semble verser avec plus d'abondance aux approches de son couchant. » (*Éloge de d'Alembert, lu à l'Académie française le 25 août 1787.*)

avez fait, et l'abandon cruel où vous me laissez! Mais pourquoi vous parler de la solitude où je me vois depuis que vous n'êtes plus! Ah! mon injuste et cruelle amie, il n'a pas tenu à vous que cette solitude accablante n'ait commencé pour moi dans le temps où vous existiez encore. Pourquoi me répétiez-vous, dix mois avant votre mort, que j'étois toujours ce que vous chérissiez le plus, l'objet le plus nécessaire à votre bonheur, le seul qui vous attachât à la vie, lorsque vous étiez à la veille de me prouver si cruellement le contraire? Par quel motif que je ne puis ni comprendre ni soupçonner, ce sentiment si doux pour moi, que vous éprouviez peut-être encore dans le dernier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il changé tout à coup en éloignement et en aversion? Qu'avois-je fait pour vous déplaire? Que ne vous plaigniez-vous à moi, si vous aviez à vous en plaindre? Vous auriez vu le fond de mon cœur, de ce cœur qui n'a jamais cessé d'être à vous, lors même que vous en doutiez, et que vous le rebutiez avec tant de dûreté et de sécheresse[1]. Ou plutôt, ma chère Julie (car je ne pouvois avoir de tort avec vous), aviez-vous avec moi quelque tort que j'ignorois, et que j'aurois eu tant de douceur à vous pardonner si je l'avois su? Vous avez dit à un de mes amis, qui vous reprochoit la manière dont vous me traitiez, et dont vous vous accusiez vous-même, que la cause de votre chagrin contre moi étoit de ne pouvoir m'ouvrir votre âme, et me faire voir les plaies qui la déchiroient: ah! vous saviez par expérience que je les avois fermées plus d'une fois, de quelque nature qu'elles fussent; et si vous aviez manqué à ma tendresse, vous m'avez ôté le plaisir si doux de vous dire comme Orosmane:

Ta grâce est dans mon cœur; prononce, elle t'attend[2].

Mais pourquoi ai-je ignoré moi-même la peine que vous éprouviez de ne pouvoir me parler de vos maux? Pourquoi n'ai-je pas été au-devant de votre confiance, et prévenu par toute la mienne l'épanchement où vous désiriez de vous abandonner avec moi? J'ai vingt fois été au moment de me jeter entre vos bras, et de vous demander quel étoit mon crime; mais j'ai craint que vos bras ne repoussassent

1. Voir page 242.
2. *Zaïre*, acte IV, sc. 6.

les miens que j'aurois tendus vers vous. Votre contenance, vos discours, votre silence même, tout sembloit me défendre de vous approcher. Je me flattois quelquefois de vous rappeler par mes larmes; mais le triste état de votre machine souffrante et détruite, me faisoit craindre même de vous attendrir. Pendant neuf mois j'ai cherché le moment de vous dire tout ce que je souffrois et tout ce que je sentois; mais pendant neuf mois je vous ai toujours trouvée trop foible pour résister à la triste peinture et aux tendres reproches que j'avois à vous faire.. Le seul instant où j'aurois pu vous montrer à découvert mon âme abattue et consternée, a été l'instant funeste où, quelques heures avant de mourir, vous m'avez demandé ce pardon déchirant, dernier témoignage de votre amour, et dont le souvenir cher et cruel restera toujours au fond de mon cœur. Mais vous n'aviez plus la force ni de me parler, ni de m'entendre; il a fallu, comme Phèdre, me priver de mes pleurs [1], qui auroient troublé vos derniers momens; et j'ai perdu sans retour l'instant de ma vie qui m'eût été le plus précieux, celui de vous dire encore combien vous m'étiez chère, combien je partageois vos maux, combien je désirois de finir avec vous les miens. Je paierois de tout ce qui me reste à vivre cet instant que je ne retrouverai plus, et qui, en vous montrant toute la tendresse de mon cœur, m'auroit peut-être rendu toute celle du vôtre. Mais vous n'êtes plus! Vous êtes descendue dans le tombeau, persuadée que mes regrets ne vous y suivroient pas! Ah! si vous m'aviez seulement témoigné quelque douleur de vous séparer de moi, avec quelles délices je vous aurois suivie dans l'asile éternel que vous habitez! Mais je n'oserois pas même demander à y être mis auprès de vous, quand la mort aura fermé mes yeux et tari mes larmes : je craindrois que votre ombre ne repoussât la mienne, et ne prolongeât ma douleur au-delà de ma vie. Hélas! vous m'avez tout ôté, et la douceur de vivre, et la douceur même de mourir. Cruelle et malheureuse amie! il semble qu'en me chargeant de l'exécution de vos dernières volontés, vous ayez encore voulu ajouter à ma peine. Pourquoi les devoirs que cette exécution m'imposoit, m'ont-ils appris ce que je ne devois point savoir, et ce que j'aurois désiré d'ignorer? Pourquoi ne

1. *Phèdre*, acte IV, sc. 6.

m'avez-vous pas ordonné de brûler, sans l'ouvrir, ce manuscrit funeste[1], que j'ai cru pouvoir lire sans y trouver de nouveaux sujets de douleur, et qui m'a appris que, depuis huit ans au moins, je n'étois plus le premier objet de votre cœur, malgré toute l'assurance que vous m'en aviez si souvent donnée? Qui peut me répondre, après cette affligeante lecture, que pendant les huit ou dix autres années que je me suis cru tant aimé de vous, vous n'avez pas encore trompé ma tendresse? Hélas! n'ai-je pas eu sujet de le croire, lorsque j'ai vu que, dans cette multitude immense de lettres que vous m'avez chargé de brûler, vous n'en aviez pas gardé une seule des miennes? Par quel malheur pour moi vous étoient-elles devenues si indifférentes, malgré les expressions de sensibilité, d'abandon et de dévouement dont elles étoient remplies? Pourquoi dans ce testament, dont vous m'avez fait le malheureux exécuteur, avez-vous laissé à un autre ce qui devoit m'être le plus cher, ces manuscrits qui vous auroient rappelée sans cesse à moi, et où il y avoit tant de choses écrites de ma main et de la vôtre? Qui avoit donc pu vous refroidir à ce point pour l'infortuné à qui vous disiez, il y a dix ans, que votre sentiment pour lui vous rendoit heureuse jusqu'à être effrayée de votre bonheur? Vous vous êtes plainte, je le sais, et plainte avec amertume, surtout dans les derniers mois de votre vie, de ma bienfaisance pour la malheureuse famille d'un domestique coupable[2]; vous avez laissé croire que ma compassion pour de pauvres enfans innocens que ce misérable laissoit dans l'abandon et dans l'indigence, tenoit à un principe moins louable que mon invincible pitié pour les malheureux : vous n'avez pas rougi de penser, et peut-être de dire, que j'étois le *père* de ces créatures infortunées; vous avez fait cette cruelle injure à l'honnêteté de mon âme, dont vous avez vu tant de preuves, et à celle de mes sentimens pour vous; et vous avez supposé le motif le plus vil à l'action peut-être la plus vertueuse de ma vie! Mais pourquoi vous faire des reproches dont vous ne pouvez plus vous justifier si vous ne les méritez pas? Pourquoi troubler vos cendres de mes regrets, que vous ne pouvez

1. Ces *Mémoires*, sans doute, que mademoiselle de Lespinasse avait écrits sur elle-même, à partir de sa liaison avec M. de Mora. Voir p. 365.

2. Probablement ce secrétaire qui avait été impliqué dans l'affaire du pamphlet contre M. Devaines. Voir p. 94, note 1.

plus soulager? Adieu, adieu, pour jamais! Hélas, pour jamais! ma chère et infortunée Julie! Ces deux titres m'intéressent bien plus, que vos fautes à mon égard ne peuvent m'offenser; jouissez enfin, et pour mon malheur, jouissez sans moi de ce repos que mon amour et mes soins n'ont pu vous procurer pendant votre vie. Hélas! pourquoi n'avez-vous pu ni aimer, ni être aimée en paix? Vous m'avez dit tant de fois, et vous m'avez encore avoué en soupirant, quelques mois avant de mourir, que de tous les sentimens que vous avez inspirés, le mien pour vous et le vôtre pour moi étoient les seuls qui ne vous eussent pas rendue malheureuse. Pourquoi ce sentiment ne vous a-t-il pas suffi? Pourquoi a-t-il fallu que l'amour, fait pour adoucir aux autres les maux de la vie, fût le tourment et le désespoir de la vôtre? Pourquoi, lorsque je vous donnai mon portrait, il y a un an, avec ces vers si pleins de tendresse,

Et dites quelquefois, en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui[1] !

pourquoi n'y avez-vous pas vu tout ce que j'étois encore pour vous, tout ce que je voulois être? Pourquoi n'avez-vous trouvé dans ces vers que de la *bonté*, et ne les avez-vous loués que par ce mot cruel? Mais surtout, pourquoi n'avez-vous cru trouver que dans la mort le bonheur et la tranquillité? Hélas! s'il reste encore quelque chose de vous, puissiez-vous jouir de ce bonheur que votre vie m'a fait goûter si peu, et que votre mort m'a fait perdre pour jamais! Vous me faites éprouver, ma chère Julie, que le plus grand malheur n'est pas de pleurer ce qu'on aimoit, mais de pleurer ce qui ne nous aimoit plus, et ce que pourtant on ne peut plus retrouver. Hélas! j'ai perdu avec vous seize ans de ma vie; qui remplira et consolera le peu d'années qui me restent? O vous, qui que vous soyez, qui pourriez sécher mes larmes, dans quel endroit de la terre êtes-vous? J'irois vous chercher au bout du monde. Ah! quelque part que vous existiez, si je suis assez heureux pour que vous existiez quelque part, entendez mes soupirs, voyez mon cœur, et venez à moi ou m'appelez à vous. Délivrez-moi de la situation accablante où je suis, de l'affreux abandon qui me fait dire à chaque moment que je rentre dans

1. Voir p. 371, le complément de ces vers.

ma triste demeure : *personne ne m'attend et ne m'attendra plus.* Tout ce qui s'offre à moi ne sert qu'à me rendre ma solitude plus amère. Tout ce que je vois, tout ce que je rencontre a un premier objet, un attachement qui occupe et remplit sa vie ; et moi je n'en ai plus, je n'ose plus en espérer : il n'y a plus de place pour moi dans le cœur de personne. Ah! ma pauvre nourrice! vous qui avez eu tant de soin de mon enfance, qui m'avez mieux aimé que vos propres enfans ; vous avec qui j'ai passé vingt-cinq années, les plus douces de ma vie ; vous que j'ai quittée pour obéir à un sentiment plus tendre ; vous que j'aurois dû ne quitter jamais ; vous que j'ai perdue à quatre-vingt-douze ans ; pourquoi n'existez-vous plus! j'irois demeurer avec vous, j'irois fermer vos yeux, ou mourir entre vos bras ; et j'aurois du moins encore, pendant quelques momens, la consolation de penser qu'il est quelqu'un au monde qui me préfère à tout le reste. Et vous, ma chère et cruelle amie, car je ne puis m'empêcher de revenir toujours à vous, et mon sentiment m'entraîne au moment même où je crois que le vôtre me repousse ; vous qui m'avez dédaigné après m'avoir aimé, qui avez cessé de sentir le prix de mon cœur, qui peut-être, hélas! ne l'avez senti jamais, où pouviez-vous trouver une âme plus faite pour la vôtre? Tout, jusqu'à notre sort commun, sembloit fait pour nous réunir. Tous deux sans parens, sans famille, ayant éprouvé, dès le moment de notre naissance, l'abandon, le malheur et l'injustice ; la nature sembloit nous avoir mis au monde pour nous chercher, pour nous tenir l'un à l'autre lieu de tout, pour nous servir d'appui mutuel, comme deux roseaux qui, battus par la tempête, se soutiennent en s'attachant l'un à l'autre. Pourquoi avez-vous cherché d'autres appuis? Bientôt, pour votre malheur, ces appuis vous ont manqué : vous avez expiré en vous croyant seule au monde, lorsque vous n'aviez qu'à étendre la main pour retrouver ce qui étoit si près de vous, et que vous ne vouliez pas voir. Ah! si votre vie eût été prolongée, peut-être la nature, qui nous avoit poussés l'un vers l'autre, nous auroit rapprochés encore pour ne nous séparer jamais. Peut-être eussiez-vous senti, car votre âme, quoique trop ardente, étoit honnête, combien je vous étois nécessaire, par le besoin même que j'avois de vous. Peut-être eussiez-vous enfin cessé de vous faire le reproche que vous vous faisiez quelquefois dans des

momens de calme et de justice, d'être aimée comme vous l'étiez par moi, et de n'être point heureuse. Mais vous n'êtes plus! me voilà seul dans l'univers! Il ne me reste que la funeste consolation de ceux qui n'en ont point, cette mélancolie qui aime à s'abreuver de larmes, et à les répandre sans chercher personne qui les partage. Dans le triste état où je suis, une maladie seroit un bien pour moi; elle adouciroit mes peines morales en aggravant mes maux physiques, et peut-être me conduiroit-elle bientôt à la fin désirée des unes et des autres. Un pressentiment secret, qui pénètre et adoucit mon âme, m'avertit que cette fin n'est pas éloignée [1]. Mais, hélas! quand je fermerai mes yeux pour la dernière fois, ils ne retrouveront plus les vôtres; ils n'en verront pas même qui donnent des pleurs à mes derniers momens! Adieu, adieu, ma chère Julie : car ces yeux que je voudrois fermer pour toujours, se remplissent de larmes en traçant ces dernières lignes, et je ne vois plus le papier sur lequel je vous écris.

SUR LA TOMBE

DE Mlle DE LESPINASSE

PAR D'ALEMBERT [2]

2 septembre 1776.

Je reviens encore à vous, et j'y reviens pour la dernière fois, et pour ne vous plus quitter. O ma chère et malheureuse Julie! Vous qui ne m'aimiez plus, il est vrai, quand vous avez été délivrée du fardeau de la vie! mais vous qui

1. D'Alembert survécut sept ans à mademoiselle de Lespinasse, et mourut le 29 octobre 1783.

2. Paru pour la première fois dans les *Œuvres posthumes de d'Alembert*. Paris, Pougens, 1799, in-8°, t. II, p. 57.

m'avez aimé, par qui du moins j'ai cru l'être; vous à qui je dois quelques instans de bonheur ou d'illusion; vous enfin qui, par les anciennes expressions de votre tendresse, dont la mémoire m'est si douce encore, méritez plus la reconnoissance de mon cœur que tout ce qui respire autour de moi : car vous m'avez du moins aimé quelques instans, et personne ne m'aime ni ne m'aimera plus. Hélas! pourquoi faut-il que vous ne soyez plus que poussière et que cendre! Laissez-moi croire du moins que cette cendre, toute froide qu'elle est, est moins insensible à mes larmes que tous les cœurs glacés qui m'environnent. Ah! que ne pouvez-vous m'entendre encore, et voir, comme vous l'avez vu tant de fois, votre sein baigné de mes pleurs! Vous saviez si bien aimer, votre cœur en avoit tant de besoin! le mien partage ce besoin, hélas! plus vivement que jamais, avec tant de force et de tendresse, que les accens de ma douleur pénétreroient votre âme et la ramèneroient à la mienne. Mais vous ne m'entendez plus, et tout ce qui vit est encore plus sourd que vous à ma voix plaintive et mourante. Je pleure, je me consume, j'appelle en vain à moi tout ce qui dans l'univers sait aimer. Hélas! personne ne me répond; et mon âme, resserrée et comme anéantie au centre d'un vide immense et affreux, voit s'éloigner d'elle tout ce qui sent et qui respire. Il me semble que toutes les femmes à qui je pourrois ouvrir cette âme, offrir ce cœur et demander quelque retour [1], me répondroient comme on fait aux mendians importuns, ou me diroient tout au plus avec une pitié cruelle : Vous venez trop tard. Deux ou trois, il est vrai, ont donné des larmes à mon malheur; et par quelques momens d'intérêt que je leur ai fait éprouver, intérêt à la vérité bien stérile pour moi, mais toujours doux pour un cœur oppressé, m'auroient fait croire un instant qu'elles auroient pu me tenir lieu de vous, s'il étoit sur la terre un être qui pût vous remplacer pour moi. Mais, hélas! elles ne veulent ou ne peuvent m'offrir qu'un sentiment froid et vulgaire, une amitié qui suffiroit peut-être au bonheur d'un autre, mais qui ne feroit que tourmenter et affamer mon âme active et dévorante. Ignoroient-elles, pour leur bonheur ou pour leur malheur, que l'*amour*, comme le dit l'Écriture, *est fort comme la*

1. D'Alembert avait alors cinquante-neuf ans.

mort[1]; que ce sentiment doux et terrible repousse tout ce qui n'est pas lui, et plus encore tout ce qui voudroit en tenir la place; que, dans un cœur qui en est aussi pénétré que le mien, même lorsqu'il n'a plus d'objet, la simple amitié est une affection bien languissante, et que celle qu'on lui offre est presque un outrage. Ah! le veritable amour est sans doute bien caractérisé par ce vers charmant du Tasse :

> *Brama assai, poco spera, et nulla chiede.*
> Désire, a peu d'espoir, et ne demande rien.

Mais, moins il espère, moins il demande, plus il s'offense et s'afflige quand on lui offre autre chose que ce qu'il désire et qu'il n'a plus. Que dis-je, et de quoi puis-je me plaindre? Ces créatures douces, honnêtes et sensibles à qui je raconte mes peines, et qui veulent bien les entendre et les sentir, me donnent tout ce qu'elles peuvent me donner, et plus encore que je n'ai mérité d'elles. Si j'étois assez heureux pour qu'elles éprouvassent à mon égard ce sentiment qui feroit mon bonheur, pourquoi se refuseroient-elles au plaisir si doux de me le montrer, à celui de prononcer ces mots célestes : *Je vous aime*, les seuls qu'aujourd'hui je désire d'entendre dans la nature devenue sourde et muette pour moi! Quelle différence de ce plaisir divin au petit manége de la coquetterie, et aux froids ménagemens de la réserve, si indignes d'un cœur fait pour aimer! Ah, ciel! quelle douceur une âme aimante eût répandue sur des jours qui ne vont plus être remplis que d'amertume! Avec quelle tendresse, quel abandon, quel respect, quelle délicatesse, elle auroit été aimée! Mais où m'égare une vaine illusion? Ah! si aucune créature ne prononce pour moi ces mots : *Je vous aime*, c'est qu'aucune ne les sent pour moi. Eh! malheureux que je suis! pourquoi les sentiroit-elle? de quel droit, à quel titre oserois-je l'exiger ou l'espérer? Je ne saurois trop me redire ces mots de la romance d'Aspasie, que je relis tous les jours :

> Si réclamez sa douce fantaisie,
> Elle dira : que ne l'inspirez-vous!

Et ce qui rendra mon malheur éternel, je n'espère plus retrouver dans aucun autre cœur ce que j'avois obtenu

1. Fortis est ut mors dilectio. *Cant.* VIII, 6.

quelques momens du vôtre. La cruelle destinée qui me poursuit dès ma naissance, cette destinée affreuse qui m'a ôté jusqu'à l'amour de ma mère, qui m'a envié cette douceur dès mes premières années, me ravit encore la consolation des dernières. O nature! ô destinée! je me soumets à ce fatal arrêt de mon sort, comme une innocente et malheureuse victime; je vois, avec Horace, la fatalité enfoncer ses *clous de fer* [1] sur ma tête infortunée : je me plonge, tête baissée, dans le malheur qui m'environne de toutes parts, et qui semble prêt à m'engloutir. Non-seulement je n'espère plus le bonheur, je ne songe pas même à le chercher; je m'en ferois un reproche et presque un crime. Non, non, non, ma chère Julie, je ne veux, après vous, être aimé de personne; je me mépriserois d'en aimer une autre que vous : je n'ai plus besoin d'aucun être vivant; mon affliction profonde suffit à mon âme pour la pénétrer et la remplir, et, dans mon malheur, je rends encore quelques grâces à la nature, qui, en nous condamnant à vivre, nous a laissé deux précieuses ressources, la mort pour finir les maux qui nous déchirent, et la mélancolie pour nous faire supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Douce et chère mélancolie! vous serez donc aujourd'hui mon seul bien, ma seule consolation, ma seule compagne! Vous me ferez sentir bien douloureusement, mais bien vivement, ma cruelle existence; vous me ferez presque chérir mon malheur! Ah! celui qui a dit que le *malheur étoit le grand maître de l'homme*, a dit bien plus vrai qu'il n'a cru : il n'a vu dans le malheur qu'un maître de sagesse et de conduite; il n'y a pas vu tout ce qu'il est, un plus grand maître de réflexions et de pensées. Oh! combien une douleur profonde et pénétrante étend et agrandit l'âme! combien elle fait naître d'idées et d'impressions qu'on n'auroit jamais eues sans elle, mais dont, à la vérité, on se seroit bien passé pour son bonheur! combien elle embellit les objets du sentiment et anéantit tous les autres! Toute la nature va se couvrir d'un crêpe funèbre; mais elle ne me manquera pas, elle ne sera plus rien pour moi. En rentrant tous les jours dans ma triste et sombre retraite, si propre à l'état de mon

1. Odes, liv. I, 35. Ad Fortunam Antiatem.

Te semper anteit sæva necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahena;

cœur, je croirai voir écrites sur la porte les terribles paroles que le Dante a mises sur la porte de son enfer : MALHEUREUX QUI ENTREZ ICI, RENONCEZ A L'ESPÉRANCE[1] ! Je serai tout entier au sentiment de mon malheur, au souvenir de ce que la mort m'a fait perdre ; ma dernière pensée sera pour vous, ma chère Julie, et tous les sentimens de ma vie vous auront pour objet. Que ne puis-je en ce moment expirer sur ce tombeau que j'arrose de mes larmes, et dire comme Jonathas : *J'ai goûté un peu de miel, et je meurs*[2]. O ma chère et tendre amie ! ô vous qui habitez à présent ce séjour de la mort, où mes désirs et mes pleurs vous suivent, pardonnez-moi de troubler encore de mes vains regrets votre éternelle et paisible demeure, et songez que, si en ce moment je verse des larmes, c'est au moins sur votre tombe que je les répands. Hélas ! personne n'en versera sur la mienne, et j'y descendrai bientôt après vous, en m'écriant avec Brutus, au moment où il se donne la mort[3] : *O vertu! nom stérile et vain* ! A quoi m'as-tu servi durant les soixante années que j'ai traînées sur la terre, puisque tu n'as pu me faire aimer que pendant quelques instans de cette longue durée, dont la triste fin va me paroître si languissante et si vide ! heureusement elle sera courte. Je verrai bientôt disparoître devant moi l'espèce humaine, sans me plaindre d'elle, il est vrai, car elle a donné quelquefois à mon amour-propre des satisfactions qui l'auroient flatté si je n'avois pas eu un cœur ; mais aussi sans la regretter, puisqu'en fermant les yeux je n'aurai pas même la triste douceur de pouvoir dire à personne : *Je ne vous verrai plus ; souvenez-vous quelquefois de moi*. Je pourrai du moins dans le peu de jours qui me restent à vivre, au centre de la plus accablante solitude, répéter à chaque instant ces vers d'Oreste, qui paroissent faits pour moi comme pour lui :

1. *Inferno*, chant III, vers 9.

Lasciate ogni speranza voi che 'ntrate,

2. *Les Rois*, 31, 7.

3. Brutus en mourant prononça ces vers d'une tragédie grecque aujourd'hui perdue :

ὦ τλῆμον ἀρετή, λόγος ἄρ' ἦσθ', ἐγὼ δέ σε
ὡς ἔργον ἤσκουν, σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ,

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance.
Oui, je te loue, ô ciel! de ta persévérance....
Tu m'as fait du malheur un modèle accompli;
Eh bien! je meurs content, et mon sort est rempli

En vain je ferai des efforts pour m'étourdir et me distraire; en vain j'essaierai différens genres de travaux, d'études et de lectures; ma tête fatiguée et presqu'épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines : elle me laisse tout entier à ma tristesse; et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'intérêt, ni même un objet d'occupation. En vain je rassemble ou je vais chercher quelques amis; en vain je prends le plus d'intérêt que je puis à leur conversation; en vain je tâche de me persuader que tout ce qui se passe autour de moi me touche ou du moins m'occupe; en vain je tâche de le faire croire par la part apparente que j'y prends; ces amis, qui ne voient que la superficie de mon âme, me croient quelquefois soulagé, et peut-être consolé. Mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand, après les avoir quittés, je me trouve seul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence, alors cette âme affaissée retombe douloureusement sur elle-même, et ne voit plus que le désert qui l'environne et le desséchement qui la flétrit! Je suis comme les aveugles, profondément tristes quand ils sont seuls avec eux-mêmes, mais que la société croit gais, parce que le moment où ils se trouvent avec les autres hommes, est le seul moment supportable dont ils jouissent. J'ai beau lire les philosophes, et chercher à me soulager par cette froide et muette conversation, j'éprouve, comme me l'écrit un grand roi, que les maladies de l'âme n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, et je finis par me répéter tristement ce que disent ces philosophes, que le vrai soulagement à nos peines, c'est l'espoir de n'avoir plus qu'un moment à vivre et à souffrir. Cette pensée n'est pas consolante; mais c'est un moyen que la nature nous donne, comme le dit encore si bien ce même roi, pour nous détacher de cette vie que nous sommes obligés de quitter. La

1. *Andromaque*, acte V, sc. 5. Racine a dit un peu différemment :

Grâce aux Dieux
J'étois né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.

philosophie, ma chère Julie, par les ressources même qu'elle nous offre, nous fait souvenir cruellement de ce qui nous manque; et par l'effort même qu'elle fait pour nous consoler, nous avertit combien nous sommes malheureux. Elle s'est donné bien de la peine pour faire des traités de la vieillesse et de l'amitié, parce que la nature fait toute seule les traités de la jeunesse et de l'amour. Les maximes des sages, leurs consolations et leurs livres, me rappellent à tout moment le mot du solitaire, qui disoit aux personnes dont il recevoit quelquefois la visite : *Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il étoit mort.* Je suis comme cette femme qui vouloit, en dépit d'elle-même, devenir dévote, ne pouvant plus être autre chose, et qui tâchoit en vain d'y parvenir : *Ils me font lire*, disoit-elle, *des livres de dévotion; je m'en excède, je m'en bourre, et tout me reste sur l'estomac.* Voilà où j'en suis réduit, ma chère Julie; les lettres que je reçois d'un grand roi [1], le baume qu'il veut bien essayer de mettre sur mes plaies; sa philosophie pleine de bonté, de sentiment et d'intérêt, tout cela, comme il l'avoue lui-même, est bien foible pour me guérir. Je me dis sans cesse, en lisant ces lettres et après les avoir lues : *Ce grand prince a raison*, et je continue à m'affliger. Ma vanité n'est plus flattée, comme elle l'a été tant de fois, de l'amitié du plus grand monarque du siècle; cette amitié ne me touchoit, ma chère Julie, que par l'intérêt que vous y preniez; l'espèce d'éclat qu'elle répandoit sur moi, m'étoit cher par le sentiment qui vous la faisoit partager; et j'éprouve, en gémissant, que ce vers tant répété n'est pas toujours vrai :

Avant l'amour, l'amour-propre étoit né.

Et vous, ma chère madame Geoffrin, digne et respectable amie, qui êtes à présent étendue sur ce lit de mort [2], dont peut-être vous ne sortirez jamais; vous que toutes les âmes honnêtes pleureront, que tous les malheureux regretteront, vous qui me manquerez encore plus qu'à eux; combien de fois ai-je désiré, depuis huit jours, dans l'état d'affoiblissement où je vous voyois, d'être dans ce lit au lieu de vous, moi qui, en mourant, ne peux plus manquer à per-

1. Voir plus loin ces lettres, p. 384 et 387.
2. Elle venait d'être frappée de paralysie.

sonne, moi qui serai oublié au moment où j'aurai disparu! Mais, en souhaitant d'être à votre place, je sentois que je vous aimois trop pour vous souhaiter d'être à la mienne. Hélas! il faut donc que je vous perde encore! je n'aurai plus ni vos consolations, ni vos bontés, ni vos conseils! Une fille aussi cruelle pour vous que pour moi[1], et qui sacrifie à sa dévotion politique la douceur que vous auriez pu goûter dans vos derniers momens, m'éloigne de ce lit de douleur où vous m'auriez vu tous les jours mêler mes larmes avec les vôtres. Tout ce qui fait le bonheur de la vie va me manquer à la fois, l'amour, l'amitié, la confiance; et il ne me restera que la vie pour me désoler. Puisse-t-elle être terminée bientôt, et la mort me rejoindre à tout ce que j'ai perdu!

LETTRE DU ROI DE PRUSSE A D'ALEMBERT
SUR LA MORT DE Mlle DE LESPINASSE.

Postdam, 9 juillet 1776.

Je compatis au malheur qui vous est arrivé de perdre une personne à laquelle vous étiez attaché. Les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes; et malgré les belles maximes des philosophes, il n'y a que le temps qui les guérisse. L'homme est un animal plus sensible que raisonnable. Je n'ai que trop éprouvé, pour mon malheur, ce qu'on souffre de telles pertes. Le meilleur remède est de se faire violence pour se distraire d'une idée douloureuse qui s'enracine trop dans l'âme; il faut choisir quelque occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter, autant que l'on peut, des idées funestes qui se renouvellent sans cesse, et qu'il faut éloigner le plus que possible (*sic*). Je vous proposerois de meilleurs remèdes si j'en connoissois. Cicéron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jeta dans la composition, et fit plusieurs traités dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à votre âge, comme au mien, on doit se consoler

1. La marquise de La Ferté-Imbault, qui éloignait du lit de mort de sa mère d'Alembert et les autres encyclopédistes.

plus tôt, parce que nous ne tarderons guères de nous rejoindre aux objets de nos regrets. J'accepte avec plaisir l'espérance que vous me donnez de venir passer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre esprit les idées tristes et mélancoliques qu'un événement funeste y a fait naître. Nous philosopherons ensemble sur le néant de la vie, sur la folie des hommes, sur la vanité du stoïcisme et de tout notre être. Voilà des matières intarissables, et de quoi composer plusieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant, tous les efforts dont vous serez capable, pour qu'un excès de douleur n'altère point votre santé; je m'y intéresse trop pour le supporter avec indifférence.

D'ALEMBERT AU ROI DE PRUSSE

Paris, 15 août 1776.

Mon âme et ma plume n'ont point d'expression pour témoigner à votre majesté la tendre et profonde reconnoissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre si pleine de vérité et d'intérêt, de sentiment et de raison tout ensemble, enfin, sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié; car pourquoi n'oserois-je employer avec un grand roi le mot qui rend ce grand roi si cher à mon cœur? Je n'aurois pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont Votre Majesté m'honore, et à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avoit dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que Votre Majesté sans doute eut bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être auroit troublé un moment par une image affligeante la satisfaction si douce et si juste dont Votre Majesté vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du Grand-Duc de Russie[1] à Berlin, et l'union que va contracter avec

1. Le grand-duc Paul, né en 1754, fils de Catherine II et de Pierre III, qui épousa, en 1776, une princesse de Wurtemberg, nièce de Frédéric II, monta sur le trône en 1796 et mourut en 1801.

vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon âme dans celle de Votre Majesté, et pour lui rendre surtout les plus sensibles actions de grâce de cette lettre qui est si peu celle d'un roi, et qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. Votre Majesté n'a pas besoin de dire *qu'elle n'a que trop éprouvé, pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimoit.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible et si vraie dont vous savez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent, comme vous, qu'il faut chercher à me distraire, mais aucun ne sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que *notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à l'âge où nous sommes l'un et l'autre, nous ne tarderons guères à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas! Sire, c'est aussi le seul espoir qui me console, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés, que pour me mettre aux pieds de Votre Majesté, et il faudra que ma santé soit bien mauvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec le plus grand empressement m'acquitter d'un devoir si précieux et si sacré pour moi. J'écrivois il y a quelques années à Votre Majesté, dans un moment où ma frêle machine dépérissoit de jour en jour, que je ne désirois plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bontés et de ses bienfaits.* Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois le seul désir qui me reste; la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi ; je ne sens que la solitude de mon âme, et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie; et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si longtemps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres?...

LE ROI DE PRUSSE A D'ALEMBERT.

Postdam, 7 septembre 1776.

Votre lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Silésie. Je vois que votre cœur tendre est toujours sensible, et je ne vous condamne pas. Les forces de nos âmes ont des bornes, il ne faut rien exiger au delà de ce qui est possible. Si l'on vouloit qu'un homme très-fort et robuste renversât le Louvre en appuyant fortement ses épaules, il n'en viendroit pas à bout; mais si on le chargeoit de soulever un poids de cent livres, il pourroit y réussir. Il en est de même de la raison : elle peut vaincre des obstacles proportionnés à ses forces, mais il en est de tels qui l'obligent de céder. La nature a voulu que nous fussions sensibles, et la philosophie ne nous fera jamais parvenir à l'impossibilité (*sic*) : et supposé que cela pût être, cela seroit nuisible à la société; on n'auroit plus de compassion pour le malheur des autres, l'espèce humaine deviendroit dure et impitoyable. Notre raison doit nous servir à modérer tout ce qu'il y a d'excessif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon cher; j'ajoute même que celles de l'amitié sont irréparables; et que quiconque est capable d'apprécier les choses vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous savez aimer. Mais comme il est au-dessus des forces de l'homme, et même des dieux de changer le passé, vous devez songer à vous conserver pour les amis qui vous restent, afin de ne leur point causer le chagrin mortel que vous venez de sentir. J'ai eu des amis et des amies : j'en ai perdu cinq ou six, et j'ai pensé en mourir de douleur. Par un effet du hasard, j'ai fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me suis trouvé, et obligé de faire continuellement des dispositions différentes. Ces distractions inévitables m'ont peut-être empêché de succomber à ma douleur. Je voudrois fort qu'on vous proposât quelque problème bien difficile à résoudre, afin que cette application vous forçât à penser à autre chose. Il n'y a, en vérité, de remède que celui-là et le temps. Nous sommes comme les rivières qui conservent leur nom, mais dont les eaux changent toujours. Quand une partie des molécules qui nous ont com-

posé est remplacée par d'autres, le souvenir des objets qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur s'affoiblit, parce que réellement nous ne sommes plus les mêmes, et que le temps nous renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour les malheureux, et dont quiconque pense doit faire usage[1]. Je m'étois réjoui pour moi-même de l'espérance que vous me donniez de vous voir, à présent je m'en réjouis encore pour vous; vous verrez d'autres objets et d'autres personnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre souvenir tout ce qui pourroit vous rappeler des objets tristes et fâcheux, et je ressentirai autant de joie de vous tranquilliser, que si j'avois gagné une bataille. Non pas que je me croie un grand philosophe, mais parce que j'ai une malheureuse expérience de la situation où vous vous trouvez, et que je me crois par là plus propre qu'un autre à vous tranquilliser. Venez donc, mon cher d'Alembert; soyez sûr d'être bien reçu, et de trouver, non pas des remèdes parfaits à vos maux, mais des lénitifs et des calmans.

D'ALEMBERT AU ROI DE PRUSSE.

Paris, 7 octobre 1776.

Sire, des maux de tête violens et continuels, qui durant près de trois semaines m'ont empêché d'écrire et de penser, et qui sont la triste suite de ma disposition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre sur-le-champ à l'admirable lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire encore sur mon malheur. Quelle lettre, Sire! et combien peu, je ne dis pas de rois, car ils ne connoissent guère ce langage, mais d'amis, savent aussi bien parler que vous à une âme oppressée et souffrante! Je lis et je relis tous les jours cette lettre si

1. Singulière théorie, pour ne pas dire étrange recette, et qui fait comprendre cette critique de madame du Deffand : « Tout le monde admire les lettres du roi de Prusse à d'Alembert : on ne cesse de vanter sa sensibilité ; je suis peut-être la seule à n'en être point touchée, à m'en moquer et à trouver qu'il n'est qu'un rhéteur, et même un fat dans ses prétentions de bel esprit et d'homme sensible. » (*Corresp. de madame du Deffand*, 18 décembre 1776; édition Lescure, t. II, p. 582.)

bien faite pour adoucir mes maux; je la lis à tous mes amis, qui en sont comme moi pénétrés de reconnoissance pour Votre Majesté; je me dis sans cesse en la lisant et après l'avoir lue : *Ce grand prince a raison*, et je continue pourtant à m'affliger. Votre Majesté n'en sera point surprise, et ne désespérera pourtant pas de ma guérison, malgré le peu d'espérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde seroient le seul moyen de l'accélérer, et Votre Majesté me propose avec autant de raison que de bonté ce puissant remède; mais ma pauvre tête n'est plus capable d'en faire usage. C'est donc du temps seul que je dois attendre quelque soulagement à mes peines; et je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaison que Votre Majesté fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent sans cesse en conservant leur nom, est aussi ingénieuse que philosophique, et explique avec autant de raison que d'esprit pourquoi le temps finit par nous consoler; mais jusqu'à présent, Sire, ma triste rivière ne sent que la peine de couler, et ne voit point encore l'espoir d'avoir enfin un cours plus heureux et plus paisible. Si j'avois vingt-cinq ans de moins, j'aurois peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me feroit supporter la vie; mais, Sire, j'ai près de soixante ans, et à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante par une perte nouvelle dont je suis encore menacé... Une femme respectable, pleine d'esprit et de vertu..., madame Geoffrin, qui depuis trente ans avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qui tout récemment encore m'avoit procuré dans mon malheur toutes les consolations et les distractions que cette amitié lui avoit fait imaginer, est frappée depuis plus d'un mois d'une paralysie..... Je perds ainsi dans l'espace de quelques mois les deux personnes que j'aimois le plus, et dont j'étois le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuse situation où je me trouve, le cœur affaissé et flétri, et ne sachant que faire de mon âme et de mon temps[1].

1. Pour compléter ces hommages funèbres rendus par d'Alembert à la mémoire de mademoiselle de Lespinasse, il faut ajouter ce passage de sa *Lettre à Condorcet sur madame Geoffrin*, lettre qui parut peu après la mort de celle-ci (6 octobre 1777) : « Hélas ! j'ai vu périr dans l'espace d'une année les deux

D'ALEMBERT A VOLTAIRE [1].

24 juin 1776.

Je ne vous ai point appris mon malheur, mon cher et très-digne maître, d'abord parce que je n'avois pas la force d'écrire, et ensuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon âme sont dans le vide, et l'abîme de douleur où je suis me paroît sans fond. J'essaie de me secouer et de me distraire, mais jusqu'à présent sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge que j'ai lu à la réception de La Harpe, et dans lequel il y avoit plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager [2]. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il auroit intéressée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre âme sera

personnes qui m'étoient les plus chères, et j'étois assez heureux pour que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles étoient dignes l'une de l'autre et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère; car les âmes honnêtes et bienfaisantes ont, comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un *pôle ami*, par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre : que me reste-t-il dans la solitude où mon âme se trouve, que de penser à elles et à pleurer? La nature qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes nous a fait, dans notre malheur, deux tristes présens, dont la plupart des hommes ne se doutent guère : la mort, pour voir finir les maux qui nous tourmentent, et la mélancolie, pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venois de faire, j'allois voir tous les jours madame Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle; son amitié m'écoutoit et me soulageoit : ce bien qui m'étoit si nécessaire et si cher m'a été enlevé peu de temps après; et au milieu de ces sociétés, qui ne sont que le remplissage de la vie, je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passois toutes mes soirées chez l'amie que j'avois perdue, et toutes mes matinées avec celle qui me restoit encore; je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin. » — La Harpe, appréciant cette *Lettre* de d'Alembert, a dit : « Elle ne paraît digne de lui que dans un seul morceau ; » le morceau même que nous venons de citer, dont il admire beaucoup le dernier trait. (*Corresp. littér.*, 1804, in-8°, t. II, p. 189.)

1. *Œuvres complètes de d'Alembert;* Paris, Belin, 1822, t. V, p. 235.
2. L'éloge de M. de Sacy. Voir plus loin, p. 392.

plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage avec vous, mais qui, en ce moment, sont étouffés par une douleur plus vive et plus pénétrante.

LA MARQUISE DU DEFFAND A HORACE WALPOLE [1].

22 mai 1776.

J'ai envie de vous écrire; il me semble que je vous dois rendre compte de tout ce qui m'intéresse; je ne sais pas trop pourquoi. Mademoiselle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit; ç'auroit été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout.

24 mai.

...il (*le duc de Richemond*) soupera demain chez moi, et lundi avec moi chez la duchesse du Carrousel (*de la Vallière*); sa fille (*la duchesse de Châtillon*), je crois, n'y sera pas; elle est dans une violente douleur, ainsi que le vilain bossu (*M. d'Anlezy*). Il y a un nombre considérable d'affligés qui concourent d'intelligence à mettre le comble à la célébrité de cette défunte; il ne reste plus rien d'elle ni des siens dans mon voisinage; je n'entendrai plus parler d'eux, et bientôt, en effet, on n'en parlera plus.....

9 juin 1776.

..... La duchesse de Châtillon est dans la plus grande affliction de la demoiselle Lespinasse, laquelle a fait un testament olographe des plus parfaitement ridicules. Mon neveu, qui est ici, a voulu le voir; il prétend qu'il étoit en droit de l'exiger; il falloit bien que cela fût, puisqu'on le lui a montré. Elle lui a laissé un perroquet [2] en le qualifiant de son neveu de Vichy; elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes; et s'il

1. *Correspondance complète* de la marquise du Deffand; Paris, 1865, t. II, p. 551 et 560.
2. Voir, sur ce perroquet, la lettre de Galiani du 25 septembre 1773.

ne suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu de Vichy pour le prier d'ajouter le surplus. A l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que, non-seulement, quoique légitime, elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, mais qu'ils lui ont volé une somme que sa mère avoit mise en dépôt pour elle; elle a signé ledit testament : JULIE D'ALBON. Voilà de ces riens que je vous ai épargnés dans d'autres lettres, et que, pour punition de vos réprimandes, j'insère dans celle-ci.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dans le récit que la *Gazette de France* fait de la séance de réception de La Harpe à l'Académie française (20 juin 1776), on lit: « M. d'Alembert a terminé par l'éloge de M. de Sacy, dans lequel il a fait venir celui de l'héroïne qu'il vient de perdre, mademoiselle de Lespinasse, qu'il n'a eu garde de nommer, mais dont tout le monde a senti l'allusion. »

Cet éloge, où il était question du salon de la marquise de Lambert, de l'amitié qui l'unissait à M. de Sacy, et qui inspira à celui-ci son traité de l'*Amitié*, prêtait aux allusions et la douleur de d'Alembert s'y est évidemment complu. Voici le passage qui le termine et où ces allusions sont le plus sensibles.

« Madame de Lambert, plus âgée que lui de sept ans, et dont l'amitié fidèle et pure avoit fait la douceur de sa vie, lui survécut pour consoler et honorer sa mémoire. Digne et triste objet de ses pleurs, il n'en eut point à répandre sur elle. Ainsi la nature, qui avoit tant fait pour le bonheur de M. de Sacy, y mit le comble par une vieillesse heureuse et paisible, exempte de ce sentiment douloureux que laisse au fond du cœur une perte éternelle et irréparable; sentiment dont l'impression est d'autant plus profonde, que l'âme trouve une espèce d'attrait à s'y livrer, et de douceur à en goûter l'amertume; sentiment que sa tristesse même rend en quelque manière désirable, puisqu'il nous fait regarder la mort comme un bienfait de la nature, non parce qu'elle met fin à des larmes qui nous sont chères, mais parce que

ce malheur de l'humanité, si c'est un malheur que de cesser de souffrir, nous est du moins commun avec ceux que nous avons tendrement aimés, et nous laisse l'espoir consolant de les suivre bientôt dans cet asile éternel et paisible où leurs ombres nous ont précédés, et où leur voix nous appelle. Madame de Lambert, qui survécut encore six années à M. de Sacy, entretint et nourrit toujours ce sentiment cher à son cœur. Elle y joignit un espoir plus consolant encore, celui que la divinité bienfaisante donne aux âmes vertueuses de se réunir un jour pour n'avoir plus à pleurer leur séparation; espoir en effet si propre à soulager les maux des cœurs sensibles; espoir dont la malheureuse humanité avoit un besoin si pressant, qu'elle a couru, pour ainsi dire, au-devant de lui, avant que la bonté suprême et éternelle voulût bien le lui présenter elle-même. Un sentiment profond et plein de vie, privé d'un objet chéri qu'il ne retrouveroit plus, et ne pouvant supporter l'idée accablante d'être anéanti pour jamais, a inspiré la raison pour lui faire embrasser avec transport cette attente précieuse d'une existence immortelle, dont le premier désir n'a pas dû naître dans une tête froide et philosophique, mais dans un cœur qui avoit aimé. » (*Œuvres de d'Alembert. Paris*, 1805, t. VII, p. 376[1].)

1. Voici comment Grimm raconte l'impression que produisit cette lecture : « Jamais M. d'Alembert n'a écrit avec plus d'âme et de sensibilité. Quoiqu'il ne lui soit pas échappé un seul mot sur sa propre situation, tout le monde a reconnu le sentiment qui lui dictait des plaintes si tendres, et tout le monde a paru les partager. Il faut bien que cette manière indirecte de faire participer le public à ses regrets ait été infiniment délicate pour ne point blesser ; elle a même attendri, et la philosophie et l'amitié ne pouvaient rendre, ce me semble, à la mémoire de mademoiselle de Lespinasse un hommage plus flatteur et plus sensible. » (*Corresp.*, Paris, 1830, t. IX, p. 93.) D'un autre côté, le nouvelliste Métra a dit : « Le ton dont il a prononcé cette espèce de panégyrique, les larmes qui lui coulaient des yeux, ont fait partager son attendrissement à tous les spectateurs. » (*Corresp. secrète de Métra*, t. II, p. 134.)

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE 1809

Ces Lettres ont été trouvées dans les papiers de mademoiselle de Lespinasse, après sa mort; il y a plus de trente ans qu'elles ont été écrites.

L'époque de ces Lettres, le style qui les caractérise, les personnes distinguées et les auteurs célèbres dont il est fait mention, la passion qui y domine, la force et la persévérance du sentiment qui les a dictées, l'esprit et l'âme dont elles sont remplies, les expressions qui, pour ainsi dire, *brûlent le papier*, les anecdotes intéressantes qui y sont mêlées; tels sont les divers motifs qui nous ont engagé à les faire connoître.

D'ailleurs, c'est faire revivre la mémoire d'une femme célèbre et presque unique dans son genre, par le charme de sa société, l'élévation de son âme et la finesse de son esprit.

Ces Lettres respirent une sorte de vie sentimentale et communicative. On ne peut mieux peindre leur auteur que

1. Cet avertissement est du célèbre conventionnel Barrère. Barrère de Vieuzac, qui fut ainsi le premier éditeur, éditeur indiscret comme on le pensa alors, de mademoiselle de Lespinasse, a eu, suivant l'expression de Sainte-Beuve, d'autres péchés plus graves sur la conscience que celui-là. A propos de l'effet produit par cette publication de 1809, Sainte-Beuve raconte l'anecdote suivante qu'il « tenait, dit-il, d'original » : « Dans la saison où ces lettres parurent, une brillante société était réunie aux bains d'Aix, en Savoie. On était allé en visite à Chambéry. Au retour, il y avait une voiture où se trouvait madame de Staël, Benjamin Constant, madame de Boigne, Adrien de Montmorency, etc. Pendant ce voyage, maint accident survint au dehors : tempête, tonnerre, empêchements et retards de toute sorte. En arrivant à Aix, les personnes qui étaient dans la voiture trouvèrent les gens de l'hôtel sur la porte tout inquiets et les interrogeant. Mais eux, les voyageurs, ils n'avaient rien vu ni remarqué de ces petits accidents; c'est que madame de Staël avait parlé pendant tout ce temps-là, et qu'elle parlait des lettres de mademoiselle de Lespinasse, et de ce M. de Guibert, qui avait été sa première flamme. » (*Causeries du Lundi*, t. II, p. 123.)

par ses propres expressions : *J'aime pour vivre*, disoit-elle, *et je vis pour aimer.*

Mais laissons à de plus dignes plumes le soin de louer mademoiselle de Lespinasse. Nous ne voulons, en ce moment, que justifier le désir de faire jouir le public de tout l'intérêt attaché à la lecture des Lettres que nous publions, et qui, sous plusieurs rapports de pensées, de style, d'époque et de circonstances, sont peut-être hors de comparaison avec toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Elles sont certainement dignes d'obtenir une place distinguée dans la nombreuse collection des *Lettres de femmes* qui ont eu des succès si bien mérités.

Voici le jugement qu'un des panégyristes de mademoiselle de Lespinasse portoit sur ses Lettres : « Elles avoient, dit-il, un caractère, une touche, un style qui n'avoient point de modèle, et qui, je crois, n'auront pas d'imitateur. Ce n'étoit point le genre de madame de Sévigné, ni celui de madame de Maintenon; c'étoit le sien, et, à mon avis, il étoit bien au-dessus de tous les deux. Ses Lettres étoient plus pleines, plus variées, plus fortes de pensées, plus tirées de son propre fonds, car elle ne vivoit pas, comme ces deux femmes, de ce qui se passoit à la Cour et en Europe, elles étoient surtout plus animées..... Ces Lettres avoient le mouvement et la chaleur de la conversation; elles trompoient sur son absence, elles la remplaçoient presqu'au moment où on les recevoit [1]..... »

Ajoutons à ce jugement sur les Lettres de mademoiselle de Lespinasse, ce que Marmontel a écrit de cette femme célèbre; on y trouvera une juste appréciation de son cœur et de son esprit [2].

« ...... A propos des grâces, parlons d'une personne qui en avoit tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui étoit la seule femme que madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres : c'étoit l'amie de M. d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse; étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse avec la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, et l'imagination la plus inflammable qui aient existé depuis Sapho. Ce feu qui circuloit dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnoit à son esprit tant

1. Éloge d'Éliza, par M. de Guibert.
2. *Mémoires*, t. II, p. 118 et 119 (ancienne note).

d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps...... Je remarque ici la place qu'elle occupoit à nos dîners, où sa présence étoit d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât, et personne ne parloit mieux; sans coquetterie, elle nous inspiroit l'innocent désir de lui plaire; sans pruderie, elle faisoit sentir à la liberté des propos jusqu'où elle pouvoit aller, sans inquiéter la pudeur, et sans effleurer la décence. »

LA FAMILLE D'ALBON

Jusqu'ici aucune biographie de mademoiselle de Lespinasse n'avait donné de détails sur sa mère, la comtesse d'Albon, ni sur la famille d'Albon. On ignorait même quel était le nom patronymique de cette comtesse d'Albon, et malgré une étude attentive des notices consacrées à cette maison dans les ouvrages généalogiques du P. Anselme, de La Chesnaye des Bois, de Courcelles, nous conservions encore des doutes sur plusieurs points, lorsque nos recherches au cabinet des Titres de la Bibliothèque nationale nous fournirent enfin les lumières qui nous faisaient défaut. C'est en complétant ces documents les uns par les autres, ainsi que par les notes prises par M. le comte de Chastellux aux archives de l'État civil de Paris, avant leur destruction en 1871, et publiées par lui dans la *Revue historique* (Paris, Dumoulin, 1872-1875), que nous donnons le résumé suivant.

La maison d'Albon, originaire du Forez, et qui portait de *sable à une croix d'or,* s'était divisée en plusieurs branches :

1° Celle des seigneurs de Curis, comtes de Chazeul, éteinte en la personne de Gilbert-Antoine, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans, mort en 1680, ne laissant, de son mariage (1644) avec Claude de Bouthillier, que deux filles, mariées, l'une au sieur de La Barge, l'autre à Louis d'Hostun-Gadagne, comte de Verdun.

2° Des seigneurs de Montaut, sortie de la précédente (1600), et qui finit en la personne de François, comte d'Albon, seigneur d'Abret, marié en 1695 à Antoinette Chardon, dont il n'eut qu'une fille, Anne, née en 1705, et qui était élevée à Saint-Cyr en 1713.

3° Des seigneurs de Saint-André et de Lespinasse, détachée de celle de Curis vers 1415, illustrée par le célèbre maréchal de Saint-André, marquis de Fronsac, tué en 1562 à la bataille de Dreux, et en qui elle finit, cet illustre homme

de guerre n'ayant laissé qu'une fille de son mariage avec Marguerite de Lustrac, morte en 1568.

4° Les branches de Bagnols et de Poüillenai, éteintes de bonne heure

5° La branche de seigneurs, puis marquis de Saint-Forgeux, détachée de celle de Curis vers 1550, héritière des Crevant, princes d'Yvetot par le mariage de Camille d'Albon, capitaine de cavalerie, marquis de Saint-Forgeux, avec Julie-Françoise de Crevant, héritière d'Yvetot, nièce du maréchal d'Humières, morte en 1698. Ce dernier marquis de Saint-Forgeux, qui mourut en 1729, âgé de 66 ans, au château d'Avauches, fut père de Julie-Claude-Hilaire d'Albon, née à Lyon le 28 juillet 1695, et qui, en 1711, par son mariage avec le représentant des d'Albon Saint-Marcel, confondit la branche des marquis de Saint-Forgeux dans celle des comtes de Saint-Marcel. Ce dernier marquis de Saint-Forgeux était fils de Gaspard d'Albon et de Françoise de Damas (1646), fille de Charles, comte de Thianges, et de Jeanne de La Chambre. Il était frère de Bertrand d'Albon, tué en Italie en 1702, de la comtesse de Choffailles, de la comtesse de la Baume-Suze, de la marquise de Brossia, de la marquise Valbelle-Montfuron, et neveu de la comtesse de Chamrond (aïeule de madame du Deffand), de la baronne de Laubespin et de la marquise de Pont-Royan.

6° Celle des seigneurs, puis comtes de Saint-Marcel d'Urfé, sortie de celle de Saint-Forgeux à la fin du seizième siècle, et alliés aux Damas, aux Namy, aux Espinchal. C'est le représentant de cette branche, Claude d'Albon, comte de Saint-Marcel, né le 25 juin 1687, qui fut substitué aux marquis de Saint-Forgeux, princes d'Yvetot, par son mariage avec l'héritière de Saint-Forgeux, en 1711.

C'est cette Julie-Claude Hilaire d'Albon, de son chef marquise de Saint-Forgeux et princesse d'Yvetot, comtesse d[illegible] par son mariage avec son parent Claude d'Albon, comte de Saint-Marcel, qui fut mère de mademoiselle de Lespinasse. Elle fit son testament le 3 août 1746. C'est donc bien à la famille d'Albon que celle-ci se rattachait par des liens naturels

Voici la mention relative au comte d'Albon :

Claude d'Albon, fils de Thomas d'Albon de Galles, seigneur de Saint-Marcel, Nolieu, Cezay, la Rousilière, et de Marie Diane d'Es-

pinchal, fille du marquis d'Espinchal, lieutenant-général des armées du roi de Bavière, né à Roanne le 25 juin 1687. Extrait du registre des baptêmes de la paroisse de Saint-Marcel-sous-Urfé. (Bibl. nat., cabinet des titres : Albon.)

Chevalier de Saint-Lazare en 1724, il mourut en juillet 1772 à Roanne, âgé de 85 ans.

Voici son contrat de mariage :

Contrat de mariage de haut et puissant seigneur Mre Claude d'Albon de Gasles, Cher Sgr comte de St-Marcel, Cezay, Naulieu, La Forest, etc., fils et hér. univ. de h. et p. Sgr Mre Thomas d'Albon de Gasles, Cher Sgr desdes places, et de hte et pte De De Marie d'Espinchal, sa mère et tutrice, accordé le 15 fév. 1711, avec illustre Dlle Julie-Claude-Hilaire d'Albon, fille de t. ht et t. pt Sgr Mre Camille d'Albon, prince d'Yvetot, Cher, marquis de St-Forgeul, baron d'Avauges, Sgr de Tal'aru, Varennes, St-Romain, Ancy, La Grange, Persange, Odieu, Nuelles, Sarcey, St-Loup-d'Areizé, Vindry, Poncharral, Les Olmes, La Motte, La Brosse, La Jobertière, etc., et de t. hte et t. pte De Dlle Julie-Françoise de Crevant, princesse d'Yvetot et De de La Motte, La Brosse et La Jobertière. (*Ibid.*)

De ce mariage naquirent deux enfants légitimes : 1° Camille-Marie-Alexandre-Éléonor, comte d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, prince d'Yvetot, né le 11 novembre 1724, cap. de cavalerie en 1743, marié, le 21 août 1750, à Marie-Jacqueline Ollivier, mort le 18 février 1789. Nous lisons dans une note manuscrite : « Le marquis d'Albon, prince d'Yvetot, marquis de Saint-Forgeux ou de La Vauge, entre Lyon et Roanne, par sa mère, colonel, revient de son régiment (1749) pour se marier. » (*Ibid.*) — 2° Marie-Camille-Diane, née le 4 décembre 1716, mariée le 18 nov. 1739 à Gaspard III, marquis de Vichy-Chamrond, brigadier de cavalerie en 1734, maréchal de camp en 1743, frère de la marquise du Deffand, morte le 3 juillet 1773. » Nous lisons dans une note manuscrite : « Demoiselle d'Albon, riche héritière, femme (1739) du marquis de Vichy-Chamrond, brigadier des armées, cap. de carabiniers. » Son mari mourut en 1781.

Le comte d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, frère de mademoiselle de Lespinasse, eut de son mariage cinq enfants : 1° Claude-Camille-François, né le 13 juillet 1751, marié en juin 1772 à Angèle-Charlotte de Castellane, dont

trois enfants : V.-L.-Marguerite, née le 30 avril 1780 ; A.-Henriette, née le 17 septembre 1781 ; Alix-Camille-Louis, né le 7 janvier 1783, mort la même année. 2° André-Suzanne, né le 15 mai 1760, pair de France en 1827, marié en 1803 à M.-Th.-Émilie de Viennois, d'où Jean-Marie-Alexis, né à Grenoble le 29 décembre 1804. 3° Suzanne, née le 28 avril 1761, mariée en 1780 au comte de Feugerolle. 4° Antoine-Jean, né le 5 octobre 1763. 5° Charles-Bonaventure, né en 1769, chevalier de Malte.

C'est l'aîné de ces enfants, Claude, mort à Avauches le 8 octobre 1789, qui publia quelques écrits économiques, et entre autres :

Discours historiques, politiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe, par le comte d'Albon, des Académies de Lyon, Dijon, Rome et Nîmes ; de celles des Arcades et de la Crusca ; des sociétés de Florence, Berne, Zurich, Chambéry, Hesse-Hombourg, etc., 1 vol. in 8°. — *Eloge de Court de Gebelin*, par le comte d'Albon, orné d'une gravure qui représente le tombeau de Court de Gebelin transporté à Franconville et inhumé dans les jardins de madame la comtesse d'Albon le 10 juillet 1784. Grimm a dit de lui, à l'occasion de ce dernier ouvrage : « Il est connu depuis longtemps pour avoir été l'Alcibiade chéri du Socrate de nos jours, un des plus ardents disciples du fameux docteur Quesnay, dont il fit, il y a quelques années, un éloge assez magnifique pour faire oublier celui du marquis de Mirabeau. » (Grimm, *Corresp. litt.*, t. X, p. 196.)

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page LVI, note 2. — *Ajoutez :* Quoique le voyage de M. de Guibert ait eu pour objet principal celui que nous lui avons assigné, c'est-à-dire l'étude de l'organisation militaire de la Prusse et de l'Autriche, sa coïncidence avec la mission secrète dont Dumouriez et Favier avoient été chargés vers le même temps par le marquis de Monteynard, ministre de la guerre, et qui, ayant été découverte par le duc d'Aiguillon, amena l'emprisonnement de ces deux agents du ministre de la guerre et le renvoi de celui-ci, fit peser quelques soupçons sur M. de Guibert. Étant à Vienne, en octobre 1773, il écrivait dans son journal : « Avis redoublés de Paris, qu'on me disoit impliqué dans l'affaire de MM. Favier et Dumouriez ; que je devois être arrêté en arrivant. Je savois bien que je n'y étois pour rien : j'avois la conscience tranquille ; je pouvois arriver la tête haute. Néanmoins cela m'agitoit quelquefois : je sentois les inquiétudes de mes amis, celles de ma famille, à laquelle ces bruits ne manqueroient pas d'arriver... Être enfermé deux jours seulement, pour une affaire de cette nature, pour une intrigue, passer aux yeux du public pour en être le correspondant ou l'émissaire, j'en rougissois ! » (*Journal*, t. II, p. 263.) — Ces dénégations sont confirmées par une lettre inédite du comte de Broglie, directeur de la correspondance secrète, en réponse à un billet dans lequel Louis XV lui demandait des renseignements sur les personnes impliquées dans cette affaire. (Voir ce billet dans M. Boutaric, *Corresp. secrète*, t. II, p. 361.) Voici le passage de cette lettre complétement inédite : « Paris, 24 août 1773. — Quant au sieur Guibert, c'est un jeune homme que nous avons regardé, mon frère et moi, comme notre fils, parce que nous aimons l'un et l'autre tendrement M. de Guibert père, qui est peut-être le plus digne homme et le plus respectable par ses vertus qu'il y ait dans le royaume. Votre Majesté connaît ce qu'en pense le maréchal, puisqu'il a pris la liberté de le lui présenter pour gouverneur de l'École Militaire. Il gémit des obstacles qui ont été apportés à cette nomination, parce qu'il pense que rien n'est plus important que de faire un pareil choix... Il en avait parlé à madame du Barry sur le même ton, et elle lui avait demandé une seconde lettre pour Votre Majesté, en se chargeant de la remettre et de l'appuyer ; nous ignorons si elle a été remise ; mais on nous a dit que M. d'Aiguillon ayant formé dans ce temps-là des liaisons avec madame de Narbonne, qui l'intéresse, et engagé Mesdames à s'intéresser à M. de Timbrune, a prié madame du Barry d'abandonner M. de Guibert, et, pour l'y déterminer, on l'a attaqué sur sa naissance avec peu de ménagement et de vérité. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout le militaire, tous ceux qui connaissent cet officier général, et tous ceux qui aiment le bien, font encore des vœux pour qu'une place de

confiance comme celle-là soit aussi bien remplie, et surtout pour qu'elle soit donnée bientôt, car la vacance fait dépérir beaucoup de choses. M. le marquis de Monteynard a eu malheureusement d'autres vues, auxquelles il est attaché, et il attend le moment où il pourrait les faire réussir. C'est à Votre Majesté de décider, et nous ne pouvons que prendre la liberté de lui répéter que nous consentons à être regardés par elle comme indignes d'être honorés de sa confiance, si on peut lui prouver que nous la trahissons dans cette occasion, et s'il y a un seul homme impartial qui ne réunisse ses vœux aux nôtres à ce sujet. Pour en revenir au fils, Sire, qui est le seul dont il soit question dans le billet de V. M., c'est un sujet plein de lumières naturelles, d'instruction, d'un travail et d'un zèle infatigables. Il a donné l'année dernière un ouvrage militaire qui mérite, à certains égards, beaucoup d'éloges, mais qui donne prise sur lui du côté de la présomption et de la liberté. Nous avons été brouillés, mon frère et moi, avec lui, près d'un an pour cette escapade. Il ne nous avait pas consultés, sachant bien que nous ne lui aurions pas permis. Cet hiver il a lu chez plusieurs personnes une tragédie intitulée le *Connétable de Bourbon*, qui est un chef-d'œuvre pour être l'ouvrage d'un homme du monde qui n'en a pas fait d'autres en ce genre. Elle a tourné la tête à tout Paris. Mon frère a résisté longtemps à consentir de l'entendre, et après y avoir cédé il a été très-content de cet ouvrage. Cependant nous avons tous pensé qu'il fallait le distraire de l'ivresse presque générale à laquelle nous craignions qu'un homme de son âge ne se laissât trop aller. C'est ce qui a donné lieu à ses projets de voyage, qu'il aurait même commencés plus tôt, s'il avait eu de l'argent. Ce n'est pas sans peine qu'il en a trouvé, et il est parti avec la permission de MM. d'Aiguillon et de Monteynard, mais sans leurs secours, dont il était bien fâché. Je l'ai présenté à M. d'Aiguillon pour prendre congé. Il lui dit qu'il lui interdisait la Suède jusqu'au mois de septembre. Quant à M. de Monteynard, il ne lui a rien interdit, mais il ne lui a pas demandé de lui écrire, et je crois pouvoir répondre sur ma tête qu'il n'a jamais eu et n'a actuellement aucune correspondance avec ce ministre, qui même n'a pas de goût pour lui, et lui veut un peu de mal d'avoir travaillé pour son père, parce qu'il a cru que cela a contrarié les vues pour M. de Montazet. Ce jeune homme est parti au mois de juin : il m'a écrit de Dresde, de Berlin et de Vienne ; je lui ai répondu une fois ; il n'y a rien eu dans cette correspondance qui ait eu trait aux affaires. J'ai jeté ses lettres au feu. S'il m'en vient de nouvelles, j'aurai l'honneur de les mettre sous les yeux de V. M., pour qu'elle en puisse juger. »

Parlant un peu plus loin de Favier, M. de Broglie ajoute : « Il m'a répondu qu'il connaissait les sieurs Dumouriez et Guibert fils, avec qui il dînait et soupait souvent à Paris, qu'il leur avait donné à l'un et à l'autre des lettres de recommandation pour le prince Henri de Prusse ; que tous les deux lui avaient écrit depuis leur départ des lettres d'amitié, mais qu'il n'entretenait ni en son nom ni en celui de M. de Monteynard aucune correspondance d'affaires avec eux. » Il résulte de cette lettre que M. de Guibert ne prit aucune part à la correspondance secrète dirigée par le comte de Broglie, qui en choisissait les agents. Mais est-il aussi certain qu'il ne fût en rien mêlé à la mission organisée par M. de Monteynard, et qui avait pour objet de préparer une alliance avec la Prusse ? Nous n'oserions le dire.

Page 2, note 3. — Avant sa première rencontre. *Lisez :* Après sa première rencontre.

Page 51, ligne 13. — ***Ajoutez en note :*** Madame de Martinville, femme d'un fermier général, de réputation fort galante, à en juger par l'aventure racontée par Bachaumont (t. XXIV, p. 241), et par ces vers rapportés par Métra (*Corresp. secrète*, t. II, p. 309) :

Martinville est charmante
Et fera son chemin ;
Si l'amour la contente,
Jugez de son destin.
Attendant ce moment, Poyanne s'en occupe ;
Il est aimable, il est galant,
Bien retapé et bien payant ;
Mais il n'est que sa dupe.

Page 52, note 1. — *Ajoutez :* M. de Savalette y avait aussi une maison de campagne, où l'on jouait souvent la comédie.

Page 91, ligne 7. — *Ajoutez en note :* « Les princes d'Orléans ont eu ordre de ne point paraître à la cour, parce qu'ils n'ont pas voulu paraître au catafalque (de Louis XV) et y saluer le parlement (le parlement Maupeou qui subsistait encore). » Lettre de Condorcet à Voltaire de juillet 1774.

Page 91, ligne 10. — *Ajoutez en note :* Louis-François de Bourbon, prince de Conti, né le 13 août 1717, grand-prieur de France en 1749, mort le 2 août 1776.

Page 91, ligne 10. — *Ajoutez en note :* Marie-Fortunée d'Est, belle-fille du précédent, née le 24 novembre 1731, fille de François III, duc de Modène, et de Charlotte-Aglaë d'Orléans, fille du régent, mariée le 27 février 1759 à Louis-François-Joseph de Bourbon, comte de La Marche.

Page 93, note 1. — *Corrigez :* Almanach royal.

Page 141, note 4. — *Corrigez :* Fille du marquis de Vibraye et de N. d'Auneuil...., mariée au comte Bajot de Roncé... Elle était petite-fille du comte de Grignan, gendre de madame de Sévigné, et de sa première femme.

Page 141, note 5. — *Corrigez :* Née vers 1734, mariée le 17 juillet 1752.

Page 141, note 6. — *Ajoutez :* Il existait à la même époque une autre comtesse de Choiseul : Thomasse-Thérèse de Clermont-d'Amboise, fille unique de Jacques-Louis-Georges, marquis de Resnel, mort en 1746, et de Marie-Henriette du Jonquoy, née posthume le 18 octobre 1746, mariée le 3 avril 1761 à Jacques de Choiseul, comte de Stainville, lieutenant-général, et frère cadet du célèbre ministre. Nous croyons qu'il s'agit plutôt de cette dernière, de réputation assez légère.

Page 144, note 5. — *Corrigez :* Ambassadeur en Espagne de 1760 à 1763, puis en France... de 1763 à 1770, où il fut remplacé par le baron de Blôme.

Page 170, note 1. — *Ajoutez :* Mort le 5 septembre 1800 en son château d'Anlezy.

Page 251, note 1. — *Ajoutez :* Grimm nous donne sur cette société que réunissait M. Savalette de Magnanville les détails suivants : « La société de M. de Magnanville, garde du trésor royal, qui, depuis deux ou trois ans, passe la belle saison au château de la Chevrette, à trois lieues de Paris, s'occupe à jouer la comédie pour son amusement. Cette troupe de société est supérieurement bien composée, et ses représentations ont attiré une foule de spectateurs choisis de la cour et de la ville. Parmi les actrices, madame la marquise de Gléon, mademoiselle de Savalette sa sœur, et madame de Pernan, fille de M. de Magnanville, ont montré un talent décidé. M. le chevalier de Chastellux a fait jouer successivement sur ce théâtre de la Chevrette trois pièces de sa composition : les *Amans portugais*, les *Prétentions*, et une imitation libre de *Roméo et Juliette*. M. de Magnauville, de son côté, a été auteur et acteur à la fois : il a composé une pièce en trois actes intitulée : les *Orphelines*, qui a eu le plus grand succès. (Grimm, *Corresp. litt.*, t. VII, p. 245.)

INDEX

